ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
COLLECTION DU CENTRE D'ETUDES PORTUGAISES

1

VOYAGE
DANS LES DELTAS DU GANGE ET DE L'IRRAOUADDY

RELATION PORTUGAISE ANONYME (1521)

PRÉSENTÉE ET ÉDITÉE PAR GENEVIEVE BOUCHON
ET LUIS FILIPE THOMAZ
AVEC TRADUCTIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
CENTRE CULTUREL PORTUGAIS
PARIS 1988

ECOLE DES HAUTES ETUDES EN SCIENCES SOCIALES
Centre d'Etudes Portugaises
44, rue de la Tour — 75116 PARIS

FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
Centre Culturel Portugais
51, avenue d'Iéna — 75116 PARIS
Téléphones: 47.20.86.84 / 47.20.85.83 / 47.20.85.94

COLLECTION DU CENTRE D'ETUDES PORTUGAISES
Comité de direction:
Jean AUBIN, Geneviève BOUCHON,
José-Augusto FRANÇA, Albert SILBERT

Editeur:
Fundação Calouste Gulbenkian
45, Avenida de Berna
1093 LISBOA Codex (Portuagl)

Secrétaire de la publication: Luísa BRAZ DE OLIVEIRA

Date de la publication: 30 septembre 1988

Tous droits réservés

Distribuição em Portugal:
Barbosa & Xavier, Limitada
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31-C
4700 BRAGA (Portugal)

Diffusion en France et à l'Etranger:
Jean Touzot, Libraire-Editeur
38, rue Saint-Sulpice
75006 PARIS

INTRODUCTION

Les deltas du Gange et de l'Irraouaddy figurent depuis l'Antiquité sur presque tous les plans et les images du monde. Leurs tracés fantasques marquent des régions qui furent toujours présentes à la mémoire des hommes. Les pays du Golfe du Bengale ont donné naissance à de brillantes civilisations dont l'époque médiévale a porté témoignage, mais les souvenirs qu'elle nous en a laissés présentent, plus que partout en Asie du Sud, un caractère insaisissable.

Pour ceux qui venaient d'Occident, le Bengale était encore une région aux contours indécis dont les bras innombrables et tumultueux du Gange changeaient de temps à autre les paysages et les abords. L'« enfer rempli de biens » évoqué par Ibn Baṭṭūṭa fut à peine entrevu par les voyageurs qui en ont laissé de brèves relations Il semble que les Chinois aient plus régulièrement fréquenté les provinces de l'intérieur comme en témoignent certains rapports des XIV^e^ et XV^e^ siècles, trop laconiques pour en donner une vision cohérente. Les uns et les autres confirment ce qui demeure des traditions locales, le souvenir d'un passé prestigieux dominé par le fleuve et emporté par lui : monnaies, inscriptions, citadelles, temples et mosquées, jadis engloutis par les eaux qui en restituent parfois les vestiges lorsqu'elles se retirent pour détourner leurs cours.

Ce souvenir survit dans la littérature bengalie, l'une des plus belles du monde indien. Ce foisonnement de contes et de légendes, de poèmes épiques et de traités mystiques ne laisse à l'historien que le désir de retrouver quelques données concrètes sur le passé des sociétés qui les ont inspirés. Or, les chroniques historiques jusqu'ici publiées sont toutes apocryphes. C'est un témoignage portugais de seconde main — les premières pages de la quatrième

Década de la chronique de João de Barros — qui était considéré jusqu'ici comme la plus ancienne source narrative de l'histoire du XVI[e] siècle. Elle est désormais surclassée par le mémoire (*lembrança*) que nous présentons aujourd'hui. Ce document a l'inestimable valeur d'une relation originale, composée plus de trente ans avant le texte du célèbre chroniqueur, par un auteur qui avait visité le pays.

Traditionnellement fermés à la curiosité des étrangers, les pays de l'actuelle Birmanie ne se laissent pas plus aisément découvrir. Il semble cependant que le Pégou se soit quelque peu ouvert au cours du XV[e] siècle puisqu'il fut alors abordé par des lapidaires italiens en quête de rubis. Les relations de Nicolò de' Conti, Girolamo da Santo Stefano et Ludovico di Varthema étaient depuis longtemps les seules références narratives que l'on eût de cette époque, jusqu'à ce que Luís Filipe Thomaz retrouve des sources plus précises à la Torre do Tombo de Lisbonne. Ces documents originaux des premiers voyages portugais (1512-1519) concernent essentiellement la vie économique du royaume de Pégou, mais contiennent aussi des informations de toute nature. C'est dans ce même fonds d'archives que nous avons retrouvé la relation de la première ambassade portugaise au Bengale, qui devait entraîner les émissaires du gouvernement de Goa dans un aventureux voyage à travers les deltas du Gange et de l'Irraouaddy.

Signalé par le P. Schurhammer et analysé partiellement par R. Bishop Smith qui en traduisit en anglais des extraits, ce mémoire mérite de prendre place parmi les sources les plus remarquables de l'histoire des Découvertes. Aussi avons-nous entrepris d'en transcrire et d'en publier le texte intégral accompagné de traductions française et anglaise.

La *Lembrança* de 1521 remet en cause ce que l'on savait des origines de la pénétration portugaise au Bengale. J. Campos en avait naguère retracé les étapes dans un ouvrage médiocre, qui a pourtant servi de base à tous les travaux qui ont traité de cette question. Inscrite dans les projets du roi D. Manuel dès 1505, la reconnaissance du Bengale avait été différée par les difficultés rencontrées par les Portugais pour s'implanter sur la côte occidentale de l'Inde, jusqu'à ce que la politique d'Afonso de Albuquerque eût donné à l'expansion lusitanienne de plus vastes limites. En 1515, Fernão Peres de Andrade reçut de D. Manuel l'ordre d'aller au

Bengale et en Chine. Les imprévus d'une fâcheuse conjoncture ne lui permireut d'accomplir que la seconde partie de sa mission. On ne sait dans quelle mesure les déceptions suscitées par ce voyage manqué furent à l'origine des ressentiments dont la *Lembrança* se fait l'écho. Elle révèle ainsi la présence au Bengale, plus tôt que l'on ne le croyait, d'un groupe de Portugais ayant plus ou moins rompu leur allégeance au gouvernement de l'Inde portugaise : *lançados,* renégats convertis à l'islam, vêtus à l'orientale, ils semblent avoir vécu librement à Chittagong et à Gaur de leurs affaires privées. Nul doute que la mention de cette « nation » portugaise marginale, de ce foyer de contestation animé par des personnages issus de familles bien en cour, n'est pas étrangère au fait que le récit de l'ambassade de 1521 ne soit pas passé dans les traditions de la *conquista.*

L'auteur du mémoire se présente comme l'interprète (*língua*) de la délégation portugaise, fonction qui donne à son récit une valeur particulière. Sa connaissance du persan — alors langue officielle du Bengale — servie par un esprit curieux de toutes choses, le mit à même de recueillir directement des informations très diverses et d'approcher des personnages de toute condition. Ces talents lui valurent de dialoguer avec le sultan du Bengale, mais aussi d'affronter seul les épreuves d'une périlleuse mission au royaume de Pégou. Sans doute doit-on faire la part de ses aventures personnelles, qu'il dramatise peut-être un peu, et celle où il décrit les contrées qu'il traverse avec des détails trop souvent confirmés par les données de l'archéologie et de la géographie historique pour que l'on puisse douter de leur véracité. Notées presque au jour le jour, ses observations donnent à son récit le style spontané d'un journal de voyage, tout à fait insolite pour l'époque où il fut rédigé. L'on regrette cependant que la prudence du narrateur lui ait imposé quelques réserves et qu'elle ne nous laisse pas établir son identité.

La *Lembrança* n'a pas seulement pour mérite de relater les péripéties de cette première ambassade portugaise. Elle est à ce jour le plus ancien témoignage narratif d'un moment essentiel de l'histoire du Bengale, les débuts du règne du sultan Nusrat Shāh (1519-1532) qui venait de succéder à son père, l'illustre Alā'uddin Husayn Shāh (1494-*c.* 1519). Pacifiques et prospères, les règnes de ces deux sultans favorisèrent une renaissance de la civilisation

bengalie entre deux périodes troublées. Cette époque a fait l'objet de nombreux travaux d'érudition, tant en Inde qu'au Bangladesh. Si les chercheurs locaux ont découvert et classé un matériel archéologique, épigraphique et numismatique important, ils n'ont pu disposer d'aucun récit contemporain qui en eût relié les données disparates. Par son caractère même, la *Lembrança* ne peut remplacer l'œuvre d'un annaliste, mais elle donne des informations neuves et des points de repère précis qui permettent de vérifier les dires des chroniqueurs et les hypothèses des historiens.

Ainsi, notre auteur séjourna dans la cité royale de Gaur qui fut abandonnée à la fin du XVI[e] siècle, puis démantelée par la végétation et les eaux. Il eut le privilège d'être reçu à la cour et d'observer le cérémonial des audiences, le décor intérieur du palais, de noter les noms ou les titres des dignitaires — titres exactement conformes à ceux que l'on trouve dans les textes persans et bengalis de l'époque. Il évalue les effectifs de la garde, dépeint minutieusement les tenues militaires, les armes et les étendards; il visite les écuries royales et s'émerveille des innombrables bâtiments de la flotte rassemblée sur le Gange. On regrette qu'il n'ait pas jugé utile de s'attarder à tous les détails de la vie civile, bien que sa curiosité naturelle l'ait heureusement incité à noter ce qui l'ntéresse : quelques prix et mesures, les tissus, le décor des bateaux, les rues encombrées par une population dont la misère l'émeut. Ce témoignage unique rend vie et couleur à une cité aujourd'hui ruinée dont on interrogeait en vain les poussiéreux vestiges.

Un autre exemple relève de la géographie historique. La *Lembrança* contient une description détaillée de la remontée de l'un des bras du Gange sur un itinéraire aujourd'hui effacé par les modifications hydrographiques subies par le delta depuis plus de quatre siècles. De Chittagong à Gaur, l'auteur évalue les distances, note les temps de navigation, les particularités du régime du fleuve, les techniques de halage, les cultures riveraines. Si l'ensemble de ces informations ne peut résoudre l'immense inconnue de l'histoire du delta, il donnera aux géographes des données nouvelles pour situer dans le temps les mutations du XVI[e] siècle.

La contribution que notre texte donne à l'histoire du Bengale et de l'expansion lusitanienne se double d'un intérêt linguistique

et litteéraire. Il est en effet l'un des seuls témoignages de la langue populaire portugaise parlée au début du XVI[e] siècle. L'auteur écrit ou dicte sur le ton d'une conversation familière. Ce caractère exceptionnel méritera un commentaire philologique étendu, que Luís Filipe Thomaz compte publier prochainement.

Les traductions française et anglaise qui accompagnent le texte ne sont ni littérales ni littéraires, mais approchées. Il ne nous a pas paru possible de respecter les archaïsmes et le ton populaire du langage sans altérer la clarté du récit. Ainsi, l'usage généralisé des répétitions, le mélange des discours direct et indirect nous a contraints à préférer la sobriété au pittoresque dans le souci de mettre en valeur l'information historique. Grâce au texte portugais, l'on pourra aisément retrouver la saveur du récit.

Cette publication n'aurait pas été possible sans le soutien de la Fondation Calouste Gulbenkian, que nous remercions en la personne de son Président. M. Jean Aubin, Directeur du Centre d'Etudes Portugaises de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales et le Professeur José-Augusto França, Directeur du Centre Culturel Portugais de Paris, ont bien voulu retenir l'ouvrage pour inaugurer une nouvelle collection d'études portugaises.

Nous exprimons aussi notre gratitude à tous ceux qui se sont intéressés à ce texte alors qu'il était en cours d'étude, et qui nous ont apporté leur concours : Mme France Bhattacharya, Professeur de bengali à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, M. José Pereira da Costa, Directeur de l'Arquivo Nacional da Torre do Tombo, M. le Professeur Luís de Albuquerque, Directeur du Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Mme Edmée Fonseca, maître de conférences à l'Université de Paris IV, ainsi que M. Pierre Amado, Directeur de recherche au CNRS et M. Emmanuel Guillon, docteur ès lettres. Nous sommes également reconnaissants pour l'accueil que nous a été réservé dans les bibliothèques, notamment à l'India Office Library (Londres), à la Bodleian Library (Oxford) et au Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris).

Geneviève BOUCHON

ABREVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

BEFEO = *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*

BSOAS = *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*

CA = ALBUQUERQUE (A. de), *Cartas*

CC = *Corpo Cronológico*

CVR = *Cartas dos Vice-Reis*

DPM = *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique*

ISIPH = International Seminar on Indo-Portuguese History

JASB = *Journal of the Asiatic Society of Bengal*

JAS Bangladesh = *Journal of the Asiatic Society of Bangladesh*

JASP = *Journal of the Asiatic Society of Pakistan*

JRAS = *Journal of the Royal Asiatic Society*

JVRM = *Journal of the Varendra Research Museum*

PMC = CORTESÃO (A.) et MOTA (A. Teixeira da), *Portugaliae Monumenta Cartographica*

TT = Torre do Tombo

CORRIGENDUM

CRISTÓVÃO JUZARTE

Pendant l'impression de ce travail, M. Jean Aubin, que nous remercions très vivement, eut l'obligeance de nous signaler l'existence d'un document fort éclaircissant au sujet de Cristóvão Jusarte qui nous avait passé inaperçu. Il s'agit d'une lettre du Vice-Roi D. Francisco de Almeida à D. Manuel, datée de Cochin, 16 décembre 1505 et conservée dans la Torre do Tombo, *Gaveta* XX-10-33 (pub. in *As Gavetas*... t. XI, pp. 40 & s.). Ce document nous révèle que le Cristóvão Jusarte qui commandait allors une caravelle au Malabar était fils de Pero Jusarte (et, donc, frère des corsairs Estêvão Jusarte et Fernão de Melo Jusarte et du Capitaine Martim Afonso de Melo Jusarte que l'on retrouve plus tard au Bengale). Comme nous soupçonnions, la plupart des généalogistes se trompent ainsi doublement: d'une part ils omettent le nom de ce fils de Pero Jusarte ou bien ils lui prêtent les traits biographiques de l'un de ses frères; d'autre part plusieurs d'entre eux identifient le capitaine de la caravelle de 1505 au Cristóvão Jusarte fils de Gaspar Jusarte qui était alors encore un adolescent.

Cette lettre de D. Francisco nous laisse par ailleurs entrevoir le caractère impétueux de l'homme de 1505, qui pour venger l'attaque que les Portugais venaient de subir à Quilon (Kollam) brûla 25 navires, dont 5 appartenant au roi de Kâyan Kullam (Kâynkulam, pour les Portugais Cayecoulão ou Calecoulão), qui s'en plaignit au Vice-Roi. Nous sommes désormais enclins à croire qu'il n'y eut en Inde pendant la période manuéline qu'un seul Cristóvão Jusarte. Étant apparemment rentré au Portugal dès 1506, après son séjour au Malabar, il doit être retourné en Inde vers 1519, après les fâcheuses prouesses de ses frères au Congo, au Cape Vert en Espagne et à Santarém. C'est sans doute lui qui apparait en 1521 au Bengale, à côté de Rafael Perestrelo puis du *rumi* Ali Agha; l'interêt de l'espion castillan à son égard s'expliquerait difficilement s'il s'agissait du fils de Gaspar Jusarte, jeune homme à peine arrivé en Orient et nécessairement peu connu. Si, comme l'affirment unanimement les généalogistes, celui-ci est «mort en Inde sans descendance», alors il ne nous reste que de l'identifier au héros du siège de Calicut en 1525. Toutefois il n'est pas complètement impossible que les nobiliaires se trompent une fois encore; il s'agirait, alors, toujours du même homme, le fils de Pero Jusarte, qu'ils auraient confondu avec son cousin et homonyme. Dans l'état actuel de nos connaissances rien ne nous permet de trancher.

L.F.T.

AVERTISSEMENT

Les termes spécifiques tant portugais qu'orientaux, ont été mis en italique, sauf dans le texte de la Lembrança *et ses traductions, où ils sont suivis d'un astérisque et expliqués dans le glossaire.*

Les noms de lieux sont généralement transcrits sous leur forme la plus connue (par exemple : Chittagong, Malacca), exception faite pour des toponymes orientaux rarement cités dans les textes, auxquels nous avons gardé leur forme vernaculaire. Ceux qui apparaissent dans la Lembrança *et que nous n'avons pu identifier sont transcrits entre guillemets.*

Dans la transcription des noms arabo-persans on s'est conformé à l'usage en cours dans les pays concernés, qui n'est pas celui d'une stricte translittération généralement observée dans les ouvrages des islamisants occidentaux.

Afin d'éviter les confusions, nous avons adopté, par convention, un R majuscule pour désigner le roi de Portugal et un S majuscule pour le sultan du Bengale. Dans le texte de la Lembrança *le mot* rei *est traduit par «raja» lorsqu'il s'agit d'un souverain hindon, par «sultan» lorsqu'il s'agit d'un souverain musulman.*

Les dates relevées dans les inscriptions et les chroniques locales sont citées selon les ères en usage au Bengale (H : Hégire, S : Saka, B : Bangãbda) et suivies de l'année corespondante de l'ère chrétienne (exemple : B 899/1494).

Pour en faciliter la consultation, nous avons numéroté les paragraphes du texte et de ses traductions. Le signe § renvoie donc au paragraphe et non à la page.

L'abréviation « ms. » renvoie au document original de la Torre do Tombo, la lettre B à la copie de la Bibliothèque de Harvard.

*

Les parties I et II, la présentation et la transcription du texte et des documents annexes, et l'excursus, sont de Luís Filipe Thomaz. La partie III, la traduction française et l'index, sont de Geneviève Bouchon. La bibliographie et le glossaire ont été faits en commun. La traduction anglaise est de Louise Shackley.

I

LA MER DU BENGALE DANS LA POLITIQUE PORTUGAISE AUX INDES (1498-1520)

1. DE LA PREMIERE IMAGE AU PREMIER CONTACT

Lorsqu'en 1499, Vasco da Gama envoya en reconnaissance un *degredado* sur la plage de Calicut, celui-ci répondit à ceux qui lui demandaient ce que les Portugais étaient venus chercher en Inde : « Des chrétiens et des épices »[1]. Comme on ne trouvait au Bengale ni les uns ni les autres, il n'est pas étonnant que ce pays n'ait pas attiré leur attention dans les premiers temps de leur expansion en Asie.

Il est vrai que le Bengale est mentionné à deux reprises dans la petite somme géographique qui se trouve en appendice au journal du premier voyage de Vasco da Gama[2]. Basée sur les renseignements fournis par Gaspar da Índia ou Gaspar da Gama — un Juif qui, envoyé à bord de l'armada comme espion préféra finalement se mettre au service des Portugais et se faire baptiser — cette relation dépeint une Inde partout peuplée de chrétiens, bien à la mesure de leurs désirs. Ayant très bien compris ce que ceux-ci cherchaient, Gaspar donna pour chaque royaume la liste des épices et des autres denrées pouvant intéresser leur commerce, et celle des effectifs de guerre sur lesquels on pourrait compter, en cas de conflit entre Chrétiens et Musulmans, comme si la croisade générale était imminente.

---

1. Álvaro Velho, *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499)*, Lisbonne, 1960, p. 40.
2. *Ibid.*, pp. 88 et 90.

Le Bengale y est décrit une première fois à côté de « Xarnauz » [3] (c'est-à-dire du Siam) et « Tenaçar » (sans doute Tenasserim) [4], deux pays dont parle aussi le récit de notre ambassade. Il est parmi les quatorze royaumes mentionnés, tous riverains du Golfe du Bengale à l'exception de ceux du Malabar, le seul avec Kayal qui soit décrit comme musulman, tous les autres étant désignés comme chrétiens :

« Bengale. Dans ce royaume il y a plusieurs Maures et peu de Chrétiens, et le roi est maure; celui-ci pourra assembler 20.000 hommes de guerre et 10.000 à cheval. Dans ce pays il y a maintes cotonnades et soieries et beaucoup d'argent. Il est à quarante jours de Calicut avec bon vent. »

Plus bas, après les royaumes de Malacca et du Pégou, le Bengale apparaît derechef, avec de légères retouches :

« Bengale a un roi maure et ses gens sont des Maures et des Chrétiens; il est à trente-cinq jours de Calicut par bon vent. Il y aura là 25.000 hommes de guerre, soit 10.000 à cheval, les autres à pied; et 400 éléphants de guerre. Dans ce pays il y a ces marchandises : beaucoup de blé et maintes étoffes de grande valeur; et si l'on achète ici 10 *cruzados* de ces étoffes, on en aura en échange à Calicut 40; et beaucoup d'argent. »

Il fut ainsi clair dès le premier abord que s'il n'y avait guère d'épices ni de chrétiens au Bengale, il y avait cependant des marchandises susceptibles de procurer d'intéressants profits.

---

3. Ce mot, qui revient dans notre récit (§ 108) sous la forme *Sarnahu*, est attesté dès la relation de voyage du persan Abdul-Razzāq (1442 A.D.); il réapparaît dans plusieurs routiers arabes, chez Varthema, Giovanni da Empoli et, assez souvent, dans les pages de la *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto. Il transcrit le persan *shahr-i nō* « ville neuve » et désigne souvent le Siam dans son ensemble (c'est le cas dans le *Roteiro* d'Álvaro Velho), quelquefois sa capitale. La seconde acception est sans aucun doute l'originelle; il demeure, cependant, controversé si la ville désignée est Ayuthia, capitale du Siam depuis le milieu du XIV[e] siècle (c'est le cas de la *Lembrança* de 1521 où il est dit, § 108, que c'est le « ville où réside le Roi »), ou bien le port fluvial de Lopburi, un peu plus au nord, dont le nom sanskrit et pali, *Navapura*, signifie exactement « ville neuve ». Cf. *Hobson-Johnson*, s.v. et G. R. Tibbetts, *A Study of the Arabic Texts containing material on South-East Asia*, Leiden et Londres, 1979, *passim*, *praesertim*, pp. 242-243. La première identification nous semble plus vraisemblable.

4. Il en sera question aussi dans notre récit, (§ 105 à 111); la ville actuelle se trouve à 11° 59′ N 99° 0′ E sur le fleuve du même nom, et appartient à la Birmanie. On ne sait pas exactement si la ville du XVI[e] siècle, qui dépendait du Siam, occupait déjà le même emplacement (cf. G. Bouchon, « Les royaumes môns », pp. 195-205).

La vraie géographie religieuse de l'Inde se dévoila aux yeux des Portugais dès le voyage de Pedro Álvares Cabral, en 1500-1501. C'est alors que la situation au Malabar commença à se révéler aussi, et s'avéra beaucoup moins favorable que l'on ne le soupçonnait : la majorité de la population de l'Inde était « gentille », c'est-à-dire hindoue et non pas chrétienne et, partant, insensible aux appels de D. Manuel à la solidarité religieuse. Les minorités chrétiennes n'avaient point de poids politique, tandis qu'en revanche les Musulmans étaient prospères, solidement installés et assez influents auprès du Samorin de Calicut. La première tentative d'ouverture d'un comptoir commercial se solda par un massacre qui entraîna en réponse un premier bombardement de Calicut par les Portugais. Les difficultés de la situation se dessinaient clairement, les obligeant à concentrer leur attention sur la côte occidentale, ce qui eut sans doute comme effet de retarder l'exploration des côtes au-delà de Ceylan. Jusqu'en 1509 les Portugais se confinèrent ainsi sur le littoral occidental de l'Océan Indien.

En même temps leur plan initial subissait des changements profonds. Dans la mesure où les documents dont on dispose le laissent entrevoir, le projet initial — « chercher des chrétiens et des épices » — se situait sur deux plans. A court terme, entamer des relations diplomatiques et commerciales avec ceux que l'on croyait encore des frères dans la foi, qui étaient en même temps les producteurs du poivre, était le but immédiat et évident, qui transparaît dès les premières lignes du journal du premier voyage portugais en Inde : « Au nom de Dieu, Amen. Dans l'année 1497 envoya le Roi Dom Manuel, le premier de ce nom au Portugal quatre navires à découvrir, lesquels allaient à la recherche des épices ... »[5]. La seconde étape, à long terme, demeure à l'arrière plan : c'est la croisade, c'est-à-dire l'attaque du bloc musulman et la reconquête des Lieux Saints; à cet effet l'on comptait bien sur l'appui des chrétiens des Indes. C'était le dernier avatar d'un projet d'alliance qui remontait à la seconde Croisade (1145), quand on commença à envisager le mystérieux Prêtre Jean comme un allié potentiel des Francs dans leur lutte pour la Terre Sainte. De ce second volet des projets manuélins, on parle assez peu; il

5. Álvaro Velho, *o.c.*, p. 3.

en est question surtout dans la correspondance officielle, tant dans les lettres du souverain portugais à son voisin castillan, le Roi Catholique, que dans ses « oraisons d'obédience » au Pape [6]. On pourrait même se demander s'il ne s'agit pas là d'une simple manœuvre de propagande politique de la maison régnante portugaise, désireuse d'étaler devant la Papauté ses services à la Chrétienté. Quelques documents, toutefois, tels que la lettre de D. Manuel à l'archevêque de Tolède en 1506, le priant de plaider devant Ferdinand le Catholique l'idée d'une croisade conjointe, montrent que l'on continuait à croire à la viabilité d'un tel projet [7].

Entre temps les Portugais avaient compris l'impossibilité d'étendre à l'Inde le système de commerce saisonnier et pacifique appuyé par quelques agences commerciales permanentes, qu'ils avaient développé depuis un demi-siècle sur les côtes de Guinée. La cause en était la présence et l'hostilité de leurs ennemis ataviques, les « Maures », c'est-à-dire les puissantes communautés marchandes musulmanes qui reliaient les ports du Malabar aux réseaux commerciaux du Proche-Orient et du monde arabe. Ainsi, en même temps que les projets de croisade aux Lieux-Saints sont délaissés, c'est la conquête du droit de participer au trafic des épices qui prend allure de croisade. La présence portugaise sur les côtes indiennes présente partout de plus en plus un caractère militaire. La Couronne — représentée en Inde dès 1505 par un vice-roi — est ainsi conduite à utiliser intensivement les services de ses nobles, classe guerrière par tradition et formation qui, depuis un siècle environ, faisait l'apprentissage du métier des armes, le plus souvent, dans les places fortes du Maroc. L'atmosphère chevaleresque tendait ainsi à se perpétuer.

Ayant à supporter les frais de l'entreprise, l'Etat prit une part croissante aux affaires pour se procurer des profits et garantir un minimum de contrôle des prix; il eut donc tendance à monopoliser le trafic au détriment des marchands italiens, pourtant si actifs dans les toutes premières années. Deux circonstances d'ordre économique imposèrent au systéme des caractères qui le marquè-

---

6. *Preito de obediência d'el Rei D. Manuel ao Papa Júlio II prestado pelo seu embaixador Diogo Pacheco em 4 de Junho de 1505,* traduzido por José Pedro da Costa, Coïmbre, 1907.

7. Eugénio do Canto, *Cartas diversas de D. Manuel,* Lisbonne, 1907, et Costa Brochado, *A espiritualidade dos descobrimentos e conquistas dos Portugueses,* dans *Brotéria,* 40 (1945), pp. 25-42.

rent profondément. D'une part on s'aperçoit peu à peu que la route du Cap n'est pas nécessairement plus avantageuse que celle de la Mer Rouge : au prix de quelques ajustements, celle-ci peut redevenir sérieusement concurrente de celle-là. Voilà sans doute une des raisons pour lesquelles les Portugais ont renforcé dès 1503 leur blocus du « détroit de la Mecque ». D'autre part, à l'instar de l'Empire Romain jadis, l'Europe de la Renaissance n'a encore presque rien à offrir à une Asie mieux douée par la nature et aussi développée au point de vue technologique. Son commerce est donc déficitaire, et les épices doivent être payées en espèces monnayées. L'or du Soudan occidental ayant déjà sa destination fixée dans les réseaux de l'Atlantique, on doit recourir à celui du Monomotapa, qui s'écoule surtout par Sofala, Mozambique et Kilwa — ports qui, en outre, procurent aux Portugais une escale commode pour le rafraîchissement des armadas et, le cas échéant, pour attendre la mousson favorable.

Ainsi les intérêts portugais se présentent comme un triangle, dont les angles sont le Malabar, la Mer Rouge et la côte du Mozambique. Ils s'y bornent pratiquement jusqu'à la fin du gouvernement du vice-roi D. Francisco de Almeida, le premier gouverneur (1505-1509).

Si l'on essaie de dépasser ce cadre, c'est surtout dans le but d'atteindre l'autre source des épices, l'Insulinde, peut-être aussi celle des soieries et des porcelaines, la Chine, dont Malacca est l'entrepôt et le relais.

Les Musulmans allaient là se fournir directement d'épices, qu'ils entreprirent d'acheminer dans la Mer Rouge par la voie des Maldives [8], éludant ainsi le blocus portugais. De leur côté les Castillans insinuaient que Malacca se trouvait au-delà de l'antiméridien de Tordesillas et leur revenait dans le partage du monde,

---

8. Cf. *Sumário das Cartas que vieram da India na armada de António de Saldtnha e na nau de Cide Barbudo*, dans *CA*, II, pp. 390 et suivs.; et le *Treslado de uma carta que o Vice-Rei tinha feita pera mandar a Afonso de Albuquerque e não se mandou*, dans *CA*, p. 249. Sur l'ensemble de la question, cf. Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde Portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975.

ce qui incitait à les mettre devant le fait accompli [9]. Ainsi, en mandant en Inde son premier vice-roi en 1505, D. Manuel lui enjoignait d'envoyer une mission de reconnaissance à Malacca et « à d'autres endroits qui ne sont pas encore si bien connus » [10].

L'année suivante, il insistait par lettre auprès du Vice-Roi [11]. Celui-ci dépêcha aussitôt, sur un navire du marchand cochinois Naine Marakkar, deux Portugais, Francisco Pereira et Estêvão de Vilhena, accompagnés d'un des fils de Gaspar da Índia comme truchement [12]. Selon Gaspar Correia [13], ils devaient non seulement reconnaître Malacca et proposer un accord commercial à son sultan, mais aussi essayer de visiter le Bengale et le Pégou pour y recueillir des informations; ils devaient aussi se renseigner sur le tombeau de l'apôtre Saint Thomas, connu en Europe depuis le Haut Moyen Age, dont on avait eu tout récemment des nouvelles par deux prêtres chrétiens de Cranganor venus en Europe avec Pedro Álvares Cabral [14]. Ce devait être le premier voyage portugais dans la Mer du Bengale. Mais, tandis que les émissaires se trouvaient chez un frère de Naine Marakkar, dans un port du Coromandel, les marchands musulmans les identifièrent comme chrétiens, et ayant assemblé quelque deux mille hommes d'armes, se préparaient à les mettre à mort quand ils réussirent à s'enfuir. Ainsi échoua ce premier essai d'exploration du Golfe du Bengale.

De toute façon, si Malacca continuait à occuper une place considérable dans les préoccupations officielles, les autres pays rive-

---

9. D. Manuel à D. Francisco de Almeida, TT, *CVR*, nº 168; João Mendes de Vasconcelos à D. Manuel, Logroño, 1512, dans R. Coelho, *Alguns documentos*, pp. 262-263.

10. *Regimento que levou D. Francisco de Almeida quando foi por capitam mor pera a India no anno de 1505 a 5 de Março*, TT, Maço II de Leis, nº 13.

11. D. Manuel à D. Francisco de Almeida (1506), *CA*, III, pp. 268 et suivs.

12. Gaspar da Índia à D. Manuel, 16.XI.1506, *CA*, II, pp. 371 et suivs.

13. Correia, I/2, pp. 738-739.

14. Sur l'évolution des traditions concernant le tombeau de Saint-Thomas à Méliapor ou Malaipur (côte du Coromandel) et son rôle dans l'idéologie expansionniste des Portugais en Orient, voir L.F. Thomaz, *O túmulo indiano de S. Tomé Apóstolo e os Portugueses*, à paraître dans *Didaskalia. Revista da Faculdade de Teologia de Lisboa.*

rains du Golfe restaient à l'arrière-plan. Ainsi, l'armada envoyée exprès de Lisbonne par D. Manuel pour demander Malacca en 1508, commandée par Diogo Lopes de Sequeira, fit escale dans les ports sumatranais de Pasai et Pedir avant d'atteindre sa destination, mais ne pénétra point dans le Golfe, au sujet duquel les instructions royales étaient d'ailleurs tout à fait muettes [15]. Sa mission, comme chacun sait, se solda par un échec, ce qui sans doute retarda davantage l'exploration des côtes du Golfe du Bengale [16].

Sous le gouvernement d'Afonso de Albuquerque (1509-1515) l'Inde portugaise subit une mutation profonde. D'une part, la présence lusitanienne prit très nettement un caractère impérialiste : le gouverneur s'empara *manu militari* de Goa (1510) et de Malacca (1511), puis il imposa le protectorat portugais au roi d'Ormuz (1515). D'autre part l'aire océanique embrassée par les intérêts portugais doubla soudainement : elle s'étendit vers le Golfe Persique, grâce à la prise d'Ormuz, et vers l'Extrême-Orient grâce à celle de Malacca. Entre 1511 et 1513 les Portugais firent ainsi leurs premières apparitions aux Moluques, en Chine, au Siam et au Pégou, dans le voisinage du Bengale. Dans ce nouveau contexte géographique et politique le trafic régional — ce que plus tard l'on appelera le « commerce d'Inde en Inde » — tend à supplanter le trafic d'épices entre le Malabar et l'Europe et à devenir la base économique essentielle de l'emprise portugaise [17]. Le Bengale, comme le Coromandel et les autres pays du Golfe, commence à éveiller l'intérêt dans cette nouvelle conjoncture.

On avait été conduit à accorder une importance croissante au commerce d'Inde en Inde pour plusieurs raisons. D'abord, sans doute, par la logique même du commerce des épices. Comme nous l'avons déjà noté, il fallait les acheter comptant, l'Europe n'ayant

---

15. *Regimento* du 13 février 1508, *CA*, II, pp. 403 et suivs.

16. Notre récit résume, d'une façon quelque peu romancée, les succès de cette expédition, où l'auteur a peut-être participé: cf. §§ 68-73. On peut comparer son récit à ceux des chroniqueurs, dont le meilleur est celui de la *Crónica anónima*, ch. 91 à 94; voir aussi Correia, II/, pp. 31-43; Castanheda, II/16 et 110-116; Barros, II/4-3 et 4.

17. Cf. L.F. Thomaz, *Les Portugais dans les Mers de l'Archipel au XVI^e siècle*, dans *Archipel* 18 (1979), p. 82.

à l'époque presque rien à offrir en échange, ce qui avait conduit les Portugais à s'intéresser à l'or de l'Afrique Orientale. Mais celui-ci ne pouvait s'obtenir que par le troc de cotonnades, originaires du Gujarat pour la plupart; celles-ci, à leur tour, s'échangeaient contre des métaux d'Afrique et d'Occident, mais aussi contre des épices, des drogues, des aromates et des bois précieux d'Asie du Sud-Est et d'Insulinde, dont la monnaie d'achat était, avant tout, les textiles du Coromandel et du Bengale. Ainsi le déséquilibre de la balance commerciale entre l'Inde et l'Europe poussait les Portugais à se mêler graduellement à toutes les grandes lignes de navigation commerciales de l'Océan Indien, et particulièrement, à s'intéresser davantage aux pays de la Mer du Bengale.

Le commerce régional procurait, d'autre part, des profits plus sûrs et plus réguliers que la route du Cap dont la rentabilité était précaire et dont la fragilité fut vite ressentie. Conseillé par des Italiens experts dans l'art de la marchandise, comme Francesco Corbinelli [18], Afonso de Albuquerque l'avait bien compris; il prôna que la Couronne, chroniquement en proie à des difficultés financières, s'y engageât décidément. A plusieurs reprises, en 1513, il assure au Roi : « Le Bengale demande toutes nos marchandises; il en a besoin »; « ils désirent dans leurs ports nos marchandises et nos navires » [19].

Peut-être eut-il aussi un dessein politique : prolonger, pour ainsi dire, le blocus de la Mer Rouge moyennant le contrôle du trafic des denrées vitales au commerce des *mouros da Meca* (c'est-à-dire des marchands arabes du Proche-Orient) pour porter atteinte à leur prospérité. Si ces raisons poussaient la Couronne à intervenir de plus en plus dans le commerce d'Inde en Inde, il ne faut pas oublier que celui-ci se développa le plus souvent à l'insu du roi du Portugal, voire contre ses intérêts, car ce fut toute une « économie parallèle », comme on dirait aujourd'hui, qui graduellement prit naissance, au fur et à mesure que les Portugais se répandaient en Asie. Comme nous allons le voir bientôt, elle fut menée

---

18. Cf. Virgínia Rau, *Um florentino ao serviço da expansão portuguesa : Francisco Corbinelli*, Centro de Estudos de Marinha, *Memórias* IV, Lisbonne, 1974, pp. 107-141.

19. Lettre du 30.XI, 1er et 28.XII, (1513), *CA*, I, pp. 138, 168 et 255.

par des intérêts privés, pas toujours complémentaires de ceux de l'Etat.

Finalement, *last but not least,* le fait que les Portugais s'étaient entre temps solidement établis sur le continent asiatique, leur posait désormais toute une série de problèmes de ravitaillement en denrées alimentaires. Ormuz et Malacca, en particulier, et dans une moindre mesure les comptoirs du Malabar, n'étaient pas autosuffisants en matière de vivres. Leur approvisionnement se faisait souvent de très loin : Ormuz se nourrissait du riz du Canara, le sud du Malabar de celui du Coromandel, tandis que Malacca se ravitaillait au Siam, à Java et au Pégou.

En 1510 Rui d'Araújo et ses compagnons, prisonniers à Malacca depuis l'expédition malheureuse de Diogo Lopes de Sequeira, faisaient savoir à Albuquerque, dans une lettre que le marchand hindou Nina Chatu se chargea de faire parvenir : « Malacca est un pays si stérile que, de sa récolte, il n'a aucune chose nécessaire, ni provisions; et les contrées d'où elles lui arrivent sont les suivantes : Java et le Bengale, le Pégou et le Sind; et du Siam ... » [20]. Le Roi de Portugal le savait pourtant depuis longtemps déjà : écrivant en 1506 au Vice-Roi, il lui conseillait de visiter Ceylan et de travailler à ce que l'on ait là une forteresse, « vu les qualités que ladite île possède : d'être si riche et si principale [...] et d'être si près de Malacca et du Golfe du Bengale, d'où sortent tous ou la plupart des vivres de l'Inde ... » [21].

Ce n'est donc pas par hasard que la pénétration des intérêts portugais dans la Mer du Bengale se concrétise justement au lendemain de la conquête de Malacca, dont elle est en quelque sorte un corollaire. Si la possession de Malacca ouvrait aux Portugais les portes de l'Insulinde et de la route des épices des Moluques, elle impliquait en contrepartie un ravitaillement régulier et en riz et en cotonnades indiennes. Les ports du Bengale comme ceux du Coromandel étaient à même d'y pourvoir; le Pégou, plus voisin, mieux encore, mais seulement en ce qui concerne le riz.

---

20. Nous avons trouvé à la Torre do Tombo, parmi les *Fragmentos,* une partie de l'original de ce document, qui se trouve désormais annexée à la copie tardive par laquelle il était connu (Gaveta XIV-8-21); celle-ci étant en mauvais état, la lecture de *CA,* III, pp. 5 et suivs., et d'A. Basílio de Sá, *Documentação,* I, nº 3, pp. 20 et suivs., présente des lacunes.

21. Doc. cité *supra* [n. 11], p. 275.

Aussi, dès qu'il se rendit maître de Malacca, Afonso de Albuquerque dépêcha, sur des jonques appartenant à des marchands natifs, des messagers chargés d'annoncer la nouvelle de son exploit et d'entamer des relations commerciales avec les contrées dont la place avait besoin pour sa subsistance [22]. Outre les petits royaumes de Sumatra et de la Péninsule Malaise l'on prit ainsi contact avec la Chine, le Siam, Java, les Moluques et le Pégou. Le Coromandel et le Bengale furent touchés dès l'année suivante, par ordre du capitaine laissé par Albuquerque à Malacca, Rui de Brito Patalim [23]. Tandis que le Coromandel, comme le Pégou, était visité par une jonque armée pour moitié par l'Etat portugais et par Nina Chatu, entre temps nommé *bendahara* de Malacca [24], une jonque de marchands natifs se rendrait au Bengale :

« Une jonque est partie d'ici, — écrivait Rui de Brito au Gouverneur — toute entière du *bendahara* et des marchands du pays, vers le Bengale; elle va y hiverner et se charger de tissus et de marchandises de là-bas. J'ai prié le *bendahara* d'y envoyer cette jonque pour qu'elle donne des nouvelles de nous dans ce pays, véritablement, pour que l'on vienne ici sans peur; et de la façon dont nous traitons les marchands . . . » [25]

C'est ainsi que les Portugais prirent contact avec le Coromandel, pourtant si voisin du Malabar, à partir de Malacca et non pas de l'Inde. A Malacca, furent aussi recueillies les premières nouvelles sûres et détaillées qui apparaissent dans la littérature portugaise au sujet de ces pays : celles de la *Suma Oriental* de Tomé Pires [26]. Rédigée en 1515, elle se base sans doute essentiellement sur les renseignements obtenus auprès de marchands, tels que Nina Chatu et de la communauté bengalie de Malacca.

---

22. Voir surtout *Comentários*, III/35-37; Correia, II/1, pp. 262-266; Barros, II/6-7.

23. Rui de Brito à Albuquerque et au roi de Malacca, 6.I.1514, *CA*, III, pp. 216-131 et 91-98, et aussi A. Basílio de Sá, *Documentação*, nº 8, pp. 41-65 et nº 9, pp. 66-74.

24. Sur ce personnage, voir L.F. Thomaz, *Nina Chatu e o comércio português em Malaca*, Centro de Estudos de Marinha, *Memórias* V, Lisbonne, 1975, pp. 137-161.

25. Lettre citée *supra*, note 23, fol. 5 du ms.

26. Pour le Bengale, fols. 134-135 du ms.; Arakan, fols. 135-135 *v*; Pégou, fols. 135 *v*-136 *v*.

Jusqu'à la fin de la deuxième décade du siècle, quand des ambassades telles que celle qui fait l'objet du présent ouvrage furent officiellement envoyées de l'Inde, tous ces pays gravitèrent, aux yeux des Portugais, dans l'orbite du grand port malais. Voilà la perspective qui se reflète dans le titre qu'aime encore afficher dans ses mandements le cinquième capitaine de la forteresse, Afonso Lopes da Costa (1518-1519) : « capitaine et gouverneur de la très fameuse et noble forteresse et ville de Malacca et toutes ses terres et seigneuries en-deçà de Ceylan ... » [27].

*

De tous les pays riverains de la Mer du Bengale, seuls le Pégou et le Siam méritèrent de recevoir des émissaires portugais officiels pendant le gouvernement d'Albuquerque. Ils étaient, à côté de Java, les grands fournisseurs de riz de Malacca, et par conséquent le garant de la survie de ses quelque 200.000 habitants. A l'époque du sultanat, ils jouaient probablement un rôle moins important que Java dans le ravitaillement de la ville; mais les Portugais préféraient instinctivement les « Gentils » aux « Maures », et le Pasisir javanais (c'est-à-dire la côte Nord où se trouvaient tous les grands ports de commerce) était à l'époque déjà assez islamisé. Totalement islamisée elle aussi, la colonie javanaise de Malacca, qui assurait les rapports avec son pays d'origine, s'était trouvée à deux reprises plus ou moins impliquée dans des séditions anti-portugaises qui eurent la ville même comme théâtre, en 1511 et 1512 [28]. Les contacts avec le Siam et le Pégou revêtaient ainsi un intérêt accru.

Le premier messager à la cour d'Ayuthia, Duarte Fernandes, avait été dépêché de Malacca en juillet 1511, avant même l'attaque

---

27. Mandado 1.V.1519, *CC*, II-81-110 (« de Ceylão para dentro », c'est-à-dire se plaçant depuis Malacca).

28. Pour la conspiration de Utimuti-Raja en 1511, cf. Barros, II/6-7; Castanheda, III/73-74; Correia, II/1, pp. 253-256; *Comentários*, III/33-34; pour celle de Pate Quetir, en 1512, voir la lettre de Fernão Peres de Andrade à Albuquerque, Cananor, 22.X.1513, *CA*, III, pp. 51-66; cf. Barros, II/6-7 et 9-1 à 3; Castanheda, III/81-86; Correia, II, pp. 272-276.

finale de la ville par Afonso de Albuquerque[29]; il voyagea à bord d'une flotte de jonques chinoises qui regagnaient leur pays. Ses messages de paix furent accueillis par le souverain thai qui manda aussitôt un émissaire avec des présents, lequel rejoignit le Gouverneur avant qu'il eût quitté sa nouvelle conquête. Il y répondit immédiatement par l'envoi d'un deuxième ambassadeur, António de Miranda de Azevedo, qui atteignit Ayuthia par la voie de Tenasserim. Les Portugais s'engageaient à accorder des *seguros*, c'est-à-dire des sauf-conduits, aux Siamois qui voudraient naviguer vers Malacca, et à autoriser l'établissement dans la ville de ceux qui préféraient s'y fixer; de son côté le Siam promettait de fournir des vivres et d'ouvrir ses ports au commerce portugais[30].

---

29. *Comentários*, III/25; Castanheda, III/57; Góis, III/19. Ces témoignages sont confirmés par la lettre de Rui de Brito à Albuquerque (cf. *supra*, note 23) qui donne à entendre que le Gouverneur avait demandé l'aide siamoise pour conquérir Malacca, promettant, en échange, de rendre au Siam la souveraineté sur le territoire. Les autres chroniqueurs confondent cette première ambassade avec celle d'António de Miranda de Azevedo et la placent après la chute de Malacca, ce qui n'a pas de sens. Barros mentionne à deux reprises (II/6-7 et III/2-4) le nom de Duarte Coelho, mais le donne comme compagnon d'António de Miranda. Castanheda (*loc. cit.*) ne donne pas son nom, mais dit, correctement, qu'il s'agissait d'un des compagnons de captivité de Rui de Araújo (cf. *supra*, note 20). Il était *gibeteiro*, c'est-à-dire fabriquant d'armures métalliques, et fut choisi pour cette mission parce que pendant sa captivité il avait appris le malais. Il fit une seconde mission au Siam en 1518, par ordre de D. Aleixo de Meneses (Afonso Lopes da Costa à D. Manuel, 10.VIII.1518, dans A. Basílio de Sá, *Documentação*, I, nº 12, pp. 88 et suivs.; cf. Barros, III/2-4).

30. *Comentários*, III/36; Barros, II/6-7; Castanheda, III/62. Correia, II/1, pp. 262-263, mélange les deux ambassades et appelle le second émissaire Simão de Miranda de Azevedo au lieu d'António de Miranda de Azevedo; Góis (III/19), après avoir mentionné correctement la première mission, donne, répétant Barros, Duarte Coelho comme compagnon à António de Miranda. L'histoire des relations entre le Portugal et le Siam a été résumée par Joaquim de Campos, *Early portuguese accounts of Thailand*, dans *Journal of the Thailand Research Society* XXXII, part I, 1940 (réimprimé par la Câmara Municipal de Lisboa, 1983); cf. Silva Rego, *A short survey of Luso-Siamese relations from 1511 to modern times*, dans *Thailand and Portugal, 470 years of Friendship*, Calouste Gulbenkian Foundation, Lisbonne, 1982, pp. 7-27. L'œuvre du Père Manuel Teixeira, *Portugal na Tailândia*, Macau, 1983, ajoute d'innombrables détails; elle doit cependant être utilisée avec précaution, eu égard à son style hâtif et à son manque de références.

Le premier émissaire portugais au Pégou, Rui Nunes, fit le voyage avec António de Miranda jusqu'à Tenasserim, sans doute à bord de quelque bâtiment indigène. De là il gagna la ville de Pégou, où il devait négocier un accord semblable à celui que son collègue négocia au Siam. Il se trouvait encore dans la capitale du royaume môn quand la jonque *São João*, armée par moitié par le *bendahara* Nina Chatu et la Couronne portugaise, mouilla à Martaban, le 25 septembre 1512 [31].

Apparemment les négociations furent ici moins faciles qu'au Siam. Rui Nunes ne réussit pas à obtenir l'exemption de droits douaniers pour les marchandises importées par les Portugais — à titre de réciprocité, car ceux-ci, pour stimuler les fournitures de denrées alimentaires, avaient exempté de droits quelques navires pégouans qui entre temps étaient venus à Malacca. Pero Pais, le facteur de la jonque *São João*, eut même du mal à se faire recevoir par le *toledam* ou gouverneur de Martaban, eu égard à la modestie des présents qu'il apportait, jugés indignes de la grandeur du souverain qu'il disait représenter. C'était exactement le même problème que Vasco da Gama avait rencontré à Calicut quatorze ans plus tôt; comme lui, le facteur s'efforça d'expliquer qu'il ne demandait qu'à être reçu en marchand, essayant ainsi d'éluder une ambiguïté qui ne favorisait guère le développement des activités marchandes de la Couronne portugaise, et dont nous aurons encore à parler. S'il réussit finalement à obtenir une audience, l'exemption de droits ne fut pas accordée.

Du point de vue commercial, l'expédition ne fut cependant pas un échec : la cargaison apportée de Malacca se vendit bien, le frêt de retour ne manqua point. Aussi le facteur put-il s'acquitter de l'autre tâche qui lui était commise : acheter à Martaban, où l'industrie de la construction navale était depuis longtemps florissante, une seconde jonque pour être mandée en Chine. Jorge Álvares, le secrétaire-comptable (*escrivão*) de ce premier voyage portugais à Martaban, y ferait l'année suivante le premier voyage officiel portugais au Céleste Empire.

---

31. Nous avons publié le cahier de comptes de cette jonque; cf. L.F. Thomaz, *De Malaca a Pegu. Viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966. Ces données furent reprises dans une synthèse interprétative par Geneviève Bouchon, *Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520)*, dans *Archipel* 18 (1979), pp. 67-79.

A notre connaissance, aucun navire portugais ne visita le Pégou en 1513. En revanche, la présence de quelques vaisseaux pégouans est enregistrée à Malacca cette année-là. En 1514, le même Pero Pais (remplaçant Duarte Peçanha, mort pendant que l'on faisait escale à Pasai) faisait derechef route vers le Pégou comme facteur du Roi, voyageant à bord d'une flotte de deux ou trois bâtiments appartenant à des marchands de Malacca, où la Couronne portugaise avait loué des *pétak* (compartiments dans la cale). Son secrétaire-comptable était cette fois-ci António Dinis, qui devait par la suite demeurer au Pégou comme facteur permanent du Roi [32].

Ls succès diplomatique de cette seconde mission dépassa de loin celui de la précédente, grâce sans doute à des présents cette fois dignes d'un monarque. Reçu par le souverain du pays, Pero Pais fut même invité à assister à la fête donnée à la cour lors du percement des lobes des oreilles du prince-héritier. L'exemption de droits lui fut accordée en vertu d'un firman gravé sur une feuille d'argent, sans que nous sachions toutefois si elle était concédée à titre permanent ou pour ce voyage seulement. De toute façon, ce qui était bien plus intéressant, un agent portugais fut autorisé à siéger en permanence à Martaban, pour pourvoir au ravitaillement de Malacca en riz.

Les premiers contacts avec le Bengale datent aussi de 1512 ou 1513; mais ils ne furent qu'indirects, par l'intermédiaire des marchands natifs. Les rapports n'eurent donc qu'un caractère économique, la dimension diplomatique et politique demeurant naturellement exclue. Même si l'on comptait le Bengale parmi les cinq contrées où il fallait à tout prix envoyer de Malacca une carraque chaque année [33] — à côté de la Chine, de Java, du Pégou et de Pasai — aucune mission officielle n'y fut envoyée par Afonso de Albuquerque, ni par les capitaines de Malacca pendant son gouvernement.

Les informations recueillies sur les pays du Golfe du Bengale furent ainsi moins détaillées que celles dont on pouvait disposer au sujet des côtes explorées directement par les pilotes portugais.

---

32. Nous avons publié une lettre de lui, *o.c.* à la note précédente, pleine de renseignements sur le Pégou; nous la reproduisons *infra*, en annexe.

33. Lettre du capitaine de Malacca, Afonso Lopes da Costa à D. Manuel, Malacca, 20.VIII.1518, dans A. Basílio de Sá, *Documentação*, I, nº 12, p. 91.

La carte de l'Asie de 1516, dessinée vraisemblablement par Diogo Reinel, nous donne une image visuelle parfaite de cette situation : on y voit en détail, couvertes de toponymes, toutes les rives de l'Océan Indien Occidental jusqu'à Ceylan, puis celles de la Péninsule Malaise et de tout le chapelet des îles de la Sonde jusqu'aux Moluques, suivant le grand axe de l'expansion portugaise officielle; entre Ceylan et Kedah, en revanche, il n'y a qu'une ébauche, aux contours assez précis, il est vrai, mais assez dépourvue de toponymes, montrant que l'on connaissait en gros les pays et la configuration des côtes, mais pas encore les ports, les îles et les accidents du rivage [34].

Il faudra attendre la décade suivante, celle de notre texte, pour que les détails se précisent.

2. CONTRAINTES, CONTRADICTIONS ET MALENTENDUS : LES CARACTERES STRUCTURELS DE L'EXPANSION PORTUGAISE

Avant de passer à la période qui suivit le gouvernement d'Albuquerque, où la présence portugaise dans la Mer du Bengale prit un nouvel essor, penchons-nous sur les caractères généraux et pour ainsi dire structurels de l'expansion portugaise en Orient qui d'une façon ou d'une autre conditionnaient les relations avec ces contrées.

Par les conséquences qu'il entraîne, le plus marquant est, sans doute, le mercantilisme d'Etat. Aussi nous a-t-il semblé utile d'en rappeler brièvement les traits.

*

En dépit du butin procuré par la Reconquista et de l'or soudanais apporté par le commerce avec le monde musulman (à la faveur desquels les frappes en or purent être régulières dès les

34. Voir *Portugalia Monumenta Cartographica*, vol. I, dont nous reproduisons ici quelques extraits.

origines mêmes de l'Etat portugais), l'économie lusitanienne n'était que faiblement monétarisée au Moyen Age. La Couronne vivait beaucoup moins des taxes payées en espèces par ses sujets que des revenus en nature de ses domaines fonciers [1].

Pendant les derniers siècles du Moyen Age, au Portugal comme un peu partout en Europe Occidentale, la centralisation du pouvoir royal va de pair avec l'essor de l'économie monétaire. Ici comme là, cependant, l'Etat est chroniquement en proie aux difficultés financières, voire insolvable. La raison en est que les dépenses en espèces croissent toujours plus vite que les recettes. Les souverains ont tendance, en effet, à multiplier les dépenses en numéraire; mais leurs revenus en métaux monnayés ou monnayables ne montent point au même rythme. La source principale en sont les taxes sur le commerce, que l'on ne peut augmenter au bon plaisir, sous peine d'étrangler l'activité marchande et de tuer ainsi la poule aux œufs d'or.

En Europe comme en d'autres endroits dans le monde — les sultanats mercantilistes du monde malais, dont le type est celui de Malacca, en sont le meilleur exemple en Asie — la solution adoptée par les souverains fut souvent de recourir directement aux méthodes qui faisaient la prospérité des marchands : ils décidèrent ainsi de les imiter et firent du commerce pour leur propre compte [2]. Telle est dans ses grandes lignes la génèse des états mercantilistes dont le Portugal est un exemple typique.

Déjà au milieu du XIII[e] siècle les rois de Portugal possédaient des échoppes à Lisbonne, où leurs agents faisaient le négoce pour leur compte [3]. En 1380 une ordonnance de D. Fernando organisait une compagnie de commerce où la Couronne participait avec douze

---

1. L'ouvrage classique sur l'évolution économique du Portugal, J. Lúcio de Azevedo, *Épocas de Portugal económico. Esboços de história*, Lisbonne, 1923, est dépassé mais pas remplacé; prolixe et trop éprise d'a priori marxistes, l'œuvre d'Armando de Castro n'y parvient pas (cf. *A evolução económica de Portugal nos séculos XII a XV*, 9 vol., Lisbonne, 1964-1969 et *Portugal na Europa do seu tempo. História socio-económica medieval comparada*, Lisbonne, 1977).

2. Cf. John Hicks, *Une théorie de l'histoire économique*, traduit de l'anglais par Marianne Berthod, Paris, 1973.

3. Cf. António Pinto Ravara, *A propriedade urbana régia (D. Afonso III e D. Dinis)*, Lisbonne, 1967 (Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Lisbonne); Iria Gonçalves, *Aspectos económico-sociais da Lisboa do século XV*

nefs, tout à côté des marchands privés [4]. Sous D. João I[er] — surtout quand il fallut financer l'expédition de Ceuta, en 1415 — l'activité marchande de la Couronne eut tendance à se développer davantage et même à empiéter sur celle des particuliers [5], ce qui n'allait pas sans de gros dangers politiques.

Le commerce de Guinée fut ainsi pour les souverains portugais une véritable aubaine, car il leur permit d'épanouir leur vocation marchande dans un champ à peu près vierge, sans entrer en conflit avec des intérêts déjà établis [6]. Il passa définitivement à l'administration directe de la Couronne dès l'avènement de D. João II (1481). Si on ne peut parler en ce cas de monopole, le Roi ne s'étant réservé que le commerce des denrées les plus prisées comme l'or, l'ivoire et les esclaves, il faut reconnaître que l'Etat y garda la part du lion.

De même, les expéditions de découverte furent désormais organisées directement par la Couronne : ce fut le cas des deux voyages de Diogo Cão (1483 et 1485) et de celui de Bartolomeu Dias (1487-1488), puis, déjà sous le règne de D. Manuel, de celui de Vasco da Gama (1497-1499), qui eut ainsi un double caractère, diplomatique et commercial : porteur d'un message de son souverain pour le

---

estudados a partir da propriedade régia, dans *Revista da Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa* I (1980), pp. 153-204 (à suivre).

4. Fernão Lopes, *Crónica de D. Fernando*, ch. XCI. Cf. Pedro de Azevedo, *Documentos para a história marítima e comercial de Portugal nos reinados de D. Afonso IV a D. Duarte*, dans *Arquivos de História e Bibliografia*, I, 1923-1926, réimp. Lisbonne, 1976, pp. 26-98; João Martins da Silva Marques, *Descobrimentos Portugueses. Documentos para a sua história*, I - *1147-1460*, suppl. au vol. I (1057-1460), Lisbonne, 1944-1940. Cf. aussi Jaime comme le font les chroniqueurs officiels portugais; cf. Juan de Mata Carriazo, 2[e] éd., Lisbonne, 1975.

5. Le témoignage le plus intéressant est celui d'Alvar García de Santa María, juif castillan converti, dans sa chronique de Juan II de Castille, qui n'adoucit point les effets fâcheux de l'entreprise pour le commerce privé comme le font les chroniqueurs officiels portugais; cf. Juan de Mata Carriazo, *La Conquista de Ceuta en la Crónica de Juan II de Castilla de Alvar García de Santa Maria*, dans *Anais da Academia Portuguesa da História*, II série, vol. 27 (1981), pp. 279-295.

6. Cf. Manuel Nunes Dias, *O Capitalismo Monárquico Português (1415-1549). Contribuição para o Estudo do Capitalismo Moderno*, 2 vol., Coïmbre, 1963-1964.

Samorin de Calicut, le capitaine apportait aussi une cargaison de bassins de cuivre, de textiles et de corail.

La Couronne portugaise fut désormais présente en Asie en tant qu'entreprise de commerce, avant même d'y être représentée en en tant qu'entité souveraine par une autorité permanente, gouverneur ou vice-roi.

Comme entreprise marchande, elle eut aussitôt des rivaux assez âpres, l'Océan Indien n'étant point, comme l'Atlantique, une mer vierge : d'abord, tant qu'elle s'adonna à l'exportation des épices vers l'Europe, les *Pardeśī* ou *Mouros da Meca,* commerçants arabes du Proche-Orient qui tenaient la route de la Mer Rouge; puis, lorsqu'elle s'intéressa davantage au commerce d'Inde en Inde, les musulmans du Gujarat, omniprésents dans l'Océan Indien, mis en échec surtout dès la prise de Malacca en 1511 [7].

On notera que tandis que l'attaque de 1500 contre le comptoir que les Portugais venaient d'ouvrir à Calicut fut conduite par les Arabes, celle de 1509, toute parallèle contre le comptoir de Malacca, fut inspirée par les Gujaratis. Appelés par leurs coreligionnaires de l'Inde, les Mamlouks d'Egypte et leurs mercenaires « Roumes » puis finalement les Turcs Ottomans eux-mêmes se trouvèrent bientôt mêlés, comme on sait, à ces affrontements.

Nous verrons comment vers 1520, à la veille des événements dont notre récit garde le souvenir, les Gujaratis semblent avoir orchestré tout autour du Golfe du Bengale une large manœuvre contre les Portugais; et nous ne nous étonnerons point de trouver des débris de l'escadre « roumie » mêlés aux aventures de notre ambassade [8].

Nous n'avons pas à nous occuper ici des conflits entre les Portugais et les Musulmans qui essayaient de les tenir à l'écart des grandes lignes de commerce qu'ils exploitaient auparavant. Il est cependant à remarquer que la riposte des Portugais n'aurait probablement pas été si rapide, et le plus souvent efficace, si l'entreprise n'avait pas été conduite par un pouvoir centralisé disposant des moyens d'envoyer en Orient des armadas et des

---

7. Voir Geneviève Bouchon, *Une thalassocratie oubliée : le Gujarat à l'aube du XVI^e siècle,* dans *Moyen Orient et Océan Indien / Middle-East and Indian ocean / XVI-XIV s.,* 5, Paris, 1988.

8. §§ 90-99 et 100-105.

troupes, puis tout au long du XVI[e] siècle, de résister aux offensives de ses rivaux en déplaçant rapidement ses forces d'un bout à l'autre de l'Océan Indien.

De même, ce fut cette union intime entre l'économique et le politique, qui caractérise l'Etat mercantiliste, qui permit à celui-ci de répondre promptement à un défi économique : la précarité de la route du Cap, par un argument plutôt politique : le blocus de la Mer Rouge.

Ce type d'intervention était, toutefois, une épée à deux tranchants. En effet, d'une façon très générale et seulement du point de vue économique, la présence portugaise dans l'Océan Indien ne devait être nuisible qu'aux réseaux marchands qu'elle venait concurrencer. En revanche, elle était avantageuse pour les producteurs des épices et des autres denrées dont elle augmentait la demande. De même pour les consommateurs des marchandises apportées d'Europe, dont l'offre augmentait et dont les prix baissaient en conséquence. Théoriquement, les relations des Portugais avec les Etats continentaux, peu impliqués dans le commerce, auraient dû se trouver facilitées.

Cet avantage s'évanouirait, dès le moment où les Portugais n'accepteraient plus la libre concurrence et voudraient pratiquer une politique tendant au monopole, comme ils firent pour les épices, ce qui entraînait la limitation de la demande et, par conséquent, la baisse des prix. Ceci explique, en partie, et la tiédeur de maints potentats locaux à l'égard des nouveaux venus et la nécessité pour ceux-ci de développer toute une diplomatie tendant à faire accréditer les avantages économiques ou extra-économiques de leur présence en Asie. D'où les ambassades comme celle dont traite la présente étude, ambassades dont assez souvent le but demeurait vague : rassurer, nouer des relations, échanger des cadeaux, « offrir l'amitié du Roi notre Sire ».

Cette centralisation étatique du commerce progressa rapidement pendant la première décennie du XVI[e] siècle, au fur et à mesure que la présence portugaise, en devenant politique et militaire, s'avérait coûteuse pour la Couronne. Elle représentait à d'autres égards un avantage réversible. L'Etat, puissance politique et militaire, se trouvait mêlé d'une façon inextricable à l'Etat entreprise de commerce : les navires marchands servaient aussi de vaisseaux de guerre et vice-versa, les marins ne se distinguaient guère des soldats; dans les places fortes, le même fonctionnaire servait

en général de *feitor*, agent commercial de la Couronne et d'*alcaide-mor*, commandant en second de la garnison de la forteresse, etc.[9] La présence des navires de commerce du roi de Portugal entraînait ainsi nécessairement une présence politique étrangère dans les ports. Albuquerque en comprit sans doute les inconvénients : c'est apparemment l'une des raisons pour lesquelles il préféra entamer par l'intermédiaire de navires appartenant à des marchands natifs les relations avec les pays tels que ceux du Golfe du Bengale, où une présence militaire et poltique ne s'avérait pas indispensable.

En effet, même les Etats continentaux qui, ne s'intéressant guère à la vie maritime, avaient traditionnellement l'habitude d'ouvrir leurs ports aux marchands de toute provenance et de leur laisser la maîtrise de la mer, voire un certain contrôle du littoral, se méfiaient tout naturellement de la présence portugaise. Même un Etat comme le Vijayanagar, qui misait décidément sur l'amitié du Portugal, se montrait réticent envers la présence officielle portugaise sur ses côtes; João de Barros rapporte par exemple, qu'en 1522 — c'est-à-dire au moment même où notre ambassade quittait le Bengale — la restauration du sanctuaire de Saint Thomas à Meliapor par les Portugais ne put se faire que d'une façon aussi modeste que prudente, car les « Gentils », étant jaloux, auraient cru qu'il s'agissait de faire quelque forteresse, s'ils avaient vu commencer une œuvre plus grande[10].

On ignore le contenu exact des premiers accords conclus entre le Vijayanagar et les Portugais; il n'est pas impossible que ceux-ci se soient formellement engagés à ne pas s'établir au Coromandel, ce qui expliquerait le fait apparemment paradoxal qu'ils n'eussent pas encore exploré le Golfe du Bengale au moment où leurs navires rentraient déjà de Chine et des Moluques. Quoi qu'il en soit, tout au long du XVI[e] siècle, la Couronne portugaise ne réussira jamais à mettre pied sur la côte orientale de la Péninsule du Deccan, sauf d'une façon indirecte, comme entité protectrice des colonies spontanées de marchands portugais qui s'y étaient fixés, et dont elle commença à nommer les capitaines.

---

9. Cf. notre étude *Estrutura política e administrativa do Estado da Índia no século XVI*, dans *Actas do II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, éd. par Luís de Albuquerque et Inácio Guerreiro, Lisbonne, 1985, pp. 513-540.

10. Barros, III/7-11.

Par ailleurs, les Portugais qui se répandaient sur l'Océan Indien apportaient avec eux des habitudes fort enracinées de course maritime contre les navires musulmans. Cette activité s'était développée dès la reconquête de l'Algarve par les armes chrétiennes (1250), et surtout aux alentours du détroit de Gibraltar. Elle procurait en même temps un surcroît de sûreté à la navigation de commerce ainsi que du butin, lucratif pour les équipages comme pour le Trésor royal. Aussi la Couronne l'encouragea-t-elle de différentes manières [11].

Les bulles octroyées par le Pape Nicolas V à D. Henrique en 1455 [12], menaçant d'excommunication les Chrétiens qui, enfreignant son monopole, s'aventuraient sur les côtes de Guinée, fournirent une base juridique confortable à l'activité corsaire menée par les Portugais, même contre leurs coreligionnaires, au-delà du Cap Bojador. Ces bulles établissaient dans les eaux de l'Atlantique Sud, un régime de *mare clausum*, dont les Portugais par la suite se réclamèrent avec persévérance devant le reste de la Chrétienté [13].

Ce serait néanmoins une vision trop simpliste que de dire que ce fut cette doctrine qui inspira les Portugais en Orient. Dans l'Océan Indien, sillonné depuis des siècles par d'autres voiles, la situation était évidemment fort différente; il eût été absurde de songer à y

---

11. Le pape Benoît XII loue l'action de D. Dinis à cet égard dans la bulle de croisade *Gaudemus et exultamus* octroyée le 30.IV.1341 à D. Afonso IV pour la guerre contre Grenade ou le Maroc (*Monumenta Henricina* I, nº 84, pp. 178-186). Au lendemain de son avènement, le roi D. Duarte exempta ses frères D. Henrique et D. Pedro du paiement du cinquième du butin fait par leurs armadas corsaires : chartes du 25.IX et du 6.XI.1433, respectivement (*Monumenta Henricina* IV, nº 79, p. 266 et nº 88, p. 281).

12. Bulle *Romanus Pontifex*, du 8.I.1455 (*Monumenta Henricina* XII, nº 36, pp. 71-79), confirmée par la bulle *Inter Caetera* de Calixte III, du 13.II.1456 (*ibid.*, nº 137, pp. 286-288; cf. Ch.-M. de Witte, *Les Bulles Pontificales et l'expansion portugaise au XV^e siècle*, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique* IV/51, Louvain, 1956, pp. 413 et suivs.).

13. Cf. Marcello Caetano, *Portugal e a internacionalização dos problemas africanos (história de uma batalha : da liberdade nos mares às Nações Unidas)*, 4ª éd., Lisbonne, 1971; et son introduction à l'édition du traité de Frei Serafim de Feritas, *Do Justo Império Asiático dos Portugueses / De Justo Imperio Asiatico Lusitanorum* (reproduction de l'édition de Valladolid, 1625, avec traduction du texte latin par Miguel Pinto de Meneses), 2 vol., Lisbonne, 1959-1961; réimp., Lisbonne, 1983.

revendiquer le monopole de la navigation ou de brandir les bulles papales devant les Musulmans et les Hindous. L'évolution de la politique portugaise en Asie semble être beaucoup plus le résultat d'un apprentissage graduel —Dieu sait au prix de quels tâtonnements et, souvent, de quels échecs — que la mise en œuvre progressive d'un plan dessiné au préalable. Certes, les précédents atlantiques gardaient une valeur paradigmatique, et la situation avantageuse dont les Portugais jouissaient en Guinée demeurait un modèle, même si l'on ne pouvait le reproduire tel quel en Orient. On ne s'étonnera donc pas d'entendre l'auteur de notre récit justifier devant le roi du Bengale la saisie d'un de ses navires par les Portugais en usant d'un argument spécieux : « le Roi de Portugal s'appelle dans les titres Roi de la Mer [...] et par conséquent, là où ses navires naviguent, personne ne peut naviguer sans ses sauf-conduits » [14].

En fait, dès le retour de Vasco da Gama, D. Manuel avait ajouté aux titres hérités de ses prédécesseurs celui de « Seigneur de la conquête, navigation et commerce de l'Ethiopie, Arabie, Perse et de l'Inde ». De toute vraisemblance il s'arrogeait ainsi, devant ses émules européens potentiels plutôt que devant ses concurrents asiatiques, un droit d'appropriation des mers de l'Orient *quoad jurisdictionem et protectionem*, c'est-à-dire un droit de contrôle pour la protection de ses intérêts, tout comme dès le Moyen Age Venise le faisait dans l'Adriatique et Gênes dans la Mer Tyrrhénienne [15].

Les premières saisies de navires musulmans furent opérées en 1500 par Pedro Álvares Cabral dans le port de Calicut, puis sur la côte malabare, entre ce port et Cochin, en représailles de l'attaque de la factorerie qu'il venait d'ouvrir à Calicut [16]. Les prises

---

14. § 78.

15. Cf. P. António Domingues de Sousa Costa, *A Expansão portuguesa à luz do direito*, dans *Revista da Universidade de Coimbra* 20 (1962), pp. 1-243; cf. Ruy de Albuquerque, *Os títulos de aquisição territorial na expansão portuguesa (séculos XV e XVI)*, Thèse présentée à la Faculté de Droit de Lisbonne, 1960; et encore José Sebastião da Silva Dias, *Os Descobrimentos e a problemática cultural do século XVI*, Coïmbre, 1973. Cf. aussi notre étude citée ci-dessus, p. 36, n. 9.

16. Barros, I/8-8; Castanheda, I/16-39; Correia, I, pp. 196-222; *Crónica anónima*, pp. 10-11.

se multiplièrent dans les années suivantes surtout entre le Malabar et le « détroit de la Mecque », la course étant envisagée comme le corollaire et le prolongement naturel du blocus de la Mer Rouge. Elle fut, pour ainsi dire, systématisée dès 1502 par l'adoption de la pratique des *cartazes*, sauf-conduits certifiant que le navire n'appartenait pas à des ennemis, ne se dirigeait pas vers la Mer Rouge et ne portait pas de marchandises dont le Portugal se réservait le contrôle, comme les armes et les épices. Le *cartaz* existait peut-être déjà auparavant comme semble le montrer son nom, d'origine arabe [17] (un néologisme dans le portugais de l'époque); il n'était cependant utilisé qu'au passage de certains détroits ou autour des ports qui s'adonnaient à la course. De toute façon les Portugais en firent usage à une échelle jusqu'alors inconnue.

Les armadas portugaises organisèrent désormais la chasse aux navires non munis de *cartaz* partout où elles le pouvaient. Le Roi percevait un cinquième des marchandises saisies par ses navires, selon une coutume empruntée dès l'époque de la Reconquista au droit musulman, qui réservait au calife le cinquième du butin. La course en vint ainsi à être considérée, à côté du commerce, comme une source normale de revenu pour la Couronne, chroniquement insolvable [18].

Le reste du butin étant partagé parmi les membres de l'équipage, proportionnellement au rang de chacun, on comprend aisément que la course ait vite pris une amplitude importante, sans doute bien au-delà de ce qu'exigeait le blocus de la Mer Rouge et le maintien du cordon ombilical de l'Inde Portugaise (c'est-à-dire la route du Cap) en état de rentabilité économique. Les capitaines

---

17. Correia, I, p. 298. Le mot vient de l'arabe *qirtâs*, « papier, document » (à son tour du grec χάρτης, qui donne aussi le latin *charta* et tous ses dérivés) et est attesté en portugais au moins depuis 1518; cf. Dalgado, *s.v.*

18. Ce point de vue était tellement enraciné qu'encore en 1758 le vice-roi Manuel de Saldanha prônait, comme moyen pour redresser les finances de l'*Estado da Índia* la constitution d'une armada de course, qui pût organiser la chasse aux navires musulmans qui naviguaient sans *cartazes* émis par les autorités portugaises. Cf. António de Sousa e Vasconcelos Simão de Saldanha, *As Cartas de Manuel de Saldanha, 1.º Conde da Ega e 47.º Vice-Rei da Índia a Sebastião José de Carvalho e Melo e seus irmãos (1758-1765). Subsídios para a História política, económica e social da Índia Portuguesa de Setecentos*, Lisbonne, 1984, p. 27.

et les équipages s'y adonnaient en effet très volontiers, souvent même en faisant fi des *cartazes* émis par les autorités portugaises.

Il faut noter que le problème ne se réduisait pas à une question de convoitise : c'était aussi une question de mentalité. La noblesse se dégageait à grand-peine du poids de son passé guerrier, pour se reconvertir dans les activités du négoce. L'échec des projets politiques qui eussent pu polariser ses énergies autour d'un commun dessein — tel que la conquête du Maroc, puis la Croisade contre l'Egypte mamlouke et la reconquête des Lieux Saints [19] — allié à l'impossibilité manifeste de déployer en Asie une activité conquérante du type de celle que la noblesse castillane mènerait bientôt en Amérique, condamnèrent la classe des *fidalgos* portugais à une sorte d'entropie guerrière, qui, le plus souvent, se solda par la course maritime.

Qu'elle fût conduite par l'Etat ou menée par des particuliers à l'insu de l'Etat, cette hypertrophie de la course ne pouvait que gêner le développement des relations diplomatiques de la Couronne. L'Etat portugais faisait, de toute façon, figure d'un Etat prédateur, d'économie parasitaire à l'égard des réseaux musulmans.

Sans doute un Etat prédateur peut réussir à se faire accepter et à entretenir avec ses voisins des relations stables; mais de telles relations, basées trop exclusivement sur la crainte, sont en général assez fragiles. Ce fut le cas des rapports établis par les Portugais avec maints Etats côtiers, particulièrement ceux du littoral de l'Arabie, mais aussi en Inde, qui tournèrent court aussitôt que s'éloignèrent les armadas. Il est cependant intéressant de noter que dans la *Lembrança* de 1521, la crainte de la course portugaise fut précisément un des arguments présentés au sultan du Bengale par un *gromale* qui prônait l'entente avec les Portugais : « Ils sont si puissants sur la mer, qu'il suffit que l'un de leurs navires, le plus petit, se mette devant Chittagong ... » [20].

---

19. Cf. Mário de Albuquerque, *O significado das navegações : causas da conquista de Ceuta*, Thèse de doctorat, présentée à la Faculté des Lettres, Lisbonne, 1930; Alexandre Lobato, *Sociologia política da Expansão e outros ensaios*, dans *Revista do Gabinete de Estudos Ultramarinos* 16 (1957); Ch.-M. de Witte, *Un projet portugais de reconquête de la Terre-Sainte (1505-1501)*, dans *Actas do Congresso Internacional de História dos Descobrimentos*, V/1, Lisbonne, 1961, pp. 419-449.

20. § 80.

On sait comment, pour échapper à cette course, la navigation musulmane commença à éviter les ports du Malabar et à faire escale de préférence aux Maldives. Ce fait y attira, à leur tour, les flottes portugaises, quoique seulement d'une façon saisonnière, car elles ne réussirent jamais à y trouver une base qui leur eût permis de se ravitailler aisément [21]. Du point de vue qui nous touche ici, le plus important est de noter que, bien avant que les flottes portugaises n'eussent pénétré dans la mer du Bengale, des navires bengalis ou desservant les ports du Sultanat en avaient été la proie dans les eaux des Maldives.

Déjà en 1505, le vice-roi D. Francisco avait décidé d'y envoyer une armada, commandée par son propre fils D. Lourenço, « faire des prises de maintes carraques et jonques dont il savait avec certitude qu'elles passeraient par là aussi de Malacca que de Sumatra et du Bengale et d'autres royaumes de la région du Sud, qui apportaient beaucoup d'épices, drogues, pierreries, or, argent et mainte autre richesse » [22].

Apparemment l'activité corsaire aux Maldives s'amoindrit sous le gouvernement d'Afonso de Albuquerque, peut-être parce que les troupes et les navires se trouvaient alors occupés à des travaux plus grandioses. Quoi qu'il en soit, et à en juger par les références qui nous sont parvenues, elle prit un nouvel essor dans les années qui suivirent sa mort.

En 1517 le gouverneur Lopo Soares dut même envoyer aux Maldives deux caravelles, sous le commandement de D. Fernando de Monroy, pour faire rentrer Jerónimo de Sousa qui pratiquait la course dans l'archipel pour son propre compte, c'est-à-dire la piraterie. Mais tout ce que l'on obtint fut d'avoir deux navires corsaires de plus, les caravelles s'étant mises elles aussi à saccager les îles. Elles interceptèrent deux navires gujaratis qui venaient de Tenasserim et du Bengale, avec des sauf-conduits délivrés par les autorités portugaises [23]. Deux ou trois mois plus tard, après l'arrivée des *naus* du Portugal, Lopo Soares envoya aux Maldives son neveu D. João da Silveira, attendre les navires qui faisaient la

---

21. Cf. Geneviève Bouchon, *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde Portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975.

22. Castanheda, II/20.

23. Correia, II, p. 503; Góis, IV/16; Castanheda, IV/16.

traversée vers la Mecque, venant de Tenasserim, du Bengale et du Pégou; il y fit un certain nombre de prises, et il en revint riche au dire de Gaspar Correia [24].

En 1519, João Moreno, envoyée par le gouverneur Diogo Lopes de Sequeira au Coromandel pour entamer des relations commerciales et distribuer des sauf-conduits aux marchands du pays, fit tout au contraire beaucoup de prises, et ne délivra les *cartazes* qu'au poids de l'or [25]. Entre temps, João Gomes Cheiradinheiro agissait de même aux Maldives où il se saisit de deux *naus* qui venaient du Golfe du Bengale [26].

Ces procédés ne pouvaient que nuire aux relations des Portugais avec des pays comme le Bengale, même si celui-ci « voulait de nos navires et avait besoin de nos marchandises» comme Albuquerque l'avait noté. En effet dans l'audience accordée à l'ambassade portugaise de 1521, le sultan du Bengale ne manquera pas de faire allusion à l'un de ses navires saisi par les Portugais [27], peut-être une des prises de Jerónimo de Sousa, de D. Fernando de Monroy, de D. João da Silveira ou de João Moreno, sinon de D. Lourenço de Almeida ou de Cheiradinheiro.

Sous un autre aspect encore l'expansion portugaise en Asie est assez différente des expansions coloniales modernes. Dans le cas de celles-ci, l'Etat libéral, qui représente avant tout la bourgeoisie d'affaires qui maîtrise le pouvoir, envisage la colonisation surtout comme la création d'un cadre institutionnel et d'infrastructures matérielles nécessaires pour que ses ressortissants puissent développer dans des conditions optimales leurs activités privées. L'Etat commerçant portugais du XVI[e] siècle, en revanche, essaie le plus souvent de contrecarrer la vocation marchande de ses sujets, car comme Etat il voit en chacun d'entre eux un soldat de moins dans ses rangs, tandis que comme entreprise de commerce il y voit un concurrent de plus sur le marché. C'est ainsi que, par exemple, à Malacca, tandis que les « Maures et Gentils » paient 6 % de droit de douane sur les marchandises qu'ils empor-

---

24. Correia, II, p. 537; Castanheda, III/152.
25. Correia, II, p. 568.
26. Correia, II, pp. 568-569.
27. § 78.

tent, les Chrétiens en paient 10 % [28]. Des mesures législatives, souvent renouvelées mais à ce qu'il semble, très rarement respectées, ont tenté d'empêcher les fonctionnaires de s'adonner au commerce pour leur propre compte.

La tentation était assez forte, d'autant plus que la maigre solde des marins et des soldats était le plus souvent payée très en retard par l'Etat, toujours à court d'argent; elle était d'ailleurs payée quelquefois en nature, notamment en cotonnades indiennes qu'il fallait par la suite négocier sur le marché.

Le système économique pratiqué par la société portugaise en Orient avait un caractère hybride et ambigu, car il se basait en partie sur le principe de la redistribution, en partie sur celui de l'échange marchand. L'Inde portugaise reposait sur la maîtrise d'un réseau de routes maritimes, dont les petits territoires qu'elle possédait ici et là, au long des côtes asiatiques, n'étaient que les points d'appui. Basée sur la circulation des marchandises et non pas sur leur production, son économie se situait donc entièrement dans le secteur tertiaire, celui des «services»; de ce fait, ne pouvant jamais être autosuffisante, elle s'insérait dans les économies locales dont elle dépendait dans une large mesure. Or, au XVI[e] siècle, l'économie de marché dominait presque partout en Asie, à deux exceptions près : d'une part, quelques survivances attardées du «trafic administré» de prince à prince, dont le tribut payé à l'empereur de Chine par les Etats d'Asie du Sud-Est est l'exemple le plus frappant; d'autre part, les chefferies ou Etats de type archaïsant de quelques régions marginales, comme Timor et les Moluques, où le libre-échange n'avait guère pénétré et où le commerce courait encore par les mains des chefs. Le commerce portugais s'insérait ainsi presque entièrement dans l'économie de marché, fondée sur le principe de l'échange, qui prédominait en Asie [29].

A l'intérieur de la société portugaise, le principe de la redistribution gardait une grande force. Dans la tradition médiévale, le pouvoir royal était encore considéré comme une réplique sur terre

---

28. Simão Botelho, *Tombo da Índia*, dans R.J. de Lima Felner, *Subsídios para a História da Índia Portuguesa*, Lisbonne, 1868, p. 106.

29. Nous adoptons la terminologie et bien des vues de Karl Polanyi et Conrad Arensberg, *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, trad. française de Claude Rivière et Anne Rivière, Paris, 1975.

de la Providence divine, dont une des fonctions essentielles était celle de distribuer des bénéfices. Dans le second quart du XV[e] siècle, un des premiers grands législateurs du Portugal, le régent D. Pedro grand-oncle de D. Manuel, avait même écrit à ce sujet tout un traité, *O Livro da Virtuosa Bemfeitoria* [30]. Si, en se muant en entreprise de commerce, la Couronne possédait de plus en plus de biens meubles, elle ne cessait pas pour autant de les distribuer en bénéfice comme elle faisait naguère avec les biens fonciers. Ces bénéfices revêtaient différentes formes : celle de fonctions administratives ou militaires procurant, outre les traitements, d'enviables pots-de-vin (*proes e precalços*); celle de concessions de voyages maritimes en régime d'exclusivité ou d'exemption de taxes et droits de douane; celle des « libertés de l'Inde » (*quintaladas*, *agasalhados*, etc.) c'est-à-dire, le droit de transporter gratuitement sur les navires de la Couronne des marchandises privées [31].

Dans ce dernier type de concession (de loin le plus répandu, tous les Portugais de l'Inde en bénéficiant, chacun selon son rang), le principe de la redistribution se trouve mêlé d'une façon inextricable à celui de l'échange marchand et de la libre initiative.

Le Roi dispensait ses bienfaits selon deux critères combinés : le rang hiérarchique du bénéficiaire et l'importance des services qu'il voulait récompenser, ou qu'il attendait de lui. La plupart des Portugais d'Asie se mouvaient ainsi à la frontière de deux systèmes : le système étatique, hiérarchisé, de l'expansion portugaise officielle, et celui, plus ouvert, plus flexible, de marchés de commerce qui se déployaient au long des rives immenses de l'Océan Indien, à peine ponctuées ici et là par la présence des comptoirs de la Couronne.

Rien n'était plus facile à ceux qui se sentaient moins favorisés dans la distribution des bienfaits régaliens, comme à ceux qui, tout simplement, songeaient à se procurer des profits supplémentaires, que de s'adonner au commerce pour leur propre compte, désertant au besoin le service public. Rien de surprenant non plus, dans cette

---

30. Joaquim Costa (éd.), *O Livro da Virtuosa Bemfeitoria do Infante Dom Pedro*, 3[e] éd., Porto, 1946.

31. Cf. Geneviève Bouchon, *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, Paris, Société d'Histoire de l'Orient, 1977.

perspective, de trouver des Portugais mercenaires, musiciens ou fondeurs de canons, dans les cours des potentats asiatiques [32].

Ce phénomène se vérifiait déjà dès le dernier quart du XV[e] siècle. Sur les côtes de Guinée, de nombreux Portugais *lançados* ou *tangomaus* s'étaient mêlés aux sociétés natives et s'adonnaient au cabotage, à la traite des nègres, ou au commerce de détail sur terre, faisant très souvent fi des monopoles régaliens.

En Asie, les pays riverains du Golfe du Bengale de même que l'Extrême-Orient et l'Insulinde, où la présence officielle de la Couronne était minime, constituaient un petit paradis. Pour le préserver il fallait tenir l'Etat à l'écart — l'Etat qui, mieux armé, faisait une concurrence fâcheuse aux marchands privés, même quand il ne se proposait pas de les récupérer pour ses filières. On ne s'étonnera donc pas de voir des Portugais tenter de contrecarrer les ambassades envoyées dans ces contrées par les autorités officielles de Malacca ou de Goa.

Lors de l'ambassade d'António Correia au Pégou en 1519-1520, un mousse s'enfuit du navire à Martaban et se mit à propager parmi la population locale que les Portugais n'étaient que des pirates, qui venaient faire des sondages pour s'emparer ensuite du pays; le capitaine obtint qu'il lui fût remis moyennant un cadeau très coûteux aux autorités du port [33]. Dans la *Lembrança* de 1521, on devine à travers les réticences volontaires de l'auteur, que l'attitude des Portugais déjà établis au Bengale, comme Martim de Lucena, fut à tout le moins peu coopérante à l'égard de l'ambassade officielle [34].

L'opposition à l'Etat pouvait aller jusqu'à la rupture totale. Les pages des chroniques fourmillent de références aux rénégats, qui ayant trahi et le Roi et la Chrétienté, aidaient les Musulmans contre ceux qui étaient naguère leurs frères dans la foi. Néanmoins, sans prendre le risque d'une position aussi radicale, on essayait le plus souvent de se tenir sur la frontière, d'ailleurs assez floue, des deux systèmes.

---

32. Cf. Maria Augusta Lima Cruz, *Exiles and renegades in early sixteenth century Portuguese India*, dans *The Indian Economic and Social History Review*, 23/3 (1986), pp. 249-262.

33. Cf. L.F. Thomaz, *A Viagem de António Correia a Pegu em 1519*, Lisbonne, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 1976, pp. 43 et 74-75.

34. §§ 31-32 et surtout 35.

Ainsi, tout en essayant de préserver les espaces de liberté que constituaient les régions où l'Etat n'était pas officiellement présent, on joue avec la crainte que celui-ci inspire, les relations qu'il assure, les débouchés qu'il peut procurer. D'où l'osmose si déroutante pour l'historien qui s'efforce de classer les choses en des catégories précises, entre le service public et la marchandise, la diplomatie et les affaires privées, la course et la piraterie. Même si l'ambassade parallèle menée par Cristóvão Jusarte, demeure, comme nous le verrons tout à l'heure, un exemple achevé de cette ambiguïté, l'ambassade officielle, dont le récit nous occupe, ne réussit pas à y échapper : dès qu'elle quitte la cour de Gaur elle laisse tomber le masque. On la voit alors poursuivre un navire roumi pour une question de vendetta personnelle, essayer de pénétrer au Pégou pour y vendre une cargaison de cotonnades achetée au Bengale, forcer l'entrée à Tenasserim pour y hiverner et y vendre des tissus [35].

Si l'attitude des intérêts privés portugais envers l'Etat fut très souvent ambiguë, l'attitude de celui-ci envers ceux-là fut en général assez flottante. Prenons comme exemple le Coromandel. En 1519 le gouverneur Diogo Lopes de Sequeira venait de défendre à « tout homme de passer au-delà du Cap Comorin pour ne pas détériorer le pays»; mais en apprenant ensuite que l'on pouvait y faire de gros profits, il y envoya des gens de sa clientèle pour qu'ils en profitent [36]. Dès 1521 une importante colonie de marchands portugais s'établit à Méliapor [37]. Dans les années suivantes elle ne fit que grandir, et les autorités de Goa commencèrent à s'inquiéter des progrès de cette sorte de république marchande dont le contrôle leur échappait entièrement. En 1540, le vice-roi D. Garcia de Noronha y envoya le capitaine Manuel da Gama avec une armada, pour les déloger et les faire rentrer «en Inde», et pour détruire leur ville [38], ce qui d'ailleurs semble ne pas avoir eu d'effet. Quoi qu'il en soit, les autorités préférèrent par la suite composer avec les « *chetṭis* portugais » : dès le milieu du siècle, Meliapor, comme

35. §§ 91-92, 94-95, 107, etc.
36. Correia, II, p. 568.
37. George Winius, *The Shadow Empire of Goa in the Bay of Bengal*, dans *Itinerário* VII/2 (1983), pp. 93-101.
38. Correia, IV, p. 112.

Negapatnam où une colonie semblable s'était fixée, sont utilisés comme points de départ de toute une série de lignes de navigation régulière, exploitées par la Couronne ou par ses concessionnaires [39]. Les « *chettis* portugais » en deviennent les *compradores*. Et en 1606 Meliapor reçut son *foro de cidade* et devint le siège d'un évêché [40]. En Chine, Macao eut une histoire tout à fait parallèle.

Quant aux autorités locales asiatiques, elles préféraient le plus souvent les marchands privés aux navires de la Couronne portugaise. Capables d'assurer les débouchés et les liaisons commerciales que procurait le trafic officiel, les marchands étaient beaucoup plus faciles à ménager. Ils offraient presque les mêmes avantages que les navires du Roi, sans en avoir les inconvénients, que nous avons déjà passé en revue.

Gaspar Correia, dans la même page où il nous renseigne sur l'établissement des premiers Portugais au Coromandel, n'oublie pas de noter que les *adhikari* (gouverneurs provinciaux) de Vijayanagar voyaient d'un œil favorable ces gens qui voyageaient sur les navires des marchands natifs « habillés assez souvent à la façon du pays », qui enrichissaient leurs ports avec leurs marchandises et ne leur portaient pas le tort que leur portait le facteur du Roi [41]. Il y eut donc fréquemment une sorte de connivence entre les autorités locales et les intérêts privés portugais, dans le but de ne pas laisser la présence officielle portugaise s'affermir, ou dans celui de l'obliger de passer par la filière des marchands en faveur auprès du pouvoir local.

Ce tableau, aussi mouvant que nuancé, explique en bonne partie ce qui s'est passé dans la Mer du Bengale après la mort d'Afonso de Albuquerque. Il montre aussi combien était malaisée la tâche d'une ambassade comme celle de 1521, destinée à faire accréditer les avantages d'une entente avec le Roi de Portugal. Elle devait compter sur l'animosité de maints rivaux : des concurrents commerciaux comme les Gujaratis, et de ceux que la solidarité

---

39. Cf. notre étude citée ci-dessus, note 17 du chapitre précédent.

40. *Cedula Consistorialis* du 9.I.1606, pub. par le vicomte de Paiva Manso, *Bullarium Patronatus Portugalliae Regum in Ecclesiis Africae Asiae atque Oceaniae*, II, Lisbonne, 1870, pp. 4-6. Cf. Silva Rego, *Le Patronage Portugais de l'Orient. Aperçu Historique*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar, 1957.

41. Correia, II, p. 568.

religieuse avait entraînés à leur suite, comme les Roumis; des victimes de l'activité corsaire menée par les armadas portugaises; des autorités locales jalouses d'une présence qui, somme toute, demeurait aussi politique; des ressortissants portugais désireux de préserver un espace de liberté économique où déployer leurs intérêts personnels.

3. LES PARTICULIERS A LA DECOUVERTE DU GOLFE

Le gouvernement d'Afonso de Albuquerque (1509-1515) représente dans un certain sens l'apogée du centralisme politique dans l'histoire de l'Inde portugaise. Les exclusivités régaliennes s'affirment aussi bien sur la route du Cap que dans le commerce d'Inde en Inde, qui connaît un essor rapide. En même temps l'autoritarisme du Gouverneur essaie de discipliner les *fidalgos* et d'en faire autant de cadres de la grande entreprise dont lui-même, au nom du Roi, tient fermement les rênes. Tandis que des Italiens experts dans la marchandise, comme Francesco Corbinelli et Giovanni da Empoli, gèrent les négoces de la Couronne, des hommes liges d'Albuquerque qui adoptent volontiers ses vues, dont plusieurs de ses neveux, sont chargés du commandement des armadas et des forteresses. Mais déjà l'organisation de compagnies «à la suisse», encadrés par des professionnels irrite les représentants de la *fidalguia*, car elle porte atteinte à ce qui était encore une de leurs fonctions essentielles : celle de fournir une structure d'encadrement à la piétaille qu'ils regroupaient autour d'eux moyennant la concession de *mesa*, c'est-à-dire, de nourriture [1].

L'opposition à sa politique venait de différents secteurs : des clans rivaux d'Albuquerque, notamment celui de son prédécesseur, D. Francisco, bien appuyé au Portugal; de la première couche de Portugais installés dans les ports du Malabar, qui mêlaient leurs intérêts à ceux des marchands natifs, mis en échec par les mono-

1. Cf. Jean Aubin, *Le capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III*, dans *Revista da Universidade de Coimbra* 29 (1983), pp. 87-152.

poles régaliens; de la moyenne noblesse qui se voyait frustrée des chances uniques que lui offrait l'expansion commerciale et militaire si loin de la portée du Roi; des marchands portugais et italiens, inquiets des progrès de l'étatisme. C'est dans ce cadre qu'il faut envisager les civissitudes de la politique portugaise en Orient au XVI[e] siècle.

Le remplacement d'Albuquerque par l'un de ses ennemis, Lopo Soares de Albergaria (1515-1518), représente clairement une concession de la Couronne aux intérêts privés et aux aspirations de la noblesse. On assiste alors partout à une véritable ruée vers le négoce, car comme nous l'apprend Gaspar Correia, un des premiers actes du nouveau gouverneur fut de « donner l'autorisation à tous pour qu'ils naviguent et trafiquent là où ils voudraient »[2]. Nous possédons, d'ailleurs, une lettre de Lopo Soares au capitaine de Malacca lui conseillant d'adopter la même attitude, sous prétexte que « si l'on dénie les autorisations les gens s'enfuient, tandis que si on la leur accorde ils n'en font plus usage »[3].

Cette libéralisation fut aussitôt mise à profit par le capitaine sortant de Malacca, Jorge de Albuquerque (un des neveux d'Afonso), qui pria son successeur, Jorge de Brito, d'autoriser l'un de ses parents, Henrique Leme, à faire un voyage au Pégou. Ce fut, à notre connaissance, la première expédition privée dans le Golfe du Bengale où jusqu'à ce moment, comme nous l'avons déjà remarqué, l'on n'avait vu que des agents de la Couronne voyageant sur des bateaux de marchands natifs.

Les résultats de l'expédition d'Henrique Leme furent assez fâcheux : parti de Malacca en fin 1515 / début 1516, il fit voile vers le port de Martaban. En route il se saisit d'une jonque appartenant à des marchands pégouans qu'il croisa par hasard. N'ayant pas réussi à franchir la barre du Salouen et à entrer à Martaban, il se dirigea vers le delta de l'Irraouaddy et mouilla à Cosmim (près de l'actuelle Bassein, à ce qu'il semble). Bien accueilli, il avait déjà installé une factorerie à terre et commençait à vendre sa marchandise, quand il fut reconnu par le propriétaire de la jonque dont il s'était emparé en mer. Le roi du Pégou ordonna l'arresta-

2. Correia, II, p. 466.
3. TT, *CVR*, n° 132 (décembre, 1515).

tion de tous les Portugais; ceux-ci ayant résisté, la factorerie fut incendiée tandis que des petites embarcations faisaient le siège de la *nau*, où Henrique Leme et ses hommes s'étaient réfugiés, essayant de la brûler à son tour. Le capitaine se défendit à coups de bombarde, qui firent couler bien des bateaux indigènes; mais l'effort était trop grand pour la vieille nef à demi pourrie : le recul des bombardes la fit éclater et elle coula. Les Portugais ne purent se sauver qu'à bord de trois petites embarcations, qui presque miraculeusement, réussirent à gagner la côte de Sumatra [4]. Les relations entre le Portugal et le Pégou se gâtèrent ainsi subitement et le facteur de D. Manuel à Martaban dut s'enfuir en hâte pour échapper à la colère de la population soulevée [5]. Cet épisode, assez instructif à bien des égards, nous aide à comprendre le mauvais accueil fait au Pégou à notre ambassade.

D'un bout à l'autre du jeune empire portugais d'Asie, les tendances anarchisantes semblent ainsi l'emporter. A la faveur de cette éclipse partielle du pouvoir central, des troubles éclatent ici et là; assez graves, surtout à Malacca, littéralement saccagée par les clientèles des capitaines et des facteurs [6].

Tandis que le sultan de Malacca, profitant du désarroi régnant, menace de réoccuper son ancienne capitale, la flotte portugaise croise au large de Sumatra, dans le but de forcer les navires qui se dirigent sur Pasai — où pourtant a siégé dès 1516 un facteur portugais — à faire escale à Malacca pour y payer les droits de douane, et, bien entendu, les pots-de-vin que touchent les capitaines et les facteurs.

Plusieurs navires du Coromandel, du Gujarat et du Bengale sont ainsi obligés de mouiller à Malacca. En dépit des instructions du Gouverneur, qui l'interdisent, les hommes de la factorerie de Pasai se plaignent au Roi de ce que pendant cinq mois ils n'ont pas vu une seule nef entrer dans le port [7]. Entre temps, à Malacca, le

---

4. Correia, II, pp. 474-476; Castanheda, IV/5, Góis, IV/2; Barros omet cet épisode.

5. Voir sa propre lettre à Francisco Pessoa et Tristão da Silva, (Malacca, 15.VIII.1516) que nous publions en annexe.

6. On trouve un long *rôle* de leurs méfaits dans la lettre de Francisco de Faria au Roi (Malacca, 14.VIII.1517; TT, *CC* I-22-62).

7. Voir la lettre de Simão de Seixas au Roi, que nous publions en annexe.

facteur et le capitaine-major de la flotte se disputent la succession du capitaine Jorge de Brito décédé vers Pâques de 1517. La menace du sultan se fait plus pressante et en 1518 Lopo Soares se voit obligé d'y envoyer son neveu, D. Aleixo de Meneses, pour mettre fin au désordre [8].

Le problème est le même un peu partout : les forteresses sont dépeuplées de soldats, tandis que les côtes et les ports secondaires se peuplent de marchands, de mercenaires, et même de corsaires. Le Golfe du Bengale, riche, proche, et presque neuf encore de toute présence officielle de la Couronne, est logiquement un terrain d'élection pour tout ce monde.

Le tombeau de l'Apôtre Saint Thomas à Meliapor, sur la côte du Coromandel ne fut finalement pas «découvert » par des agents de l'autorité portugaise, comme D. Manuel le recommandait dès 1506, mais par six citoyens privés, se dirigeant de Malacca au Bengale en compagnie d'un marchand arménien en 1517 [9]. Ils firent à pied le chemin depuis Pulicat, où ils débarquèrent et où une colonie de marchands portugais s'établit aussitôt. Quatre ans plus tard elle essaimait pour donner lieu à un nouvel établissement autour du sanctuaire, qui en quelque sorte la protégeait de l'emprise des autorités portugaises [10].

Ce fut vraisemblablement pendant cette période que les premiers Portugais gagnèrent les bouches du Gange. Nous savons par notre récit qu'un nommé Martin de Lucena était depuis un certain temps établi à Gaur. Il se rasait et s'habillait à la musulmane, de sorte que l'auteur du texte lors de leur première rencontre, eut du mal à reconnaître en lui un Portugais, tant il était assimilé au paysage humain environnant [11]. On peut donc supposer qu'il y habitait depuis quelques années. Il se peut aussi que d'autres Portugais l'aient accompagné ou imité; mais nous n'en savons rien.

---

8. Nous analysons la conjoncture à Malacca, dans ces années-là, dans notre étude sur António Correia citée ci-dessus, p. 45, note 33.

9. Barros, III/7-11. On possède la lettre écrite sur place par les six Portugais en juillet 1517 (cf. Silva Rego, *Documentação*, I, nº 137, pp. 296-299).

10. Cf. notre étude citée ci-dessus, p. 22, n. 14, et celle de Winius, p. 46, note 37; Sanjay Subrahmanyam reprend le sujet dans un article, *Comércio e Comerciantes na Costa do Coromandel no século XVI*, à paraître dans *Revista de História Económica e Social*.

11. § 32.

Selon le témoignage d'António Galvão [12], corroboré par João de Barros, « le premier Portugais à goûter l'eau du Gange » fut un certain João Coelho qui parvint au Bengale en 1516. Il y fut envoyé par un marchand florentin, le bien connu Giovanni da Empoli, pour y être son facteur, en charge de ses marchandises. Il fit le voyage à bord d'un navire bengali, propriété d'un parent du gouverneur de Chittagong, qui avait fait escale au port de Pasai, à Sumatra, où Empoli se trouvait comme facteur du Roi, préparant la cargaison pour l'armada de Fernão Peres de Andrade qui devait aller en Chine. Empoli avait déjà fait deux séjours en Asie, en 1503-1504, et en 1508-1509 [13], comme marchand associé à la Couronne portugaise et conseiller commercial de ses agents en Inde [14]. Il y était revenu en 1515 avec Lopo Soares; il partit aussitôt pour Pasai comme facteur royal, tout en menant en même temps ses affaires personnelles, qui bientôt le conduiraient à s'embarquer vers la Chine de conserve avec Fernão Peres. Ce dernier avait été chargé par le Roi de reconnaître les côtes du Golfe du Bengale et celles de l'Extrême-Orient, jusqu'en Chine, et d'y amorcer des relations commerciales officielles [15]. Muni d'une autorisation écrite de Fernão Peres de Andrade — sans laquelle, comme il le souligne dans son testament, il ne l'aurait pas envoyé — Giovanni da Empoli manda au Bengale João Coelho, à qui il confia 13 *bahar* 143 *kati* de poivre (dont 5 *bahar* appartenant à Simão de Seixas et António Pigarro, et 1 à Diogo Martins, homme d'Empoli) et 7 pièces de bois de santal pesant 1 *bahar* 158 *kati* [16]. Giovanni da Empoli dut l'envoyer, logiquement, avant l'incendie de la *nau* « Belém » à Pasai, le 2 juin 1516, quand Fernão Peres de Andrade avait encore l'intention de visiter la Chine avant d'aller au Bengale. Ou bien, après la mousson de 1516, quand on apprit à Pasai que le capitaine de

---

12. A. Galvão, *Tratado dos Descobrimentos*, p. 181.

13. Barros, III/2-6 et III/2-3.

14. Sur ce personnage, voir Marco Spallanzani, *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Florence, 1984.

15. A. Galvão, *o.c.*, p. 181; Barros, III/2-3; Castanheda, IV/4; Correia, II, pp. 473-474; Góis, IV/24.

16. Voir le testament de Giovanni da Empoli dans Marco Spallanzani, *Un documento inedito sull'ultimo viaggio in Oriente di Giovanni da Empoli* dans *Studi in memoria di Federico Melis*, III, Naples, 1978, pp. 595-604; pub. aussi dans l'œuvre citée ci-dessus note 14, pp. 207-209.

Malacca avait décidé de l'envoyer d'abord en Chine. António Galvão situe le voyage de Coelho en 1516. De toute façon, il était déjà parti, mais pas encore rentré, en juillet 1517, quand Empoli fit son testament à Singapour.

João de Barros prête au voyage de Coelho un caractère officiel : il aurait été dépêché par Fernão Peres, avec des propositions de paix et amitié, pour préparer son propre voyage. Il n'est pas impossible qu'on l'ait utilisé comme messager : cela se faisait assez souvent, et nous savons, par exemple, que les premiers messages des autorités portugaises à celles de Chine furent portés par des marchands chinois qui se trouvaient à Malacca au moment de la conquête. Mais le testament d'Empoli, fait à Singapour le 4 juillet 1517, donne plutôt à entendre que le Florentin l'envoya de son propre chef et qu'il était à son service, car il l'appelle « huomo mio ».

De toute façon la « découverte » du Bengale est à coup sûr imputable à l'activité des intérêts commerciaux privés, travaillant à l'aise sous le gouvernement relâché de Lopo Soares de Albergaria, qui ont bien devancé — ne fût-ce que d'un jour, comme le veut João de Barros — la découverte officielle.

4. LES PREMIERES MISSIONS OFFICIELLES ET LEURS SUITES

Derrière la série d'intrigues développées contre Albuquerque et contre D. Martinho de Castelo Branco, qui soutenait à la cour sa politique, par la puissante clique courtisane menée par le baron d'Alvito [1] il y avait plus que des haines personnelles ou des rivalités de clans. Tout un agencement d'intérêts exigeait un changement d'orientation politique, voire du cadre géographique de l'expansion.

La reprise de l'influence des intérêts privés — cause plutôt que conséquence de la nomination de Lopo Soares de Albergaria — entraînait, en effet, l'abandon des grands projets impérialistes que nourrissaient le Roi et son capitaine-major Afonso de Albuquerque,

1. Cf. Correia, II, pp. 462-463.

tels que la destruction de la Mecque, un débarquement en Egypte, et la reconquête de Jérusalem.

Si dans ses instructions données au nouveau gouverneur le Roi avait réussi à faire passer le projet d'une autre expédition en Mer Rouge, cela tient sans doute au fait que l'on s'attendait à la sortie d'une escadre préparée en vue d'attaquer les positions portugaises en Inde. De toute façon l'expédition fut menée comme une promenade, sans énergie, par Lopo Soares, qui n'occupa point ni Aden ni Djeddah, qu'il trouva cependant à sa merci, et laissa pourrir le riche présent envoyé par D. Manuel au Prêtre Jean, sans même lui dépêcher l'ambassade qui était préparée [2].

La nouvelle politique favorisait, en revanche, le déplacement des intérêts portugais vers l'Est, là où la menace mamlouke et ottomane n'était pas à redouter et où, par conséquent, le commerce privé, voire la course, n'avait guère besoin de la protection de l'Etat pour s'épanouir. Le monde au-delà de Ceylan, Mer du Bengale, Chine et Insulinde, attirait davantage l'attention de la classe dirigeante. C'est apparemment ce qui explique que l'on ait entrepris de nouer des relations diplomatiques avec ces contrées au moment même où un recul politique en Inde était imposé à D. Manuel.

En fait, ce fut exactement en 1515, en même temps qu'il désignait Lopo Soares comme gouverneur de l'Inde, que D. Manuel décida de concéder à Fernão Peres de Andrade la découverte officielle du Bengale, ainsi que celle de la Chine.

De toute évidence c'est bien d'une concession de voyage qu'il s'agit, accordée en bénéfice pour récompenser les services de Fernão Peres, notamment sa défense de Malacca contre les Javanais en 1512. L'expédition présentait vraisemblablement un caractère hybride : chargé d'une ambassade auprès de la cour bengalie, Fernão Peres de Andrade aurait eu aussi à placer sur le marché local des marchandises appartenant au Roi tout à côté des siennes et de celles des commerçants qui l'accompagneraient. Il devait visiter successivement la Chine et le Bengale — sans que l'on sache si la priorité apparemment accordée à la Chine était vraiment injonctive. On eût dit que le Roi cherchait à étendre son réseau

---

2. Cf. Jean Aubin, *L'Ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel,* dans *Mare Luso-indicum* III (1976), pp. 1-56.

de relations sans pourtant vouloir paraître ni trop pressé ni trop jaloux des intérêts privés.

Fernão Peres de Andrade quitta Lisbonne le 7 avril 1515, en compagnie de Giovanni da Empoli, de Lopo Soares et de ses neveux, D. Aleixo de Meneses et D. João da Silveira. Tous deux, par la suite, apparaîtront mêlés d'une façon ou d'autre à l'histoire de son expédition [3].

Ils arrivèrent à Goa le 8 septembre. Empoli repartit aussitôt pour Pasai, en compagnie de Jorge de Brito, nouveau capitaine de Malacca. Fernão Peres rejoignit Empoli le 24 mai 1516; mais le 2 juin, par accident, brûlait entièrement la carraque capitane, le *Belém*, chargée de cotonnades de Cambaye et d'autres marchandises européennes et indiennes qui devaient être échangées contre du poivre pour aller en Chine [4].

Fernão Peres décida alors de faire tout de suite le voyage du Bengale et de n'aller en Chine qu'après s'y être dédommagé de la perte subie. Dans ce but il fit voile vers Malacca où il espérait se procurer une nouvelle *nau* et charger des marchandises vendables au Bengale, sans doute des produits d'Insulinde et d'Extrême-Orient. A Malacca, cependant, Jorge de Brito lui enjoignit de partir immédiatement pour la Chine, afin d'y débarquer Tomé Pires, que Lopo Soares avait nommé ambassadeur. Là, il tenterait d'obtenir la libération de trente Portugais qui, y étant allés avec Rafael Perestrelo sur une jonque de commerce sans jamais donner de nouvelles, étaient censés être prisonniers. La mission au Bengale fut ainsi remise au lendemain de son retour de Chine. Toutefois, son départ ayant eu lieu trop tard (vers la mi-août 1516) il ne put traverser le « Golfão de Cochinchina » et gagner les côtes de l'Empire du Milieu; il dut donc rentrer à Malacca [5].

---

3. Barros, III/1-1; Castanheda, III/52; Góis, III/77; Correia, *loc. cit.* La « capitania do descobrimento da enseada de Bengala e da China » fut octroyée par D. Manuel à Fernão Peres, à Lisbonne, 26.III.1515; cf. *Livro Primeiro das mercês e despachos da India*, D. Manuel, nº 10, pub. par Luciano Ribeiro, *Registo da Casa da India*, I, Lisbonne, 1954, p. 3.

4. Cf. *infra* la lettre de Simão de Seixas au Roi (Pasai, 21.IX.1516, *CC*, I-20-104) que nous publions en annexe; cf. Barros, III/2-6; Castanheda, IV/4; Góis, IV/2; Correia, II, p. 473.

5. Barros, III/2-6-8; Castanheda, IV/27-31; Góis, IV/24-25; Correia, II, pp. 523-530. Cf. le travail de Spallanzani cité ci-dessus, p. 52, note 14.

Tout le processus recommença : l'escadre repartit sur Pasai pour se charger de poivre; puis elle revint à Malacca, et en juin 1517 fit enfin voile vers la Chine. Elle se composait alors de quatre navires du Roi et de trois jonques, dont une appartenait à António Lobo Falcão, marchand portugais, une autre à « Fulata », un marchand chinois qui venait assez souvent à Malacca, et la troisième à « Curiaraja » identifiable à Cure-Diraja, gros marchand musulman de Malacca, originaire de Luçon, très en faveur déjà au temps du sultanat, comme le montre son titre de noblesse malaise de *diraja* ou *adiraja*[6]. Cette dernière jonque avait comme capitaine un Portugais, Jorge Botelho; une partie de sa cargaison appartenait à Giovanni da Empoli, tout comme celle du navire *Santo André*, propriété de la Couronne[7]. Ces détails concernent, bien entendu, l'histoire des rapports des Portugais avec la Chine, plutôt que celle de leur présence au Bengale; ils ne manquent pas néanmoins d'intérêt, car nous sommes en droit de supposer que l'expédition au Bengale que l'on projetait, quoique peut-être plus modeste, eût été du même type.

En fin de compte Fernão Peres de Andrade n'alla jamais au Bengale. A son retour de Chine, en octobre 1518, il trouva à Malacca D. Aleixo de Meneses, capitaine-major de la Mer de l'Inde, neveu et lieutenant de Lopo Soares, que celui-ci avait entre temps envoyé pour remédier au désarroi qui y régnait, comme nous l'avons déjà vu. D. Aleixo montra à Fernão Peres un arrêté du gouverneur son oncle qui accordait le voyage du Bengale à un autre de ses neveux, D. João da Silveira, neveu aussi du baron d'Alvito, sous prétexte que le service du Roi exigeait le retour immédiat de Fernão Peres en Inde. Celui-ci partit donc en décembre 1518, de conserve avec D. Aleixo. En Inde ils trouvèrent déjà Diogo Lopes de Sequeira comme gouverneur et D. João da Silveira revêtu, par son oncle,

---

6. Sur ce personnage, voir nos études *Malaka et ses communautés marchandes au tournant du XVI^e siècle*, dans Denys Lombard et Jean Aubin, éd., *Marchands et hommes d'affaires asiatiques dans l'Océan Indien et la Mer de Chine (XVI-XX^e siècles)*, Paris, 1988, pp. 31-48; et *Malacca's society on the Portuguese Conquest : a tentative interpretation based upon extant portuguese records*, dans *Persidangan Antarabangsa mengenai Tamadun Melayu* (Conférence Internationale sur la Civilisation Malaise, Kuala Lumpur nov. 1986), sous presse.

7. Cf. le dernier testament de Giovanni da Empoli, fait à Singapour, V4.I1.1517, dans Spallanzani (cité *supra*, ch. III, n. 90).

de la capitanerie de la nouvelle forteresse de Ceylan, après l'échec de sa mission au Bengale [8].

L'histoire de celle-ci, dont Barros, Góis et Castanheda font état, est bien connue dans ses grandes lignes; les détails que nous livrent les chroniques sont toutefois assez contradictoires, alors que la documentation d'archives est insuffisante pour les éclaircir [9].

Lopo Soares de Albergaria dépêcha l'armada de son neveu depuis Cochin, juste après le départ des *naus do Reino* (c'est-à-dire, de la flotte qui rentrait au Portugal chargée d'épices) au commencement de 1518. Elle se composait de quatre voiles : un *navio redondo*, c'est-à-dire une petite nef, commandée par le capitaine-major de l'escadre, D. João da Silveira; une galiote sous le commandement de João Fidalgo, dont nous aurons à parler plus tard, capitaine des compagnies d'ordonnance que l'abandon de l'expérience des troupes «à la suisse» avait laissé au chômage; un brigantin dont le capitaine était Tristão Barbudo; et une caravelle sous les ordres de João Moreno [10]. Ils devaient passer aux Maldives pour y faire la paix et négocier l'établissement d'une factorerie

---

8. Correia, II, p. 530; Castanheda, IV/41; Góis, IV/24. Barros, III/2-3, donne les grandes lignes de l'expédition, mais voue le meilleur de son attention aux hypothétiques désaccords entre D. João da Silveira et João Coelho, sur lesquels nous allons revenir plus bas; Castanheda, IV/35 et 37-39, donne un récit très circonstancié de tout le voyage; Góis, IV/37 semble le résumer pour l'essentiel; Correia, II, pp. 545-546, n'y fait, en revanche, qu'une référence fugace qui s'accorde assez mal avec les autres témoignages : il ignore notamment le caractère officiel et intentionnel du voyage, qu'il attribue à une tempête qui aurait entraîné l'escadre vers la Mer du Bengale lorsqu'elle se trouvait dans les parages des Maldives.

9. En dépit des recherches systématiques que nous avons entreprises à la Torre do Tombo, surtout dans le *Corpo Cronológico*, assez riche pour cette période, nous n'avons trouvé que les deux documents que nous publions en annexe : la lettre de D. João de Lima au Roi, de Cochim, 22.XII.1518 (*CC*, I-28-117) et la soi-disant lettre du Roi du Bengale au Roi de Portugal, qui est en fait une lettre non datée du Roi d'Arakan (TT, *CVR*, nº 108).

10. C'est Castanheda qui distingue les types de vaisseaux utilisés; il ne donne cependant que les noms de trois des capitaines, la liste complète se trouvant chez Barros et Góis. Notons que trois navires sur quatre sont d'un type propre pour la course.

portugaise, puis se rendre au Bengale pour y faire à peu près la même chose [11].

Entre Cochin et les Maldives D. João da Silveira s'empara de deux navires qui faisaient la traversée du Bengale à Cambaye chargés d'étoffes, dont un, au dire de João de Barros, appartenait à un *gromale* parent du gouverneur de Chittagong. Peut-être n'était-ce pas là le meilleur commencement pour quelqu'un qui devrait bientôt mouiller dans ce port pour y signer un traité de commerce.

La mission aux Maldives ayant été couronnée de succès, la flotte repartit vers le Bengale où la conduisit, toujours selon Barros, un pilote pris au passage à Colombo; elle toucha terre cependant au sud-est de Chittagong, sur la côte de l'Arakan. A son arrivée les gens de six ou sept navires à rames qui vinrent à sa rencontre prétendirent l'accompagner au Bengale, peut-être pour y faire du commerce mêlés aux Portugais, en éludant ainsi l'état de guerre entre les deux royaumes voisins et rivaux; à moins qu'ils n'aient pensé tout simplement que les Portugais allaient attaquer Chittagong et ne se soient apprêtés à les suivre. Barros, la seule source à mentionner cet épisode, ne fait pas la lumière sur ce point. De toute façon, conseillé par un beau-frère du pilote du navire bengali dont il s'était saisi auparavant et qu'il avait pris à son bord, D. João da Silveira refusa. Il jeta finalement l'ancre devant Chittagong le 9 mai 1518, décidé à y passer la mousson [12].

Les chroniqueurs sont d'accord pour dire qu'au premier abord il fut bien reçu par le *lascar* ou gouverneur, qui lui fit quelques cadeaux, apparemment parce qu'il n'était pas encore préparé pour le combattre. Un peu plus tard, cependant, D. João se voyant refuser la vente de provisions pour son escadre, décida de s'emparer de force d'une *champana* chargée de riz. Ce fut l'amorce de la guerre qui éclata aussitôt : assiégée par une flottille de *calazules* avec quelques 5.000 hommes, l'armada portugaise réussit à repous-

---

11. Góis lui attribue le but de rétablir la paix avec le Bengale, dont le roi, mécontent des méfaits des Portugais contre les siens, se serait soulevé, tout comme le roi des Maldives; cette présentation des faits n'est pas juste, le roi du Bengale n'étant pas à l'époque ni vassal ni allié du Portugal.

12. La date n'est précisée que par Castanheda, IV/37. Il n'y a pas de raison pour ne pas l'accepter.

ser l'attaque mais dut quitter le port et se réfugier dans une île voisine. N'arrivant pas à l'en faire déguerpir, le *lascar* fit la paix et autorisa les Portugais à débarquer et à faire du commerce à terre.

Un peu plus tard néanmoins, les jugeant à sa merci, car la mousson qui avait commencé les empêchait de s'échapper et d'aller se ravitailler ailleurs, il reprit les hostilités qui durèrent toute la saison des pluies. Finalement, craignant probablement qu'avec la réouverture du temps navigable des renforts ne vinssent à D. João, le gouverneur fit à nouveau la paix, dont la flotte portugaise, méfiante, ne profita guère. Ainsi se déroulèrent, dans leurs grandes lignes, les événements au sujet desquels les trois chroniqueurs se trouvent d'accord et ne sont pas contredits par la lettre de D. João de Lima au Roi, le seul document de l'époque, à notre connaissance, qui en fasse état.

C'est surtout à propos des causes de l'hostilité rencontrée par l'armada au Bengale qu'il y a divergence. Castanheda et Góis ne s'en occupent guère, laissant entendre qu'elle était dûe aux prises faites auparavant par la course portugaise. D. João de Lima l'attribue aux intrigues tramées par les Gujaratis qui montaient quelques nefs amarrées dans le port, ce qui n'a non plus rien d'illogique. Par contre, l'histoire racontée par João de Barros ne tient pas : ce serait la présence de João Coelho, mandé par Peres de Andrade et parvenu à Chittagong la veille même de l'arrivée de D. João da Silveira qui aurait tout gâté. Les autorités bengalies auraient cru que le vrai ambassadeur était João Coelho, D. João da Silveira n'étant alors qu'un imposteur ou un corsaire. Cette impression aurait été confortée par des Bengalis arrivés entre temps de Pasai, où ils avaient été très bien traités par Fernão Peres. Selon Barros, le seul chroniqueur qui parle en détail des incidents de Chittagong, João Coelho lui-même aurait présenté D. João da Silveira comme à demi en rupture de ban (*meio alevantado*). Aurait ce été pour aider D. João à se tirer d'affaire ? ou plus vraisemblablement parce que telle était l'ambiance sur l'escadre portugaise, où Coelho aurait été retenu de force, et dont bientôt João Fidalgo se détachera pour aller pirater à la côte de l'Arakan ?

Or tout indique que le voyage de João Coelho avait eu lieu deux ans plus tôt, ou tout au plus l'année précédente ce qui rend assez improbable — la navigation de Pasai au Bengale se faisant généralement en moins d'un mois — qu'il se soit trouvé encore à Chitta-

gong à l'arrivée de D. João, sauf s'il y était revenu une seconde fois de son propre chef, ou s'il s'était entre temps établi dans le pays, auquel cas il n'aurait pu être pris de bonne foi pour le « vrai » ambassadeur. Peut-on avancer l'hypothèse que João de Barros a confondu l'expédition de 1518 avec celle de 1521, que concerne notre récit, et où, en fait, la « vraie » ambassade se trouva aux prises avec une mission rivale ? Celle-ci était issue d'une escadre qui, tout comme celle de Fernão Peres de Andrade, devait aller en Chine mais avait manqué la mousson. Il n'est pas impossible qu'il y ait eu déjà, en 1518, obstruction à la mission officielle de la part de Portugais plus ou moins établis sur place; mais il est alors un peu étonnant que D. João de Lima ne s'en soit pas plaint au Roi. La suite des événements pose aussi quelques problèmes. Les sources s'accordent à dire que D. João da Silveira reçut encore à Chittagong la visite d'un émissaire du roi d'Arakan qui lui envoyait deux *perahus* chargés de victuailles et le conviait à visiter ses ports [13].

Les chroniqueurs voient dans cette invitation un guet-apens préparé en accord avec le gouverneur de Chittagong. Pour Castanheda et Góis le roi d'Arakan serait, comme le *lascar* de Chittagong, vassal du roi du Bengale; il aurait appris ce qui s'y passait avec les Portugais par une lettre du *lascar*, et aurait alors décidé de l'aider à se débarrasser de ces visiteurs importuns. Or nous savons que le souverain de l'Arakan, qui avait perdu naguère le contrôle de Chittagong occupée par les forces du sultan du Bengale [14], n'était point son homme lige mais tout au contraire son ennemi. La lettre de D. João de Lima est bien claire à cet égard. Barros, qui l'avait noté au début de son récit paraît l'avoir par la suite oublié, car il fait semblant de croire pieusement à l'histoire de la lettre du *lascar* (dont, d'ailleurs, les Portugais auraient pu difficilement avoir eu connaissance) et du piège préparé à l'intérieur de l'estuaire du fleuve d'Arakan.

---

13. Nous suivons D. João de Lima; Castanheda, IV/39 parle de quatre *paraos* et d'un rubis qui valait 600 *cruzados*; Barros parle de trois ou quatre navires et d'un rubis très cher; Góis ne donne pas de détails. Castanheda et Góis (directement ou par l'intermédiaire de Castanheda) semblent avoir connu la lettre de D. João de Lima, dont ils transcrivent la liste des prix des comestibles.

14. Voir ci-dessous G. Bouchon, « Nusrat Shāh », pp. 130-132.

Nous possédons, en outre, la lettre du souverain arakanais, ou plutôt sa traduction portugaise, l'original semblant avoir été écrit en persan et envoyé sans doute à D. Manuel par le truchement de D. João da Silveira. Il s'y intitule « roi du Bengale », ce qui dévoile bien ses prétentions [15]. Cette lettre nous apprend aussi qu'un certain *Johannes feitor* [16], probablement João Coelho, et un certain Fernando, venus dans la nef d'un marchand du pays, avaient déjà visité son port de Kila [17], et lui avaient offert une « lettre d'assurance » à laquelle il avait décidé de ne pas faire confiance avant d'avoir une confirmation du roi de Portugal. Bien que dans le texte de la lettre il se borne à offrir ses services à D. Manuel et l'hospitalité de ses ports aux flottes portugaises, D. João de Lima nous dit expressément qu'il demanda l'aide de D. João da Silveira contre les Bengalis, peut-être dans le but de récupérer Chittagong. Dans ce contexte l'histoire du guet-apens n'a plus aucun sens.

L'escadre mouilla à l'embouchure du fleuve (à « Aque Cama » selon la lettre du roi) pour s'y rafraîchir et réparer les bâtiments endommagés par la mousson et les escarmouches avec les Bengalis. Ce fut le *batel*, la chaloupe d'un des navires, qui remonta le fleuve et gagna la cour, deux lieues en amont [18]. D. João da Silveira ne voulut pas s'y engager avec le reste de la flotte, peut-être parce

---

15. La comparaison avec la lettre de D. João de Lima montre clairement que la lettre est du roi d'Arakan et peut être datée d'octobre 1517, approximativement. Quelque quatre-vingts ans plus tard le roi d'Arakan s'intitulait encore « très haut et puissant roi d'Arakan, Tippera, Cucoma et Bengale ». Cf. W.H. Moreland, *India at the death of Akbar. An Economic study*, rééd., Delhi, 1974, p. 29.

16. *Johannes feitor* désigne normalement dans les textes portugais Giovanni da Empoli; ici il y eut apparemment un raccourci, facilité par la similitude du prénom entre Empoli et Coelho : on voudrait sans doute dire *João feitor de Johanes feitor del Rei* .

17. Nous n'avons pas réussi à identifier ce lieu. Peut-être s'agissait-il d'une place fortifiée (arabe *qilāᶜ*, pl. de *qalᶜa*, « forteresse, citadelle », nom qui est passé au persan et à l'hindustani). S'agit-il d'Akyab, port arakanais situé près de l'embouchure du fleuve Kalandan, à 20° 09' N, 92° 56' E ?

18. Ce détail, peu compatible avec l'histoire du guet-apens, est ignoré par les chroniqueurs; c'est ce qui explique que nous ayons la lettre du roi d'Arakan, dont le contenu montre qu'elle est postérieure à l'arrivée de D. João dans le royaume et donc différente de celle qui lui fut envoyée à Chittagong.

qu'il craignait d'être pressé d'intervenir de nouveau à Chittagong. C'était une habitude des Portugais de rester aux ports de mer, où ils se sentaient plus en sécurité avec leurs gros bâtiments, et de n'envoyer aux capitales situées à l'intérieur que des messagers secondaires : il en avait été ainsi lors du premier voyage de Pero Pais au Pégou, il en sera de même avec la mission d'António Correia et avec l'ambassade de 1521 au Bengale. Si D. João da Silveira craignit un traquenard, il est assez peu vraisemblable que, comme le veulent Barros et Castanheda, il en ait décelé les préparatifs, moins encore que, comme le prétend Góis, il y soit tombé et n'ait pu s'en tirer qu'au prix d'une lutte sanglante.

De toute façon il quitta l'Arakan et fit voile vers Ceylan, où il savait trouver son oncle occupé à la construction de la nouvelle forteresse dont il convoitait déjà probablement la capitainerie [19].

L'histoire du premier contact officiel des Portugais avec le Bengale et l'Arakan aurait fini de la sorte, si João Fidalgo, le capitaine de l'ordonnance en chômage, n'avait pas déserté l'escadre avec sa galiote, et avec, à en croire Damião de Góis, une partie de l'équipage des autres vaisseaux. Il revint à la côte arakanaise dans le but d'y faire des prises, et peut-être aussi au Bengale. Au dire des trois chroniqueurs il eut peu de succès, perdit plusieurs de ses hommes et dut rentrer en Inde, où le nouveau gouverneur, Diogo Lopes de Sequeira, lui pardonna [20].

Apparemment l'équipage d'un autre des navires de l'escadre de D. João da Silveira se mutina un peu plus tard : les hommes élirent comme capitaine D. Francisco, fils de D. João de Travanca, et repartirent sur la côte du Bengale, décidés « à se saisir de tout ce qu'ils trouveraient ». En février 1519 ils se rendirent à António

---

19. Peut-être Lopo Soares de Albergaria a-t-il profité de l'arrivée inattendue de son neveu pour le favoriser, en mettant le nouveau gouverneur, Diogo Lopes de Sequeira, qui devait le remplacer bientôt, devant le fait accompli; de toute façon cette nomination suscita les protestations de Lourenço de Távora, qui avait aidé à la construction de la forteresse et rêvait de sa capitanerie; voir sa lettre au Roi, de Cochim, 12.I.1519, *CC*, I-24-12.

20. Il se peut que l'histoire du guet-apens sur la rivière de l'Arakan ait été inventé par les gens de João Fidalgo pour se disculper de leur conduite; ou bien que le piège ait été monté en vue du retour de João Fidalgo dont les Arakanais soupçonnaient les intentions.

de Miranda de Azevedo qui, égaré par une tempête quand il faisait le tour de Ceylan avec deux fustes, les trouva aux Maldives [21].

De toute façon, des Portugais, probablement des hommes de João Fidalgo, restèrent prisonniers en Arakan, comme en témoigne notre récit qui, sans doute de ce fait, n'hésite pas à classer les Arakanais parmi « nos ennemis » [22].

Ainsi se solda par un échec complet l'ambassade officielle portugaise qui fut la première à atteindre effectivement les côtes de l'Arakan et du Bengale.

*

Alors que la situation en Asie connaissait une dégradation rapide, une certaine reprise en main s'esquissait. Arrêtons-nous brièvement sur ce moment politique qui constitue la conjoncture où s'encadre l'ambassade dont traite notre récit.

Il est vrai que les Portugais avaient réussi à prendre pied à Ceylan et à nouer des relations avec la Chine. En revanche, la seule base portugaise au-delà de Ceylan, Malacca, était en péril et tout autour de la Mer du Bengale les perspectives étaient compromises. Au Pégou, aprés l'expédition d'Henrique Leme, le facteur du Roi

---

21. Lettre d'António de Miranda de Azevedo au Roi, de la forteresse de Santa Bárbara à Ceylan, le 8.XI.1519, dans *As Gavetas*, IV, Lisbonne, 1964, pp. 140-144. Les détails semblent ne pas coïncider avec ceux de l'aventure de João Fidalgo, rapportée par Barros, Góis et Castanheda. Selon cette lettre, il s'agissait d'une fuste; le navire de João Fidalgo était une galiote selon Castanheda, un brigantin selon Barros; mais la confusion s'explique aisément, les trois types d'embarcations mentionnées étant assez semblables. S'il y eut vraiment deux navires mutinés, le second était probablement celui de Tristão Barbudo, un brigantin selon Castanheda. Correia (II, pp. 545-546) parle de deux navires de l'armada de D. João da Silveira qui feignirent s'être enfuis de l'escadre, à son arrivée à Ceylan, pour débarquer à Kollam, en cachette, le butin fait par D. João lors de la prise d'une nef de Tenasserim, dont il s'était emparé entre le Bengale et Ceylan. Les deux navires seraient un brigantin et la nef saisie, commandés respectivement par Rui Pereira et par un précepteur (*amo*) de D. João da Silveira dont il ne donne pas le nom. La manœuvre aurait été préparée par D. João da Silveira lui-même pour pouvoir accaparer le butin sans payer le cinquième dû à la Couronne.

22. § 97. Apparement le fait n'était pas connu au Portugal, car le lecteur officieux du récit a noté en marge « savoir qui étaient ces captifs ».

avait dû prendre la fuite. Si en 1516 on pouvait encore y envoyer un navire portugais, la *nau Ribalta* [23], l'année suivante on était forcé de faire fi des ordonnances de Jorge de Brito, capitaine de Malacca (qui obligeaient tout navire transportant des biens appartenant au Roi à prendre capitaine et facteur portugais) et à revenir à la pratique ancienne, les marchandises du Roi ne pouvant plus voyager qu'à bord des navires des marchands hindous de Malacca [24].

Comme nous l'avons vu, on n'avait point réussi à nouer des relations avec le Bengale; on avait même trouvé la manière de faire avorter *in ovo* les débuts prometteurs de celles avec l'Arakan. Le Siam, principal fournisseur de Malacca, et allié des Portugais, s'était lui-même dérobé, irrité par l'expédition envoyée par Jorge de Brito, pour brûler Kedah, dont le sultan était vassal de la cour d'Ayuthia [25]. D. Aleixo de Meneses avait alors su arranger les choses : pendant son séjour à Malacca il avait dépêché aussitôt à la cour thai le même Duarte Coelho qu'y avait mandé Afonso de Albuquerque en 1511, et le différend fut assaini [26]. Mais à Malacca même la situation empira soudainement, dès le départ de D. Aleixo : des cinq cents hommes qui devaient constituer la garnison de la place, les *alardos* (revues périodiques) ne recensaient que cent vingt à cent trente, les autres vagabondant on ne sait où, tandis que les *lancharas* du sultan, cantonnés à Pagoh, à quelques lieues de la ville, faisaient le blocus du port et que ses guerriers infestaient toute la jungle environnante [27].

Au demeurant, la liberté accordée dès 1516 à « ceux qui voudraient faire leurs profits » s'était soldée par le développement

---

23. Voir la lettre de Simão de Seixas que nous publions en annexe.

24. Cahier de comptes de la factorerie de Malacca en 1517, *CC*, III-6-44.

25. Lettre d'Afonso Lopes da Costa, capitaine de Malacca, à D. Manuel, citée ci-dessus, ch. I, note 29. Barros, III/2-4, raconte l'histoire de l'ambassade, dont il prend prétexte pour une large description du Siam au chapitre suivant, sans pourtant expliquer la raison pour laquelle il fallait faire à nouveau la paix.

26. Castanheda, IV/4, et Correia, II, pp. 474, 524, mentionnent le voyage de commerce de Duarte Coelho au Siam en 1516, mais ignorent son ambassade de 1518.

27. Pour une analyse plus détaillée de la conjoncture à Malacca et ses alentours à cette époque, voir notre *A Viagem de António Correia*. Cf. aussi la lettre de Simão de Andrade au Roi, Malacca, 10.VIII.1518, dans *As Gavetas*, V, pp. 122-127.

de l'anarchie et par la recrudescence de la course, plutôt que par l'essor du commerce, pour lequel les *fidalgos* n'avaient, d'ailleurs, en général ni le savoir-faire ni les capitaux nécessaires. Interdire la coure pour que le commerce puisse s'épanouir, comme l'on avait fait en Guinée dès 1448, était en Inde impensable, la course y étant partie intégrante du système, et la noblesse militaire s'avérant indispensable dans un monde pénétré par les intérêts des éternels rivaux, les Maures.

Ceux-ci bougeaient. Apparemment les communautés marchandes gujaraties avaient compris que la disparition d'Albuquerque et la confusion qui s'ensuivit leur donnaient derechef une opportunité. Elles essayèrent d'en tirer profit, par une série de machinations discrètes et subtiles, visant à créer localement, un peu partout, des problèmes aux Portugais. De cette manœuvre concertée, dont les chroniqueurs ne semblent guère avoir perçu l'ampleur, les jalons sont aisés à repérer. Elle devient notoire surtout aux alentours de 1520, mais des signes avant-coureurs, discernables dès 1518, ont sans doute pu influencer déjà les débuts de la politique du nouveau gouverneur, Diogo Lopes de Sequeira qui vers la fin de cette année remplaçait Lopo Soares.

Le mauvais accueil fait en 1518 à D. João da Silveira à Chittagong fut, du moins en partie, comme nous le savons, imputable aux intrigues menées par les Gujaratis. Ce furent ces mêmes Gujaratis qui, au commencement de 1520, essayèrent d'envenimer à Martaban les relations d'António Correia avec les autorités locales, pour l'empêcher d'acquérir un frêt de retour, allant peut-être jusqu'à empoisonner le pilote et le maître de sa nef. Presque en même temps, en février 1520, des émeutes éclataient à Pasai; puis, en 1521-1522, les nouvelles forteresses de Ceylan, de Pasai et de Kollam étaient assiégées, tandis que les Portugais qui s'occupaient à bâtir un fort aux Maldives étaient pris au piège et massacrés. Le malaise se propage ensuite à Ormuz et Calicut. Dans la pénombre œuvrent toujours les Gujaratis, qui se font pourvoyeurs d'armes et de munitions [28].

---

28. Voir Geneviève Bouchon, *Une route maritime du Golfe du Bengale*, dans *Mare Luso-indicum* III (1976), pp. 194-198 et *infra* : « Aspects de la vie économique et sociale », pp. 158-161.

Si cette conjoncture a sans aucun doute influencé la politique conduite au long de son gouvernement par Diogo Lopes, il demeure assez douteux, en revanche, qu'elle ait déjà pu déterminer la décision du Roi, en le mandant en Inde. En revanche, ce qui se passait entre temps aux autres extrémités de l'Océan Indien à certainement pesé dans sa décision. En 1517, l'Egypte était aux mains des Ottomans, qui risquaient de pénétrer dans l'Océan.

Simultanément, un danger inattendu se dessinait à l'Est. Les Castillans avaient vaguement revendiqué Malacca, arguant des droits que leur donnait le traité de Tordesillas de 1494. Un pilote portugais, João Dias de Solis, s'était même offert à justifier leurs prétentions, et, à un certain moment, la rumeur commença à circuler qu'en Espagne on préparait une armada pour « demander » Malacca. En 1517, Magellan offrait ses services à la Castille pour la mettre en possession des Moluques. Il devint bientôt patent que Charles Quint n'allait pas rejeter la proposition.

Tout ceci invitait le gouvernement portugais à prendre les devants en Inde et à y restaurer l'autorité de la Couronne. Nommé « capitaine-major et gouverneur de l'Inde » en février 1518, Diogo Lopes de Sequeira, qui avait commandé l'expédition de 1508-1509 à Malacca, recevait l'autorisation de révoquer tous les officiers royaux qui ne s'acquitteraient pas convenablement de leurs devoirs, à l'exception de ceux de la *fazenda*, c'est-à-dire, de l'administration financière, dont la destitution demeurait réservée au *vedor da fazenda*, Fernão de Alcáçova, nommé dès l'année précédente [29]. En même temps D. Manuel réaffirmait ses droits aux « banalités mercantilistes » que constituaient les monopoles régaliens sur les épices [30], interdisant la vente des contrats de soldes [31] et le paiement des traitements en marchandises [32] qui, naturellement, obligeait les soldats et les fonctionnaires à s'engager dans le négoce.

---

29. *Carta régia* du 17.II.1518, TT, *Livro das Ilhas*, fol. 162 *v*. La nomination d'un *vedor da fazenda* indépendant du gouverneur, représentait déjà une ébauche de réaction de D. Manuel.

30. Arrêt du 26.II.1518, Archives Historiques de Goa, *Livro de Registos Antigos*, fol. 12, dans J.H. da Cunha Rivara, *Archivo Portuguez Oriental*, fasc. 5, nº 7, p. 10.

31. *Alvará* du 17.II.1518, pub. *ibid.*, nº 8, p. 11.

32. *Alvará* du 25.II.1518, pub. *ibid.*, nº 6, p. 9.

Le gouvernement de Diogo Lopes de Sequeira fut à bien des égards assez actif. Certes, on ne revint pas à la politique conquérante d'Albuquerque, mais on essaya de reprendre du moins quelques-uns de ses projets.

Que se passa-t-il du côté de la Mer du Bengale ?

Dès la première année de son gouvernement Diogo Lopes de Sequeira essaya de récuperer le Coromandel pour le trafic officiel. Il y plaça comme facteur de la Couronne un marchand florentin, Pero « Escroco », c'est-à-dire Pietro Strozzi; puis, il interdit aux Portugais de s'aventurer au-delà du Cap Comorin et manda au Coromandel João Moreno, avec une caravelle armée pour surveiller la côte et délivrer des *cartazes* aux marchands locaux, stimulant ainsi leurs rapports avec les Portugais. De ces mesures ne sortit pas grand effet, car d'une part João Moreno ne délivra les *cartazes* qu'à prix d'argent, et d'autre part, le Gouverneur lui-même fit plusieurs exceptions au régime de monopole qu'il essayait d'instaurer, en accordant des autorisations pour y aller commercer aux gens qu'il voulait favoriser; les intérêts privés portugais se répandirent ainsi sur toute la côte, selon le témoignage de Gaspar Correia [33].

Ce fut un peu plus tard, en mai 1519, que Diogo Lopes dépêcha à Malacca son neveu António Correia, pour remédier au désordre qui y régnait depuis le départ de D. Aleixo de Meneses. Il irait ensuite à la Chine; mais Simão de Andrade, le frère de Fernão Peres, exhiba entre temps un *alvará* de D. Manuel, qui lui concédait ce voyage dès que son frère serait rentré, et Diogo Lopes dut céder : António Correia fut alors chargé d'aller rétablir la paix avec le Pégou [34]. Il quitta Cochin quelques semaines après Simão de Andrade; Diogo Pacheco chargé d'explorer la côte occi-

---

33. Correia, II, p. 568. Ses informations sont confirmées par António da Fonseca dans une longue lettre au Roi, de Goa, 18.IX.1523 dans *DPM*, VI, nº 15, pp. 180-185.

34. Nous nous dispenserons de donner ici le détail des sources pour l'histoire du voyage d'António Correia, que l'on trouvera dans notre étude déjà plusieurs fois citée.

dentale de Sumatra et d'y chercher l'*île de l'or* dont on rêvait [35], ne put l'accompagner et partit plus tard encore.

Le voyage d'António Correia eut comme pivot Pasai, où il fit escale quatre fois, entre Cochin, Malacca et le Pégou, et où probablement eut lieu le plus gros volume de transactions. Il visita Malacca deux fois ,en juin-juillet 1519, avant d'aller à Martaban, et au retour, entre avril et septembre 1520. Les deux fois il eut à collaborer à la défense de la place, pratiquement assiégée par son sultan dépossédé; mais ce fut la seconde fois que son action fut décisive, puisqu'il réussit à le faire se replier dans l'île de Bintan, au sud de Singapour.

António Correia fut précédé au Pégou par deux messagers, Francisco Lampreia et Jorge de Pina, envoyés par Diogo Lopes de Sequeira probablement pour lui préparer le terrain; on ignore tout de leur mission, qui ne semble pas avoir été heureuse [36]. De toute façon António Correia dut, à son arrivée à Martaban, se concilier les autorités locales moyennant de gros présents. Il put ainsi, tout

---

35. Cf. B.N. Teesma, *De roep van Ophir: Portugezen of Sumatra in de Zestiende eeuw*, Openingscollege, 79/80, Vakgroep Spaans, Leyde (1980).

36. Seule la lettre de Nuno de Castro mentionne la mission de Francisco Lampreia et Jorge de Pina au Pégou (Cochim, 31.X.1520, *CA*, VII, pp. 172-186), et affirme clairement qu'il sont rentrés tous les deux avec António Correia, « desavindos e mal as suas naus ». Apparemment il s'agissait de problèmes survenus localement à Martaban, sans que le traité de paix et de commerce qui venait d'être signé avec la cour mône fût dénoncé. Vers 1580, le *Livro das Cidades e Fortalezas da India*, assez bien renseigné, en général, affirme dans son chapitre XVII que la paix signée par António Correia n'avait jamais été rompue jusqu'à cette époque-là, et qu'en dépit des menaces d'Atjeh le Pégou continuait à pourvoir Malacca de vivres. Le fait que Jorge de Pina soit embarqué dans l'expédition de 1522 avec Diogo Pereira, semble une simple coïncidence; il n'y exerce aucune fonction importante; à peine lui demanda-t-on un petit service à un moment où les choses avaient l'air de tourner mal : celui de descendre à terre et de parler aux Pégouans, « car il était déjà venu au Pégou comme ambassadeur du Roi et était connu d'eux » (§ 100).

Corrigeons ici ce que nous avons écrit dans *A Viagem de António Correia*, p. 42, mettant en doute que Jorge de Pina et Francisco Lampreia soient arrivés au Pégou : la lettre de Nuno de Castro, à laquelle nous ne fîmes pas alors suffisamment attention, le dit expressément, et notre récit de 1521 le confirme.

en restant à Martaban, envoyer à la cour un émissaire, Antonio Pessanha de Alenquer, dont les pourparlers furent couronnés de succès. Il devint ainsi possible de signer, dans les tout derniers jours de 1519, un traité de paix et d'amitié; gravé sur une feuille d'or battu [37], ce traité fut juré solennellement dans un des temples de Martaban.

Un peu plus tard, toutefois, les bonnes relations s'assombrissaient par suite d'intrigues dont on ignore les détails, tramées par des marchands gujaratis. Il demeure malaisé d'en mesurer les effets, quoique pour un moment les choses aient semblé s'arranger grâce aux présents d'usage. Il ne paraît pas que les relations se soient détériorées d'une façon durable; sinon l'expédition de 1521 aurait sans doute eu comme mission d'essayer de les réparer. Or, d'après la *Lembrança*, l'expédition de 1521 n'avait pas, à proprement parler, une mission officielle à accomplir au Pégou, mais plutôt une opération commerciale de routine. Peut-être se méfiait-on de l'ambiance que l'on allait rencontrer car, avant de débarquer pour vendre la cargaison d'étoffes achetée au Bengale, on envoya une lettre et un présent au souverain local [38]; mais lettre et présent furent improvisés sur-le-champ, et l'hostilité rencontrée en dépit de ces prévenances semble dûe aux manœuvres du Roume Ali Agha, apparemment allié à un groupe portugais rival, plutôt qu'à un malaise diplomatique existant au préalable.

De toute façon, il est intéressant de noter que, au contraire du Coromandel et du Pégou, le Bengale ne suscita que tardivement les attentions de Diogo Lopes de Sequeira : tout comme Lopo Soares de Albergaria, il ne décida d'y envoyer une ambassade que vers la fin de son gouvernement, peut-être pour avoir un dernier service à faire valoir, au retour, devant le Roi [39]. Sans doute les marchands natifs et les trafiquants portugais continuaient-ils à assurer les

---

37. C'est ce qui semble se déduire de l'observation de Castanheda (V, 13): «as letras erão tudo ós com pontos hũs com mais outros com menos».

38. §§ 94-95.

39. On écartera l'éventualité que les prétentions de certains cosmographes castillans (tel Enciso) à faire passer l'antiméridien de Tordesillas par les bouches du Gange (que Enciso imaginait d'ailleurs à l'Est de Malacca) ait pu avoir quelque influence sur l'envoi de l'expédition de 1521; d'ailleurs la présence portugaise à Malacca était suffisante pour protéger toute la Mer du Bengale de quelque menace venue du côté du Pacifique.

relations économiques essentielles, et on ne se sentait guère pressé d'entamer les rapports officiels. Quoi qu'il en soit, le Bengale semble bien demeurer pour les intérêts de la Couronne portugaise en Asie une zone quelque peu marginale. L'échec de missions successives qui essaient de le gagner est très loin d'être regardé comme une catastrophe et l'on s'y résigne assez facilement.

Il va en être de même avec l'expédition de 1521.

II

L'AMBASSADE DE 1521

1. LA MISSION A GAUR ET LE VOYAGE AU PEGOU

Dans la dernière année de son gouvernement Diogo Lopes de Sequeira dépêcha toute une série d'expéditions au-delà de Ceylan [1] : en mars, une armada de quatre voiles, commandée par Pero Lopes de Sampaio rejoignit au Coromandel le *feitor* Bastião Lopes, parti en février sur deux *paraos* [2], dont l'un était armé pour son propre compte, l'autre pour celui du Roi; en avril Jorge de Albuquerque, le neveu d'Afonso, reconduit par le Roi dans la capitainerie de Malacca, quittait l'Inde avec cinq navires, dont la nef *Rosa*, capitaine Rafael Perestrelo, qui devait ensuite aller en Chine; le 4 mai c'était le tour de Jorge de Brito et de son frère António de Brito, envoyés avec sept navires et quelque trois cents soldats aux Moluques pour y bâtir une forteresse et empêcher l'établissement des Castillans; en même temps, une nouvelle armada, composée de quatre voiles sous le commandement de Cristóvão de Mendonça, partait à la recherche de l'*île de l'or* à l'ouest de Sumatra, que n'avait pu trouver en 1519 Diogo Pacheco, dont un des navires s'était échoué. Après la mousson, en septembre, un peu avant l'escadre d'António de Lemos qui allait à Ceylan percevoir le tribut de cannelle, partait enfin l'armada du Bengale, commandée par António de Brito *o Velho*, grand-veneur du Roi (*caçador-mor d'El-Rei*). Elle se composait de trois bâtiments : la nef *São João*, sur laquelle embarqua le capitaine-major, la caravelle *Ajuda*, commandée par son beau-frère Diogo Pereira [3] et un *parao* commandé par un sien *criado* dont nous ignorons le nom [4]. Quoique

---

1. Cf. la *Relação dos navios que servem na India*, du 11.V.1522, *DPM*, VI, doc. 11, pp. 92 et suivs.
2. Voir glossaire, *s.v.*
3. *Relação* citée ci-dessus, note 1. Cf. § 1, note marginale.
4. Peut-être s'agit-il du João Barradas, *criado* de Diogo Pereira, dont il est question au § 102. On pourrait aussi songer à Gonçalo Tavares, qui fut délégué à Gaur tandis que le reste de l'expédition demeurait à Chittagong;

le caractère officiel de l'expédition ne puisse être mis en doute, elle gardait ainsi une allure quelque peu familiale, qui, d'ailleurs lui conférait une certaine cohésion interne.

Vraisemblablement elle ne partit qu'après la mousson, pour ne pas avoir à hiverner au Bengale et risquer d'encourir les difficultés de ravitaillement qu'avait rencontrées D. João da Silveira. Gaspar Correia se trompe certainement quand il affirme que l'armada du grand-veneur du Roi navigua de conserve avec celle des deux frères Brito et le navire de Rafael Perestrelo, jusqu'à Pasai [5]. On ne sait quelle valeur prêter à l'information fournie par ce même chroniqueur, à savoir qu'António de Brito aurait collaboré à Pasai avec Jorge de Albuquerque à la restauration de l'héritier légitime du sultanat, détrôné par un usurpateur, et qu'il y aurait fait escale pour charger du poivre qui devait être vendu ensuite au Bengale [6]. Du point de vue commercial, ce dernier détail n'a rien d'illogique; c'est le temps qui semble court pour tant de déplacements, sachant que l'escadre, partie de Goa en septembre, se trouvait déjà à Chittagong dans les premiers jours d'octobre. Les éléments nous manquent pour le confirmer, car la seule source dont désormais nous disposons pour l'histoire de ce voyage, la *Lembrança*, ne débute qu'au départ de l'ambassade de Chittagong en direction de Gaur, le 13 octobre 1521.

Le silence des chroniques au sujet de cette ambassade demeure inexplicable : Gaspar Correia qui lui consacre à deux reprises une courte ligne, n'enregistre en fait que son départ de Goa [7]; Barros

---

mais le texte à plusieurs reprises le dit *fidalgo*, ce qui ne semble pas compatible avec la situation de *criado* de Diogo Pereira, qui devait être un petit noble lui aussi.

5. Correia, II, p. 643; cf. II, p. 624.

6. *Ibid.*, pp. 624 et 645. Sur le problème de succession à Pasai, cf. Geneviève Bouchon, *Les premiers voyages portugais*, p. 149.

7. Cf. *supra*, notes 5 et 6. En outre Correia semble ne pas prêter au voyage un caractère officiel, car il dit (II, p. 624) que le Gouverneur dépêcha António de Brito en compagnie de Rafael Perestrelo, pour qu'ils aillent tous les deux au Bengale « faire leurs profits ». Comme nous le verrons tout à l'heure, il fait erreur dans ce passage en attribuant comme destination à Rafael Perestrelo le Bengale; plus loin (p. 643) il est plus correct, disant que Perestrelo avait comme destination la Chine, ce que confirment et la *Lembrança*, § 81 et la *Relação dos navios*. Barros (III/4-10, prête à Perestrelo

ne fait référence qu'à son passage à Tenasserim au retour du Bengale [8]; Castanheda et Góis n'en soufflent mot. Au demeurant, si l'expédition n'a pas constitué à proprement parler un succès, elle fut du moins un peu plus heureuse que celle de D. João da Silveira, qu'aucun des chroniqueurs ne tait. Peut-être les documents manquaient-ils déjà à l'époque où ils composèrent leur œuvre, le texte de la *Lembrança* n'étant pas dans le domaine public. A l'époque où le rapport de l'interprète fut connu à la cour de Portugal, on n'y était pas bien renseigné au sujet de l'ambassade : en effet, l'auteur des annotations marginales, qui pourtant, comme nous le verrons bientôt, disposait d'autres sources d'information, semble ne pas avoir des idées très claires [9].

Tout comme celles de Fernão Peres de Andrade, de D. João da Silveira et d'António Correia, l'expédition d'António de Brito *o Velho* avait à la fois des buts diplomatiques et commerciaux : porteur d'une lettre du gouverneur de l'Inde [10] et d'un présent envoyé au nom de D. Manuel pour le sultan de Gaur, António de Brito avait aussi une cargaison à placer sur le marché local [11] et un traité de commerce à négocier, prévoyant, si possible, l'exemption de droits douaniers pour les marchandises importées par les Portugais [12]. Apparemment il n'est plus question de l'ouverture d'une factorerie permanente.

On ignore la constitution exacte de la cargaison des trois navires; peut-être, comme le veut Gaspar Correia, était-elle composée surtout de poivre, soit du poivre sumatranais acheté à Pasai, soit du poivre malabar auparavant apporté de l'Inde. Le présent royal se composait d'un cheval arabe, comme c'était la tradition en Inde musulmane dans tous les pourparlers de paix [13], et d'une armure complète : cuirasse montée en cuir, casque, couvre-nuque,

---

les deux destinations successivement, comme jadis à Fernão Peres de Andrade. Les deux chroniqueurs se trompent en disant que le Gouverneur fit partir toutes ces expéditions ensemble : la *Relação*, qui donne des dates précises, montre que les départs s'étalent sur quelques mois.

8. Barros, II/8-3.
9. Cf. son annotation en marge du § 15.
10. §§ 81, 82 et 87.
11. §§ 86 à 88.
12. § 81.
13. § 44.

épaulières, cuissards, une épée garnie d'or et d'argent, une lance et un bouclier de cuir [14].

La demande d'exemption de droits douaniers mérite un petit commentaire. Elle était présentée à titre de réciprocité, car à Malacca, déjà depuis l'époque du sultanat, les denrées alimentaires ne payaient pas de droits; exemption que, dans le but de stimuler le commerce avec les régions productrices de victuailles, les Portugais étendaient fort souvent à l'ensemble des cargaisons apportées par les navires en provenance de ces contrées [15]. Les denrées non alimentaires payaient normalement 6 % *ad valorem*, taux fixé jadis par le sultan Mansur Shāh (1458-1477) qui le premier pratiqua une politique de droits modérés tendant à stimuler un commerce massif — ce qui, au témoignage de Tomé Pires fit la prospérité de Malacca [16]. Cette politique, assez « moderne », qui misait délibérément sur le volume du trafic, en sacrifiant volontiers le profit immédiat par unité, contrastait vivement avec la politique fiscale traditionnelle des royaumes agraires, dont le Bengale, le Siam et, en moindre mesure le Pégou, où les droits de douane s'élevaient respectivement à 37,5 %, 22,2 % et 12 % [17]. Le commerce extérieur y était sans doute envisagé avant tout comme un moyen de se procurer des produits de luxe pour la consommation de la cour et des classes aisées, et des revenus pour le trésor royal. La surtaxation, qui dans une ville entièrement dépendante de l'extérieur pour sa subsistance même, comme Malacca, aurait entraîné la disette, était dans ces royaumes peu nuisible, car la hausse des prix dûe à la fiscalité élevée était bien supportée par les gens riches, surtout si le commerce portait principalement sur des articles de luxe, dont la demande est en général assez rigide. La réciprocité souvent demandée par les Portugais n'avait donc pas grande signification, ce qui, bien entendu, n'empêcha pas qu'elle ne fût quelquefois accordée, comme ce fut le cas lors du voyage de Pero

---

14. § 43.

15. Cf. les lettres de Rui de Brito, citées ci-dessus, p. 26, n. 23; cf. § 79. Nous discutons de cette question dans L.F. Thomaz, *Malacca's society on the eve of the Portuguese Conquest : a tentative interpretation based upon the extant Portuguese records*, dans *Persidangan Antarabangsa mengenai Tamadun Melayu*, Kuala Lumpur (sous presse).

16. Pires, fol. 169.

17. Pires, respectivement fols. 134, 135 et 137.

Pais au Pégou en 1514 et de celui de notre ambassade au Bengale en 1521. De toute façon, on garde l'impression qu'elle ne fut presque jamais concédée à titre permanent, mais comme une grâce occasionnelle, un acte diplomatique plutôt qu'économique, signifiant la bonne volonté que l'on voulait afficher à l'égard des envoyés de ce Roi si lointain, et pourtant si intéressé à nouer des liens d'amitié.

*

L'ambassade d'António de Brito *o Velho* fut devancée de quelques jours par une mission rivale, mandée par Rafael Perestrelo [18] qui, ayant manqué la mousson pour aller en Chine, avait décidé, tout comme Fernão Peres de Andrade cinq ans plus tôt, ne pas perdre son temps et de faire un voyage au Bengale [19]. On ignore s'il le fit depuis Malacca ou directement de Pasai; la seconde hypothèse (plus logique, étant donné que Perestrelo passa un certain temps à Sumatra, prenant part à côté de Jorge de Albuquerque, à la guerre de succession de Pasai) demeure la plus vraisemblable. João de Barros paraît la confirmer [20]. L'association fréquente entre la Chine et le Bengale, qui n'a aucune logique au point de vue économique, est à remarquer; le lien semble être l'ordre sociologique : il s'agit de deux régions, marginales par rapport à la présence officielle portugaise, auxquelles les voyages étaient assez lucratifs et où, par conséquent, le Roi et les gouverneurs envoyaient ceux qu'ils voulaient favoriser. Plus tard la coutume se généralisa de concéder chaque fois deux voyages à la même destination, pour

18. Le texte ne commence à en parler qu'à partir du § 11, quand l'ambassade officielle rattrapa l'autre à « Noamaluco »; il donne à entendre que Rafael Perestrelo dépêcha son messager avant qu'António de Brito o Velho ne mouille à Chittagong. Apparemment les lettres que Rafael Perestrelo envoya à Cristóvão Jusarte par les hommes d'António de Brito lui enjoignaient de se soumettre au délégué de l'ambassadeur officiel. S'il en est ainsi, il faut en conclure que Rafael Perestrelo n'a pas rencontré à Pasai António de Brito et ignorait même qu'il viendrait au Bengale.

19. § 91.

20. Barros, III/4-10 et III/8-2.

que le concessionnaire puisse se dédommager dans la seconde année d'un éventuel insuccès économique dans la première [21].

De toute façon Rafael Perestrelo, comme António de Brito, se borna à mouiller à Chittagong : ni l'un ni l'autre n'osèrent s'aventurer dans le delta. Tout comme Pero Pais, lors de son premier voyage au Pégou, D. João da Silveira à l'Arakan et António Correia à Martaban, ils restèrent tous les deux à bord ou au voisinage de leurs navires, ancrés à Chittagong, et subdéléguèrent des messagers à la cour de Gaur. Ce furent, pour António de Brito, Gonçalo Tavares et Pero Tavares (qui, très malade dut rentrer à Chittagong dès la fin d'octobre) [22], accompagnés de l'interprète à qui l'on doit la *Lembrança* et dont le nom nous demeure inconnu. Pour Rafael Perestrelo, le délégué fut Cristóvão Jusarte, peut-être précédemment arrivé au Bengale; on ne sait si l'interprète qui accompagnait celui-ci était ce même João de Borba qui apparaît vers la fin du récit [23] comme interprète de Rafael Perestrelo à Chittagong, ou s'il s'agissait d'une troisième personne (eu égard à la façon vague dont le texte le mentionne, nous pencherions plutôt vers la dernière hypothèse).

Cette pseudo-ambassade, qui, rattrapée par l'autre à « Noamaluco », devait désormais la suivre comme une ombre jusqu'à la Cour de Gaur, en essayant toujours de demander l'exemption douanière pour l'or, l'argent, le corail et les petites perles (*aljofar*), était prête à payer 10 % sur tout le reste [24]. La modestie de ces ambitions semble bien être voulue : en même temps qu'il se montre plus modéré dans ses prétentions fiscales, Cristóvão Jusarte, qui se dit « fils du gouverneur du Portugal », essaie de toucher une corde sensible des autorités bengalies en se disant musulman et

---

21. Barros, III/4-10 : un certain Pedro Lourenço de Melo était déjà nommé pour faire le voyage du Bengale après Rafael Perestrelo; en fait, en mai 1522 il demeurait encore à Goa, où il commandait le galion *São Miguel* (*Relação* [*supra*, n. 1]); en octobre 1523, étant parti à destination de la Chine, il se trouvait à Malacca, commandant la nef *Estrela* (António da Fonseca au Roi, de Goa, 18.X.1523, dans *DPM*, VI, doc. 13, pp. 168 et suivs.). Sur la généralisation du procédé, cf. le *Livro das Cidades e Fortalezas* publié par Francisco M. Mendes da Luz dans *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra* 21 (1953), ch. 16, pp. 107 et suivs.

22. § 6. Voir l'Excursus, p. 389 et suivs.

23. § 91.

24. § 81.

en refusant de partager la demeure de « ces Chrétiens-là » [25]. Tout comme Martim de Lucena [26], Portugais établi au pays qui lui prête une collaboration discrète, il se présente habillé et rasé à la mode locale. Puis ses propos n'ayant pas produit l'effet espéré, il tente d'acheter moyennant des cadeaux d'écarlate et de damas, la faveur d'être reçu le premier à la cour [27]. Or, si comme le demandait dans sa lettre Diogo Lopes de Sequeira, une exemption totale de droits de douane était accordée aux Portugais, les gens du navire de Rafael Perestrelo en tireraient plus de bénéfice. Nous pouvons donc conclure que leur but n'était pas de se faire octroyer des privilèges supplémentaires, mais plutôt de jeter le discrédit sur l'ambassade officielle. Le texte du récit l'avoue expressément : Cristóvão Jusarte en voulait à Diogo Lopes et à António de Brito *o Velho* [28]. Mais ceci n'explique pas tout.

Il semble qu'au-delà de la mission de Cristóvão Jusarte, il y a plus qu'une simple rivalité de clans : il y a toute une cabale représentant manifestement les intérêts privés qui, ayant travaillé à leur aise pendant une demi-douzaine d'années dans la Mer du Bengale, s'alarment maintenant des essais de récupération de ce petit paradis par l'emprise officielle.

Déjà la connivence, qui exaspère l'auteur du récit, entre Cristóvão Jusarte et Martim de Lucena, sans doute un *chatim português*, établi sur place depuis longtemps, semble un indice assez significatif. Puis il y a la personnalité même de Cristóvão Jusarte, proche parent et peut-être complice d'un corsaire portugais enfui en Espagne [29]. Peut-être, comme cela se faisait assez souvent, avait- il été pardonné à condition d'aller servir le Roi aux Indes; ce n'est qu'une hypothèse, que semble pourtant confirmer le fait qu'un espion castillan ait pris soin de rapporter à la cour de Charles Quint les nouvelles qui circulaient en Inde en 1522 au sujet de ses méfaits au Bengale.

---

25. §§ 30 et 63. Cf. l'Excursus, p. 395 et suivs.
26. §§ 31, 32 et 35. Cf. l'Excursus, p. 403 et suivs.
27. §§ 34 et 36. Il avait essayé déjà de l'être, d'un endroit entre « Noamaluco » et « Meinatepur » en dépêchant, à la Cour de Gaur, un émissaire dont on ne connaît pas le nom (§ 22). Cet émissaire, tombé malade, se logea chez Martim de Lucena sans se faire recevoir à la Cour (§ 31).
28. § 63.
29. Voir à l'Excursus la notice de Cristóvão Jusarte.

Il y a, en troisième lieu, la présence du *chatim* João de Borba auprès de Rafael Perestrelo. Une annotation en marge du manuscrit de la *Lembrança* nous apprend que celui-ci l'avait trouvé à Pasai, naufragé, et l'avait pris à bord de son navire, se servant de lui comme interprète [30].

Tandis que João de Borba représente bien le type de l'aventurier polyvalent et apparemment sans scrupules [31], Rafael Perestrelo se présente comme un personnage beaucoup plus circonspect. Parent des capitaines donataires de Porto Santo [32] et frère de Bartolomeu Perestrelo, *feitor* de Malacca en 1515, il semble être toujours resté en bons termes avec le pouvoir, et les chroniqueurs ne blâment point ses actions. En 1515-1516 il avait fait un voyage officiel en Chine, au cours duquel il perdit un fils [33]. Nous avons déjà fait allusion à ce voyage, puisque ce fut son retard à rentrer qui poussa les autorités de Malacca à envoyer Fernão Peres de Andrade à sa recherche. Revenu un moment au Portugal, il était de retour en 1519, comme capitaine d'un des bâtiments de l'armada de Jorge de Albuquerque [34], puis il accompagna Diogo Lopes de Sequeira dans son expédition à Diu [35]. Quoique sa mission en 1521 fut de visiter derechef la Chine, son détour vers le Bengale ne fut pas fait à l'insu des autorités portugaises. On sait notamment que pendant son séjour à Chittagong D. André Henriques, capitaine de la forteresse que les Portugais venaient de bâtir à Pasai, lui envoya un messager avec des lettres, le priant de lui envoyer une jonque chargée de vivres. Par le navire d'un marchand de Porto, Gaspar Ferraz, qui commerçait à Chittagong, Rafael Perestrelo dépêcha alors le secrétaire de sa nef, Domingos de Seixas, à Tenasserim pour y fréter deux bâtiments indigènes et les envoyer à Sumatra [36], chargés de vivres.

---

30. Note en marge du § 91.
31. Cf. l'Excursus, p. 403.
32. *Ibid.*, p. .
33. Barros, IV/9-3.
34. Barros, III/3-9; Castanheda, V/15; Correia, II, p. 174; Góis, IV/10. Castanheda, Correia et Góis disent expressement que Rafael Perestrelo devait ensuite aller en Chine; aucun ne parle du Bengale.
35. Barros, III/4-8; Castanheda, V/48; Góis, IV/60.
36. Barros, III/8-2.

La *Lembrança* nous apprend par ailleurs que Rafael Perestrelo, au grand désespoir de Cristóvão Jusarte, a baissé pavillon à l'arrivée d'António de Brito, c'est-à-dire qu'il a ôté l'enseigne de capitaine-major (un drapeau sur la hune de son navire), pour que l'envoyé du Gouverneur la hisse à son tour [37].

Tous ces faits montrent que Rafael Perestrelo ne cessa jamais d'être en bons termes avec les autorités portugaises. Il ne l'était pas moins avec le Roume Ali Agha. Le témoignage de la *Lembrança*, plein d'insinuations et de sous-entendus [38], est à cet égard confirmé par João de Barros qui, tout en peignant Ali Agha comme un commerçant innocent et non point comme un adversaire des Portugais, rapporte que ce fut lui qui recueillit au Pégou les compagnons naufragés de João de Borba et les rendit à Perestrelo à Chittagong. La lettre de l'espion castillan le présente, en revanche, comme un vrai ennemi des Portugais, qui se réjouissent très volontiers de la fin tragique qu'on lui prête; mais il faut se méfier un peu de ce témoignage, qui a bien l'air de n'être que l'écho d'une bravade des gens d'António de Brito *o Velho* [39]. La *Lembrança* nous permet ici de trancher : si, d'une part, elle reconnaît qu'António de Brito ne décida de lui donner la chasse sur la côte du Pégou qu'après avoir écouté de sa bouche « des propos que les Portugais ne pouvaient pas souffrir », d'autre part elle se réfère aux instructions données par le Gouverneur au grand-veneur du Roi à son sujet, lui enjoignant d'attendre Ali Agha en haute mer, sans pourtant l'attaquer dans les ports des royaumes amis [40]. Il était donc considéré comme un ennemi de l'Etat auquel il fallait donner la chasse.

L'attitude de Rafael Perestrelo dans toute cette affaire s'avère ainsi passablement équivoque. Cela ne nous étonne point. Dans les zones marginales du réseau portugais en Asie où le contrôle de l'Etat ne s'exerçait que d'une façon assez précaire, l'opposition des particuliers aux intérêts de la Couronne prenait quelquefois la forme de rebellion ouverte, comme il arriva aux Moluques à

37. § 14. Sur l'enseigne des capitaines-majors, cf. Correia, II, p. 574.
38. §§ 89 à 93.
39. Barros, III/5-3. Lettre de l'espion castillan, cf. *infra*, Documents annexes, nº 4.
40. § 94.

deux reprises [41]. Le plus souvent néanmoins, nous l'avons noté, on tâchait d'éviter la rupture; on préférait les attitudes ambigües qui permettaient de pencher tour à tour du côté qui paraissait le plus opportun, et, au demeurant, de cumuler les profits que procurait le service du Roi avec ceux du commerce ou de la course pour son propre compte. Tel fut le cas de Rafael Perestrelo. Notons que s'il était toujours à la solde du Roi, son compagnon João de Borba était lui, à la solde des officiers du Roi, qui ainsi éludaient les mesures qui leur défendaient de s'engager dans le négoce.

Le mer du Bengale était d'ailleurs regardée à l'époque comme le lieu géométrique par excellence des situations troubles, de même que l'Indonésie orientale. La Chine n'y entrerait qu'un peu plus tard, vers l'époque de Fernão Mendes Pinto. En 1523, dans une longue lettre qui constitue un magnifique rapport de la situation générale en Inde portugaise, António da Fonseca parlait ainsi au Roi:

« Votre Altesse a ici bien des gens, lesquels étant éparpillés semblent être peu nombreux, et sont si déchaînés que les uns s'en vont à Malacca, d'autres à Pasai, d'autres au Bengale, à plusieurs ports qui y existent, d'autres à Banda, Timor, qui sont les îles du bois de santal, des clous de girofle, des muscades et du macis, d'autres à Ormuz, Chaul, Cambaye, chacun gagnant sa vie comme mieux le peut. Il y en a qui naviguent sur leurs propres navires, qu'ils fabriquent ici, d'autres qui vont en compagnie des nefs des Musulmans. La plupart sont toujours à votre solde; d'autres, mordus par leur conscience déclarent ce qu'ils font, pour que la solde leur soit supprimée et décomptée; ils agissent de cette sorte car la terre est trop longue et large, et la convoitise trop désordonnée . . . » [44]

Entre les hommes liges du Roi, les aventuriers et les renégats, en passant par ceux dont la fidélité à la Couronne varie en raison inverse de la distance, il y a toute une gamme. Ces intérêts privés qui ne savent encore se passer de l'Etat qu'ils concurrencent, et tantôt se heurtent à l'emprise officielle, tantôt s'y accrochent, se gréffent volontiers là où ils trouvent le terrain le plus propice; se laissant, peut-être trop aisément, tenter par la facilité des compromis qui perpétue leur dépendance, et par l'élasticité des consciences des serviteurs du Roi, ils vivent d'expédients, sans arriver à se structurer d'une façon stable. Leurs rapports changent du

---

41. Cf. L.F. Thomaz, *Maluco e Malaca,* dans *A Viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Moluquas,* Lisbonne, 1975, pp. 27-48.

44. Lettre d'António da Fonseca au Roi, citée *supra,* note 21.

jour au lendemain, comme une carte météorologique. C'est dans ce cadre flou et mouvant que s'inscrivent les relations entre Rafael Perestrelo et des gens comme João de Borba et Cristóvão Jusarte. Elles présentent un caractère instable et précaire qu'illustre bien la fin de notre histoire.

A la cour de Gaur, en dépit de toutes les duperies de Jusarte, l'ambassade fantôme ne l'avait pas emporté. Au retour, elle s'était, en revanche, bien entendue avec le gouverneur de « Noamaluco », obligeant même la mission officielle à la ménager quelque peu [45]. A leur arrivée à Chittagong les gens de Rafael Perestrelo s'étaient ligués entre temps avec les hommes du Roume Ali Agha; ils s'habillaient tous de la même façon et, apparemment, s'étaient fortifiés ensemble sur une colline, d'où ils lançaient des attaques contre les gens d'António de Brito [46]. Sans doute y a-t-il un certain dosage d'exagération dans les nouvelles qui ensuite se répandirent à Malacca et en Inde, donnant à croire qu'ils s'étaient même bombardés entre eux [47]. A travers les réticences volontaires de l'auteur de la *Lembrança* on devine, cependant, qu'il y eut de toute façon des actes de violence entre les Portugais de l'armada et ceux de la nef *Rosa*, appuyés par les Roumes.

Nous connaissons très mal ce qui se passa ensuite. Les gens de l'ambassade fantôme se sont apparemment brouillés : Rafael Perestrelo gifla João de Borba [48]; Cristóvão Jusarte semble s'en être séparé, car l'année suivante, comme nous l'apprend l'espion castillan, des nouvelles de Malacca et d'Inde le disaient perdu en mer avec la nef d'Ali Agha sur laquelle il se serait embarqué, tandis que Rafael Perestrelo gagnait Ayuthia, peut-être enfin en route vers la Chine.

*

Paradoxalement, on ne sait presque rien des gens qui composaient l'ambassade officielle. Les chroniques et les documents d'archives ne parlant pas d'eux auparavant, on a le droit de suppo-

45. § 88.
46. § 90.
47. Cf. Documents annexes, nº 5, ci-après.
48. Note en marge au § 91.

ser que (sauf bien entendu l'humble interprète, qui y était depuis très longtemps et, peut-être, Diogo Pereira, dont le rôle est de toute façon assez effacé), ils étaient tous en Inde des novices, sans attaches ni expérience. Il semble en être ainsi en particulier du commandant de l'expédition, António de Brito o *Velho*, ce qui explique en partie et le peu de cas que les chroniqueurs font de l'ambassade, menée par des inconnus, et le rôle important qui y fut dévolu à l'interprète et qui fait sa fierté. Comme António de Brito disparaît aussitôt des pages des chroniques, où sa silhouette n'a fait que passer, on peut supposer que le Roi lui avait concédé ce voyage isolé pour récompenser quelque service particulier ou en égard aux mérites de sa famille. On s'étonne alors de ce qu'il n'avait pas été chargé du commandement d'un vaisseau, à l'aller ou au retour de l'Inde, comme cela se faisait normalement pour les gens de condition [49]. Peut-on en déduire qu'il était allé en Inde à titre personnel, et que ce ne fut qu'après coup que le Gouverneur lui confia une mission officielle ? Est-ce à son manque d'expérience qu'il faudra imputer la maladresse qui permit à une pseudo-ambassade de réussir à se mêler impunément à la sienne ? La *Lembrança*, qui par ailleurs regorge d'une indignation souvent naïve à l'égard des exploits de la mission rivale, le voue, en général, à un silence que l'on dirait indifférent; faut-il y voir la preuve de l'insignifiance de son rôle ?

Laissons les devinettes pour en revenir aux faits. L'ambassade éprouva des difficultés surtout pour franchir la zone côtière de Chittagong et de « Noamaluco », ce qui est assez naturel, puisque c'était certainement là que les méfaits de la course portugaise étaient le plus ressentis, et que l'on gardait mieux le souvenir des exploits de D. João da Silveira. L'interprète en a bien conscience, car il essaie toujours de surmonter les difficultés qui lui sont faites, ainsi que la résistance passive du gouverneur local, en faisant appel au Sultan, qui n'aura d'autre désir que de bien accueillir les étrangers [50]. A cet argument il en ajoute deux autres qu'il répète inlassablement : l'immunité des ambassadeurs, partout reconnue, et l'honneur personnel du gouverneur local qu'à plusieurs reprises,

---

49. Tel fut le cas entre autres de Rafael Perestrelo.
50. §§ 11 et 17.

pour ainsi dire, il flatte tout en le blâmant. Les grands personnages, répète-t-il, font toujours preuve de leur grandeur en se montrant humbles et vertueux à l'égard des étrangers; leur bonne réputation, se répandant ainsi, attire davantage les gens, ce qui, bien entendu fait prospérer le pays [51].

L'arrivée d'un *gromale* envoyé de Gaur par le Sultan facilita un peu les choses [52]; vers la fin de novembre 1521, après quelque deux semaines de voyage utile et cinq semaines d'attente à Aluia, puis à « Noamaluco », celle-ci imposée par l'autorité locale [53], l'ambassade atteignait enfin la cour.

Malgré les efforts du truchement pour gagner Martim de Lucena à sa cause et lui arracher des renseignements sur les mœurs du pays qui eussent pu faciliter les contacts et abréger l'attente [54], l'audience royale ne fut accordée que quelques jours plus tard, après des hésitations qu'explique aisément le fait insolite que deux Portugais se soient disputé le titre d'ambassadeur [55].

Apparemment Cristóvão Jusarte réussit à se faire recevoir avant Gonçalo Tavares [56]; celui-ci fut, néanmoins, reçu le lendemain [57], et le Sultan, content des présents que lui mandait D. Manuel, promit de répondre aussitôt que possible aux requêtes qui lui étaient présentées [58]. Quarante-cinq jours se passèrent cependant sans qu'aucune réponse fut donnée [59].

Grâce aux confidences d'un secrétaire de la cour, dont, moyennant des cadeaux d'étoffes, il s'était acquis la protection [60], l'interprète apprit alors que l'on s'apprêtait à les exécuter tous comme espions dès le lendemain. Cette décision était approuvée à la cour par ce que l'on peut appeler un parti anti-portugais, qui utilisait comme argument la dualité des ambassades, signe de leur non-

---

51. § 11.
52. § 16.
53. §§ 1, 19, 22 et 28.
54. §§ 32 et 35.
55. §§ 34-37.
56. § 36.
57. § 37.
58. § 45.
59. § 45.
60. § 63.

authenticité [61]. Les leaders de ce parti étaient un certain « Coribo », « grand-écuyer » du Sultan; Nazir Khan, que l'auteur du récit qualifie analogiquement de « comte-prieur » [62], et le Roume Majlis (« Majiliz ») qui avait été capitaine en second de l'escadre mamlouke défaite en 1509 par D. Francisco de Almeida à Diu. Un autre parti, apparemment moins important, soutenait, en revanche, l'entente avec les Portugais; le personnage principal en était, à ce qu'il semble, un *gromale* qui, à deux reprises, avait visité Malacca avec une flotte de trois nefs et y avait été bien accueilli par les Portugais, qui l'avaient exempté de droits douaniers [63]. Il s'agit sans doute ici de l'eunuque bengali qu'avait rencontré à Pasai António Correia, à son retour du Pégou en 1520; manifestement, il craignait de se rendre à Malacca (peut-être à cause du désarroi que l'on savait y régner dès 1516), car il avait offert un *conto de réis*, c'est-à-dire, un million de réaux, à António Correia pour qu'il ne l'y force pas. L'offre avait été refusée et le *gromale* amené à Malacca avec ses trois nefs [64] — ce dont, en fin de compte, il ne fut point mécontent, comme le montre son attitude à Gaur un an et demi plus tard.

Cédant à la supplique de l'auteur de notre texte, le Sultan ordonna que l'on procède à une discussion publique, dans une mosquée de la ville, et que l'on dresse un procès-verbal [65]. Le truchement eut ainsi — les autres ne pouvant, naturellement être que des figurants muets — non seulement à les défendre de l'accusation d'être des espions, venus se renseigner sur le pays pour s'en emparer ensuite, mais aussi à s'expliquer au sujet de toute l'action des Portugais en Asie, particulièrement sur la conquête de Goa et celle d'Ormuz [66], les plus scandaleuses, puisqu'il n'y avait pas eu, comme ce fut le cas à Calicut et à Malacca, de provocation préalable qui eut pu constituer un *casus belli*. En effet, même au Portugal, encore en 1542, on discutait dans le Conseil du Roi de la

---

61. § 63.
62. Cf. G. Bouchon, « Gaur », *infra*, p. 149, note 40.
63. §§ 66, 77, 79 et 80. Sa défense des Portugais fut si fervente que le Sultan fut amené à dire, ironiquement, qu'il ne pouvait être « qu'un *gromale* portugais » (§ 82). Sur le *gromale*, cf. G. Bouchon, « Nusrat Shāh », p. 148, n. 66.
64. Castanheda, V/35; Correia, II, pp. 595-596.
65. § 66.
66. § 68.

légitimité de la présence portugaise dans ces deux villes, exactement pour cette raison [67]. C'est sans doute ce qui conduit le subtil João de Barros à la justifier, plus tard, par un argument tout à fait étonnant, le droit d'héritage : la Couronne portugaise aurait hérité de Goa à la mort d'Afonso d'Albuquerque, auquel la ville appartenait par droit de conquête [68].

Tout en éludant habilement le cas de Goa, sous prétexte que ce serait trop long et ennuyeux pour le Sultan, qui par ailleurs pouvait très bien se renseigner auprès des nombreux Goanais résidant au Bengale, l'interprète s'attaqua décidément au problème dans un fervent discours apologétique qui constitue sans doute l'une des parties les plus intéressantes de son récit [69]. Exemple unique en son genre, à notre connaissance, il présente un double intérêt : d'une part il nous montre ce que pouvait penser de l'expansion portugaise en Asie, et de sa légitimité morale et juridique, un citoyen commun, qui dut improviser son discours sur-le-champ, sans les ressources d'érudition des chroniqueurs ni les subtilités des juristes; d'autre part il développe une argumentation de type plus spontanément inspiré des principes du *jus naturalis* mais un peu différente des positions officielles que l'on cite le plus souvent.

L'argumentation développée à Gaur par le *língua* de l'ambassade de 1521 n'est pas exceptionnelle. On ne s'étonnera pas de ce que ses arguments reviennent, plus polis, mieux formulés, dans d'autres documents : les conseils donnés à D. João III en 1542 sur la convenance d'abandonner l'Inde ou non, l'avis d'un comité de lettrés sur la légitimité de la conquête du Monomotapa [70] en 1569, le *Livro das cidades e fortalezas* rédigé en 1580 ou 1581 [71].

---

67. Voir en particulier les deux avis donnés à D. João III dans le conseil réuni à Almeirim à la fin de 1542. L'un prônant l'abandon du Maroc pour mieux conserver l'Inde, l'autre l'abandon de l'Inde pour pouvoir conquerir le Maroc; cf. Biblioteca da Ajuda, Cód. 51-V-32, fols. 174-204, transcrits par Otília Rodrigues Fontoura, *Portugal em Marrocos na época de D. João III. Abandono ou Permanência*, Thèse polycopiée, présentée à la Faculté des Lettre de Lisbonne, 1966.

68. Barros, III/2-6.

69. Le discours occupe les §§ 69 à 77; le cas de Goa est éludé au § 75.

70. Publié, sans localisation de l'original, par João C. Reis, *A Empresa da Conquista do Senhorio do Monomotapa*, Lisbonne, 1984.

71. Cité *supra*, note 21.

L'argument principal énoncé dans ces consultations est la dénégation du droit naturel à commercer pacifiquement — ce qui entraîne de la part des Portugais le droit aux représailles, comme ce fut le cas de Diogo Lopes de Sequeira à Malacca en 1509. Un second argument, très employé par les Espagnols pour justifier leur conquête du Nouveau Monde [72], n'est dans la *Lembrança* qu'ébauché : le droit d'intervenir pour venger les offenses au droit naturel, tels que les sacrifices humains au Mexique, ici les usurpations du pouvoir à Ormuz, où l'on aveuglait systématiquement les rois que l'on réussissait à détrôner.

Il y a, dans le discours du *língua*, deux arguments mineurs, *a posteriori* : d'une part, les Portugais ont été à Malacca en quelque sorte l'instrument de la justice divine contre un sultan qui, méconnaissant les faveurs que lui avait accordées la Providence, se laissa entraîner par sa convoitise au-delà des limites imposées par la morale; d'autre part, la présence portugaise procure un surcroît de prospérité aux marchands, comme c'est notamment le cas à Cochin.

L'argumentation fut sans doute convaincante, car le Sultan se décida finalement non seulement à épargner la vie des membres de l'ambassade mais aussi à lui octroyer l'exemption de droits douaniers qu'elle postulait [73]. Le discours apologétique du *língua* se clôt alors par un éloge du service du roi de Portugal qui pousse le souverain bengali à s'écrier que, certes, il n'existe nulle part un roi aussi vertueux que D. Manuel [74]. Cet éloge du service public qui assure une protection et la sécurité d'avantages sociaux sans pareils s'adresse, bien entendu, au souverain portugais, dont l'auteur attend des faveurs, plutôt qu'à son homologue du Bengale; peut-être faut-il y voir aussi, en filigrane, une critique voilée de gens comme Cristóvão Jusarte et ses comparses, qui méprisaient

---

72. Cf. Silvio Zavala, *Las instituciones jurídicas de la Conquista de América*, Madrid, 1935; nouv. éd. : Mexico, 1976; Id., *La encomienda indiana*, Madrid, 1935; 2e éd., amplifiée, Mexico, 1973.

On trouvera un résumé court mais clair de cette polémique chez Marianne Mahn-Lot, *La conquête de l'Amérique Espagnole*, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1974.

73. §§ 81-82.

74. § 85.

la contrainte officielle et tous les avantages qu'elle seule procurait à ses humbles serviteurs.

Tout en accordant l'exemption de droits qui lui était demandée (apparemment à titre définitif, tant que les Portugais ne rompaient pas la paix et maintenaient la réciprocité) le Sultan se déroba à écrire à D. Manuel : il y avait là une question d'étiquette, puisqu'il n'avait reçu qu'une lettre du gouverneur de l'Inde; ce serait donc à son vizir d'y répondre [75].

*

Dès son départ de Gaur l'ambassade se mua en expédition commerciale. Apparemment elle n'éprouva point de difficultés à vendre ses marchandises. Elle put ainsi acquérir une cargaison de cotonnades bengalies qu'elle décida d'aller vendre au Pégou [76]. Des biens appartenant à des Portugais, sans doute aux gens de l'ambassade, furent cependant chargés sur un bâtiment du pays — peut-être parce qu'il n'y avait pas de place sur les nefs d'António de Brito, peut-être parce que le navire bengali partait directement vers un comptoir portugais. Ce navire toucha un bas-fond, au départ de Chittagong; il fallut ainsi que le navire d'António de Brito l'aide à s'en tirer [77], en le protégeant en même temps de la menace de la flotte d'Ali Agha, composée d'un galion et de quatre fustes bâties entre temps au Bengale [78]. Tandis qu'António de Brito s'y occupait, le navire de Diogo Pereira, transportant toujours l'interprète, prenait les devants pour attendre Ali Agha sur la côte pégouane.

Diogo Pereira mouilla près du Cap Negrais, au large des bouches occidentales du delta de l'Irraouaddy, décidé à y attendre António de Brito avant de remonter à Cosmim. Sa présence inquiéta les gens du pays, qui insistaient pour qu'il franchît la barre. Il décida alors d'envoyer un messager au roi du Pégou, avec un

---

75. § 87.
76. § 94.
77. § 94.
78. C'est ce que nous apprend une note en marge du § 91.

présent et une lettre lui expliquant la situation. Il pria l'auteur de la *Lembrança* de se charger de cette nouvelle mission [79].

Ne sachant, cette fois-là, la langue du pays et ayant fait le voyage tout seul, il nous a laissé un récit beaucoup moins vif et détaillé que celui de sa visite à Gaur, et qu'on pressent un peu fantaisiste [80]. Il ne vaut donc pas la peine de trop s'y attarder. Il suffit de noter que les Pégouans se méfiaient de lui et firent tout pour le dérouter, de peur qu'il n'apprenne à ses compagnons le chemin qui, par les bras innombrables du delta, conduisait à la cour. Même s'il ne fut pas sur le point de subir le martyre, comme il le veut donner à croire [81], il ne fut certainement pas bien reçu, pour une cause qui n'est pas tout à fait claire. On accusa les Portugais d'être des larrons; plus particulièrement d'avoir supprimé Ali Agha, qui avait sans doute visité tout récemment le pays, où il avait recueilli les compagnons de João de Borba et où il était en faveur. L'interprète se défendit en produisant comme témoin de l'honorabilité des Portugais le fait qu'ils n'aient point touché à quinze *paraos* arakanais qu'ils avaient trouvés dans un port pégouan, en dépit du fait que les Arakanais gardaient des Portugais captifs. Il s'agissait soit des gens de João Fidalgo, soit d'un autre corsaire.

Maltraité — ce que l'on ne faisait point aux ambassadeurs ni chez les Chrétiens ni chez les Musulmans, comme il ne manque pas de le faire remarquer — le *língua* fut enfin rendu à la flotte portugaise, qui mouillait alors de conserve à « Maigire », non loin de Cosmim, António de Brito l'ayant enfin rejointe.

Aussitôt apparut une des fustes d'Ali Agha; et les bateaux d'António de Brito de lui donner la chasse. En vain : la fuste leur échappa et ils ne purent rejoindre l'escadre qu'au bout de deux jours [82]. La rumeur qui ensuite se répandit en Inde, dont la lettre de Cochin du 23 décembre 1522 fait état, correspond donc apparemment à une bravade, et fut propagée à leur retour par les gens du grand-veneur du Roi : traqués par les Portugais, en désespoir de cause, les Roumes auraient pratiqué un suicide collectif

79. § 95.
80. §§ 96-99.
81. § 97.
82. § 100.

des femmes et des mineurs, avant de sombrer définitivement dans l'océan, sans qu'un seul eût pu se sauver.

Si les autorités du Pégou s'inquiétaient déjà auparavant du sort d'Ali Agha, craignant que les Portugais n'en soient venus à bout, la hâte avec laquelle ceux-ci se mirent à la poursuite de la fuste ne pouvait que les agacer. Les capitaines ne surent en prendre conscience; sans se rendre compte qu'on leur tendait un piège, ils se laissèrent remorquer jusqu'à « Çara », en amont de « Maigire » où ils étaient ancrés auparavant [83]. Convié à descendre à terre pour participer à une fête que l'on voulait lui offrir, António de Brito, qui commençait à nourrir des soupçons, se fit plutôt représenter par trois *homens honrados*; ils disparurent sans laisser de trace, ainsi que six ou sept matelots débarqués pour chercher de l'eau potable et du bois. Puis le pauvre *língua*, mandé une fois encore sur la chaloupe pour se renseigner à terre, fut attaqué à coups de bombarde, tandis qu'il entrevoyait parmi les Pégouans le Roume Ali Agha, toujours vivant [84].

La situation s'avérait dangereuse; on leva l'ancre en hâte et l'on mit le cap sur Pasai, dans l'espoir de pouvoir y vendre la cargaison de cotonnades bengalies que l'on n'avait pu négocier au Pégou. Les vents s'y opposèrent, forçant la flotte à changer une fois encore de cap; elle prit alors un pilote musulman pour qu'il la conduise à Tenasserim [85].

Chemin faisant, António de Brito s'empara en mer de deux *natas* pégouanes; puis, ayant appris leur origine, il lâcha prise, de peur de gâter davantage les relations avec le Pégou, si vitales pour Malacca. Par ces deux *natas* il envoya au roi de Pégou une lettre de conciliation, où il se plaignait en même temps de l'embûche qui avait été tendue à ses hommes [86].

A son arrivée à Tenasserim l'armada rencontre de la part des autorités locales une certaine froideur : malgré les protestations de paix, amitié et obédience au roi de Siam que font les capitaines [87], le gouverneur de la ville se dérobe à les recevoir, puis il leur fait

---

83. § 101.
84. §§ 102-105.
85. § 105.
86. § 106.
87. § 107.

dire que l'autorisation de mouiller dans son port dépendra de la décision du roi. Les Portugais, craignant la mousson qui approche, le placent alors devant le fait accompli, et se mettent à commercer, sans que toutefois cette attitude de force leur procure, à en croire la *Lembrança*, le moindre ennui [88].

António de Brito et Diogo Pereira se séparèrent alors : tandis que Diogo Pereira restait sur place pour faire son négoce, António de Brito *o Velho*, sans doute après la mousson, donc vers septembre 1522, retournait au Bengale, pour des raisons qui nous sont inconnues [89]. Notons que les bonnes relations avec le Bengale semblaient se maintenir un an plus tard, car deux autres vaisseaux du Roi, la nef *São Marcos*, commandée par Francisco de Távora, et une fuste s'y trouvaient en octobre 1523 [90].

Tandis que nous perdons dès lors entièrement la trace d'António de Brito, un incident inattendu suscitait à Tenasserim une dernière complication à Diogo Pereira, que nous connaissons à la fois par João de Barros et par la *Lembrança* [91]. Ce fut l'arrivée au port, sur un *champana*, de cent-quatre-vingt dix survivants d'une nef de musulmans saisie en mer par D. André Henriques; probablement avaient-ils hiverné à Sumatra, car la nef, dont le pillage rapporta 20.000 *pardaos*, avait été saccagée par D. André lorsqu'il venait de l'Inde pour prendre possession de la capitainerie de Pasai, c'est-à-dire en mai 1522.

L'arrivée des rescapés, marchands musulmans bien connus à Tenasserim, où ils fréquentaient régulièrement, provoqua une vive agitation. Diogo Pereira dut l'apaiser à force de cadeaux. Les marchands de la place étant entre temps rentrés de « Sarnau » (Ayuthia), la cargaison d'étoffes bengalies put alors se vendre presque totalement [92]. D'après ce que suggère la *Lembrança* et comme s'y attendait l'auteur de la lettre de Cochin du 23 septembre 1522, le voyage fut donc un succès au point de vue économique. Certes, on ne put se débarrasser à Tenasserim de toutes les étoffes qu'on avait achetées, car la mousson favorable qui s'écoulait força

---

88. § 108.
89. § 108.
90. Voir la lettre d'António da Fonseca citée ci-dessus, note 21.
91. Barros, III/8-3. *Lembrança*, § 109.
92. *Lembrança*, § 109.

Diogo Pereira à faire voile vers l'Inde dès le 25 février 1523; mais les marchandises siamoises qu'il acquit pour les revendre en Inde lui permirent de se dédommager largement.

*

Quoique nous ne sachions presque rien sur le retour de Diogo Pereira en Inde (sauf qu'il y trouva D. Duarte de Meneses comme nouveau Gouverneur [93]), et rien du tout sur celui d'António de Brito, nous ne devons pas clore l'histoire de leur expédition sans ajouter un mot sur l'incident dont fut victime Domingos de Seixas [94], ne fut-ce que parce qu'il est typique de la présence portugaise dans la Mer du Bengale.

Comme nous l'avons déjà vu, Domingos de Seixas avait été dépêché de Chittagong par Rafael Perestrelo, pour fréter à Tenasserim deux bâtiments indigènes, et les envoyer chargés de vivres à la nouvelle forteresse portugaise de Pasai. Il s'occupait de cette affaire quand eurent lieu deux apparitions intempestives.

D'une part, celle du gouverneur déchu de « Noamaluco » et Chittagong, un Rasti Khan. Après été opposé aux Portugais, dès la mission de D. João da Silveira, en se voyant destitué de ses fonctions, il avait décidé de passer dans la mouvance portugaise, en s'établissant comme marchand à Malacca. Il y partit avec sept nefs remplies de riches marchandises, dout quatre, refoulées par la mousson, durent regagner le Bengale, tandis que les trois autres atteignaient Tenasserim. A Tenasserim, où il se proposait de vendre sa cargaison avant de repartir pour Malacca, le gouverneur local lui donna une pièce de terrain, dans un endroit aisément défendable, sur une des berges du fleuve, pour y établir son entrepôt.

Les choses en étaient là quand eut lieu la seconde apparition inopinée. Il s'agissait d'une armada de pirates portugais dont Barros résume l'aventure. Il vaut la peine d'en relever les grandes lignes, qui semblent assez caractéristiques de ce genre d'entreprise.

C'étaient des *alevantados*, c'est-à-dire des gens en rupture plus ou moins ouverte avec les autorités officielles; ils s'en allaient *às*

93. § 111.

94. Sur tout ce qui suit, voir Barros, III/8-2. Sur les Rasti Khan, voir G. Bouchon, « Nusrat Shāh », p. 132 et 134-135.

presas, c'est-à-dire à la chasse des navires musulmans pour les piller. Quelques-uns étaient « de bon sang », mais plusieurs d'entre eux étaient des bâtards; ils étaient quelque cinquante, avaient armé leur navire au Coromandel et leur capitaine était Diogo Gago, fils d'un certain Gago et d'une femme mauresque, probablement une esclave. Après avoir fait escale à Chittagong (où, au dire de João de Barros, Rafael Perestrelo essaya en vain de les persuader d'abandonner le genre de vie qu'ils menaient) ils mirent le cap sur Tenasserim, ayant appris que quatre nefs gujaraties allaient mouiller dans ce port. En route, à la suite de quelque différend qui eut lieu entre eux ou de quelque rancune ancienne, Baltasar Veloso, aidé par João Barbudo, poignarda le capitaine Diogo Gago, pendant qu'il gisait endormi sur le giron d'une sienne esclave. La troupe élut alors comme capitaine Simão de Brito, fils bâtard de João Patalim [95].

Arrivés à Tenasserim ils se liguèrent aussitôt avec des gens du Rasti Khan; ensemble, ils se bâtirent une forteresse de bois et creusèrent un fossé qui, unissant deux méandres du fleuve, l'isolait entièrement. Ils y avaient quelque deux cents hommes d'armes.

Cette histoire d'aventuriers portugais fortifiés ensemble avec un condottiere musulman sur une éminence aux environs d'un port [96] ressemble étrangement à ce que la *Lembrança* rapporte des gens de Rafael Perestrelo à Chittagong. On pourrait admettre que João de Barros se soit trompé de lieu, s'il ne produisait pas, à l'appui de son récit, le témoignage de Domingos de Seixas lui-même, qu'il connut mourant dans un hôpital de Lisbonne et qui avait été la principale victime de tout cet imbroglio. En fait, les autorités locales, se méfiant de cette troupe bengalo-portugaise qui agissait comme en pays conquis, décidèrent d'assaillir leur citadelle de bois. Comme dans la mêlée les hommes de Simão de Brito se saisirent d'une *champana* pleine de riches marchandises appartenant au gouverneur de Tenasserim, celui-ci, en représailles, s'empara des biens de Domingos de Seixas et des provisions qu'il avait achetées, et l'envoya dans les fers, avec ses seize compagnons, à la cour d'Ayuthia. Domingos de Seixas devait passer vingt-cinq

95. Sur lui, cf. l'Excursus, pp. 406 et suivs.
96. Cf. Barros, III/8-2.

ans comme captif au Siam, tout en y devenant capitaine des gens d'armes du roi; João de Barros avoue lui devoir la plupart des renseignements qu'il nous transmet au sujet de ce pays [97].

Ne sachant point quand ni comment les gens de Simão de Brito et Rasti Khan ont déguerpi, l'épisode dramatique de l'emprisonnement de Domingos de Seixas clôt pour nous l'histoire mouvementée des missions portugaises de 1521 au Bengale, l'officielle et sa rivale.

*

Ces expéditions n'ont pas, à proprement parler, changé quoi que ce soit d'essentiel dans le cadre mouvant de la présence portugaise dans la Mer du Bengale; tout au plus, ont-elles contribué à y ajouter, d'une façon plus régulière, la présence intermittente des armadas de la Couronne, qui s'affermissait en même temps au large du Coromandel.

Quoiqu'il en soit, l'histoire des événements de 1521-1522 garde une valeur exemplaire, car elle nous montre déjà à l'œuvre tous les éléments qui y seront désormais présents : marchands, corsaires, envoyés du Roi, condottieri locaux, mercenaires portugais plus ou moins à leur solde. L'agencement de ces intérêts gardera pour tout un siècle, un caractère pour ainsi dire météorologique : ici une haute pression politique, là-bas un orage, changeant toujours de position, se défaisant et se refaisant à tour de rôle.

Histoire déroutante certes, où apparemment rien ne change et tout change, car les choses muent incessamment sans que pour autant mue la nature profonde des choses. Les grandes transformations ne viendront que plus tard, au XVII[e] siècle, avec l'entrée en scène des grandes compagnies de commerce. Les Portugais, qui bien malgré eux leur ont ouvert la voie, seront les victimes plutôt que les auteurs de la nouvelle situation.

L'histoire du XVI[e] siècle doit être serrée de près dans ses méandres, faute de quoi l'on risquerait de n'y rien comprendre, car aucun dualisme plus ou moins manichéen ne réussit à l'expli-

---

97. Barros, *ibid.*

quer, fût-il celui des bons et des méchants, ou des Maures et des Chrétiens, comme le voudrait l'histoire moralisante de l'époque; fût-il comme le préféreraient les différentes écoles de l'historiographie moderne, celui des colonisateurs et des colonisés, des serviteurs du Roi et des commerçants privés, des nobles et des roturiers, des guerriers et des bourgeois.

Si déconcertant que soit ce mélange de diplomatie et de marchandise, de course et de commerce, de service et d'aventure, il faut le saisir tel qu'il fut.

2. LA RELATION DE L'AMBASSADE ET SON AUTEUR

Quoique pour l'encadrement des événements et pour quelques faits marginaux la *Lembrança* doive être complétée par d'autres textes qui nous aident à comprendre l'histoire des voyages portugais de 1521 au Bengale, elle n'en demeure pas moins la source principale. Elle est, en même temps, un témoignage important pour l'histoire des Portugais dans la Mer du Bengale en général et pour celle du sultanat de Gaur en particulier.

Dans quel but fut-elle écrite ? Au premier abord, il semble que le dessein d'informer sur un pays que les Portugais venaient de « découvrir » est la raison d'être du récit. Certes, Tomé Pires et Duarte Barbosa avaient déjà donné, quelque sept ans plus tôt, maints renseignements sur le Bengale, mais il manquait encore un récit de première main, le témoignage oculaire d'un voyageur qui s'y fût personnellement rendu. Une lecture attentive du texte nous fait cependant découvrir comme en filigrane un dessein apologétique. L'ambassade avait failli être un échec, imputable avant tout au fait insolite que deux ambassadeurs rivaux se soient présentés en même temps avec l'exclusivité de l'authenticité diplomatique. Il fallait donc montrer que ce fut « l'autre ambassade » qui avait tout gâté [1]. Le récit se présente comme une apologie du clan d'António de Brito *o Velho* et, en particulier, de Diogo Pereira, à qui

1. §§ 11, 15, 28, 30-36, 63, 81-83, 88-93.

l'auteur semble spécialement lié [2]. Mais, si l'on regarde de plus près, on découvre que le texte est essentiellement une *apologia pro se ipso*. Malgré la modestie de sa condition, qu'il ne perd jamais l'occasion de souligner [3], l'auteur occupe bien le centre des événements : outre ce que l'on pouvait attendre de lui en raison de sa qualité d'interprète (ce qui est déjà une fonction-clef dans une ambassade), il a un sens parfait des convenances diplomatiques, qui plus d'une fois sauve la situation [4]. Par des discours flatteurs, qui ne manquent cependant pas de hardiesse et qu'il se complaît à reconstituer avec une fierté quelque peu naïve, et par des expédients assez imaginatifs [5] il réussit, à plusieurs reprises, à redresser une situation périlleuse pour les Portugais. Il sauve la vie de toute l'ambassade, grâce à sa vibrante apologie de l'expansion portugaise en Asie [6]. A contre-cœur, il accepte d'accomplir seul une mission dangereuse au Pégou, d'où il faillit revenir auréolé du martyre pour la sainte foi de Jésus-Christ [7]. Il prévoit, dès le commencement, les guet-apens des Pégouans qu'António de Brito ne soupçonne point [8]. On pressent qu'il déploie un peu trop de fantaisie là où son récit ne peut être contrôlé : dans le cas du discours apologétique qui, censé avoir été proféré en persan, était inintelligible aux autres Portugais [9], et dans celui de la mission solitaire au Pégou, où, naturellement, il n'y avait pas de témoins [10].

Il fait dire au sultan du Bengale que c'est grâce à lui que la vie de l'ambassade est épargnée; et qu'il le considère créancier de toute faveur; s'il ne le reçoit pas sur le champ c'est seulement parce que, au lieu d'être son sujet, il est vassal du roi de Portugal [11]. Mais les faveurs que le souverain portugais accordait aux siens sont aussitôt énumérées et vantées devant le Sultan, qui manifeste une admiration peut-être narquoise [12].

---

2. § 105.
3. § 93.
4. §§ 11, 17, 64-82.
5. § 65.
6. §§ 69-78.
7. § 98.
8. §§ 99, 105.
9. §§ 69-78.
10. §§ 97-99.
11. § 82.
12. § 85.

Il semble, au demeurant, que le dessein de notre auteur est, à l'instar de nombre de ses compatriotes qui servaient en Inde à cette époque, d'obtenir du Roi une récompense, probablement une *tença* (rente) ou quelque fonction publique. Dans ce but il fait état de ses services, en y ajoutant encore celui de fournir à la Couronne de précieuses informations sur un pays avec lequel elle souhaitait établir des relations diplomatiques et commerciales.

Le mobile intéressé de la composition du récit ne porte d'ailleurs atteinte ni à sa valeur documentaire ni à sa beauté littéraire. S'il convient, sans doute, de se méfier un peu de l'authenticité de certains des propos que l'auteur met dans sa propre bouche, il ne faut pas pour autant douter de son témoignage sur ce qu'il observe autour de lui. Comme la plupart des écrivains portugais de son époque il est très intéressé par le réel, très attentif au concret, soigneux et nuancé dans ce qu'il note. Encore faut-il observer que même là où il cite ses propres propos, il ne s'abstient pas de mentionner l'ironie du Sultan envers son apologie un peu trop enthousiaste des Portugais [13], ni l'ennui que lui cause son discours abondant et vantard en réponse à une question bien concrète [14].

De toute façon on a l'impression que la valeur documentaire du récit s'amoindrit dès le départ de Chittagong [15]. Tous les paragraphes concernant le Pégou [16] sont nettement moins intéressants; les paragraphes finaux [17] comme d'ailleurs l'avoue l'auteur lui-même [18] sont assez concis et ne rassasient guère l'envie de connaître du lecteur.

Notons, au passage, que le récit n'est pas exactement un journal de voyage. L'auteur s'est sans doute basé sur des notes qu'il prit au fur et à mesure, comme il le laisse entrevoir [19], mais le tout a bien l'air d'avoir été refait après coup. Les présents historiques que l'on trouve ici et là ne doivent pas nous tromper : c'est un procédé stylistique assez fréquent, qui n'a comme but

---

13. § 78.
14. § 85.
15. § 94.
16. §§ 97-105.
17. §§ 106-111.
18. § 106.
19. § 99.

que de conférer plus de vivacité au récit. Il semble même que l'auteur ait fait préalablement une planification sommaire de la narration, car il promet de raconter plus tard un détail [20], ce que par la suite il oublie partiellement.

Dans sa forme définitive le récit est assez achevé comme texte, et sa langue, quoique populaire, trop soignée pour un amas de notes prises à l'occasion. Il est, peut-être, moins dense de renseignements que, par exemple, la *Suma Oriental* de Tomé Pires; mais il faut reconnaître que littérairement il lui est bien supérieur. Le style quelquefois naïf mais toujours très vivant de notre interprète, où l'alternance entre les passages descriptifs et les dialogues maintient attentif le lecteur, dépasse de loin la prose souvent maladroite de Tomé Pires, et l'allure plate et monotone des routiers et des descriptions géographiques. Sans avoir, non plus, l'éloquence solennelle d'un João de Barros, il annonce plutôt le style picaresque de la *Peregrinação* de Fernão Mendes Pinto, dont il est bien un devancier, à un demi-siècle de distance. Il ne nous semble pas trop hardi d'affirmer que, au point de vue littéraire, notre récit est probablement le texte indo-portugais le plus riche et le plus beau de la première moitié du XVI[e] siècle.

Certes on y découvre une préoccupation de fidélité au réel qui ne permet guère l'épanouissement de la créativité artistique, de tendance impressionniste, qui fait le charme de la *Peregrinação*. Le sujet est à peu près le même : ce mélange déroutant de diplomatie, guerre, commerce et course, sinon piraterie, qui constitue la trame de l'existence journalière des Portugais en Asie, surtout dans des aires marginales comme le Golfe du Bengale et la Mer de Chine. Mais le goût de l'exotique est, chez notre auteur, moins poussé, tandis que la veine philosophique demeure en-deçà de celle de Pinto. Quand notre auteur déploie son talent oratoire, c'est en général pour se montrer parfaitement intégré dans l'idéologie officielle. En deux mots, il reste à l'intérieur du système là où Mendes Pinto le regarde de l'extérieur, sinon d'en haut.

---

20. § 22.

L'identité même de notre auteur nous demeure inconnue. L'on sait, car il le dit à plusieurs reprises, qu'il était le *língua*, c'est-à-dire, le truchement de l'ambassade. Il parlait le persan [21], langue officielle de l'Inde musulmane et peut-être aussi l'arabe [22], mais certainement pas le môn; il éprouvait donc des difficultés à se faire comprendre au Pégou; et voilà, à côté d'une certaine fatigue, évidente vers la fin du voyage, une des causes de la pauvreté des chapitres finaux du récit.

Sans doute d'extraction sociale humble, il essayait de ne pas perdre une occasion de témoigner son respect à l'égard des nobles [23], ce qui ne l'empêchait pas de leur adresser des critiques, directes ou indirectes, quoique toujours un peu voilées par des sous-entendus et des demi-paroles [24].

Il se dit, par ailleurs, « très ancien en Inde » [25]. Il semble apprécier beaucoup Afonso de Albuquerque [26], tandis qu'il ne témoigne pas un respect particulier à D. Francisco de Almeida [27]. Mais c'est Diogo Lopes de Sequeira qui mérite ses meilleurs adjectifs [28]. Il connaît bien l'histoire de son expédition à Malacca en 1509 [29]. Il faut ne pas oublier que c'est Diogo Lopes, revenu en Inde comme gouverneur en 1518, qui l'envoie au Bengale [30]. L'auteur ne cache pas son désappointement en trouvant, de retour en Inde, son successeur D. Duarte de Meneses, à l'égard duquel il se montre presque insolent [31]. On peut donc admettre comme hypothèse que notre homme soit venu en Orient en 1509 avec Diogo Lopes de Sequeira, dont il semble être un homme lige. Certes, les chroniques et les autres sources livrent les noms de

---

21. § 104.
22. § 48.
23. §§ 11, 93.
24. §§ 14, 28, 30, 35, 65.
25. § 68.
26. § 66.
27. § 63.
28. § 69.
29. §§ 69-73.
30. §§ 82, 88.
31. § 112.

plusieurs *línguas* qui faisaient service en Orient à l'époque; mais ce que nous savons de notre personnage est insuffisant pour l'identifier. On risquera cependant quelques hypothèses.

Puisque notre homme connaissait assez bien le persan, que non seulement il parlait mais il écrivait [32], on peut imaginer qu'il ait été précédemment en Perse ou à Ormuz lors de l'ambassade envoyée par Albuquerque au Xeque Ismael en 1515. Il pourrait alors s'agir de Gaspar Martins, qui en fut le truchement [33] ou de ce Gaspar Rodrigues « que bem sabia todas as línguas » [34]. Un autre Rodrigues, prénommé Salvador, revenait d'Ormuz où il avait été interprète et débarquait à Goa le 15 janvier 1521 [35]. Allait-il rejoindre la suite de Diogo Pereira ?

L'on peut aussi songer au Portugais qui, lorsque Martim Afonso de Melo Jusarte fit naufrage près de Chittagong en 1528, lui servit d'interprète « car il avait été déjà auparavant au Bengale et en connaissait la langue» [36]. Nous ignorons si l'auteur de la *Lembrança* est resté en Orient où s'il y est retourné après un court séjour au Portugal pendant lequel il aurait rédigé la version définitive de son texte. Celui-ci, en effet, contient à deux reprises le mot *cá*, « ici », pour désigner le Portugal [37], ce qui donne à croire que le texte fut écrit après son retour au Portugal à partir de notes prises sur place.

Ce fait rend improbables deux autres conjectures, théoriquement possibles, mais que rien ne peut fonder : que l'auteur de la *Lembrança* soit l'un des deux compagnons d'aventure de Martim Afonso de Melo Jusarte au Bengale en 1533 et qui, au témoignage des chroniques, connaissaient la langue du pays, Nuno Fernandes Freire [38] et Duarte de Azevedo [39]. Tous les deux avaient déjà été

---

32. § 63.
33. Castanheda, III/147.
34. Castanheda, II/53; Correia, I, p. 174.
35. Jean Aubin, *Un voyage d'Ormuz à Goa*, dans *Asian Studies in honour of Prof. C. R. Boxer* (*Modern Asian Studies*, 22/2, 1988), [pp. 417-432].
36. Castanheda, VII/88.
37. §§ 47, 63, 27.
38. Castanheda, VIII/67.
39. Correia, III, p. 477.

au Bengale avec Martim Afonso en 1528 [40], ce qui suffit pour expliquer leur connaissance de la langue locale. Il est vrai que Nuno Fernandes Freire était *fidalgo* [41], ce qui ne correspond nullement à ce que nous savons de notre truchement.

40. Castanheda, VII/77-78; Correia, III, p. 477.

41. Castanheda, VII/32. Au cas où Nuno Fernandes Freire serait l'auteur de la *Lembrança,* il s'agirait d'une amère ironie du destin; en effet, après plusieurs aventures que racontent les chroniqueurs et que nous n'avons pas à rappeler ici, Nuno Fernandes Freire passa dans la mouvance du sultan du Bengale — un oncle de Nusrat Shāh qui l'avait tué et pris sa place — et finit ses jours, puissant et honoré, comme régisseur des douanes de Satgaon.

III

LE BENGALE AU DEBUT DU XVI^{e} SIECLE

La grandeur de l'âge des Découvertes ne se mesure pas seulement à l'étendue de l'expansion lusitanienne, mais à sa contribution au développement des sciences humaines. Si les entreprises politiques et militaires des Portugais en Inde sont aujourd'hui dépassées, il n'en est pas de même pour les enquêtes et les rapports qu'elles avaient suscités et qui constituent souvent les sources narratives les plus anciennes du passé de ce pays. Ainsi, la mission des ambassadeurs portugais à Gaur apparaît à présent dérisoire, tandis que l'œuvre écrite de leur interprète prend place parmi les textes fondamentaux de l'histoire du Bengale médiéval.

L'ambassade de 1521 se situe au début du règne du sultan Nusrat Shāh, qui venait de succéder à son père Alāuddin Husayn Shāh (1494-*c.* 1519). L'existence même de ces deux souverains n'est attestée que par quelques documents de leur temps, mais leur renommée est grande. Après les troubles de l'âge médiéval, la fermeté de leur gouvernement permit à la civilisation bengalie de renaître et de s'épanouir. Dominée par la personnalité du réformateur vichnouite Chaitanya (1486-1533), leur époque a laissé plus de textes mystiques et d'œuvres poétiques que de chroniques de cour et de récits de guerre.

A l'instar d'autres monarques de leur temps, Alāuddin Husayn et Nusrat Shāh eurent peut-être leurs historiographes, mais il serait hasardeux de reconnaître la trace d'une telle activité dans les annales fragmentaires, sans auteur ni date, retrouvées çà et là dans les mosquées. Quant aux archives des temples, elles furent détruites tant par les Hindous que par les Musulmans, les premiers par crainte des profanations, les seconds par souci d'anéantir les germes de l'idolâtrie. Heureusement mieux préservés, les poèmes du temps, particulièrement les *Mangala kavyā* [1] éclairent bien des

---

1. Citons ici le travail exemplaire de Mme France Bhattacharya, *La Déesse et le royaume selon le Kalakatu Upakhyana du Candī Mangala,* dans *Puruṣārtha* V (1981), pp. 17-53, auquel nous aurons souvent recours. Cf. aussi M.R. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal (1494-1538),* Dacca, 1965, pp. 373-374.

aspects de la vie sociale, encore qu'ils aient été rarement étudiés dans le but d'apporter quelque contribution à l'histoire.

Les dates frappées sur les monnaies et la dédicace de certaines mosquées permettent seules de fixer la chronologie du règne de ces deux sultans et de reconnaître les territoires relevant de leur autorité. Rédigées sous le règne d'Husayn, les relations des Portugais Duarte Barbosa et Tomé Pires [2] décrivent avec précision les échanges commerciaux du Bengale et confirment la plupart des témoignages chinois du siècle précédent [3]; de même, les nombreuses mentions de l'activité des Bengalis dans les ports de l'Océan Indien rencontrées dans la correspondance portugaise évoquent une vie économique intense, mais ce qui relève du royaume lui-même est limité à la région de Chittagong. Aussi peut-on dire qu'en l'état actuel de nos connaissances, le récit de l'ambassade de 1521 est la plus ancienne source narrative qui permette de pénétrer le Bengale au début du règne de Nusrat Shāh.

On peut lui comparer un témoignage un peu postérieur, celui du souverain moghol Babur qui tenta d'envahir le Bengale en 1529

---

2. D. Barbosa, *The Book of Duarte Barbosa*, éd. Longworth-Dames, Londres, 1918-1921, II, pp. 135-147; T. Pires, *The Suma oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515*, trad. et éd. d'Armando Cortesão, Londres, 1944, pp. 88-95 et 377-381.

3. Ma Suan, *Ying yai sheng lan*, traduction de W.W. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China with the Eastern archipelago and the coast of the Indian Ocean during the fourteenth century*, dans *T'oung Pao* 16 (1915), pp. 436-444, et J.V.G. Mills, *Yin-yai sheng-lan, The Overall survey of the ocean shores 1433*, Cambridge, 1970; Wang Ta-yuan, *Tao yi che leo* (*c.* 1350), dans Rockhill, *loc. cit.*, p. 60; Fei-sin, *Sin ch'a sheng lan* (1436), dans Rockhill, *loc. cit.*, pp. 440-444; Huang Sing-ts'eng, *Si yang chao kung tien lu*, trad. G. Phillips, *Ma Huan's account of the kingdom of Bengal*, dans *JRAS*, 1895, pp. 523-535; Yen Ts'ong-kien, *Shu yu chou tseu lu*, Pékin, 1930; Yu T'ung, *Wai kuo chuan*, dans le *Ming-she*. Cette dernière relation, composée à la fin du XVII[e] siècle d'après des manuscrits antérieurs, a été publiée en anglais par P.C. Bagchi, *Political relations between Bengal and China in the Pathan period*, dans *Visva-Bharathi Annals* I (1945), pp. 96-134, en même temps que les extraits des textes précédemment cités relatifs au Bengale. Cf. aussi Tatsuro Yamamoto, *International relations between China and the countries along the Ganga in the early Ming period*, dans *The Indian Historical Review* IV/1 (1977), pp. 13-19.

et a laissé sur cette campagne quelques pages célèbres [4], nourries de ses propres observations et des renseignements fournis par ses espions. Cependant, la plupart des historiens se réfèrent plutôt à des textes tardifs, plus prolixes sans doute, mais rédigés à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, alors que l'on ne disposait que d'informations déjà très altérées et que les structures administratives avaient été sensiblement modifiées [5]. Les annales des règnes d'Husayn et de Nusrat Shāh apparaissent dans les chroniques du début du début du XVII^e siècle avec Firishtah (1606-1607) et Haji Dabir Makki (1611), suivis par Ghulam Salim Zaidpurī (1787-1788) [6]. Plus tard encore, sous l'impulsion de la Royal Asiatic Society de Calcutta, d'autres érudits composèrent diverses histoires du Bengale à partir de copies de manuscrits disparus. Bien que la plupart de ces textes aient été depuis étudiés à la lumière de l'épigraphie et de la numismatique, ce qui a permis d'en dénoncer quelques erreurs [7], il demeure que les anachronismes

---

4. Babur, *Le livre de Babur, mémoires de Zahiruddin Muhammad Babur de 1494 à 1529*, trad. du turc tchagnatay par J.L. Bacqué-Grammont, Paris, 1980, pp. 322-323, 409, 410-416.

5. Nizāmuddīn, *Tabaqāt-i-Akbarī*, trad. H. Beveridge, Calcutta, 1927-1935, vol. III; Abul Fazl 'Allāmi, *Ain-i-Akbari*, trad. Blocmann et Jarrett, Calcutta, 1891, II, pp. 129-138, 142-155, 158-162.

6. Firishtah (Abu'l-Qāsim), *Tārihk-i-Firishtah*, éd. J. Briggs & Mir Khairat Ali Khan, Bombay/Poona, 1831-1832, III; trad. J. Briggs, *History of the rise of the Mahomedan power in India till the year 1612*, Londres, 1829, rééd. Lahore, 1977, III, pp. 348-351; al-Makki ('Abd Allah Muhammad bin 'Umar) alias Hājī Dabī, *Zafar al-Walih b. Muzaffar wa Alih, an Arabic History of Gujarat*, éd. E. Denison Ross, Londres, 1928, III, pp. 953-983; Ghulam Salim Zaidpuri, *Riyazu-s-Salatin, a History of Bengal*, éd. et trad. anglaise de Maulavi Abdus Salam, Calcutta, 1890-1904, pp. 128-137. Un excellent inventaire des sources a été fait par S.Z. Desai, *Some new data regarding the Pre-Mughal muslim rulers of Bengal*, dans *Islamic Culture* 31 (1958), pp. 195-207.

7. Buchanan Hamilton, *The Bengal Survey*, India Office, mss EUR D.71-91, partiellement édité par M. Martin, *The History, antiquities, topography and statistics of Eastern India*, Londres, 1828, 3 vol.; H.F. Blochmann, *Contributions to the Geography and History of Bengal*, Calcutta, 1873-1875, rééd. 1968; *General Cunningham's Bengal inscriptions (Muhammadan period)*, dans *JASB*, 1873, pp. 17-21, et 1892, Proceedings; C. Stewart, *History of Bengal*, Londres, 1913; Abdul Karim, *Social History of the Muslims of Bengal, Dacca down to 1538*, Dacca, 1959; R.C. Majumdar et J.N. Sarkar, *The History of Bengal*, Dacca, 1943-1948, I et II; S. Mondal, *History of Bengal, the Middle Age*,

dûs à l'interprétation de documents apocryphes ont marqué tous les travaux publiés jusqu'ici sur l'histoire politique du Bengale médiéval.

Aussi peut-on dire que les seules sources sûres que l'on ait de cette période sont les noms et les dates que révèlent les monnaies et les inscriptions, sans qu'aucun texte contemporain puisse les coordonner. Les chroniques écrites au XVII[e] siècle ne consignent que des traditions répétées d'âge en âge, qui n'expriment que la vision que les peuples avaient de leur passé. En rapportant à son tour une tradition essentielle, qui se réclame de la mémoire de deux ou trois générations [8], la *Lembrança* portugaise de 1521 nous invite à nous tourner vers la période la plus obscure de l'histoire du Bengale, celle qui engagera pour longtemps son avenir, puisqu'elle recouvre les bouleversements politiques et sociaux qui ont accompagné l'expansion de l'islam.

1. L'IMAGE DU PASSÉ

Hindu tales are faithful records of the state of popular belief many years ago.

C.R. Wilson

Pays d'antique tradition brahmanique, terre d'élection du bouddhisme, le Bengale fut touché par l'islam dès les premiers siècles de l'Hégire, comme en témoignent les monnaies abbassides retrouvées dans la partie orientale du delta, à Paharpur et Mainamati [9]. Sans doute, comme partout ailleurs sur les côtes de

---

I (1200-1526), Calcutta, 1970; B.C. Sen, *Some historical aspects of the inscriptions of Bengal*, Calcutta, 1942; M.R. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal (1494-1538)*, Dacca, 1965.

8. Cf. *infra*, pp. 119-120.

9. K.N. Dikshit, *Memoirs of the Archaelogical Survey of India*, n° 55, Delhi, 1938, p. 87; Sharan Ara Husain, *Archaelogical materials in reconstructing the early history of Bangladesh*, dans *JVRM* I/2 (1972), pp. 1-7; F.A. Khan, *Recent archaelogical discoveries in East Pakistan, Mainamati*, Karachi, s.d., p. 11; A.H. Dani, *Early Muslim contact with Bengal*, dans *Proceedings of the all Pakistan History conference*, I, Karachi, 1951, I, pp. 184-202.

l'Océan Indien, les navigateurs arabes avaient-ils fondé quelques comptoirs et aussi quelques foyers, ces derniers à la faveur des mariages temporaires avec des femmes de basse caste, qui leur permettaient de trouver une famille musulmane dans chacun de leurs ports d'escale [10]. Cette islamisation pacifique demeura marginale jusqu'à ce que les sultans de Delhi eussent entrepris de conquérir toute la plaine du Gange. En 1205, Muḥammad Bakhtyār Khalji s'empara de Lakhnauti, capitale du royaume, après avoir anéanti la ville de Nadya et ses sanctuaires hindous [11]. Les terres conquises furent partagées entre ses capitaines qui n'eurent de cesse, dès qu'ils furent établis, d'affirmer leur indépendance à l'égard de leur sultan [12].

L'allégeance ne fut pas facile à rompre : les pressions des rājas voisins et les résistances intérieures étaient si menaçantes que nul ne pouvait impunément se priver de l'aide militaire des maîtres de Delhi. Il fallut plus d'un siècle aux gouverneurs islamiques pour assurer seuls la défense de leurs territoires contre les attaques incessantes des armées hindoues de l'Orissa, du Kamrup et du Tripura. Dans le même temps, ils avaient entrepris l'islamisation du pays de Lakhnauti (Gaur), qui se couvrait de *madrasa*s et de mosquées, souvent érigées sur les soubassements des temples dévastés [13]. S'il parvint à démanteler les dernières communautés

---

10. Sur le mariage temporaire (*muta*) chez les Musulmans de l'Inde, cf. V. D'Souza, *The Navayat of Kanara, a study in culture contact*, Dharvar, 1955, pp. 4-10, et G. Bouchon, *Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise*, dans *Mare Luso-indicum* II (1973), p. 19.

11. Sur ces conquêtes, cf. le témoignage contemporain de Abu 'Umar Minhaj Juzjani, *Tabaqāt-i-Nāsiri*, Calcutta, 1864, pp. 243-245, qui visita le Bengale et dont la plupart des autres chroniqueurs se sont inspirés. Cf. aussi l'étude de P. Lal Cupta, *The date of Bakhtiyar Khalji's occupation of Gauda*, dans *JVRM* 4 (1975-1976), pp. 29-34; Abdul Karim, *Date of Bakhtiyar Khalji's conquest of Nadia*, dans *JAS Bangladesh*, 24-26 (1979-1981), pp. 1-10.

12. « Les hommes de sagesse et d'expérience appelaient Lakhnauti 'Balghakpur', parce que... tous les *Wali* que le sultant de Delhi nommait désobéissaient et se révoltaient contre lui. Durant de longues années, la révolte était devenue leur seconde nature. » (Diya'al Din Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Calcutta, 1862, p. 82).

13. F.A. Khan, *Development of Archaelogy in Bangladesh*, dans *JVRM* I/1 (1972), pp. 8-22; A. Banerji, *Muslim monuments in West Bengal, origins and development*, dans *JVRM* II (1973), pp. 51-60; R.N. Dikshit, *Memoirs of*

bouddhistes, cet essor de l'islam mobilisa les fidèles des cultes brahmaniques. Les Hindous se regroupèrent autour des sanctuaires de la basse Bhagirathi tandis que les jungles marécageuses du Sud demeuraient impénétrables aux conquérants musulmans [14]. Le pays se brisa en provinces rebelles, bientôt rivales, qui rejetèrent tour à tour la tutelle de Delhi avant d'être regroupées, en 1338, sous le sceptre de Shamsuddin Ilyās Shāh, premier *Shāh-i-Bangala* [15]. Renforcé par le titre de *Khalifatallah* [16], qui le rattachait à l'autorité suprême de l'Islam, le prestige de ce personnage fut assez grand pour rejeter dans l'ombre l'origine réelle des princes qui se réclamèrent de sa descendance, car les monnaies et les inscriptions de la seconde moitié du XIV[e] siècle ne prouvent aucunement la continuité de sa dynastie.

Nous ne saurions nous attarder sur cette époque obscure, si ce n'est pour souligner que l'islamisation fut alors ardemment poursuivie [17]. La réaction des communautés brahmaniques se mani-

---

the Archaelogical Survey of India, n° 55, Delhi, 1938, pp. 80 et suivs.; A.H. Dani, *Muslim architecture in Bengal*, Dacca, 1961.

14. Sur les centres religieux hindous du Bengale médiéval, cf. J. Long, *Selected Papers. The Banks of the Bhaglirathi*, dans *Calcutta Review* 6 (1846), pp. 398-498; H. Beveridge, *The District of Bakerganj, its History and statistics*, Londres, 1876; P. Amado, *Ganga-Sagar, lieu de pèlerinage à l'embouchure du Gange, l.c.*, pp. 717-718; B.M. Morrison, *Political centers and cultural regions of early Bengal*, Tucson, 1970; P. Niyogi, *Brahmanic settlements in different subdivisions of Ancient Bengal*, Calcutta, 1967, pp. 29-43.

15. Shams-i-Siraj 'Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Calcutta, 1890, pp. 114-118; A.H. Dani, *Shamsuddin Ilyas Shah 'Shah-i-Bangalah'*, dans *Jadunath Sarkar Commemoration volume*, Hoshiarpur, 1958, II, pp. 50-58.

16. Ce roi reçut l'investiture du Sultan d'Egypte et prit le titre de *Khalifah* dont il frappa ses monnaies; cf. H. Wright, *Catalogue of Coins of the Indian Museum*, Calcutta, 1907, II; Abdul Karim, *Khalifat Allah title in the coins of Bengal sultans*, dans *Journal of Pakistan Historical Society* VIII/1, pp. 25-34; Abdul Karim, *Social History*, pp. 46-47. Selon Tomé Pires, qui écrivait au début du XVI[e] siècle, seuls les rois du Bengale, de Malacca et de Pasai avaient le droit de porter le titre de sultan (fol. 167 *v*), cet usage étant évidemment limité aux pays de l'Inde et de l'Insulinde.

17. Les recueils d'épigraphie et de numismatique permettent de suivre cette expansion de l'islam; cf. notamment N.K. Bhattasali, *Coins and chronology o fthe early independant sultans of Bengal*, Cambridge, 1922; H. Blochmann, *Contributions*, pp. 45-56; A.H. Dani, *Bibliography of the Muslim inscriptions of Bengal up to 1538*, Dacca, 1957; S.D. Ahmad, *Inscriptions of Bengal*,

festait le plus souvent par des migrations qui regroupaient les Hindous autour de quelques rājas. Dans les premières années du XV^e siècle, il apparaît que plusieurs potentats hindous et musulmans régnèrent à la fois, sans l'emporter jamais sur la légitimité du sultan de Gaur et de Pandua dont le titre était reconnu dans tous les pays d'islam. Il ressort en effet de cette période confuse que l'islamisation du pouvoir suprême était devenue au Bengale un fait irréversible : le parti hindou réussit à s'infiltrer, puis à gouverner, en la personne de Ganesh Rāja Kaṇs, sous le couvert de sultans fantoches. Mais quand celui-ci parvint à faire couronner son propre fils, ce fut au prix d'une conversion à l'islam et d'un regain de prosélytisme [18], bientôt suivi cependant d'un retour de l'influence brahmanique.

Les missions diplomatiques chinoises qui visitèrent alors le Bengale (1405-1433) n'ont pas rendu compte de la complexité de

---

IV - *(1233-1855)*, Rajshahi, 1960; *Epigraphia Indo-moslemica*, année 1917-1918, pp. 8-42; Mir Jahan, *Mint-towns of Mediaeval Bengal*, dans *Proceedings of the Pakistan History conference*, Dacca session, 1953; I.H. Quraishi, *The Muslim community of the Indo-Pakistan subcontinent (610-1947)*, 'S. Gravenhage, 1962; Dikshit, *Memois of the Archaelogical Survey of India*, n° 55; R.E.M. Wheeler, *Five thousand years of Pakistan*, Londres, 1950, pp. 110-113. Une bonne synthèse a été faite par Abdul Karim, *Social History of the Muslims of Bengal*, pp. 36-39 et 124-139.

18. Les premières monnaies de Jalaluddīn Rāja Kans (s.l., 818/1413) apparaissent aux mêmes dates que celles de rajas hindous tant à Pandua qu'à Sonargaon et Chittagong (Abid Ali Khan et Stapleton, *Memoirs of Gaur and Pandua*, Calcutta, 1931, p. 29; Blochmann, *Contributions*, p .61). Bhattasali (*Coins and chronology*, pp. 118-123) suggère que les princes Dhanujmardan Deva et Mahendra Deva, dont les monnaies étaient frappées à Chittagong entre 1415 et 1430 étaient des Rāja Kans, hypothèse qui me paraît sans fondement. A cette même époque, un certain Ibrahim Sharqi régnait à Jaunpur (de 1416 à 1440, selon ses monnaies; cf. Wright, *o.c.*, II, p. 206), que les Musulmans du Bengale avaient choisi comme prétendant dans le but de contrer la réaction hindoue et de chasser les Rāja Kans du trône. Selon Salim (*o.c.*, pp. 116-117) son armée avait déjà atteint Maldah lorsque les Rāja Kans, frappés de panique, décidèrent la conversion à l'Islam du jeune Jadu, fils de Ganesh, qui devait devenir le sultan Jalaluddīn afin d'être accepté par les communautés islamiques. Cf. aussi M.N. Saeed, *The Sharqi Sultanate of Jaunpur : a political and cultural History*, Karachi, 1972; M.R. Tarafdar, *On a History of Jaunpur*, dans *JAS Bangladesh* 20 (1975), pp. 41-42. On trouvera de bonnes analyses de cette époque troublée dans S. Mondal, *o.c.*, pp. 180-181 et dans Jadunath Sarkar, *o.c.*

la situation politique et religieuse, et l'alternance du pouvoir ne semble pas avoir été perçue. Leurs rapports laissent une large place à la vie économique, aux fastes de la cour, à la description des édifices et des costumes [19]. Ces témoignages de prospérité sont les seuls documents concrets que l'on puisse opposer à l'image du passé tumultueux et sanglant que présentent les traditions et les chroniques locales.

C'est à celles-ci que l'on peut rattacher le récit de la *Lembrança* qui évoque une réaction musulmane contre le pouvoir hindou, datée très précisément de soixante-seize années avant 1521, c'est-à-dire de 1445 [20]. Sans prendre cette date à la lettre, on peut la situer au début du règne de Nāsiruddin Mahmud (1443-1459), désigné par certaines traditions comme le descendant d'Ilyās Shāh, bien que ses inscriptions ne portent aucune mention de cet illustre lignage [21]. Ce champion de l'islam a laissé les traces d'une emprise vigoureuse, particulièrement dans la région de Jessore, le long de la route défrichée au bord du Bhairab par son vice-roi Khān Jahān [22]. Dans le sillage des armées et la suite des gouverneurs, les maîtres d'œuvre édifiaient mosquées et citadelles. Partout les soufis infiltraient les campagnes, laissant le souvenir de saints personnages dont le culte se substituait à celui des divinités locales [23].

On a beaucoup disputé de l'origine de ces conversions à l'islam : guerre sainte ou tolérance des conquérants, opportunisme ou révélation mystique; sans doute ces mobiles entrèrent-ils en

---

19. Voir *supra*, note 3.

20. §§ 48-54.

21. Blochmann, *Contributions*, pp. 64-65; A.H. Dani, *Bibliography of the Muslim inscriptions of Bengal up to 1538*, Dacca, 1957, p. 16.

22. Khān Jahān Ali fut gouverneur de Khalifatabad (l'actuelle Bagherat); cf. O'Malley, *Jessore*, dans *Bengal district gazetteers*, Calcutta, 1912, p. 23, 106, 140; Blochmann, *Notes on Arabic and Persian inscriptions*, dans *JASB* (1872), pp. 108-109. Pour ne mentionner que les villes principales, on sait que Satgaon était soumise au sultanat de Gaur en 861/1457 (Blochmann, *Contributions*, p. 65; Dani, *Bibliography*, p. 21), Barisal en 870/1455-56 (inscription de la mosquée de Mirganj, *JASB* 29 [1860], pp. 67, 407) et Sonargaon en 884/1484 (Blochmann, *ibid.*, p. 77; Dani, *ibid.*, p. 35). D'autres villes et territoires administrés par le sultanat de Gaur ont été reconnus d'après les monnaies et les inscriptons par Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 114-115.

23. Abdul Karim, *Social History*, pp. 39-140; M.E. Haq, *A History of Sufism in Bengal*, Dacca, 1975.

jeu selon les temps et les lieux [24]. Au demeurant, sous le masque des institutions islamiques [25], l'intégration des Hindous dans l'administration et l'armée continuait de se faire. A tel point que l'inconstance des dignitaires bengalis incita Nāsiruddin Mahmud à s'appuyer plutôt sur la puissante communauté des Musulmans étrangers venus du monde arabe et du monde irano-turc, qui formaient l'élite religieuse et marchande. Ses successeurs accordèrent leur confiance aux esclaves abyssins qui avaient été recrutés en grand nombre pour l'armée royale. En 1486 le chef de ceux-ci, Barbak, assassina le sultan et s'empara du trône [26].

Pour brève qu'elle eût été, la tyrannie sanglante de ces maires du palais éthiopiens (1486-1493) marqua l'histoire du Bengale au point d'entacher pour longtemps la réputation de ses dirigeants politiques. Tomé Pires se fit l'écho d'une détestable renommée — « qui tue le roi devient roi » — alors répandue dans tout le monde indien, rapportée également par Babur en 1529, puis par Nizāmuddin dans les dernières années du XVI^e siècle [27]. Il est

---

24. Sur l'islamisation de l'Inde en général, cf. le classique T.W. Arnold, *The Preaching of Islam*, Londres, 1896, rééd. Lahore, 1956. P. Hardy, *Modern European and Muslim explanations of conversion to Islam in South Asia. A preliminary survey of the literature*, dans *JRAS* 1977/2, pp. 177-206, fait le point de recherches plus récentes. Pour le Bengale, cf. Buchanan-Hamilton, India Office Library, mss EUR. D. 91, part 2, pp. 97-99, repris par M. Martin, *Eastern India*, II, p. 618; *Extracts from district reports regarding the causes of conversion to Muhammedanism*, dans *Census of India*, 1901, IV/1, Appendix 18; I.H. Quraishi, *The Muslim community* Id. *Early Muslim Rulers in Bengal and their non-Muslim subjects*, dans *Journal of the Asiatic Society of Pakistan* IV (1959), pp. 23-64; M.R. Tarafdar, *The Bengali Muslims in the Pre-Colonial Period : Problems of conversion, class formation and cultural evolution*, dans *Purusārtha* IX (1986), pp. 93-110.

25. A la fin du XVI^e siècle, le poète musulman bengali Sayyid Sultān se plaignait encore de ce que ses coreligionnaires, ne comprenant pas l'arabe, méconnaissaient les textes saints de l'islam et se contentaient de contes mythologiques, *Ophāte Rasūl*, éd. Ali Ahmad, Noakhali, S. 1356, p. 7. Sur l'intégration des croyances locales dans la pratique de l'islam, cf. Abdul Karim, *Social History*, pp. 143-144 et 158-170.

26. Huit mille Abyssins furent recrutés par le seul Barbak Shāh, selon Firishtah, *o.c.*, II, p. 218; A.B.M. Habibullah, *Later Ilyas Shahis and the Abyssinians (1442-1498)*, dans J. Sarkar, *The History of Bengal, Muslim period (1200-1757)*, Patna, 1973, pp. 130-141.

27. T. Pires écrit que cette coutume était originaire de Pasai (Sumatra), mais en attribue la pratique aux sultans abyssins qu'il croyait encore au

vrai que le meurtre de leur prédécesseur servit d'investiture aux sultans dits « abyssins », et sans doute aussi à Alāuddin Husayn qui usa de cette pratique alors incontestée.

Nous connaissons par l'empereur moghol Babur le climat politique de telles usurpations : « Une coutume étrange au Bengale veut que le trône se transmet rarement par héritage. Le roi a un siège déterminé de même que chacun des émirs, vizirs et dignitaires. On dit que ce qui est respecté au Bengale est ce trône lui-même ... Quiconque met le roi à mort et prend sa place sur le trône royal lorsque l'occasion s'en présente devient roi à son tour ... Ainsi, avant Sultan Alāuddin, père de Nusrat Shāh, un Ethiopien avait tué le roi, s'était assis sur le trône et avait régné un certain temps. Sultan Alāuddin tua l'Ethiopien et monta sur le trône. » [28]

On peut penser que Babur disposait d'informations exactes. Ses propos rejoignent ceux de son contemporain Tomé Pires qui écrivait que Alāuddin Husayn avait pris le pouvoir par la violence et que ce fait accompli avait été accepté [29]. La tradition rapportée par la *Lembrança* permet une interprétation plus nuancée. Recueillie sur place quelques mois après la mort de Husayn, elle semble avoir été répandue pour justifier la légitimité de sa lignée et couper court à toute contestation [30]. Or, les origines du célèbre sultan ont fait l'objet de savantes controverses, basées sur les dires des chroniqueurs musulmans, et surtout sur ceux du Portugais João de Barros [31] dont le témoignage était considéré jusqu'ici

---

pouvoir en 1515, alors qu'ils avaient été détrônés par Alāuddin Husayn Shāh dès 1493 (fol. 134; Babur, *o.c.*, p. 323; Nizamuddin, III, p. 268; Barros, IV/9-2 p. 462).

28. Babur, *o.c.*, pp. 322-323. L'auteur emploie ici le singulier pour désigner ce que la plupart des historiens nomment « Habshi kings». En réalité, seuls le premier (Barbak) et le dernier (Muzaffar) semblent avoir été éthiopiens. On ignore l'origine des autres qui furent des fantoches gouvernés par des eunuques abyssins installés au sérail (Pires, fol. 134). Pour leurs inscriptions cf. Blochmann, *Contributions*, pp. 81-85; A. Karim, *A fresh study of the Biral inscription of Saif al-Din Firuz Shāh*, dans *JAS Bangladesh* 17 (1972), pp. 1-10.

29. « Ils croient que personne ne peut tuer le roi sans le consentement de Dieu » (Pires, fol. 134).

20. Cf. l'excellent article de Romila Thapar, *Origin myths and the early Indian historical tradition*, dans *History and Society, essays in honour of Professor Niharanjan Ray*, éd. D.P. Chattopadhyaya, Calcutta, 1978, pp. 271-294.

31. Barros, IV/9-2, pp. 459-462.

comme le plus ancien et le plus crédible. Toutes ces sources sont désormais dépassées par le récit de 1521. En dissipant un malentendu fondamental, il exprime la croyance commune de l'époque et remet en cause quelques notions que l'on croyait acquises.

*

Dans le cas particulier de l'Inde, l'étude des traditions légendaires est une science auxiliaire de l'histoire. En l'absence de textes narratifs d'époque, elles s'inscrivent en contrepoint des données concrètes de l'épigraphie et de la numismatique. Rarement inspirées par des faits véridiques, les légendes portent le témoignage de la mémoire des hommes qui ne garde que ce qu'il lui plaît de retenir, ou ce que la persuasion lui impose. Elles présentent des variations dans le temps et l'espace, au gré des croyances des divers groupes sociaux qui les colportent. Si elles perpétuent parfois le souvenir des saints et des héros, elles furent souvent orientées à des fins de propagande, pour justifier la faveur d'une communauté puissante ou la légitimité d'un usurpateur [32].

Le personnage de Husayn Shāh n'a pas échappé à sa légende, qui n'apparaît qu'à la fin du XVI^e siècle avec la relation de Nizāmuddin. Sans préciser aucunement ses origines, ce chroniqueur le présente comme un simple soldat du sultan abyssin Muzaffar qui réussit à tuer son maître après avoir pénétré nuitamment dans le sérail [33]. Quelques années plus tard, Firishtah recueille une tradition plus élaborée : à la fois sharif et sayyid [34], Husayn est ori-

---

32. Cf. notre étude des légendes du Malabar dans *Les Musulmans du Kerala à l'époque de la découverte portugaise,* dans *Mare Luso-indicum* II (1973), pp. 4, 21-24 et dans *Mamale de Cananor,* Genève-Paris, 1975, pp. 34-36.

33. Nizamuddin, III, p. 270.

34. En Inde, les sayyid comme les sharif sont descendants de Mahomet par Hasan ou Husayn selon les communautés. D'après Burton, les sayyid par Hasan sont hommes de plume, les sharif par Husayn hommes d'épée (*The Book of the Thousand nights and a night,* Londres, 1894, IV, p. 209). Garcin de Tassy considère au contraire que les sayyid descendent du Prophète par Husayn (*Particularités de la religion musulmane dans l'Inde,* Paris, 1851, p. 22). Rappelons qu'en Inde le culte d'Hasan et Husayn est célébré par les sunnites comme par les chiites. Sur les sayyids du Bengale, cf. Abdul Karim, *Social History,* pp. 149-150.

ginaire de La Mecque; devenu ministre de Muzaffar, il fomente une révolte dont il prend la tête. Après une période de guerre civile, il s'empare du trône de Gaur et rétablit rapidement la paix en interdisant le pillage de la ville. Tout en donnant la préférence à cette tradition, Fierishtah mentionne la version de Muhammad Qandahāri selon laquelle Sharif Sayyid Husayn était commandant de la garde personnelle du sultan qu'il assassina dans ses appartements avec l'aide de seize complices [35].

A la fin du XVIII[e] siècle, Salim Zaidpuri reprend le récit de Firishtah en y ajoutant quelques détails sur les origines de Husayn : il était le fils d'un certain Ashraf Husayni, un sharif de La Mecque résidant à Tirmiz (sur l'Amou-darya). Au cours d'un voyage au Bengale, celui-ci avait logé chez le qadi de Chandpada qui avait gardé Husayn auprès de lui. S'étant chargé de son éducation, il l'avait marié à sa propre fille et l'avait recommandé au sultan de Gaur dont Husayn était devenu le ministre [36].

Les informations de Salim recoupent d'autres traditions répandues dans tout le district de Murshidabad, qui ne soufflent mot du sharif de La Mecque mais prétendent que Husayn était de mère hindoue; il avait été, dans son enfance, bouvier chez un brahmane qui avait reconnu sur son visage les signes d'un exceptionnel destin et l'avait envoyé à Gaur [37]. Dans un autre récit, découvert par Buchanan Hamilton dans une vieille mosquée de Pandua, il n'est pas non plus question des antécédents arabes d'Husayn : natif de Devnagar (Rangpur) il n'est autre que le petit-fils d'un sultan Ibrahim, lequel avait été détrôné par Jalāluddin, un Hindou converti à l'islam; après soixante-seize ans d'anarchie, Husayn avait chassé les usurpateurs et fait valoir ses droits au trône de Gaur [38].

---

35. Firishtah, IV, pp. 347-350.

36. Salim, *o.c.*, pp. 128-132.

37. G.D. Sarkar, *Some traditions about Husayn Shāh and notes on some arabic inscriptions from Murshidabad*, dans *JASB* 13/3 (1917), pp. 148-151.

38. Husayn Shāh est présenté comme fils de Sayyid Ashraf, lui-même fils d'Ibrahim Shāh, dans Buchanan Hamilton, India Office, mss EUR. D. 71, Dinajpur, pp. 72-78 et D. 74, Rangpur, pp. 215-216. L'auteur se réfère tantôt au manuscrit de Maldah, tantôt à celui de Pandua, qui sont un seul et même document dont la chronique s'arrête à la dernière année de l'Empereur moghol Humayun (1554-1555).

Dans cet imbroglio de légendes, l'on peut reconnaître deux cycles différents. L'un, sans doute privilégié par les Musulmans étrangers, rattache Husayn à la descendance du Prophète et à la ville sainte de l'islam. L'autre le relie aux traditions locales, en le faisant naître au Bengale d'une mère hindoue et descendre de ses anciens sultans, ou en faisant dépendre son sort de la prescience d'un brahmane. Tous deux comportent quelques données que l'on peut rapprocher de la réalité historique : le fait que Husayn soit le fils de Sayyid Ashraf al-Husayni est confirmé par la numismatique et l'épigraphie [39]; la plupart des inscriptions du début de son règne ont été relevées dans la proximité de deux villages nommés Chandpada, l'un dans la région de Murshidabad, l'autre près de Jessore [40]; les soixante-seize années bengalies comptées en deçà de son avènement (*c.* 899 H) [41] donnent la date de *c.* 823 B qui se situe dans les premières années du règne d'un sultan d'origine hindoue effectivement nommé Jalāluddin [42]. Mais rien ne permet de raccorder la lignée de Husayn à ce sultan Ibrahim qui aurait régné à Gaur, et dont le nom n'apparaît dans aucune monnaie ou inscription de cette époque; à moins qu'il ne s'agisse ici du prince Ibrahim de Jaunpur qui tenta de s'opposer à la montée du pouvoir hindou [43].

Il ne faut pas voir une évolution de la légende dans le fait que ses différentes versions apparaissent dans les textes selon un certain ordre chronologique. Quel qu'ait été le temps ou le lieu où elles ont surgi, elles ne témoignent que de l'importance que l'on

---

39. H.N. Wright, *Catalogue*, II, pl. V, pp. 167-168, 175; S. Lone-Poole, *The coins of the Muhammadan states of India in the British Museum*, Londres, 1885, pl. V-VI, pp. 108, 122, 128. Inscriptions de Machain B. 907/1501, de Maldah, B. 911/1505, deux inscriptions de Gaur B. 916/1510 et de Sonargaon B. 925/1519 dans Blochmann, *Contributions*, pp. 87-91; Dani, *Bibliography*, pp. 45-66.

40. G. Sarkar, *l.c.*, pp. 143-150; Blochmann, *Note on arabic and persian Bengal inscriptions*, dans *JASB* II (1873), p. 228.

41. La date de l'avènement de Husayn ne peut être calculé qu'à partir de la date de sa plus ancienne inscription connue à ce jour (899/1494) dans *Epigraphia Indo-moslemica*, 1929-1930, p. 13; Dani, *o.c.*, p. 15.

42. Il s'agit de Jalāluddin Rāja Kaṇs (B. 818-83/1414-1427 selon ses inscriptions); cf. Blochmann, *Contributions*, pp. 61 et 121.

43. C'est Ibrahim de Jaunpur (1416-1440) qui aurait assiégé Gaur et exigé la conversion à l'islam du futur Jalāluddin (voir *supra*, note 18).

attachait à la naissance d'un grand personnage; mais lorsqu'on peut les situer dans un contexte historique précis, elles permettent de saisir le sens dans lequel l'opinion publique était alors orientée. Dans le cadre particulier de cette étude — la région de Gaur au moment où Nusrat Shāh succédait à son père Husayn — ce sont les textes portugais qui nous livrent la tradition la plus courante à cette époque et nous donnent la clé de ses implications politiques.

*

Le célèbre chapitre « Per que maneira os Reys de Bengala vieram a ser Mouros » fait partie de la *Década IV* de la chronique de João de Barros, qui fut conçue avant 1567 et seulement publiée en 1615 à Madrid par les soins de J.B. Lavanha [44]. Ce texte était considéré comme le plus ancien témoignage d'une tradition sur laquelle furent basées les spéculations de la plupart des historiens locaux. Sans doute ces derniers n'eurent-ils pas accès à l'édition complète du texte de Barros, car ils méconnurent la préface que Lavanha composa pour la quatrième *Década,* dans laquelle il affirmait que João de Barros ne l'avait pas rédigée, et qu'il n'avait laissé que dix cahiers couverts de notes disparates qui n'étaient même pas écrites de sa propre main [45]. Lavanha avait dû interpréter des textes obscurs, supprimer des redites et combler des lacunes [46].

C'est ainsi que Lavanha / Barros nous conte l'histoire du premier sultan musulman du Bengale dont, à défaut d'une date précise, il situe l'avènement à « une centaine d'années » antérieurement

---

44. Barros, IV/9-2, pp. 459-465.

45. C. Boxer, *João de Barros, Portuguese Humanist and Historian of Asia,* New-Delhi, 1981, pp. 111-115. Cf. aussi la préface de l'édition de la *Década I* faite par António Baião, Coïmbre, 1932, pp. LVIII-LXXIII.

46. « João Baptista Lavanha aos que lerem esta quarta década », dans Barros, IV, pp. 2-5. « Polo que com mais trabalho, e maior estudo reformei esta quarta década que se de novo a compuzera, porque (imitando quanto me foi possível o estilo de João de Barros) accrescentei, ... a que se commetteo, capítulos inteiros, e grandes pedaços em outros (que tudo vai notado com comas), cortei, antepuz, e postpuz alguns, e cláusulas inteiras, para melhor disposição do que elles se tratava, ... ».

à la rédaction de ses notes. Donnée fausse, bien évidemment — le premier sultan indépendant, Shamsuddīn Ilyās Shāh, étant apparu en 1338 —, qui va cependant engendrer une erreur fondamentale, cette « centaine d'années » comptées rétrospectivement depuis la seconde moitié du XVI^e siècle autorisant l'excellent épigraphiste Henry Blochmann à identifier ce sultan fondateur au héros Husayn [47]. D'autant plus que celui-ci est un jeune noble arabe, originaire d'Aden, qui trompa la confiance du roi du Bengale pour le mettre à mort et s'emparer du trône, à l'instar du Sayyid Sharif Husayn Makki de Firishtah et de Salim [48]. Cet amalgame permit de rattacher la version suspecte de Barros à celle des deux chroniqueurs musulmans et d'accréditer l'hypothèse des origines arabes de Husayn. Mais celle-ci n'était pas acceptable pour ceux qui, s'appuyant sur les traditions de Murshidabad et de Rangpur présentaient Husayn comme un Indien, successeur d'anciens sultans du Bengale [49].

Cette controverse devra désormais être menée à la lumière de la tradition recueillie par l'auteur de la *Lembrança*, qui permet une étude critique du texte de João de Barros, puisqu'il s'agit très probablement de l'une des sources dont il s'est inspiré.

En 1521, les marchands arabes et persans de Gaur racontaient qu'au temps des rois hindous un jeune Arabe [50], originaire d'Aden, était arrivé à Chittagong à bord d'un navire monté par quatre cents hommes d'armes [51]. Après avoir débarqué et réglé ses affaires, il avait renvoyé son navire à Aden avec l'ordre de revenir à la prochaine mousson accompagné d'un bâtiment chargé de renforts [52]. Puis il s'était rendu au palais pour offrir ses services au roi.

Sensible à de flatteuses louanges, le souverain l'accepta pour vassal et lui octroya une pension ainsi qu'à ses hommes d'armes.

---

47. Blochmann, *l.c.*, p. 287.
48. Firishtah, IV, pp. 347-350; Salim, *o.c.*, pp. 128-132.
49. Buchanan Hamilton, voir *supra*, note 38; G. Sarkar, *l.c.*, pp. 143-150; Tarafdar, *Husain Shāh in Bengali literature*, dans *Indian Historical Quarterly* 32/1 (1956), pp. 56-80; S. Mondal, *History of Bengal, The Middle Age*, I, Calcutta, 1956, pp. 209-214.
50. §§ 48-54.
51. Deux cents selon Barros, IV/9-2, p. 460.
52. L'opération se fait en trois ou quatre temps, c'est-à-dire sur plusieurs années (*ibid.*).

L'occasion se présenta bientôt d'éprouver les mérites du jeune Arabe, lorsque l'armée de son protecteur fut battue par un rāja voisin, qui était le gendre du roi de Vijayanagar [53]. Il supplia le roi du Bengale de le charger de la revanche, ce qui lui fut accordé. Le jeune capitaine remporta la victoire grâce à ses trois cents guerriers arabes, et ramena à la cour le général ennemi dans une cage de fer [54]. Entre autres faveurs, il fut nommé capitaine de la garde personnelle du roi.

C'est alors qu'arrivèrent les navires d'Aden avec des renforts de deux mille sept cents hommes [55], qui lui permirent d'accomplir ce que personne n'attendait de lui : il assassina le roi alors qu'il se rendait au temple voisin. Puis il s'enferma dans le palais avec ses guerriers arabes, d'où il ne sortait que pour se livrer à des expéditions meurtrières. Il lui fallut une année entière pour exterminer tous les grands du royaume. Les Hindous furent désarmés, et ne purent garder chez eux aucune arme blanche de plus d'un empan, ceci sous peine de mort et de destruction de toute leur descendance [56]. Ainsi s'imposa le fondateur de la dynastie islamique auquel succédèrent ceux qui régnèrent depuis lors [57]. A la fin de 1521, l'on estimait à soixante-seize années le temps écoulé depuis cette prise de pouvoir.

---

53. Le roi d'Orissa selon Barros (*ibid.*) qui ne mentionne aucune parenté avec le roi de Vijayanagar. Il est vrai que les rājas d'Orissa furent fréquemmen en guerre contre les sultans du Bengale au cours du XV[e] siècle.

54. Ce détail manque dans la *Década IV*.

55. Mille cinq cents (*ibid.*).

56. Cette information importante n'apparaît pas dans la *Década IV*.

57. Martim Afonso de Melo Jusarte, qui fit plusieurs séjours au Bengale et fut l'un des informateurs de Barros, déclarait que treize rois s'étaient succédé en quarante ans (Barros, IV/9-2, p. 463). Ce chiffre ne correspond pas aux données de l''épigraphie et de la numismatique même pour l'époque la plus meurtrière (sept rois entre 1442 et 1493).

On peut relever d'autres différences entre le texte de la *Lembrança* et celui de la *Década IV* qui comporte quelques redondances. Lavanha ne se cache pas d'avoir développé certains passages pour les rendre plus explicites. Compte tenu de ce fait, on peut déceler dans son récit certains détails qui ne figurent pas dans la *Lembrança* : il signale le respect aveugle que les Bengalis éprouvaient pour l'édifice même du trône royal, ce qui était bien connu en Inde et fut rapporté par Babur (voir *supra*, p. 114). Les auteurs de la *Década IV* attribuent ce respect au fait que Dieu n'aurait pas permis que

Cette dernière phrase fait toute la différence entre le récit de la *Lembrança* et celui de la *Década IV*. Il est possible que Lavanha ne soit pas parvenu à déchiffrer ou à retrouver le nombre d'années noté dans les brouillons de João de Barros, nombre qu'il estima à « une centaine ». Or, les soixante-seize années comptées rétrospectivement à partir de 1521 nous ramènent à 1445, c'est-à-dire aux premières années du règne prestigieux de Nāsiruddin Mahmud, que Firishtah et Salim présentent comme un prince de la maison des Ilyās-Shāhides, élu par les nobles pour restaurer l'islam orthodoxe après le règne impie des Rāja Kaṇs [58]. En réalité, l'on ne sait rien des circonstances par lesquelles Nāsiruddin Mahmud accéda au trône de Gaur, ni la date de cet événement : dix ans s'écoulent entre la dernière monnaie des Rāja Kaṇs et la première inscription de Nāsiruddin Mahmud [59]. Ce silence plonge dans les ténèbres les origines de ce dernier dont le héros de la légende incarne peut-être le souvenir.

Quant au nombre soixante-seize, qui ne saurait être pris comme une donnée exacte, c'est précisément celui que trouve Buchanan Hamilton en comptabilisant la durée du temps des troubles consignés par le manuscrit de la mosquée de Pandua. Ce nombre est la preuve irréfutable que la relation de l'interprète portugais ne fut par forgée de toutes pièces. Au demeurant, s'il ne fait aucun doute que ce chiffre fut réellement entendu, il met en lumière deux interprétations différentes de la légende. En effet, les soixante-seize années de la *Lembrança* séparent 1521 de la prise

---

le régicide se maintienne sur le trône s'il n'en était pas plus digne que son prédécesseur, ce qui est aussi la raison donnée par Tomé Pires (*Suma oriental*, fol. 134). Il est donc probable que si la tradition rapportée par la *Lembrança* fut connue de Barros et de Lavanha, ces auteurs la complétèrent par d'autres témoignages écrits ou oraux dont celui de Martim Afonso de Melo Jusarte.

58. Firishtah, IV, p. 339; Salim, p. 120.

59. Monnaie d'Ahmad Shāh, B. 836/1432; inscription de Baliaghatta de Nasir al-din Mahmud, B. 847/1443, dans Blochmann, *Contributions*, pp. 104-105 et A.H. Dani, *Bibliography of the Muslim inscriptions of Bengal up to 1538*, Dacca, 1957, p. 16. Cf. aussi Z.A. Desai, *Correct attribution of the two so-called inscriptions of Nasir al-din Mahmud Shāh II of Bengal*, dans *JAS Bangladesh* 23 (1978), pp. 1-17. L'une de ces inscriptions doit être attribuée à Nāsiruddin Mahmud et date du début de son règne (Hazrat Pandua, 20.VI.1443). (22 rabi' I 847/20.VI.1443).

de pouvoir d'un sultan sayyid qui n'était pas Husayn Shāh, mais son ancêtre; tandis que pour le compilateur du manuscrit de Pandua, ce laps de temps est celui des révolutions de palais qui se succédèrent entre la chute d'un certain sultan Ibrahim jusqu'à l'avènement de son descendant Husayn [60]. Mais toutes deux attestent que la mémoire populaire avait gardé le souvenir de graves désordres survenus vers le milieu du XV[e] siècle. Tomé Pires, qui écrivait en 1515, y faisait aussi allusion quand il affirmait que la succession par régicide était pratiquée au Bengale depuis soixante-quatorze ans [61].

*

Le caractère légendaire de la tradition recueillie en 1521 ne nous autorise pas à résoudre le problème des origines de la dynastie des Husayn-Shāhides mais elle permet d'en dégager les données les plus sûres.

— Il se confirme qu'Husayn était sayyid ou se prétendait tel, selon ses inscriptions, ses monnaies et les sources narratives contemporaines, à savoir la *Lembrança* et les Mémoires de Babur [62].

— Le souvenir de Husayn Shāh, quelques mois après sa mort, était absolument distinct de celui que l'on disait être son ancêtre, un jeune Arabe venu fonder au Bengale une dynastie islamique. L'auteur de la *Lembrança* savait qui était Husayn [63] et n'aurait pas manqué de le reconnaître dans le héros de l'histoire si tel avait été le cas. La confusion n'apparaît qu'au début du XVII[e] siècle avec le récit de Firishtah, qui l'appelle Husayn Makki alors que ce nom d'origine n'existe dans aucune des inscriptions de ce sultan [64]. Il faut donc rejeter l'identification de Blochmann [65] et ne

60. Voir *supra*, pp. 116-117.

61. Pires, fol. 134.

62. Babur, *o.c.*, p. 321. Ceci est confirmé par des sources plus tardives (Firishtah, Salim Zaidpuri et le poète hindou Krishnadās Kavirāj (*Caitanya-caritāmrita*, éd. Sukumar Sen, New-Delhi, 1977), lequel vivait à la fin du XVI[e] siècle.

63. § 17.

64. Inscriptions de Husayn Shāh dans Dani, *Bibliography*, pp. 45-66 et M.F. Khan, *Three new inscriptions of Alāuddin Husayn Shāh*, dans *Epigraphia indica, Arabic and Persian supplement*, 1965, p. 73, pl. IX b.

65. Blochmann, *Note on arabic and persian Bengal inscriptions*, dans *JASB* II (1873), p. 287.

plus prendre en compte les hypothèses erronées qu'elle avait engendrées.

— Au début du XVI^e siècle, les Musulmans étrangers de Gaur évoquaient le souvenir d'un sultan venu d'Arabie, qui avait débarqué à Chittagong pour débarrasser, au prix d'une félonie, le royaume d'une lignée de rajas infidèles. Il était considéré comme le fondateur du sultanat du Bengale, et comme l'ancêtre de Husayn et de Nusrat Shāh. Dans la mémoire populaire, cet événement ne datait que de soixante-seize ans — mémoire de deux ou trois générations, qui se réfère à l'époque obscure de la chute des Rāja Kanṣ et de l'ascension mystérieuse de Nāsiruddin Mahmud. Les informateurs de la *Lembrança* ne savaient sans doute pas que l'islamisation du pouvoir royal datait du début du XIII^e siècle, ce que Tomé Pires pourtant n'ignorait pas[66]. Ils ne soupçonnaient pas non plus la conversion à l'islam de la lignée des Rāja Kanṣ; ils n'avaient retenu que leur origine hindoue, et les cultes idolâtres que certains d'entre eux n'avaient peut-être pas entièrement reniés.

— D'autres milieux musulmans, le plus souvent de souche bengalie, honoraient le souvenir d'autres héros de l'islam : Shamsuddīn Ilyās Shāh que l'on reconnaissait encore, à la fin du XVI^e siècle, comme le fondateur du sultanat[67], et Ibrahim de Jaunpur qui imposa le maintien du pouvoir islamique à Gaur lorsque celui-ci se trouva menacé par les princes hindous[68]. Ici se greffent les croyances selon lesquelles Husayn aurait été le successeur légitime de l'un ou de l'autre, après avoir chassé les usurpateurs qui avaient accaparé le trône de Gaur pendant soixante-seize ans.

— Le fait que le navigateur arabe ait débarqué à Chittagong et se soit rendu directement au palais royal laisse dans l'ombre un éventuel voyage qui l'aurait mené jusqu'à Gaur. Cet épisode est-il sous-entendu dans le récit ? Dans le cas contraire, il pourrait s'agir d'un emprunt fait à une autre légende inspirée par le souvenir d'un raid victorieux mené par un capitaine arabe contre

---

66. « ha trezemtos annos que os reis deste regno se tornarom mouros » (Pires, fol. 134).

67. Abul Fazl, Ain-i-Akbari, II, pp. 6-7.

68. Salim, *o.c.*, pp. 117-118; Abdul Karim, *Social History*, p. 130 et références de la note 18.

un roitelet hindou de la région de Chittagong; l'on aurait ainsi recueilli une tradition locale pour la rattacher à celles de l'islamisation du royaume de Gaur.

— Recueillie à Gaur en 1521, la plus ancienne version connue de ces légendes donne aux Husayn-Shāhides des traits que l'on retrouve dans l'une et l'autre tradition : le lignage arabe, mais aussi un passé bengali de soixante-seize années. Il est possible que l'affabulation cristallisée autour de ces deux postulats ait plus tard donné naissance à deux cycles de récits différents, mais rattachés directement à la seule personne d'Husayn. La *Lembrança* met en évidence les altérations subies par l'une et l'autre de ces traditions tardives. D'une part, Husayn Shāh ne pouvait être un sultan venu d'Arabie, puisqu'il n'était lui-même qu'un maillon d'une dynastie de souverains sayyids fondée au moins quatre décennies avant son avènement. D'autre part, parce qu'il était de souche sayyid, il ne pouvait se réclamer du sang d'Ilyās Shāh, né dans la domesticité des sultans Tughluq de Delhi [69], ni d'Ibrahim de Jaunpur, d'origine obscure, qui aurait été adopté par un eunuque de ces mêmes sultans [70]. Il faut donc considérer que la dynastie des Husayn-Shāhides avait une tout autre origine, liée aux inconnues qui recouvrent encore les révolutions de palais du XV[e] siècle et l'identité des sultans qui se succédèrent alors.

*

La légende rapportée par l'interprète de l'ambassade portugaise est significative de l'orientation politique des débuts du règne de Nusrat, fils de Husayn. Recueillie dans les milieux marchands de Gaur, elle témoigne que la tradition relative aux origines arabes de la dynastie régnante était alors courante, sans doute privilégiée par le pouvoir et largement diffusée par les Musulmans étrangers.

---

69. Buchanan Hamilton, India Office, mss EUR. D. 71, Dinajpur, I, pp. 72-73; S. Mondal, *o.c.*, p. 138. Shamsuddin Ilyās aurait été originaire du Sijistān selon al-Sakhāvi (*al-Ḍaw al-lāmi' li-ahl al-qarn al-tāsi'*, Le Caire, H. 1303/1925, II, p. 313, cité par Abdul Karim, *Social History*, p. 141) et frère de lait du sultan Ali Mubarak Tughluq selon Salim,*o.c.*, p. 195.

70. Wright, *o.c.*, II, p. 206.

Si cette tradition insiste sur les liens de Nusrat Shāh avec la lignée du Prophète, elle souligne aussi ses attaches avec la terre du Bengale. Ne descend-il pas d'un héros qui s'en fit d'emblée le défenseur, assumant victorieusement, dès ses débuts, la fonction spécifique du raja ?[71] N'a-t-il pas au moins deux générations d'ascendants qui ont partagé le destin du pays, dont un père qui lui rendit la paix et la prospérité après l'avoir débarrassé d'un tyran éthiopien ? Le poète hindou Vijaya Gupta le comparait au héros de la *Bhagavad-Gita* : « Le sultan Husayn Shāh, joyau des rois, est Arjuna dans le combat. Tel le soleil levant, par la force de ses bras il gouverne la terre. Sous sa protection, ses sujets vivent dans une grande joie »[72]. Ces convictions, attestées par les seules sources contemporaines, s'accordent avec ce que l'on sait de la politique menée par Husayn : un ferme attachement aux plus pures traditions de l'islam, mais aussi le souci de composer avec les croyances locales, qui se traduisit par la volonté d'associer la communauté hindoue à l'administration du royaume[73] et de tolérer, les textes en fait foi[74], le développement de sa culture originelle.

---

71. § 51.

72. Vijaya Gupta, *Padmā Purāna*, Calcutta University Press, 1965, p. 7.

73. M.R. Tarafdar donne la liste des hautes charges confiées à des Hindous dans *Husain Shahis' Bengal*, p. 64, d'après des sources contemporaines dont Brindavandās, *Srī Chaitanya Bhagavat*, éd. M.K. Ghosh, Calcutta, s.d.

74. Husayn Shāh éprouvait beaucoup de respect pour le réformateur vichnouite Chaitanya. Le poète Brindavandās rapporte que lors de la visite du saint au pays de Gaur, Husayn Shāh « l'indomptable » le désigna comme » celui que les Hindous appellent Krisna et les Musulmans Khoda » et qu'il ajouta : « Que personne ne le dérange, qu'il vive selon ses Ecritures. Ni le Qadi, ni le Kotwal ne doivent rien lui dire, sinon je les tuerai... C'est un dieu visible, il n'y a pas de doute... » (*Srī Caitanya Bhagavat*, éd. Sukumar Sen, New-Delhi, 1982, p. 274). L'on doit nuancer de telles appréciations qui n'étaient pas exemptes d'arrière-pensées politiques. Husayn Shāh, qui avait ordonné la destruction de temples au début de son règne et se heurtait à la résistance des brahmanes orthodoxes, ne s'opposait pas à l'essor des cultes de dévotion vichnouites. Pour la même raison, il aurait encouragé le développement de la littérature en langue bengalie dans le but de laisser le sanskrit tomber en désuétude (cf. M.R. Tarafdar, *o.c.*, au chapitre « Islam and other religious systems », pp. 189-237).

2. NUSRAT SHĀH. POUVOIR CENTRAL ET POUVOIRS LOCAUX

Les audiences accordées par Nusrat Shāh à l'ambassade portugaise sont les premières qui aient été données par un sultan du Bengale à des Européens. Ce sont aussi les seules qui aient inspiré une relation écrite qui permette de saisir la personnalité d'un souverain jusqu'alors figé dans la froideur des inscriptions ou par le laconisme des chroniques [1].

La *Lembrança* établit de manière irréfutable que le sultan Nāsiruddin Abul Muzaffar Nusrat Shāh occupait le trône de Gaur en novembre 1521. Il n'est pas nommément désigné dans ce texte, mais clairement identifié comme étant le fils et successeur de Husayn [2]. C'est ainsi qu'il apparaît dès 1516 sur des monnaies frappées à son nom [3]. On ne sait si ce droit lui avait été accordé au titre de *yuvarāja* [4] ou s'il avait été usurpé à l'occasion d'une rébellion. La première hypothèse est la plus vraisemblable si l'on en croit l'empereur Babur qui remarquait que Husayn, en rétablissant l'héritage par filiation, avait brisé la chaîne des régicides qui avaient prévalu au siècle précédent [5]. Les chroniqueurs soulignent que Nusrat Shāh avait pris le pouvoir sans occire aucun de ses dix-huit frères [6]; clémence insigne en un temps où les rivalités étaient si féroces que les sultans marquaient le plus souvent leur avènement par le meurtre de tous les princes du sang. On croit

---

1. Dani, *Bibliography of Muslim inscriptions*, pp. 67 et suivs.; Babur, pp. 323, 409-416; Nizām, III, pp. 268-271; Firishtah, IV, pp. 351-353; Salim, pp. 134-137; Jadunath Sarkar donne une bonne synthèse du règne de Nusrat Shāh, *History of Bengal*, II, pp. 125-129. Cf. aussi Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, passim.

2. § 79. La dernière inscription de Husayn Shāh date de 925/1519 (inscription de Sonargaon, Dani, *Bibliography*, p. 61) que l'on peut considérer comme l'année de sa mort. La première inscription de Nusrat Shāh en tant que sultan de Gaur est de B. 926/1520 (Dani, *ibid.*, p. 67).

3. Wright, *Catalogue*, II, pp. 177-178.

4. Le *yuvarāja* était l'héritier du trône, désigné par le souverain régnant qui lui déléguait généralement certains pouvoirs.

5. Babur, p. 323; Nizām, III, p. 268.

6. Firishtah, IV, p. 351; Salim, p. 134.

volontiers à cette mansuétude quand on découvre le noble caractère du souverain que rencontra la délégation portugaise.

Au premier abord, les Portugais ne virent en lui qu'un prince souriant, au rire facile, voire insolent lorsqu'il s'esclaffe à la vue de ses hôtes affublés de robes d'honneur par-dessus chausses et pourpoints [7]. Plus tard, ils s'affligeront de sa désinvolture lorsqu'ils devront languir, désœuvrés, dans la cité de Gaur en attendant son bon plaisir. Ils s'indigneront enfin du sort qu'il leur réserve : la mise à mort par décapitation, ordonnée sur la foi de propos calomnieux d'un Roume bien en cour [8].

Au terme de l'incident qui suit cette condamnation, Nusrat Shāh montrera un tout autre visage. Il s'inquiète des cris de notre auteur et le fait comparaître en sa présence. Son désir de tirer au clair une affaire douteuse et de fonder sa propre opinion sur un débat ouvert, l'attention bienveillante qu'il accorde à la plaidoirie de l'humble interprète, tous ces traits composent un personnage remarquable, assez curieux de vérité pour improviser sur le champ une enquête, assez sage pour revenir sur sa décision et annuler la fatale sentence. Est-il allé, comme le prétend le truchement de l'ambassade, jusqu'à reconnaître ses torts ? [9] Sans doute ne doit-on pas prendre à la lettre des propos que celui-ci rapporte dans le but évident d'exalter ses propres mérites, à moins de mettre sur le compte de l'ironie royale les paroles flatteuses qui lui furent prodiguées.

C'est dans la mesure où l'on accorde quelque crédit à ces discours que l'on peut apprécier la prudence du Sultan, qui ne fit aucun cas des querelles portugaises et se garda d'octroyer aux ambassadeurs quelque privilège qui engageât l'avenir. Il se contenta de leur donner la liberté de voyager sous la protection de ses fonctionnaires, qui contrôlèrent de ce fait leurs mouvements et leurs transactions. Ces mêmes discours soulignent la fermeté avec laquelle il traitait ses dignitaires [10] et s'accordent avec le souvenir qu'ont transmis les chroniques locales : celui d'un souverain

---

7. § 44
8. § 63.
9. §§ 81-82.
10. § 86.

d'esprit ouvert, d'un politique avisé qui sut maintenir l'intégrité de son territoire dans des circonstances difficiles et que l'empereur Babur comptait parmi les cinq plus grands rois de l'Inde [11].

♣

Lors de ses deux visites à la citadelle royale, l'interprète de l'ambassade portugaise n'eut pas la possibilité de reconnaître les prérogatives et les limites du pouvoir personnel de Nusrat Shāh, mais il eut le rare privilège de l'observer dans l'exercice de l'une des fonctions essentielles de son gouvernement, celle de convoquer et de présider le *darbār* [12], ce conseil largement ouvert qui groupait certains notables du pays et les témoins de l'affaire dont on devait débattre. Dans le cas particulier dont nous avons parlé plus haut, l'enquête fut spontanément décidée par le Sultan et commença sur le champ, mais elle fut préparée hors du palais, dans une mosquée où l'on fit venir les parties en cause, dont les propos furent consignés par des scribes sous le contrôle du secrétaire; puis tous se rendirent à la cour du Sultan auquel on fit lecture des procès-verbaux en présence des nobles. C'est après avoir questionné les personnes de son choix et avoir donné la parole à ceux qui l'avaient demandée que le Sultan prit sa décision et donna ses ordres.

Malgré la véhémence de certains propos, l'auteur de la *Lembrança* donne à cette scène un ton de bonhomie qui tient sans doute à la personnalité de Nusrat Shāh, mais qui ne permet pas de juger de la qualité du climat de confiance qui régnait à l'intérieur de la citadelle de Gaur. Celle-ci était gardée par quelque mille cinq cents hommes d'armes [13], tous vassaux du principal

---

11. Babur, p. 322. Selon Salim (p. 136), l'humeur enjouée de Nusrat Shāh s'assombrit à la fin de son règne au point de devenir despotique et cruelle. Il périt assassiné par un de ses serviteurs en 1532.

12. §§ 66-82. On peut ici faire une comparaison avec la description du *darbār* réuni à Pandua au siècle précédent selon les sources chinoises (Bagchi, *l.c.*, pp. 121-122, 126-127, 131).

13. §§ 38 et 55. On ne sait si les cent cinquante eunuques qui gardaient chacune des neuf portes sont compris dans ce nombre (§ 45).

enseigne [14]. Notre interprète insiste par ailleurs sur les précautions dont le Sultan s'entourait : les visiteurs étaient fouillés neuf fois « jusqu'aux cheveux » avant de paraître en sa présence [15]; les cinq cents nobles de sa garde personnelle le protégeaient à l'intérieur du palais et l'escortaient lorsqu'il sortait en ville [16]. La citadelle abritait en outre quatre mille cinq cents chevaux et neuf cent quatorze éléphants de guerre dressés pour lancer des javelots avec leur trompe et pour combattre avec des épées fixées à leurs défenses [17]. Ces mesures de précaution étaient bien nécessaires dans un pays où le régicide était monnaie courante.

Le témoignage de la *Lembrança* ne porte que sur les forces militaires de la maison royale et ne permet pas d'évaluer le réel potentiel des armées du sultanat, que venaient grossir, en cas d'invasion, les compagnies des seigneurs vassaux. Les menaces qui pesaient constamment aux frontières tenaient en alerte les dispositifs de défense. C'est aux Mémoires de Babur et aux chroniques des provinces de l'Est qu'il faut se référer pour découvrir le Bengale en guerre [18], ses forteresses dressées dans les marais, sa flotte insaisissable dans le labyrinthe des eaux [19], ses redoutables artilleurs [20], et toute une stratégie basée sur l'attirail classique des batailles rangées autant que sur les pièges tendus par la nature. Mais ces mêmes chroniques, limitées à l'histoire des marches, ne donnent pas une vision d'ensemble des territoires où l'autorité du sultan Nusrat Shāh était acceptée sans conteste.

---

14. § 46.
15. § 42.
16. § 55. L'auteur en compte quatre cents dans la salle du trône (§ 44). Tarafdar cite quelques allusions à la garde royale dans les textes littéraires de l'époque, *Husain Shahi's Bengal*, p. 95. Selon Abdum Karim, *o.c.*, p. 249, le chef des gardes du corps était traditionnellement un *Chatri Kesava*.
17. § 57. Les éléphants avaient l'avantage d'être mobiles en terrain marécageux.
18. Babur, pp. 411-415; *Ahom Buranji*, éd. G.C. Barua, Calcutta, 1930, analysé et élargi à d'autres sources par Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 103-107. Cf. aussi Abdul Karim, *o.c.*, pp. 362-382.
19. Le *Mir bahr* était l'amiral de la flotte intérieure selon l'inscription de Navagram (1525) dans Abdul Karim, *Note on the Navagram inscription of Nusrat Shāh*, dans *JAS Bangladesh* 17/2 (1972), p. 6.
20. Babur précise que les Bengalis, excellents artilleurs, ne tiraient pas en visant un point particulier mais à toute volée (p. 413).

L'emphase des inscriptions qui donnent aux raids heureux un renom de conquête, ne nous autorise pas à reconnaître le moment où la souveraineté du sultan de Gaur fut reconnue sur le bassin oriental du Gange, mais il semble bien que le mot Bengale (*Vanga*), après avoir désigné la façade maritime du delta, s'appliquait déjà, au début du XVI[e] siècle, à une entité politique réelle, à laquelle avaient aspiré tous ses dirigeants depuis Shamsuddīn Ilyās Shāh, premier *Shāh-i-Bangalah* (1338). Les campagnes de Husayn en avaient tracé les limites territoriales [21] en maintenant la poussée de ses ennemis séculaires : rajas d'Orissa refoulés sur la rive droite de la Suvarnarekha [22], princes assamais de Kamta et de Kamrup où Hajo avait été soumise. Au nord-ouest, la route des invasions avait été pacifiée par la conquête du Bihar septentrional, d'autant plus que le déclin du sultanat de Delhi avait éloigné pour un temps la menace de ses incursions [23]. Au sud-est, la crise la plus grave opposait les sultans de Gaur aux rajas de Tripura et d'Arakan en une guerre triangulaire aux imbrications inextricables, dont le but le plus apparent était la possession de Chittagong. La fièvre des conflits n'était pas éteinte dans cette ville lorsque l'ambassade portugaise y fut constituée, au début de l'automne 1521. Aussi n'est-il pas inutile de rappeler des événements encore récents qui éclairent quelque peu les étranges intrigues tramées par certains résidents portugais de la cité [24].

Il n'était pas surprenant que Chittagong ait été l'objet de tant de convoitises. Située sur la rive nord de la Karnaphuli, un peu en arrière de son embouchure, elle commandait à la fois l'entrée du delta du Gange et l'accès aux routes de l'Indochine septentrionale, par le Tripura et l'Arakan. L'étymologie de son nom même est disputée entre ceux qui se réclament de l'antique Chatigrama, de tradition bouddhique, ou de *Chatt-al-Ganga* (arabe : embou-

---

21. Soulignons ici l'erreur de Duarte Barbosa, qui écrivait que l'intérieur du Bengale était vers 1515 sous la dépendance du roi de Vijayanagar (éd. Longworth Dames, *o.c.*, vol. 2, p. 135).

22. Cette frontière a été située par Tarafdar, *Husain Shāh in Bengali literature*, p. 64.

23. J.N. Sarkar, *o.c.*, pp. 145-150; Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, p. 49, et *The frontiers of Bengal under the Husain Shahis' rulers*, dans *Bengal past and present* 77 (1958), pp. 48-59.

24. Voir *supra*, L.F. Thomaz, « La mission à Gaur », p. 83.

chure du Gange), tête de pont de l'Islam [25]. La coexistence de ces deux cultures avait été favorisée par le cosmopolitisme de la ville où se pressaient Arabes et Persans, marchands du Sud-Est asiatique, Ethiopiens et Indiens de toute origine [26].

En sept ans, Chittagong avait changé quatre fois de maître. Soumise dans le passé aux rajas bouddhistes de l'Arakan, elle avait été parfois, pour de courtes périodes, tributaire du sultan de Gaur [27]. Barbak Shāh (1459-1474) l'avait finalement annexée [28]. En 1513, alors que la guerre faisait rage entre Husaeyn et le raja de Tripura, ce dernier avait dépêché à Chittagong son général Raya Chāchang qui s'en était emparé [29]. Husayn l'avait reconquise quelque temps plus tard, mais la poursuite des combats aux frontières de Tripura l'avait contraint à relâcher son emprise et à céder la place après quelques mois aux armées de Men-Ra-dze

---

25. Chatigrama aurait été fondée au VI^e siècle selon S.C. Das, *A note on the antiquity of Chittagong compiled from the Tibetan works Pagsan-Jon-Zan-Tara Natha*, dans *JASB*, Letters, 1898, pp. 20-28; sur ses origines islamiques, cf. Abdul Karim, *Social and Cultural History of Bengal*, I, Karachi, 1963, p. 43; A.H. Dani, *Early Muslim contact with Bengal*, dans *Proceedings of the Pakistan History conference*, Karachi, 1951. Citons pour mémoire la très médiocre étude de S.H.H. Naqvi et A. Karim, *Historical background of the port of Chittagong*, dans *Pakistan Geographical Review*, juillet 1967, pp. 86-94.

26. L'idiome dominant à Chittagong en 1518 était indo-européen selon D. João de Lima : « a fala é casi como a de Goa » (konkani). Il semble désigner ainsi le bengali.

27. Elle était vassale de Gaur en 1417 (Bhattasali, *Coins and chronology, o.c.*, p. 119) et fut occupée par un prince arakanais en 1459 (Hall, *Burma, Londres*, 1950, p. 52).

28. Inscription de la mosquée de Rasti Khan (1473) dans Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, p. 56, note 4.

29. Cette date (ère Saka 1435/36) est donnée par le *Rājmala*, poème composé en bengali par les brahmanes de Tripura au début du XV^e siècle et continué ensuite (*Rājmala*, éd. Kaliprasama Sen, Agartala, 2 vol.); J. Long, *Analysis of the Bengali poem Rājmala or Chronicles of Tripura*, dans *JASB* 19 (1850), pp. 533-557. Elle est confirmée par une monnaie trouvée sur le site (Saka 1435), S.N.H. Rizvi, *Bangladesh district Gazetteers. Chittagong*, Dacca, 1975, p. 145, et bien située dans le temps par Tomé Pires qui écrivait en 1515-1516 : « il y a trois ans qu'ils se sont révoltés contre le Bengale » (fol. 134), en parlant de la reprise de la guerre par Tripura.

(1501-1523), alors raja de l'Arakan [30]. Elle avait été enfin reprise par Nusrat Shāh qui s'efforçait de la rattacher solidement au royaume [31].

La littérature bengalie nous a laissé les noms de deux gouverneurs des sultans de Gaur, Paragal Khān et son fils Chhuti Khān, protecteurs des poètes Kavindra Parameśvara et Śrikara Nandi qui avaient traduit en bengali le *Mahābhārata* [32]. Il est difficile de situer ces deux notables dans la chronologie du règne de Husayn, mais on sait qu'ils avaient été choisis, comme tous les gouverneurs de la ville, dans la famille des Rāsti Khān, issue d'un ancêtre musulman marié à une brahmane [33]. João de Barros désigne sous ce nom (« Rete Cam ») celui qui avait été en poste à Chittagong, par intermittences, entre 1512 et 1521 [34]. Il semble que le règne de Nusrat Shāh ait favorisé un regain de l'influence musulmane, car les vieilles familles de la région lui attribuaient, il y a un siècle encore, l'islamisation de la cité. L'on disait que Nusrat Shāh y avait été incité par son gendre Alfa Husayni de Bagdad, qui prétendait descendre de Fatima, et qui possédait

---

30. A.B.M. Habibullah, *Arakan in the pre-mughal history of Bengal*, dans *JASB*, Letters, 11 (1945), pp. 33-38. Lors des conquêtes de Sher Shāh, le raja d'Arakan soumettra Chittagong jusqu'à l'arrivée des Moghols, cf. S.B. Qanungo, *Chittagong during the Afghan rule, 1539-1580*, dans *JAS Bangladesh* 21 (1976), pp. 57-75, et S.M. Ali, *Arakan rule in Chittagong, 1550-1666*, dans *JAS Pakistan and Bangladesh* 12/3 (1967), pp. 333-352.

31. La date de cette reconquête est incertaine. On sait seulement que D. João da Silveira, au début de 1518, trouva la ville « em Bengala », territoire bien distinct de l'Arakan, cité quelques lignes plus loin (D. João de Lima à D. Manuel, de Cochin, 28.XII.1518; voir *infra*, doc. 3). Cette source ne donne pas le nom du port, mais sa description répond à ce que l'on sait de Chittagong auquel il est identifié par les chroniqueurs (Castanheda, IV/38, p. 441; Barros, III/3-3, p. 136). La *Lembrança* précise que le gouverneur de la ville était alors Abbās Khān (§ 80) dont on ne trouve pas mention dans la généalogie des gouverneurs — apocryphe il est vrai — citée à la note 33.

32. Srikara Nandi, *Ashvamedha Parva*, éd. B.B. Kavyathirtha et D.C. Sen, Calcutta, 1312 B.S.; Kavindra Paramesvara, *Paragali Nahabharat*, éd. G.N. Sastri, Dhubri, Assam, s.d.

33. Le poète Muhammad Khān, qui vivait au XVII[e] siècle, en a établi la généalogie, partiellement reproduite par Abdul Karim, *Social History*, p. 146, note 2. Celle-ci doit être utilisée avec prudence, les mêmes personnages portant des titres différents.

34. Barros, III/8-2, p. 256.

tant de bateaux et d'esclaves qu'il avait la maîtrise du trafic sur les voies d'eau qui menaient de Gaur à Chittagong[35]. En fait, comme nous l'avons vu, les traditions musulmanes de ce port étaient beaucoup plus anciennes.

L'auteur de la *Lembrança* témoigne que Nusrat Shāh se préoccupait de Chittagong dont il avait nommé le nouveau gouverneur en sa présence[36]. Ses propos sont révélateurs de l'instabilité qui régnait alors dans la ville. On regrette que sa prudence l'ait retenu d'exposer les données de la partie qui s'y jouait alors, mais il est évident que la situation était assez confuse pour donner libre cours aux menées ambitieuses de capitaines d'aventure. Il semble que les guerriers roumes, que les Portugais avaient mis en déroute à Diu en février 1509[37] — et qui avaient depuis erré le long des côtes de l'Inde en quête d'une place à prendre[38] — tentaient de s'implanter à Chittagong. Il est probable qu'ils agissaient ainsi avec l'assentiment de Nusrat Shāh puisqu'un de leurs chefs, Majlis Rumi, était influent à la cour de Gaur[39]. Le Sultan avait-il besoin de leurs services pour faire face aux entreprises toujours menaçantes des princes de Tripura et d'Arakan ? Ne dédaignait-il point de se ménager aussi quelques rénégats portugais, ce qui expliquerait l'audience accordée à l'un d'eux ?[40] Par ailleurs, quel pouvoir les communautés hindoues exerçaient-elles encore à Chittagong ?

---

35. Hamidullah Khān, *Ahadith ul Khwanin*, Calcutta, 1871, commenté par H. Blochmann, *On a new king of Bengal (Alauddin Firuz Shāh) and notes on the Husaini kings of Bengal and their conquest of Chatgaon*, dans *JASB* 41 (1872), pp. 331-340.

36. Il s'agit de « Melique Cuil » (§ 86).

37. En février 1509, le Vice-Roi D. Francisco de Almeida avait infligé une défaite sévère à la flotte mamelouke d'Amir Husayn, devant Diu; cf. Jean Aubin, *Albuquerque et les négociations de Cambaye*, dans *Mare Luso-indicum* I (1971), pp. 12-17.

38. Les transfuges de la bataille de Diu avaient d'abord tenté de s'établir à Goa (1509-1510), Castanheda, III/43, p. 107.

39. § 63. Bien que désigné ici par le mot *Rumi*, il s'agit peut-être ici de ce « Maxeliz, Mouro Bengala de nação » qui trompa la confiance des Portugais à Malacca en 1514 (Barros, II/9-6). Cf. aussi Castanheda, III/90, Correia, II, pp. 280-287, et l'étude de R. Bishop Smith, *Jorge Alvares, the first Portuguese to sail to China*, [Lisbonne, 1972], pp. 8-9.

40. Cristóvão Jusarte, v. *supra*, L.F. Thomaz, « La mission à Gaur », pp. 68-69, 85.

Malgré les questions qu'elle fait naître, la lecture de la *Lembrança* met en lumière une situation politique jusqu'ici méconnue : au début de 1522, quelque trois ans après la reconquête, le sultan de Gaur n'était pas le maître absolu de Chittagong; il devait pour s'y maintenir composer avec des éléments étrangers : Roumes et rénégats portugais occupaient militairement une place forte dominant la ville où ils se déplaçaient en armes [41], sous le commandement d'Ali Agha Rumi.

A l'intérieur des frontières, la répartition des vestiges épigraphiques témoigne que le sultan de Gaur, « Seigneur de la terre et de la mer » [42] avait réussi à soumettre à sa domination tous les territoires du delta à l'exception peut-être de la frange indécise des Sundarbans. Ces empreintes du passé sont parfois illusoires, en évoquant une harmonie qui ne correspond pas toujours à la réalité politique, que seuls perçoivent ceux qui l'ont vécue. L'auteur de la *Lembrança* n'avait pas les éléments pour juger de la situation intérieure du pays, mais il en a noté quelques discordances.

La piraterie ravageait les voies d'eau du sud-est du delta [43]. Sans doute était-elle, comme souvent à cette époque, la pourvoyeuse et la complice de roitelets locaux, toujours prêts à se dérober à l'allégeance toute formelle qui les rattachait au sultan de Gaur. Le comportement de certains gouverneurs était parfois suspect : Abbàs Khān, « regedor de Noamaluco », ne déclarait-il pas à l'auteur de la *Lembrança* qu'il était « le roi de cette contrée » ? L'arrogance de tels propos s'accordait assurément avec des intrigues assez compromettantes pour avoir acculé ce personnage à la fuite, laquelle fut prévenue par un émissaire du Sultan

---

41. Des lances, des arcs et de bonnes arquebuses, § 89.

42. Inscription de Mahalbari (1500), dans A.K.M Zakaria, *Mahalbari inscription of Husayn Shāh,* dans *JAS Bangladesh* 21-22 (1976-1977), pp. 20-25.

43. *Lembrança,* §§ 7, 17, 88. La naissance de la piraterie dans la région est attribuée aux Moghs, originaires de l'arrière-pays de Chittagong, auxquels s'étaient joints, plus tard, « un ramassis de Portugais fugitifs » (selon Modave, J. Deloche, *Voyage en Inde du Comte de Modave (1773-1776), Nouveaux mémoires sur l'Etat actuel du Bengale et de l'Hindoustan,* Paris, 1971, pp. 68-69). Cette notation tardive a des antécédents plus anciens. La présence de Portugais hors la loi, vivant comme des « hommes sauvages et des chevaux indomptés » est signalée par Linschoten en 1596 (*The Voyage of J.H. van Linschoten to the East Indies,* éd. A.C. Burnell et P.A. Tiele, Londres, 1885, I, p. 95), puis par d'autres voyageurs.

qui le ramena à la Cour [44]. Il devait réussir son évasion l'année suivante et s'établir pour un temps dans une place forte qu'il avait fait construire dans la rivière de Tenasserim.

João de Barros, qui cite ici son informateur Domingos de Seixas, nous conte en effet l'aventure d'un Rāsti Khān, qui avait servi neuf ans le sultan du Bengale « et volé tout le pays » en assumant la charge de gouverneur de deux villes à la fois : Chittagong et « Noamaluco » [45]. On peut penser qu'il s'agit de cet Abbās Khān, révoqué par Nusrat Shāh et remplacé par « Melique Cuil » à la fin de 1521 lors de la mission portugaise à Gaur [46]. Cette double attribution est tout à fait conforme à la coutume bengalie de l'époque où les hauts fonctionnaires cumulaient les charges; elle éclaire un passage obscur de la *Lembrança*, au moment où Abbās Khān réclame aux Portugais quelque présent, et que l'interprète rétorque qu'il n'aura « rien de plus que ce qu'il avait reçu à Chittagong » [47]; elle explique enfin pourquoi « Melique Cuil » son successeur, s'était longuement attardé à « Noamaluco » avant de rejoindre Chittagong [48].

Révélées par les sources portugaises, les activités de cet Abbās Khān confirment certains caractères du pouvoir régional que l'on peut retrouver dans le texte des inscriptions et la mémoire des traditions. L'autorité du Sultan sur les provinces du delta reposait essentiellement sur le rôle joué par les gouverneurs. Ainsi, le règne de Nāsiruddin Mahmud (1442-1459) avait déjà laissé des traces de leur influence, particulièrement dans le bassin du Bhairab qui avait été reconnu et sounis par son *vazīr*, le saint- guerrier

---

44. §§ 11 et 16.
45. Barros, III/8-2.
46. § 86.
47. § 11. C'est une allusion à un événement antérieur, lorsque ce personnage était sans doute en poste à Chittagong.
48. §§ 86 et 88.
49. Le gouverneur qui était en poste à Chittagong lors du voyage de D. João da Silveira (1518) est nommé Abarcão dans notre texte (§ 89) et celui de « Noamaluco » Ahbascão (§ 14). On peut penser qu'il s'agit du même personnage, celui-là même qui avait servi neuf ans le sultan de Gaur dans ces deux villes, c'est-à-dire *c.* 1512 - *c.* 1521 (Barros, *ibid.*). Sur ce personnage, cf. *supra*, L.F. Thomaz, « La mission à Gaur », p. 93.

Khān Jahān [50]. Après le temps des régicides, cette domination avait été affirmée puis élargie par Husayn Shāh. On connaît mal les structures administratives du sultanat de Gaur, sur lesquelles on ne peut recueillir que des informations ponctuelles qui n'autorisent aucune généralisation. Les circonscriptions territoriales (*sarkār*) consignées en 1582 par les fonctionnaires moghols [51] ne permettent pas d'assurer qu'elles aient recouvert un découpage antérieur, d'autant plus que le conquérant afghan Sher Shāh avait introduit entre temps (1541-1545) des modifications importantes [52]. Les limites des anciennes provinces (*arṣah, mulk* ou *iqlīm* selon les régions), elles-mêmes divisées en *mahal*, demeurent imprécises [53]. Il semble que tout s'ordonnait autour de villes principales, pour autant que les cataclysmes ne les eussent réduites à néant. La numismatique nous a transmis le nom de celles où l'on battait monnaie et qui étaient peut-être aussi des centres administratifs [54].

La *Lembrança* précise que Sonargaon avait un *regedor*, ainsi que Chittagong et « Noamaluco » (bengali : *Nava Muluk* : « nouvelle capitale ») dont le toponyme ne se prête qu'à des identifications hasardeuses [55]. L'existence d'un *vazīr* est confirmée dans ces deux premières villes par des sources locales d'époque, mais la tradition n'a retenu qu'un troisième gouvernement provincial, celui du Sud — *Haveli Dakhsin sahar* — dont le siège se déplaçait

---

50. Voir *supra*, p. 136, note 22.

51. Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, et l'étude critique de J. Beames, *Notes on Akbar's subahs with the reference to the Ain-i-Akbari. Bengal*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1896, pp. 183-236.

52. En effet, de nombreuses réformes foncières furent accomplies par l'administration du sultan afghan Sher Shāh à partir de 1541. Cf. l'état de la question, à propos du statut des *jāgirdār* et des *zamindār*, dans Tarafdar, pp. 110-112.

53. A.H. Dani, *Bibliography*, pp. 114-116. *Mulk* est employé dans le même sens que *arsah* selon une monnaie de Sikandar Shāh, H. 759/1354; Wright, *Catalogue*, II, p. 152. Cf. aussi l'étude détaillée de Tarafdar, *o.c.*, pp. 90-11.

54. Les villes où l'on frappait monnaie sont : Husainābād / Nusratābād (Gaur), Fathabād, Mu'azzamābād, Khalifatābād (Bagherat), Bārbakābād, Muhammadābād, Muzaffarābād. Cf. Tarafdar, *ibid.*, p. 114; cf. aussi Mir Jahan, *Mint-towns of medieval Bengal*, dans *Proceedings of Pakistan Historical Congress*, 1954, p. 224.

55. Voir *infra*, « Le delta du Gange », pp. 189-190.

selon la conjoncture politique et la divagation des eaux [56]. S'agissait-il alors de « Noamaluco » dont l'auteur de la *Lembrança* avait rencontré le *regedor* ? La mobilité même du gouvernement du Sud ne permet pas de répondre à cette question. Buchanan Hamilton penchait pour reconnaître l'*Haveli Dakhsin sahar* dans les imposants vestiges d'une cité sise au bord du Bhairab —Bagherat ou Barabazar qu'une inscription retrouvée sur place désigne comme la résidence d'un *vazīr* régional [57]. Selon un poème bengali de l'époque, Fatiabad avait aussi été capitale provinciale du temps de Husayn Shāh [58].

Le mot *regedor*, par lequel notre auteur désigne le plus souvent ces dignitaires, recouvre la charge de *sar-i-lashkar va vazīr* ou de *lashkar-vazīr*, expression qu'il transcrit aussi par ailleurs [59]. Ce titre impliquait des fonctions multiples. A la fois chefs de région militaire et intendants des finances, ils rendaient aussi la justice selon la loi coranique [60].

Les gouverneurs étaient nommés par le Sultan, qui avait pouvoir de les déplacer et de les révoquer. Ce qui est suggéré par les inscriptions et noté par Babur est clairement exprimé par l'auteur de la *Lembrança*, témoin du rappel du *regedor* de « Noamaluco », de la visite à Gaur du *vazīr* de Sonargaon, puis de la nomination de celui de Chittagong [61]. Il décrit la résidence

---

56. Buchanan Hamilton, The Bengal survey, Puraniya I (Londres, India Office, mss EUR, D. 78, pp. 168-169).

57. *Ibid.* L'inscription de la mosquée de Sadiqpur (Barabazar), 925/1519, mentionne Muhammad, ministre du Roi nommé pour cette région (Sohrabuddin Ahmad, *Antiquities of Barabazar*, dans *Journal of the Varendra Research Society* IV (1975-1976), pp. 74-75.

58. Vijaya Gupta, *Padma Purana*, Calcutta, 1965, p. 8, note.

59. Tarafdar, pp. 101-102. Ce titre persan est remplacé par *Mulukpati* (beng. « Maître de la capitale ») dans la littérature bengale (Tarafdar, p. 120, notes 3-4). L'auteur de la *Lembrança* emploie indifféremment les mots *regedor* et *guazil* (*vazīr*) pour désigner le même personnage (de même Castanheda, à propos du gouverneur de Chittagong : « ho guazil da cidade que he como governador », VIII/67, p. 310) Il emploie aussi *Lascar vizir*, mais en le définissant comme une sorte de « capitão dos ginetes » (§ 50). En fait, ces dignitaires cumulaient plusieurs fonctions; cf. Tarafdar, *ibid.*, pp. 117-118 et Dani, *Bibliography*, pp. 114-116.

60. L'auteur a perçu cette fonction lorsqu'il désigne ce personnage par le mot *corregedor* (§ 17).

61. §§ 10, 16, 29, 86.

fortifiée du *regedor* de « Noamaluco » qui disposait d'une garde personnelle armée de dagues et de bambous. Il témoigne que certains menaient grand train, comme le *vazīr* de Sonargaon qui avait armé une galère dorée manœuvrée par deux cents rameurs [60]. En fait, chaque province vivant en économie fermée — le revenu étant affecté aux dépenses locales [61] après prélèvement de la part du Sultan — les gouverneurs avaient la haute main sur les affaires régionales et agissaient souvent en despotes.

Dans chaque agglomération importante, le *kotwal* était responsable de l'ordre public [62]. A « Noamaluco », l'auteur de la *Lembrança* ne semble pas l'avoir rencontré en personne mais il eut affaire à l'un de ses subordonnés qu'il appelle à la portugaise le *meirinho*, chargé de loger les étrangers et de surveiller leurs déplacements [63]. Il ne mentionne pas non plus l'existence des *qāḍī*, juges musulmans pourtant présents dans la plupart des localités, comme en témoignent les poèmes bengalis de l'époque qui mettent en scène leurs différends avec les chefs religieux, tant mollahs que brahmanes [64]. Le *qāḍī* avait le redoutable pouvoir d'exclure un Hindou de sa caste [65], ce qui avait pour effet de l'inciter à se convertir à l'islam pour retrouver une place dans la hiérarchie sociale.

L'on peut penser qu'un réseau d'espions, dont on ignore les filières, surveillait ces turbulents notables. La *Lembrança* révèle que le sultan Nusrat Shāh se souciait d'être bien informé et qu'il réagissait aux rumeurs suspectes en envoyant sur place un chargé de mission. Ce personnage est désigné par notre auteur par le nom de *gromale* ou *gormale* que les Portugais employaient indifféremment pour tous les Bengalis de quelque importance, particulièrement lorsqu'ils les rencontraient hors de leur pays d'origine. *Ghayr-mahli* désignait en effet celui qui était envoyé «hors du palais », qu'il fût commandant de navire ou chargé de rappeler à l'ordre quelque fonctionnaire provincial [66]. La *Lembrança* rend

---

62. Les fonctions du *kotwal* sont définies par le poète Brindavandās : il recevait les navires, informait le roi et jetait en prison (*Chaitanya Bhagavat*, éd. Sukumar Sen, New Delhi, 1982, p. 274).

63. § 9.

64. Tarafdar, *Husain Shāh in Bengali literature*, *l.c.*, p. 75.

65. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, p. 340.

66. Pers. *grayr maḥallī*, « hors du palais ». Tarafdar, *o.c.*, p. 95, cite de nombreuses références à propos de ce dignitaire, ainsi que Dani, *Biblio-*

compte de l'une de ces missions ponctuelles : le *gormale* est ici un noble de confiance, à qui le Sultan a délégué d'assez grands pouvoirs pour rappeler à la cour un gouverneur prêt à s'enfuir qui ne pourra se dérober à l'obligation d'obéir. Cet épisode ne permet pas seulement de mesurer l'importance du rôle de ces agents, il est aussi révélateur de la vigilance de Nusrat Shāh.

L'auteur de la *Lembrança* ne craignait pas de railler « un Etat dont le monarque n'était pas assez puissant pour se défendre de ses propres sujets »[67]. Le Sultan se gardait d'encourir ce jugement sévère. Au cours des quelque trois semaines du séjour à Gaur de l'ambassade portugaise, trois gouverneurs s'y trouvaient aux ordres : outre le *regedor* de « Noamaluco », le *vazīr* de Sonargaon s'était rendu à la cour tandis que celui de Chittagong recevait ses instructions avant de rejoindre son poste[68]. Ainsi, dans les premières années de son règne, Nusrat Shāh s'efforçait-il de contrôler fermement les responsables de ses provinces et de ne pas laisser se relâcher les liens qui les rattachaient au trône.

La *Lembrança* laisse dans l'ombre la situation politique de l'aristocratie hindoue. Son auteur n'en a pas reconnu les membres parmi les personnages officiels, tant dans les provinces qu'à la cour. Leur présence y est pourtant attestée par les poètes bengalis, qui étaient parfois eux-mêmes des fonctionnaires[68], mais il est

---

graphy, p. 108, qui donne une liste des titres d'après les inscriptions. Cf. aussi Abdul Karim, *Aspects of Muslim administration of Bengal down to 1538*, dans *JASP* (1958), p. 80). On doit réfuter ici les étymologies données par Longworth-Dames, *The book of Duarte Barbosa*, vol. 2, p. 136 et par S. Dalgado. L'auteur de la *Lembrança* désigne par « Gromale » deux personnages chargés de missions différentes : celui qui doit rappeler à l'ordre le « regedor de Noamaluco » (§ 16), et un capitaine de navire envoyé à Malacca (§ 66). D'autres textes portugais nous informent aussi sur les différentes fonctions d'un « gromale », par exemple le chef militaire d'une ville : « hum mouro honrrado que era capitão de cidade que na lingoa da terra se chama Gormale » (Castanheda, VIII/46, p. 275), qui toutes ont en commun d'être accomplies en dehors du palais.

67. § 17.

68. Ces fonctionnaires étaient le plus souvent des *Sudra Kayastha*; cf. F. Bhattacharya, *l.c.*, p. 47, note 43. Les fonctionnaires comptaient parmi eux des vichnouites adeptes de Chaitanya comme le gouverneur de Satgaon (B. Majumdar, *Image of feudal society in the Vaisnava literature of the*

malaisé de les identifier dans la documentation épigraphique du fait qu'ils portaient des titres musulmans.

Tandis que l'ordre islamique s'imposait dans les capitales régionales et sur les bords des principales rivières, jusqu'à quel point pénétrait-il les villages qui se pressaient le long des bras distributaires, et la société des propriétaires terriens dont ils dépendaient ? Isolés par les jungles et les caprices des eaux, les domaines ruraux étaient sans doute régis par leurs coutumes ancestrales, telles que Buchanan Hamilton les décrivait encore au début du XIX[e] siècle, et dominés par des *jāgirdār* ou de petits rajas dont l'allégeance au sultan de Gaur relevait de contrats divers.

Une remarque du truchement de l'ambassade portugaise mérite de retenir l'attention. En traversant le Bakerganj, il avait observé que les « gens du commun » allaient désarmés, et notait que l'on n'aurait pas trouvé dans leurs villages « la moindre lame » [69]. Il raconte aussi que le fondateur de la dynastie islamique régnante avait interdit à la population hindoue la possession d'armes blanches dépassant un empan de longueur [70]. Ces deux informations ont-elles quelque rapport entre elles ? Que recouvre l'expression « gens du commun » qui pour un Portugais de l'époque désignait probablement tous ceux qui n'appartenaient pas à l'aristocratie musulmane ?

Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure le sultan de Gaur redoutait le réveil de la contestation de certaines communautés hindoues qui s'était manifestée dans un passé encore récent. La plus opiniâtre avait été celle de Nadya, le vénérable centre de culture sanskrite, jadis dévasté par les armées de Muḥammad Khalji.

L'hostilité des brahmanes, qui ne désespéraient pas de restaurer à Gaur une dynastie hindoue, avait provoqué une répression

---

16th century, dans *Indian History Congress proceedings*, Aligarh, 1967, p. 57), ou des brahmanes tels que Jagai et Madhai que Kaviraj présente comme les *kotwar* de Nadya (Tarafdar, *Husain Shāh in bengali literature*, l.c., p. 70). Kaviraj était lui-même fonctionnaire (Jadunath Sarkar, *o.c.*, p. 159) et vivait dans la seconde moitié du XVI[e] siècle.

69. § 9.

70. § 53. Voir *supra*, « L'image du passé », p. 120.

sévère dont les poèmes bengalis ont gardé le souvenir [71]. D'autres œuvres de cette époque expriment la nostalgie d'un royaume hindou traditionnel, tel le *Caṇḍī mangala* que les bardes chantaient de village en village, célébrant le roi-héros qui pour complaire à la Déesse, se taillait un territoire au cœur de la forêt. Ils ne se lassaient pas de décrire la cité idéale où les musulmans avaient aussi leur place, leur mosquée et leur quartier situé au couchant, dans la direction de La Mecque [72]. La présence des musulmans semblait être acceptée, mais l'on souhaitait qu'elle fût soumise à l'autorité du raja et des brahmanes.

Toutes ces questions appellent une interprétation nuancée des informations de la *Lembrança* pour évoquer le contexte dans lequel s'établissait, au début du XVI^e siècle, la domination du sultan de Gaur. Le témoignage portugais éclaire cependant la détermination de Nusrat Shāh d'étendre et d'affirmer son emprise sur un pays dont Abul Fazl dira plus tard qu'« à la faveur du climat, la poussière des dissensions est toujours soulevée » [73].

3. GAUR. LA VILLE ET LA CITADELLE ROYALE

La cité de Gaur occupait une position stratégique. Située au carrefour des chemins qui menaient aux frontières du nord et de l'est vers le Bihar et le Kamrup, elle commandait aussi l'ouverture du delta, au confluent du Gange et de la Mahananda, et défendait les grandes voies d'eau du sud : la Bhagirathi vers Nadya, Satgaon et Gangasagar, le Bhairab et l'accès aux ports du sud-est, Sonargaon et Chittagong.

---

71. Jayananda situe cette répression à l'époque précédant immédiatement la naissance de Chaitanya (*Chaitanya-mangal*, éd. B. Majundar et S. Mukhopadhyay, Calcutta, 1971), c'est-à-dire vers 1485. Sur les poètes et leur interprétation de ces événements, cf. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 65-67.

72. F. Bhattacharya, *La Déesse et le royaume*, pp. 34-35 et L. Dumont, *Homo hierarchicus*, Paris, 1966, pp. 351-375.

73. Abul Fazl, *Akbarnāma*, II, p. 427.

C'est à cette situation exceptionnelle qu'elle dut sans doute d'avoir été, à plusieurs reprises, capitale du royaume de Bengale. Son destin était lié aux divagations du Gange qui imposait l'alternance de périodes de peuplement et d'abandon. Saine lorsqu'elle est baignée par les eaux vives, Gaur devient pestilentielle dès qu'elles s'en éloignent, laissant derrière elles étangs et marigots.

Au VIII[e] siècle de notre ère, Gaur (sanskrit : Gauḍa) était la capitale des rois hindous Sena, qui la délaissèrent pour Nadya. Lorsque cette ville fut ravagée par les armées de Muḥammad Khalji, les nouveaux maîtres musulmans choisirent à nouveau le site de Gaur, alors nommée Lakhnauti (1205). Shamsuddin Ilyās Shāh l'abandonna pour Hazrat Pandua lorsqu'il devint le premier sultan indépendant (1338). Ses successeurs demeurèrent là près d'un siècle, jusqu'à ce que Nāsiruddin Mahmud (1443-1459) revienne à Gaur pour y établir le siège de son gouvernement [1]. Magnifiquement reconstruite, Gaur marqua de ses monuments l'époque la plus remarquable de la civilisation musulmane au Bengale, celle-là même que les Portugais eurent le privilège de découvrir.

C'est grâce à leurs témoignages que nous pouvons suivre les premières étapes de la décadence de la ville. A la fin de 1521, le Gange la bordait encore et pouvait porter toute la flotte du roi [2] En 1533, ceux qui accompagneront à Gaur Martim Afonso de Melo Jusarte constateront qu'il était si étroit que chevaux et éléphants pouvaient le traverser à la nage en dépit d'un fort courant [3]. La cité était alors encore assez plaisante pour que l'empereur moghol Humayun l'appelât Jannatābād — cité du paradis [4]. Sans doute doit-on situer après ce règne (1530-1556) la série d'inondations qui déportèrent le cours du fleuve à l'ouest, ne laissant couler aux pieds des murs de Gaur qu'une rivière à demi-tarie, la Chota

---

1. M. Chakravarti, *Notes on Gaur and other old places in Bengal*, dans *JASB*, new series, V (1909), pp. 199-229; *Notes on the Geography of old Bengal*, dans *JASB*, new serie, IV (1908), p. 273; Abid Ali et Stapleton, *Memoirs of Gaur and Pandua*, pp. 15-20.

2. § 28.

3. « por o rio ser estreyto passavam os cavalos e os alifantes a nado, e cada hum levava atados nas ilhargas dous odres de peles de vacas, por que os não levasse a corrente dagoa que he grandissimo. » (Castanheda, VIII/128, p. 409).

4. Firishtah, IV, p. 353; Abul Fazl, II, p. 135.

Bhagirathi que l'on nomme aussi le Vieux Gange. La fréquence de ce fléau avait chassé les sultans vers Tanda lorsqu'en 1575 une épidémie de peste acheva de dépeupler Gaur [5].

Dans les premières années du XIX^e siècle, l'ancienne capitale n'était plus qu'une jungle infestée de tigres et de crocodiles lorsque Henry Creighton, puis Buchanan Hamilton et William Francklin commencèrent d'en explorer le site. En 1865, protégé par un groupe de deux cents hommes qui défrichaient les fourrés devant lui, le magistrat Ravenshaw traversait à dos d'éléphant les terres ondulées par les ruines enfouies, pour photographier quelques vestiges et déchiffrer leurs inscriptions [6]. Il faut rendre ici hommage à l'admirable travail accompli par ces agents de l'Indian Civil Service qui attirèrent l'attention des archéologues sur une cité que l'on tenta de sauver d'un « lamentable naufrage » [7]. Les fouilles qui furent alors entreprises, et celles qui ont été récemment poursuivies [8] n'ont pas restitué dans leur intégrité les édifices que contemplèrent les ambassadeurs portugais, mais elles en ont dégagé des structures qui permettent de les reconnaître, ainsi que des amas de briques émaillées bleues, vertes et jaunes, ou sculptées de fleurs et d'étoiles.

Il n'est pas de notre propos de faire ici l'étude approfondie du site archéologique de Gaur, mais seulement d'évoquer le cadre de l'ambassade de 1521 à partir des vestiges reconnus à ce jour.

---

5. A cette époque, un puits placé dans la prison suffisait à empoisonner les condamnés par sa seule pestilence (Abul Fazl, I, p. 482 et II, p. 135). Après l'abandon de la ville, quelques voyageurs de passage ont signalé les ruines de Gaur : R. Fitch (1586) dans Hakluyt, II, p. 389; S. Manrique (1640), *Travels*, Oxford, 1927, II, pp. 125-133; W. Hedges (1683), *Diary*, Londres, 1886, I, p. 88; M. Archer, *Early views of India, the picturesque journeys of Thomas Daniell (1786-1794)*, Londres, 1980.

6. H. Creighton, *The ruins of Gour described and representated in eighteen views with a topographical map*, Londres, 1817; W. Francklin, *Journal of a route from Rajemahul to Gaur, A.D. 1810-1811*, s.l.n.d.; Buchanan Hamilton, The Bengal survey, Puraniya, I, pp. 290-319, éd. par M. Martin, *The History of Antiquities*, III, pp. 68-75; J.H. Ravenshaw, *Gaur, its ruins and inscriptions*, Londres, 1878.

7. L'expression est de Ravenshaw, *o.c.*, p. 12.

8. M.A. Qadir, *The newly discovered madrasah ruins at Gaur and its inscriptions*, dans *JAS Bangladesh* 23 (1978), pp. 20-90 et 24-26 (1979-1981), pp. 21-35. *Darasbari* = collège.

Serrée entre les flots du Gange et les vastes marais de l'est, Gaur était protégée des eaux par de hautes chaussées de terre fixées par des pipals et des manguiers. En contrebas, des fortifications de brique et des portes voûtées marquaient une aire urbaine large de trois kilomètres, mais étirée sur plus de douze kilomètres le long du Vieux Gange [9]. Alexandre Cunnigham avait mesuré dix-huit kilomètres, en incluant le quartier musulman du sud, depuis la porte de Bhulwari jusqu'au faubourg de Firuzabad. C'est cet ordre de grandeur que donne l'auteur de la *Lembrança* — quatre lieues portugaises en bordure du fleuve [10] — mais il rapporte que l'on trouvait encore des habitations sur une profondeur de six lieues, bien qu'il avoue n'être pas allé jusque-là.

Au-delà des murs s'étendait « une campagne verte et boisée », coupée de canneraies et de cultures potagères [11]. Les Portugais qui séjournèrent à Gaur en 1533 ne parleront que d'une forêt dense toute peuplée de fauves, située en arrière d'un grand lac [12] et que les sultans se refusaient à défricher parce qu'elle renforçait les défenses naturelles de la ville [13]. En 1521, les terres sauvages n'étaient pas très éloignées car notre auteur allait y chasser à l'arbalète. C'est en revenant d'une de ces randonnées qu'il rencontra un terrain découvert, voisin d'une mosquée, où le Sultan faisait distribuer vivres et aumônes [14]. Rien ne permet de situer cet emplacement qui se trouvait peut-être près des faubourgs où se dressent encore quelques édifices religieux de l'époque, à Maha-

---

9. Exactement onze miles selon A. Cunningham, *A tour in Bihar and Bengal in 1879-80, from Patna to Sonargaon,* dans *Archaelogical Survey of India,* 15 (1886), p. 42.

10. § 46. C'est la mesure que donne Castanheda qui précise : « quatro legoas de comprido e a largura he pouca; he rasa porem muito forte, ... » (IV/38-37, p. 440). Cf. glossaire.

11. § 46.

12. Il s'agit sans doute du *Sagar dighi,* grand étang au nord-est de la ville, que l'on croit être un ancien méandre du Gange. Castanheda le décrivait ainsi : « por detras, hũa alagoa grande e funda que nadarão nela naos de quatrocentos toneis » (IV/37, p. 440). Dans la même direction, Abul Fazl mentionne aussi un vaste lac qu'il nomme *Chhatiā patiā,* où se formaient des îles (*Ain-i-Akbari.* II, p. 135).

13. Castanheda, *ibid.*

14. § 60.

dipur ou à Firuzabad dont le site a été récemment fouillé autour du *Darasbari* (construit en 1479) et de sa mosquée [15].

Les rues de Gaur étaient pavées de briques, tracées selon une certaine ordonnance, et chacune consacrée à un commerce particulier [16]. Dans les quartiers marécageux, l'on circulait sur des canaux reliés au grand lac alors couvert d'embarcations de toutes tailles. Etait-ce dans ces parages que l'on trouvait encore trace de l'ancienne capitale hindoue ? Buchanan Hamilton l'avait localisée au nord de la cité musulmane, ce que confirment quelques inscriptions sanskrites et quelques toponymes relevés sur le terrain [17]. La *Lembrança* témoigne qu'un ancien temple transformé en mosquée se dressait encore aux portes du palais. S'agit-il de l'édifice que Nusrat Shāh remplacera quelques années plus tard par la Grande Mosquée d'Or — *Bara sona masjid* ? [18] Abid Ali Khan et Alexandre Cunningham, qui ignoraient cette information, avaient soupçonné l'existence d'un bâtiment antérieur à cause du nom — *Baradwari* (littéralement : la maison aux douze portes) — que l'on continuait à donner à cette mosquée [19].

On regrette que l'auteur de la *Lembrança*, si attentif à décrire la citadelle royale, n'ait pas jugé nécessaire de parler des autres monuments de la ville. Bien que leurs inscriptions se soient détachées de leur support, ce qui rend toute datation hasardeuse, on peut tout de même énumérer quelques-uns des édifices que pouvaient contempler les visiteurs de 1521 : la porte du Kotwal, le pont à cinq arches, certaines mosquées (*Lattan masjid, Thantipara masjid, Chamkatti masjid*) et la Tour de la Victoire (*Firuz minār*) qui dominait toute la cité.

---

15. Qadir, *l.c.* Cet ensemble a été retrouvé à sept miles de la *Kotwālī darwāza*, dans la partie du site de Gaur appartenant au Bangladesh.

16. § 54. Selon Barros, les plus grandes étaient plantées d'arbres (cf. IV/9-1, p. 459).

17. La Gaur hindoue avait été en grande partie démantelée pour la construction de Pandua (Buchanan Hamilton, The Bengal survey, p. 300; Cunningham, *o.c.*, pp. 42-43).

18. « Uma pagoda que esta junto com as portas do paço que agora serve de mosquita » (§ 52).

19. Abid Ali Khan et Stapleton, *Memoirs of Gaur and Pandua*, p. 45; Cunningham, *o.c.*, pp. 42-43. La Grande Mosquée d'Or fut construite en 1526 à la limite de Ramkhel, faubourg de la ville hindoue.

*

En l'absence d'autres témoignages d'époque, les historiens n'avaient pu jusqu'ici se référer qu'à la relation de la visite de Hou-Hien à Pandua en 1415 [20] pour évoquer le palais et la cour des sultans du Bengale. Cette vision est maintenant élargie par la *Lembrança* qui donne, un siècle plus tard, l'unique description de la citadelle royale de Gaur qui soit parvenue jusqu'à nous. Nous laisserons notre lecteur découvrir directement ce texte [21], en l'accompagnant de quelques commentaires.

Le site du fort et du palais de Gaur fut reconnu dans les dernières années du XVIII[e] siècle. C'était alors un chaos de murailles à demi-noyées dans les eaux stagnantes, descellées par des lianes à fleurs rouges et des fougères géantes. C'est à cette époque que Henry Creighton, alors employé à la manufacture d'indigo voisine, réussit se glisser dans les broussailles et à prendre quelques croquis [22].

La citadelle *Haveli Khao* répond bien à la description qu'a laissée l'auteur de la *Lembrança* lorsqu'il la visita au temps de sa grandeur [23]. De date indécise, probablement construit par Nāsiruddin Mahmud (1443-1459) le rempart qui enserrait le palais et

---

20. Fei-Sin rédigea le compte rendu de cette visite en 1436 (*Sing ch'a sheng lan*, dans W.W. Rockhill, *Notes on the relations and trade of China*, pp. 440-444 et dans P.C. Bagchi, *Political relations between Bengal and China*, pp. 120-123). Il fut reproduit et enrichi en 1574 par d'autres sources compilées par Yen Ts'ong Kien (*Shu yu chou tseu lu*, dans Bagchi, *l.c.*, pp. 127-133). Ma Huan visita Gaur en 1431 mais n'a pas décrit la citadelle royale.

21. §§ 37-45.

22. H. Creighton, *The ruins of Gaur described and representated in eighteen views with a topographical map*, Londres, 1817. Cf. les estampes reproduites *infra*, pl.

23. Cet ensemble mesure environ 1600 m N-S sur 800 m E-W. Le site fut visité et décrit par Buchanan Hamilton, *l.c.*, pp. 310-312, puis par W. Francklin, *Journal of a route from Rajemahul to Gaur, 1810-1811*, p. 3-4. Plus tard, ces vestiges furent photographiés par J.H. Ravenshaw, *Gaur, its ruins and inscriptions*, Londres, 1878. A. Cunningham a visité et inventorié le site, *A tour in Bihar and Bengal in 1879-1880*, pp. 40-71. Cf. aussi M. Abid Ali et H.E. Stapleton, *Memoirs of Gaur and Pandua*, pp. 50-52 et A.H. Dani, *Muslim architecture in Bengal*, Dacca, 1961, pp. 95-102.

ses cours existe encore. Au nord s'ouvrait la première porte — *Dakhil darwāza*. C'était là que l'on tendait la chaîne « épaisse comme un homme » [24] qui barrait l'entrée depuis le mur extérieur jusqu'à celui de la mosquée voisine. Des neuf portes qui jalonnaient la route montant au palais, seules subsistent aujourd'hui cette *Dakhil darwāza*, décapitée de ses dômes dorés et de ses hampes, ainsi que les vestiges de la *Chand darwāza* et de la *Nim darwāza* qui se dressait à moitié du parcours [25]. Il semble bien que cette enfilade monumentale, aux voûtes assez hautes pour laisser passer des éléphants montés, ait marqué l'accès traditionnel d'une salle d'audience royale : car les ambassadeurs chinois à Pandua passèrent par neuf cours avant de comparaître en présence du Sultan, tout comme le poète Krittivasa lors de sa visite à Gaur [26].

A l'est de cette allée d'honneur on reconnaît encore l'esplanade « plus large que longue » [27] où de nobles cavaliers jouaient au polo. Près du mur oriental de la citadelle se tapit une ancienne bâtisse datant de l'époque hindoue, surnommée « Mosquée de la Chauve-souris » — *Chika masjid* — où furent emprisonnés, en 1533, Martim Afonso de Melo et ses compagnons [28]. Il est plus difficile

---

24. § 39.

25. La porte décrite dans le *Lembrança*, ibid., est probablement la *Dakhil Darwāza*, qui fut construite dans la seconde moitié du XV^e siècle (en 1466 selon Creighton), et remaniée au cours des années suivantes. Encore flanquée de quatre tours à douze pans, elle mesurait 34,50 m de longueur sur 22,50 m de largeur sur une hauteur totale de *c.* 15 m. Le passage central, large de plus de 4 m, et haut de 10 m, comportait deux salles de garde de chaque côté (Cunningham, *o.c.*, pp. 50-51). La *Chand Darwāza* était de la même époque et de même hauteur. Il ne reste rien de la *Nim Darwāza* que quelques pierres marquant son emplacement.

26. Yen T'song-kien, dans Bagchi, *l.c.*, p. 130; Krittivasa, cité par Abdul Karim, *Aspects of Muslim administration in Bengal down to A.D. 1538*, dans *JASP*, 1958, pp. 67-103, 79. Le témoignage de seconde main de Castanheda, qui mentionne douze portes (VIII/47, p. 311) est probablement erroné, bien qu'il décrive l'état du palais en 1538, alors que d'autres portes avaient peut-être été ajoutées dont on ne trouve pas trace.

27. §. 42. A. Cunningham fit la même remarque et donna les mesures de cette esplanade : 200 pieds de long sur 800 de large, soit 60,90 m × 274,30 m (*o.c.*, p. 53).

28. « Uma cadea que estava metida dentro nos paços del-rei que era como cadea da corte » (Castanheda, VIII/70, p. 16). Pour la description de ce bâti-

de retrouver les structures internes du palais situé le long du Gange, dans la partie sud-ouest de la citadelle. Les premiers visiteurs britanniques du site [29] crurent y reconnaître la salle d'audience et la résidence du roi, qui avait des balcons suspendus sur le fleuve [30]; mais ce qu'ils croyaient être le harem paraît bien exigu quand on sait qu'il abritait plus de cinq mille femmes [31]. Rien ne laisse plus identifier la salle du trône, et la tribune de santal ouvragé décrite dans la *Lembrança* est depuis longtemps tombée en poussière [32].

La description de 1521 peut être complétée par un témoignage un peu plus tardif, celui que Duarte de Azevedo transmit à Castanheda à la suite de l'expédition portugaise de 1533 : le palais royal était « un somptueux et noble édifice » dont tous les bâtiments étaient travaillés d'or [33], les sols et les murs couverts de céramiques (*azulejos*), les pavillons épars dans les jardins comme autant de lieux de délices. Le tout s'ordonnait autour d'un espace intérieur « grand comme le Rossio de Lisbonne » [34] — sans doute l'esplanade dont on a parlé plus haut. En 1683, William Hedges fut encore tant impressionné par l'aspect de la citadelle qu'il la trouva plus grande et plus belle que le sérail du Grand Turc à Constantinople [35].

A la lecture de la réception accordée à l'ambassade portugaise, on découvre le cérémonial des audiences royales. Le Sultan recevait aux premières heures du matin ou à la nuit tombée [36].

---

ment, nommé aussi *Chor-khana* (maison des voleurs), cf. A. Cunningham, *o.c.*, pp. 55-56; Abid Ali et Stapleton, *o.c.*, pp. 65-66, et l'estampe de H. Creighton, *o.c.*, pl. 10.

29. W. Francklin, Buchanan Hamilton, A. Cunningham, *passim.*
30. Castanheda, VIII/127, p. 408.
31. § 58.
32. §§ 42-43. Le trône des rois de Bengale était traditionnellement construit en bois de santal (F. Bhattacharya, *La Déesse et le royaume, l.c.*, p. 34). Cf. aussi la description de Castanheda, VIII/47, p. 311 et celle de 'Abbās Khān Sarwānī (*Tarīkh-i-Shershāhī*, pp. 128-129).
33. Ce décor de plâtre doré est signalé par Qadir, *The newly discovered madrasah ruins*, dans *JAS Bangladesh* 23 (1978), pp. 51-52.
34. Castanheda, VIII/47, p. 311.
35. W. Hedges, *Diary*, p. 89.
36. §§ 37 *et* 82.

Les visiteurs étaient accueillis et escortés par le garde principal, puis fouillés à chacune des neuf portes qui menaient au palais [37].

L'interprète de l'ambassade décrit la manière de saluer le souverain, l'échange des cadeaux et des robes d'honneur, toujours présentées par de nobles personnages [38]. Ainsi, la remise des lettres de créance révèle que l'étiquette ne permettait pas au Sultan de répondre à celles que lui adressait le gouverneur de l'Inde portugaise parce qu'il ne pouvait correspondre qu'avec un monarque de son rang [39].

Dans le fourmillement des courtisans notre auteur parvient à distinguer quelques dignitaires : le Secrétaire — *Dabir-i-khāss* — qui était aussi son protecteur; «Coribo », le grand Ecuyer, et un certain Nasir Khān, qu'il comparait au «Conde prior do Crato» — D. João de Meneses, comte de Tarouca, que sa charge d'Intendant de la Maison du Roi n'empêchait pas d'exercer d'importantes fonctions militaires [40].

Parmi tous les spectacles qui s'offrent à ses yeux, notre auteur est particulièrement attiré par les fastes que déploient les différents corps de la garde royale. Dès qu'il franchit la porte de la citadelle, il est pris dans la foule des militaires, le scintillement des armes et le chatoiement des oriflammes. Il remarque aussitôt que drapeaux et étendards marquent un certain ordre hiérarchique, et il s'attache à en retenir les emblèmes et les couleurs. Il a tôt fait de dénombrer les nobles groupés autour du trône et de décrire les armes — épées, rondaches, sagaies et bambous [41]. Il explore la

---

37. § 40.
38. §§ 44 et 86.
39. § 87.
40. § 63. « Conde prior mordomo-mor », D. João de Meneses mourut dans la première moitié de 1522 (A. Braamcamp Freire, *Os Brasões da Sala de Sintra*, Lisbonne, 1899-1908, II, pp. 79-80, 123). Crato abritait le plus grand prieuré de l'ordre de St Jean au Portugal.
41. § 46. Une panoplie plus complète des armes de l'époque est décrite dans le *Kalaketu Upakhyana* du *Candi Mangala* : épées en forme de feuilles de palmier bourassus, couperets, flèches à double pointe, frondes, piques, coutelas à double lame, massues et mousquets (F. Bhattacharya, *l.c.*, p. 34, note). Abdul Karim, *Social and Cultural History of Bengal*, I, p. 364, observe que les bambous étaient préférés aux épées car ils permettaient de combattre à distance; sur le fleuve, ils servaient à la fois d'armes et d'avirons. L'auteur de la *Lembrança* avait rencontré des pirates armés de ces bambous dont

citadelle, jusqu'aux portes du harem où vivent, servies par des eunuques, les deux mille cinq cents femmes du Sultan, et les trois mille femmes de son père Husayn qu'il a gardées en veillant à ce qu'elles ne manquent de rien [42]. Il s'introduit dans les écuries, s'enquiert du dressage et de l'utilisation des chevaux et des éléphants qui s'y pressent par centaines [43]. Sur le Gange, qui coulait alors encore en contrebas de la forteresse royale, il découvre la flotte personnelle du Sultan et parvient à compter cent trente *paraos* cousus d'or [44]. On peut s'émerveiller de ces talents d'observateur qui lui permettront, en dépit de la tension que lui demandait sa tâche d'interprète, de transmettre des informations précises et pertinentes.

4. ASPECTS DE LA VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE

Ce n'est pas seulement à la *Lembrança* mais à l'ensemble des sources portugaises que nous devons de connaître les ressorts de la prospérité du Bengale et de son rayonnement sur les marchés du Vieux Monde.

A la fin de son règne, Nusrat Shāh avait la réputation d'être le plus riche souverain de l'Inde [1]. Quand on sait que les sultans du Bengale ne devaient en aucun cas dépenser le trésor de leurs prédécesseurs, ce qui eût été « une infamie » [2], l'on peut mesurer l'ampleur de l'organisation mise en place par Nusrat Shāh pour

---

l'extrémité était calcinée (§ 8), sans doute pour se briser en éclats dans les blessures. Pour toute étude de l'armement en Inde, cf. les travaux de G.N. Pant, notamment *Indian arms and armour*, New Delhi, 1979, 2 vol.; *Indian archery*, New Delhi, 1978; *Indian shield*, New Delhi, 1982, Les boucliers peints étaient en usage dans les armées de Vijayanagar à la même époque, cf. leur description dans R. Sewell, *A forgotten Empire*, New Delhi, 1980, p. 277.

42. § 58.
43. § 57.
44. § 28.
1. Castanheda, IV/37, p. 441.
2. Babur, *o.c.*, p. 323. Le sultan Bahādur de Gujarat disait qu'il était « un », le roi du Vijayanagar « deux » et le roi du Bengale « trois », ce qui voulait dire que ce dernier possédait à lui seul le total de la fortune des deux autres (Barros, IV/9-1, p. 459).

réunir, en moins de vingt ans, une telle somme de richesses. Babur rapporte qu'« amasser un trésor est aux yeux des gens de ce pays un éminent acte de gloire et d'honneur »[3]. Celui du sultan du Bengale était prélevé, pour sa plus grande part, sur les ressources du royaume.

Selon une coutume déjà ancienne, les revenus de certaines provinces étaient affectés au trésor du Sultan, à ses écuries ou à d'autres dépenses de la maison royale sans pouvoir être utilisés pour un autre usage[4]. En outre, le souverain faisait estimer les présents que lui offraient les visiteurs étrangers et les leur payait afin que lui soient réservés les biens les plus rares[5]. L'auteur de la *Lembrança* ne parle d'aucune tractation de ce genre. Avait-il été prié de garder le silence ? Ou cette règle n'avait-elle pas encore été instituée ? En revanche, il révèle que Nusrat Shāh se réservait la moitié des héritages[6], sans que l'on puisse pour autant établir qu'il s'agissait là d'un régime général.

Les gouverneurs provinciaux veillaient à ce qu'aucun profit n'échappât à l'impôt royal. Les observateurs portugais ont noté qu'outre les bénéfices que lui rapportaient ses propres navires, le Sultan recevait le montant des taxes levées dans les ports[7]. La *Lembrança* souligne qu'elles étaient fort lourdes — au moins 10 % sur toutes les marchandises, à l'exception de l'or, de l'argent, du corail et de la semence de perles[8]. Tomé Pires donne une proportion de 3/8^e^, en rapportant que les Bengalis prétendaient que de telles taxes étaient justifiées par le fait que l'on n'importait au Bengale que des marchandises de prix, et que celles qu'on en remportait étaient si précieuses et de si petit volume qu'on en retirait double ou triple bénéfice quand la cargaison arrivait sauve au port[9].

Les Portugais ont découvert les produits du Bengale sur les marchés de l'Océan Indien bien avant de connaître le pays lui-

---

3. Babur, *ibid.*
4. *Ibid.*
5. Castanheda, VIII/47, p. 311.
6. § 59. Le reste était attribué aux femmes et aux enfants du défunt.
7. § 78; Castanheda, IV/38, p. 441.
8. §§ 80, 81. Encore s'agit-il ici de faveurs exceptionnelles.
9. Pires, fol. 135.

même, dont le nom ne recouvrit longtemps que des notions confuses. C'est à partir de la prise de Malacca (juillet 1511) [10] que leurs témoignages mettent en lumière le rôle spécifique du Bengale dans la vie économique : celui d'un inépuisable pourvoyeur de riz et de textiles, c'est-à-dire de marchandises indispensables, clés de tous les échanges.

« Mère nourricière » de nombreux pays riverains de l'Océan Indien [11], la terre du Bengale bénéficiait de l'irrigation naturelle que lui dispensaient les cours d'eau du delta, même s'ils si leurs crues emportaient souvent les cultures. Celles-ci se reconstituaient rapidement, grâce à des conditions climatiques exceptionnelles qui permettaient deux ou trois récoltes par an. A l'instar du Vijayanagar, le Bengale basait sa puissance économique sur la production intensive de riz et de sucre. L'auteur de la *Lembrança* décrit les convois de bateaux rencontrés sur le fleuve, chargés de riz en vrac [12]. Les espèces en étaient si nombreuses qu'Abul Fazl pouvait écrire que l'on aurait pu emplir un grand vase en y mettant seulement un grain de chaque sorte [13]. Les grandes canneraies qui bordaient les rives produisaient un sucre blanc très fin et très bon marché [14], que l'on vendait sous forme de poudre, dans des sacs de cuir cru aux coutures serrées [15]. Cette abondance de sucre avait donné naissance à une industrie alimentaire originale, celle des conserves de légumes et de fruits. Le terroir était « fertile en toutes choses » [16] : fèves et pois variés, courges et concombres, raves,

---

10. Les informations données par Duarte Barbosa, qui n'avait pas séjourné à Malacca, sont moins détaillées et moins exactes que celles de Tomé Pires qui y avait été en poste. Les premières nouvelles du commerce du Bengale étaient parvenues à D. Manuel par les Portugais qui avaient été capturés à Malacca lors de l'expédition de Diogo Lopes de Sequeira (1509) et avaient réussi à faire transmettre une lettre (de Malacca, 6.II.1510, *CA*, III, p. 10).

11. F. Pyrard de Laval, *Voyage aux Indes Orientales*, p. 186.

12. § 25. Ces bateaux pouvaient transporter chacun jusqu'à 1000 *candis* soit environ 220 tonnes). Cf. glossaire.

13. Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, p. 130.

14. §§ 9 et 46. Selon Barbosa, un *chautar* se vendait au Malabar 600 *réis*, un *sinabafo* 2 *cruzados* et une *beatilha* 300 *réis* (II, p. 147).

15. Le sucre du Bengale valait au Malabar 1300 *réis* le *quintal* (*ibid.*, II, pp. 146-147).

16. § 7.

gingembre, mangues et agrumes, ainsi qu'une infinité d'herbes potagères [17], étaient confits dans le sucre et le vinaigre, puis exportés dans des jarres d'argile sombre très appréciées pour leur bonne odeur [18].

Producteur de poivre long [19], le Bengale était présent sur le marché des épices. La cueillette locale était cependant insuffisante pour couvrir à la fois la consommation intérieure et les besoins des échanges extérieurs puisque ses navires en rapportaient régulièrement des ports de Sumatra [20]. On sait peu de choses sur les relations commerciales du Bengale et des contrées continentales [21], mais il est probable que ses marchands distribuaient le poivre et d'autres épices dans tout le bassin inférieur du Gange et peut-être au-delà.

L'auteur de la *Lembrança* signale la présence de fer dans la région de Moulana Danga, au sud-est de Gaur, information qui laisse soupçonner la présence d'une industrie métallurgique quand on la rapproche des propos de Tomé Pires qui comptait l'acier parmi les produits du Bengale [22]. Notre interprète ne semble pas avoir traversé les régions où l'on cultivait les fibres textiles, dont il ne souffle mot; mais il insiste, à chacune de ses escales, sur l'abondance et la variété des étoffes offertes aux voyageurs [23].

---

17. Pires, fol. 134 *v*; Abul Fazl, II, p. 134. Cf aussi Buchanan Hamilton, éd. M. Martin, *o.c.*, III, pp. 219-242 et F. Bhattacharya, *Les mots et la cuisine dans le Candi Mangala*, dans *Puruṣārtha* VII (1983), pp. 131-176.

18. Pires, fol. 134 v.

19. Barbosa, II, p. 145.

20. Albuquerque à D. Manuel, de Cochin, 1.IV.1512, *CA*, I, p. 52.

21. M.R. Tarafdar, *Trade and society in early mediaeval Bengal*, dans *Indian Historical Review* IV/2 (1978), pp. 274-286; N.B. Roy, *Trade, agriculture and industry in West Bengal, 1200 to 1608 as found in the Persian and Arabic sources*, dans *JASB*, Letters, 20 (1954), pp. 7-15.

22. § 28; Pires, fol. 134 *v*. Ma Huan avait déjà signalé au Bengale des récipients, des ciseaux et des couteaux d'acier (*o.c.*, p. 163), sans que l'on puisse savoir s'ils étaient fabriqués au pays même. A la fin du XVI^e siècle, on exploitait les mines de fer de la région de Bazuha (actuels districts de Rajshahi, Bogra et Pabna); cf. Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, p. 136.

23. §§ 6, 7, 21, 28, 54. João de Barros donne toute sa mesure à l'importance de cette production : « e se colhe tanto algodão e ha tantos officiaes que tecem finissimos pannos que pode dar de vestir com elles a toda Europa, porque não somente de Malaca por diante, em que ha hum infinito numero

L'industrie cotonnière indienne était alors la première du monde. Le Bengale y occupait une place éminente auprès de deux autres grandes régions productrices, le Gujarat et le Coromandel. C'était au Tripura et autour de Sonargaon, au débouché des plaines à coton du Brahmapoutre, que s'était développée l'industrie la plus remarquable, celle de ces mousselines que les Portugais appelaient *beatilhas*, sans doute parce que les Européennes les plus fortunées aimaient alors en couvrir leur chevelure [24]. Blanchies ou brodées, elles avaient depuis l'Antiquité fait la renommée du Bengale. D'un usage plus courant étaient les *sinabafos* dont on faisait les chemises [25]. Exception faite pour les dimensions des pièces vendues sur les marchés, on ne sait plus rien de ces *chautares*, *beirames* et autres étoffes citées dans les textes chinois et portugais, si ce n'est qu'elles étaient fréquemment tissées de coton et de soie mêlés. L'on déplore que leur infinie variété ait découragé notre auteur d'en poursuivre la description [26].

La soie était travaillée au sud de Gaur, où la *Lembrança* en fait mention [27]. Sans doute était-ce là, aux portes de la capitale,

---

de ilhas naquelle arcipelago, mas ainda a toda a India, em cuja costa em todos os lugares fazem infinitos pannos de algodão, por o geral da gente não se vestir de outra cousa, quem se quer vestir de pannos finos os ha de haver de Bengala; e nas cousas de lavores de agulha, e differenças de tecedura, a todas gentes os Bengalas levam vantagem . . . » (Barros, IV/9-1, p. 457).

24. Cf. *infra*, glossaire, *s.v.* Sur les différentes sortes et qualités de mousselines, cf. entre autres S. Chaudhuri, *Trade and commercial organization in Bengal (1650-1720)*, Calcutta, 1975, p. 267. Sur leur production au XVI[e] siècle, cf. Barbosa, II, p. 146; Abul Fazl, II, p. 136.

25. Barbosa, *ibid.*

26. Pires, fol. 134 *v.* Cf. les travaux des spécialistes des textiles, généralement basés sur des documents postérieurs au XVI[e] siècle : *Bibliography of Indian textiles*, Victoria and Albert Museum, India section, Londres, 1975; Indo Kodai Senshoku, *The old textiles of India, collected by the Indian Museum*, Kyoto, 1965, 2 vol.; Moti Chandra, *Costumes and textiles in the Sultanate period*, dans *Journal of Indian textile History* VI, pp. 5-52; J. Irwin, *Indian textile trade in the seventeenth century*, dans *Journal of Indian textile History* III/4 (1957), pp. 59-74.

27. § 28. La soie, originaire de Chine, était tissée au Bengale depuis le second siècle avant J.-C., selon Lotika Varadarajan, *Silk in Northeastern and Eastern India : the indigenous tradition* dans *Asian Studies in honour of Prof. R. Boxer* (*Modern Asian Studies*, 22/2 (1988), pp. 561-569. On ne sait si l'élevage du ver à soie était aussi intensif qu'au XVII[e] siècle (*c.* 1618)

qu'étaient fabriqués les habits de cour, et les oriflammes de taffetas brodé qui flottaient aux hampes de la citadelle [28]. Certains artisans étaient spécialisés dans la confection de tissus plus lourds dont on faisait des tentures et des baldaquins ornés d'incrustations savantes [29].

Rien n'a subsisté de l'organisation sociale de l'industrie textile. On cite souvent Ludovico di Varthema et Duarte Barbosa [30] qui écrivaient tous deux que la fibre de coton était filée et tissée par des hommes, ou le poète Vijaya Gupta qui a mis en scène un certain Sobodhan, tisserand musulman [31]. Ce ne sont là que des remarques qui n'entraînent aucune généralisation. L'étude des sources postérieures n'autorise que des conjectures, qui ne pourront être vérifiées que par une nouvelle lecture de la littérature bengalie du XVI^e siècle, ou par la découverte de métiers à tisser et autres matériels techniques au cours de fouilles archéologiques. De telles données jetteraient quelque lumière sur ce qui fut la plus grande entreprise artisanale du Bengale médiéval.

*

Alfa Khān disait que le Bengale était comme un homme dont les deux yeux s'appelaient Satgaon et Chittagong, parce qu'il aurait suffi de les obturer pour aveugler tout le royaume [32]. C'était en effet de ces ports que s'ouvraient les routes du commerce maritime. Celle des « pays sous le vent » les reliait au Pégou, à Tenasserim, à Sumatra et à la péninsule malaise. Quatre ou cinq navires

---

lorsque la production brute de la région commença d'éveiller l'intérêt des négociants britanniques (S. Chaudhuri, *o.c.*, p. 17; J.N. Sarkar, *Studies in Economic life in Mughad India*, Delhi-Bombay-Madras, 1975, p 1).

28. § 38. Les pièces de taffetas étaient tissées dans la région de Kassimbazar (S. Chaudhuri, *o.c.*, p. 262).

29. Pires, fol. 134 *v*; §§ 21 et 83.

30. Varthema, *o.c.*, pp. 218-219; Barbosa, II, p. 146.

31. Vijaya Gupta, *Manasa mangal*, Barisal, s.d., pp. 58-61, cité par Taraffdar, *Husain Shahi's Bengal*, p. 157.

32. Castanheda, VIII/77, p. 329. Alfa Khān était l'un des conseillers du sultan Mahmud Shāh en 1534. En d'autres termes, le capitaine de navire bengali que cite la *Lembrança* (§ 80) fait la même constatation.

appareillaient chaque année pour le delta de l'Irraouaddy, chargés de *sinabafos* et d'autres étoffes. Alors que Martaban accueillait surtout les Gujaratis, c'était à Cosmin, le plus grand port du Pégou, que les Bengalis négociaient leurs textiles contre la laque, le musc et le benjoin, les rubis d'Ava et l'argent en anneaux dont presque toute la production leur était réservée [33]. D'autres navires se rendaient directement aux ports de Sumatra — à Pidir et à Pasai — où ils troquaient le riz contre le poivre et la soie brute [34].

Quelle qu'ait été l'importance de ces échanges, ils ne furent nulle part observés plus minutieusement qu'à Malacca où les Portugais surveillaient le mouvement et le chargement des navires. Chaque année en avril, une ou deux jonques du Bengale arrivaient à Malacca après un voyage de trente ou quarante jours. Elles apportaient le riz, le sucre, les conserves, la viande et le poisson salés indispensables à la subsistance de la cité [35], ainsi que des tissus de prix, des baldaquins, de l'acier et des objets divers, telles ces queues de bœufs blancs tant prisées par les habitants des Moluques. Elles reprenaient la mer en septembre, chargées des marchandises « de tout l'Orient et de tout l'Occident » que l'on trouvait alors à Malacca : camphre vif de Bornéo, épices de l'Insulinde et santal de Timor, épées et kriss de Java, oiseaux de paradis d'Aru, grands plats verts des Liu-kiu, porcelaines blanches et soieries de la Chine, dont quantité de pièces de damas vert et blanc [36]. Les métaux d'Europe, les bonnets d'écarlate d'Italie, les tapis, les cuirs dorés

---

33. Pires, fols. 135, 136 *v*, 137 *v*; António Dinis à Francisco Pessoa et Tristão da Silva, de Malacca, 15.VIII.1516, voir *infra*, document 1, p. 54; cf. aussi G. Bouchon, *Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou* (1511-1520), dans *Archipel* 18 (1979), pp. 127-157.

34. Deux navires pour Pidir chaque année selon Pires, fol. 140.

35. Les captifs de Malacca à Albuquerque, 6.II.1510, *CA*, III, p. 10. Dans le sens contraire les navires quittaient Malacca au début d'août et hivernaient au Bengale qu'ils quittaient le 1er février. L'un d'eux était chaque année armé par le Bendahara et autres notables de Malacca (Pires, fol. 134; Rui de Brito à Albuquerque, de Malacca, 6.I.1514, *CA*, III, p. 94; *outra via*, p. 221).

36. Pires, fols. 134 *v*, 151, 156 *v*, 157 *v*. Ces tractations étaient accompagnées de fructueuses opérations sur les monnaies : l'or valant au Bengale 1/6 de plus qu'à Malacca, et l'argent valant au contraire 1/4 ou 1/5 de moins, les marchands bengalis payaient leurs achats à Malacca avec le numéraire bengali (argent) et importaient au Bengale la monnaie étrangère (or) qui circulait à Malacca (Pires, fol. 134).

et l'opium du monde arabe étaient acheminés à Malacca par les vaisseaux du Gujarat, car la présence portugaise dans les mers de l'Inde ne permettait plus aux navires d'Aden de dépasser Cambaye et de se rendre comme naguère directement à Chittagong [37]. C'est sans doute la raison de l'intérêt porté par Nusrat Shāh aux avances des Portugais, par lesquels il aurait pu obtenir l'or, l'argent et le corail sans passer par les intermédiaires gujaratis. Déjà en 1513 Afonso de Albuquerque savait que le Bengale était demandeur de toutes les marchandises du Portugal, et certains vaisseaux bengalis n'avaient pas craint de fréquenter le port de Calicut alors qu'il était sous le contrôle de ses *feitores* [38].

Au hasard des rencontres et des prises, les Portugais repéraient les itinéraires des navires du Bengale. En 1521, ils fréquentaient peu la côte de Coromandel [39] et n'avaient pu mesurer l'ampleur, sans doute considérable, des activités de cabotage le long des rivages de l'Orissa et de Vijayanagar; ils ne distinguaient pas non plus ce qui relevait du trafic de Chittagong et de celui de Satgaon, encore que la renommée de ce port, bien situé au fond de la vaste embouchure de la Bhgirathi, n'ait pas échappé à Tomé Pires [40].

C'est dans l'Océan équatorial, entre Ceylan et les Maldives, que les Portugais se heurtaient le plus souvent aux navires du Bengale. Ils les trouvaient parfois à Kayal [41], et sur la route de l'île de Ceylan qu'ils contournaient par le sud avant de toucher Colombo, où ils déchargeaient de grandes quantités de sucre, parfois du riz, et tout

---

37. G. Bouchon, *Une route maritime du Golfe du Bengale au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum*, III (1976), pp. 196-198.

38. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 1.XII.1513, *CA*, I, p. 168; du même au même, de Cananor, 18.II.1515, *CA*, II, p. 112.

39. Voir *supra*, L.F. Thomaz, « Les particuliers à la découverte du Golfe », p. 48 sq.

40. Pires, fol. 134 *v*. En 1521, les Portugais ne pouvaient rendre compte de l'activité de Satgaon qu'ils ne fréquentèrent que plus tard (on sait que Rebelo, en 1535, passa par ce port pour gagner Gaur; Correia, III/2, p. 650). La prospérité de Satgaon est plutôt attestée par les témoignages littéraires bengalis. Selon le poète Mukundaram (cité par R.K. Mukherjee, *Economic history of India*, p. 122) la ville attirait tant de marchands étrangers que les négociants locaux n'avaient pas besoin de se déplacer. Ensablée par les alluvions, Satgaon sera surclassée par Hugli dès la fin du XVI^e siècle.

41. Barbosa, II, pp. 122-123.

un assortiment d'étoffes négociés contre les noix d'arec, la cannelle et les joyaux [42].

Depuis au moins deux siècles, des relations régulières étaient établies entre le Bengale et les Maldives [43] où l'on trouvait à foison de ces petits coquillages (ou *cauris*) qui servaient de menue monnaie dans le delta du Gange et la plupart des pays de l'Indochine occidentale. Cinq ou six navires bengalis en chargeaient chaque année des quantités considérables et assuraient en échange la subsistance des îles. Les cargaisons de vivres comportaient aussi du coton léger, de la soie, un peu d'or et d'argent pour l'industrie textile locale [44].

Des événements récents avaient donné une nouvelle dimension à ce trafic séculaire. Les navires arabes et gujaratis se détournaient du Malabar depuis que les Portugais avaient réussi à bloquer Calicut, puis à s'y établir (décembre 1513), et choisissaient le plus souvent de faire escale dans l'archipel des Maldives où ces derniers n'avaient jamais pu s'implanter. En cette même année 1521, les quelques Portugais installés à Malé avaient été massacrés et leur fortin avait été incendié. C'est pourtant aux témoignages lusitaniens que l'on doit de connaître le rôle stratégique des îles. Le chef de la communauté musulmane de Cananor avait étendu sa domination sur la plupart d'entre elles et y avait organisé un réseau d'échanges qui doublait celui des ports délaissés du Malabar [45]. En dépit des dangers de la navigation, c'était là que les marchands de l'Inde rencontraient ceux de la Mer Rouge, du Golfe Persique et de Sumatra. Tout en poursuivant l'échange traditionnel des vivres contre les *cauris*, certains *gromale* bengalis traitaient aussi d'autres affaires, notamment avec les Gujaratis qu'ils préféraient rencontrer hors des contrôles portugais de Malacca.

---

42. Pires, fol. 160-160 *v*; Barbosa, II, pp. 112-117; G. Bouchon, *Les rois de Kōṭṭē au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum* I (1971), pp. 71-72.

43. Ibn Baṭṭūṭa, IV, p. 122; Wang Ta-Yuan dans Rockhill, *l.c.*, p. 388.

44. Valentim Fernandes éd. par H. Fitzler, *Die Maldiven im 16. und 17. Jahrhundert*, dans *Zeitschrift für Indologie und Iranistik* X (1935), p. 254 et pour une étude plus détaillée G. Bouchon, *Mamale de Cananor*, Genève-Paris, 1975, pp. 39-50.

45. G. Bouchon, *o.c.*, pp. 153, 160-167.

Il est difficile de définir le rôle des Bengalis dans la stratégie que les marchands de mer de l'Inde mettaient en place pour contrer l'expansion portugaise. Ils entendaient échapper aux contraintes du monopole de la Couronne et traçaient un nouvel itinéraire au commerce des épices le long de la voie maritime qui reliait en droiture l'Insulinde à la Mer Rouge, par Sumatra et les Maldives, transportant les produits de l'Océan Indien oriental jusqu'aux marchés de Cambaye et d'Aden. Tous les témoignages portugais s'accordent pour reconnaître que ce vaste courant d'échanges était animé par les Gujaratis, non seulement dans l'Océan équatorial, mais aussi dans la Mer du Bengale, où ils distribuaient leurs marchandises aux ports des « pays sous le vent » [46].

On s'étonnera qu'une puissance économique telle que le Bengale n'ait pas occupé la première place dans l'Océan Indien oriental. Bien que le volume de ses exportations égalât sans doute dans cette zone celui des marchandises distribuées par les Gujaratis, ces derniers avaient affirmé leur suprématie dans des contrées traditionnellement fréquentées par les négociants bengalis, à Java, Malacca et même dans les ports poivriers du nord de Sumatra où la colonie bengalie était de souche ancienne, et si nombreuse qu'elle composait la plus grande partie de la population de la ville de Pasai [47]. Les informations très précises recueillies à Malacca par Tomé Pires mettent en lumière les implantations des uns et des autres, mais elles ne permettent pas de faire la part des rivalités et des connivences. Il semble cependant qu'à ce qui avait sans doute été une concurrence s'était substituée une association d'intérêts.

Les historiens du Bengale s'accordent à reconnaître au Gujarat et au Bengale des influences mutuelles qu'ils perçoivent au niveau des institutions, des structures administratives et des arts [48]. Malgré

46. *Ibid.*, pp. 152-158, 164-167; *Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520)*, dans *Archipel* 18 (1979), pp. 127-158; *Une route maritime du Golfe du Bengale au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum* III (1976), pp. 196-198; *Pour une histoire du Gujarat du XV^e au XVII^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum* IV (1980), pp. 148, 153.

47. Pires, fols. 136, 149, 150, 152, 141, 147.

48. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 21-24, 76, 121 307. Dès 1518 la comparaison entre le Bengale et le Gujarat était esquissée par Francisco de Albuquerque, *Referir*, publié par R. Cessi, repris dans J. Aubin, *Francisco de Albuquerque, un juif castillan au service de l'Inde portugaise (1510-1515)*, dans *Arquivos do Centro Cultural Português* VII (1974), p. 200.

les distances continentales, une alliance politique s'était établie, puisqu'on sait que Bahādur de Gujarat demanda secours à Nusrat Shāh lorsqu'il fut menacé par l'invasion d'Humayun [49]. Mais l'histoire des relations économiques entre les deux pays reste à faire. On peut présumer qu'elles étaient anciennes : dès la fin du XIV[e] siècle, les marchands de mer de ces royaumes exploitaient en même temps les marchés de l'Insulinde et participèrent d'un même élan à l'islamisation de l'archipel [50]. On aimerait connaître les influences qu'exercèrent l'un sur l'autre ces grands créateurs de textiles, le mode de communication des techniques, la circulation des fibres et des teintures, les rapports avec les autres producteurs, notamment le Coromandel, la Perse et la Chine. On ne sait dans quelles conditions fut réparti le commerce des étoffes, ni la date à laquelle les Gujaratis s'imposèrent en coordonnant tous les trafics liés à Malacca. Mais on constate, à partir des informations portugaises, que si l'on trouvait les tissus du Bengale dans tous les pays de l'Océan Indien, depuis Aden jusqu'au Champa [51], l'on ne rencontrait ses navires que dans une zone limitée. Jonques ou « vaisseaux à la façon de La Mecque » [52], ils croisaient

---

49. Firishtah, II, p. 302; Salim, p. 136; Nizam, III, p. 271; des relations politiques entre le Bengale et le Gujarat sont aussi attestées par G. Correia en 1533 (III/2, pp. 506-508). Cf. aussi Tarafdar, *o.c.*, p. 76.

50. Notamment à Java et à Sumatra, Pires, fol. 141, 149, 151. Sur l'islamisation de l'Insulinde cf. G.E. Morrison, *The coming of Islam in the East Indies*, dans *JRAS, Malayan branch*, 14/1 (1951), pp. 28-37; M.A. Meilink-Roelofsz, *Asian trade and European influence in the Indonesian archipelago*, La Haye, 1962, pp. 13-26.

51. Tissus du Bengale à Aden, Pires, fol. 121 *v*; à Ormuz, Castanheda, II/58, p. 238; à Malacca où ils étaient vendus fort cher, Pires, fol. 134 *v*; à Bornéo, *ibid.*, fols. 159 et 163; Jorge de Albuquerque à D. João III, de Malacca, 1.I.1524, *CA*, IV, p. 181; à Java, Pires, fols. 150 et 152; à Banda, *ibid.*, fol. 156; aux Liu-kiu, *ibid.*, fol. 162 *v*; à Pidir et Pasai, *ibid.*, fol. 140; à Timor, *ibid.*, fol. 155 *v*; au Cambodge, *ibid.*, fol. 138; au Champa, *ibid.*, fol. 138 *v*, entre autres. La plupart de ces mentions précisent qu'il s'agissait de tissus blancs. Il semble que les étoffes de couleur étaient rarement exportées et plutôt destinées à la consommation intérieure.

52. Barbosa, II, pp. 143-145. Sur la jonque, cf. l'excellente étude de P.Y. Manguin, *The Southeastern Asian ship : an historical approach*, dans *Journal of Southeast Asian Studies*, 11/2 (1980), pp. 266-276. Il y avait au Bengale des chantiers navals : Abul Fazl décrit un navire de transport (II, p. 134). Il semble que ces chantiers étaient plutôt spécialisés dans la construction de la flotte fluviale.

de part et d'autre du Golfe du Bengale, dans les eaux de Ceylan, de Malacca et des Maldives. Si certains se risquaient parfois vers l'Ouest jusqu'aux ports de la Mer Rouge, par la route de Socotra [53], la plupart d'entre eux ne dépassaient guère à l'Est les eaux orientales de la péninsule malaise. Il semble que sans entraver la libre circulation des navires et des hommes d'affaires, les Gujaratis aient assuré la diffusion de certains produits du Bengale au-delà de ces limites, grâce à la supériorité de leur flotte de haute mer et à l'étendue de leur réseau de distribution.

L'instabilité qui régnait depuis plusieurs années à Chittagong ne fut sans doute pas étrangère à ce repli du trafic maritime bengali. D. João de Lima rapportait en décembre 1518 que D. João da Silveira n'avait pu y commercer librement du fait de la présence des navires gujaratis qui s'opposaient à toute transaction qui leur fût rétangère [54]. En 1537, les négociants du Cambaye étaient si bien établis dans la ville que l'annonce de la mort de leur sultan Bahādur Shāh y provoqua une émeute dirigée contre les résidents portugais [55]. Quel rôle les guerriers Roumes, que signale en 1522 l'auteur de la *Lembrança*, ont-ils joué dans ce processus ? Nous avons vu que leur présence à Chittagong était alors tolérée par Nusrat Shāh comme un obstacle aux menaces du Tripura et de l'Arakan [56]. Parmi les hypothèses qu'une telle situation soulève, on peut penser que les marchands du Gujarat, pour protéger leurs intérêts, ne manquèrent pas de se concilier cette force armée désœuvrée qui avait servi à Diu naguère.

Il ne semble pas que les marchands de mer du Bengale aient reçu de la part des classes dirigeantes tout le soutien qu'ils en pouvaient attendre. Tomé Pires les avait entendu dire que le sultan Husayn Shāh leur manifestait tant de malveillance que bon nombre d'entre eux avaient dû s'exiler [57]. Nusrat Shāh avait-il adopté à leur égard une attitude plus favorable ? L'auteur de la *Lembrança* donne la parole à l'un de ces capitaines (*gromale*) qui,

---

53. Albuquerque à D. Manuel, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, p. 125; du même au même, de Cochin, 1.IV.1512, *CA*, I, p. 52; Castanheda, II/39, p. 296.
54. D. João de Lima à D. Manuel, de Cochin, 22.XII.1518, voir *infra*, doc. 3.
55. Correia, III/2, p. 814.
56. Cf. *supra*, pp. 133-134.
57. Pires, fol. 135.

devant toute la cour, oppose l'indifférence des dignitaires qui vivent en sécurité à l'intérieur des terres à l'inquiétude des navigateurs qui doivent affronter seuls les fortunes de mer. Et ce *gromale* de préciser la fonction du commerce étranger dans l'organisation sociale, et de rappeler sa contribution à la richesse même du Sultan : « Si les négociants ne vendaient plus les marchandises du pays, si celles du dehors ne pouvaient plus entrer dans le royaume, les gouverneurs auraient bien du mal à payer les rentes qui leur incombent » [58].

La plupart des poèmes locaux parlent de marchands bengalis engagés dans le commerce d'outre-mer, particulièrement à Ceylan, au Gujarat et au Coromandel [59]. Les Portugais les rencontraient aussi sur mer dans les parages des Maldives et, à terre, dans presque tous les ports de l'Océan Indien, au Siam, à Java, et surtout à Pasai où leur colonie était établie depuis plusieurs générations [60]. C'était de là qu'au début du XV[e] siècle, ils avaient participé au peuplement de Malacca où Tomé Pires, en 1516, estimait leur communauté à un millier de résidents, pour la plupart musulmans. Ils y exerçaient de petits métiers — tailleurs ou pêcheurs [61]. Tout autre était la condition des négociants qui venaient chaque année du Bengale à Malacca pour des séjours saisonniers dont leur « science de la marchandise » tirait des profits considérables [62].

L'on rencontrait aussi, dans toute l'Asie du Sud, des Bengalis d'une tout autre nature, les eunuques dont la traite était l'objet d'un trafic prospère. Déjà signalés par Marco Polo au XIII[e] siècle [63], ils furent remarqués par les Portugais partout où ils occupaient

---

58. § 80.

59. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, p. 141, cite Vijaya Gupta et Vipradas.

60. Arun Das Gupta, *Aspects of Bengal's sea-borne trade in the pre-european period* (*Proceedings of the 3rd Indian History Congress*, Dacca, 1978, pp. 139-154) donne de ce commerce une vue générale, en grande partie inspirée par Pires, fols. 136 *v*, 149, 153, 141-141 *v*, 142.

61. Pires, fols. 167, 170 *v*. Avec les Pégouans et les gens de Pasai et du Coromandel, ils relevaient de l'un des quatre *Shāh-bandar* de la ville (fol. 173), un autre étant affecté aux seuls Gujaratis.

62. « Sam pessoas que sabem muito na mercadoria » (Pires, fol. 134 *v*).

63. Marco Polo, *de devisement du monde*, éd. L. Hambis, Paris, 1984, p. 182.

des charges éminentes. Certains marchands musulmans se procuraient des enfants, particulièrement recherchés dans la région de Silhat. Castrés, bien traités, parfois éduqués et instruits dans la foi islamique, ils étaient revendus au Bengale même ou exportés dans les pays riverains de l'Océan Indien [64]. Ils se livraient aux occupations traditionnelles des services du sérail mais pouvaient accéder, lorsqu'ils gagnaient la confiance de leurs maîtres, à de hautes fonctions civiles et militaires. Ils formaient à Gaur le corps des pages et la garde d'élite de la citadelle royale [65]. Cojeatar (Khādja ᶜAtā), le tout puissant gouverneur d'Ormuz, était un eunuque bengali [66], tout comme le *braja*, le plus haut dignitaire du royaume de Pégou [67], et le gouverneur de Chittagong [68].

Les premiers Européens portèrent un jugement sévère sur les Bengalis qu'ils avaient rencontrés outre-mer — « grandes tredores e muito agudos », « maliciosi e di sotil ingegno », « a gente a mais maliciosa e atreiçoada de todo aquele Oriente » [69]. Il est remarquable qu'aux doutes que l'on formulait quant à leur loyauté fut toujours associé l'hommage rendu à leur intelligence, comme si la méfiance qu'ils inspiraient eût reflété la crainte d'être abusé, en politique comme en affaires, par ces interlocuteurs redoutables.

---

64. Barbosa, II, p. 147; Pires, fol. 135 *v*; Abul Fazl, II, p. 135; Nizām, III, p. 271; Blochmann, *Contributions to the geography and history of Bengal*, Calcutta, 1968, p. 8. L'empereur moghol Jahāngir interdit par édit cette pratique.

65. §§ 45, 56. Selon Castanheda, le terme *lascar* s'appliquait particulièrement au Bengale aux eunuques servant dans l'armée (IV/137, p. 441).

66. Castanheda, II/59, p. 340. Sur ce personnage, cf. J. Aubin, *Cojeatar et Albuquerque*, dans *Mare Luso-indicum* I (1971), pp. 104-106.

67. § 97. L.F. Thomaz, *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966, p. 68. Selon Pires, le *braja* était « capitão e governador do reino » (fol. 136 *v*). Cf. *infra*, Glossaire.

68. Castanheda, IV/38, p. 441.

69. Pires, fol. 135; Francisco de Albuquerque, *Referir*, dans Aubin, *Un juif castillan*, p. 200; Barros, IV/9-1, p. 457. Ces jugements furent maintes fois répétés, notamment par le Hollandais Linschoten (*The Voyage of J.H. van Linschoten to the East Indies*, éd. A.C. Burnell et P.A. Tiele, Londres, 1884, I, chapitre 16, p. 94), par N. Methold : « most subtle and wicked people » (*Relations of the world*, dans Purchas, Londres, 1626, vol. I, p. 58).

*

Les membres de l'ambassade de 1521 furent les premiers Européens à entrer en contact avec la population du Bengale sur son territoire même. Leur séjour fut trop bref, et leurs rencontres trop limitées pour que la *Lembrança* puisse servir de base à une étude de la société bengalie au début du XVI[e] siècle. Cependant les informations transmises par ce texte permettent d'éclairer quelques points précis.

Le récit met en évidence les groupes sociaux auxquels les étrangers avaient le plus souvent affaire, c'est-à-dire ceux qui avaient déjà été remarqués par les voyageurs chinois du siècle précédent : notables et marchands, courtisans et militaires. Il ne constitue pas le seul témoignage de leurs activités, souvent évoquées dans la littérature du XVI[e] siècle; mais il exprime le point de vue de l'étranger dont le regard privilégie ce qui lui semble insolite, et qui n'apparaît pas toujours dans les sources locales.

Au lecteur non averti, la *Lembrança* présente le Bengale comme un pays presque entièrement islamisé. Cette vision illusoire s'appuie sur le fait que le pouvoir économique et politique était aux mains des Musulmans. Cette double puissance était particulièrement perceptible le long de l'itinéraire qui en reliait les pôles, Chittagong et Gaur. Les voyageurs portugais remontèrent probablement les voies d'eau par lesquelles l'expansion islamique avait pénétré l'intérieur du delta. Ils ne parcoururent aucune des régions où s'étaient regroupées les populations hindoues, l'arrière-pays de Sonargaon et le cours inférieur de la Bhagirathi. Tout au plus eurent-ils connaissace de ces « gens du commun » désarmés[70] qu'ils aperçurent au Bakerganj sans pouvoir discerner leur appartenance sociale et religieuse. Partout ailleurs, ils ne rencontrèrent que des marchands et des fonctionnaires. Parmi ces derniers les Musulmans, qui n'étaient retenus par aucun interdit de caste, s'offraient plus volontiers comme interlocuteurs. Au demeurant, l'auteur de la *Lembrança* s'exprimait en persan, qui était non seulement la langue de la cour, mais aussi celle que parlaient les notables et dont usaient les très nombreux marchands étrangers établis

70. §§ 7 et 9.

au Bengale, qu'ils soient originaires du Golfe Persique, du Gujarat ou des sultanats du Deccan [71].

La littérature locale atteste que les Hindous étaient présents dans l'administration et dans l'armée [72]. Il y en avait probablement parmi les grands seigneurs vêtus de soie que notre auteur remarquait dans l'entourage du Sultan [73], et qu'il assimilait aux ducs et aux comtes de la Chrétienté. Il ne pouvait percevoir la diversité d'une aristocratie en mutation constante, groupant les fils de rajas et les Musulmans de toute origine, depuis les sayyids de lignage arabe jusqu'aux chefs de guerre hindous que leurs services avaient récemment promus à la cour [74].

Le comportement des foules côtoyées dans les rues de Gaur évoque aussi une population à dominante musulmane; surtout quand on s'avise de la nature des dons de vivres offerts par le Sultan aux plus misérables : vaches et moutons cuits et rôtis, poissons, légumes et riz cuisinés [75]. Une telle nourriture, inacceptable pour des Hindous orthodoxes parce que préparée par des mains impures, les aurait en fait exclus de ce festin [76]. Bien que notre

---

71. Dans le texte même, il est question de marchands originaires d'Arabie, de Perse et de Goa (§§ 48, 75). Tomé Pires mentionne ceux de l'Empire ottoman, de Dabhol et de Chaul (fol. 134). En 1533, les Portugais rencontreront à Chittagong un Maure de Valence qui était l'un des notables de la ville (Castanheda, VIII/47, p. 311). Barbosa a décrit le costume et les mœurs de ces Musulmans dont Martim de Lucena avait adopté le vêtement (§ 32). Ils portaient des robes et des turbans de coton fin, des bagues précieuses et des dagues incrustées d'or et d'argent à leur ceinture. Ils dépensaient sans compter, se baignaient dans de vastes tanks inclus dans leurs demeures et possédaient chacun au moins trois ou quatre femmes, toujours richement parées, qui demeuraient recluses pendant le jour. Lorsqu'elles sortaient la nuit, c'était pour se rendre visite entre elles, ce qui donnait lieu à de grandes fêtes, où les vins coulaient à flots, surtout le vin de palme. Elles étaient bonnes musiciennes, et touchaient de tous les instruments (II, pp. 147-148).

72. Voir *supra*, p. 139. La présence d'officiers hindous dans l'armée est attestée par Babur, *o.c.*, p. 414.

73. §§ 44 et 55.

74. Les inscriptions ont gardé la mémoire de certains de ces nobles (Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 97-98). La *Lembrança* fait allusion aux mœurs de ces seigneurs, qui avaient chacun de quinze à vingt femmes; elles ne vivaient pas en communauté, mais chacune dans sa propre demeure (§ 58).

75. § 61.

76. A propos de l'impureté attachée à la nourriture cuite, cf. L. Dumont *Homo hierarchicus*, Paris, 1966, pp. 182-183. France Bhattacharya précise que

auteur ait souligné qu'il s'agissait d'aliments cuits et ait signalé la présence de viande bovine, il ne semble pas qu'il ait mesuré l'importance de ses remarques. Car si l'on peut établir que le sultan Nusrat Shāh, à l'instar d'autres souverains, faisait procéder à des distributions de vivres et de numéraire en quantités considérables, l'on ne peut éluder les questions qui se posent. Ne cherchait-on pas à tenter, par cet afflux de victuailles, des populations affamées à se convertir à l'islam ?[77] Il est vrai que le Sultan offrait aussi des sommes d'argent importantes, acceptables par les membres de tous les groupes sociaux. Mais il semble que tous n'avaient pas accès à ce pactole, puisque quarante scribes en contrôlaient scrupuleusement la répartition. Par ailleurs, les pièces de monnaie déversées au hasard sur les foules laissaient sans doute une chance à ceux qui n'avaient pu se rassasier. On peut supposer aussi que l'auteur de la *Lembrança* ne fut témoin que d'un aspect particulier d'un spectacle immense, et que des denrées crues, acceptables pour les Hindous, étaient proposées en un endroit que ses regards ne pouvaient atteindre. Quoi qu'il en soit, ses propos invitent à s'interroger sur la politique du pouvoir à l'égard des masses indigentes.

L'auteur de la *Lembrança* insiste en effet sur la condition misérable d'une partie de la population de Gaur « qui n'avait rien pour manger ni se vêtir » et grelottait dans des haillons de fibre grossière. Durant les mois d'hiver, on trouvait au matin les rues pleines de morts[78]. Les Portugais n'avaient pas coutume de s'atten-

---

« le riz, aliment type du Bengale, est la nourriture la plus polluante dans des conditions normales, à tel point qu'un Brahmane ne peut guère l'accepter que cuit des mains de son épouse ou des siennes propres. » (*Les mets et la cuisine dans le Candi Mangala*, dans *Puruṣārtha, Inde et littératures*, Paris, 1983, p. 141).

77. Sur les cas de perte de caste causée par la consommation de nourriture impure suivie d'une conversion à l'islam, cf. Buchanan Hamilton, India Office, mss EUR. D. 91, Gorakhpur, II, p. 97 et P. Hardy, *Modern European and Muslim explanations of conversion to Islam in South Asia. A preliminary survey of the literature*, dans *JRAS* 1977/2, pp. 177-206.

78. § 47. Buchanan Hamilton (Londres, India Office, mss EUR. D. 78, Puraniya, I, p. 120 et Dinajpur, I, p. 55) fut témoin de la détresse des gens de cette région en hiver : « They suffer exceedingly, all night they suffer and lament ». Ils se couvraient de ces petits tapis faits de paille et de roseaux de diverses sortes, dont une herbe nommée *kus* apparentée au vétyver, avec lesquels ils se faisaient des couvertures (le même, dans M. Martin, *Eastern*

drir sur les scènes de misère qu'il rencontraient en Orient, parce qu'elles n'étaient guère différentes de celles dont l'Europe était alors familière. Il fallait que la pauvreté fût bien grande dans les villes du Bengale pour qu'elle ait frappé notre interprète. Sans doute s'étonnait-il de cet état de fait dans un pays fameux pour le bon marché des vivres [79], l'abondance du bétail et la profusion des textiles. La richesse du Bengale appartenait à ceux qui avaient le talent des affaires ou qui savaient gagner la faveur du Sultan. En décrivant les mœurs de ce pays, João de Barros trouvait plus enviable le sort des pauvres : comme ils n'avaient rien d'autre que ce qu'ils gagnaient pour manger chaque jour, ils étaient plus en sécurité dans leur misère que les grands, car lorsqu'on soupçonnait à ceux-ci quelque richesse on les chargeait aussitôt de quelque faute, ce qui donnait au Sultan le prétexte de prendre à la fois leurs biens et leur vie [80].

India, 3, p. 101). Le froid atteint parfois en janvier moins de 40° F (+5° C). La misère est bien présente dans la littérature bengalie de l'époque (Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal*, pp. 161-163).

79. D. João de Lima donne quelques prix de Chittagong (lettre à D. Manuel, de Cochin, 22.XII.1518, voir *infra*, doc. 3). 10 *fardos* (contenant chacun 3 *alqueires*) de riz giraçal valaient 1 *pardao* (320 *réis*); 3 vaches en valaient autant; et 20 poules 1 *tanga* (= 3 *vinténs*). Il est intéressant de comparer ce prix à celui qui avait cours à Vijayanagar deux ans plus tard, où 3 ou 4 volailles valaient 1 *vintém* (D. Paes, dans R. Sewell, *A Forgotten Empire. Vijayanagar*, New Delhi, 1980, p. 258). D. João de Lima ajoute que l'on pouvait se procurer à Chittagong une jeune femme hindoue ou un esclave pour 6 *tangas*, soit 18 *vinténs*. Le niveau de vie semblait meilleur à Chittagong d'après les témoignages recueillis par Duarte Barbosa : les membres des plus basses castes allaient court vêtues de coton blanc et portaient de petits turbans drapés trois ou quatre fois à trois ou quatre plis. Tous étaient bien chaussés, certains avec des sandales ouvragées et dorées (II, p. 148).

80. Barros, IV/9-1, p. 457.

5. LE DELTA DU GANGE. PROBLEMES DE GEOGRAPHIE HISTORIQUE

L'histoire du Bengale est étroitement liée à celle du delta du Gange. Celui-ci s'ouvre au sud de Gaur, et se répand sur une plaine à très faible déclivité. L'accumulation des alluvions que le fleuve transporte élève constamment le niveau de son lit au-dessus de ses rives. Rompant ses berges, il s'ouvre alors un nouveau cours à travers des terres plus basses. C'est ainsi que le delta, en perpétuelle formation depuis des millénaires, crée sans cesse de nouveaux bras, qui rejoignent parfois des méandres délaissés ou des canaux creusés de main d'homme. Par ailleurs, en changeant périodiquement de direction, les affluents himalayens imposent à l'évolution du delta des modifications violentes auxquelles s'ajoutent celles des cataclysmes maritimes, raz de marée et cyclones. Aussi, plus que tout autre, et malgré la richesse de sa civilisation, cette région de l'Asie du Sud n'a retenu de son passé que de fragiles indices. Le fleuve a tout emporté. On ne compte plus les cités englouties, les capitales enlisées dans les marécages, les cultures abandonnées aux jungles. Les vestiges retrouvés par les archéologues peuvent difficilement être étudiés dans leur milieu originel, tant le paysage est devenu méconnaissable. Ainsi la cité de Sonargaon, visitée notamment par Ibn Baṭṭūṭa et Ma Huan fut-elle ravagée par le Brahmapoutre qui dévia son cours à la fin du XVI[e] siècle. Il n'en reste que quelques villages, épars autour des talus et des tombes. On ne peut même pas affirmer que la sépulture de Ghiyāsuddin Azam (1410) ou que la vieille mosquée de Goaldi (1519) en marquent encore le site [1].

---

1. « Sonarkawan », où Ibn Baṭṭūṭa embarqua pour Java en 1345, peut être identifiée à la « Sona-urh-kong » de Ma-Huan (1433), que celui-ci distingue de Chittagong (« Cheh-ti-gan »). La plupart des historiens reconnaissent dans ces toponymes la ville de Suvarnagrama mentionnée dans les inscriptions. (*Les Voyages d'Ibn Batoutah*, éd. Defrémery et Sanguinetti, Paris, 1853-1858, IV, pp. 222-224; Ma-Huan, *Ying-yai sheng lan, The Overall survey of the ocean shores 1433*, trad. et éd. J.V.G. Mills, Cambridge, 1970, pp. 288-289). A. Bhattacharya, *Historical geography of ancient and early mediaeval India*, Calcutta, 1977, pp. 89-90; J. Deloche, *La circulation en Inde avant la révolution des*

On comprend aisément qu'en de telles circonstances l'hydrographie et la géologie soient considérées comme des sciences auxiliaires essentielles à l'histoire du Bengale médiéval. Les voyageurs ont généralement négligé la description de leurs itinéraires. Les cartes anciennes ne marquent que d'incertains points de repère. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que fut entreprise, sous la direction du Major britannique James Rennell, une étude systématique du bassin inférieur du Gange. Malgré d'inévitables erreurs, cet admirable travail marque l'entrée du delta dans l'histoire des Temps modernes [2].

Ecrite plus de deux siècles auparavant, la *Lembrança* n'a pas le caractère scientifique de l'œuvre de Rennell et ne peut lui être comparée. Elle n'en contient pas moins la plus ancienne description du cours inférieur du Gange connue à ce jour. Ce caractère exceptionnel justifie une brève introduction à l'histoire du delta, qui permettra de mesurer l'importance des observations de l'auteur et de mieux définir les problèmes qui se posent encore.

*

La descente du Gange sur la terre est un thème fondamental de la tradition indienne. Selon la légende, après mille ans de pénitence, le roi Bhagiratha obtint de Brahma la chute du fleuve céleste, amortie par le dieu Śiva qui le reçut dans sa chevelure [3]. Cette image fut-elle inspirée par le réseau de canaux innombrables qui couvre

---

transports, II, *La voie d'eau*, Paris, 1980, p. 126). Ses vestiges sont situés dans la jungle de Magrapara, à une dizaine de miles au Sud-Est de Dacca. Certains rapprochent le nom du village de Sonarang de celui de l'ancienne cité. Cf. W. Hamilton, *Geographical, statistical, and historical description of Hindoostan*, Londres, 1820, I, p. 187; Buchanan Hamilton (India Office, mss EUR. D. 78, Puraniya I, pp. 151-155) qui signale d'autres restes à Rampal; J. Wise, *Notes on Sunargaon, Eastern Bengal*, dans *JASB* 43 (1874), pp. 82-96. La cité de « Sornagam » est mentionnée dans la *Lembrança*, au § 29.

2. Sur les travaux de Rennell, cf. l'excellente étude de A.S. Cook, *Major Rennell and the Bengal Atlas (1780-1871)* dans *India Office Library and Records* (1976), p. 5-42.

3. *Ramayana*, I/38-44; *Mahabharata*, Vanaparva 108-109; *Bhagavata-Purana*, IX/9. Cette tradition est aussi rapportée par Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, p. 133.

le Bengale ? La littérature locale a donné au delta des origines mythiques [4], qui toutes évoquent la violence des bouleversements qui n'ont cessé de marquer la rencontre du fleuve et de la mer.

Le souvenir du roi Bhagiratha s'attache au bras le plus occidental du delta — ou Bhagirathi — que tous les géographes reconnaissent pour être le plus ancien cours principal du fleuve. Aussi la Bhagirathi, jalonnée de lieux de pèlerinage et de sanctuaires hindous, a-t-elle gardé le caractère sacré du Gange. Ces édifices se trouvent plus rarement sur les rives des autres bras distributaires et n'existent pas sur le plus oriental, ou Padma, qu'il est d'usage de considérer aujourd'hui comme le lit majeur du Gange, bien qu'il ne soit jamais désigné dans la pratique par ce nom vénéré [5].

La cosmographie de Ptolémée atteste que ce bras oriental coule depuis au moins deux millénaires [6], mais les hydrographes contemporains ont établi que son débit était alors bien moindre qu'aujourd'hui. Au XII[e] siècle, une grande partie du flot se déversait encore dans la Bhagirathi, avant de l'abandonner peu à peu au profit de ses plus proches distributaires [7]. On a cherché à situer dans le

---

4. P. Amado, *Ganga-sagar, lieu de pèlerinage à l'embouchure du Gange. Quelques caractères géographiques, historiques et religieux*, dans *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, IV[e] Section - Sciences historiques et philologiques, Paris, 1970-1971, pp. 719-720. Certains croyaient aussi que les bras du Gange étaient, à l'origine, des canaux artificiels creusés par les anciens rois. François Bernier se fit l'écho de cette croyance (*Voyage dans les Etats du Grand Mogol*, Paris, 1981, pp. 328-329), reprise dans les hypothèses de W. Willcocks, élaborées sans bases scientifiques sérieuses (*Lectures on the ancient system of irrigation in Bengal and its application to modern problems*, Calcutta, 1930).

5. P. Amado, *Histoire de la civilisation de la plaine du Gange*, dans *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, IV[e] Section, Paris, 1970, p. 642. Remarquons que les traditions culturelles répondent aux données hydrographiques : le bras le plus oriental du Gange est en réalité le Garai-Mahumati-Baleshwar. L'actuelle Padma relève plutôt des bassins du Brahmapoutre et de la Jamuna auxquels elle doit la plus grande partie de son débit, ces deux fleuves ayant changé brusquement leur cours en 1787 pour se jeter dans ses eaux (Harun er-Rashid, *East Pakistan, a systematical regional geography and its development planning aspect*, Lahore-Peshawar-Karachi, 1967, p. 46). Cf. aussi les références des notes suivantes.

6. L. Renou, *La Géographie de Ptolémée, l'Inde*, Paris, 1925, VII/1, p. 33.

7. B. Maitra, *Hydrological characteristics of the rivers of the Bhagirathi basin*, dans *The Bhagirathi-Hoogly basin, proceedings of the interdisciplinary symposium*, éd. K.G. Bagchi, Calcutta, 1972, XXV.

temps la phase décisive de l'évolution qui a placé Gaur à plus de dix miles au nord-est du lit actuel du Gange, alors que la cité s'étendait autrefois le long de la rive gauche du fleuve. Selon le Major Hirst, un séisme avait, en 1515, détourné de Gaur le cours du Gange, ce qui fut contesté par les géologues [8]. La *Lembrança* de 1521 donne à cette hypothèse un démenti irréfutable puisqu'à cette date son auteur remarquait à l'entrée de Gaur une flotte nombreuse attestant qu'un cours d'eau important baignait encore la ville. Ce trait est confirmé, au moins jusqu'en 1538, par d'autres sources portugaises [9].

En traçant le dessin de la façade maritime du delta — de la Bhagirathi à la Padma — Rennell n'avait pas rencontré moins de huit embouchures qui avaient été, chacune en son temps, la bouche principale du Gange [10]. Cette fuite du fleuve vers l'est ne s'est pas faite sans retours, comme en témoigne l'étude des méandres coupés et des rivières perdues, nombreux entre les branches extrêmes du delta moribond actuel. L'étude hydrographique du bassin permet ainsi d'établir qu'à l'époque médiévale le fleuve alimentait largement certains de ses distributaires situés entre la Bhagirathi et la Padma, c'est-à-dire à travers les actuels districts de Murshidabad, Nadya (Inde), Jessore et Khulna (Bangladesh) [11]. C'est là que se dres-

---

8. F.C. Hirst, *Report on the Nadia rivers*, s.d., 1916, pp. 24-28; S.C. Majumdar, *Rivers of the Bengal delta*, Calcutta, 1942, pp. 68-69.

9. § 28. Sur l'évolution du cours de la Bhagirathi à Gaur selon les sources portugaises, voir *supra*, pp. 142-143. Le bouleversement hydrographique qui fut l'une des causes de la ruine de la ville aurait été provoqué par le changement du cours de la Kasī, un affluent du Brahmapoutre qui se jeta soudain dans le Gange, entraînant le lit majeur du fleuve vers l'ouest (F.A. Shillingford, *On changes in the course of the Kusī and the probable dangers arising from them*, dans *JASB* 44/1 (1895), pp. 1-24.

10. J. Rennell, *An account of the Ganges and Burrampooter rivers*, dans *Memoir of a map of Hindoostan or the Mogul Empire*, Londres, 1793, p. 346.

11. A.M. Chowdhury, *Geography of Ancient Bengal, an approach to its study*, dans *Bangladesh Historical Studies* II (1977), pp. 31-53); R.C. Majumdar, *Physical features of Ancient Bengal*, dans *D.R. Bhandarkar Acharya-Pushpanjali volume*, 1940, pp. 341-364; N.K. Bose, *The Bhagirathi-Hoogly. A few remarks;* S.R. Basu et S.C. Chakraborty, *Some considerations on the decay of the Bhagirathi drainage system*, dans *The Bhagirathi/Hoogly basin, o.c.*, XII et XXVI. Une description détaillée du travail du delta est donnée par Harun er-Rashid, *East Pakistan*, pp. 35-52. Cf. aussi l'excellente synthèse de Jean Deloche, *o.c.*, pp. 12-15 et 120-127.

sent encore, au bord des chenaux désertés, les ruines des cités islamiques des XV[e] et XVI[e] siècles. La densité des vestiges archéologiques retrouvés dans cette région (mosquées, sépultures, monnaies et inscriptions) évoque des foyers d'activité nécéssairement reliés par des voies navigables : celles du bassin du Bhairab dont le cours se perd aujourd'hui dans les sables et dont le nom — « le Terrible » — porte seul témoignage de sa puissance passée [12]. Ces vestiges tracent aussi la route de l'islam qui se répandit dans la contrée au cours de cette même période.

Dans le sud-est du pays — le Bakerganj et les Sundarbans — les traces du passé disparaissent dans les mouvements du delta actif [13]. C'est un labyrinthe de rivières dont les berges sont souvent plus hautes que les terres alentour « entrelacées de mille canaux à perte de vue comme des mails d'eau couverts d'arbres » [14]. Ces rivières portent leurs alluvions jusqu'à la mer qui les refoule. Des barres se forment aux embouchures et les courants se divisent autour; ils forment des îles oblongues que la force des marées effrite et engloutit parfois, et que le fleuve constamment recommence. Rompu par les raz de marée et les ouragans, ce mouvement s'est répété à l'infini au cours des âges, de telle sorte que le dessin de la côte s'est toujours dérobé aux observations des géographes. Seules des techniques très récentes réussissent à en saisir les changements [15].

L'instabilité du delta du Gange n'est pas le seul problème que doit affronter la géographie historique. Les mutations physiques en ont entraîné d'autres. Il est très rare qu'une rivière porte le même nom sur l'ensemble de son cours. Les exemples foisonnent, depuis les fleuves les plus importants jusqu'aux petits canaux du delta actif (*khall*) désignés de manière différente d'une extrémité à

---

12. Sur l'histoire des pays riverains du Bhairab, cf. O'Malley, *Bengal district Gazetteers, Khulna*, Calcutta, 1908; *Jessore*, Calcutta, 1912; *Murshidabad*, Calcutta, 1914.

13. Le delta actif s'étend aujourd'hui jusqu'à l'ouest de l'île Sandvip.

14. F. Bernier, *Voyage*, p. 329.

15. Harun er-Rashid, *o.c.*, pp. 27-28. La progression du delta n'est pas uniforme, elle varie selon les époques et les régions. A titre indicatif, on a estimé que le delta avait avancé, en moyenne, d'une centaine de kilomètres en quinze siècles (P. Amado, *l.c.*, p. 712), soit une longueur d'environ six kilomètres par siècle.

l'autre [16]. En outre, comme partout en Asie du Sud, les noms de villes changent au gré des conquêtes, de l'avènement des princes ou de la configuration des astres. Il s'agit certes là de modifications toutes formelles, qui troublent peu les habitudes locales. Il est significatif que la plupart des toponymes entendus « sur le terrain » par l'auteur de la *Lembrança* ne se retrouvent pas sur les monnaies ou les inscriptions de l'époque, conformes à la toponymie officielle. Les noms de lieux notés par notre truchement ne sont pourtant pas imaginaires, car ils comportent tous des désinences spécifiquement bengalies (*khall* = canal dans Gacala; *ar* = abri dans Meangar; *danga* = rive haute dans Moulana Danga) [17].

Babur avait remarqué que les villes de l'Inde « se dépeuplent ou se fondent en un moment » et que s'il se trouvait « des raisons qui amènent à les fuir, en un jour ou un jour et demi il ne reste plus trace ni vestiges de grandes villes qui furent peuplées des années durant » [18]. Cette remarque était particulièrement vraie pour les cités du Bengale que l'on avait, plus que partout ailleurs, de bonnes raisons d'abandonner.

Tant de sites demeurent enfouis sous la boue des alluvions, tant de villes qui furent des ports sont maintenant à l'intérieur des terres, qu'il serait vain d'identifier les cités maritimes touchées par les voyageurs du Moyen Age, telles la « Cernove » et la « Maarazia » de Nicolò de' Conti [19] ou la « Samandar » des Arabes. On ne peut guère compter sur le secours des textes, surtout quand il

---

16. Ce caractère, reconnu par tous les géographes (cf. Harun ar-Rashid, *o.c.*, pp. 44 et 47) a été particulièrement étudié pour le delta actif par J.E. Gastrell, *Geographical and statistical reports of the districts of Jessore, Faridpur and Bakerganj*, Calcutta, 1868. Par exemple, la Bhagirathi prend le nom de Hugli sur son cours inférieur, la Padma devient la Meghna après son confluent avec le Brahmapoutre; le Bhairab porte successivement les noms de Atrai et Rupsha, puis reprend son nom initial; la Gorai-Madhumati-Baleshor-Harinaghata est une seule et même voie fluviale. Lorsque Buchanan Hamilton interrogeait les indigènes, ils n'étaient pas toujours d'accord sur les noms de lieux (India Office, mss EUR. D. 78, Puraniya, I, p. 5 et EUR. D. 71, Dinajpur, I, pp. 49-50).

17. §§ 5, 8, 28; K.P. Goswami, *Disguise compounds in the place-names of Bengal*, dans *Bulletin of the Deccan College Research Institute* XX (1960), pp. 357-363.

18. Babur, *o.c.*, p. 325.

19. Longhena, *Viaggi*, p. 135.

s'agit, comme c'est souvent le cas, de compilations faites à partir de sources perdues dont on ne peut même pas dater les origines. Pour un témoignage direct comme celui d'Ibn Baṭṭūṭa, combien de relations de pays « par ouï-dire » véhiculées par les géographes arabes? En revanche, les sources chinoises des XV^e^ et XVI^e^ siècles ont une valeur inestimable, d'autant plus qu'on est en droit d'espérer de la documentation de la Chine un apport supplémentaire d'informations sur le passé du Bengale. Les matériaux dont on dispose à ce jour peuvent contribuer à une étude comparative de la *Lembrança*, encore qu'elles ne contiennent aucune description précise d'un itinéraire sur le fleuve. Pour les auteurs portugais que l'on cite le plus souvent en référence, Duarte Barbosa et Tomé Pires [20], il faut bien dire que s'ils connaissaient les Bengalis pour les avoir rencontrés dans les ports du Malabar ou à Malacca, ils n'avaient que de vagues notions du pays de Bengale qu'ils n'avaient visité ni l'un ni l'autre; et l'on doute que leur contemporain Ludovico di Varthema s'y soit réellement rendu [21].

De cette brève analyse des sources médiévales il ne faudrait pas seulement retenir les aspects négatifs. Le Bengale a fait l'objet de très nombreux travaux d'érudition. Les sites ont été fouillés, le matériel épigraphique et numismatique, soigneusement inventorié, a été soumis à des études critiques. De remarquables travaux sont en cours, tant en Inde qu'au Bangladesh. Si bien qu'à la vision confuse du passé hydrographique du delta se superpose l'image plus précise des centres politiques et culturels qui se sont succédés au cours des âges. Par ailleurs, les immenses ressources de la littérature bengalie sont loin d'être encore entièrement explorées et sont

---

20. Contrairement à ce que disent certains historiens (notamment M.R. Tarafdar, *Husain Shahis' Bengal (1494-1538)*, Dacca, 1965, p. 63), Duarte Barbosa n'a jamais visité le Bengale, qu'il croyait être sous la domination du roi de Vijayanagar (*The Book of Duarte Barbosa*, éd. et trad. Longworth-Dames, Londres, 1918-1921, II, p. 135). Si le caractère sacré du Gange lui a été révélé (*ibid.*, p. 134), la situation géographique du delta ne lui apparaît pas clairement. De même pour Tomé Pires (*The Suma Oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan*, éd. et trad d'Armando Cortesão, Londres, 1944 fol. 118), qui déclare que le Gange a deux embouchures, l'une au Cambodge et l'autre au Bengale.

21. Varthema, *Le Viateur en la plus grande partie de l'Orient*, trad. J. Balarin de Raconis, éd. C. Schefer, Paris, 1888, pp. 208, 217-222.

seules en mesure d'éclairer les chemins fluviaux et terrestres du pays intérieur [22].

Il demeure qu'en l'état actuel de nos connaissances, il n'existe pas de description originale du delta qui soit antérieure à celle de la *Lembrança*. C'est donc sans aucun préjugé qu'il faut aborder le récit de cette remontée du Gange, le seul en son temps dont les notes ont été prises sur place [23], par un témoin qui sut ainsi se préserver de l'usure du souvenir.

*

La première question qui se pose est celle du choix de la carte qui permettrait de situer l'itinéraire de nos voyageurs. On pense à celles de James Rennell (1779) qui présentent les plus anciennes images fiables du delta; mais pour mesurer l'ampleur des changements survenus depuis lors, l'on doit la comparer à une carte moderne. Les différences que l'on constate permettent de mesurer l'étendue des mutations qui s'accomplissent en deux siècles; et plus de deux siècles séparent le voyage de 1521 de l'œuvre de James Rennell [24]. Cette dernière ne peut donc servir de guide, même si elle donne des éléments précieux pour la critique du texte.

La tentation est grande d'utiliser à cette fin les cartes portugaises de la première moitié du XVI^e siècle. Les unes ne présentent qu'un schéma inspiré de la carte de Ptolémée. Les autres, plus détaillées, ont des tracés que l'on peut qualifier d'impressionnistes, car ils expriment l'idée que l'on se faisait du Bengale, ou le souvenir qu'on en avait gardé — au mieux l'essai de reconstruction d'un littoral à partir de quelques sondages et relevés réalisés dans des conditions difficiles. Ces images montrent un fleuve aux bras tor-

---

22. La plupart de ces textes décrivent la voie d'eau de la Bhagirathi inférieure, tel le célèbre voyage du marchand Chand, de Vipradas, composé dans les dernières années du XVI^e siècle (*Manasa vijaya*, éd. Sukumar Sen, Calcutta, 1953).

23. § 99.

24. Celle-ci était déjà dépassée en 1807, lorsque Buchanan Hamilton constatait que les cartes du *Bengal Atlas* (1780) ne correspondaient plus à l'état présent (India Office, mss EUR. D. 74, Puraniya, I, p. 5).

tueux, aux bouches multiples encombrées d'îlots, aux toponymes déconcertants que l'on retrouve rarement, d'une carte à l'autre, aux mêmes emplacements.

L'exemple le plus significatif est celui de la cité de « Bengala » qui a suscité de nombreuses hypothèses que l'on pourrait réduire à une seule : le mot *Bangal* s'appliquant plus particulièrement à la région côtière du Sud-Est, ne désignait-on point ainsi un ensemble de ports sur lesquels on n'avait que des renseignements incertains toujours remis en cause par des changements de noms et de paysages ? [25] Le littoral de l'Inde offre maints exemples de ces sites portuaires dont le nom recouvre un ensemble de cités maritimes qui connurent tour à tour une fortune passagère [26]. Armando Cortesão pensait que pour Varthema, Barbosa et Pires, qui écrivaient dans les quinze premières années du XVI[e] siècle, le mot « Bengala » désignait Gaur, la capitale du royaume, et que ce même mot était appliqué à Chittagong par les auteurs postérieurs [27]. La *Lembrança* permet de situer exactement la date de ce changement et en même temps d'établir clairement que « Bengala » n'était employé que comme un surnom. C'est de celui-ci que se sert D. João de Lima à la fin de 1518, lorsqu'il rapporte au roi D. Manuel les informations recueillies au retour du Bengale de D. João da Silveira [28]. On ne pourrait identifier le port qu'il décrit si l'auteur

---

25. Selon R.C. Majumdar, Vangala désignait un petit royaume aux environs de Chittagong (*Lama Taranatha's account of Bengal*, dans *Indian Historical Quarterly* 16/2 (1940), p. 219). Pour W.H. Moreland, les expressions « Porto grande » et « Porto pequeno » par laquelles les Portugais désignaient Chittagong et Satgaon, s'étendaient aux estuaires des bras extrêmes du Gange où ces villes étaient situées, englobant tous les ports riverains (*India at the death of Akbar, an economic study*, Londres, 1920, Appendix pp. 285-287). Cette interprétation a été discutée et élargie par Longwarth-Dames (*The Book of Duarte Barbosa*, II, pp. 135-145).

26. Notamment Goa, Cambay, Eli, auquel nous avons consacré une étude particulière (G. Bouchon, *Mamale de Cananor*, Genève-Paris, 1975, pp. 6-15).

27. A. Cortesão, « *A cidade de Bengala* » *do século XVI e os Portugueses*, dans *Esparsos*, Coïmbre, 1974, I, pp. 367-404. Dans cet article l'auteur regrette que la version anglaise de ce texte, parue précédemment (*The City of Bengala in early reports*, dans *JRASB* 11 [1945], p. 3) ait subi quelques altérations.

28. D. João de Lima à D. Manuel, de Cochin, 22.XII.1518, TT, *CC* I-23-117, *infra*, p. 360. La suite du texte n'est pas claire. D. João situe « Bengala » à 20° de latitude Nord « que é altura de Dio », sans préciser s'il parle d'un port ou

de la *Lembrança,* trois ans plus tard, ne précisait qu'il s'agissait de Chittagong [29]. C'est donc en 1518, et à la suite d'une reconnaissance effective que les auteurs portugais ont définitivement choisi d'employer parfois « Bengala » pour désigner la seule ville de Chittagong.

Il est curieux de constater que cet usage n'a pas été suivi par les cartographes qui ont continué de placer, jusqu'au début du XVII^e siècle, la ville de « Bengala » à des emplacements divers [30]. Le planisphère de Cantino atteste pourtant que les navigateurs portugais savaient dès la fin de 1502 que la bouche orientale du Gange était marquée par le seul port de Chittagong (« Catiguam »). On peut constater une fois encore que le Cantino — qui reflète les connaissances réelles des pilotes — n'était pas encombré de notations qui n'eussent été rigoureusement contrôlées; ce qui n'était pas toujours le cas des atlas composés par les cosmographes du XVI^e siècle qui ne pouvaient pas chaque fois disposer d'éléments précis pour mettre à jour leurs images du monde, et qui mêlaient trop souvent les informations véridiques et les souvenirs d'un autre âge [31].

Sans entreprendre l'étude systématique de la cartographie du Bengale, on peut discerner dans leurs schémas quelques traits

---

de la partie méridionale du royaume. En fait, cette position est celle de l'embouchure de la rivière d'Arakan où D. João da Silveira fit une seconde escale et qui était alors, au moins théoriquement, rattachée au Bengale (Castanheda, IV/39, p. 446; Barros, III/2-3, p. 142).

29. § 80. Ceci est confirmé par Castanheda, IV/38, p. 441 et Barros, III/2-3, pp. 135-145.

30. A. Cortesão et A. Teixeira da Mota, *Portugaliae Monumenta Cartographica,* Lisbonne, 1961, 6 vol. (n° 37, 38, 39, 51). Il est possible que « Bengala » ait été parfois une interprétation des toponymes Bacala à l'embouchure de la rivière d'Arakan (cf. carte de Lavanha) ou de Bakla, qui se trouvait sur la Titulia (Bakerganj), probablement à l'emplacement de Kachua (« Bogla » dans Abul Fazl, *Ain-i-Akbari,* II, p. 134) et qui fut visitée par R. Fitch en 1586 (J. Beames, *Note on Akbar's subahs, with reference to the Ain-i-Akbari (Bengal),* dans *JRAS* [1896], p. 130). Longworth Dames donne aussi quelques intéressants exemples de la survivance de « Bengala » dans la cartographie, *The Book of Duarte Barbosa,* o.c., p. 144.

31. Pour l'étude critique du planisphère de Cantino, conservé à la Biblioteca Estense de Modène (Italie), cf. notamment A. Cortesão, *Cartografia e cortógrafos portugueses dos séculos XV e XVI,* Lisbonne, 1935, pp. 142-151; Luís de Albuquerque et J. Lopes Tavares, *Algumas observações sobre o pla-*

communs et reconnaître l'apparition d'esquisses plus ou moins exactes au fur et à mesure que les renseignements deviennent plus précis. Inspirés par le modèle ptoléméen, presque tous les tracés du premier quart du XVI[e] siècle présentent un delta en forme de fourche aux pointes orientées vers le Sud, plongeant dans l'Océan au milieu d'une profusion d'îles [32]. L'Atlas nautique portugais de la Bibliothèque Nationale de Paris, que l'on croit avoir été composé vers 1519, reflète peut-être les premières informations données à son retour par D. João da Silveira : le delta y prend une importance démesurée, les bouches du Gange et du Brahmapoutre sont très nettement séparées, ce qui était alors conforme à la réalité; mais ces deux fleuves, qui forment avec le tracé de la côte un triangle isocèle, sont représentés comme les bras d'un énorme cours d'eau venant du Nord, ce qui trahit l'ignorance que l'on avait encore du pays intérieur [33].

L'exploration que les membres de l'ambassade portugaise eurent l'occasion de faire en 1521 ne semble pas avoir eu d'influence sur le tracé du delta dans la cartographie des années suivantes. L'itinéraire en fut-il relevé sur une carte de navigation ? Celle-ci fut-elle communiquée aux cartographes officiels ? On peut en douter quand on examine les cartes du Bengale postérieures à cette date, qui perpétuent les mêmes erreurs topographiques. C'est après les missions et les campagnes portugaises des années 1528-1538 que l'on trouve les noms de Gaur et de Sonargaon relativement bien placés et que de nouveaux toponymes apparaissent autour de Chittagong et de Satgaon. L'intérieur du delta demeure le champ de tracés fantaisistes, marqués pourtant par la présence d'un bras vigoureux de la Bhagirathi coulant vers le Sud-Est; les villes se déplacent d'un schéma à l'autre, sans qu'il soit possible d'y recon-

---

nisferio Cantino (1502), Centro de Estudos de Cartografia Antiga, 21, Coïmbre, 1967; G. Bouchon, *A propos de l'inscription de Colombo (1502), quelques observations sur le premier voyage de João da Nova dans l'Océan Indien*, Centro de Estudos de Catografia Antiga, 139, Coïmbre, 1980, pp. 260-261.

32. *Geographia Cl. Ptolemaei*, Rome, 1490, p. 124; Francisco Rodrigues (*c.* 1513), dans A. Cortesão et A. Teixeira da Mota, *PMC*, II, pl. 36; Mappemonde de Le Testu, Bibliothèque Nationale de Paris, Salle des portulans, entre autres.

33. Bibliothèque Nationale de Paris, Ge DD. 683, fol. 11 b.

naître aucun des noms cités dans la *Lembrança*[34]. Ces toponymes n'apparaîtront qu'en 1615 sur la carte que João Baptista Lavanha composa pour accompagner la quatrième *Década* de la chronique de João de Barros[35].

Ce n'est pas la moindre énigme de l'historiographie portugaise que l'édition des premiers chapitres de cette quatrième *Década*, compilée à partir d'une dizaine de cahiers aujourd'hui disparus, qui auraient été en partie rédigés par l'auteur vers 1552[36]. Lavanha ne cache pas les difficultés qu'il rencontra pour classer et déchiffrer ces documents, dont certains n'étaient même pas de la main de Barros, puis d'en faire un récit cohérent, ce qui l'obligeait parfois à combler les lacunes. Lavanha reconnaît que les notes relatives à la description du Bengale étaient particulièrement en désordre, au point d'être « inintelligibles »[37].

Comment savoir, dans de telles conditions, à partir de quels éléments la carte du Bengale a été composée ? Y avait-il un croquis parmi les notes de João de Barros ? La présence de presque tous les toponymes cités dans la *Lembrança* permet de penser que ce texte était connu de Lavanha, et peut-être même du chroniqueur, d'autant plus que d'autres indices penchent en faveur d'une telle hypothèse[38]. Mais la carte tient compte d'informations beaucoup plus récentes, comme le prouve la présence de la ville de Dacca, pour la première fois mentionnée[39]. Il semble donc que Lavanha,

---

34. Cf. notamment Diogo Ribeiro, carte de Mantoue (1525), de Weimar (1527), de la Bibliothèque Vaticane (1529); Anónimo de Gaspar Viegas (*c.* 1537); Anónimo de 1540, Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, dans *PMC*, II, pl. 37, 38, 39, 51 et 71.

35. *Quarta Decada da Asia de Ioão de Barros. Dos feitos que os Portugueses fizerão no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, Madrid, 1615, 9-1; dans l'édition de 1777, la carte se trouve face à la p. 451.

36. C.R. Boxer, *João de Barros*, New Delhi, 1981, p. 112.

37. « Este cap. estava no caderno de João de Barros mui desordenado, trocadas as cousas, e todas fora de seu lugar, com que ficavam inintelligiveis », Barros, IV/9-1, note b.

38. Voir *supra*, pp. 118-119.

39. Il semble que la croissance de la ville ait été liée à l'abandon de Gaur et à la disparition de Sonargaon à la fin du XVI^e siècle (« Sonargam » figure pourtant encore sur la carte de 1615), cf. Bhattasali, *An inquiry into the origin of the city of Dacca*, dans *JASB*, Letters, V (1939), p. 62, et Abdul Karim, *Dacca, the Mughal capital*, Dacca, 1964. Pour la critique de la carte

dans le louable souci d'illustrer par une carte la description du Bengale, ait emmêlé les pistes en utilisant quelques données de la première moitié du XVI[e] siècle qu'il actualisa en les intégrant aux connaissances acquises depuis lors. Il est donc tout à fait inexact d'affirmer, comme l'a fait Henry Blochmann, et après lui tant d'autres historiens, que la carte de Lavanha est l'expression des connaissances que les Européens avaient du Bengale vers 1540 [40].

Doit-on pour autant renoncer à prendre la carte de Lavanha pour guide ? Comment connaître les repères dont il a disposé pour replacer sur les bras du Gange les étapes du voyage de 1521 ? Les toponymes de ce temps-là avaient-ils encore cours en 1615 ? On ne rencontre aucun d'entre eux dans le cens de Todar Mal, Premier Ministre du Moghol Akbar, qui était exactement contemporain de Lavanha, et qui témoigne que bon nombre de noms de lieu en usage au début du XVI[e] siècle étaient tombés dans l'oubli à la suite de cataclysmes naturels ou de bouleversements politiques [41].

Il demeure que la carte de Lavanha est la seule qui localise les étapes du voyage de 1521 : « Guacalâ, Naomoluco, Meneitipur, Moulanadangur », toponymes inconnus des cartographes précédents et que l'on cherche inutilement dans la documentation postérieure [42]. Aussi, à défaut de toute autre source, devrons-nous rapprocher le

---

de Lavanha, cf. A. Bhattacharya, *Historical geography of ancient and mediaeval Bengal*, Calcutta, 1977, p. 49, qui relève — unique exemple dans la cartographie de l'Inde — la ville de Radha (Rara) des textes indiens médiévaux; C.R. Wilson, *Note on the topography of the river in the 16th century from Hugli to the sea as represented in the « Da Asia » of De Barros*, dans *JASB* 41/1 (1892), pp. 109-117; ainsi que la tentative peu convaincante de H. Blochmann pour identifier les toponymes (*Contributions*, pp. 18-27).

40. La remarque de Blochmann (*ibid.*, p. 35) s'applique aussi à la carte de J. Blaeu, inspirée de celle de Lavanha (*Theatrum orbis terrarum*, Amsterdam, 1645-1650).

41. Todar Mal recensa les ressources de l'Empire moghol, dont celles du Bengale après la conquête (rôle daté de 1582), cf. Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, pp. 142-155.Dans l'étude consacrée à cette province, J. Beames (*l.c.*, p. 87) remarque que non seulement les noms de lieux avaient été modifiés par l'administration de Sher Shāh (1540-1545), mais encore après le recensement de Todar Mal. L'on doit ici souligner que les données de ce document ne doivent être utilisées que pour la durée du règne d'Akbar : trop d'érudits les ont appliquées à des époques antérieures ou postérieures, contribuant ainsi à répandre de graves erreurs de toponymie.

42. Ils figurent sur la carte de J. Blaeu.

texte de la *Lembrança* de la carte de João Baptista Lavanha, en dépit du siècle qui les sépare. Une telle démarche, qui n'a jamais encore été faite, nous conduit à reprendre l'itinéraire de 1521 en l'accompagnant de quelques observations.

*

L'auteur de la *Lembrança* ne décrit pas la ville de Chittagong qui est pourtant le cadre d'un épisode important de son récit [43]. Le nom que lui donneront plus tard les Portugais — « Porto Grande » — était justifié par sa situation géographique à l'embouchure de la Karnaphuli, le plus important des cours d'eau qui strient la côte, et que le mascaret remonte actuellement jusqu'aux premiers contreforts des Hill Tracts [44]. Suppléant au silence de la *Lembrança*, c'est une lettre de D. João de Lima qui donne, en 1518, la position de Chittagong [45], à quelque douze kilomètres de la barre de la rivière [46], et la profondeur du mouillage qui était de trois *braças* à marée basse et de six à marée haute [47]; mais on ne sait sur quelle rive était établie la ville que Lavanha situe au nord de l'estuaire.

---

43. Voir *supra*, pp. 133-134, et L.F. Thomaz, « L'ambassade de 1521 », pp. 74, 83.

44. Barros écrit que la rivière de Chittagong se déversait dans le delta du Gange (IV/9-1, p. 452). Cf. aussi Abdul Karim, *Chittagong coast as described by Sidi Ali Chelebi, a sixteenth century Turkish navigator*, dans *JAS Bangladesh* 16/3, pp. 233-242.

45. D. João de Lima à D. Manuel, de Cochin, 22.XII.1518, TT, *CC*, I-23-117; cf. *infra*, documents annexes, p. 360.

46. « Duas léguas pequenas ». La lieue marine portugaise a été évaluée à 4 milles italiens, soit 5,920 km par Fontoura da Costa, *La lieue marine des Portugais aux XV^e et XV^e siècles*, dans *Comptes rendus au Congrès international de Géographie (Amsterdam, 1938)*, Leide, 1938, vol. 2, pp. 3-4. Sur la carte de Lavanha, la position de Chittagong est erronée — au Nord du 23° N, alors qu'elle est en réalité à 22°.

47. *Braça*, cf. *infra*, glossaire. En 1405, le port de Chittagong avait accueilli une flotte chinoise de soixante deux vaisseaux (G. Philips, *Ma Huan's account of the kingdom of Bengal*, dans *JRAS* [1895], pp. 523-535). Les navires modernes peuvent actuellement s'y abriter jusqu'à 16 km en amont (J. Deloche, *La circulation en Inde avant la révolution des transports. La voie d'eau*, Paris, 1980, vol. 2, pp. 126-127).

Est-ce parce que la mer est encore dangereuse en octobre que les membres de l'ambassade ne s'y risquèrent point, laissant les marins indigènes en braver les périls pour y convoyer leur bagage ? C'est à cheval qu'ils gagnent Aluia, la première étape, à six lieues au nord de Chittagong [48]. Située à douze kilomètres en amont de l'embouchure d'une rivière, la marée haute en faisait un port de moyen tonnage; Aluia figure sur les cartes de Lavanha et de Blaeu. On la retrouve encore, après plus de deux siècles, sur celle de Thomas Kitchin, au même emplacement [49].

Rappelons ici les distances notées dans la *Lembrança* : Gaur est à 145 lieues marines portugaises d'Aluia, c'est-à-dire à quelque 860 kilomètres dont 270 (45 lieues) se font par mer et 590 (100 lieues) en remontant le cours des rivières [50]. Le cap est mis sur Jogdiah (« Zogidia») à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest [51]. Dès la barre d'Aluia, la flottille qui porte les émissaires portugais affronte la violence des courants et les pièges des bancs de sable (ou *char*) que la marée engloutit et que la rivière reconstruit sans cesse.

Pourquoi choisir cet itinéraire périlleux ? Ne pouvait-on naviguer en droiture depuis Chittagong jusqu'à l'embouchure de l'Harinaghata, comme le feront plus tard les navires [52], et gagner de là en toute sécurité la grande voie d'eau du Bhairab ? Il est probable que le cours principal du Gange, qui se déversait du temps de Rennell à l'emplacement de l'actuelle Tetulia devait déjà couler, au début du XVI[e] siècle, dans une région très voisine. Les Portugais nous disent en effet que l'embouchure du Gange était à vingt lieues marines de Chittagong et à quatre-vingts du port de Satgaon [53],

---

48. §§ 1 et 2.

49. Th. Kitchin, *A new and accurate map of Bengal*, 1760 (Paris, Bibl. Nat., Ge F. 2295).

50. Cette même distance est donnée par Castanheda, IV/37, p. 440 et VIII/47, p. 311.

51. « será de nove ou dez leguas », § 5.

52. Deloche, *o. c.*, pp. 124-125.

53. Cette interprétation est une hypothèse. Les distances données par Castanheda lui avaient sans doute été communiquées par Duarte de Azevedo son informateur, qui se trouvait au Bengale dans les années 1530 (IV/37, p. 441 et VIII/47, p. 311). A la fin du XVI[e] siècle, Abul Fazl disait que le bras oriental du fleuve passait par Sonargaon et Chittagong (*Akbarnāma*, III,

ce qui la situe au sud-est du Bakerganj. Sans doute voulait-on éviter de doubler les caps de boue de cette région pour ne pas être pris dans les brasses [54] du fleuve.

Lavanha montre Jogdiah comme une île, ce qui est à la fois conforme au récit de la *Lembrança* et à l'évolution de la côte [55], mais il la place au nord de sa position actuelle, entre la Feni et l'île de Sandvip à laquelle elle fait face. « Gacala », l'étape suivante, se trouve sur la carte à la même latitude. Le texte n'indique pas la distance qui la sépare de Jogdiah, mais il précise que l'on doit attendre la marée pour s'y rendre, puis suivre la côte et traverser un espace maritime soumis à de grands courants. C'est donc portée par le flux que la mission portugaise abordera « Gacala », que tout désigne comme l'un des *char* du delta actif [56], qui pointe et se défait dans les îles sableuses qui surgissent et s'écroulent au gré des courants. C'est le paysage que décrit notre auteur, celui-là même que l'on retrouvera sous la plume des géographes. Bien avant eux

---

p 153). João de Barros écrivait que la rivière de Chittagong se jetait dans la bouche orientale du Gange (IV/1-9, p. 452). Ni l'un ni l'autre ne s'étant rendus sur place, il faut tenir compte de la vision très vaste que l'on avait alors du *sinus gangeticus*, encore exprimée par Du Jarric (*Histoire des choses les plus mémorables advenues tant ez Indes orientales que autres païs de la descouverte des Portugais*, Bordeaux, 1608, p. 31), qui désignait ainsi le Golfe du Bengale tout entier.

Rappelons que le Brahmapoutre ne rejoindra le bassin du Gange qu'à la fin du XVIII^e siècle et que l'actuelle Padma n'existait guère en aval de Goalundo. Il est possible qu'au cours des XVI^e et XVII^e siècles le Gange ait cherché son embouchure du sud à l'est du Bakerganj.

54. Les brasses sont « des bancs de sable qui se projettent à l'embouchure de la rivière fort avant dans la mer » (L. Degrandpré, *Voyage dans l'Inde et au Bengale (1789-1790)*, Paris, an IX [1801], I, p. 248).

55. Jogdiah est aujourd'hui rattachée à la terre en conséquence de l'alluvionnement intensif de la côte du district de Noakhali. C'était encore une île à la fin du XVIII^e siècle (T.H.D. Latouche, *The Journals of Major James Rennell, first surveyor general of India*, dans *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* III (1910-1914), p. 76; Degrandpré, *o.c.*, 1, p. 460). Elle est mentionnée par Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, III, p. 151. Pour la description de cette côte, cf. N.I. Khan, *Bangladesh District Gazetteers, Noakhali*, Dacca, 1977.

56. Il faut se référer à l'étude déjà ancienne, mais excellente de J.E. Gastrell, *Geographical and statistical report of the districts of Jessore, Faridpur and Bakerganj*, Calcutta, 1868, en tenant compte du caractère instable des régions qu'il décrit.

il s'inquiète de savoir si ces îles ont un passé. Les informations qu'il recueille témoignent qu'au début du XVI[e] siècle les riverains croyaient qu'elles avaient été jadis habitées [57]. « Gacala » était bien vivante, avec un marché de tissus de toutes sortes. Peut-être n'est-elle plus aujourd'hui qu'un *char* déserté.

Nous perdons ici le chemin suivi par la délégation portugaise, car « Meangar », où elle se dirigeait, ne figure sur aucune carte. Il serait vain de l'identifier aux toponymes du même type que ceux que l'on rencontre au Bengale oriental [58]. On sait seulement que « Meangar » était une île. Encore baignée par la mer, elle marquait l'entrée des eaux douces du réseau terrestre où coulait « le fleuve qui conduit là où est le Sultan » [59].

Cette information nous mène à l'embouchure des cours d'eau que l'on empruntait pour se rendre au sommet du delta près duquel se trouvait Gaur, capitale du royaume et résidence du souverain. L'auteur de la *Lembrança* ne révèle pas les noms des voies d'eau qu'il parcourt, mais que nous en dit-il ? « Le fleuve qui conduit là où est le Sultan » traversait « Noamaluco », siège d'un gouvernement provincial; en amont de cette ville, il était aussi large que le Tage entre Almada et Lisbonne; le trafic y était intense en dépit de la force du courant que l'on devait remonter par halage [60]. On peut tenter, à partir de ces données, de limiter le champ de l'itinéraire de 1521 à quelques hypothèses.

---

57. Sur cette question, voir notamment H. Beveridge, *The District of Bakarganj*, Londres, 1876, pp. 167-179, qui ne penche pas en faveur d'un peuplement ancien de cette région. Une bonne synthèse avait été faite par R.M. Majumdar, *Physical features of Ancient Bengal*, dans *D.R. Bhandarkar Volume*, éd. B.C. Law, Calcutta, 1940, pp. 355-360. Plus récemment Barrie M. Morrison a relevé des inscriptions antérieures au XIV[e] siècle, mais seulement au nord du district (*Political centers and cultural regions of early Bengal*, Tucson, 1970).

58. On ne peut reconnaître « Meangar » dans l'Angara de Lavanha, trop rapprochée de «Naomaluco » que l'on n'atteignait qu'après cinq jours de navigation (§ 9). Retenons seulement que « Meangar » avait une surface de 260 km² environ, qu'elle était située en bordure d'une côte en face de deux grandes îles boisées et peuplées d'éléphants sauvages (§ 8). Peut-être s'agit-il ici d'éléments déjà constitués du nord de l'île de Shahbazpur, actuellement entre le Tetulia et l'île Hatia.

59. § 7. Le substantif portugais *rio* désigne à la fois le fleuve et la rivière, aussi emploierons-nous, selon le contexte, l'un ou l'autre de ces mots.

60. §§ 9, 25, 26.

On ne sait rien, pour cette époque, du bras le plus oriental du Gange qui ne prendra le cours de la moderne Padma que deux siècles et demi plus tard; aucun indice ne donne à penser qu'il ait été, très fréquenté à la période médiévale [61]. Il est plus probable que nos voyageurs aient emprunté l'un des grands distributaires de l'intérieur du delta que l'on gagnait facilement par les canaux du Bakerganj. Malgré ses inexactitudes, la carte de Lavanha nous invite à suivre cette route. Il semble donc que l'on puisse situer « Meangar » dans la partie septentrionale du Bakerganj, qui recouvre l'ancienne province de Bakla par où passeront la plupart des voyageurs de la fin du XVI^e siècle [62]. Le réseau de ses rivières croisées de chenaux d'eau de mer faisait de cette région une plaque tournante d'où l'on pouvait pénétrer le pays dans toutes les directions. Seul le Sud demeurait inviolé, car nul ne se risquait dans ses marécages couverts de mangroves et peuplés de tigres [63].

Il serait vain et fastidieux de tenter une reconstitution de l'itinéraire de 1521 en se perdant en conjectures sur les errances de la toponymie et les divagations du delta intérieur. Tout au plus peut-on mettre en lumière quelques données et poser des questions qui pourront être reprises au fur et à mesure des progrès de

---

61. Il existait une route dangereuse, mais fréquentée, qui remontait la Meghna et menait à Sonargaon (cf. carte). C'est celle qu'on empruntée Ibn Baṭṭūta et Ma-Huan. Mais ce dernier précise que pour gagner Gaur depuis Sonargaon, il dut faire un détour par le sud-ouest, c'est-à-dire naviguer dans l'intérieur du delta avant de rejoindre la Bhagirathi qui menait à Gaur et Pandua. J. Beames a étudié cet itinéraire dans *Notes on Akbar's subahs*, dans *JRAS* (1895), p. 898. Il semble qu'il n'existait alors aucune voie navigable directe entre Gaur et Sonargaon.

62. Selon H. Beveridge, *o.c.*, pp. 26-27, Bakla était le nom de l'actuel Bakarganj, qu'Abul Fazl désigne sous le nom de *Sarkar Bogla* (*Ain-i-Akbari*, II, p. 134). S. Manrique comme la principauté de Bacalā (*Travels of Fray Sebastien Manrique (1629-1643)*, éd. C.E. Luard et H. Hosten, Londres, 1927, vol. 1, pp. 52 et 294) et Ralph Fitch comme Bacola (dans W. Foster, *Early travels in India (1583-1619)*, Londres, 1921, pp. 27-28).

63. Même si l'on tient compte de l'avance de la côte des Sundarbans depuis le XVI^e siècle, on s'étonne que Lavanha ait escamoté toute la partie méridionale du Bakerganj, comme si c'était là une terre déserte dont l'étendue n'était même pas soupçonnée. Les fouilles entreprises dans cette région n'ont mis à jour que quelques ossements humains et des vestiges de fondations de briques (R. Mukherjee, *The changing face of Bengal, a study in riverine economy*, Calcutta, 1938, p. 6).

l'archéologie et de l'hydrographie. Un érudit du siècle dernier avait observé qu'en Inde, les vestiges archéologiques ne sont pas dispersés à des points isolés, mais qu'ils jalonnent toujours les anciennes routes [64]. Aussi doit-on tenir compte des sites déjà fouillés pour évaluer la possibilité d'y situer une étape [65]. De même doit-on considérer non pas telle rivière, tel fleuve ou telle embouchure, mais un ensemble de systèmes et de bassins dont l'hydrographie permet d'esquisser l'histoire [66].

Les plus anciens vestiges archéologiques jalonnent le bassin de la Bhagirathi, particulièrement autour de Nadya et de Murshidabad. Les sites les plus importants, datant du règne des derniers sultans indépendants (XV[e] et XVI[e] siècles) ont été dégagés autour de Bagherat (district de Khulna), Barabazar (district de Jessore) et de Gaur (district de Malda), c'est-à-dire dans le bassin du Bhairab et dans la région comprise entre le Gange et le cours inférieur de la Mahananda. On trouve aussi quelques mosquées et quelques inscriptions de cette époque dans le district de Faridpur (l'ancienne Fathabad, que Lavanha écrit « Fatiabas ») et que traversent la Madhumati, le Kumar et le Garai.

---

64. J.D. Beglar, *Report of a tour in Bundelkhand and Malwa 1871-1872*, dans *Archaelogical Survey of India* 8 (1869), pp. 139-140. En citant cet auteur Jean Deloche ajoute que «l'étude de la localisation des sites archéologiques dans le but de retrouver les axes routiers est une démarche possible » à condition d'être menée avec prudence (*Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogols. Etude critique des sources*, Paris, 1968, p. 27).

65. Harun er-Rashid, *The geographical background to the history and archaeology of South-East Bengal*, dans *JAS Bangladesh* 24-26 (1979-1981), pp. 159-178.

66. Le manuel le plus clair et le plus pratique pour aborder cette question complexe est celui d'Harun er-Rashid, *East Pakistan, a systematic regional geography and its development planning aspects*, Lahore-Karachi, 1967. On peut aussi se référer à des ouvrages plus anciens mais toujours classiques : D. Fergusson, *Recent changes in the delta of the Ganges*, dans *Proceedings of the Geological Society of London*, 1863, 1865, 1868; M. Chakravarti, *Notes on the Geography of old Bengal*, dans *JASB*, n.s., 4 (1908), pp. 273-280; R. Mukerjee, *The changing face of Bengal. A study in riverine economy*, Calcutta, 1938; S.C. Majumdar, *Rivers of the Bengal delta*, Calcutta, 1942; K.G. Bagchi, *The Ganges delta*, Calcutta, 1944; R.C. Majumdar, *Physical features of Ancient Bengal*, dans *D.R. Bhandarkar Volume*, éd. B.C. Law, Calcutta, 1940, pp. 341-364; A. Bhattacharya, *Historical Geography of Ancient and Mediaeval Bengal*, Calcutta, 1977.

Les données de l'hydrographie sont plus complexes. Après James Rennell, les géographes contemporains ont confirmé que le flot principal du Gange, qui coulait avant le XII^e siècle dans la Bhagirathi, s'était peu à peu déplacé vers l'Est, empruntant tour à tour le lit de ses distributaires jusqu'à rejoindre celui du plus oriental, la Padma, qui sera grossi à la fin du XVIII^e siècle des eaux du Brahmapoutre [67]. A quelle phase de ce processus se situe le voyage de l'ambassade portugaise ? Le flot principal du fleuve, qui baignait alors les murs de Gaur se dirigeait vers le Sud, laissant à l'Ouest la Bhagirathi, s'engageait dans le lit du Bhairab puis se jetait dans l'océan par l'Harinaghata après avoir traversé Barabazar et Bagherat. Mais au cours de ce même siècle, à une époque que l'on ne peut préciser, il arrivait aux eaux du fleuve de couler plus à l'Est dans le Navaganga (nouveau Gange), relié au bassin du Matabhanga et du Kumar, et parfois même dais le bras oriental [68]. Durant le XVI^e siècle, les bouches du Gange ont probablement divagué entre l'Harinaghata et l'Arial Khān, du sud au nord-est du Bakerganj.

Les géographes ont aussi constaté que si le cours des distributaires s'oriente généralement du Nord au Sud (à l'exception de la Padma), le trafic s'était toujours fait d'Est en Ouest [69], reliant d'une part les ports de Sonargaon et de Chittagong aux villes de Gaur, de Nadya et de Satgaon d'autre part. Mais ce n'est là qu'une contradiction apparente, car les distributaires sont reliés entre eux par d'innombrables cours d'eaux transversaux (*dôn*) qui rejoignent les marigots et les vieux méandres, ou par des rivières qui cherchent leur lit tantôt à l'Est, tantôt à l'Ouest et se jettent les unes dans les autres.

Pour tenter de situer dans ce labyrinthe l'itinéraire suivi par la délégation portugaise, l'on peut envisager trois hypothèses. La première — qui fut avancée par M. Bishop Smith — la conduit par le chemin le plus court sur une carte moderne, celui qui remonte la Madhumati et le Garai pour rejoindre la Padma près

---

67. *The Bhagirathi-Hoogly basin, proceedings of the interdisciplinary symposium*, éd. K.G. Bagchi, Calcutta, 1972.

68. R. Mukherjee, *The changing face of Bengal*, p. 143.

69. Harun er-Rashid, *o.c.*, p. 45.

de Kushtia [70]. C'est une proposition que l'on ne peut retenir, car elle ne tient pas compte des mutations du delta. La Madhumati et le Garai ne prirent quelque importance qu'aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, surtout après que le Bhahmapoutre eut rejoint la Padma [71]. Tout au plus peut-on imaginer une voie d'eau dans le bassin du Kumar, l'un des plus anciens distributaires du delta que certains croient reconnaître sur la carte de Ptolémée, et qui était relié au Navaganga, peut-être déjà navigable [72]. Tant de villes ont été dévastées que l'on ne peut affirmer qu'il n'y ait eu quelque « Noamaluco », capitale provinciale, sur ce parcours. Mais celui-ci même, le plus direct pour gagner Gaur depuis le Bakerganj, ne saurait couvrir les quelque six cents kilomètres de l'itinéraire en eau douce que Castanheda disait « être une voie très coûteuse, « ser a ida lá mui custosa », mais sans doute aussi la plus sûre [73]. En outre, l'interprétation de M. Bishop Smith ne s'accorde pas avec la carte de Lavanha qui situe « Noamaluco » au cœur même du Bengale central.

La seconde hypothèse est si vraisemblable qu'elle s'impose à première vue comme une évidence. Les plus importants vestiges du sultanat se trouvent en effet sur les rives du Bhairab qui fut l'artère la plus fréquentée du delta intérieur à l'époque médiévale. La tradition rapporte que le saint-guerrier Khān Jahān Ali avait construit une route le long du fleuve lorsqu'il entreprit, avec ses soixante mille hommes, la conquête des Sundarbans. C'est en effet sous le règne de Nāsiruddin Mahmud (1437-1459) que fut intensifiée l'islamisation de cette contrée qui fut dotée d'un gouvernement provincial sis à Bagherat, au confluent du Bhairab, des *dôn* du Bakerganj et des criques sauvages des estuaires du Sud. Une inscription témoigne que Khān Jahān Ali en fut le fondateur et

---

70. R. Bishop Smith, *The first age of the Portuguese embassies, navigations and perigrinations to the ancient kingdoms of Cambay and Bengal (1500-1521)*, [Bethesda, 1969], p. 83, note.

71. K.G. Bagchi, *The Ganges delta*, pp. 54-57; S.C. Majumdar, *Rivers of the Bengal delta*, p. 78.

72. *Ibid.*, pp. 46, 56.

73. Castanheda, VIII/67, p. 311. Sans doute redoutait-on les attaques des pirates (R. Fitch : « because the right way was full of thieves », dans R. Hakluyt, *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation*, Glasgow, 1901-1905, V, p. 481).

qu'il y mourut en ascète en l'an 1459. La ville garde encore les ruines de nombreuses mosquées de cette époque construites en pierre de Chittagong, ce qui donne à penser que les communications avec ce port étaient alors faciles [74]. Bagherat était encore un centre administratif en 1515 si l'on en croit une monnaie de Nusrat Shāh, alors prince héritier, où l'on peut reconnaître la frappe de la ville [75].

La récente promotion de la province de Khalifatabad, à laquelle appartenait Bagherat, aurait pu la désigner pour être la capitale, cette *Nava mulūk* dont « Noamaluco » paraît être la forme portugaise [75], si la *Lembrança* ne précisait que cinq étapes la séparaient de « Meangar » [76]. Or, le Bakerganj mesure, dans sa dimension transversale la plus grande, à peine une centaine de kilomètres entre le Nord de l'île de Shahbazpur et la région de Bagherat. L'itinéraire de l'ambassade portugaise ne passait pas par cette ville que n'eût pas manqué de remarquer son interprète [77]. S'il gagna le cours principal du Bhairab, ce fut par un bras qui contournait la ville, ou qui rejoignait le fleuve en amont. Plus au nord encore, au-delà de l'actuelle ville de Jessore, apparaît une autre métropole de l'époque des sultans, Barabazar.

---

74. L.S.S. O'Malley, *Bengal District Gazetteers, Khulna*, Calcutta, 1908, pp. 27-30; Id., *Jessore*, Calcutta, 1912, pp. 23-25; Blochmann, *Notes on Arabic and Persian inscriptions*, dans *JASB I* (1872), pp. 108-109; R.B. Ghose, *The ruins near Badyanandaketi*, dans *Mookerjee's Magazine* (1973); S. Digby, *Jahan's temple at Bagerhat. A note*, dans *JAS Bangladesh* 28/2 (1982), pp. 152-157 rapporte une tradition selon laquelle cette route reliait Gaur à Chittagong.

75. H. Blochmann, *Contributions*, p. 137.

75. On trouve fréquemment cette construction dans les noms de pays transcrits par les Portugais. Cotamaluco : Qutb-al-mulk pour le royaume de Golconde où régnaient les Qutb-Shāhis; Nizamaluco : Nizām-al-mulk pour le royaume d'Ahmadnagar où régnaient les Nizām-Shāhis, cf. *Hobson-Jobson*, p. 264.

76. § 9. On ne peut évaluer exactement la longueur des étapes, qui variaient selon les conditions du voyage et la nature des eaux. Selon J. Rennell, de novembre à mai, en ne navigant que durant le jour, on pouvait parcourir au Bengale entre 65 et 110 kilomètres dans le sens du courant, et entre 27 et 32 kilomètres contre le couarnt (*Memoir on a map of Hindoostan or the Mogul Empire*, Londres, 1793, pp. 360-361.

77. H. Blochmann reconnaissait Bagherat sur la carte de Lavanha sous le nom de Cuipitavaz, déformation de la prononciation bengalie (Kolipitabad) du persan Khalifatabad, nom de la province dont elle était la capitale (*Contributions*, p. 24).

Aujourd'hui éparses sur plusieurs villages, les ruines de Barabazar s'étendent sur les deux rives du Bhairab. Comme Bagherat, la ville garde le souvenir de Khān Jahān Ali qui lui aurait donné son nom. Les dédicaces des mosquées et les inscriptions relevées sur le site témoignent que la cité connut son apogée au temps de Husayn Shāh. L'une d'elles révèle qu'un *vazīr* du Sultan y était en poste en B. 925/1519 [78]. Selon les traditions recueillies par Buchanan Hamilton, le siège du gouvernement des provinces du Sud — *Haveli Dakhsinsabar* — n'était pas fixe à l'époque des sultans et se déplaçait périodiquement d'une ville à l'autre [79]. Il est donc plausible que Barabazar ait été, après Bagherat, la résidence du gouverneur du Sud.

Reconnaître « Noamaluco » dans les vestiges de Barabazar ne serait pas incompatible avec le texte de la *Lembrança* si l'on admet que le *rio* sans nom décrit par son auteur était le Bhairab. Mais ce *rio* est présenté dans le texte comme un seul et même cours d'eau qu'aurait parcouru la délégation portugaise depuis « Meangar » jusqu'à Gaur, ce qui est contraire à la réalité géographique. La capitale étant baignée par la Bhagirathi, il est bien évident que l'itinéraire de 1521 suivait au moins deux fleuves différents. Il est impossible de situer le point où les eaux du Bhairab et du Gange/Bhagirathi communiquaient à cette date précise, mais on sait, grâce aux travaux des géographes, qu'il se trouvait dans la région de Murshidabad [80]. Ce confluent était-il si vaste et si encombré de bancs de sable (*char*) que l'auteur ne l'ait pas remarqué ?

---

78. D.S. Ahmad, *Aantiquities of Barabazar*, dans *Journal of the Varendra Research Museum* IV (1975-1976), pp. 71-80.

79. Voir *supra*, pp. 136-137.

80. Les points où le Bhairab s'est séparé de la Bhagirathi, puis de la Padma, se sont déplacés au cours des âges. Toute la région sise à l'emplacement des anciens confluents du Bhairab — c'est-à-dire entre les lits actuels de la Bhagirathi et de la Jalangi — n'est plus aujourd'hui que marigots et marais. Sur l'histoire hydrographique de cette région, cf. notamment J.H.E. Garrett, *Bengal District Gazetteers, Nadia*, Calcutta, 1910, pp. 6-10; B. Banerjee et N.M. Bowers, *The changing cultural landscape of Nadia, a border district of West Bengal*, Calcutta, 1965; S.P. Das Gupta, *Early history and origin of Navadvipa*, dans *Proceedings and transactions of the All India oriental conference*, 1961, pp. 174-175.

Entre « Noamaluco » et « Meinaepur », ne dit-il pas que le fleuve était large comme le Tage entre Almada et Lisbonne, avec des bancs de sable en son milieu ? [81]

Il est possible que « Meinatepur », que Lavanha plaçait sur la rive gauche de la Bhagirathi, ait marqué ce confluent. N'est-ce pas là que Cristóvão Jusarte voit la possibilité de poursuivre sa propre route pour gagner Gaur par voie de terre [82], ce qui suppose les deux villes sur la même rive d'un même cours d'eau ? Il existe encore près de cette même rive gauche de la Bhagirathi, dans un faubourg de Murshidabad, les vestiges d'une cité appelée Maidapur, qui est à quelque cinq kilomètres du vieux Bhairab et à une centaine de kilomètres des ruines de Gaur [83]. Cette localisation permet de comparer « Meinatepur » et Maidapur, mais elle n'autorise pas une identification. La même incertitude recouvre Moulana Danga, sans doute quelque localité sur la rive haute de la Bhagirathi, où l'on vénérait un saint personnage de l'islam [84].

L'ancien cours du Bhairab pourrait-il tracer la voie que suivit l'ambassade portugaise ? Il traversait deux anciennes métropoles provinciales, il était bordé d'une route qui facilitait le halage — route bien réelle dont on a retrouvé les vestiges [85] — et il est

---

81. § 27. La largeur du Tage entre Almada et Lisbonne peut être évaluée de 1,5 km à 2 km, compte tenu des variations dues aux séismes.

82. § 28. Sur le plan de Lavanha, la ville de « Meneitipur » ne marque aucun confluent. Celui du Gange/Bhagirathi et de la Padma se trouve plus au Sud, près de « Fatiabas », sur la rive droite de la Bhagirathi. Cette cité est placée de façon erronée si l'on admet avec Blochmann que ce toponyme désigne Fathabad (*Contributions*, p. 21).

83. O'Malley, *Bengal District Gazetteers, Murshidabad*, Calcutta, 1914, p. 204; J. Deloche, *Voyage en Inde du Comte de Modave (1773-1776)*, Paris, 1971, p. 128. Notons que la ville de Murshidabad, qui fut fondée par l'empereur Akbar, n'existait pas encore en 1521 (J. Long, *Selected papers. The banks of the Bhagirathi*, dans *Calcutta Review* VI [1846], p. 334). Selon la *Lembrança* § 27, quatre étapes séparaient « Meinatepur » et Gaur, que l'on peut évaluer en tout à une centaine de kilomètres, la vitesse moyenne du halage sur le Gange à contre courant variant entre 16 et 27 kilomètres par étape (Deloche, *La circulation en Inde*, p. 175).

84. Abdul Karim (*Social History of the Muslims of Bengal*, pp. 62-124), a consacré plusieurs pages au soufisme bengali et à la localisation des sanctuaires.

85. O'Malley, *Jessore*, p. 106. J. Deloche remarque que le halage se faisait à bras d'homme parce que les routes étaient rudimentaires ou le plus souvent inexistantes (*La circulation en Inde*, p. 174).

considéré par les géographes comme l'une des artères les plus importantes du delta médiéval. Cette hypothèse demande à être confortée par d'autres éléments que révéleront peut-être les campagnes de fouilles engagées au Bangladesh. Au demeurant, il est surprenant que l'on ne puisse reconnaître le cours supérieur du Bhairab sur la carte de Lavanha. Les historiens du delta situent dans le courant du XVI[e] siècle la décadence du fleuve qui fut successivement coupé par l'irruption de la Jalangi puis du Matabhanga avant de n'être plus qu'un courant discontinu de rivières perdues [86]. Ce processus était-il déjà si avancé en 1615, pour avoir provoqué l'abandon du « Terrible » ? Le cartographe a-t-il placé « Naomoluco » sur l'un des itinéraires en usage au XVIII[e] siècle, qui reliaient le bassin inférieur de la Bhagirathi à la région de Dacca à travers les bassins de la Jalangi, du Mathabhanga et de la Chudnah ? [87] Cette voie était-elle déjà fréquentée au siècle précédent ? Ces questions évoquent une situation bien antérieure et rappellent que Ma Huan, en 1406, pour se rendre de Sonargaon à Gaur, prit un itinéraire Sud-Ouest dont John Beames, qui en fit l'étude critique, affirme qu'il passait par Satgaon [88] avant de remonter la Bhagirathi jusqu'à la capitale. Or, sur la carte de Lavanha, « Naomoluco » se trouve au confluent de deux voies d'eau : l'une suit la direction de la Chudnah et relie la région de Sonargaon à

---

86. K.G. Bagchi, *The Ganges delta*, pp. 52-53, 106; sur les différents segments et noms du Bhairab, cf. Harun er-Rashid, *o.c.*, p. 44.

87. Cf. les itinéraires suivis par les PP. F. Fernandes et D. Sousa (1598) dans Du Jarric, *o.c.*, p. 510; S. Manrique (1635), dans *o.c.*, I, pp. 393-394; A partir de la fin du siècle la Chudnah, qui joignait la région de Dacca à l'Harinaghata en quittant la Padma à Moddapur, fut particulièrement fréquentée d'autant plus que des canaux transversaux la reliaient à la région de Satgaon et d'Hugli, cf. *The Diary of William Hedges during his agency in Bengal (1681-1687)*, éd. R. Barlow et H. Yule, Londres, 1887-1889, I, pp. 33, 40; Bernouilli, *o.c.*, III, p. 167; Rennell, *Memoir of a map of Hindoostan*, Appendix, p. 339; cf. aussi Colebrooke, *On the course of the Ganges through Bengal*, dans *Asiatic Researches* VII (1903), pp. 1-32; J. Long, *The banks of the Bhagirathi*, p. 414; Harun er-Rashid, *o.c.*, p. 45. Le réseau Nord-Sud apparaît aussi sur les cartes de Sanson d'Abbeville (1652), d'Anville (1752) et Thomas Kitchin (1770) tandis que la route fluviale du bassin du Bhairab est clairement tracée sur la carte accompagnant E. Ives, *A Voyage from England to India*, Londres, 1773.

88. Voir *supra*, note 61.

l'Harinaghata, l'autre va du Bakerganj à la Bhagirathi qu'elle rejoint à la hauteur de Satgaon.

C'est ici que peut se placer la troisième hypothèse, celle qui tient compte, malgré des changements certains, de la permanence éventuelle d'un itinéraire Est-Ouest. Bien qu'elle ne repose que sur ce fragile postulat, elle ne doit pas être rejetée, car on ne peut exclure que la ville de « Noamaluco » se soit trouvée sur cette voie qui fut effacée par les inondations des deux derniers siècles.

*

Le récit de la navigation dans le delta du Gange est le plus sûr garant de l'authenticité de la *Lembrança*, car les types de paysage que son auteur dépeint sont ceux-là mêmes que l'on retrouve dans les relations de voyage des siècles suivants et que l'on peut reconnaître en parcourant aujourd'hui les voies d'eau du Bangladesh. S'il est rare de trouver dans les textes européens du premier quart du XVI^e siècle une aussi vivante description des phénomènes naturels, il est tout à fait exceptionnel qu'un auteur en discerne d'emblée les caractères essentiels. Ainsi notre interprète a-t-il mis en évidence le travail du delta actif par les forces contraires des courants [89], et compris que l'une des principales causes de l'effondrement des berges gangétiques tenait à la structure géologique du *doash*, mélange de vase et de sable [90]. Autour de « Noamaluco », il a remarqué ces longs étangs « en forme de croissant » où les gens se lavent et qui ne sont autres que les *baor*, méandres abandonnés par la divagation des eaux [91]. Ces seuls détails permettraient de reconnaître le Gange parmi tous les fleuves du monde.

La *Lembrança* met l'accent sur un caractère particulier au paysage bengali : le contraste entre la vitalité des cultures et la précarité de l'habitat. La fréquence des inondations qui fertilisent les terres ne laisse le temps que d'édifier des « masures de limon

89. §§ 3, 4, 5.

90. § 27. Cette description n'est pas sans rappeler celle qu'écrira plus tard Bernouilli : « il faut éviter également d'un côté les pièces qui s'écroulent de la haute rive et les bas-fonds de l'autre» (*o.c.*, III, p. 191).

91. § 20.

couvertes de chaume »[92]. L'on dit que les rois offraient de l'or au fleuve pour tenter de conjurer ces catastrophes[93] qui anéantissaient hommes et biens tout en couvrant les rives de cultures plantureuses. Entre « Meangar » et « Noamaluco », les canneraies donnaient un sucre « qui ne coûte rien »[94] — et il est vrai qu'elles croissent spontanément dans la région de Jessore[95]. En remontant le fleuve, l'auteur remarquait l'étendue des rizières et la circulation intense des bateaux chargés de leurs récoltes[96].

Babur ne faisait pas la différence entre les campagnes et les villes de l'Inde[97] qui, à part quelques édifices monumentaux, étaient constituées par un ensemble de villages. Il semble qu'il en ait été ainsi du Bengale. A « Noamaluco », les étables faisaient office d'hôtelleries et la résidence du gouverneur était faite de torchis renforcé de briques[98]. En dehors des monuments religieux révélés par les fouilles archéologiques, les villes du delta moribond n'étaient que paillottes, pour la plupart perchées sur pilotis. Les rivières où naviguait la délégation portugaise étaient bordées d'une ligne de fermes et de hameaux qui ne suivait pas seulement le cours des fleuves, mais s'incurvait aussi autour de leurs méandres délaissés[99]. Campés sur des îlots entre eaux vives et eaux mortes, enfouis dans les palmiers que dominait quelque sanctuaire, ces villages ont été souvent évoqués dans la littérature bengalie de l'époque.

Les Portugais du XVI[e] siècle trouvaient de mauvais ton d'être trop prolixe et ne s'attardaient pas sur les détails d'un récit[100]. Il est bien dommage que le souci de se conformer à cette mode ait retenu notre auteur de noter tout ce qu'il avait observé de la vie du fleuve. Il a réussi pourtant à donner de la technique du halage à bras d'homme une description beaucoup plus précise que

---

92. Bernouilli, *o.c.*, III, p. 449.
93. F. Bhattacharya, *La Déesse et le royaume*, p. 38.
94. § 9.
95. Harun er-Rashid, *o.c.*, p. 190.
96. § 25.
97. Babur, *o.c.*, p. 325.
98. §§ 9 et 10.
99. §§ 9 et 20.
100. § 6, 25; Domingo Paes dans R. Sewell, *A Forgotten Empire, Vijayanagar*, Delhi, 1980, p. 262.

celles des voyageurs des siècles suivants [101]. Ces derniers s'étendront beaucoup plus, en revanche, sur les dangers de la navigation. L'auteur de la *Lembrança* redoutait surtout les pirates qui sévissaient dans les zones sauvages du delta actif et se plaignait du lancinant harcèlement des moustiques [102]; mais on peut s'étonner qu'il ait passé sous silence la présence des tigres qui étaient alors le fléau le plus redouté du Bengale [103].

Au terme de cet essai de reconstitution d'un itinéraire sur le Gange, l'on peut regretter que les données de la *Lembrança* n'en éclairent que des fragments et ne puissent résoudre tous les problèmes posés par la géographie historique du delta au XVI^e siècle. Elles permettent pourtant d'en situer les inconnues et de faire obstacle aux identifications trop hâtives. C'est aux géographes qu'il appartiendra d'interpréter ces informations pour placer dans le temps les changements intervenus durant cette période dans le cours inférieur du Gange.

APPENDICE : LES ROYAUMES MÔNS DU PÉGOU

Si l'histoire médiévale des contrées situées aux bouches du Gange a suscité de nombreux travaux, celle du delta de l'Irraouaddy n'a inspiré que de rares études, souvent incluses dans des ouvrages généraux traitant de l'Asie du Sud-Est. On connaît mieux le passé des pays du nord de l'actuelle Birmanie, sans doute parce que leur période d'apogée avait été plus longue et avait laissé d'importants vestiges. La richesse des terres, l'abondance des

---

101. § 26. Deloche, *La circulation en Inde*, pp. 174-176; Manrique, *o.c.*, II, p. 122; Bernouilli, *o.c.*, III, p. 191; J. Deloche, *Voyage en Inde du Comte de Modave*, p. 127.

102. § 2.

103. Tapis dans les roseaux ils terrorisaient les voyageurs en poursuivant les bateaux à la nage. Il était prudent d'attacher ceux-ci loin de la rive à l'escale de la nuit, de peur d'être emporté par ces fauves. Cf. notamment, Manrique, *o.c.*, I, pp. 396-398; Du Jarric, *o.c.*, pp. 602-603; Bernier, *o.c.*, p. 329; M. Archer, *Early views of India, the picturesque journey of Thomas and William Daniell (1786-1794)*, Londres, 1980, pp. 47-48.

matières précieuses, la densité des populations avaient favorisé l'expansion de ces Etats aux dépens des principautés du Sud. De même, les Britanniques durent tenir compte, à l'époque coloniale, de la prédominance des Birmans et privilégièrent l'histoire de leurs origines. Comparée aux remarquables travaux faits sur Pagan et Mandalay, la documentation concernant les royaumes du delta paraît inexistante [1].

Cette histoire ne peut être reconstituée que par bribes, à la lumière des allusions contenues dans les annales chinoises et les chroniques ceylanaises. Plus de cent inscriptions ont été pourtant découvertes, dont la moitié seulement ont pu être déchiffrées et publiées [2]. Les campagnes archéologiques ont été rares et sont aujourd'hui presque partout interrompues. Une seule fouille a été faite à Pégou, dans les années trente, une autre sur le site de Thatön, l'ancienne capitale, près de Martaban [3]. Aucune recherche n'a

---

1. Cette disproportion apparaît dans tous les manuels d'histoire de la Birmanie, cf. D.G. Hall, *Burma*, Londres, 1950; *A history of South-East Asia*, Londres, 1970, vol. 3; K.R. Hall, *Maritime trade and state development in early South-East Asia*, Honolulu, 1985; G. Harvey, *History of Burma*, Londres, 1967; H.H. Luce, *Old Burma. Early Pagan*, 3 vol., *Artibus Asiae supplementum* 25, Locust Valley-New York, 1969-1970; J.G. Scott, *Burma from the earliest times to the present day*, Londres, 1924. Dans une aire plus vaste, cf. A.P. Phayre, *Burma proper, Pegu, Taungu, Tenasserim and Arakan from the earliest war with British India*, Londres, 1883; P. Wheateley, *The Golden Khersonese*, Kuala-Lumpur, 1961.

2. Tao Sein Ko, *The Kalyānī inscriptions*, Rangoon, 1872; C. Duroiselle, *A list of inscriptions found in Burma*, I, Rangoon, 1921; C.O. Blagden, *The inscriptions of the Kalyanisima, Pegu*, dans *Epigraphia Birmanica*, III/2, Rangoon, 1928; G.H. Luce et Pe Maung Tin, *Inscriptions of Burma, arranged chronologically (1131-1364)*, 5 vol. Rangoon, 1933-1957; C.O. Blagden, *The mediaeval mon records, 13th-18th c.*, dans *Epigraphia Birmanica* IV/1-2, Rangoon, 1934; H.L. Shorto, *Notes on mon epigraphy*, dans *BSOAS* 20/3 (1956), pp. 344-452; Id., *The Kyaikmaraw inscriptions*, dans *BSOAS* 21/2 (1968), pp. 361-367; Id., *A Mon genealogy of kings*, dans D.G.E. Hall, *Historians of South-East Asia*, Londres, 1961, pp. 61-72; Id., *A dictionary of the mon inscriptions from the 6th to the 16th centuries*, Londres, 1971; E. Guillon, *Recherches sur quelques inscriptions mônes*, dans *Bulletin de l'Ecole Fran«aise d'Extrême Orient* 61 (1974), pp. 339-348 et 64 (1977), pp. 83-119; Id., *A mon copper plate in the National Library, Bangkok*, dans *Journal of the Burma Research Society* 55/162 (1976), pp. 9-17.

3. E. Guillon, *Notes sur l'ancienne région de Thatön (Basse Birmanie)*, dans *Artibus Asiae* 36/4, pp. 273-286; dans un cadre plus large, le point a été

jamais été entreprise à Tenasserim dont on a oublié le site. On ne sait où se trouvait ce port dont l'importance avait été signalée par les navigateurs arabes. Etait-il établi à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur une île aujourd'hui abandonnée aux serpents et aux fauves? ou en amont de cette même rivière, là où quelques murailles émergent encore du tapis végétal de la forêt tropicale ? [4]

Les sources narratives auxquelles se réfèrent le plus souvent les historiens sont les relations des voyageurs italiens qui ont abordé au Pégou au cours du XV^e siècle. La publication des témoignages portugais est encore trop récente pour qu'ils aient pu être utilisés dans le contexte de l'histoire locale [5]. Il est donc évident que la rareté des sources, le manque d'éditions critiques et de traductions, la carence des recueils d'inscriptions et des relevés archéologiques ne permettent pas de consacrer au Pégou une étude semblable à celle que nous avons faite pour le Bengale [6].

Dans le domaine particulier de l'histoire des Môns on devra se référer aux articles de M. Emmanuel Guillon [7], préludes à la paru-

---

fait par J. Stargardt, *The archaeology of Burma, research since 1959 and its interpretation*, dans *Asia Antiqua*, Londres, 1979.

4. Quelques lectures épigraphiques sont dues à Georges Coedès, *Documents épigraphiques provenant de Tenasserim*, dans *Felicitation Volume presented to H. H. Prince Dhamnivat Kromanum Bidyalath*, Bangkok, 1965, pp. 203-209. Cf. aussi M. Vickery, *The Khmer inscription of Tenasserim. A reinterpretation*, dans *Journal of the Siam Society* 61/1 (1974); A.P. Phayre, *Memorandum on some medals and coins in the Museum of the Asiatic Society found in near Mergui on the Tenasserim Coast*, dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal* 32 (1863), pp. 271-273; K.G. Orr, *Tenasserim, ancient city of Lower Burma Yesterday and To-day*, dans *Burma* II/1 (1951), pp. 25-35.

5. L.F. Thomaz, *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966; *A viagem de António Correia a Pegu em 1519*, Lisbonne, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, n° 96, 1976. Le pacte conclu avec les Portugais a été interprété dans le contexte religieux local par E. Guillon, *Notes sur le boudhisme môn (Beiträge zur Uber- lieferungsgeschichte des Buddhismus in Birma, II)*, dans *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Gottingen*, I. Philologische Historische Klasse, 1983, n° 2, pp. 59-60.

6. Signalons que la *Bibliographie birmane* publiée par Mme Denise Bernot (5 vol. parus, Paris, 1968-) est sur les pays de la Birmanie l'instrument de travail dont aucun chercheur ne saurait se passer.

7. E. Guillon, *Les Môns, civilisation d'Asie du Sud-Est. I - Identité et histoire* (à paraître).

tion très attendue d'un ouvrage d'ensemble qui donnera à l'histoire mône du delta sa seule référence [8]. Leur auteur a bien voulu faire pour nous le point de ses travaux. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance pour l'aide qu'il a apportée à l'élaboration de ce chapitre.

*

L'épigraphie révèle les traces de la présence des Môns dans la péninsule indochinoise dès le VII[e] siècle, en Thaïlande, au Laos et dans la région de Martaban, d'où ils s'étendirent sur toute la zone des deltas de l'Irraouaddy et du Salouen, et sur la bordure littorale de l'Indochine occidentale, jusqu'à Tenasserim et parfois au-delà. Peu attirés par les forêts et les montagnes de l'intérieur, ils développèrent très tôt la culture du riz dans les plaines. Leur civilisation s'épanouit au bord des rivières et des canaux, dans les villages construits au-dessus des terres inondables. Leur langue, dès cette époque écrite, ne distingue pas les fleuves de la mer, qu'un seul et même mot désigne. Placé au carrefour des eaux fluviales et marines, le pays môn fut soumis à la fois aux incursions des royaumes birmans et shans du Nord et aux influences venues de la Mer du Bengale.

Au VII[e] siècle déjà, les Môns recevaient par voie de terre des porcelaines de Chine qu'ils revendaient aux marchands indiens du royaume Pallava. Touchés par les deux familles du bouddhisme, leur vie religieuse ne cessera d'être traversée, au cours des siècles suivants, par les divers courants du Petit Véhicule. Des contacts privilégiés étaient établis avec Ceylan à partir du port de Kusumi (Cosmin) mentionné dès le XII[e] siècle par le *Cūḷavamsa* [9]. L'intensité de ces échanges et la prospérité qui en avait découlé attira les convoitises. Au début du XI[e] siècle, les Cōḷa du Coromandel pillèrent la côte jusqu'à la région de l'actuel Mergui, tandis que les

---

8. *Cūḷavamsa*, éd. et trad. anglaise de W. Geiger et Rickmans, Colombo, 1953, II, p. 76. Sur l'ancienne Kusumi, cf. E. Guillon, *Recherches sur quelques inscriptions*, p. 93, Kusumi prit le nom de Bathein ou Bassein au XVIII[e] siècle (*Hobson-Jobson*, p. 259). Sur les relations extérieures de la région, cf. J. Stargardt, *Burma's economic and diplomatic relations with India and China from early medieval sources*, dans *JESHO* 14/1 (1971), pp. 28-62.

9. D.G.E. Hall, *A history of South-East Asia*, pp. 180-181.

Birmans de Pagan envahissaient les deltas et soumettaient Thatön, capitale du pays môn (*c.* 1087). La domination birmane dura deux siècles, jusqu'à ce que Pagan fût à son tour conquise par les Shans (1287) qui mirent à sac Pégou au cours d'un raid sans lendemain. Ces désordres créèrent les conditions favorables à la restauration du royaume môn. Le roi WâRau prit Martaban pour capitale [10]. Déjà importante au IX^e siècle, protégée par les îles et la barre tumultueuse du Salouen, l'antique Martaban était une ville sacrée dont les ruines sont aujourd'hui à demi enfoncées dans les eaux du fleuve. La promotion de Martaban inaugurait une ère de grande prospérité, marquée par une alliance avec la Chine et des relations commerciales actives et régulières avec Ceylan, Sumatra et les pays du Coromandel.

Les successeurs de WâRau furent de zélés protecteurs du bouddhisme, à tel point que leur règne est souvent désigné comme l'époque des « grandes pagodes ». La Shwe Mawdaw à Pégou et surtout la Shwe Dagon de Dagon (l'actuelle Rangoon) — que l'on disait avoir été fondée sur huit cheveux du Bouddha Gautama — fut agrandie et probablement reconstruite au XIV^e siècle, chaque souverain mettant son point d'honneur à en accroître la hauteur. En 1369, la capitale se déplaça sur le site de Pégou. Ce type de changement marque traditionnellement en Asie du Sud le début d'une ère nouvelle, qui fut pour les Môns celle de leur apogée.

L'actuelle Birmanie était alors partagée entre les Birmans d'Ava, au Nord, et les Môns de Pégou, au Sud, qui ne cessèrent de se disputer la domination de l'Arakan, lequel devait tomber, à l'époque de Husayn Shāh, dans la mouvance du Bengale [11]. Tenasserim et la frange littorale étaient revendiqués par les Thais qui y lançaient des raids épisodiques. Mais le port, relié par voie de terre à la ville thai d'Ayuthia, récemment fondée et déjà florissante [12], était alors dépendant de Pégou. Les relations avec Ceylan s'inten-

---

10. Le passage de la barre du Salouen est décrit par Pero Pais dans L.F. Thomaz, *De Malaca a Pegu*, pp. 101-103. Sur l'ancien site de Martaban, cf. E. Guillon, *Notes sur l'ancienne région de Thatön*, *l.c.*

11. Voir *supra*, G. Bouchon, « Nusrat Shāh », pp. 130-132. Pour les sources de l'histoire de l'Arakan, cf. A.P. Phayre, *Coins of Arakan, of Pegu and Burma*, dans *Numismata Orientalia* III/2, Londres, 1882.

12. C. Kasetsiri, *The rise of Ayuthia. A history of Siam in the 14th-15th centuries*, Kuala-Lumpur, 1976.

sifiaient, favorisées par une renaissance du bouddhisme d'expression pâlie et par l'échange de théologiens. Dans les premières années du XV[e] siècle, la fondation du sultanat de Malacca élargit jusqu'à ses marchés le circuit commercial des « pays sous le vent » [13].

Les premières relations européennes datent de cette période : le Vénitien Nicolò de' Conti séjourna à Ava et navigua sur les deltas dans les années 1430. Le lapidaire gênois Girolamo da Santo Stefano, après avoir visité Kusumi, « une grande ville fortifiée », demeura vingt mois à Pégou (*c.* 1498). On regrette qu'il n'ait écrit sur ce séjour qu'une trentaine de lignes, dont la moitié sont consacrées aux pratiques sexuelles de ses habitants [14].

Ludovico di Varthema prétend être allé à Tenasserim et à Pégou à la même époque et se flatte d'avoir été reçu par le roi Bañ a Ram (1496-1527) [15], celui-là même qui accueillit les ambassades de Rui Nunes (1511-1512) et de Pero Pais (1514) [16]. Varthema témoigne du caractère amène du roi, conforme au souvenir qu'en gardent les traditions locales. Ce prince illustre présidait une fédération de trois principaux royaumes — Kusumi, Dagon et Pégou — dont sa belle-mère, la reine Thow était la véritable souveraine. Le système dynastique de Pégou était assez semblable à celui du royaume de Kōṭṭē (Ceylan), où le pouvoir était partagé par les princes d'une même famille [17]. Celui qui régnait à Pégou était possédé du *kalok*, l'esprit familial qui se transmettait d'un fils aîné à l'autre. Il gouvernait sous l'influence d'une mère toute puissante qui demeurait cachée dans le palais de Dagon, tandis que les cadets se partageaient les fonctions administratives. Quatre

---

13. Cette expression désigne Sumatra, les îles et le littoral de l'Indochine occidentale que l'on gagnait en suivant les vents de la mousson du Sud-Ouest qui se dirigent vers le nord du Golfe du Bengale en octobre-novembre (J. Sion, *Asie des Moussons*, Paris, 1929, II, pp. 274-275).

14. N. Conti et G. da Santo Stefano, dans M. Longhena, *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò di Conti, Girolamo Andorno e Girolamo da Santo Stefano,* Milan, 1929, rééd. 1962, pp. 139-140, 229-231.

15. Nous renvoyons à la traduction d'époque du célèbre *Itinerario* (Rome, 1510) de Varthema par Balarin de Raconis, *Le viateur en la plus grande partie de l'Orient*, rééd. Scheffer, Paris, 1888, pp. 226-227.

16. Voir *supra*, L.F. Thomaz, « De la première image au premier contact » pp. 27-31.

17. G. Bouchon, *Les rois de Kōṭṭē au début du XVI[e] siècle,* dans *Mare Luso-indicum* 1 (1971), aux pp. 69-70.

princes du sang siégeaient en permanence auprès du « roi de Pégou » qui s'entourait aussi d'eunuques musulmans bengalis dont il appréciait la subtile intelligence [18].

Le *braja* des textes portugais était un noble de la cour [19]. Ce titre était porté par plusieurs personnages, ce qui ne nous autorise nullement à reconnaître dans le dignitaire qui accompagna notre truchement celui qu'avaient rencontré Pero Pais et António Correia. Le *braja* qui reçut l'émissaire de 1521 et la lettre de Diogo Pereira adressée « au roi de Pégou », était sans doute un notable — eunuque selon notre auteur — au service de la souveraine de Dagon. Le fait que cette ville était fief de la reine éclaire l'incident de l'« idole » à figure de femme que l'auteur de la *Lembrança* se refusa d'adorer [20]. Il s'agissait sans doute là d'un *nat* local, ou plus probablement de la représentation d'une reine symbolique, référence à une reine mythique, à laquelle tout visiteur devait rendre hommage. Notre auteur ne rencontra pas l'illustre Thaw, mais deux jeunes princes, l'un entrevu dans le palais de bois, l'autre qui avait été chargé de lui donner congé [21].

Si les relations des missions de Pero Pais et d'António Correia décrivent la vie économique de Martaban et certains usages de la cour de Pégou, la *Lembrança* est la seule source narrative d'époque qui jette quelque lumière sur le royaume de Dagon et sur une partie de la province de Syriam (« Çara »), alors sujette de Martaban. L'on ne peut reconstituer l'itinéraire suivi par notre auteur qui, parti du cap Negrais, remonta la rivière de Syriam et gagna Dagon en cinq jours [22]. Non seulement l'hydrographie des deltas a été maintes fois bouleversée depuis le XVI^e siècle [23], mais notre auteur fut délibérément égaré sur des voies d'eau sans repères, afin de préserver le secret de la route. Malgré son angoisse, il s'émerveille devant la beauté du paysage, signale la présence

---

18. Pero Pais dans L.F. Thomaz, *De Malaca a Pegu*, p. 68.
19. §§ 95, 97.
20. § 97.
21. § 97.
22. § 96.
23. Une bonne description du delta est donnée par Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, Paris, 1883, 8, p. 772 et suivs.; pour son évolution, cf. L.D. Stamp, *The Irrawady river*, dans *Geographical Journal* 95 (1940), pp. 329-356.

des rizières et des cultures vivrières, remarque que Dagon est fortifiée de remparts de brique garnis de canonnières et percés de meurtrières; il observe le décor d'une résidence royale aux vérandas de bois ouvragé et le costume d'un prince à la coiffure pointue, vêtu d'un *patola* de Vijayanagar [24].

Plus que ces notes descriptives, les questions soulevées par la présence du Roume Ali Agha dans les eaux mônes donnent au récit une plus vaste dimension [25]. Quel était le rôle de ce personnage dont le nom était respecté dans toute la région des deltas et dont la personne était protégée par les fonctionnaires de la reine de Dagon ? Probablement rescapé de la bataille de Diu, comme Majlis Rumi [26], ce guerrier avait-il été chargé par la souveraine de la garde et de la défense des accès aux voies fluviales ? Etait-il un agent des Gujaratis qui tentaient alors, comme nous l'avons vu, d'étendre leur influence aux ports de l'Indochine occidentale ? L'on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles Ali Agha jouissait de tels privilèges, dans un pays où la méfiance de l'étranger est particulièrement marquée. L'on peut noter aussi qu'au moment où les Gujaratis s'efforçaient de contrôler les franges maritimes du royaume, les Môns de Pégou avaient perdu Tenasserim, qui relevait du roi de Siam au début de 1522 et qui semblait être devenue l'échelle de la ville thai d'Ayuthia (Sarnau) [27]. Une enquête épigraphique pourrait seule déterminer l'étendue de l'empire môn et préciser les limites d'un éventuel recul de ses frontières, ceci quelques années avant sa chute définitive [28].

Tout ce que nous savons de la vie économique du Pégou relève des sources portugaises. En nous livrant l'essentiel de ses échanges, les pièces d'archives retrouvées et publiées par Luís Filipe Thomaz permettent aussi de remonter quelques autres filières et donnent

---

24. § 97.
25. § 97.
26. § 63.
27. Voir *supra,* L.F. Thomaz, « La mission à Gaur », pp. 90-91. Le roi de Siam était alors Rama T'ibodi (1491-1529) qui reçut l'ambassade de Duarte Fernandes; voir *supra,* L.F. Thomaz, « De la première image au premier contact », pp. 27-28.
28. Pégou fut soumise par les Birmans sous la conduite de Tabinshwenti en 1535. Ava avait été prise par les Shans quelques années plus tôt (1527) (cf. D.G.E. Hall, *A history of South-East Asia,* p. 287).

de très nombreuses informations sur la vie sociale et les techniques des milieux maritimes [29]. En dépit des efforts que nous avons prodigués pour diffuser ces données nouvelles [30], celles-ci ne sont pas encore prises en compte par les spécialistes, qui continuent de négliger les sources portugaises du XVI^e siècle pour s'appuyer sur la documentation britannique du XVII^e [31]. S'il me paraît hors de propos de refaire encore une fois ici l'analyse de documents depuis longtemps publiés, il n'est pas inutile d'esquisser un bref schéma de la situation économique.

A défaut d'épices, le Pégou regorgeait de vivres et de produits de luxe. Riche en sucre et en bétail, la région des deltas était couverte de rizières qui suffisaient non seulement à la consommation intérieure mais assuraient aussi la subsistance des « pays sous le vent » : dans les ports septentrionaux de Sumatra, le riz était échangé contre le poivre, à Ceylan contre la cannelle. Les Pégouans envoyaient à Malacca une centaine de jonques chaque année. Certaines étaient revendues sur place, d'autres revenaient chargées de porcelaines et de soieries chinoises, de cuivre et d'étain, d'épices, de mercure et d'eau de rose.

Le sous-sol recélait des mines d'or et d'argent, dont le roi avait ordonné de limiter la production, et un grand nombre de pierres semi-précieuses, exportées avec les rubis du royaume d'Ava que l'on allait quérir en remontant les rivières. Par ces mêmes voies, la laque, le musc et le benjoin étaiente acheminés depuis les confins du Siam jusqu'à la région des deltas où chaque port avait sa clientèle particulière. Situé à huit jours de bateau à l'ouest de Pégou, Kusumi s'ouvrait aux navires du Bengale et du Coromandel, tous chargés de tissus que l'on négociait contre l'argent, les rubis et le musc. A quatre jours de marche au sud de Pégou,

---

29. Cf. note 5.

30. G. Bouchon, *Une route maritime du Golfe du Bengale,* dans *Mare Luso-indicum* 33 (1976), pp. 194-198; Id., *Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520),* dans *Archipel* 18 (1979), pp. 127-158; rééd. dans *Workshop on maritime trade routes,* South Asia Ministry of Education. Bangkok, 1985.

31. Notamment par V.B. Lieberman, *Europeans, trade and the unification of Burma,* dans *Oriens Extremus* 27/2 (1980), pp. 203-226; K.R. Hall, *Maritime trade and state development in early South-East Asia,* Honolulu, 1985, qui présentent de ce fait de regrettables lacunes.

Martaban abritait des chantiers navals et exportait les mêmes produits sur ses propres jonques vers Sumatra, Malacca et parfois même Kollam, le port malabar lié au réseau des pays de l'Indochine occidentale. Dagon accueillait les navires gujaratis qui diffusaient les cotonnades et autres textiles, en même temps que le mercure et l'opium. Ces relations privilégiées favorisaient l'emprise croissante des Gujaratis sur les rivages du delta dont nous avons déjà relevé bien des signes. Les textes portugais de l'époque signalent aussi leur activité à Kusumi et à Martaban, où ils rivalisaient avec les marchands tamouls de Malacca et du Coromandel, et où ils s'employèrent activement à éliminer toute présence portugaise [32].

Hormis la mention des potagers et des rizières, la *Lembrança* n'a rien retenu de la vie économique de la région des deltas. Elle donne en revanche quelques informations sur l'activité de Tenasserim où l'on trouvait une quantité de vivres, des métaux et des bois précieux, le benjoin, la laque, les soies fines et brutes, au tiers ou même au quart du prix courant. Les affaires y étaient saisonnières, les marchands se rendaient à Ayuthia durant la mousson et ne revenaient à Tenasserim qu'en février [33]. Le port avait un gouverneur qui résidait à l'intérieur des terres, ce qui évoque l'existence d'une cité en amont de la rivière. Les autres auteurs portugais ne sont guère plus prolixes, même João de Barros dont l'informateur, Domingos de Seixas, avait été captif au Siam durant vingt-cinq ans et avait séjourné à Tenasserim [34]. Le fait que la région ait été fréquentée par les Portugais à cette époque permet d'espérer la découverte de sources qui en feraient mieux connaître les repères géographiques.

---

32. G. Bouchon, *Les premiers voyages*, p. 32 et la lettre d'António Dinis publiée en annexe nº 1. Pour la politique des Gujaratis dans la mer du Bengale, voir *supra*, L.F. Thomaz, « La reprise », pp. 65, 69, et G. Bouchon, « Aspects de la vie économique et sociale », pp. 158-161.

33. §§ 109 et 110.

34. Barros, III/2-5, p. 161 et III/8-2, p. 257. Tenasserim est plusieurs fois mentionnée par Barbosa (II/163) et Pires (notamment fols. 138-138 *v*).

*

L'on peut regretter que la fatigue de notre auteur, éprouvé par les tribulations d'une mission dangereuse, ait affaibli sa mémoire qui, de son propre aveu, n'avait pas gardé du Pégou autant de souvenirs que du reste [35]. Bien qu'il ait surtout retenu ses propres aventures, il a pourtant été frappé par des images et des comportements dont la signification est révélatrice, bien qu'elle n'apparaisse que lorsqu'on les replace dans le cadre de l'histoire locale. Malgré ses lacunes et ses silences, la *Lembrança* complète les relations de Pero Pais et d'António Dinis, ainsi que les documents de la mission d'António Correia. Les historiens du Sud-Est asiatique devront désormais tenir compte de ces sources portugaises, qui demeurent le témoignage narratif le plus ancien et le plus cohérent d'un pays au passé encore impénétrable.

35. § 106.

IV

LE TEXTE

PRESENTATION DU TEXTE

Le présent texte n'a guère suscité, juisqu'ici, l'attention des historiens ou des philologues. Ce fait est d'autant plus curieux qu'une partie des documents contenus dans le même manuscrit fut publiée au milieu du siècle dernier par Rodrigo José de Lima Felner (*Subsídios para a História da Índia Portugueza*, Lisbonne, 1868). L'échec de l'ambassade portugaise au Bengale et le silence des chroniqueurs a sans doute contribué à laisser dans l'ombre un texte dont on a méconnu la richesse documentaire.

A notre connaissance, la seule version manuscrite d'époque de ce récit est conservée à Lisbonne (Arquivo Nacional da Torre do Tombo, *Colecção São Vicente*, XI, fol. 47 a - 88 b, soit 82 pages).

Le manuscrit contient 116 folios numérotés, en papier européen de bonne qualité (21 × 28 cm). Les fols. 1-45 *v* sont occupés par la *Lembrança d'algumas cousas que são passadas em Malaca e assi nas outras partes da India* (1525), déjà publiés par Lima Felner. Notre récit se trouve en seconde place apparement copié de la même main que le texte précédent.

Suivent d'autres notices de l'Orient, de la même époque, de deux mains différentes successives, différentes aussi de celle qui a copié la première partie du manuscrit. La partie finale est en mauvais état, et de lecture difficile.

L'écriture, en lettre cursive de la première moitié du XVI^e^ siècle, est assez lisible. Elle représente un type que l'on pourrait nommer « manuélin », c'est-à-dire un gothique évolué, arrondi, qui a perdu son caractère anguleux et élancé, mais ne représente pas encore des traits évidents de l'influence de l'écriture humaniste, de type « néo-carolingien ».

La reliure est en peau de porc, blanche, sans aucune inscription. L'intérieur porte l'*Ex-libris* de la Bibliothèque São Vicente.

Une copie récente de notre texte (manuscrit B) se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Harvard, aux Etats-Unis. Selon l'écriture, elle fut manifestement faite au XIX^e^ siècle sur le manuscrit de Lisbonne, sans le moindre critère diplomatique. Le copiste a très souvent mal compris le texte, qu'il a déformé, plus souvent encore, dans le dessein de le moderniser. Cette modernisation porte non seulement sur l'orthographe mais aussi sur la syntaxe, le syte, et parfois le vocabulaire.

Il est évident que le manuscrit de Harvard présente peu d'intérêt. Nous n'en ferons usage dans l'édition du texte qu'occasionnellement, là où

notre lecture est problématique et où l'interprétation du copiste qui nous a devancé peut garder quelque intérêt, à titre d'hypothèse alternative. Nous en donnerons la référence en note, précédée du sigle B.

L'établissement du texte repose donc exclusivement sur le manuscrit A, duquel nous ne nous sommes écartés que lorsque, par faute manifeste de l'auteur ou du copiste, le sens grammatical fait défaut; en ce cas, nous avons donné en note la leçon du manuscrit. Nous l'avons fait aussi quand, en raison d'abréviations ou de graphies défectueuses, le texte se prête éventuellement à d'autres interprétations.

Une question se pose : le manuscrit A est-il l'original ou est-il lui-même une copie ? Le fait que le papier et le type d'écriture soient apparemment les mêmes que ceux du texte qui le précède dans le manuscrit, nous ferait plutôt pencher vers la seconde hypothèse. Néanmoins, un autre aspect milite en faveur de la première : le texte a en partie le caractère d'un rapport, ou plutôt d'un plaidoyer apparemment adressé au Roi; une partie des notes qui se trouvent sur les marges semblent, comme nous le verrons, avoir été apposées directement par un lecteur « officiel ». En tel cas, il serait sans doute plus probable que l'on rende à l'administration, pour être présenté au Roi, l'original du document.

Comme le texte précédent a le même caractère de rapport semi-officiel sur des événements d'intérêt public survenus récemment, il n'est pas impossible que l'on ait recopié les deux textes pour un usage officiel. Eu égard à la lenteur de l'administration portugaise de l'époque, le décalage de quatre ans entre les deux textes n'est pas surprenant.

Quoi qu'il en soit, on peut penser que si le manuscrit A n'est pas l'original de notre récit, il en est très proche, et sans doute la copie directe. Le caractère populaire, non littéraire, de la langue comme de l'orthographe y est suffisamment préservé pour que le texte garde toute sa valeur du point de vue philologique.

Il nous reste à examiner le problème des notes en marge du manuscrit. Elles sont toutes de la même main, à en juger par l'écriture, qui est de type humaniste ou néo-carolingien — tandis que l'écriture du texte est, comme nous l'avons vu, encore « manuéline ». Ceci ne signifie pourtant pas que les notes aient été ajoutées à une époque très postérieure à la rédaction du texte. En effet, le goût humaniste commence à se diffuser parmi les lettrés les plus pédants dès la première moitié du XVI[e] siècle, tandis que l'écriture cursive traditionnelle demeure en usage chez les gens du commun, et même dans la chancellerie royale, jusqu'au dernier quart du siècle, quoique sous une forme un peu modifiée [1].

---

1. La différence de style correspond, donc, souvent à une différence de générations. Par exemple, quand en novembre 1545 le vice-roi D. João de Castro demanda des avis écrits (*pareceres*) sur une affaire de commerce des épices à une trentaine de notables et hauts fonctionnaires de l'*Estado da Índia*, le *licenciado* António Rodrigues de Gamboa, *procurador dos feitos*

Il serait tentant d'imaginer que les notes en marge du manuscrit soient de la main d'un humaniste intéressé aux choses de l'Orient. Pourquoi pas João de Barros lui-même, ou du moins, João Baptista Lavanha, l'éditeur et co-auteur de sa quatrième *Década*, qui semble utiliser une partie des renseignements transmis par notre texte ? Cependant, si une partie de ces notes marginales ne fait que relever des toponymes et des données de caractère ethnographique ou géographique, d'autres semblent plutôt dûes à un lecteur officieux du récit, chargé de vérifier les accusations, directes ou voilées, que fait l'auteur à l'ambassade rivale (cf. § 90 et § 97, fol. 80). Peut-être était-ce là le but principal de la lecture, car les §§ 48 à 53, qui racontent l'histoire de l'islamisation du Bengale étrangères à l'histoire des Portugais, ont été considérés comme hors sujet : ils sont barrés sur le manuscrit d'un léger trait oblique.

Quoi qu'il en soit, l'auteur des notes — et ceci est sans doute le plus intéressant — disposait d'autres sources d'information, orales ou écrites, car au § 1 et à deux reprises au § 91, il donne des détails qui manquent dans le texte. Ce fait suggère une sorte d'enquête orale menée juste après la réception du rapport.

Les détails manquent qui permettraient de tracer l'histoire du manuscrit. A peine sait-on qu'il a appartenu, avant d'entrer à la Torre do Tombo, aux comtes de São Vicente, dont la bibliothèque était fort riche en manuscrits sur l'histoire et la géographie de l'outre-mer. Ils descendaient de Nuno da Cunha, cinquième gouverneur de l'Inde Portugaise (1529-1537), et étaient dès la seconde génération, alliés par mariage aux Távora une autre famille bien connue de la noblesse indo-portugaise. Le premier comte, João Nunes da Cunha (1619-1668), reçut ce titre en 1666 en même temps que sa nomination comme gouverneur et vice-roi de l'*Estado da Índia*.

Il n'est pas trop osé d'attribuer l'acquisition du manuscrit à cet homme cultivé, qui fut lui-même l'auteur de divers travaux[2]. Il n'est pas non plus impossible qu'il ait déjà appartenu á Nuno da Cunha, et que le comte en ait hérité.

---

del Rei, réalisa le sien en écriture humaniste (TT, *CC* — I.77.28), tandis que tous les autres — y compris deux autres juristes — écrivirent à l'ancienne, en « cursive manuéline ».

2. Cf. Diogo Barbosa Machado, *Biblioteca Lusitana*, s.v.

NORMES ADOPTEES POUR L'ETABLISSEMENT DU TEXTE

Dans l'édition de textes portugais du XVI^e siècle, dont la langue est en général très proche de l'actuelle, on a le plus souvent suivi deux critères opposés : soit garder intégralement (comme on le fait généralement pour les textes en portugais médiéval) la graphie de l'original, avec toutes ses irrégularités; soit, les traiter en textes modernes, en actualisant plus ou moins l'orthographe.

Ici nous avons adopté un critère intermédiaire, coïncidant dans ses grandes lignes avec celui qui tend à prévaloir aujourd'hui au Portugal : introduire un système cohérent de ponctuation, régulariser l'emploi des majuscules et normaliser l'orthographe en supprimant les fluctuations et variantes qui n'avaient pas à l'époque une signification phonétique. Il va sans dire que ces principes s'avèrent beaucoup plus faciles à énoncer qu'à mettre en pratique.

On se servait un peu librement d'un système de signes approximatif pour noter avec plus ou moins de rigueur les différents sons de la langue parlée, qui ainsi gardait une sorte de prééminence par rapport à la langue écrite. Ceci est particulièrement vrai pour le XVI^e siècle, époque de la rédaction de notre texte.

Voilà ce qui rend difficile et délicate la tâche d'établir un critère de transcription. Certes, la reproduction fidèle de la graphie du manuscrit reste la solution la plus commode. Elle a cependant des inconvénients : elle est souvent assez encombrante et devient, de ce fait, déroutante pour le lecteur, ce qui est regrettable dans le cas d'un texte comme le nôtre; d'ailleurs cette orthographe qui intéresse surtout les philologues n'avait pas pour les contemporains l'importance qu'on se ferait scrupule d'attacher aujourd'hui.

En revanche, l'actualisation intégrale nous semble inadmissible, car elle déforme le texte lui-même et pas seulement sa représentation graphique.

La normalisation que nous proposons ne peut donc se faire que sur une base scientifique comportant une analyse très serrée du texte lui-même et des habitudes graphiques du scribe. Mais puisque transcrire signifie toujours interpréter, il semble plus convenable que l'interprétation soit faite par l'éditeur du texte, en prenant sur soi le risque et la responsabilité, plutôt que d'être laissé au lecteur qui sera moins préparé pour l'entreprendre. Si l'on veut mettre en relief les différences entre la langue de l'époque et le portugais d'aujourd'hui, il est préférable d'éliminer les divergences purement graphiques qui ne servent qu'à masquer les différences authentiquement phonétiques, rendues ainsi évidentes.

Telles sont les raisons qui nous ont conduit à adopter le critère que nous avons retenu.

Dans le cas d'une langue mal fixée, souvent flottante et apparemment en évolution rapide, comme l'est le portugais entre le Moyen Age et la fin du XVI[e] siècle, un certain nombre de cas particuliers se posent, dont nous traiterons dans l'étude que nous consacrerons à la langue du texte.

1. Nous nous sommes bornés à :

   — supprimer les signes parasites, sans valeur phonétique à l'époque, là où l'orthographe actuelle ne les emploie plus (comme le *h* initial non étymologique et les consonnes doubles);

   — uniformiser, d'accord avec l'usage moderne, la graphie des phonèmes représentés dans le texte par des signes différents (comme *y*, *i* et *j* que nous avons réduits à *i*, ou *u* et *o* en fonction de demi-voyelle, [*w*] que nous réduisimes à *u*);

   — mettre d'accord avec l'usage actuel les différentes notations d'un même phonème qui n'y furent pas uniformisées (tels que la répartition, purement étymologique et toujours dépourvue de signification phonétique, entre *j* et *g* devant *e* ou *i*).

2. — Nous avons gardé toutes les graphies qui semblent correspondre à une différence réelle de prononciation par rapport à la prononciation la plus courante du portugais actuel;

   — les signes parasites là où l'on continue à les employer (comme le *h* initial étymologique).

3. — Là où le doute pourrait subsister, aussi bien que là où nous avons corrigé des fautes évidentes du scribe, nous donnons en note, en bas de page, la transcription lettre à lettre de la forme qui se trouve dans le manuscrit.

4. — En outre, nous avons ajouté la ponctuation, dont le texte manquait presque entièrement;

   — nous avons mis des accents aussi souvent que cela nous parut nécessaire pour la rapide identification des mots et pour la bonne compréhension du récit;

   — nous avons numéroté les paragraphes, d'ailleurs bien séparés et individualisés dans l'original, quoique dépourvus de numérotation, ce qui permettra un facile repérage de chaque passage cité.

Nous espérons rendre ainsi plus accessible aux non-spécialistes et de plus agréable lecture pour tous un récit qui, quoique dépourvu de prétentions littéraires, comptera parmi les textes les plus attachants de l'expansion portugaise en Asie.

[TEXTE DE LA *LEMBRANÇA*]

(Lisbonne, Torre do Tombo, *Colecção São Vicente,* vol. XI, fol. 47-88)

| 47 a | *Lembrança d'algumas cousas que se passaram quando António de Brito e Diogo Pereira foram a Bengala, assi em Bengala como em Tanaçarim e em Pegu onde tambem fomos.* [1]

1. *Item. Primeiramente em aquele dia que de Chatigão partimos, com a embaixada que pera el rei leva[va]mos, que foi a treze dias do mes d'outubro na era de mil e quinhentos e vinte e um ano, nos foram dados cavalos em que fossemos até Aluia* [2] *que são seis leguas* * *de Chatigão, ao qual chegamos à ũa hora da noute, onde achamos todo o fato que por mar diante de nós era partido; e ali fomos aposentados nos milhores pardieiros que havia no lugar e isto porque todalas casas são assi; em o qual estevemos quinze dias sem vêremos pessoa de feição pera com ele podêremos falar; e de enfadados saimos algumas vezes a vêremos a terra, em as quais vezes vimos o que abaixo decrararei.*

2. *Item. Ao longo deste lugar vai um rio que entra duas leguas pela terra em o qual rio se acolhem muitos* [3] *navios de remo e*

---

1. En marge, *alia manu* : « Este António de Brito era de Estremoz, casado com ũa irmã de Diogo Pereira, homem fidalgo. Parece que foram ter a Bengala em Novembro ». Après « era », « casado f. », biffé.

2. En marge, *alia manu* : « 13 d'Outubro do ano de 1521 »; plus bas : « Aluya »; à droite du texte : « Arulá que é ũa rada ». *Arulá* semble résulter d'une métathèse de la forma *Alura,* qui, à son tour, doit être une mauvaise lecture de *Aluia,* forme confirmée par la cartographie (carte de Lavanha, dans Barros, IV/1). Le dernier mot de l'annotation à droite du texte dans le ms n'est pas clair: *rada* (« rade, port, baie abritée ») est la lecture la plus probable.

3. Ms : « m^to^ »

outros de cárrega os quais ficam em seco de baixa-mar e de preamar levanta tanto a agua que nadara ũa nau de trezentos toneis. * | 47 b | *O sitio do lugar é muito viçoso e de muitos arvoredos em que ha i muitas frutas ainda que são deferentes das nossas, e o chão dele é sameado de muitos arrozes e canaveais*[4] *d'açúquere.*

3. *Item. Em fim dos ditos quinze dias chegou a nós um homem capado que se chama Alla,*[5] *na sua terra Melique,* * *o qual trazia sete quistes* * *bem esquipados pera nos levar. Estes quistes são uns navios de remo a que cá chamamos bragantis.* * *E logo a outro dia seguinte nos embarcamos pera iremos onde estava el rei, que é deste lugar acima escrito cento e corenta e cinco leguas,*[6] *as corenta e cinco pelo mar antre a costa e muita soma d'ilhas e coroas d'arêa, assi alagadiças como descubertas*[7] *que aí há, que já em outro tempo foram povadas*[8] *muitas delas e agora não no são, porque a força dos tempos e grandes correntes que naquela costa há, tem a mor parte delas alagadas.*

4. *Item. Este dia que partimos do lugar foi quando a maré começava de repontar; e era tão rijo*[9] *que vimos pela proa ũa coroa d'arêa de obra de ũa legua e mêa em redonda e seria de nós duas leguas; e indo com a maré e quistes* * *esquipados e grandes remadores*[10] | 48 a | *quando*[11] *chegamos ao mêo desta cabeça d'arêa, a lugares havia já iiij e cinco braças* * *d'agua e em outros que tocavam os quistes.* * *De feição que três deles, que tocaram com a corrente que lhes furtou arêa debaixo, ceçobraram, em que morreram cento e trinta e cinco pessoas, e os quistes* * *feitos em pedaços. E sendo o sol posto, chegamos em outro lugar, que se chama Zogidia.*

---

4. Ms : « quaveais ».
5. En marge, *alia manu* : « Alla ».
6. En marge, *alia manu* : « caminho 145 ».
7. Ms : « descu/ubertas ».
8. La forme courante du verbe est *povoar*.
9. Ms : « riyo ».
10. Ms : « rem^res^. »
11. Ms : « e quando », syntaxe incorrecte.

5. *Item. Chegamos aquele dia a um lugar que se chama Zogidia* [12] *e é ilha e será de nove ou dez leguas do outro lugar que partimos; e ali estivemos aquela noute e outro dia, até que vêo a outra maré, que seria às oito horas, e dali partimos. E antes que anoutecesse chegamos a outra ilha que se chama Gacala ;* [13] *e neste caminho vimos duas ilhas pequenas d'arvoredos e outras rasas d'arêa; e preguntamos que terra era aquela e disseram-nos que aquela terra fora já povoada e com as grandes tempestades e grandes correntes a comera toda, e que estavam* [14] *daquela feição.*

6. *Item. Neste lugar* [15] *estevemos três dias, porque não fazia tempo pera nos iremos e tambem por*[*que*] *o dito capado se achava mal. Em aquele espaço de tempo* | 48 b | *tevemos lugar d'andar pela terra a ver algumas cousas das que nela ha; antre as quais vimos um grande mesterio de Deus; vimos um homem que não tinha mais que ũa mão e a outra era o braço até o cotovelo assi como o outro, senão que não tinha cotovelo, e dali donde havia de ser o cotovelo ia o braço sendo mais seco até a fim e tinha ũa unha, e com aquele dedo lhe vi atar um feixe de lenha. E assi vimos muitos panos que se na terra fazem; as sortes e preços não digo aqui porque não é neceçairo. Em fim dos ditos três dias estevemos embarcados pera partir e leixamos de partir por buscar alguma cousa em que mandassemos Pero Tavares,* [16] *que já estava tão mal que houvemos medo que nos morresse; e quis Deus que achamos um parau,* * *em que o mandamos, ao qual parau* * *deu Gonçalo Tavares* [17] *onze tangas* * *pelo levar a Chatigão; em o qual apartamento nos pesou muito, por não sabêremos se o levariam seguro.*

7. *Item. Partimos desta ilha indo ao longo da terra; case ao sol posto sairam a nós três quistes* * *de ladrões; e nós éramos sete; os*

---

12. En marge, *alia manu* : « Zogidiá aliter Jugudiá ». Le copiste de B a lu « Zogridia ».

13. Ms : « Guacalla »; même leçon sur la carte de Lavanha (« Gacalá »). Le copiste de B a lu « Guacalã ».

14. Le pluriel doit se référer à « ilhas », par accord différé.

15. Ms : « luguas ».

16. Ms : « Pº »; « mandasemos Pº Tavares » souligné. Et en marge, *alia manu* : « Pº Tavares ».

17. En marge, *alia manu* : «Gº Tavares ».

quais quando viram vir os ladrões se poseram em fugida, assi que nos leixavam no laço. E quis Nosso Senhor que chegassemos primeiro a terra que eles a nós e [por] esta cáusua[18] *escapamos. E esta terra a que achegamos é ilha e chama-se Meangare;*[19] | 49 a | *e é muito viçosa e há nela muitos panos e mui delgados. A ilha será de três leguas em comprido e duas e meia em largo, e é tudo gente civel*[20] *e sem armas nhũas. E daqui levamos o fato*[21] *por terra às costas de negros, e isto porque pelo mar havia muitos quistes * de ladrões; e os quistes * em que fomos foram pelo mar vazios, e foram-nos tomar a outra banda da ilha. E dali partimos pelo rio que vai ter até onde está el rei.*

8. *Item. Neste caminho desta ilha até o rio vimos duas ilhas muito grandes e mui fermosas d'arvoredo, em as quais nos disseram que havia muitos alifantes bravos; e as ilhas são desabitadas. E antes que chegassemos ao cabo deste rio achamos quatro paraus * de ladrões; e estavam em terra fazendo de comer; e os paraus * estavam chêos de canas tostadas arvoradas como lanças. Estas são as milhores armas que tinham.*

9. *Item. Entramos pelo rio dentro e aquela primeira noute dormimos ao pé de ũa arvore porque não havia aí lugar onde pousar.* | 49 b | *E assi andamos pelo rio cinco dias e vimos de ũa banda e da outra muitos lugares pequenos e antre eles não há ũa*

---

18. Ms : « caussua ». Forme aberrante, qui semble le produit du croisement d'une forme *cásua* avec la forme normale *causa*, qui est elle-même un cultisme, le mot courant étant *cousa*.

19. En marge, *alia manu* : « Meangare, ilha ».

20. Du latin *civilis*. Ce mot, de nos jours à peu près confiné au langage juridique, était à l'époque d'usage assez commun dans le sens souvent péjoratif de roturier, c'est-à-dire celui qui n'est pas noble, courtisan ou militaire. Selon Corominas, le sens péjoratif n'existe qu'en portugais et en castillan. En français comme en italien, langues de sociétés plus urbanisées, le sens péjoratif n'a pu s'imposer.

21. *Fato*, de nos jours employé presque exclusivement dans le sens de « costume prêt à porter, habit complet », désigne génériquement au Moyen Age et parfois encore au XVI[e] siècle les biens meubles, souvent les troupeaux. Dans la même année que notre texte, la *Carta das Novas*... parle encore de *sete ou oito mil vacas em fatos*, « sept ou huit mille vaches en troupeau » (p. 120). On ne sait donc pas exactement s'il s'agit ici de tissus ou d'autres marchandises.

faca. E há per este rio muitos canaveais d'açuquere, onde se colhe[22] *muito açuquere e mui fino, e val de graça. Isto é o que vimos em estes cinco dias. E em fim destes dias chegamos a ũa cidade que se chama Noamalaco;*[23] *e era já noute. Dormimos no quiste;* * *e ao outro dia saimos em terra e logo vêo a nós o meirinho*[24] *da terra pera nos aposentar; a qual pousada era desta feição; aberta de todas as partes e cuberta de palha e dava o esterco nela pelo giolho porque se recolhia gado nela de noute; e nós lhe dissemos que tal pousada guardassem eles pera si, que nós pousariamos no quiste* * *porque eramos acustamados a andar no mar. E então foi o recado ao regedor* * *Abarcão, que assi se chama, e logo mandou que nos dessem ũa boa pousada. E depois que fomos aposentados nos mandou o regedor* * *chamar; e eu fui logo ver o que queria.*

10. *Item. Achegando à porta me pareceu que haveria terzentos andores* * *ao redor das ditas casas e de ũa das bandas estava ũa muito grande cava e era chêa d'agua e era de taipa. A primeira porta*[25] *tinha oito homens todos com treçados* * *na cinta e ũas canas* | 50 a | *grossas nas mãos; e a segunda cerca era de tijolo a mêa à nossa arte; e à porta desta cerca estavam vinte homens que a gordavam; e de dentro estava muita gente. E passada esta porta estava um recebimento. Era a parede de tijolo.*

11. *Item. Dês que ante ele cheguei lhe fiz minha corte, e segundo o costume da terra que é a mão sobre os giolhos e a cabeça baixa quanto*[26] *puder ser. E depois de minha cortesia lhe perguntei que era o que queria de mim; ele me respondeu que me chamara pera saber o que queriamos e que traziamos pera lhe dáremos; e eu lhe disse que não traziamos mais que lhe dar que o que lhe deram em Chatingão. Ele me disse se sabia que era ele rei*

---

22. Ms : « coche ».
23. En marge, *alia manu* : « Noamaluco ».
24. *Meirinho* : « oficial de justiça que prende, cita, penhora e executa outros mandados judiciais; oficial de diligências, beleguim » (Morais). Ici le terme est apparemment pris dans un sens plus large, car l'auteur s'efforce généralement de rendre par des mots portugais usuels les différentes fonctions publiques du Bengale, quoique celles-ci ne correspondent pas exactement à celles du Portugal.
25. Dans le ms. suit « grande », biffé.
26. Ms : « quando ».

daquela terra e que tinha poder pera me matar e dar vida; e eu lhe respondi que bem sabia tudo; e eu[27] *lhe respondi que pera connosco*[28] *não tinha mais poder que pera nos fazer muita mercê, porque el rei assi o havia de querer; e que pera tão grande senhor como ele era escusado era tais palavras,*[29] *pois que em tudo havia de mostrar sua nobreza, e que aquelas palavras eram fora do estilo dos grandes senhores, porque quanto mais poderosos eram mais homildes e vertuosos se haviam de mostrar contra os forasteiros* | 50 b | *porque soando dele bõas novas todos folgassem de vir a suas terras. E ele se começou de rir; abraçando-me me disse que o que eu dizia que era verdade e que ele assi o faria como eu dizia, e que dali por diante eu o veria por obra. E logo me mandou dar dessas frutas da terra e dous bodes capados, e grandes somas de galinhas, pedindo-me que lhe*[30] *perdoasse. E assi me despi*[*di*] *dele, e me fui pera Gonçalo Tavares onde repousamos vinte dias, na fim dos quais lhe tornei a falar outra vez, que nos despachasse que se nos gastava o tempo, do que as naos poderiam receber perda de sua viagem, o que se não esperava recebêremos de tão grande e podero*[*so*] *principe como era el rei de Bengala. E ele me respondeu, quanto*[31] *mais me agastasse tanto pior seria; metendo se na camara me deixou ali, donde me fui pera casa. E indo pelo caminho topei um homem de Cristovão Jusarte,*[32] *e falando com ele lhe perguntei como estava Cristovão Jusarte e que despacho tinham pera irem a casa del rei. E assi falando, chegamos onde estava Cristovão Jusarte, e depois de lhe falar como é nosso costume, ele me perguntou que era o que vinhamos buscar e que vinhamos muito enganados que tudo havia de ser como ele quijesse, e senão que ele daria com a cárrega no chão. E eu lhe disse : « Senhor Cristovão Jusarte, nós não vimos aqui a carregar nem descarregar*[33]

---

27. Dans le ms on lit « e eu co » ou « e eu n[ão] » (?).
28. Ms : « cõnosquo ».
29. Ms : « paluras ».
30. Ms : « me », ce qui n'a pas de sens.
31. Discours semi-direct. Le copiste de B a corrigé : « me respondeu que quanto mais me agastasse ».
32. En marge, *alia manu* : « Cristóvão Jusarte ».
33. Jeu de mots : Cristóvão Jusarte utilise une expression imagée, prise au langage des muletiers; l'interprète reprend le mot *cárrega* au sens littéral pour adresser un reproche voilé à l'interlocuteur.

| 51 a | *senão a servir el-Rei, cujos vassalos somos; e vós sois tão nobre fidalgo e tão sabido que a mim seria escusado falar; e assi Gonçalo Tavares, pelo conseguinte, é tão honrado e tão sabido que eu crêo que ambos saberês bem servir el-Rei no que for mais seu serviço, porque se não espera menos das tais pessoas; isto, senhor, digo porque sei que Gonçalo Tavares não há de querer se não o que vós quiserdes em todas as cousas, quanto mais nas que emportam tanto ao serviço del-Rei cujos vassalos somos; e fazendo o contrairo seriês dinos de grave castigo ». E com isto me despedi.*

12. *Item. Chegando onde estava Gonçalo Tavares lhe contei todas as cousas que passara com Cristovão Jusarte, reservando em mim aquelas que me pareceu que poderiam trazer algum escandalo, porque em tais casos cumpre mais amansar a sanha que acrecentá-la. E Gonçalo Tavares me pidiu que quisesse tornar lá a lhe levar ũas cartas de Rafael Perestrelo e de Duarte Rodriguez*[34] *que pera ele trazia, e que de sua parte lhe pidisse por mercê que lhe perdoasse pelo não ir ver, porque vinha maltratado do caminho e tambem se achava um pouco mal sentido de camaras; e como se achasse bem que ele o iria ver e falar com ele, e tudo se faria* | 51 b | *como ele mandasse; e que lhe não parecesse outra cousa porque a ele não alembrava mais senão com*[*p*]*rir o que devia.*

13. *Item. Cheguei a casa de Cristovão Jusarte lhe dei as cartas e lhe disse : « Senhor*[35] *Cristovão Jusarte, Gonçalo*[36] *Tavares vos manda beijar as mãos e vos pede por mercê que lhe perdoês por vos não vir ver, que está mal sentido; e porem que tanto que se achar em boa desposissão, que ele virá falar convosco, e que ambos acordareis como se milhor possa fazer esta embaixada pera que el-Rei nosso Senhor seja servido ».*

14. *Item. O dito*[37] *Cristovão Jusarte leu as cartas e quando leu as de Antonio de Brito : « que pesasse a Deus com tão parvo homem como era Rafael Perestrelo que tirara a sua bandeira e que*

---

34. Ms : « Raĩz ». En marge, *alia manu* : « Rafael Perestrelo, Duarte Roĩz ».
35. Ms : « sõr ».
36. Ms : « G ».
37. Ms : « dĩto ». Le tilde y représente le *c* du latim *dictum*, maintenu dans l'écriture par souvenir graphique.

deixara pô-la[38] *a Antonio de Brito, que se ele lá estevera que ele não consentiria tal fazer ».*[39] *E assi disse outras muitas cousas tão fêas que não são de escrever. Eu me quis dele despedir, por não ouvir mais; ele me disse que dissesse a Gonçalo Tavares que não falasse com o regedor* * *nem com outra pessoa algũa que primeiro não falasse com ele.*

15. *Item. Ao outro dia seguinte fomos falar ao regedor,* * *que nos mandou que levassemos lá o presente del-rei, o qual lho levamos. E depois* | 52 a |[40] *que o viu mandou que a tornassemos a levar; e mandou nos dar duas cabras pera comêremos. E quando fomos fora dos paços disse Gonçalo Tavares que o levasse a casa de Cristovão Jusarte; e dês que lá fomos se falaram como era de razão. E ambos se apartaram em ũa camara, e antre si falaram muitas cousas; antre as quais ouvi dizer a Gonçalo Tavares : « que soubesse Sua Mercê que ele não viera por sua vontade este caminho, mas que fora per fazer a vontade a Antonio de Brito, porque ele dava de sua casa dez*[41] *cruzados* * *a quem quijesse ir lá por se escusar; e que o não pudera fazer por não perder a vergonha a Antonio de Brito; e que ele não ia ganhar honra nem por esperar nhum proveito, soomente por fazer prazer a Antonio de Brito e serviço a el-Rei nosso Senhor; e que por isso lhe pidia por mercê que oulhasse bem quanto compria a serviço del-Rei nosso Senhor a*[42] *paz com Bengala por caso dos mantimentos que iam a Malaca e a Pacem, que agora tanta necessida[de] tinham; e que visse Sua Mercê o que lhe milhor parecer e que assi se fizesse; e que nos concertassemos*[43] *em serviços del-Rei, que não vissem os negros* * *algum desconcerto e deferença antre nós, porque se a vissem zombariam de*

---

38. Ms : « p̃la ». Le copiste de B a compris ou plutôt corrigé « e que a deixara pela de António de Brito », ce qui n'a pas de sens. De toutes les lectures théoriquement possibles de l'abréviation (*pela, pola, per là, pôr là, pô-la*) la dernière seule donne un sens intelligible.

39. En marge, *alia manu* : « Cristóvão Jusarte, António de Brito, Rafael Perestrelo ».

40. En haut de la page, *alia manu* : « parece que António de Brito mandou per este Gonçalo Tavares algũa embaixada a el rei de Bengala ».

41. Ms : «dezo », le *d* et le *e* biffés. « Dez » ou « doze » semblent être les lectures possibles.

42. Ms : « e ».

43. Ms : « Cõçertasẽ ».

nós; e que tambem nós dariamos de nós má conta ». E assi nos despedimos e nos fomos pera a pousada.

| 52 b | 16. *Item. No caminho ante que achegassemos à pousada, topamas um gromale * del rei ao qual pidimos por mercê que nos fizesse despachar, pera que podessemos ir cedo onde está el rei. E isto porque sabiamos que o dito gromale * era vindo por mandado del rei pera fazer ir o regedor * porque lhe parecia a el rei que queria fugir. E tambem o mandou a saber a verdade de nós outros a que vinhamos. Ao qual deu el rei juramento em sua lei que tudo o que em nós visse e conhecesse e soubesse assi de bem como de mal verdadeiramente lho escrevesse. E isto porque o algozil * lhe tinha de nós escrito como nós outros eramos uns ladrões enganadores que vinhamos a ver a terra pera depois a tomáremos. E el rei por se enformar da verdade mandou este gromale * que é um fidalgo em que ele confia muito; o qual nos respondeu que ele faria quanto podesse por nos despachar; que ele tinha dados certos dias d'espaço ao regedor * pera negocear seus feitos, e ainda que nos o regedor * não fizesse a honra que nós mereciamos, e que nos não agastassemos que el rei nos faria mercê. E com isto nos despidimos.*

17. *Item. Logo ao outro dia seguinte mandou o corregedor * [44] que levassemos ante ele o presente del rei pera o mandar guardar porque na terra há muitos ladrões, e que nos poderia çoceder alguma cousa de que el rei houvesse paixão. E eu lhe respondi* | 53 a | *que o presente havia de fenecer connosco e nós com ele; e que parecia muito mal da terra onde um tão grande senhor como ele é dizer que el rei havia de receber paixão sendo a terra sua; e pouca esperança nos ficava de em tal terra receber nhum favor nem mercê pois que o senhor dela não é poderoso pera se defender dos seus; que quanto era ao furtar que eu lhe segurava a fazenda porque sem seu mandado nhum não seria ousado nem poderoso que não ficasse à porta, estirado às portas às estocadas; porem se ele tinha vontade de ter o presente em sua casa que nós lho dariamos sem nos [45] pôrem aqueles medos. E [a] estas rezões todas estava presente o gromale, **

---

44. Ms : « Coregor »; il faut restituer *corregedor* *, quoique l'entité soit normalement désignée dans le texte par *regedor* *.

45. Ms : « vos ».

o qual presente mim disse ao dito regedor * *que fazia mal de nos agravar pois que eramos portugueses, e mais, aqueles que iam a el rei que lhe podiam danar, porque o que os Portugueses dissessem e com o que el rei estava já enformado dele, o poderia muito danar; e mais que custume era de grandes senhores fazer honra aos embaixadores.*

18. *Item. E eu me despidi,*[46] *dele dito regedor,* * *e me fui*[47] *a Gonçalo Tavares e lhe dei conta de tudo; o qual logo se vistiu e se foi a casa do regedor,* * *e levou consigo o presente e lho entregou pidindo-lhe por mercê que o mandasse guardar, porque ficaria mais descansado; e mais : que em tudo e per tudo havia* | 53 b | *de mandar e fazer o que sua Senhoria mandasse. E o dito guazil* * *lho agardeceu muito, que se não esperava menos das tais pessoas como ele era, e que ele viria bem o que ele dizia dele a el rei e como ele vinha de lá despachado : e Gonçalo Tavares lhe deu seus agradecimentos e assi nos fomos pera a pousada.*

19. *Item. Nós estevemos neste lugar quinze dias sem têremos nhũ despacho; e porque estavamos enfadados às vezes saíamos por essa cidade por esparecer, e tambem por dáremos fé de algũas cousas.*

20. *Item.*[48] *A terra é em si muito viçosa de todalas cousas, salvo de aguas, que são muito roins, isto porque são tudo pauis. E são desta feição que vos direi : a terra é de muitos palmares e antre estes palmares é*[49] *tudo feito em alcacorvas*[50] *grandes e mui compridas, e antre alcorcova e alcorcova vão as casas, assi que todas*

---

46. Ms : « emu me despy », le *m* du premier mot biffé.
47. Ms : « foy ».
48. En marge, *alia manu* : « causa de a terra ser doentia e de mas aguas ».
49. Ms : « e é ».
50. Probablement variante de *alcorcova* par métathèse, sinon simple *lapsus calami*. Les dictionnaires enregistrent les formes *alcárcova, alcórcova, carcova, cárcova, córcova, corcova* (et aussi *alcorca*) sans se mettre exactement d'accord sur l'accentuation, l'étymologie ou la signification exacte de chaque forme, une contamination s'étant probablement produite de bonne heure entre elles. Apparemment il y a trois mots : *alcorca* : « canal de drainage, égout », (*al*)*cárcova* ou (*al*)*córcova* : « mare, étang, fossé de défense au long des remparts » et (*al*)*corcova* : « bosse, courbure » et par extension : « poterne ». Le contexte supporterait du deuxième sens « mare, étang »; toutefois, au

as casas tem agua à porta e lavam-se nestas alcorcovas. Por estas cáusuas são as casas roins e aguas.

21. *Item. Em a terra há muitos*[51] *panos pretos e brancos e muitas tendas. Estes panos pretos são de doze côvados* * *e são de cinco de largo. E há i ũas beatilhas* * *de oito côvados* * *e quatro e mêo de largo, e são emxadrezados;*[52] *delas ũas bandas de seda, e nos cabos ũa mão travessa* | 54 a | *tem assim mesmo de seda. E há i outras d'outras sortes, muitas; e valem de barato. E na mesma terra há uns panos d'algodão como resposteiros, e valem de barato. E há i muitas manteigas e muito baratas, e açúquere muito barato e alvo; e val o ser* * *(é peso de dous arrates* *) [...*[53]*] pones,* * *que são oitenta cauris,* * *e val um larim* * *tres mil.*

22. *Item. Em fim dos ditos xb dias, embarcamos e estevemos três dias embarcados sem partíremos. E em fim destes dias me mandou Gonçalo Tavares que fosse ao regedor,* * *e eu assi o fiz; e disse-lhe que pera que era fazer zombaria de nos em ter ali embarcados os embaxadores, embarcados em ũas almadias, como que fossem alguns bragantes,* * *e que aquilo que era mal oulhado, que nos mandasse partir ou nos mandasse aposentar em terra. E ele se nos amostrou muito menincorio,*[54] *dizendo que eramos uns perros e que nunca eramos contentes. E quando eu vi isto, sem lhe mais nada dizer me fui aos paraus.* * *E quando ele viu que eu ia menincorio mandou nos partir. E levaram nos obra de ũa legua e mêa a um estreito que não havia senão canas tão altas que o cobriam todo, e havia antre elas muitos mosquitos, tantos que se não sabia homem dar a conselho nem tinhamos* | 54 b | *que comer. E quando isto vimos, dissemos aos negros* * *que nos partissemos. Eles disseram que haviam de esperar pelo aguazil* * *que viria daqui a oito dias, e então de desesperados largamos os paraus* * *e os negros* * *se lançaram todos ao mar; e foi nos forçado tomar o remo. E atra-*

---

demeuarnt s'agissant ici problablement des méandres morts du fleuve, le troisième ne peut être exclu (cf. *infra*, G. Bouchon, « Le delta du Gange », p. 193).

51. Ms : « M^to^ ».

52. Le masculin, s'il n'est pas fautif, s'accorde probablement avec *panos* (accord *ad sensum* ou différé).

53. Lacune dans le manuscrit; le chiffre n'a pas été transcrit.

54. Altération de *melancólico*, très fréquente à l'époque.

*vessamos à outra banda do rio; e porque 'agua corria muito, não po[d]emos ir avante. Chegamos a terra e amarramos os paraus * ao longo de uns casais que por aí estavam. E ao outro dia mandou Cristovão Jusarte um homem português per terra a el rei a lhe pidir por mercê que o mandasse levar asinha ante si; o qual homem arrecadou o que em seu tempo direi.* [55]

23. *Item. Os negros * que da outra banda ficaram se foram ao regedor * e deram lhe conta de tudo. E quando ele isto viu mandou que os* [56] *atassem de pés e mãos, os mais principais deles, dizendo que « por que nos deixaram ir ? que nos atassem de pés e mãos e nos lançassem nas enxamas* [57] *dos paraus ! ». **

24. *Item. Então mandou aos negros * que se tornassem aos paraus * e que se partissem logo connosco, e que não andassem cada dia mais que duas leguas * até que ele chegasse a nós; e assi o fizeram, que dez dias não andaram mais que dezoito leguas. **[58]

| 55 a | 25. *Item. Por este rio vimos muitas cousas que leixo de escrever por ser preluxidades;* [59] *entre as quais vimos ũas naus grandes, de popa redonda como as nossas, e as proas são como caravelas latinas; e são sem mastos e cubertas todas que não chove nelas. Os lemes são como os das caravelas latinas e são muito ladas* [60] *por baixo e não demandam nhũ fundo;* [61] *e vão carregadas d'arroz a granel; e são ũas delas tamanhas que carregam mil candis * e navegam sempre à sirga, e tem esta maneira de sirgar :*

---

55. Cf. § 31.

56. Ms : « nos » corrigé en « os ».

57. Ms : « enxa ». Le mot n'étant consigné par aucun dictionnaire, on peut supposer qu'il s'agit d'une faute du scribe qui a laissé le mot incomplet, la seule restitution possible est *enxama,* « cavilha de madeira na borda de canoa onde joga o remo » (Morais ». Il se peut aussi que ce soit un emprunt à un mot asiatique.

58. Ms : « ... que dez dias não andaram que não andaram mais que dezoito léguas ».

59. Comprendre *prolixidades.*

60. Synonyme de *largo* (du latin *latus, -a-um*). Peu usuel, mais parfois employé par João de Barros (Morais) et Gaspar Correia (I/410). Le cultisme *lato* n'est attesté qu'au XIX^e^ siècle.

61. En marge, *alia manu* : « feição de navios em que navegam pelo Gange ».

26. *Item. Da nau a terra, um cabo sobre barcos, e na ponta deste cabo pera a terra vão amarrados tantos fios quantos*[62] *homes são neceçairos, porque cada homem leva seu fio; e de fora vão sete e oito homes que tem cuidado de alevantar*[63] *os fios, se pegam em algumas cousas, e tambem pera tangerem os das proas das naos; tem ũa tilha* * *com um castelo como as nossas naus, em o qual castelo vão sete ou oito homens assegundo a nau, e levam nas naus ũas canas grossas, de seis ou sete braças,* * *pera emparem a nau quando toma guinada pera a terra. E tem ũas bocas grossas em que dão volta as canas, porque as não podem ter na mão que corre muito a agua; e se adergam*[64] *de dar em seco fazem-se mil pedaços, porque são muito delgadas de tavuado, e são sem liação nhũa.*

|55 b| 27. *Item. O rio é desta feição: será tão largo como d'Almada a Lisboa; e a lugares no meio dele há muitas coroa d'arêa;*[65] *e corre tanto a agua*[66] *e acode aos mais*[67] *baixos e cava tanto, que ia roçando o costado com terra e não achais fundo com cinco e seis braças;* * *e às vezes se não levais bem tanto nas barrocas, vai tão grande pedaço de terra que afoga quantos acolhe debaixo; e isto é porque em cima* [*é*] *arêa e em baixo vasa, e agora corre muito e furta-lhe 'agua*[68] *por baixo, de maneira que se faz isto. Isto é o que no rio vimos.*

28. *Item. Nós chegamos a um lugar que se chama Meinatepur*[69] *em o qual lugar estevemos três dias, dizendo que o*

---

62. Mot répété dans le ms.

63. Ms · « alevam ».

64. *Adergar :* « acontecer, calhar, acertar ». Mot utilisé déjà vers 1450 par Zurara (*Crónica de Ceuta*, XLII), et blâmé comme vulgarisme plébéien par Nunes de Leão (*Origem*, XVIII). Cf. aussi Machado.

65. Le copiste de B, ne comprenant pas le sens de la locution *a lugares* (par endroits) a corrigé « e há lugares no meio dele com muitas coroas d'areia ».

66. En marge, *alia manu* : « largura e altura do rio Ganges ».

67. « aos mais » répété deux fois dans le ms.

68. « água » semble être le sujet de la proposition; le complément d'objet, non exprimé, étant « vasa e arêa ». Il faut donc supposer l'article *a* contracté avec la voyelle initiale du mot.

69. En marge, *alia manu* : « Meinatepur, lugar ».

alguazil iria ali ter. E em fim dos três dias Cristovão Jusarte*[70] *leixou o barco e ia-se por terra com o fato. E os negros* todos lançaram mão dele, de feição que fez um alvoroço muito grande. E estando nisto chegou o algozil,* e mandou gente que o trouvessem; e se não quisesse vir, que os trouvessem todos amarrados de pés e de mãos, pois que eram tão sandeus que na terra alhêa queriam ser valentes. E então se tornou ele, Cristovão Jusarte; e ao outro dia partimos; e fomos dormir a um lugar que se chama Moulana Danga,*[71] *onde nos trouveram muitos panos de seda a vender aos paraus* e são mui baratos. E há na terra muito ferro.* | 56 a | *E*[72] *val o bar* três pardaus.* E dali partimos; e em três dias chegamos a Gaull, um dia à tarde; em a qual ribeira vimos tantos paraus** [73] *e de tantas feições que o não sei contar; entre os quais paraus* contei cento e trinta paraus* todos cozidos em ouro. E perguntei cujos eram aqueles paraus e disseram me que eram da pessoa del rei.*

29. *Item. Vimos ũa nau que trazia o guazil* de Sornagam pera dar de serviço a el rei; a qual era desta feição :*[74] *a popa era redonda, com suas câmaras todas cozidas*[75] *em ouro; e no mêo dela trazia um curucheu assi mesmo d'ouro, e de dentro lavrado d'ouro e d'azul, com mil feguras. Era toda lavrada em redonda de varandas e assi mesmo dourados; e por baixo das varandas iam ũas varandas e postiças como de galeão sobre as quais remavam duzentos remos. E a proa dele era como caravela, com seu talhamar; e todo ' corpo da nau onde não alcançava o ouro era pintado de diversas cores.*

30. *Item. Aquela noute que chegamos mandou o regedor* que fôssemos pousar a sua casa até que falassemos a el rei, e que*

---

70. En marge, *alia manu* : « Cristóvão Jusarte».

71. En marge, *alia manu* : « Moulana Danga ».

72. Pour « item » dans le ms.

73. En marge, *alia manu* : « paraus del Rei »; à droite du texte : « Garel » (la copie B : « Gurel »). Dans le texte, la forme *Gaull* alterne avec *Gaur*, le scribe essayant de rendre tantôt par *r*, tantôt par *l* le *d* rétroflexe du bengali *Gauḍa*.

74. En marge, *alia manu* : « nau dourada ».

75. Comme au paragraphe précédent l'on s'attendrait à *cosido*, « cousu, fourré, garni, enduit », plutôt qu'à *cozido*, « cuit » : voilà donc, un cas de confusion entre *ẓ* et *z*.

depois,[76] *se nos parecesse bem, senão que buscassemos outras. E Gonçalo Tavares disse que lhe aprazia de fazer* | 56 b | *o que ele mandava, assi naquilo como em outras cousas que ele lhe mandasse. E quando foi dito a Cristovão Jusarte que todos haviamos de pousar em casa do regedor,* * *mandou lho dizer que ele não havia de pousar com aqueles cristãos; e se com eles o aposentassem que não queria falar a el rei, e que se havia de tornar a embarcar. E o regedor* * *espantado destas palavras me perguntou se eramos todos vassalos de um senhor. E eu lhe respondi que todos eramos vassalos del-Rei nosso Senhor e que todos vinhamos pera o servir; e que se aquele homem dizia aquilo, seria por nos querer mal e não por não ser vassalo del-Rei; mas que bem sabia Sua Senhoria que antre os vassalos dos grandes reis e senhores sempre havia deferenças sobre o privar; e que não oulhasse Sua Senhoria o que aquele dizia como mau servidor e menos sabido*[77] *mas que obrasse ele connosco como grande senhor que ele era e o que entendia.*

31. *Item. Ao outro dia seguinte achei o Português que Cristovão Jusarte mandou por terra, o qual chegou à corte e meteu-se em casa de Martim de Lucena*[78] *sem falar a el rei nem no ver; e estava tão doente que estava casi morto de fevres.*

| 57 a | 32. *Item. Em aquele mesmo dia, eu topei com Martim de Lucena, o qual não conheci porque vinha vestido como mouro; barba e cabeça rapada, carapuça e touca na cabeça e bigodes feitos, de feição que me pareceu mais Mafamede que o mesmo çancarrão.*[79] *E depois que me disseram que era português, me cheguei*

---

76. Pour que la phrase soit parfaite il manque quelque chose comme « ali continuássemos »; sinon il faut supprimer le *que* (« e depois, se nos parecesse bem ... »).

77. « Dizia » répété ici dans le ms.

78. En marge, *alia manu* : « Martim de Lucena ».

79. Le mot, qui signifie « personne déguisée, duperie », et plus particulièrement « faux saint, fausse relique », correspond à l'espagnol *zaharron* et est, vraisemblablement d'origine arabe (voir dans Machado et Corominas la discussion de son étymologie). Il se retrouve chez d'autres auteurs du XVI^e siècle, comme Castanheda (IV/12, p. 22), surtout pour désigner le tombeau de Mahomet à Médine, que l'on croyait flotter dans l'espace, sans appui sur le sol; ici il désigne le corps même du Prophète de l'Islam.

a ele, que ia em cima de um rocim;[80] *e dês que lhe falei esteve quedo e fez sembrante que folgava de me ver. E eu lhe disse da parte de Gonçalo Tavares que lhe pidia por mercê que, porquanto nós não sabiamos a terra e custume e cousas dela, porque as saberia milhor, pois que estava nela d'assento* [...[81]] *E ele me disse que ia fazer um pouco e que logo iria lá fazer tudo quanto ela*[82] *mandasse. E assi me apartei dele. E em passando pela porta de Cristovão Jusarte vi entrar Martim de Lucena; e o que passaram não sei.*

33. *Item. Em o mesmo dia à tarde me mandou chamar o regedor* e disse-me que dissesse a Gonçalo Tavares que se fizesse prestes pera o outro dia ir falar a el rei, porque nos queria apresentar todos juntos, pois que todos eramos vassalos de um senhor.*

34. *Item. Ao outro dia pela manhã fui saber do regedor* se havíamos de ir falar a el rei, e ele disse que el rei lhe dissera que queria que fossemos cada um por si; e que aquele dia havia de ir Cristovão Jusarte; e que ao outro dia* | 57 b | *iriamos nós outros; e que nos fizessemos entanto prestes. E antes que eu saisse das casas do regedor* [soube]*[83] *que Cristovão Jusarte peitara certos côvados* de veludo e grã* e algumas peças de damasco, por que o levassem primeiro a el rei. E assi foi levado; e puseram no em ũa mesquita até que el rei mandasse por ele. E ali esteve até tarde que se tornou pera casa sem falar a el rei.*

35. *Item. Em este mesmo dia, indo eu buscar o armeiro pera alimpar as armas e espada que pera el rei levamos que çujas*[84] *estavam, topei com Martim de Lucena e lhe pidi por mercê que quijesse ir falar com Gonçalo Tavares. E ele me respondeu que não devia nada a Gonçalo Tavares, nem a Dom Pedro nem a*

---

80. « Cavalo pequeno e fraco » (voir la discussion de son étymologie chez Machado et Corominas).

81. L'auteur a oublié de conclure la phrase; l'on peut supposer quelque chose comme « pois que estava nela d'assento nos informasse de tudo ».

82. Peut-être faut-il corriger *ela* en *ele*.

83. Manque dans le ms. Le copiste de B a restitué « vi », qui semble moins logique.

84. L'orthographe *çujo*, constante à l'époque, corespond à la prononciation réelle du mot, dans les régions où l'on fait encore la distinction entre *s* et *ç*.

el-Rei de Portugal, nem tinha necessidade de ninguem.[85] *E eu lhe respondi que se não esperava aquilo de tal pessoa; e ele disse que quem o houvesse mester o fosse buscar a sua pousada, e outras palavras que por serem de mau ensino as não ponho aqui.*

36. *Item. Ao outro dia seguinte pela menhã, sendo eu na praça buscar algũas cousas que nos eram necessidade, vi passar Cristovão Jusarte que ia falar a el rei e apresentar-lhe sua embaixada.*

37. *Item. Eu trouxe o armeiro que alimpou as armas tão bem que não podia ser milhor; e nos fizemos prestes* | 58 a | *como nos era mandado. E assi passamos aquele dia. E ao outro, amanhecendo, mandou saber o regedor* * *se estavamos prestes pera iremos falar a el rei como de feito logo fomos; porque tanto que soube que eramos prestes mandou logo quinze ou vinte homens honrados que fossem connosco até às portas do paço onde o achamos a ele que nos esperavam muitos fidalgos e grandes senhores.*

38. *Item. Vimos muita gente d'armas as quais tinham antre si muitas bandeiras com divisas;*[86] *e cada um tinha cuidado de guardar a sua; entre as quais estava ũa bandeira grande branca e azul, de tafeta, com ũas estrelas d'ouro pelo mêo dela; a qual estava metida em ũa vara muito grande e comprida, que sobejava por cima de todas. E em cima da bandeira tinha ũa mêa lua d'ouro, que seria de quatro palmos de ponta à ponta e dous d'alto;*[87] *e em cima desta mêa lua ũa copa d'ouro da qual saía ũa verga*[88] *d'ouro que tinha ũa bandeira branca e vermelha, assi mesma de tafetá. E a esta grande bandeira guardavam trezentos lascaris* * *encachados*[89]

---

85. D. Pedro ne semble pas correspondre ici à un personnage déterminé. Peut-être s'agit-il d'une sorte de dicton populaire. S'il en est ainsi, on peut supposer que la locution se soit formée à l'époque de la guerre civile entre D. Afonso V et son oncle et beau-père D. Pedro, duc de Coïmbre et ancien régent du royaume, qui se solda par la bataille d'Alfarrobeira (1449); le sens serait alors « je ne dois rien ni au Roi ni à D. Pedro, il n'y a pas de raison pour que je prenne parti », « je m'en moque ».

86. Ms : « dyvysas devysas ».

87. En marge, *alia manu* : « bandeira del Rei de Bengala ».

88. Ms : « verdega », la syllabe *-de-* biffée; dans B : « verdega ».

89. *Encachar* : « cobrir o corpo da cintura para baixo com panos » (Morais), « cobrir-se com encacho ou tanga » (F. Mendes). Mot indo-portugais, attesté depuis Duarte Barbosa (p. 293), formé sur *cacha*, « pagne ».

e nus da cinta pera cima; e estes e todos eram d'espadas[90] *e adargas; e outros tantos frecheiros. E estes adargueiros que digo tinham* | 58 b | *as adargas pintadas de branco e vermelho e no mêo delas um lião rompente com as unhas negras e ele todo dourado; e na mão esquerda um mêo mundo atravessado com as unhas; e na direita ũa espada chêa de sangue.*

39. *Item. Defronte da primeira porta dos paços estava ũa cadêa grossa que atravessava do canto do muro a ũa mesquita que da outra banda estava e era tão grossa como um homem pela cinta. E desta cadêa pera dentro, que faz um terreiro grande, não entra cavalo nem andor, senão aqueles que o tem por denidade.*

40. *Item. Chegando a esta porta que digo, vêo a nós um homem fidalgo que era guarda principal*[91] *del rei, ao qual nos entregou o regedor* que nos trazia. E depois de sêremos entregue[s] a este, fomos buscados todos até os cabelos se leva[va]mos algumas armas. E enquanto busca[va]m os outros oulhei se via alguma cousa que pera contar fosse, e vi o que abaixo direi.*

41. *Item. Esta porta tinha duas torres abobedadas, com quatro curucheus cada ũa, os três em triâncalo e um grande no mêo; em cima do qual estava um pomo d'ouro tamanho como ũa grande caldeira; e de dentro* | 59 a | *dele saía ũa vara d'ouro ou dourada, em a qual vara estavam outras tais devisas como as da grande bandeira que acima digo. A qual bandeira soube que era da guarda del rei. E destes grandes pomos que digo saíam dous cornos grandes d'ouro, e na ponta de cada um deles ũa bandeira branca e vermelha, pequenas. E assi fomos levados à segunda porta.*

42. *Item. Chegamos à segunda porta e fomos buscados como na prima; e passamos por esta e por outras até nove, e em todas fomos buscados. E chegando a esta derradeira porta, vimos um terreiro grande que é de comprido grande carreira e mêa de cavalo e tão largo ou mais que comprido; em o qual terreiro andavam doze homens a cavalo jugando a choca.* E no cabo deste terreiro*

---

90. En marge, *alia manu* : « ver armas ».

91. Interprétation conjecturale. Sur le ms on croit lire « peyema », ce qui ne signifie rien à notre connaissance. Le copiste de B a lu « pipanel » tout autant dénué de sens.

estava um grande cadafalso armado sobre grossos estêos de sândalo; e os de cima sobre que se armava o telhado eram mais delgados, todos lavrados de maçanaria[92] *e muito*[*s*] *ramos e passarinhos dourados e o forro de cima assi mesmo; e ũa lua e um sol com muito grande soma d'estrelas e tudo dourado.*

43. *Item. Chegamos onde el rei estava assentado em um muito grande cátere,* * *assi mesmo dourado, com muito grande soma de coxins*[93] *grandes e pequenos* | 59 b | *todos lavrados e por eles muita pedraria e aljôfar. E chegados diante dele lhe fizemos nossa reverencia segundo o custume da terra que é com as mãos cruzadas sobre os peitos e a cabeça quão baixa possa ser. E el rei por nos fazer grande honra se assentou na cama direito e se riu pera nós; e então lhe amostramos as armas que eram ũas couraças postas em cordovãos brancos, cravação e colarinhos dourados e um capacete e um barbote e uns espaldaretes e uns coxotes com todas suas guarnições*[94] *douradas e ũa espada com copos*[95] *e maçã de prata, punho e conteira d'ouro, com sua bainha de veludo preto e ũa lança muito boa com um ferro de faim*[96] *e ũa adarga d'anta.*[97]

44. *Item. Depois de tudo isto apresentado lhe mostramos o cavalo que leva*[*va*]*mos que era arabio ruço pombo, em o qual el rei mandou cavalgar e que o passeassem. E depois de bem passeado el rei ficou mui contente dele porque era fremoso e bem arrendado*[98]*. Isto assi acabado fomos todos tomados e levados por certos homens fidalgos que nos meteram em ũa camara que debaixo deste cadafalso estava e nos vistiram a cada um sua roupa de brocadilho,* | 60 a | *feitas à usança da terra e tambem nos deram cada um sua touca. E isto vestido sobre os nossos vestidos que leva*[*va*]*mos e com uns cengidouros que nos deram cengidos per cima, pare-*

---

92. Forme archaïque et populaire de *marcenaria*, de *marceneiro*, « memuisier ébéniste » (du latin *mercenarius*).

93. Ms : « coxys ».

94. Ms : « guarições ».

95. Ms : « cabos » corrigé en « copos »; B. « copos ».

96. « Ferro pontiagudo, espadim » (F. Mendes). Mot d'origine inconnue. On désigne ainsi la lame des lances et armes semblables, à manches de bois.

97. *Anta* < ar. *lamt* / *lamtã*, mammifère (*Oryx tao*) apparenté à l'antilope.

98. Ms : « areendado ». *Arrendar*, « accoutumer le cheval à obéir au mors ».

*ciamos bestas mal albardadas. E assi nos tornaram a levar perante el rei, o qual dês que nos viu com tão más desposições começou-se de rir, preguntando a esses fidalgos que lhes pareciam os Portugueses vestidos à sua arte. E eu, que não estava muito contente de tal zombaria, fiz que não atentava nisso, e oulhei se podia ver alguma cousa do aparato del rei; e contei os homens da guarda que estavam dentro naquele cadafalso, e achei quatro centos homens da guarda os quais eram todos filhos de condes e duques e grandes senhores, os principais da terra; e estes traziam todos seus traçados guarnecidos d'ouro e de prata com seus cofos * assi mesmo guarnecidos, e cada um seu zaguncho * na mão, com seus contos e alvados de prata, e todos seus vestidos de brocados e sedas, muito finos.*

45. *Item. El rei me perguntou se vinhamos muito cansados do caminho, e eu lhe respondi que, posto que viessemos muito cansados, sendo ante a prezença de Sua Alteza tudo era pera nós* | 60 b | *grande descanço e mercê que del-Rei nosso Senhor esperamos. E então nos mandou que fossemos repousar e que ele nos daria reposta das cartas que traziamos e nos despacharia o mais cedo que ser podesse; e com isto nos despidimos e nos fomos pera casa. Porque já algum tanto desagastados tive lugar de oulhar à minha vontade e oulhei estas portas por que dantes tinhamos passado e vi que eram guardadas cada ũa delas por cento e cinquenta homes capados; e cada um tinha outras tantas armas como as guardas que acima dito tenho, salvo um que tinha ũa cana destas de Bengala na mão, grossa com dous contos de prata e ũas enxarafas brancas e vermelhas, ao qual todos estroutos obedeciam. E saidos de toda[s] estas portas mandaram connosco homens, pera que lhe dessemos alguma cousa pois nos el rei fizera mercê; e assi foram connosco até [a] pousada, e nos levaram vinte cinco cruzados, e ainda mal contentes; e assi se despediram de nós. E ficamos repousando corenta e cinco dias sem nunca el rei perguntar nem saber se eramos mortos se vivos nem nos mandar prover de nhũa cousa.*

| 61 a | 46. *Item. Em estes dias que assi estevemos de vagar saí algumas vezes por essa cidade pera saber que traria*[99] *dos costu-*

---

99. Ms : « trãria ».

mes dela.[100] *A cidade é grande : por ao longo do rio é de quatro leguas* * *de comprido, e pera o sartão dizem que é tão grande que dura a povoação mais de seis leguas, porem eu não na vi pera o sertão nem sei quão comprida será; soomente vi*[101] *que a terra é muito viçosa e de muitos arvoredos e grandes canaveais d'açúquere. E há i muitos rábãos e couves e outras frutas muitas da terra. O sitio da sidade é um muito grande campo chão, porque a terra toda assi é. As*[102] *ruas* [e] *travessas todas são calçadas de tijolo assi como a Rua Nova de Lisboa. Per todas estas ruas e travessas é tudo prassa em que se vendem toda'las cousas abastadamente, assi de mantimentos como de toda'las cousas, e tudo mui barato. E o numero da gente é tanto que não podeis ir por rua nem travessa com ela, de tal feição que os grandes senhores tem por custumes, como vão pera o paço o saem dele, levarem homens com canas diante de si, e às pancadas fazem apartar a gente; e se desta maneira não fazem não podem passar sem matarem muita gente dos pés dos cavalos e alifantes que há i muitos na terra.*

| 61 b | 47. *Item. O maior numero de gente que digo é tão prove que não tem que comer nem vistir; e a mor parte deles vestem liteiros*[103] *e outros esteiras; assi que quando vem o inverno morrem tantos que acham as ruas chêas pela menhã,*[104] *isto porque é a terra tão fria do primeiro de Novembro até à entrada de Março que se não podem manter senão aqueles que tem por onde comprar lenha e fazer grande fogo, como cá fazemos em Portugal.*

48. *Item. Preguentei pela maneira da terra e rendas e soube por certos mercadores parsios e arabios que na terra achei que me disseram que este reino soía a ser de gentios; e que vêo ter a este porto de Chatigão, onde as nossas naus estavam,*[105] *ũa nau d'Adem em que vêo um mancebo arabio, senhorio e capitão da nau, em a qual trazia quatrocentos homens d'armas; e tanto que fez sua*

---

100. En marge, *alia manu* : « grandura da sidade e cousas dela ».
101. Ms : « ver ».
102. Ms : « a ».
103. Il s'agit sans doute ici d'herbes tissées. Cf. *supra*, G. Bouchon, « Aspects de la vie économique », p. 166, n. 78.
104. En marge, *alia manu* : « Temporais da terra ».
105. En marge, *alia manu* : « a maneira como um mouro se fez rei de Bengala ».

fazenda e dos mercadores, mandou à nau que se fossem pera Adem de onde era natural; e mandou que à outra moução lhe viessem duas com a mais gente d'armas que ser podesse; e pera isso mandou apregoar soldo em Adem a quantos quissem vir naquelas naus.

| 62 a | 49. *Item. Ele se foi pera casa del rei com grandes presentes* [106] *e dadivas que lhe deu dizendo que desejava de ser seu vassalo e servir-lo enquanto vivesse, per as grands novas que dele corriam per todo o mundo; e o rei vendo a vontade com que se oferecia, o tomou por seu vassalo, dando-lhe rendas pera ele e pera os trezentos homens d'armas que consigo tinha, porque os outros cento* [107] *mandou em guarda da nau* [108].

50. *Item. Em este tempo aconteceu que um genro del rei de Nassingra* [109] *moveu guerra (que confina com o reino de Bengala); sobre o qual el rei de Bengala mandou grande soma de gente; a qual daí a poucos dias tornou bem desbaratada e a demais dela morta, em que el rei de Bengala perdeu duzentos e cinquenta alifantes. E el rei, disto mui anojado mandava logo fazer prestes o Larcar Vizir,* [110] *a que cá chamamos capitão dos ginetes; e o arabio que presente se achou pidiu por mercê a el rei que lhe fizesse mercê daquela ida, pois que sabia que desejava morrer em seu serviço. E el rei muito contente destas palavras lhe fez mercê da ida, e que logo se fizesse prestes, com quinze mil homens e cem alifantes que logo lhe mandou dar com todos os bastimentos* [111] *neceçarios.*

| 62 b | 51. *Item. Partido o dito arabio houve batalha com os contrairos, em que morreram d'amba'las partes sete mil pessoas, em que as quatro mil foram del rei de Bengala. E vendo-se o capitão arabio mal tratado, fez ũa cilada com os seus trezentos arabios e cinquenta alifantes, e ele em pessoa, que lhe deu pelas espaldas, em que matou muita gente dos contrairos e cobrou os alifantes perdidos e trouxe preso o capitão mor do outro campo,*

---

106. Ms : « prẽsẽtes ».

107. Ms : « centos »; dans B : « 300 ».

108. Tout ce paragraphe, aussi bien que les cinq suivants, jusqu'au fol. 63, sont, dans le ms, barrés par un trait oblique.

109. « Nasymgra » dans l'orthographe du manuscrit. *Narsinga* est la forme normale en portugais.

110. Ms : « larquar vyzyr ». Cf. *supra* G. Bouchon, « Gaur », p. 137.

111. Equivalent à *abastecimentos*.

metido em ũa gaiola[112] *de ferro. E com esta vitória se tornou onde el rei estava, o qual lhe fez muitas mercês e o fez sua guarda mor.*

52. *Item. Em este tempo chegaram as naus porque tinha mandado o dito arabio, em as quais lhe vieram dous mil e setecentos homens e lhe trouveram muitas ricas peças que a el rei deu de serviço. E depois que teve sua gente junta pôs por obra o que ninguem dele esperava: saindo o rei a fazer seus sacrefícios a um pagode* * *que está junto com as portas do paço, que agora serve de mosquita, o dito arabio deu certas punhaladas ao rei e o matou; e se recolheu dentro aos paços com sua gente donde fez o que adiante se contará.*

| 63 a | *Item. Depois de assi recolhido aos paços saía deles fazer saltos em que matava muitas gentes, recolhendo os mais mantimentos que podia; de feição que em espaço de um ano*[113] *matou todos os principais da terra e ficou por senhor dela, donde depois socederam os que agora reinam. E foi posto por lei que nhum gentio pudesse ter em sua casa faca de palmo, so'pena de morte e destruição de toda a geração. E poderá haver segundo a notiça que me deram setenta e seis anos.*[114]

54. *Item. Concertos da cidade: as ruas todas arruadas e em boa ordem; e há i ruas certas onde se vende toda'las armas, assi d'espadas*[115] *e lanças como de saias de malha como de laudeis com suas laminas aceiras e assi cascos de lâmenas; e assi hai i*[116] *selaria onde se vendem selas e guarnições de cavalos; e hai i*[117] *rua de mercadores onde se vendem tôdo'los panos de seda e das outras cores.*

55. *Item. Concerto del rei: el rei tem de sua gua[r]da quinhentos homens fidalgos e filhos de duques e grandes senhores; estes guardam de dentro dos paços, e tambem quando sai fora. E tem mais dous mil* | 63 b | *e quinhentos homens de guarda, os quais andam sempre com a grande bandêra que já disse, porque os las-*

---

112. Ms : « gayla ».
113. Ms : « año ».
114. En marge, *alia manu* : « quanto tempo há que ».
115. En marge, *alia manu* : « cousas da cidade».
116. Ms : « ay hy ».
117. Ms : « hay hy ».

caris * *que acima tenho escritos são vassalos do alférez que a bandeira traz.*

56. *Item. Eu fui nas suas estrebarias, em as quais contei quatro mil e quinhentos cavalos, convem a saber: os mil e quinhentos de sua propia pessoa, e de que faz mercê aos grandes senhores e os três mil são pera os homens da guarda e moços da camara* [118] *e pajes, que o mais deles são capados.*

57. *Item. Fui na estrebaria dos alifantes onde contei novecentos e quatroze, todos de guerra, os quais são amestrados a pelejarem com espadas atadas nos dentes; e com as trombas lançam azagaias d'arremessos, com que matam e ferem muitas gentes. E antre estes alifantes que digo, há i três de propia pessoa del rei; e antes estes três hai i um deles que tem a espalda dereita com a mão tudo branco* [119] *e a espalda esquerda com a perna toda vermelha como sangue, e tromba manchada destas propias cores; e os dentes são tão grossos como um homem pela cinta. E este alifante quando chega a ũa cadêa que está defronte dos paços* | 64 a | *que é tão grossa como acima tenho dito, se lha logo não abaixam lança-lhe a tromba e fá-la em pedaços. E quando el rei a[l]gumas vezes cavalga* [120] *nele, lança-se no chão e põ-lhe a tromba sobre que el rei ponha o pé; e com ela o põ sobre si.*

58. *Item. El rei tem duas e mil e quinhentas molheres. Estas são filhas dos mais principais do[s] da terra e estão em ũas casas dentro nestes mesmos paços; as quais são guardadas per homens capados que tem cárrego de lhe dar toda'las cousas neceçairas cada ũa assi como as há mester. E tem mais três mil molheres que ficaram de seu pai às quais manda dar toda'las cousas neceçairas.*

59. *Item. Os grandes senhores tem cada um quinze e vinte molheres, as quais tem cada ũa em sua casa, e ali são providas de tudo o neceçairo, porque lá não se custuma legitimar filhos,*

---

118. Le terme est ici employé dans un sens étendu, analogique, pour désigner une certaine classe de serviteurs du palais à la cour de Gaur, sans que l'on puisse savoir exactement à quoi elle correspond.

119. Ms : « franco ».

120. Le copiste B corige « cavalga » en «monta »; très logique, puisqu'un éléphant n'est point un cheval.

porque como prova ser seu filho, logo herda seu quinhão da fazenda; da qual fazenda por morte dos pais el rei herda a metade, e a outra metade as molheres e os filhos.

| 64 b | *Item. Eu me achei um dia à porta de ũa mesquita que está em um campo grande, que andava caçando com ũa besta e vi vir muito grande* [121] *soma de gentes; e perguntei que gente era; e soube que era el rei que vinha dar esmola pela alma de seu pai. E por saber o que dava, quis gastar ali aquele dia. E depois da esmola dada soube pelos rois* [122] *de corenta escrivães que aquilo escreviam que dera três laiques* * *de tangas* * *da terra, e dous laiques* * *em roupa que fazem em soma cinco mil cruzados.*

61. *Item. E logo ao outro dia me disseram* [123] *que el rei dava de comer pela alma de sua mai,* [124] *e fui ver que cousa era ou como se fazia. E vi naquele mesmo campo cento e cinquenta carros* [125] *carregados d'arroz cozido e de muito pão e rábãos e cebolas e figos e outras muitas frutas da terra, e outras cinquenta carretas carregadas de vacas e carneiros cozidos e assados, e assim muito pescado, tambem guisado pera se tudo dar aos proves.*

| 65 a | 62. *Item. Custava em soma tudo isto que se aqui deu, de comer como dinheiro que se depois da comida acabada deu, seiscentas* [126] *mil tangas* * *nossas, que são cada tanga* * *três vintens;* [127] *do qual fiquei muito espantado e o não crera se o não vira. E este dinheiro que se deu era lançado de cima de um cadafalso per cima de toda a gente, que poderia ser quatro ou cinco mil pessoas.*

63. *Item. Em este tempo que estas cousas todas passavam nos chegou ũa carta de Antonio de Brito que pera el rei mandava;*

---

121. Ms : « grandes ».
122. Ms : « roeis ».
123. Ms : « loguo ao outro dya dyserão ao outro dya me dyserão».
124. Ms : « may ».
125. Ms : « caraos ».
126. Ms : « secemtas ». L'interprétation plus naturelle est étonnante (dix-huit fois le montant de l'aumône donnée la veille). Si au lieu de *secentas* (= *seiscentas*) l'on corrige *secenta* (= *sessenta*) on a quand même, presque le double de l'aumone de la veille; mais l'étonnement de l'auteur nous fait pencher plutôt vers la première interprétation. Le copiste de B a compris 70.000, ce qui est absurde.
127. Ms : « vymtes ».

a qual eu treladei da nossa linguagem à sua deles. E havia cinco dias que a trazia na mão pera lha dar e não podia nem me leixavam escassamente chegar às portas do paço. E acertou de passar o sacretairo a quem eu tinha dado muitas[128] *peças e o tinha tomado por valedor, pera que com el rei despachasse nossos negocios, e lhe pidi por mercê que quijesse dar aquela carta a el rei. E ele se achegou a mim e em grande segredo me disse que já não era neceçairo carta nhũa, que já a sentença era dada, que ao outro dia nos haviam de cortar as cabeças; e isto per conselho de Magiliz*[129] *Rume, que era um perro, que foi sota-capitão-mor d'armada dos Rumes que D. Francisco d'Almeida* | 65 b | *viso-rei das Indias*[130] *desbaratou em Dio sobre a morte de seu filho Dom Lourenço que os Rumes mataram em Chaul. E por conselho de Nazir Cão,*[131] *que cá chamamos conde priol,*[132] *e por conselho de Coribo, estribeiro-mor, os quais diziam a el rei que nós outros não eramos embaixadores mas que eramos espias que vinhamos espiar a terra pera pera depois a ganháremos, como em outras terras fizeramos e que tinhamos já por custume; e dando-lhe por testemunhas as cousas que Cristovão Jusarte fazia dizendo que ele não havia de pousar com os cristãos porquanto ele era filho do regedor * de Portugal*[133] *e que nós outros eramos uns vilãos roins que não eramos pera o servir e que a embaixada que trouveramos eram bulras,*[134] *quanto mais que ele era mouro e não queria nossa confraçação*[135] *e assi andava vestido ao uso da terra, com cabeça e barba rapada assi como eles, e que ele vinha pera acrecentar em sua terra e nós a*

---

128. Ms : « m^{ta} ».

129. Ms : « magylys ». En marge, *alia manu* : « ver este Magylyz Rume ». Cf. *supra*, G. Bouchon, « Nusrat Saãh », p. 133, n. 39.

130. Ms : « Viso Rei das Índias que desbaratou ». Le pluriel « Índias » n'est pas très courant à l'époque en portugais; l'on dit plus souvent *a Índia* ou génériquement *as partes da India*. Le copiste de B a corrigé « Vice-rei da Índia ».

131. Ms : « Nazyr Quão ».

132. *Priol* est un doublet, de *prior*, attesté jusqu'à la fin du XVI^{e} siècle. Sur le *Conde Prior de Portugal*, cf. *supra* G. Bouchon, « Gaur, la ville et la citadelle royale », p. 149.

133. Sur la filiation de Cristóvão Jusarte, cf. la notice sur lui dans l'Excursus.

134. Pour « burlas ».

135. C'est-à-dire *conversação*.

menoscabá-la e outras cousas fêas de contar. Isto dizia ele por desmanchar em Diogo Lopez de Sequeira e em Antonio de Brito porque lhe[136] *queria grande mal. E cuidava que com dizer que era mouro havia d'arrecadar nossa embaixada que nós* [*traziamos*]. *E com estas cousas e com as que os mouros a el rei diziam, acordou el rei de lhes nos mandar a todos cortar as*[137] *cabeças.*

| 66 a | 64. *Item. Quando me isto foi contado pelo secretairo, como acima disse, em prezença de todos quantos ali estavam, como pessoa a que primeiro havia de ser cortada a cabeça só por ser lingua, rasguei os vestidos; em alta voz requeri da parte del rei cuio vassalo ele era e pola obrigação que*[138] *a seu serviço tinha, lhe desse aquela carta que vinha de Chatigão do capitão mor daquelas naus del-Rei nosso Senhor em a qual acharia cousas de muito seu serviço; e depois de a mandar ver me mandasse ouvir presente aquelas pessoas que lhe diziam que eramos espias, pera deneficar sua terra, que eu queria mostrar per razões verdadeiras que aquilo não era assi, porque nosso custume não era ser tredos*[139] *nem fazer vilezas nem tinhamos tomado terras per aquela*[140] *maneira que eles diziam; e que se as razões*[141] *que eu desse não parecessem a Sua Alteza licitas de receber, me*[142] *mandasse a mim primeiro cortar a cabeça; e depois aos outros, pois que já detreminado o tinha; e se bõas, mandasse castigar aqueles que desejavam danar as cousas de seu serviço; e mais sendo com um tão poderoso rei como era el-Rei nosso Senhor, e que tanto sua amizade desejava soomente pela grande fama que de Sua Alteza a todas partes soava.*

| 66 b | 65. *Item. E a estes brados que eu dava soaram em muitas partes nos paços, o qual disseram a el rei que estava ali um português que saíra de seu siso e que dizia cousas pera Sua Alteza*

---

136. *Lhe* se rapporte sans doute autant à Diogo Lopes de Sequeira qu'à António de Brito. En marge, *alia manu*: « cousa pera chora »; il faut sans doute corriger « cousa pera chorar ». L'annotation du lecteur officiel du rapport est quelque peu sarcastique.

137. « As » répété deux fois dans le ms.

138. « Que » répété deux fois dans le ms.

139. C'est-à-dire *traidores*. La forme *tredo* est relativement fréquente au XVI^e^ siècle.

140. Ms : « aquelas ».

141. Ms : « razos ».

142. « Me » répété deux fois dans le ms.

folgar muito de as ouvir. E el rei mandou que lho levassem, que o queria ver. E assi fui levado dentro presente ele; o qual quando me viu a carta na mão preguntou que papel era aquele; e eu disse que era pera Sua Alteza. E então mandou ao sacretairo com quem eu estava apegado sem no deixar, que lhe levasse aquela carta pera a ver.

66. *Item. Depois de lida a carta mandou el rei ao mesmo sacretairo e a um gromale,* * *que quer dizer capitão (que já fora a Malaca por capitão de três naus del rei em tempo do temido em aquelas partes Afonso d'Albuquerque, que Deus dê a santa glória) que, com todos aqueles senhores que diziam que eramos espias, se metessem em ũa mesquita e escrevessem todas minhas razões e as suas deles e lhas mostrassem, porque tudo queria ver pera saber que homem eu era que assi per razões me esperava escusar a mim e aos outros.*

| 67 a | 67. *Item. Assi fomos metidos dentro na mesquita e todos assentados em ũas grandes esteiras de que a mesquita toda era esteirada. E então lhe perguntei quais eram as pessoas que tão mal tinham enformado a el rei, dizendo que eramos espias que vinhamos espiar a terra e toda'las outras cousas, a que eu responderia,*[143] *a todas e cada ũa per si.*

68. *Item. A primeira cousa que me alegaram foi dizendo: « Dize perro franque,*[144] *não é verdade que a Malaca foi outro perro como ti*[145] *com cinco navios e assentou paz com el rei de Malaca, e el rei lhe carregou as naus de cravo e noz e assi de toda'las mercadorias que em sua terra havia, e se foram pera vossas terras mui contentes e com muitas dadivas que lhe el rei de Malaca deu; e depois disto logo ao outro ano viera o perro maior da India*[146] *e pelejara com el rei de Malaca e destruira toda a terra e fizera*

---

143. Ms : « respondederia ».

144. On trouve ce mot le plus souvent sous les formes *frange* ou *frangue*, quelque fois sous la forme restituée *franco*.

145. Ms : « como ty ». Construction irrégulière. Peut-être faut-il corriger *como tu*, comme l'a fait le copiste de B. Le « perro como ti » auquel le texte fait référence est Diogo Lopes de Sequeira.

146. Il s'agit, bien sûr, d'Afonso de Albuquerque. Il y a un jeu de mots : *capitão-mor*, « capitaine-majeur » a fait place à *perro maior*, « chien-majeur ».

nela ũa fortaleza ? »; que assi fizeramos em Cochim e Calecú[147] *e Cananor e que escusado era mais praticas, soomente se reportavam a Goa e Orumuz; e que pois eu era tão velho naquelas partes, que bem saberia que toda a India tinhamos manhosamente ganhada.*

| 67 b | 69. *Item. Eu lhe respondi : « Honrados e poderosos senhores, só o contentamento que tenho de me pordes no conto de tão grande fidalgo e valente cavaleiro como é esse capitão que dizeis que a Mala[ca] foi assentar essa paz me dá cáussua e escusa pera não responder a essas vitupirosas palavras que, senhores, dizeis, soomente responder ao que convem a minhas escusas. »*

70. *Item. « E quanto ao que Vossas Senhorias dizem, é verdade que esse capitão del-Rei nosso Senhor chegou a esse porto de Malaca e assentou paz e amizade com esse rei que, senhores, dizeis, e começou a tomar das mercadorias da terra e dando-lhe por elas muitos veludos e grãs* *[148] *e coral e muito cobre e azougue e vermelhão e muito ouro e prata que são as mercadorias de nossas terras. E andando as nossas gentes em terra sem nhũas armas, como pessoas que verdadeiramente tinham sua paz e amizade assentada (a qual não esperavam quebrar como per custume temos) e el rei de Malaca como poderoso e não contente com a mercê que lhe Deus fez em o fazer tão grande senhor, mandou fazer o que adiante direi. »*

| 68 a | 71. *Item. « Mandou um homem a esse capitão que Vossas Senhorias dizem, dizendo que a gente da terra se temia muito dos Portugueses, que mandasse que os que em terra fossem não levassem nhũas armas, e que mandasse pela menhã cedo,*[149] *ir todo'los bateis dos navios e muita gente, porque já tinha mandado fazer três pesos pera se pesar a mais mercadoria que podesse; e isto porque desejava despachá-lo dali cedo, por que se fossem pera sua terra, isto pela grande amizade que com el-Rei nosso Senhor tinha. »*

72. *Item. « O capitão muito contente destas palavras, parecendo-lhe verdadeiro, mandou logo deitar pregão per todos os navios que nhum homem fosse ousado de levar nhũa arma em terra, so'pena de lhe cortarem a mão dereita; e assi mandou que*

---

147. Ms : « Qualequu ».
148. Ms : « grãas ».
149. Ms : « e que mãdase pela menham çedo mãdese ».

logo pela menhã fossem todo'los batés em terra concertados pera receberem a mercadoria como de feito logo pela menhã[150] *foram, e sem nhũas armas assi como el rei mandara.* »

| 68 b | 73. *Item.* « *E sendo assi os bateis em terra, começando a pesar sua mercadoria e sem nhũa sospeita vieram sobre eles muitas gentes armadas e mataram cento e trinta portugueses e cativaram vinta-cinco;*[151] *pelo qual foi neceçairo ao dito capitão queimar dous navios, porque não tinha gente pera os navegar. E com os outros se foi pera dar conta a el-Rei nosso Senhor de como lhe acontecera.* »

74. *Item.* « *Quanto ao* [*que*] *Vossas Senhorias dizem de Cochim a verdade podeis saber que do dia que se com ele assentou paz até o dia d'hoje nunca foi quebrada, nem será por nossa parte, mas antes são mui favorecidos; e os que são mer*[*ca*]*dores são mui enxalçados e de mui grossas fazendas, e os proves feitos ricos e as terras mui nobrecidas de toda'las mercadorias que hão mester, porque a ele vem muitas naus de toda'las partes do qual redonda a el-Rei mui grossos dereitos com que seu estado é mui nobrecido.* »

| 69 a | 75. *Item.* « *E em Cananor não quero, senhores, falar, porque por cima de se alevantar muitas vezes e mover guerra, cercando a nossa fortaleza e pondo-a por muitas vezes em muita estreita pelo qual eram dinos de ser destruidos, e el-Rei nosso Senhor não oulhando a todas estas roindades lhe tem perdoado, e vivem tão ricos e abastados,*[152] *assi como cá, senhores, tendes por novas, ainda que* [*a*] *el-rei vosso Senhor dizeis o contrairo não oulhando quanto desserviço lhe nisso fazeis. E quanto ao de Goa, bem sei que deste reino de Bengala há muitas pessoas naturais de Goa com que pudiria provar muitas cousas que puderia dizer que deixo, por não fazer tão grande leitura que será nojosa pera el-rei ver.* »

76. *Item.* « *E ao que, senhores, dizeis d'Orumuz, bem sabeis quantas traições há nele, e que aos propios reis socedores do reino o*[*s*] *seus propios vassalos lhe quebram os olhos e se fazem senhores da terra. E este que agora reina, sendo em poder de um seu*

---

150. Ms : « menhãs ».
151. Forme commune à l'époque, à côté de *vinte cinco* ou *vinte e cinco*.
152. Ms : « ryquas e abatadas ».

vassalo chamado Reis Norodim, mandou pidir socorro ao nosso capitão-mor dizendo que o queria matar por se levantar com o reino; ao qual o capitão-mor socorreu | 69 b | [153] *matando aqueles tredos, e o alevantou por rei e reinou até que se viu prospero e abastado de muitas riquezas. Por conselho d'outros tais vassalos como, senhores, sois, se levantou contra os Portugueses, matando muitos deles; onde depois o mataram aqueles propios conselheiros que lhe fizeram fazer. Este é o galardão que a fortuna dá àqueles que se não contentam com os beneficios que dela recebem.* »

77. *Item.* «*E porque vos, senhores, não pareça que me esqueço de dar fim ao que me de Malaca dissestes, sabereis que, depois, aquele capitão foi presente* [154] *el-Rei nosso Senhor e lhe deu conta do que passava. El-Rei foi mui agastado e desfavorecendo muito lhe disse que não podia ser que el rei de Malaca se movesse a fazer tal traição sem aí haver justa cáusua pera o tal fazer; e que ele saberia a verdade; e se ele era culpado, que lhe mandaria cortar a cabeça. Pelo qual logo mandara ao governador da India que viesse sobre Malaca e soubesse del rei a verdade e lhe pidisse os Portugueses* | 70 a | *que lá tinha cativos e assentasse com ele verdadeira paz e amizade como era razão que houvesse antre tão grandes dous reis. E desta maneira o dito capitão-mor fora sobre Malaca, mandando noteficar a el rei o que buscava. Ele disse que não tinha necessidade d'amizade dos Portugueses nem lhe havia de dar os cativos, que se fossem logo de seu corpo porque eramos perros; e dizendo outras palavras que não eram honestas a tal homem dizer. Pelo qual o capitão-mor saiu em terra e lhe matou muita gente e destruiu a cidade, onde fez ũa fortaleza que aí está e estará enquanto a cristandade durar, porque desta feição faziam os Portugueses ao*[*s*] *tredos e que não queriam conhecer a verdade; e que eram muito grandes amigos daqueles que eram seus, e assi eram mortais nemigos e destruidores daqueles que a nós procuravam destruir.* » *E que preguntassem eles àquele gromale que ali estava, que ele lhe deria o que em Malaca vira dos Portugueses; o qual disse que não diria nada senão em prezença del rei. E com isto nos saímos e fomos presente ele.*

---

153. Ici dans le ms signe de *item* fautif, que nous avons supprimé, car il aurait coupé une phrase en deux.

154. Ms : « prẽsẽte » (?).

| 70 b | 78. *Item. O qual mandou ler aqueles íteis*[155] *e depois de os ouvir, rindo, me perguntou que porque lhe tomaram os Portugueses, sendo tão bons homens como eu dizia, duas naus suas, em que lhe tomaram duzentos e cinquenta mil cruzados. E eu lhe respondi* [*qu*]*e el-Rei nosso Senhor se chamava em seus ditados, como de feito era, rei do mar com muita parte da terra, e que por esta cáusua em parte donde as suas naus navegavam não podia navegar nhũa outra sem seus seguros; e que por esta cáusua tomavamos toda'las naus de nossos enemigos, que por tais tínhamos todos aqueles que nosso conhecimento não tinham. E ele me respondeu muitas cousas a que lhe tambem respondi que por serem perluxas deixo de escrever.*

79. *Item. Isto assi passado, perguntou el rei a esses fidalgos se havia aí algum que me contradessesse aquelas cousas que ali dizia. Então se alevantou aquele capitão das naus que disse em boz alta que todos o ouviram : « Podero*[*so*] *Rei, meu Senhor,*[155] *porquanto eu sam teu vassalo desejoso de te fazer serviços pera por* | 71 a | *eles alcançar mercê, te direi o que dos franges*[157] *tenho sabido e o que meu fraco saber me mostra que cumprem*[158] *as cousas de teu serviço. Eu fui em Malaca em vida de teu pai Ocem Já*[159] *e depois em tua vida tenho ido com três naus em a qual ida recebi muita honra dos Portugueses, e sem me levarem nhũs dereitos me despacharam em toda diligencia. E o que deles neste tempo conheci é serem mui francos em seu comprar e vender e assi em toda'las outras cousas e amigos dos amigos e mui vingativos e valentes cavaleiros contra aqueles que lhe fazem por quê. »*

80. *Item. « Quanto ao que estes senhores dizem que Vossa Alteza não faça paz com os Portugueses dizem-no porque estão abastados de muitas rendas de que lhe Vossa Alteza tem feito*[160]

---

155. C'est-à-dire *itens*, pluriel d'*item* substantivé.

156. Ms : « mey sõr ».

157. Cf. *supra* note 144. B répète ici la forme « franques ».

158. Construction renversée : on s'attendrait plutôt à *o que meu fraco saber me mostra que cumpre às cousas de teu serviço.* Il se peut que le tilde de *cumprem* soit fautif, et qu'il faille lire *às* au lieu de *as*, comme l'a fait le copiste de B.

159. Ms : « Oçẽ Já ». Le copiste de B qui n'a rien compris de la phrase interprète : « ha pouco tempo».

160. Ms. : « fẽço ».

mercê e são condes e duques e marqueses; e sobretudo estão cento e cinquenta[161] *leguas* * *pela terra dentro, onde não esperam receber nhũm revez; e não se lembram que os proves mercadores que navegam pelo mar pagam todas estas cousas, porque certo saiba Vossa Alteza que são tão poderosos os Portugueses pelo mar que nhũa cousa se lhe mamporá*[162] *e que o mais pequenino batel* | 71 b | *seu deles que se puser sobre a barra de Chatigão ou de Çategão nhũa nau será poderosa de sair nem entrar. E se o tal soceder e os mercadores não venderem as mercadorias da terra na nem as de fora não vierem ao reino, crêo que mal poderão pagar os regedores as rendas que são obrigados. E não dou mais testemunhas que três navios seus que a este reino de Vossa Alteza vieram com os quais Ahabascão,*[163] *regedor* * *de Chatigão pelejou por muitas vezes em as quais por muitas vezes lhe mataram*[164] *muitas gentes; por derradeiro lhe convêo pidir paz e fazer tudo o que eles quiseram. Do que, Senhor, me parece que pois eles vem pidir a Vossa Alteza sua paz e amizade, que lha deve de dar, pois que das tais pessoas mais bem e proveito que mal nem outra cousa se espera. E se a Vossa Alteza pareceram mal estas palavras que tenho ditas,*[165] *aqui me tem : mande-me castigar; e se a esses senhores lhe parece outra cousa em contrairo do que tenho dito, eu per razões ou pela espada farei bom o que a Vossa Alteza disse. » E el rei rindo o abraçou, dizendo que lhe faria muitas mercês porque bem sabia quanta era sua bondade.*

| 72 a | 81. *Então el rei se virou pera mim e me mandou dar ũa cabaia* * *de seu corpo dizendo que ele folgava muito com' amizade del-Rei nosso Senhor e que lhe pesava não ser mais cedo*

---

161. Ms : « cymcoẽnta ».

162. Ms : « mãpora ». D'après le contexte on voit que le sens est voisin de celui d'*escapar* (échapper) mais le mot pose un problème. C'est apparemment un *happax* : les dictionnaires consignent en effet les mots *mamposta, mamposteiro* et *mampostaria,* mais pas le verbe correspondant *mampor.* En castillan aussi, l'on trouve *mampuesta, mampostero* et *mamposteria* (formés à partir de *mampuesta,* « main mise ») mais pas le verbe. On pourrait à la limite, supposer *mampara,* présent du verbe *mamparar,* peu usité et archaïque, qui signifie « défendre, soutenir », mais le sens de la phrase n'est pas clair. Le copiste de B a compris « mal para », ce qui n'a pas de sens.

163. Ms : « Ahabasquã ». Cf. *supra,* p. 57 sq.

164. Ms : « e lhe mataram ».

165. Ms : « dĩtoas ».

sabedor de tão honrado e poderoso rei; porem que me rogava que lhe dissesse a rezão por que vinhamos dous com duas embaixadas e tão deferentes ũa da outra,[166] *porque Cristovão Jusarte se requeria*[167] *em sua embaixada que tirando ouro e prata e coral e aljôfar que de toda'las outras mercadorias lhe pagaria de dez um, que as cartas de nosso capitão mor diziam francamente sem pagar de nhũa cousa. Então me foi neceçairo contar lhe como aquela nau ia pera a China e perdera a moução, e por se não tornar de vazio detreminara de ir aquele seu porto, e isto pela vontade que já del-Rei nosso Senhor sabia ser desejoso d'amizade de Sua Alteza; e que então ordenara àquele presente pera mandarem a Sua Alteza por não pagarem tantos dereitos, porque os dereitos de Sua Alteza eram mui grossos.*

| 72 b | 82. *Item. Que nós vinhamos de mandado do Governador da India que era nestas partes a propia pessoa del-Rei nosso Senhor; e que por isso com aquelas cartas havia Sua Alteza de fazer todo o assento. E el rei me respondeu : « Vossas palavras são tão concertadas que são dinas de muita mercê; e certo que sendo vós meu vassalo assi como sois del-Rei de Portugal, eu vo-las fizera muitas, porque as tais pessoas devem os reis e grandes senhores ter empanados em panos d'ouro, porque certo se vossa boa pratica o não estrovara, de manhã vos mandava a todos cortar a cabeça. E por vossas razões e pelas daquele gromale * português, que não pode al ser, pois tanto vosso amigo é, eu conheço que fizera muito mal; e d'agora eu afirmo n'amizade del-Rei vosso Senhor e vos despacharei quando se for o novo regedor * de Chatigão; e com ele vos ireis. » E com isto me despidi, já ũa hora da noute, e me fui pera a pousada.*

83. *Item. Depois disto a quinze dias sendo já o sol posto, el rei nos mandou chamar. E sendo presente ele, chegou Cristovão Jusarte assi vestido como mouro e se pôs a um cabo* | 73 a | *com esses Portugueses que com ele vinham. E estando assi todos el rei perguntou dizendo : « com que cousas de cá destas partes folgará el-Rei de Portugal ? » E foi lhe respondido pela lingua de Cristovão Jusarte que se adiantou a falar, que com alguns arcos e alguns*

---

166. Ms : « hũas das outra ».
167. Ms : « se requeryra ».

sobreceus, do qual el rei se virou pera os grandes senhores e começou a rir. Então o sacretairo, acenando pera mim, lhe disse : « Pregunte Vossa Alteza àquela lingua e ela lhe dirá disso a verdade, porque estrouto está fora de si, segundo o que mostra em suas mal concertadas palavras. »

84. *Item. E então el rei me chamou com a mão e me perguntou : « Com que cousas destas nossas terras folgará el-Rei de Portugal ? » Eu lhe respondi : « el-Rei nosso Senhor nom mandou visitar Vossa Alteza por esperar dela*[168] *mais que verdadeira amizade; e com esta entenção o seu governador mandou a Vossa Alteza aquele cavalo e armas que é custume entre nós*[169] *outros primeirametne dáremos àquelas pessoas cuja amizade desejamos; porque aquilo bem vê Vossa Alteza que não é* | 73 b | *cousa pera el-Rei nosso Senhor mandar a um tão poderoso princepe como Vossa Alteza; soomente é um sinal d'amizade, porque depois que el-Rei nosso Senhor souber de como Vossa Alteza é contente de sua amizade ele lhe mandará cartas e presentes tais como a tão grandes dous princepes convem. E quanto ao que Vossa Alteza diz del-Rei nosso Senhor querer destas terras, há de saber que em Portugal tem el-Rei nosso Senhor muitas terras, donde cada dia lhe vem naus e navios carregados de muito ouro e prata; e tem muitos veludos e grãs* e outros panos de diversas maneiras e muito cobre e estanho, e muito chumbo e azougue e vermelhão e muito grande cantidade de coral, que são mercadorias que nestas partes muito valem. »*

85. *Item. El rei me respondeu : « bem sabemos cá tudo isso, porem os reis e grandes senhores sempre folgam com cousas de terras estranhas ». E eu lhe disse : « o que Vossa Alteza diz é assi; porem pera os tão grandes reis e senhores como el-Rei nosso Senhor, e que tão abastado de toda'las cousas é, quando o tal fosse, haviam de ser cousas mais pera brincos de filhos que pera outra cousa,* | 74 a | *porque nós o não ousariamos levar; porque 'amizade del-Rei nosso Senhor não é enteresseira a ninguem ». E el rei se começou a rir, dizendo que tinha el-Rei nosso Senhor em mim grão procurador que não sabia as mercês que tais seriam. A isto lhe*

---

168. Ms : « deles ».
169. Ms : « vos » corrigé en « nós ».

respondi : « saiba Vossa Alteza que as mercês são desta feição : que todos que o cá servimos nestas partes, per cima de levaremos soldo e mantimento, tratamos nas suas naus e metemos e tiramos tudo o que queremos sem pagar nhum frete nem direitos; e os [que] cá em serviço del-Rei nosso Senhor recebem alguma aleijão são providos de muitas rendas com que se mantenham eles e suas molheres e filhos; e os que morrem assi pelo conseguinte suas molheres providas e seus filhos tomados, e feitas muitas mercês ». E el-rei me respondeu : « Certo cremos que tão grande nem vertuoso rei não há em todo mundo. »

86. *Item. E em dizendo isto, fomos chamados a ũa sala onde fomos vestidos de cabaias * e toucas e cinzidouros, assi como de primeiro tenho escrito. E el rei chamou ao regedor * dizendo : « Venha cá Milique Çuil »* [170] *porque assi se chamava o regedor. ** [171] *E disse : « eu vos entrego estes Portugueses e vos mando so'pena de caso maior, que vós lhe façais* | 74 b | *toda'las honras e mercês que ser puder. E assi vos mando que comprem e vendam francamente de dia e de noute sem ninguem entender com eles mal nem bem; e isto porcanto as minhas naus foram assi favorecidas em Malaca. E isto mando que dure enquanto eles não quebrarem; e se o contrairo disto fizerdes, vossa cabeça mo pagará. »*

87. *Item. E então eu disse a el rei que aquilo era neceçairo ser per carta assinada per Sua Alteza; e mais era neceçairo a reposta das cartas que a Sua Alteza trouveramos, porque não parecesse aquilo cousa de pouca firmeza. E ele me respondeu : « Se me el-Rei de Portugal escrevera, eu lhe rspondera; mas pois que o vosso regedor * soomente é o que escreveu, o meu regedor * lhe responderá assi per escrito em que se decrarará todas estas cousas. » E com isto nos despedimos.*

88. *Item. Tanto que fomos despedidos del rei, compramos um parau * pera nos víremos. E partimos ũa sesta feira. E quando vêo ao domingo, chegamos a Noa Maluco, donde achamos o dito regedor. * E pidimos lhe licença pera nos víremos diante, pois* | 75 a | *que ele tinha que fazer, e que mandasse connosco um homem pera que nos fizesse comp[r]ir aquilo que el rei mandava; e isto que*

---

170. Ms : « Mylique Çuyll ».
171. En marge, *alia manu* : « nome do regedor novo ».

houvesse respeito à monção que se nos gastava. E ele nos disse que pera que nos agastavamos, pois que o outro embaixador se não agastava, mas antes lhe pidia pousada pera dez dias. E logo nos tornamos pera os paraus [172] *pera nos partíremos. E logo chegou o meirinho* * *da cidade e prendeu os remeiros, de feição que foi forçado esperáremos. E fomos a casa de Cristovão Jusarte e Gonçalo Tavares lhe requereu da parte del-Rei e do Governador da India e da parte de Antonio* [173] *de Brito, que tinha os poderes do Governador, que ele fizesse por se partir logo, porque se gastava a monção; e que se aquelas naus perdessem a monção pela nossa tardança, que ele fosse obrigado a dar conta. E o dito Cristovão Jusarte disse que não conhecia o Governador da India nem sabia quem era; e per aqui disse outras muitas cousas que não são pera escrever; e assi mesmo de Antonio de Brito, cousas que não eram pera ninguem ouvir. Então nos fomos pera casa, e passaram cinco dias. E a cabo deles, fomos falar outra vez ao regedor* * *que nos desse licença pera nos íremos porque as naus perdiam sua monção; e que se elas perdessem* | 75 b | *por nos ele não leixar ir, que ele fosse obrigado a restetuir todas as perdas e danos que as fazendas recebessem. O qual quando ele isto ouviu, disse que nos fossemos muito embo'ora e mandou connosco dous quistes* * *em guarda e pera nos roubarem, como depois com*[*e*]*teram. E nos deu cartas pera os ofecia*[*i*]*s da fazenda del rei que enquanto* [174] *ele não ia, que comprassem e vendessem connosco se*[*m*] *nos levarem nhum dereito, como el rei mandava. E com isto nos partimos, e viemos per todos lugares atrás escritos. E ũa terça feira em amanhecendo, já fora do rio, sairam a nós sete paraus* * *de ladrões; e como a nós chegaram a tiro de frecha começamos de lhe tirar às frechadas, e ferimos alguns deles. Quando se viram* [175] *maltratados, bradaram que lhe não fizessemos mal, que eram criados do regedor* * *que vinham em sua busca. E nós chamamos os que vinham connosco, pera lhe perguntáremos se era verdade aquilo que diziam aqueles negros,* * *e eles disseram que si. E por isso os deixamos.*

---

172. Ms : « barãos ».
173. « de António », répété dans le ms.
174. « que ẽquamto » répété dans le ms.
175. Ms : « uyrão vyrão ».

89. *Item. A quarta feira seguinte, chegamos a Chatigão onde estavam as naus, nas quais houve grande prazer por nossa vinda. E depois de alguns dias que estevamos repousados* | 76 a | *detreminei de saber o que era passado depois que dali partimos; em que alguns homens que da terra tinham algum entender e viram passar as cousas me*[176] *contaram algumas delas, as quais não são cousas pera se dizerem. E porem direi algumas cousas que depois vi, porque não será rezão serem esquecidas.*

90. *Item. Eu vi Rafael Perestrelo recolhido em ũas casas em cima de um outeiro tão forte que abastava bem pera dali destruir todo Bengala se fora per parte dos Portugueses, como me a mim parecia que era rezão que o fizesse um homem como ele era; mas eu vi pelo contrairo; digo, porque vi em sua companhia o rume Ale Aga*[177] *com todos os seus companheiros, com muito boas espingardas e lanças e adargas; e assi todo'los Portugueses que com Rafael Perestrelo andavam, todos feitos frecheiros e vestidos os mais deles à arte da terra, escontra os Portugueses que estavam nas naus del-Rei Nosso Senhor. E assi os vi sair muitas vezes de cima daquele outeiro donde estavam*[178] *e davam de salto na praça e prendiam os outros Portugueses e os metiam em ferros como que foram mouros.*

| 76 b | 91. *Item. Digo que um dia me levo*[*u*] *Antonio de Brito pera ouvir um preito que estava antre ele e Ale Aga rume, do qual era lingua um João*[179] *de Borba que com Rafael Perestrelo vêo de Pacem. E Antonio de Brito perguntou ao Rume porque razão um homem tão honrado como ele falecia de sua palavra. Ele lhe respondeu : « quê? em que maneira? ».*[180] *E Antonio de Brito lhe disse que « porque lhe lhe não dava os navios que lhe prometera perante*

---

176. Ms : « e me ».

177. Le ms a ici exceptionnellement l'accent aigu sur la première syllabe de *Aga*; en marge, *alia manu* : « Ale Aga » [*sic*].

178. En marge, *alia manu* : « isto não foi mais que ir Rafael Perestrelo à praça em obra de três ou quatro homens; e deu bofetadas em um João de Borba chatim que ele levara na sua nau estando perdido em Achem ».

179. Ms : « Jam ».

180. Peut-être faudra-t-il ponctuer plutôt *ele lhe respondeu que « em que maneira »* ?

tantas pessoas honradas ? ». *E quando a lingua disse* [181] *isto ao Rume, ele lhe respondeu:* « *pera que me perguntas tu isso pois que sabes o que me vieste dizer da parte de Rafael Perestrelo, e quanto por elo me afincaste* ». *E o João* [182] *de Borba lhe respondeu que se calasse, que ele faria de feição que ele ficasse sem culpa. E então se virou pera Antonio de Brito e lhe disse :* « *Senhor, Ale Aga diz que bem vê que Vossa Mercê tem rezão de estar menincorio; e porem que ele é mouro, e que lhe não pode dar estes navios 'que não seja menoscabo de minha honra, porque todos os mouros me cuspirão no rosto; e por esta cáusua e por outra*[*s*] *muitas que puderia dizer o não posso fazer'* ». [183]

| 77 a | 92. *Item. Logo dali se foi Antonio de Brito pera as naus; e estando assi nelas chegou o regedor* * *a ũa* [184] *aldeia que está ũa legua* * *e mêa da cidade. E logo Antonio de Brito mandou ao feitor e a Gonçalo Tavares e a mim, com outros homens alguns que o fossemos receber; o qual logo pusemos por obra. E indo pelo caminho, achamos Cristovão Jusarte com alguns Portugueses e Ale Aga com os outros seus companheiros todos de volta, e vestidos de feição que não conheciamos quais eram os Portugueses nem os Rumes; e todos iam d'espingardas e arcos com suas frechas, que quase nos pareceu que iam* [185] *dar em nós. E assi chegamos a falar ao regedor,* * *e nos viemos com ele à cidade onde o leixamos em suas casas.*

93. *Item. Nisto não quero mais falar, porque é cousas de fidalgos e não é bem falar mais nelas, porque tocam em suas honras. Porque se nisso metesse mão, diria a gente que era mal avisado; e por isso deixo de fazer. Porque se fossem perguntadas pera se casti*[*ga*]*r os que merecem ser castigados, então as diria.*

| 77 b | 94. *Item. Partimos de Bengala com entenção de ir a Pacem; e porque este perro deste Rume que acima tenho dito disse algumas palavras que não era bem que os Portugueses lhe sofris-*

---

181. Ms : « dysy ».
182. Ms : « Jam ».
183. En marge, *alia manu* : « Moulaba Rabsolom se chama o cassez du rume Alé Agá; seriam os rumes até xxb homens e tinham um galeão que fizeram em Bengala e quatro fustas ».
184. Ms : « huũa ».
185. Ms : « yham ».

sem, Antonio de Brito detreminou de o ir esperar sobre Pegu, pera ver se o podiamos tomar. E isto tambem porque o Governador da India lhe mandava em seu regimento que o esperasse em suas monções, e que lhe não fizesse nada em nhũa terra nem porto de paz senão pelo mar. E com este pensamento nos despediu[186] *Antonio de Brito, que nos fossemos entanto deitar nessas ilhas d'Agamelle enquanto ele botava fora dos baixos ũa nau dos mouros mercadores de Bengala em que ia alguma fazenda dos Portugueses; e os mouros estavam atemorizados d'Ale Aga*[187] *e isto porque andava dizendo que qualquer nau que dali saisse sem sua licença que havia de meter no fundo. E por esta cáusua ficou a nau, e nós fomos nossa viagem. E deu nos Deus tão bom tempo que chegamos sobre o porto de Pegu que se chama Negrais e ali surgimos por esperar Antonio de Brito. E logo vieram a nós paraus* da terra a ver que era o que queriamos, e porque não entravamos pera dentro.* | 78 a | *Diogo Pereira lhe respondeu que « esperamos por ũa nau del--Rei nosso Senhor » em a qual vinha um capitão que era nosso maioral; e tanto que chegasse logo iriamos pera dentro. E porque lhes não parecesse que era alguma cousa lhe mandou abrir os paiois pera que vissem a roupa que traziamos pera na terra vender. E com esta reposta se foram pera terra. E não deixavam de vir cada dia dizendo porque não entravamos pera dentro, dizendo que lhe parecia mal. E quando Diogo Pereira isto viu, detreminou de mandar um homem a el rei de Pegu*[188] *com ũa carta e um presente, a qual carta dizi'àsi « mui alto e poderoso rei de Pegu : neste porto de Vossa Alteza é chegado um navio del-Rei de Portugal, nosso Senhor, o qual vem carregado de roupa de Bengala pera vender neste porto de Vossa Alteza, o qual está esperando por outra nao, assi mesmo del-Rei nosso Senhor que vem carregada da mesma roupa; em a qual vem um capitão que é nosso maioral. E porque no mar nos deu um tempo que nos apartou e por isso estamos aqui esperando até que venha; e como vier, se Vossa Alteza for disso servido, porque sem isso não faremos nada, porque assi o manda el-Rei nosso Senhor que em tudo sigamos a vontade de todos os reis e senhores que sua amizade teverem, assi como el-Rei nosso*

---

186. Ms : « despedimos », corrigé.
187. Ms : « dele Aga ».
188. En marge, *alia manu* : « Diogo Pereira mandou um homem a Pegu ».

Senhor | 78 b | *manda, faremos tudo o que Vossa Alteza mandar. E como servidores beijamos mãos a Vossa Alteza. E o que mais Vossa Alteza quiser saber lhe dirá o portador da carta.* »

95. *Item. A mim me chamou Diogo Pereira*[189] *perante todos esses senhores me disse e me pedia e rogava que fosse a el rei de Pegu com ũa carta e um presente que lhe queriam mandar, apresentando-me quanto serviço nisso fazia a el-Rei nosso Senhor e prazer a ele e a todos aqueles senhores que aí vinham; e que ele me prometia de pagar aquele trabalho com os outros passados e por vir. E a mim, parecendo me justa causa, atentei a ida donde depois direi, e o que socedeu de minha embaixada.*

96. *Item. Eu parti do navio um sabado pela menhã, em ũa almadia* da terra. Em o dito dia por noute cheguei a um lugar quatro leguas da barra, o qual se chama Çara.*[190] *E tanto que ali cheguei*[191] *fui levado a casa do regedor* do lugar, o qual me preguntou que era o que levava pera dar a el rei, dizendo que lho amostrasse. Eu lhe disse que não era custume dos Portugueses mostrar o que levavam* | 79 a | *a ninguem, quanto mais sendo aquilo que levava pera um tão grande rei como era el rei de Pegu, que não o havia d'andar mostrando pelos cantos. E se ele determinava de o ver, que se entregasse dele e me desse d'isso um assinado, e que me mandasse tornar pera o navio. E quando ele isto ouviu mandou logo fazer prestes um parau* esquipado pera me mandar onde estava el rei.*

97. *Item. Ao domingo seguinte parti, e levaram-me per um rio estreito, cuberto todo d'arvoredo; de ũa banda e da outra era tão alto que cobria todo o rio de sombra. E andê per este rio até segunda feira seguinte; e entrei em um rio largo e tão fundo que nadaria por ele a mor nau que há em Portugal. E antes que anoutecesse me meteram por um estreito que às vezes ia dando em seco. Por este estreito fui até sesta feira seguinte. E em fim destes dias entrei em um rio muito fremoso de largo, e de hortas de ũa banda*

---

189. Manque dans le ms. On pourrait aussi le mettre devant « me disse ». Le copiste de B a préféré corriger « me disse que me pedia fosse a El Rei de Pegu », ce qui s'éloigne assez du texte.

190. En marge, *alia manu* : « Xará ».

191. Ms : « chegeey ».

e da outra. E fora destas hortas vi ũa campina com muito grande soma d'arrozais. E quando foi noute pousamos em | 79 b | *lugar que se chama Digum,*[192] *o qual é cercado todo de muro, mas a parede é de tijolo*[193] *e com bombardeiras e seteiras que não há enveja aos de Portugal. E ali ceamos. E quando foi as três horas depois de mêa noute chegou a nós um baraja,* que é um homem capado, em três paraus,* que é a segunda pessoa do reino. E tanto que lhe disseram que ali vinha um Português mandou que lho levassem logo lá. E tanto que acheguei, mandou-me logo meter em um parau,* e o fato e moço que levava em outro, enfim, que não pude entender o que podia ser aquilo. E assi fui até que amanheceu, que vi ũa mui grande soma de paraus,* que me pareceu que poderiam ser até trezentos, e se mais disser crêo que não mintirei; e vinham tão chêos de gente que escassamente apareciam os cascos deles. E todos viraram pera donde nós iamos, até que chegamos a um lugar donde todos ficaram, senão o dito braja,* que tornou comigo a casa del rei. E dês que assi deixou todos estes paraus* me mandou meter no parau* onde ele ia; e dês que ali fui me mandou assentar no lugar donde* | 80 a | *davam à bomba. E a primeira palavra que me disse foi : « Dize, perro frange, qu'é de Ale Aga,*[194] *onde o leixastes ou que lhe fizestes vós outros ladrões que vindes a roubar e destruir a terra ? ». Dizendo-me « porque matastes vós outros Ale Aga ? » eu lhe respondia que quanto era ao que Sua Senhoria diz que matamos Ale Aga, a mim*[195] *me pesava muito por não ser assi, por[que] se assi fora, que eu lho não negara; isto porque Ale Aga era nosso ĩmigo, assi que não havia rezão pera que lho negasse; mas que soubesse por verdade que quando partimos de Bengala que ele ficava com seus navios corregidos e parelhados pera os lunçar ao mar; e que me parecia que não podia muito tardar per boa razão. « E quanto ao Vossa Senhoria diz que somos ladrões, bem se mostrou quando leixamos passar quinze paraus* d'Arracão*[196] *carregados, sendo eles nossos enemigos e que tem homens nossos cativos em sua terra; e se não fora o porto*

---

192. Ms : « diguu ». En marge, *alia manu* : « Digũ ».
193. Ms : « tiyolo ».
194. En marge, *alia manu* : « Alegá ».
195. Ms : « e a mim ».
196. En marge, *alia manu* : « saber que homens eram estes captivos ».

del rei de Pegu, que más novas houveram de ir deles a sua terra; mas cuidando nós fazer nisso serviço a el rei de Pegu os leixamos passar; e agora per cima disso, que venho a Vossa Senhoria com carta e presente, vejo[197] *me mal tratar* | 80 b | *de Vossa Senhoria, o que se não custuma antre os mouros nem cristãos ». Ele me respondeu : « não t'agastes, perro frange, que não é nada isto que vês pera o que há de ser ». E assi andamos todo aquele dia até o por do sol, sem me mais falar nhũa palavra. E a esta hora que digo desembarcamos em terra e fomos mêa legua * assi por terra; em a qual mêa legua * me foram sempre apedredejando, até que chegamos a um campo grande onde estava um ídalo grande e comprido que de altura lhe não achegariam três homens. Era todo d'ouro ;era em fegura de molher, e tinha ũa espada na mão e um homem assentado em giolhos aos pés e as mãos alevantadas fazendo-lhe soubaia, *[198] *como que lhe pidia misericordia. E ali me disse o braja * que adorasse aquele deus que me salvaria. Eu lhe respondi que o não havia d'adorar; e ele me perguntou porquê. E eu lhe disse que tinha Deus em que adorava e que era o Senhor do mundo e que me podia matar e dar vida; e que se este não, que a outro não havia d'adorar. Então me deram tantas pancadas que cuidei que me matassem. E depois que cansaram de me darem oulhei pera o braja, * ele se riu pera mim dizendo que não houvesse medo.* | 81 a | *Eu lhe disse que não havia medo de nada, que bem sabia que não havia de morrer senão quando Deus quizesse, porem que me pesava de vir com recado pera el rei e ver me assi maltratado diante de ũa pessoa tão principal na terra como ele era, e pessoa que os Portugueses teveram sempre per seu valedor. Então mandou que me não fizessem mais mal. E dali mbarcamos em ũa almadia * pequena e desembarcamos logo um tiro de besta em um valado. E da outra banda do valado estava um rio grande que parecia alagoa, em que estavam muitos paraus * e almadias. * E logo embarcamos e seria duas horas da noute. E fomos per aquele rio ũa legua, * até que chegamos a um lugar e ali desembarcamos. E fomos per ũa rua, sem saber onde me levavam, senão quando chegamos a ũa porta grande; e dentro em um*

197. Ms : « veyo ».

198. Ms : « soubaya » apparemment faute du copiste pour *sonbaya*. B corrige en *Zombaia*.

terreiro, vi muita gente com muitas fachas de canas acesas que serviam de tochas; e ao lume delas vi ũa casa de madeira lavrada de maçanaria, [199] *em que havia estrelas d'ouro, das quais casas saía ũa varanda assi lavrada. E ali me levaram. E dês que fui na dita varanda, vi abrir ũa porta pequena per onde entrou o baraia.* * *E antes que a* | 81 b | *acerrassem vi dentro um cátere* * *cozido* [200] *em ouro e nele ũa pessoa de 25 até 30 anos.* [201] *E o cátere estava cercado de molheres mui fremosas e parece-me que o esfregavam. E dês que a porta foi cerrada, começaram os de fora a jugar comigo o passa-gonçalo* * *de punhadas e arrepelões. E não tardou muito que saiu de dentro um homem; e tanto que saiu me tomaram uns pelos pés e outros pelos cabelos e me levaram tão maltratado que cuidei que me levavam a matar, como de feito me começaram d'atar a um pau e a juntar muita lenha. Estando assi chegou o baraja e vinha com ele um homem mancebo vestido em ũa patola* * *de feguras como as de Bisnaga, e tinha na cabeça ũa carapuça como os Coraçones* [202] *cuberta toda d'ouro, em o qual ouro tinha muitos robis e outras pedras encastoadas. Este mancebo trazia ũa camisa que poderia bem valer dous vintés. E tanto que a mim chegaram me disse o baraia* * *« não hajas medo, porque el rei te manda fazer mercê que te vás pera a nau; e vês aqui esta mercê que te el rei manda per este seu pajem ».* [203] *E vestiram-me a camisa e cengiram-me o pano assi que parecia burro* | 82 a | *albardado; e assi me levou o baraja* * *ao parau** *donde desembarcamos dizendo-me que não oulhasse ao que me fizera aquela gente civel.* [204]

98. *Item. E assi me parti logo, e andamos toda aquela noute assi que quando amanheceu chegamos a Degum.* [205] *E ali saiu a gente do parau* * *toda a comer e assi mesmo trouveram de comer ao dito baraia.* * *E tanto que comeu se mudou a outro parau;* * *e andamos todo o dia e a noute sem descansar salvo que à mêa noute chegou a nós outro parau* * *a que nos mudamos logo. E*

---

199. Cf. *supra*, note 92.
200. Cf. *supra*, note 75.
201. Ms : «...; e nele hũa pesoa e nele de 25 até ... ».
202. *Coraçones, coraçanes* (« gens du Khorassan », province orientale du plateau iranien).
203. Ms : « payem » corrigé en « paJem ».
204. Cf. *supra*, note 20.
205. Ms : « degũu ».

quando amanheceu achamos-nos em um rio assaz fremoso, e casas de ũa banda e da outra. E ali achamos a molher do baraja com toda a gente e paraus* acima dito; e ali se mudou o baraja* ao parau* donde vinha a molher que era casi tamanho como ũa galé; o qual parau* tinha ũa casa cuberta d'ola,* e assi mesmo duas câmaras que tãobem tinha dentro; e era tudo toldado de panos ricos. Eu oulhei pelo parau* de longo e vi que tinha dous falcões* e ũa bombarda de cepo e muitos espingardeiros, e arcos e frechas. E os outros todos estavam assi armados; e os demais deles tinham duas e três bombardas e tãobem falcões.* E quando* | 82 b | *foi horas de comer, baraia* me mandou chamar pera que comesse. Eu comi mais com medo, pelo não anojar, que com vontade que tivesse. E depois de comer*[206] *mandou chamar o Çamindra Indrevela*[207] *que ele tem perfilhado por filho, que o que com ele falou não no sei, senão que me chamou o baraia* e me disse que me fosse com aquele homem que era seu filho, e que o que ele concertasse era feito; e em sinal de ser isto assi tirou um anel do dedo e lho deu; e a mim disse que dissesse ao capitão das naus que el rei folgava muito com a nossa vinda, e que se queriamos entrar pera dentro que deixassemos artilheria e armas em Çara; e se não que nos fossemos muito em bo'hora. Não lhe respondi nada do que entendia; não lhe respondia nada porque houve medo que me embargassem a ida, e isto porque não via a hora nem o dia que dali me havia de ver partido.*

99. *Item. Dês que partimos andamos por um rio mui grande e fremoso; mas não era o rio per onde fui em casa del rei. Levaram-me per muitos rios que craramente conheci que o faziam por não saber a terra. E assi caminhamos três dias por estes rios que digo, até que* | 83 a | *saímos ao rio que vai pera Cosmim, e atravessamos à outra banda e entramos no rio de Çara, que é quatro legoas* donde ficavam as naus. E não me quiseram levar aquele dia*[208] *a bordo, dizendo-me que folgasse aquele dia que ao outro dia pela menhã me levariam às naus, porque assi era costume fazerem honra aos embaixadores, e que por isso me queriam ali*

---

206. Ms : « E depois de comer e depois mandou chamar ».

207. Ms : « Çamỹdra ymdrevela ». Le nom semble transcrire le sanskrit *Somendra Indravela* et appartenir, donc, à un hindou.

208. Ms : « e não me quyserão levar aquele dya levar ».

deter aquele dia por me fazerem muita honra; do qual me a mim pesou muito. E assi fiquei aquele dia; e aquela noute me levaram um moço meu que nunca mais vi; e pela menhã, fazendo todos grande mostra que lhe pesava, me disseram[209] *que o queriam mandar buscar. E eu conhecendo suas roindades lhe pidi por mercê que nos fossemos porque não me dava nada de o perder. E assi nos partimos e chegamos a Maigire*[210] *com os paraus.* * *E ali ficaram eles e me mandaram a bordo da nau d'Antonio de Brito que já era vindo. E ali chegado lhe contei toda'las cousas acima escritas; e ele me disse, rindo : « Calai-vos, que vindes agastado de medo », que não era aquilo nada, que zombavam comigo. E eu lhe* | 83 b | *disse : « Senhor, oulhai bem o que fazeis, porque o que vos eu digo é verdade, e vêde-lo, aqui trago tudo per escrito, assi como o eu vi; e é meu parecer que vos não deveis de fiar deles ». E ele se riu, dizendo que me calasse que era aquilo grande vergonha.*

100. *Item. Logo mandou Jorge de Pina que fosse falar com eles, por*[*que*] *já ele fora em Pegu por embaixador a el-rei*[211] *e era deles conhecido. E quando a terra chegamos eles mostravam que folgavam muito com ele; e depois d'algumas razões passadas sobre o que compria acerca da paz e amizade e bem das fazendas, eles me disseram que nos fossemos muito em bo'hora, que ele*[*s*] *viriam pela menhã e que trariam alguma cousa ao capitão e que queriam mandar um recado ao baraia.* * *E com isto nos despedimos e nos fomos a bordo. E logo Antonio de Brito me mandou que tornasse ao baraia* * *pedir-lhe paraus pera levar os navios acima, e mandou*[212] *um homem comigo; do qual a mim muito pesou, por tornar lá outra vez. E quando chegamos ao rio, achamos os paraus todos de fora; como que vigiavam.* | 84 a | *E quando chegamos disseram que nos tornassemos, que já i era o recado do baraja,* * *da qual nova eu muito folguei. E dês que à nau chegamos vimos como o navio que estava de fora lançava o traquete da gávea fora, que era o sinal que havia de fazer se Ale Aga parecesse. Tanto que aquele sinal vimos armou-se logo a gente e entramos ao batel. E quando chegamos ao navio vimos como se fazia a fusta* * *à vela.*

---

209. Ms : « que lhe pessava e me dyserão ».
210. Ms : « Maygyre ».
211. En marge, *alia manu* : « Jorge de Pina ».
212. Ms : « mãodou ».

E nós assi tãobem demos a vela em o outro batel, e fomos trás ela per cima dos baixos, tanto que perdiamos já o navio de vista; e por ser tarde e a fusta ir longe, que lhe não podiamos chegar; e por isso nos tornamos e andamos dous dias que não pudemos tornar às naus.

101. *Item. Isto assi passado vinham os negros* * *às naus com grandes tangeres e Antonio de Brito e Diogo Pereira com todo'los homens entravam nos paraus* * *e andavam folgando de ũa banda a outra; de feição que vieram a reinar*[213] *maldade e detreminaram de levar Antonio de Brito e quantos com ele estavam nos paraus.* * *E dês que os entendemos (ainda que não foi de todo, foi com algum arrecêo que tinhamos) eles dessemularam-no mui bem como avisados;* | 84 b | *mandaram que fizessemos as naus à vela e que os seus paraus* * *que nos levassem à toa. E assi fomos surgir defronte de Çara. E despois que ali fomos quando vêo ao despidir dos paraus,* * *convidaram a Antonio de Brito que fosse jantar ao outro dia com eles em terra pera lhes fazer mercê e pera segurança da gente, porque estavam muito dovidosos. E Antonio de Brito disse que si, porquanto eramos servidores del rei de Pegu, que não desejavamos mais que fazer serviço a el rei de Pegu e prazer à gente da terra. E com isto se foram.*

102. *Item. Ao outro dia quando vieram pera levarem Antonio de Brito ele como avisado e porque já tinha devidado*[214] *em se ir a terra ser mal feito, despidiu-se*[215] *deles dizendo que estava mal sentido, que não podia ir a terra. Eles apertaram com ele que pois que não podia ir que mandasse alguns homens honrados, porque não dissesse*[216] *a gente que lhe fizeram fazer gasto debalde. Então mandou Antonio de Brito a Nuno Pereira e a Tristão de Pina*[217] *que fossem a terra a fazer companhia àqueles senhores da terra; eles se meteram nos paraus com eles, e tambem se meteu João*[218] *Barradas criado de Diogo Pereira, e assi foram a terra.*

---

213. L'emploi transitif de *reinar* au sens de « machiner, ruminer », de nos jours périmé, se retrouve à l'époque, chez João de Barros et par exemple Diogo do Couto (X/6-15).

214. C'est-à-dire *duvidado.*

215. Ms : « e despydyse ».

216. Ms : « dyse ».

217. En marge, *alia manu* : « homem que cativaram em Pegu ».

218. Ms : « Jam ».

| 85 a | 103. *Item. Os quais não tornaram mais; e tãobem uns seis ou sete marinheiros e grometes* [*qu*]*e no esquife foram a buscar água e lenha. E assi estivemos esperando aquele dia todo até outro dia pela menhã. E quando vimos que não vinham, nem recado deles, mandou-me Antonio de Brito que fosse em terra em ũa almadia* * [*qu*]*e aí estava a bordo, que era de Diogo Pereira, e que perguntasse pelos homens e soubesse rezão porque não vinham. E eu lhe disse que me parecia mau sinal, e que eu não havia de ir em terra se não mandava um batel em minha guarda, que eu não queria ir morrer, que eu não tinha premio del-Rei nem menos seu, nem*[219] *era obrigado a falar mais daquilo que eu por seu serviço queria fazer. Sobre o qual passamos muitas praticas em fim das quais Diogo Pereira disse que eu dizia muito bem e que se se fizera em prencipio,*[220] *como eu dizia, que não çocederam as cousas que estavam começadas; e que ele queria ir*[221] *no seu batel comigo a terra e estar em minha guarda.*

104. *Item. E então mandou meter as armas no batel e gente, mui bem esquipado, e eu n'almadia,* * *e nos fomos à boca do rio onde estava ũa estacada grande; e ali se amarrou o batel e eu fui com'almadia* * *dentro à outra estacada* | 85 b | *onde logo a mim vieram muitas gentes e um homem que falava parsio. E lhe perguntei pelos Portugueses que lá foram falgar e assi pelos do batel. E eles me responderam que estavam almoçando pera se irem, e que esperavam por mim, porque tinha*[*m*] *lá prestes um presente pera mandar aos capitães e que o não sabiam ordenar; que o*[222] *fosse meter em maneira como havia de ser. Eu lhes disse que me mostrassem os Portugueses e que eu iria em terra, e senão que não havia lá de sair. E estando nisto vi per antre um mato muita soma de negros* * *que levavam certas bombardas e as iam assentar defronte do batel. E assi traziam certas almadias;* * *e as vinham*

---

219. Ms : « ẽ ».

220. Ms : « prẽçiopeo ».

221. Ms : « querya estar hyr ».

222. Ms : « hos ». On notera comment les fautes de scribe se multiplient dans toute la partie finale du texte; le copiste, sinon l'auteur même, était visiblement fatigué.

lançar no rio alem donde[223] *eu estava, pera me tomarem dentro. E então me saí fazendo-os afastar às frechadas com um arco que levava.*

105. *Item. Então nos tornamos a bordo da nau de Antonio de Brito, e lhe disse tudo o que vira; o qual me respondeu que era mais judeu*[224] *que ũa lebre que dum moxão*[225] *fazia cem cavaleiros armados. Sobre o qual Diogo Pereira passou com ele algumas razões, dizendo que pois mandava um homem em semelhantes lugares* | 86 a | *ou havia de ser pera crer o que lhe dissesse ou o não mandasse lá. Finalmente Antonio de Brito tornou a pidir por mercê a Diogo Pereira que quijesse lá tornar e me levasse consigo ainda; que milhor iria n'almadia;* * *e que nos afirmassemos bem no*[226] *que nos parecia dessa gente, e oulhassemos pelo desembarcadouro, porque se neceçairo fosse sair em terra que o pudessemos fazer. E sendo o batel amarrado na estacada donde primeiro estivera, e eu ao longo da terra com' almadia,* * *vi o rume Ale Aga com outros tres ou quatro com suas espingardas; e vi tambem um negro* * *vir correndo com um murrão aceso pera por fogo 'artelheria. E então me afastei e bradei ao batel que se desastravessasse e posesse a proa a terra, porque lhe queriam tirar. E em o batel sendo virado, lhe tiram quinze tiros um apo'lo*[227] *outro; quis Deus que não fizeram nhum mal, porque 'artelheria foi apontada com a preamar quando o batel ali esteve da outra vez e na ida e na vinda,*

---

223. Répété dans le ms.

224. Au sens figuré *judeu* signifie le plus souvent « usurier, avare » ou « cruel »; ici, exceptionnellement, signifie plutôt « lâche, poltron ». Cette interprétation est en rapport avec l'opinion très répandue à l'époque, que les juifs, pour la plupart commerçants et artisans, étaient incapables de combattre. Lors des premières tentatives d'organisation d'un service militaire obligatoire, dans les compagnies « à la suisse » sous le règne de D. Manuel, ils en furent exclus (voir Jean Aubin, *Le Capitaine Leitão, un sujet insatisfait de D. João III*, dans *Revista da Universidade de Coimbra* 29 [1983], pp. 87-152). Correia (II/533) donne aussi au mot *judaria* le sens de « couardise » : « os mouros das galés contavão aos mouros da terra a grande judaria que os nossos fizerão em Juda que nom ousarão pelejar com os rumes ».

225. Mot difficile, que les dictionnaires ne consignent pas ou dont ils ne donnent pas la signification. Peut-être est-ce l'équivalent du castillan *mojón*, « borne ». Ce sens conviendrait ici.

226. Ms : « nos ».

227. Ms : « Ap.lo ».

[com] aquilo que se ga[s]tou da maré, foram os tiros todos altos salvo um que deu na popa do batel; e porem não fez mais que romper a távoa. [228] *Então nos tornamos e nos sairam obra de cinquenta lancharas * pera abalroarem com o batel. Então a gente se começou d'armar e o batel da outra nau que a* | 86 b | *codia. Tornaram-se a recolher pera o rio, e então nos viemos a bordo e nos desamarramos logo e nos viemos pera fora. Viemos surgir à ilha de Maigire* [229] *pera tomáremos água que nos faltava; e achamos um tanque que ali está cheo de cães mortos, os quais botamos fora e tomamos água toda aquela noute. E ao outro dia vieram muitos paraus * a pelejar connosco por nos defenderem 'agua como de feito no-la defenderam, porque logo nos embarcamos e nos saimos com entenção de ir a Pacem. E porque não achamos ventos, houveram por conselho que fossemos vender a roupa a Tanaçarim. E porque não havia ninguem nos navios que soubesse o porto, tomaram um piloto mouro que nos levasse. E com isto arribamos, caminho de Tanaçarim.*

106. *Item. E indo assi nosso caminho, achamos duas natas * de Pegu que vinham das ilhas d'Andemão carregadas de búzẽos e de pezcado seco, e iam pera Martabão, as quais logo tomamos. E depois que Antonio de Brito soube que eram de Pegu, Antonio de Brito lhe deu dádivas e ũa carta que levassem a el rei em que lhe pidia por mercê que oulhasse 'amizade que tinha assentada com el-Rei nosso Senhor e que não quizesse* | 87 a | *quebrá-la pois aí não havia rezão; e que lhe mandasse os seus homens, que lhe tinham em sua terra à falsa fé, convidando-os pera irem em terra folgar, que não podia saber a causa porque lho fizeram. E com isto se partiram seu caminho, e nós o nosso pera Tanaçarim, donde direi, ainda que não será tudo tão perfeitamente como passou porque não tenho tão boa memória.*

107. *Item. Nós chegamos a Tanaçarim e surgimos cá de fora. E logo vêo a nós ũa almadia * a saber que gente eramos e que queriamos. E Antonio de Brito lhe disse que eramos Portugueses, vassalos del-Rei de Portugal e que aquelas naus que eram del-Rei nosso Senhor, e que vinham carregadas de roupa pera vender na*

---

228. Ms : « rompeo a tauaoa ».
229. Ms : « mayygyre ».

terra, pera que a terra del-rei de Sião fosse nobrecida, pois que era tão grande amigo del-Rei nosso Senhor e que assi mandava el-Rei nosso Senhor que com as naus e fazendas fizessemos tudo o que nos el rei de Sião mandasse; e que ele e todos os que aí estavam estavam prestes pera o fazer, e pera isso vinhamos aí.

108. *Item. Nós estevemos três dias sem ninguem vir a nós, até que disse o piloto mouro que entrassemos pera dentro. E antes que entrassemos fomos nos bateis ao lugar pera falar com o regedor;* * | 87 b | *o qual não quis vir ali falar connosco e mandou um seu irmão. E Antonio de Brito lhe disse que queria entrar porque arreceava alguma torvoada, e que lhe desse alguma daquelas naus à costa. E ele lhe respondeu que era neceçairo que viesse primeiro recado del-rei de Tanaçarim; e com isto nos fomos pera as naus. E ao outro dia entramos dentro, e surgimos defronte do lugar e tiramos nossas velas e cobrimos os navios como quem havia d'envernar sete e oito meses. E depois que estevemos cubertos saíamos em terra comprar de comer até que assentamos a feituria em terra e começamos de fazer fazenda. E assi por ser inverno como pelos mercadores serem em Sarnahu, que é ũa cidade onde está el rei, duzentas leguas* * *metida pelo sartão, se não acabou de fazer a fazenda. Por esta rezão se foi Antonio de Brito pera Bengala e Diogo Pereira ficou aí pera se fazer a outra fazenda.*

109. *Item. Dês que se Antonio de Brito partiu, vêo ter a este porto ũa champana* * *de ũa nau de mouros, que D. André tomou no caminho*[230] *quando ia pera Pacem, em a qual vinham cento e noventa homens, com os quais a terra se* | 88 a | *começou d'alvoroçar, porque estes mouros eram mercadores tratantes naquele porto, e muito conhecidos da gente da terra. Ao qual Diogo Pereira logo socorreu com grandes dádivas, com as quais tudo amansou. Em este tempo sobrevieram os mercadores e começamos a fazer fazenda, ainda que não foi toda, por não serem os mercadores todos vindos e a moução se nos gastava, que foi forçado partiremos nos daí com alguma roupa por vender. E partimos a vinte e cinco de Fevereiro.*[231]

---

230. En marge, *alia manu* : « champana que tomou dom André ».
231. En marge, *alia manu* : « a xxb de fevereiro ».

110. *Item. Esta terra é muito viçosa, de grandes arvoredos e grandes ribeiras d'agua, e assi mui abastada de mantimentos, assi carnes, pescados, arroz, muitas frutas, mas trigo não tem. E é mui grossa de mercadorias, ouro e prata, estanho, chumbo, bẽijoim, alacre, seda branca e amarela, muita águila* [232] *e algum lenho-noé* [233] *muito fino; e todas estas mercadorias se dão por preços que em outras partes se ganha nelas muito bem, que ás vezes se faz de um três e quatro, e quando mal droba'lo dinheiro.*

111. *Item. E dali partimos no tempo que acima digo, e achamos por governador Dom Duarte de Meneses, de que tenho poucos milagres que contar.* [234]

---

232. Bois aromatique de l'*Aquilaria agallocha* (Roxb.) ou de l'*Aloexylum agallochum*, dit aussi *lenho-aloés*. *Calambac* ou *calambuco* est réservé au bois de qualité supérieure. Le mot qui vient du malayalam *agil*, est attesté en portugais en 1515 (*CA*, III, 218).

233. Ms : « lenho nohee ». C'est-à-dire *lenho aloés*, par paronymie (comme si c'était le bois dont Noé fit l'arche, le bois de Noé, *lenho-noé*) on trouve aussi *linaloés* adaptation du nom latin *lignum aloes* et *pau aloés* (*Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama*, 1498). Il s'agit ici de la moelle du calambac (cf. note précédente). *Lignum aloes* et ses équivalents romans apparaissent au Moyen Age chez Marco Polo, Nicolò de' Conti, etc. B a lu *lenço nobre*.

234. En marge, *alia manu* : « Dom Duarte de Meneses por governador ».

[TRADUCTION FRANÇAISE] *

Mémoire de ce qui se passa quand Antonio de Brito et Diogo Pereira allèrent au Bengale, tant en Bengale qu'à Tenasserim et au Pégou où nous allâmes aussi. [1]

1. *Chargés d'une ambassade pour le Sultan, nous avons quitté Chittagong le 13 octobre 1521.* [2] *On nous donna des chevaux pour nous rendre à Aluia, une localité située à six lieues de là. Nous y sommes arrivés à une heure du matin et nous y avons trouvé notre bagage qui avait été transporté par mer auparavant. Nous avons été logés dans des masures, les meilleures de l'endroit, car toutes les maisons sont ainsi. Nous sommes restés là quinze jours sans rencontrer personne à qui l'on puisse parler, mais nous avons plusieurs fois visité le pays pour nous distraire. Nous y avons vu ce que je vais dire :*

2. *Aluia est situé le long d'une rivière, dont l'embouchure s'étend sur deux lieues. De nombreuses embarcations à rames et des bateaux de transport viennent s'y abriter. A marée basse ils sont à sec, mais la marée haute est si forte qu'une nef de trois cents tonneaux y flotterait. Le site est très verdoyant, les arbres sont nombreux et chargés de fruits différents des nôtres; le sol est cultivé en riz et en canne à sucre.*

---

* Dans la traduction française ne sont retenues en note que les annotations marginales portées dans le manuscrit.

1. « Cet António de Brito était d'Estremoz, marié à une sœur de Diogo Pereira fidalgo. Il semble qu'ils arrivèrent au Bengale en Novembre ».

2. « 13 octobre de l'an 1521 »; « Aluya »; « Arula, qui est une rade ».

3. *A la fin de ces quinze jours, un eunuque nommé Alla (malik * en son pays) est arrivé avec sept bateaux bien équipés pour nous transporter. Ce sont des navires à rames qui ressemblent à des brigantins. Dès le lendemain, nous avons appareillé pour le pays où se trouvait le Sultan, à cent quarante-cinq lieues d'Aluia :* [3] *quarante-cinq se font par mer, entre la côte et une quantité d'îles et de bancs de sable tant inondés que découverts. Certains de ces lieux étaient peuplés jadis mais la force des ouragans et des grands courants a noyé la plupart d'entre eux.*

4. *Nous avons quitté Aluia alors que la mer commençait à remonter. La marée était alors très forte. A tel point que, lorsque portés par le flot, à grande force de rames nos bateaux bien équipés arrivèrent dessus un banc de sable d'une lieue et demie de tour que nous avions repéré à quelque deux lieues de notre proue, il y avait alors déjà quatre ou cinq brasses d'eau en certains endroits, et en d'autres les bateaux touchaient. C'est ainsi que trois d'entre eux ont échoué, puis ont coulé parce que le courant déroba le sable au-dessous d'eux. Cent trente-cinq personnes ont péri et les bateaux ont été mis en pièces. Après le coucher du soleil nous sommes arrivés à Jogdiah.*

5. *Jogdiah* [4] *est une île située à neuf ou dix lieues d'Aluia. Nous sommes restés là toute la nuit et tout le lendemain jusqu'à la marée de huit heures. Avant la tombée de la nuit, nous sommes arrivés à une autre île qui s'appelle Gacalla. En chemin, nous avons vu deux petites îles boisées, et d'autres de sable nu. Nous avons demandé quel pays c'était là; on nous a dit qu'il avait été habité autrefois, mais que les grandes tempêtes et les grands courants avaient tout englouti. Depuis, ces îles sont restées ainsi.*

6. *Nous avons été retenus trois jours à Gacalla par le temps défavorable et par une indisposition de l'eunuque Alla Malik. Nous avons eu le loisir d'aller à terre et nous y avons vu un grand mystère de Dieu : un homme dont un bras n'avait pas de coude, et dont l'avant-bras desséché se terminait par un ongle; avec ce doigt, il réussissait à lier un fagot. Nous avons vu aussi quantité*

---

3. « chemin 145 ».
4. « Zogidia aliter Jugudia ».

*de tissus que l'on fabrique ici; je n'en dis ni les sortes ni les prix car cela n'est pas nécessaire, A la fin de ces trois jours, nous étions déjà embarqués lorsque notre départ fut encore différé à cause de Pero Tavares qui se sentait si mal que nous avons craint qu'il ne meure. Grâce à Dieu, nous avons trouvé un parao * pour le mener à Chittagong pour la somme de onze tangas * que donna Gonçalo Tavares. La séparation nous a beaucoup pesé, car nous ne savions pas s'il arriverait sauf.*

7. *Nous avons poursuivi notre voyage en longeant la côte. Le soleil était presque couché lorsque trois barques de pirates ont fondu sur nous. Nous en avions sept. Les nôtres ont pris la fuite en les voyant arriver, nous laissant pris au piège. Notre Seigneur a bien voulu que nous échappions à nos agresseurs en touchant terre avant qu'ils ne nous atteignent. La localité où nous avons abordé s'appelle Meamgar. C'est une île très verdoyante, d'environ trois lieues de long sur deux et demie de large, où l'on trouve beaucoup d'étoffes très fines. Les habitants sont tous des gens du commun et ne portent pas d'armes. Afin d'éviter les pirates du côté de la mer, les bagages ont été acheminés sur le dos de porteurs indigènes et les bateaux s'en sont allés à vide pour nous prendre de l'autre côté de l'île. De là nous sommes partis par le fleuve qui conduit là où est le Sultan.*

8. *Entre Meamgar et ce fleuve, nous avons vu deux îles très grandes, très joliment boisées où il y a, nous a-t-on dit, beaucoup d'éléphants sauvages; elles ne sont pas habitées. Avant d'arriver à l'embouchure du fleuve, nous avons rencontré des pirates qui cuisinaient à terre. Leurs quatre paraos * étaient pleins de bambous roussis [au feu] et dressés comme des lances. C'étaient là les meilleures armes qu'ils avaient.*

9. *En remontant le fleuve nous avons passé la première nuit à l'abri d'un arbre, car il n'y avait rien où loger. Nous avons vogué ainsi les jours suivants, et nous avons vu sur les deux rives, de nombreux petits villages où l'on n'aurait pu trouver une seule arme blanche. Il y a là une quantité de canneraies qui produisent un sucre très fin qui ne coûte rien. Après avoir remonté le fleuve durant cinq jours, nous sommes arrivés à la nuit dans une ville nommée Noamaluco. Nous avons dormi à bord. Quand nous avons débarqué le lendemain, un meirinho * est venu pour nous loger. On nous a montré une étable couverte de paille et ouverte à tous*

vents, où le fumier nous montait aux genoux, car on y abritait le bétail pour la nuit. Nous avons déclaré qu'ils pouvaient garder pour eux un logis comme celui-là, et que des hommes de mer comme nous préféraient dormir à bord de leurs bateaux. Le message fut transmis au Gouverneur de la ville, qui se nommait Ahbar Can et qui nous fit donner aussitôt un gîte convenable. Puis il nous convoqua. Je suis aussitôt allé voir ce qu'il voulait.

10. *En arrivant à sa porte, je vis quelque trois cents litières rangées autour de sa résidence, laquelle était bordée sur un côté par un mur de pisé et un grand fossé rempli d'eau. La première porte était gardée par huit hommes, chacun avec une dague à la ceinture et un gros bambou à la main. La seconde enceinte était garnie de briques et faite un peu à notre façon; la porte était gardée par vingt hommes. Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur. Passée cette porte se trouvait une salle d'audience avec un mur de briques.*

11. *Sitôt devant le Gouverneur je lui fis mes Courtoisies à la manière du pays — la main sur les genoux et la tête baissée autant que faire se peut — puis je m'enquis de ce qu'il voulait de moi. Il me répondit qu'il m'avait fait appeler pour savoir ce que nous voulions et ce que nous lui apportions comme cadeau. Je lui dis qu'il n'y avait rien d'autre que ce qu'on lui avait donné à Chittagong. Il me demanda si je savais qu'il était le roi de cette contrée et qu'il avait sur moi pouvoir de vie et de mort. Je lui répondis que je le savais bien, mais qu'il n'avait d'autre pouvoir, en ce qui nous concernait, que de nous accorder sa faveur, parce que le Sultan devait le vouloir ainsi. Et qu'un grand personnage comme lui devait se dispenser de parler comme il l'avait fait, car il devait en tout montrer sa noblesse; que ce n'était pas là le langage des grands seigneurs : plus ils sont puissants et plus ils doivent se montrer humbles et vertueux envers les étrangers. Sur sa bonne réputation, ils auraient tous plaisir à venir dans son pays. Le Gouverneur se mit à rire et m'embrassa, en me disant que j'avais raison, qu'il ferait ainsi désormais et que je le verrais à l'œuvre. Il me fit donner des fruits du pays, deux boucs châtrés et un grand nombre de poules, en me demandant de lui pardonner. Puis il me renvoya et je m'en fus rejoindre Gonçalo Tavares. Vingt jours passèrent à la fin desquels je me rendis à nouveau chez le Gouverneur. Je lui demandai notre congé parce que nous*

perdions notre temps et que nos navires risquaient de manquer la mousson du retour, ce que nous n'attendions guère d'un prince aussi grand et aussi puissant que le sultan du Bengale. Il me répondit que « plus je me fâcherais et pire ce serait ». Puis il se retira dans ses appartements en me laissant là. Sur le chemin du logis, je rencontrai un homme de Cristóvão Jusarte. Je lui demandai des nouvelles de son maître, et s'ils avaient l'autorisation d'aller chez le Sultan. Tout en devisant, nous étions arrivés là où était Cristóvão Jusarte. Après les salutations d'usage, il me demanda ce que nous venions chercher. Il déclara que nous nous faisions des illusions, et qu'il « flanquerait tout par terre » si nous ne nous conformions pas à sa propre volonté. Je lui dis : « Messire Cristovão Jusarte, nous ne sommes venus ici ni pour charger, ni pour décharger, mais pour servir le Roi dont nous sommes les vassaux. Un noble fidalgo comme vous, si compétent que cela va sans dire, et un homme d'honneur et d'expérience comme Gonçalo Tavares saurez tous deux bien servir le Roi en ce qui lui serait le plus utile; on n'en attend pas moins de personnes telles que vous. Et cela, Messire, je le dis parce que je sais que Gonçalo Tavares n'a pas d'autre désir que de vous complaire en toutes choses, surtout quand elles sont importantes pour le service du Roi dont nous sommes les vassaux. Vous seriez tous deux dignes d'un lourd châtiment si vous faisiez le contraire ». Je me retirai sur ces paroles.

12. *En arrivant chez Gonçalo Tavares, je lui racontai tout ce qui s'était passé avec Cristóvão Jusarte en gardant pour moi tout ce qui me parut propre à provoquer le scandale; car en de telles circonstances mieux vaut apaiser le courroux que l'accroître. Gonçalo Tavares me demanda de retourner chez Cristóvão Jusarte pour lui porter certaines lettres de Rafael Perestrelo et de Duarte Rodrigues qu'il avait pour lui, et pour le prier de lui pardonner de ne pas venir lui-même, car il avait été éprouvé par le voyage et souffrait aussi un peu de colique; il viendrait le voir dès qu'il irait mieux afin de s'entendre avec lui : que Cristóvão Jusarte n'imagine pas une autre cause, car il n'avait pas d'autre souci que d'accomplir son devoir.*

13. *Arrivé chez Cristóvão Jusarte, je lui remis les lettres en lui disant : « Messire, Gonçalo Tavares vous baise les mains et vous demande la grâce de lui pardonner de ne pas venir. Il se sent mal, et viendra vous parler dès qu'il sera dispos, afin que vous*

vous accordiez tous deux sur la meilleure manière d'accomplir cette ambassade pour le service du Roi notre Sire ».

14. *Cristóvão Jusarte lut les lettres, et quand il en vint à celle d'António de Brito : « Par Dieu ! s'écria-t-il, quel pauvre homme que Rafael Perestrelo, qui a retiré son pavillon et a laissé António de Brito le planter.*[5] *Si j'avais été là, je n'aurais jamais consenti à une chose pareille. » Il assortit ses paroles de si méchants propos qu'ils ne sont pas à écrire. Je voulus prendre congé de lui pour ne pas en entendre davantage. Il me pria de dire à Gonçalo Tavares de ne parler au Gouverneur ni à quiconque avant de l'avoir vu lui-même.*

15. *Le lendemain, nous allâmes parler au Gouverneur qui demanda de voir le présent destiné au sultan du Bengale. L'ayant vu, il nous dit de le remporter et il nous donna deux chèvres pour notre subsistance. Au sortir du palais, Gonçalo Tavares m'a demandé de le conduire chez Cristóvão Jusarte. Après s'être salués comme il convenait, tous deux se sont retirés dans une chambre où ils ont parlé de choses et d'autres, parmi lesquelles j'ai entendu Gonçalo Tavares dire que Sa Grâce devait savoir qu'il n'avait pas pris la route de son propre chef, mais pour faire la volonté d'António de Brito qui avait offert douze cruzados de sa poche à qui irait [à Gaur] à sa place; que lui-même ne l'avait fait que pour se sauver de la honte devant António de Brito, qu'il ne tirerait ni honneur ni profit de cette aventure, seulement la satisfaction d'avoir fait plaisir à António de Brito et de servir le Roi. Il supplia Cristóvão Jusarte de considérer l'importance de la paix avec le Bengale pour le service du Roi notre Sire, pour l'approvisionnement en vivres de Malacca et de Pasai qui en avaient alors tant besoin, et d'adopter la meilleure solution : il leur fallait s'accorder ensemble pour le service du Roi sans qu'aucun désaccord entre eux ne puisse être soupçonné par les indigènes, afin de n'encourir ni railleries ni discrédit. Nous prîmes ainsi congé, et nous en fûmes au logis.*

16. *Sur le chemin du retour, nous avons rencontré un gromale* * *du Sultan. Nous lui avons demandé la grâce de nous faire accorder la permission de partir au plus tôt pour la résidence*

---

5. « Il semble qu'António de Brito ait envoyé par ce Gonçalo Tavares quelque ambassade au roi de Bengale ».

royale. Nous savions que ce dignitaire avait été envoyé pour rappeler à la Cour le Gouverneur de Noamaluco qui était soupçonné de vouloir s'enfuir. Il devait aussi se renseigner à notre sujet car le Sultan avait été prévenu contre nous par ce même Gouverneur, qui lui avait écrit que nous étions de perfides larrons, venus pour espionner le pays avant de le conquérir. C'est pour savoir la vérité que le souverain avait envoyé ce gromale, un noble qu'il honorait de sa confiance. Le roi lui avait fait jurer sur sa loi qu'il devrait écrire la vérité sur tout ce qu'il pourrait voir ou savoir à notre sujet, en bien comme en mal. Le gromale* nous dit qu'il ferait pour nous tout ce qu'il pourrait et qu'il avait donné au Gouverneur quelques jours de délai pour régler ses affaires. Il ajouta que si ce dernier ne nous avait pas fait les honneurs que nos méritions, nous ne devions pas nous formaliser, car le Sultan nous accorderait sa faveur. Nous nous séparâmes sur ces mots.*

17. *Dès le lendemain, le Corregedor* [sic] demanda que nous lui apportions le présent destiné au Sultan, afin de le protéger contre les brigands, nombreux dans le pays, et contre les mésaventures qui pourraient nous arriver, ce dont le Sultan serait fâché. Je lui répondis que le présent devait finir avec nous et nous avec lui; et que l'on avait mauvaise opinion d'un pays où un aussi grand seigneur que lui disait que le Sultan aurait matière de contrariété sur ses propres terres. Je lui dis qu'il nous restait peu d'espoir de recevoir aucun bienfait d'un Etat dont le monarque n'était pas assez puissant pour se défendre de ses propres sujets; quant au vol, je me portais garant de ces biens, car sans son ordre, nul ne serait assez audacieux ni assez puissant [pour le faire], ceci au risque de rester au travers de la porte transpercé de coups de couteau. Cependant, s'il voulait absolument garder le présent chez lui, nous le lui donnerions sans avoir ces craintes. Le gromale,* qui assistait à cette discussion, dit au Gouverneur qu'il avait tort de nous mécontenter, vu que nous étions des Portugais, et, en outre, que nous nous rendions auprès du Sultan. Car ce que les Portugais diraient au Sultan, déjà prévenu contre lui, pourrait lui nuire beaucoup. D'ailleurs, c'était l'usage des grands seigneurs que de traiter avec honneur les ambassadeurs.*

18. *Après avoir pris congé, j'allai tout raconter à Gonçalo Tavares qui s'habilla aussitôt pour se rendre à son tour chez le Gouverneur, avec le présent. Il le lui confia, et lui demanda la*

grâce de le faire garder parce qu'il serait ainsi plus tranquille. Il l'assura de son désir de lui complaire en toutes choses. Le Gouverneur le remercia fort, en disant qu'il n'en attendait pas moins d'une personne telle que lui. Il lui promit de le recommander au Sultan pour le succès de sa mission. Gonçalo Tavares le remercia et nous retournâmes au logis. Nous attendîmes quinze jours notre congé. Nous sortions parfois en ville pour distraire notre ennui et pouvoir témoigner de ce que l'on y trouve.

20. *Le terroir est fertile en toutes choses, mais les eaux y sont mauvaises parce que tout est marécages. De très longs étangs en forme de croissant s'étendent entre les palmeraies; ils sont bordés de maisons dont la porte donne sur l'eau. C'est dans ces croissants que les gens se lavent. C'est pour cela que les maisons et les eaux sont mauvaises.* [6]

21. *On trouve beaucoup de tissus noirs et blancs et beaucoup de boutiques. Les tissus noirs mesurent douze coudées sur cinq, les beatilhas * huit coudées sur quatre et demie. Elles sont à damiers tissés avec des bandes de soie dont une, large comme la main, à chaque extrémité. On en trouve à foison et de toutes les sortes, ainsi que des étoffes de coton dont on fait des tentures, le tout à bon marché. Les beurres et le sucre blanc sont aussi très peu coûteux. Le ser * (soit deux arratéis * portugais) vaut ..... pones * qui font quatre-vingts cauris. * Trois mille cauris valent un larin. **

22. *Nous avons enfin embarqué au bout de quinze jours mais nous sommes demeurés sans pouvoir partir durant trois jours, au bout desquels Gonçalo Tavares me renvoya chez le Gouverneur. Je lui dis que c'était se moquer du monde que de tenir des ambassadeurs embarqués dans des almadies * comme des galériens et qu'il serait séant de nous permettre de partir ou de nous loger à terre. De fort méchante humeur, le Gouverneur déclara que nous étions des chiens et que nous n'étions jamais contents. Je regagnai les bateaux sans répondre et le Gouverneur, me voyant courroucé, donna l'ordre du départ. On nous mena à une lieue et demie de là, dans un bras étroit du fleuve, couvert de hauts roseaux et infesté de moustiques, si nombreux que nous ne savions où donner de la tête. Nous n'avions rien à manger. Nous avons demandé aux*

---

6. « Cause pour laquelle le pays est malsain et les eaux mauvaises ».

indigènes de nous sortir de là. Ils nous ont répondu qu'ils devaient attendre le Gouverneur qui viendrait huit jours plus tard. Désespérés, nous avons alors largué les paraos. * *Les indigènes se sont tous jetés à l'eau et nous avons dû prendre les rames. Nous sommes passés sur l'autre rive du fleuve, mais la force du courant nous a empêchés d'aller plus avant. Nous avons amarré nos embarcations auprès des fermes riveraines. Le lendemain, Cristóvão Jusarte dépêcha un messager portugais au Sultan par voie de terre, afin de lui demander la grâce de se faire conduire au plus vite auprès de lui. Je dirai en son temps ce que cet homme en retira.*

23. *Les indigènes restés de l'autre côté du fleuve allèrent tout raconter au Gouverneur qui ordonna de lier les pieds et les poings des responsables en leur demandant pourquoi ils avaient laissé les Portugais s'échapper; ils auraient dû nous attacher les pieds et les mains et nous jeter aux rames des paraos.* *

24. *Enfin, il leur commanda de retourner aux bateaux et de poursuivre aussitôt leur route avec nous, sans cependant avancer de plus de deux lieues par jour jusqu'à ce qu'il nous rejoignît. Ainsi, nous ne fîmes pas plus de dix-huit lieues en dix jours.*

25. *De peur d'être prolixe, je ne raconte pas tout ce que nous avons vu sur le fleuve. Il y a là de grandes nefs à la poupe ronde comme les nôtres, et à la proue semblable à celle des caravelles latines. Dépourvues de mâts, elles sont toutes couvertes pour être protégées des pluies. Leurs gouvernails ressemblent aussi à ceux des caravelles latines et sont très larges par le fond. Chargés de riz en vrac, ces bateaux sont quelquefois assez grands pour en transporter mille candis.* * *Ils naviguent par halage, lequel se pratique comme il suit :*

26. *Un câble posé sur des barques relie le navire à la terre, où s'embranchent autant de cordes que d'hommes nécessaires au halage, chaque homme tirant une corde. Sept ou huit hommes s'emploient à lever ces cordes lorsqu'elles accrochent un obstacle, ou à guider celles qui sont à la proue. Comme nos carraques, ces bâtiments ont un tillac et un château dans lequel sept ou huit hommes selon les navires, armés de gros bambous de six à sept brasses, s'efforcent de retenir le bateau quand il fait une embardée vers la terre. Les bambous tournent dans des encoches, car l'eau court si fort qu'on ne peut les tenir en main. Quand ces bateaux*

vont à échouer, ils se cassent en mille morceaux parce que leur plancher est très fragile et sans liaison aucune. [7]

27. *Le fleuve est large, à peu près comme le Tage entre Almada et Lisbonne.* [8] *Par endroits, il y a de nombreux bancs de sable en son milieu. L'eau se presse sur les bas-fonds; elle creuse tellement qu'un bateau qui longe au plus près la rive ne trouve pas le fond à cinq ou six brasses. Quand par mégarde on heurte ces ravines, on peut être étouffé par les grands morceaux de terre qui s'en détachent. C'est du sable en effet qui recouvre la vase, et l'accident arrive lorsque celle-ci est arrachée par le courant. Voilà ce que nous vîmes sur le fleuve.*

28. *Nous sommes arrivés en un endroit nommé Meinatepur où nous avons attendu le Gouverneur pendant trois jours. C'est alors que Cristóvão Jusarte laissa le bateau, il s'en allait à Gaur par voie de terre avec son bagage. Les indigènes se jetèrent sur lui, et il y eut grand tumulte. Sur ce, le Gouverneur arriva. Il dépêcha du monde pour le chercher et dit que s'il ne voulait pas revenir, qu'on le ramène pieds et poings liés, lui et ses gens, puisqu'ils étaient assez fous pour faire les bravaches en terre étrangère. Cristóvão Jusarte reparut alors. Nous repartîmes le lendemain. Nous allâmes dormir à Moulana Danga, où l'on nous offrit à bord quantité de tissus de soie à bas prix. Le pays est riche en fer, lequel vaut trois pardaos * le bahar. * Au soir du troisième jour de navigation, nous sommes arrivés à Gaur. Nous avons vu sur le fleuve d'innombrables paraos, * de toutes les sortes. J'en ai compté jusqu'à cent trente qui étaient tout cousus d'or. J'ai demandé à qui étaient ces paraos * et l'on m'a dit qu'ils appartenaient au Sultan en personne.* [9]

29. *Nous vîmes là un navire apporté par le vizir de Sonargaon et destiné au service du roi. La poupe était ronde avec des cabines tendues d'or; en son milieu, il y avait un pinacle travaillé d'or et d'azur avec mille figures. Le navire était orné tout autour de galeries dorées elles aussi; celles-ci surmontaient des acastillages semblables à ceux d'un galion, au-dessus desquels deux cents rames*

---

7. « Façon des navires sur lesquels on navigue sur le Gange ».
8. « Largeur et profondeur du fleuve Gange ».
9. « paraos du roi. Garel. Nef dorée »

étaient en mouvement. Avec son étrave, la proue ressemblait à celle d'une caravelle. Dans tout le corps du bâtiment ce qui n'était pas orné d'or était peint de diverses couleurs.

30. *La nuit de notre arrivée, le Gouverneur nous offrit de loger chez lui jusqu'à l'audience royale, et même au-delà, si cela nous convenait, à moins que nous ne préférions chercher d'autres gîtes. Gonçalo Tavares dit qu'il serait heureux d'accepter sa proposition et tout ce qu'il lui plairait d'autre, mais quand Cristovão Jusarte sut que nous logerions tous chez le Gouverneur, il répondit qu'il ne cohabiterait pas avec « ces chrétiens-là ». Il menaça de se réembarquer sans parler au Sultan si on l'y obligeait. Le Gouverneur demanda avec stupeur si les Portugais étaient tous vassaux d'un même seigneur. Je lui répondis que nous étions tous là pour servir notre Roi dont nous étions les vassaux; et que si cet homme parlait ainsi, c'était parce qu'il ne nous aimait pas, et non parce qu'il n'était pas le vassal du Roi : Sa Seigneurie savait bien qu'entre les vassaux des grands monarques, il y avait toujours des différends sur des questions de préséance; Sa Seigneurie ne devait pas faire cas de ces paroles comme étant celles d'un mauvais serviteur peu expérimenté, mais elle devait se comporter avec nous comme une personne de son rang.*

31. *Le lendemain, je trouvai le Portugais que Cristóvão Jusarte avait envoyé [à Gaur] par voie de terre. Il était arrivé à la Cour et s'était installé chez Martim de Lucena, mais il était quasi mort de fièvre et n'avait pu parler au Sultan, ni même le voir.*

32. *Le même jour, je rencontrai Martim de Lucena que je ne reconnus pas tout d'abord sous le costume maure : moustachu, barbe et tête rasées, bonnet pointu et turban en tête, il ressemblait plus à Mahomet que sa momie. J'allai à lui quand on m'eût dit qu'il était Portugais. Il cheminait, perché sur un roussin, et s'arrêta quand je l'interpellai. Il eut l'air d'être heureux de me voir. Je lui demandai de la part de Gonçalo Tavares de bien vouloir l'initier aux mœurs et coutumes du pays qu'il connaissait bien pour y résider lui-même. Il dit qu'il avait quelque chose à faire et qu'il viendrait ensuite faire ce qu'il voudrait. Je le quittai. En passant devant la demeure de Cristóvão Jusarte, je le vis franchir la porte, mais je ne pus rien savoir de ce qui se passa entre eux.*

33. *Au soir de cette même journée, le Gouverneur me fit demander et me pria de prévenir Gonçalo Tavares de se tenir prêt dès le lendemain pour l'audience royale. Il voulait nous présenter tous ensemble puisque nous étions vassaux d'un même seigneur.*

34. *Le lendemain matin, j'allai demander au Gouverneur si nous irions parler au Sultan. Il me répondit que celui-ci désirait que nous y allions séparément; que ce jour-là c'était le tour de Cristóvão Jusart et que le lendemain ce serait le nôtre. Nous devions nous tenir prêts entre temps. Avant de sortir de la demeure du Gouverneur, j'appris que Cristóvão Jusarte avait obtenu qu'on le conduise le premier devant le Sultan, et qu'il avait acheté cette faveur avec quelques coudées de velours et d'écarlate, ainsi que quelques pièces de damas. Ainsi fut fait, mais on le mit dans une mosquée jusqu'à ce que le Sultan le demandât et il attendit là jusqu'au soir, où il dût s'en retourner chez lui sans avoir été reçu par le Sultan.*

35. *Ce même jour, en allant chercher l'armurier qui devait fourbir les armes et l'épée destinées au Sultan, je rencontrai Martim de Lucena et je le priai d'aller parler à Gonçalo Tavares. Il me répondit qu'il ne lui devait rien, non plus qu'à D. Pedro ou au roi de Portugal et qu'il n'avait besoin de personne. Je lui dis que ces paroles n'étaient pas dignes de lui. Il répliqua que l'on n'avait qu'à se déranger si l'on avait besoin de lui. Et autres propos que je ne rapporte pas car ils sont de trop mauvais aloi.*

36. *Le lendemain matin, alors que j'allais faire quelques courses au marché, je vis passer Cristóvão Jusarte qui allait présenter son ambassade au Sultan et lui parler.*

37. *Je ramenai l'armurier, qui fourbit les armes, si bien que cela ne pouvait être mieux. La journée se passa en préparatifs. A l'aube du lendemain, le Gouverneur nous fit demander si nous étions prêts. Nous l'étions. Il nous fit alors accompagner de dix à vingt notables jusqu'à la porte du palais royal. Nous le retrouvâmes là, entouré de beaucoup de fidalgos et de grands seigneurs qui nous attendaient.*

38. *Nous avons vu une multitude d'hommes d'armes portant des bannières à devises, et chacun prenait grand soin de la sienne. Porté sur une haute hampe, un grand étendard de taffetas blanc et bleu au centre étoilé d'or dominait tous les autres; il était sur-*

monté d'une demi-lune d'or mesurant environ quatre empans de la pointe à la pointe, sur deux empans de hauteur; au-dessus, se dressait une coupe d'or portant une hampe d'or et un drapeau de taffetas blanc et rouge.[10] *Le grand étendard était gardé par trois cents lascars* * *en pagne, nus jusqu'à la ceinture, qui portaient des épées et des boucliers. Les archers étaient tout aussi nombreux. Les boucliers étaient peints en blanc et rouge avec, au centre, un lion rampant doré à griffes noires; de sa patte gauche, il portait un demi-monde traversé par ses griffes, et de sa patte droite une épée pleine de sang.*

39. *Epaisse comme le corps d'un homme en son milieu, une grosse chaîne était tendue devant la première porte du palais, depuis le coin du mur jusqu'à une mosquée voisine. Cette chaîne délimite, du côté du palais, une esplanade où n'ont accès ni cheval ni palanquin sinon ceux qui en ont* [*la permission*] *par dignité.*

40. *En arrivant devant cette première porte, nous avons été accueillis par le garde principal du Sultan à qui le Gouverneur nous a confiés. Nous avons alors tous été fouillés jusqu'aux cheveux pour vérifier que nous ne portions pas d'armes. Pendant qu'on fouillait les autres, j'ai regardé autour de moi ce qu'il y avait à décrire. Et voilà ce que j'ai vu.*

41. *La dite porte a deux tours voûtées portant quatre tourelles chacune; trois d'entre elles sont disposées en triangle et entourent la plus grande qui est surmontée d'une sphère d'or grande comme un chaudron, avec une hampe d'or — ou dorée — portant des devises comme celles de la grande bannière dont j'ai parlé plus haut, que je sais être celle de la garde du roi. De ces sphères sortent deux grandes cornes d'or dont les pointes sont garnies de petits drapeaux blancs et rouges. Ainsi fûmes-nous conduits à la seconde porte.*

42. *Nous arrivâmes à la deuxième porte et nous fûmes fouillés comme à la première. Nous en avons ainsi passé neuf et nous avons été fouillés chaque fois. Au-delà de la dernière, nous avons vu une esplanade vaste comme une carrière et demie et qui semblait plus large que longue. Une douzaine de cavaliers y jouaient*

---

10. « Drapeau du roi de Bengale. Voir les armes ».

au polo. A l'une des extrêmités se dressait une grande tribune montée sur de gros étais de santal. Ceux qui soutenaient le toit étaient plus minces, tout travaillés de ramures et de petits oiseaux dorés. Le plafond, tout doré, était fait de même et représentait la lune, le soleil et une multitude d'étoiles.

43. *Nous arrivâmes devant le Sultan. Il était assis sur un grand sofa doré garni d'une quantité de coussins de toutes tailles, tout brodés d'un semis de pierres précieuses et de petites perles. Nous lui avons fait la révérence selon la coutume du pays, les mains croisées sur la poitrine et la tête aussi basse que possible. Le Sultan nous fit l'honneur de s'asseoir tout droite sur sa couche et de nous sourire. Nous lui avons alors montré les armes : des cuirasses à cordouans blancs, à cols et cloutage dorés, un casque, une mentonnière, des épaulières et des cuissards garnis d'or; une épée à poignées et pommeau d'argent, garde et bouterolle d'or, avec un fourreau de velours noir; une très bonne lance avec un fer aigu et un bouclier d'antilope.*

44. *Enfin, nous avons présenté un cheval arabe gris tourterelle que le Sultan ordonna aussitôt de chevaucher. Quand il eût bien paradé, le Sultan en parut fort satisfait, tant il était beau et bien dressé. Quelques seigneurs nous conduisirent ensuite dans une chambre située sous la tribune où chacun fut revêtu d'une robe d'honneur en brocatelle à la mode du pays et coiffé d'un turban; mais ces robes ainsi enfilées par-dessus nos propres vêtements et ficelées d'une ceinture nous donnaient l'air de mules mal bâtées. Aussi, dès que le Sultan nous vit s'avancer en si méchant accoutrement, il se mit à rire et demanda à ses courtisans comment ils trouvaient les Portugais vêtus selon leur mode. Mécontent de ces railleries, je fis mine de ne pas faire attention et je me mis à observer la pompe de la Cour. Je comptai quelque quatre cents hommes de garde à l'intérieur de la tribune, tous fils de comtes et de ducs, les plus grands seigneurs du pays. Tous portaient des dagues et des rondaches ornées d'or et d'argent; chacun avait en main une sagaie à talons et encoches d'argent; ils étaient tous vêtus de brocart et de soie très fins.*

45. *Le Sultan me demanda si nous étions fatigués du voyage. Je répondis que le seul fait d'être en présence de Son Altesse nous soulageait et nous donnait l'espoir d'une récompense de la part du Roi notre Sire. Le Sultan nous invita alors au repos, en*

nous donnant l'assurance de répondre aux lettres que nous portions et de nous accorder notre congé aussitôt que possible. Avec cela nous nous retirâmes et nous en fûmes au logis. Comme nous étions déjà quelque peu détendus je pus observer tout à loisir. Je vis que les portes par lesquelles nous étions passés sont gardées chacune par cent cinquante eunuques, qui portent les mêmes armes que ceux dont j'ai déjà parlé; celui qui commande tient un gros bambou orné de deux boules d'argent et de garnitures blanches et rouges. Après que nous ayons franchi toutes ces portes, on nous mit aux trousses des gens qui nous accompagnèrent jusqu'à notre logis et prirent prétexte de ce que le Sultan nous avait accordé une faveur pour nous soutirer vingt-cinq cruzados; encore n'en furent-ils pas contents. Puis quarante-cinq jours s'écoulèrent sans que le Sultan s'inquiétât de savoir si nous étions morts ou vifs, et sans se soucier de notre subsistance.

46. *Pendant ce temps où nous étions ainsi désœuvrés, je suis sorti en ville à plusieurs reprises pour en observer les mœurs. La cité est vaste. Elle s'étend sur quatre lieues le long du fleuve et l'on dit qu'elle est si grande vers l'intérieur que l'on trouve encore des habitations à plus de six lieues.*[11] *Sans être allé jusque là, j'ai pu voir que la campagne est très verte et boisée, avec de grandes canneraies à sucre. On y trouve aussi des raves, des choux et une grande variété de fruits du pays. La ville est située dans une grande plaine, plate comme toute la contrée. Les rues et les traverses sont pavées de briques comme la Rue Neuve de Lisbonne. Le marché s'étend partout. Tout est à foison et à bas prix, les vivres comme le reste. Les rues et les traverses sont si peuplées que l'on ne peut pas circuler; à tel point que les grands seigneurs ont coutume, sur le chemin du palais, de se faire précéder d'hommes qui écartent les gens à coups de bambou. S'ils ne faisaient ainsi, ils ne pourraient passer sans tuer beaucoup de monde sous les pas des chevaux et des éléphants, qui sont ici en très grand nombre.*

47. *La plupart des gens sont si pauvres qu'ils n'ont rien pour manger ni se vêtir. Ils s'habillent de haillons d'étoupe et d'autres nattes. L'hiver, on trouve au matin les rues pleines de morts. De novembre à mars, le pays est si froid que seuls peuvent subsister*

---

11. « Dimensions de la ville. Ce qu'elle contient ».

ceux qui ont les moyens d'acheter du bois et de faire de grands feux comme nous faisons au Portugal. [12]

48. *Je me suis informé des coutumes et des ressources du pays auprès de marchands persans et arabes que j'ai rencontrés sur place. J'ai appris que le royaume était hindou autrefois, jusqu'au jour où il arriva au port de Chittagong (là où nous avons laissé nos navires) un bateau d'Aden monté par quatre cents hommes d'armes. Il appartenait au jeune Arabe qui le commandait. Celui-ci fit ses affaires à terre et celles des marchands, puis il renvoya son navire à Aden, dont il était originaire. Il donna l'ordre de revenir sur deux navires à la prochaine mousson avec le plus d'hommes d'armes possible. Pour cela, l'on devait crier dans Aden le montant de la solde proposée à tous ceux qui voudraient venir.* [13]

49. *Le jeune capitaine se rendit au palais avec de grands présents, pour offrir au Raja son allégeance et ses services à vie; et ceci sur la foi de la grande renommée dont ce souverain jouissait dans le monde entier. Voyant sa bonne volonté, le Raja l'accepta pour vassal et lui octroya une pension ainsi qu'à ses trois cents hommes d'armes, les autres étant repartis pour défendre son navire.*

50. *Sur ces entrefaites, il arriva que le raja voisin, qui était un gendre du roi de Vijayanagar, déclara la guerre. Le raja du Bengale envoya une armée très nombreuse qui revint quelques jours plus tard défaite et décimée, et qui avait perdu deux cent cinquante éléphants. Alors que le Raja, très contrarié, ordonnait à son Larcar Vizir * (comme on appelle ici le capitaine des genets) de se tenir prêt, l'Arabe, qui se trouvait là, supplia le Raja de lui confier cette campagne parce qu'il voulait mourir à son service. Très satisfait de ces paroles, il la lui accorda et ordonna aussitôt de mettre à sa disposition quinze mille hommes, cent éléphants et tout l'attirail nécessaire.*

51. *L'Arabe livra bataille. Sept mille combattants périrent de part et d'autre, dont quatre mille du côté du Bengale. Lorsqu'il se vit en si mauvaise posture, l'Arabe alla en personne surprendre l'adversaire par l'arrière avec trois cents guerriers arabes et cin-*

---

12. « Intempéries du pays ».
13. « Comment un Maure devint roi de Bengale ».

quante éléphants. Il tua beaucoup d'adversaires, reprit les éléphants perdus et ramena prisonnier le général ennemi dans une cage de fer. Lorsqu'il revint à la Cour avec cette victoire, le Raja le combla de faveurs et le nomma capitaine de sa garde.

52. *C'est à ce moment-là qu'arrivèrent d'Aden les navires qu'il avait demandés, avec deux mille sept cents hommes à bord, et une quantité de riches pièces d'étoffe dont il fit don au Raja. Et après avoir réuni ses hommes, il fit ce que personne n'attendait de lui. Alors que le Raja sortait pour faire ses dévotions dans un temple situé aux portes du palais (ce temple sert aujourd'hui de mosquée), il le poignarda et le tua. Puis il se retira avec ses gens dans le palais où il fit ce que l'on va dire.*

53. *Il en sortait pour faire des razzias au cours desquelles il tuait beaucoup de monde et s'emparait de tous les vivres qu'il pouvait; de telle sorte qu'en l'espace d'une année il tua toutes les personnes importantes du pays dont il demeura seigneur. Et depuis lors lui succédèrent ceux qui règnent aujourd'hui. Il fut interdit à tout Hindou de garder chez lui aucune arme blanche de plus d'un empan de longueur, ceci sous peine de mort et de destruction de toute sa lignée. Il y aurait, à ce que l'on m'a dit, soixante-seize ans que ces choses se sont passées.* [14]

54. Aménagement de la ville.[15] *Les rues sont toutes bien tracées et bien ordonnées. Il y a des rues spécialisées où l'on vend toutes les armes, épées, lances, cottes de mailles, hauberts à lamelles d'acier, casques à lamelles. Il y a aussi une sellerie pour le harnachement des chevaux. Dans une autre rue marchande, on trouve toutes les étoffes, celles de soie et d'autres, de toutes les couleurs.*

55. La Maison du Sultan. *Le Sultan a une garde personnelle de cinq cents fidalgos, fils de ducs et de grands seigneurs, qui le gardent à l'intérieur du palais et quand il sort au dehors. Il a en outre deux mille cinq cents hommes de garde qui vont toujours avec le grand étendard dont j'ai parlé, car les lascarins que j'ai décrits plus haut sont les vassaux de l'Enseigne.*

---

14. « Depuis combien de temps ».
15. « Choses de la ville ».

56. *J'ai visité les écuries qui contiennent quatre mille cinq cents chevaux dont mille cinq cents appartenant personnellement au Sultan, dont il dispose pour offrir aux grands seigneurs. Les trois mille autres sont montés par les hommes de garde, les valets de la chambre et les pages, qui sont le plus souvent des eunuques.*

57. *Je suis allé aussi dans l'écurie des éléphants où j'ai compté neuf cent quatorze animaux de guerre dressés pour combattre avec des épées fixées à leurs défenses et pour lancer avec leur trompe des javelots avec lesquels ils tuent et blessent beaucoup de monde. Trois d'entre eux sont attachés à la personne du Sultan. L'un d'eux a le pied avant et l'épaule droits tout blancs, et la jambe et l'épaule gauches rouges comme du sang; sa trompe est tachetée de ces mêmes couleurs; et ses défenses sont aussi épaisses qu'un homme au niveau de la taille. Quand on n'abaisse pas devant lui assez vite la grosse chaîne qui ferme le palais — dont j'ai parlé plus haut —, il lance sa trompe et la met en pièces. Et quand parfois le Sultan vient le monter, il se couche par terre, lui offre sa trompe pour poser le pied et le met ainsi en selle.*

58. *Le Sultan a deux mille cinq cents femmes, toutes filles des plus importants personnages du pays. Elles vivent dans certains bâtiments à l'intérieur du palais, gardées par des eunuques qui sont chargés de leur donner tout le nécessaire, à chacune selon ses besoins. Il y a là aussi trois mille femmes qui étaient à son père et qu'il entretient.*

59. *Les grands seigneurs ont chacun quinze ou vingt femmes qu'ils gardent, chacune étant dans sa demeure où elles ne manquent de rien. Ce n'est pas la coutume ici que de légitimer les enfants. Il suffit que leur filiation soit prouvée pour qu'ils touchent leur part d'héritage. Après la mort d'un père, le Sultan hérite de la moitié de ses biens, le reste allant aux femmes et aux enfants.*

60. *Un jour que je chassais à l'arbalète, je me suis trouvé à la porte d'une mosquée qui est située sur un grand terrain. Je vis venir une foule et je demandai quelles gens c'étaient là. On me répondit que le Sultan venait pour donner l'aumône pour l'âme de son père. Ayant décidé de passer la journée là pour en savoir plus, j'appris par les rôles où quarante scribes avaient consigné les dons, qu'il avait été distribué trois lakhs * de tangas * locales, plus deux lakhs * en étoffes, soit la valeur de cinq mille cruzados. **

61. *Le lendemain, on me dit que le Sultan distribuait de la nourriture pour l'âme de sa mère. Je me rendis au même endroit que la veille pour voir ce qu'il s'y faisait. Il y avait cent cinquante chars chargés de riz cuit, de grandes quantités de pains, de raves, d'oignons, de bananes et d'autres fruits du terroir. Cinquante charrettes étaient remplies de vaches et de moutons cuits et rôtis, ainsi que de nombreux poissons cuisinés eux aussi, le tout pour donner aux pauvres.*

62. *Après la distribution de nourriture ils reçurent de l'argent, le tout valant six cent mille de nos tangas* (une tanga fait trois vinténs *). J'en suis resté stupéfait. Il faut le voir pour le croire. On lançait l'argent du haut d'une estrade sur une foule de quatre à cinq mille personnes.*

63. *C'est dans ces jours-là qu'arriva une lettre d'Antonio de Brito pour le Sultan que je traduisis dans la langue du pays. J'avais cette lettre à la main depuis cinq jours pour la lui donner et je n'y arrivais pas; on ne me laissait même pas approcher des portes du palais. Vint à passer le Secrétaire à qui j'avais fait cadeau de plusieurs pièces d'étoffe, et que j'avais pris comme protecteur dans le but d'inciter le Sultan à régler nos affaires. Je lui demandai la grâce de remettre la lettre au prince. Il s'approcha de moi et me dit en grand secret qu'il n'était plus besoin d'aucune lettre, que déjà la sentence était prononcée et qu'on devait nous couper la tête le lendemain. Ceci sur le conseil de Majlis Rumi*[16] *— ce chien qui avait été commandant en second de la flotte des Roumes * que D. Francisco de Almeida, Vice-Roi de l'Inde, avait mis en déroute à Diu, après la mort de son fils D. Lourenço à Chaul; sur le conseil aussi de Nāsir Khān (que nous appelons ici Conde Priol) et de Coribo, le grand écuyer, lesquels ont dit au Sultan que nous n'étions pas des ambassadeurs, mais que nous étions venus espionner le pays pour le conquérir ensuite, comme nous l'avions déjà fait ailleurs et comme nous en avions l'habitude. On avait pris pour témoignage les dires de Cristóvão Jusarte, qui avait refusé de cohabiter avec les chrétiens que nous sommes parce qu'il était, lui, fils du Regedor * de Portugal et que nous n'étions que des manants indignes de le servir. Il avait déclaré que notre ambassade*

16. « Voir Majilis Rumi. Choses à pleurer ».

était une supercherie. Il se disait musulman et ne voulait rien avoir à faire avec nous. Il s'habillait à la mode du pays, tête et barbe rasées, et prétendait rendre le pays prospère tandis que nous étions venus pour le ruiner. Et autres propos trop méchants pour être rapportés. Ceci pour couler Diogo Lopes de Sequeira et António de Brito parce qu'il les détestait. Il croyait qu'en se disant musulman il coifferait notre ambassade. C'étaient ces médisances, et celles que les Maures avaient rapportées au Sultan, qui avaient décidé celui-ci à nous faire couper la tête à tous.

64. *Le Secrétaire m'ayant conté cela, je déchirai mes vêtements devant tout le monde, comme étant celui qui devait, pour être l'interprète, être décapité le premier. A voix haute, au nom du Sultan dont il était le vassal et qu'il se devait de servir, je le priai de remettre cette missive envoyée de Chittagong par le chef d'escadre du Roi notre Sire, et dans laquelle le Sultan trouverait des choses qui lui seraient fort utiles. Je lui demandai aussi de me faire comparaître devant ces gens qui avaient dit que nous étions des espions qui voulaient porter préjudice à leur pays; je voulais démontrer qu'il n'en était pas ainsi, que nous n'avions pas l'habitude de nous comporter en traîtres ni de commettre des vilenies, et que nous n'avions pris aucun pays en usant de cette manière là. J'ajoutai que si mes raisons paraissaient inacceptables à Son Altesse, elle devrait ordonner de me couper la tête, à moi d'abord, à mes compagnons ensuite, puisqu'elle y était déjà décidée; mais que si mes raisons lui semblaient bonnes, elle devrait châtier ceux-là mêmes qui la desservaient; et ceci d'autant plus qu'il s'agissait d'un Roi aussi puissant que notre Sire, qui recherchait son amitié sur la foi de sa renommée, laquelle se répandait partout.*

65. *Les cris que je poussais ameutèrent tout le palais. On dit au Sultan qu'il y avait là un Portugais qui avait perdu son bon sens et qui racontait des choses dont il se divertirait fort. Le Sultan ordonna qu'on le lui amène parce qu'il voulait le voir. Je fus ainsi introduit devant lui. Quand il vit la lettre que j'avais à la main, il demanda quel papier c'était là. Je répondis que c'était pour Son Altesse. Il pria son Secrétaire — auquel je m'attachais sans vouloir le lâcher — de lui apporter ladite lettre.*

66. *Après l'avoir lue, le Sultan ordonna au Secrétaire de faire venir un gromale* — ce qui veut dire capitaine — qui était allé à Malacca à la tête de trois navires au temps où Afonso de Albu-*

querque — que Dieu l'ait en sa Sainte Gloire ! — et qui était redouté dans toute la contrée. Avec tous les seigneurs qui nous accusaient d'espionnage, il devait s'installer dans une mosquée et l'on devait prendre note de mes justifications et des leurs afin que le Sultan puisse en prendre connaissance. Il voulait savoir quel homme j'étais, parce qu'il espérait m'innocenter, ainsi que mes compagnons.

67. *Nous voici tous assis dans la mosquée, sur de grandes nattes qui recouvraient tout le sol. Je demandai alors quelles étaient les personnes qui avaient mal informé le Sultan en lui disant que nous étions des espions et autres choses auxquelles je me proposais de répondre les unes après les autres. On me dit de prime abord : « Chien de Franc, n'est-il pas vrai qu'un autre chien comme toi vint à Malacca avec cinq navires ? Il fit la paix avec le sultan qui lui donna une cargaison de clous de girofle, de noix de muscade, et de toutes les marchandises du pays. Les vôtres s'en étaient retournés très contents, avec des présents offerts par le sultan; et dès l'année suivante, le grand chien de l'Inde est venu combattre le sultan de Malacca, détruire tout le pays et construire une forteresse. » On ajouta que nous avions fait de même à Cochin, Calicut et Cananor; qu'il n'était pas besoin d'en dire plus, qu'il suffisait de se référer à Goa et Ormuz. Puisque j'étais un vétéran de l'Inde, je devais bien savoir que nous l'avions gagnée par la ruse.*

69. *Je répondis : « Honorés et puissants seigneurs, c'est seulement la satisfaction d'être mis sur le même pied que ce grand fidalgo et valeureux capitaine dont vous dites qu'il vint à Malacca établir cette paix-là; c'est cette satisfaction qui me dispense de répliquer à ces paroles outrageantes. Je répondrai seulement à ce qui se rapporte à mes justifications.*

70. *Et quant à ce que disent Vos Seigneuries, il est vrai qu'un de nos capitaines vint à Malacca pour faire paix et amitié avec le sultan. Il commença de prendre des marchandises du pays en donnant en échange beaucoup de velours, d'écarlate et de corail, beaucoup de cuivre, de vif-argent et de vermillon, beaucoup d'or et d'argent qui sont des produits de nos contrées. Nos gens allaient à terre sans armes, comme des personnes de bonne foi qui n'ont pas coutume de briser les accords d'amitié. Mais le très puissant sultan de Malacca n'était pas satisfait de la grâce que Dieu lui accorda en le faisant si grand seigneur, et il fit faire ce que je vais conter.*

71. *Il envoya un messager à ce capitaine dont parlent Vos Seigneuries, pour lui dire que les gens du pays avaient très peur des Portugais. Ceux-ci devaient être désarmés pour aller à terre. Ils devaient s'y rendre le lendemain de bonne heure, avec toutes les barques et beaucoup de gens, car le sultan avait déjà fait installer trois poids pour peser le plus de marchandises possible. Il voulait traiter rapidement leurs affaires afin de leur permettre de rentrer chez eux, en raison de la grande amitié qu'il avait pour le Roi notre Sire.*

72. *Très content de ces paroles, notre capitaine fit aussitôt proclamer sur tous les navires que tout homme qui aurait l'audace d'emporter une arme à terre aurait la main droite coupée. Il ordonna aussi que toutes les barques seraient rassemblées à terre très tôt le lendemain matin pour charger la marchandise, chacun étant sans armes comme le sultan l'avait ordonné.*

73. *Ainsi fut fait. Alors que les Portugais commençaient les opérations de pesée sans aucun soupçon, une multitude d'hommes armés les attaquèrent. Cent trente des nôtres furent tués et vingt-cinq capturés. Le capitaine dut brûler deux navires, parce qu'il n'avait plus assez de gens pour les manœuvrer. Avec les autres, il s'en fut rendre compte au Roi notre Sire de ce qui lui était arrivé.*

74. *Pour Cochin, que Vos Seigneuries sachent qu'en vérité, à partir du jour où la paix fut établie, elle ne fut jamais rompue et ne le sera pas de notre fait. Tout le monde y a trouvé grand avantage : les marchands sont parvenus à une grande opulence, les pauvres sont devenus riches, le pays est bien pourvu en toutes choses parce que les navires y viennent de partout. Le raja en tire des droits très importants qui contribuent à la prospérité du royaume.*

75. *De Cananor, Messires, je ne veux point parler. Ses habitants se sont soulevés à plusieurs reprises, ils ont assiégé notre forteresse et l'ont mise maintes fois en situation de disette. Ils méritaient d'être anéantis mais le Roi notre Sire a fermé les yeux sur leurs méchancetés et leur a pardonné. Ils sont si riches et si prospères que vous en avez ici des échos; encore qu'à votre sultan vous dites le contraire sans voir à quel point vous le desservez en cela. Quant à Goa, je sais bien qu'il y a au Bengale beaucoup de*

ses ressortissants à qui j'aurais beaucoup à dire. Mais je laisse cela, pour ne pas infliger au Sultan une trop longue et fastidieuse lecture.

76. *Pour ce que vous dites d'Ormuz, Messeigneurs, vous n'ignorez pas combien il y a là de forfaitures : les vassaux rendent aveugles les héritiers de leurs rois et se font seigneurs du pays. Celui qui règne aujourd'hui était au pouvoir d'un de ses sujets nommé Rais Nordim lorsqu'il demanda secours à notre capitaine-major, parce que ce Rais voulait l'assassiner pour soulever le royaume à son profit. Notre capitaine-major le secourut, fit mettre à mort les traîtres et le fit roi. Il régna jusqu'à ce qu'il eût amassé de grandes richesses. Puis, conseillé par des vassaux tels que vous, Messires, il se révolta contre les Portugais et en massacra un grand nombre. Mais il fut tué ensuite par ceux-là mêmes qui lui avaient conseillé d'agir ainsi. Telle est la récompense que donne la Fortune à ceux qui ne se contentent pas des bienfaits qu'elle leur accorde.*

77. *Ne croyez pas, Messires, que j'oublie de donner une fin à ce que vous m'avez dit de Malacca. Sachez que notre capitaine se présenta devant le Roi notre Sire et lui rendit compte de ce qui se passait. Mais le Roi, très irrité, le disgrâcia en lui disant qu'il n'était pas possible que le sultan de Malacca ait pris l'initiative d'une pareille trahison sans avoir de bonnes raisons pour le faire; qu'il saurait la vérité et qu'il le ferait décapiter s'il était coupable. C'est pourquoi le Roi avait aussitôt ordonné au Gouverneur de l'Inde de cingeer vers Malacca pour savoir du sultan ce qu'il en était. Il devait aussi réclamer les prisonniers portugais, et établir avec le sultan des relations pacifiques et amicales. C'est ainsi qu'il s'en fut à Malacca. Mais le sultan déclara qu'il n'y avait pas lieu de faire amitié avec les Portugais ni de leur rendre leurs captifs; ils devaient immédiatement s'éloigner de sa personne, parce qu'ils étaient des chiens. Le sultan employa aussi d'autres mots, indignes d'un homme de son rang. Voilà pourquoi notre capitaine-major descendit à terre et tua beaucoup de monde. Il détruisit la ville et fit une forteresse qui existe et qui existera aussi longtemps que la Chrétienté. C'est ainsi que les Portugais agissent envers les traîtres et les gens de mauvaise foi : autant ils sont de grands amis de leurs amis, autant ils sont les ennemis mortels et les destructeurs de ceux qui cherchent à les détruire. Que l'on demande à ce gro-*

male * *qui est ici, il pourra dire ce qu'il a vu des Portugais à Malacca.* » *Mais celui-ci déclara qu'il ne parlerait qu'en présence du Sultan.*

78. *Nous nous sommes aussitôt transportés devant le souverain qui ordonna de lire les présents articles. Puis il me demanda en riant pourquoi les Portugais — qui étaient, à m'entendre, de si braves gens —, lui avaient saisi deux navires d'une valeur de deux cent cinquante mille cruzados.* * *Je répondis que le Roi notre Sire était en titre, comme il l'est en fait, Roi de la mer et d'une grande partie de la terre, et que pour cette raison aucun bateau ne peut naviguer sans ses sauf-conduits. C'est pourquoi nous arraisonons tous les navires de ceux que nous considérons comme nos ennemis quand ils n'ont pas notre connaissement.* [*Le Sultan*] *me dit beaucoup de choses auxquelles je répondis aussi, mais je ne les rapporte pas ici car ce sont là longueurs inutiles.*

79. *Le Sultan demanda enfin aux fidalgos qui étaient là s'il y avait quelqu'un pour contester ce que j'avais dit. C'est alors que le commandant de navire dont j'ai parlé se leva. Il dit à voix haute que tous entendirent :* « *Puissant roi mon seigneur, parce que je suis ton vassal désireux de te rendre service, et de gagner ta faveur, je te dirai ce que j'ai appris des Francs,* * *et ce que mon modeste savoir me désigne comme utile à ton service. J'étais déjà allé à Malacca du temps de ton père Husayn Shāh; puis de ton vivant j'y suis retourné avec trois navires. J'ai reçu beaucoup d'honneurs des Portugais qui, sans exiger aucun droit, ont traité mes affaires en toute diligence. J'ai su, à ce moment là, qu'ils étaient très loyaux en affaires et aussi en toutes autres choses. Amis de leurs amis, mais très vindicatifs et vaillants chevaliers contre ceux qui les provoquent.*

80. *Si ces seigneurs demandent à Votre Altesse de ne pas faire la paix avec les Portugais, c'est parce qu'ils sont pourvus de nombreuses pensions dont Votre Altesse leur a fait grâce, et qu'ils sont comtes, ducs et marquis. C'est surtout parce qu'à cent cinquante lieues à l'intérieur des terres ils n'ont pas à redouter de revers de bâton. On oublie que ce sont les pauvres marchands qui courent les mers qui paient tous les incidents. Votre Altesse sait bien que les Portugais y sont si puissants que rien ne peut leur faire obstacle. Que le moindre de leurs bateaux se poste à la barre de Chittagong ou de Satgaon, aucun navire ne pourra sortir ni*

entrer. Et si cela arrivait, si les négociants ne vendaient plus les marchandises du pays, si celles du dehors ne pouvaient plus entrer dans le royaume, les gouverneurs auraient du mal à payer les rentes qui leur incombent. Je n'en veux pour témoignage que ces trois navires qui vinrent dans ce royaume de Votre Altesse, contre lesquels Abbās Khān, gouverneur de Chittagong, combattit à plusieurs reprises avec beaucoup de pertes pour enfin demander la paix et faire toutes les volontés des Portugais. C'est pourquoi il me semble que Votre Altesse doit leur accorder la paix et l'amitié qu'ils sont venus lui demander. Le profit sera plus grand que le mal et on n'en attend pas autre chose. S'il paraît à Votre Altesse que j'ai eu tort de dire ces paroles, qu'elle ordonne de me châtier. Et si ces Messieurs contestent mes dires, j'en donnerai raison à Votre Altesse par les arguments ou par l'épée. » Mais le Sultan l'embrassa en riant et lui promit beaucoup de faveurs parce qu'il savait combien grande était sa bonté.

81. *Alors il se tourna vers moi et ordonna que l'on me donnât une robe de sa propre garde-robe. Il me dit qu'il se réjouissait beaucoup de l'amitié du Roi notre Sire et qu'il regrettait de n'avoir su plus tôt qu'il s'agissait d'un si noble et si puissant monarque. Il me demanda cependant pourquoi il y avait deux ambassades si différentes l'une de l'autre. Alors que Cristóvão Jusarte acceptait de payer dix pour cent sur toutes les marchandises — à l'exception de l'or, de l'argent, du corail et de la semence de perles — les lettres de notre capitaine-major ne parlaient que de franchises pour tout. Il me fallut expliquer comment Rafael Perestrelo, ayant perdu la mousson pour se rendre en Chine, avait décidé de son propre chef de ne pas revenir à vide et d'aller au Bengale parce qu'il savait déjà que le Roi notre Sire désirait l'amitié de Son Altesse; et comment il lui avait préparé un présent pour solliciter une réduction de taxes, lesquelles étaient fort lourdes.*

82. *J'ajoutai que nous étions les envoyés du Gouverneur de l'Inde qui représentait le Roi notre Sire dans cette partie du monde, et que ses lettres devaient permettre à Son Altesse de régler toute l'affaire. Le Sultan me répondit : « Vos paroles sont si sensées qu'elles sont dignes d'une grande récompense. Si vous étiez mon vassal comme vous l'êtes du Roi de Portugal, je ferais assurément beaucoup pour vous; car les rois et les grands devraient envelopper de tissus d'or les personnes comme vous. Il est certain*

que si vos bons propos ne l'avaient pas empêché, demain matin je vous faisais couper la tête à tous. Sans vos bonnes raisons et celles de ce gromale « portugais » — qui ne pourrait être autre pour être à ce point votre ami — je reconnais que j'aurais fait beaucoup de mal. Dès maintenant, je proclame mon amitié pour le Roi votre Sire. Je vous donnerai congé quand le nouveau gouverneur de Chittagong ira rejoindre son poste. Vous partirez avec lui. » Je me retirai sur ces paroles. Il était une heure du matin lorsque j'arrivai au logis.*

83. *Quinze jours plus tard, le soleil était déjà couché quand le Sultan nous fit appeler. Cristóvão Jusarte se présenta à lui habillé en Maure et se plaça à un bout de la salle avec les Portugais de sa suite. A nous tous réunis, le Sultan demanda ce qu'il plairait au Roi de Portugal de recevoir de son pays. Le truchement de Cristóvão Jusarte s'avança et déclara que quelques arcs et quelques ciels de lit feraient l'affaire. Se tournant vers les grands seigneurs le Sultan se mit à rire. C'est alors que le Secrétaire me fit un signe en disant : « Que Votre Altesse s'adresse à ce truchement-là, il vous dira la vérité, car l'autre est hors de son bon sens comme ses propos déplacés le montrent. »*

84. *De la main, le Sultan m'appela et me demanda : « Quelles choses de notre pays feraient plaisir au roi de Portugal ? » Je répondis : « Le Roi notre Sire ne nous a pas envoyés auprès de Votre Altesse pour demander autre chose qu'une amitié sincère. C'est pourquoi notre Gouverneur vous a offert ce cheval et ces armes, car nous avons coutume de donner dès l'abord quelque chose à ceux dont nous recherchons la faveur. Encore ces cadeaux ne sont-ils pas dignes d'un prince aussi puissant que Votre Altesse, mais c'est un signe d'amitié. Quand le Roi notre Sire saura combien vous vous en réjouissez, alors il enverra des lettres et des présents comme il sied à de grands princes. Quant à ce que le Roi notre Sire aimerait à recevoir de cette nation, que Votre Altesse sache qu'il règne sur un grand nombre de contrées d'où lui viennent chaque jour des nefs et des navires chargés d'or et d'argent; qu'il possède beaucoup de pièces de velours, d'écarlate et d'autres tissus de toute sorte; beaucoup de cuivre, d'étain, de plomb, de vif-argent et de vermillon et de très grandes quantité de corail, toutes marchandises qui valent très cher ici. »*

85. *« Nous savons bien tout cela, répondit le Sultan. Pourtant les rois et les grands seigneurs prennent toujours plaisir aux choses qui viennent des terres étrangères. » « Votre Altesse dit vrai, lui dis-je. Mais pour un roi comme le Roi notre Sire, qui est tellement comblé en tout, elles doivent être plutôt des jouets d'enfant qu'autre chose, et c'est pourquoi nous n'oserions les emporter. Car l'amitié du Roi notre Sire est parfaitement désintéressée. » Le Sultan se mit à rire en disant que le Roi notre Sire avait en moi un grand fondé de pouvoir, mais qu'il ne savait pas quelles faveurs il octroyait. A cela je répondis : « Outre la solde et les vivres, tous ceux qui servent le Roi dans cette partie du monde sont autorisés à faire du commerce sur ses navires et à emporter tout ce qui leur plaît sans payer ni frêt ni droits. Ceux qui subissent quelque invalidité au service du Roi notre Sire sont pourvus de nombreuses pensions dont ils vivent, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Les épouses de ceux qui y trouvent la mort ne manquent de rien, leurs enfants sont pris en charge et bénéficient de nombreuses faveurs. » « Sans doute, répondit le Sultan, il n'y a pas de plus grand ni de plus vertueux monarque dans le monde entier. »*

86. *Sur ces entrefaites, nous fûmes appelés dans une salle où l'on nous revêtit de robes d'honneur, de turbans et de ceintures comme ceux que j'ai décrits plus haut. Le Sultan appela le gouverneur [de Chittagong] : « Venez ici, Milique Cuil*[17] *(car il se nommait ainsi). Je vous remets ces Portugais et je vous ordonne, sous peine du châtiment suprême, de leur faire tous les honneurs et faveurs qui se peuvent accorder. Qu'ils achètent et vendent en franchise de jour comme de nuit, sans que personne s'en mêle pour le bien ou le mal : et ceci parce que mes navires ont eu à Malacca ces mêmes avantages. Que ces Portugais en usent tant qu'ils ne briseront pas [la paix]. Si vous faites le contraire, votre tête me le paiera. »*

87. *Je dis alors au Sultan qu'il était nécessaire que cela soit consigné par lettre de Son Altesse, d'autant plus qu'il fallait une réponse aux lettres que nous avions apportées pour que cela n'ait point l'air d'une chose sans fondement. « Si le Roi de Portugal m'avait écrit lui-même, répliqua le Sultan, je lui aurais répondu;*

17. « Nom du nouveau gouverneur ».

mais puisqu'il s'agit seulement de votre Gouverneur, c'est donc le mien qui rédigera la lettre dans laquelle tout sera consigné. » Il nous donna congé sur ces paroles.

88. *Nous avons aussitôt acheté un parao * pour partir et nous avons appareillé un vendredi. Le dimanche suivant, nous sommes arrivés à Noamaluco où nous avons retrouvé le Gouverneur. Nous lui demandâmes la permission de repartir avant lui, puisqu'il avait des affaires à régler, en le priant de nous faire accompagner d'un homme afin de faire exécuter les ordres du Sultan. Ceci parce que la mousson était en train de passer. Le Gouverneur s'étonna de notre impatience alors que l'autre ambassadeur, loin d'être mécontent, lui avait demandé un logis pour dix jours. Nous retournions alors aux paraos * pour partir, lorsque le meirinho * vint arrêter nos rameurs. Obligés d'attendre, nous nous sommes rendus chez Cristóvão Jusarte. Gonçalo Tavares le requit au nom du Roi, du Gouverneur de l'Inde et d'António de Brito qui en avait reçu les pouvoirs, de se tenir prêt à partir sur le champ. Les vents favorables passaient; si les navires perdaient la mousson du fait de notre retard, il devrait en rendre compte. A quoi Cristóvão Jusarte répondit qu'il ne connaissait pas le Gouverneur de l'Inde, qu'il ne savait même pas qui il était. Il dit bien d'autres choses encore qui ne sont pas à écrire, et il tint sur António de Brito des propos qui ne sont à entendre par personne. Alors nous sommes rentrés chez nous. Cinq jours passèrent au terme desquels nous allâmes demander au Gouverneur la permission de partir tout de suite parce que la mousson passait. Nous l'avertîmes qu'au cas où les navires la perdraient par sa faute, il serait contraint de nous dédommager. Quand il entendit cela, il acquiesça et nous fit accompagner de deux bateaux pour nous garder, et aussi pour nous voler comme on le verra plus tard. Il nous donna des lettres pour les officiers du trésor du royaume pour qu'ils commercent avec nous sans lever aucun droit, selon la volonté du Sultan. Nous partîmes alors, et nous sommes repassés par tous les lieux décrits plus haut. Un mardi, au lever du jour, alors que nous étions déjà sortis du fleuve, nous avons été attaqués par sept paraos * de brigands. Comme ils arrivaient sur nous, nous leur avons décoché quelques flèches qui blessèrent certains d'entre eux. Quand ils se virent si mal traités, ils crièrent qu'on ne leur fasse pas de mal, qu'ils étaient les serviteurs du Gouverneur qu'ils venaient chercher. Inter-*

rogés, les indigènes qui étaient avec nous confirmèrent leurs dires. C'est pourquoi nous les avons laissés.

89. *Le mercredi suivant, nous avons atteint Chittagong où étaient nos navires. Les nôtres se réjouirent fort de notre venue. Après un repos de quelques jours, je décidai de m'informer de ce qui s'était passé depuis notre départ. Quelques hommes qui connaissaient un peu le pays me contèrent certaines choses auxquelles ils avaient assisté, qui ne sont pas à dire. J'en rapporterai cependant quelques-unes que j'ai vues ensuite car il n'y a pas de raison de les tenir cachées.*

90. *J'ai vu Rafael Perestrelo retranché en haut d'une colline si bien fortifiée qu'elle suffirait à servir de base pour détruire le Bengale tout entier. J'aurais cru qu'un homme comme lui l'aurait fait pour le compte des Portugais, mais j'ai constaté tout le contraire. Je dis cela parce que je l'ai vu en compagnie du Roume Ali Agha et de ses hommes, tous armés de bonnes arquebuses, de lances et d'écus; et avec eux tous les Portugais de la suite de Rafael Perestrelo équipés en archers, et presque tous vêtus à la mode du pays; ils s'opposaient à ceux qui étaient à bord des navires du Roi notre Sire. Je les ai vus ainsi sortir à plusieurs reprises depuis le sommet de la colline pour faire une razzia en ville, s'emparer de leurs compatriotes et les ramener dans les fers comme s'ils étaient des Maures* [18].

91. *Je dis qu'António de Brito m'a emmené un jour à la feitoria pour y entendre un différend entre Ali Agha et lui-même. Le truchement du Roume était un certain João de Borba qui était venu de Pasai avec Rafael Perestrelo. António de Brito a demandé à Ali Agha pour quelle raison un homme honorable comme lui manquait à sa parole. « Comment cela ? » lui fut-il répliqué. António de Brito lui demanda pourquoi il ne lui avait pas donné les navires qu'il lui avait promis devant tant de personnes honorables. Lorsque l'interprète a traduit cela, le Roume a questionné : « Pourquoi me demandes-tu cela, puisque tu sais ce que tu es venu me dire de la part de Rafael Perestrelo et tout ce que tu m'as affirmé*

---

18. « Tout ce qui arriva fut que Rafael Perestrelo vint là avec trois ou quatre hommes et frappa un certain João de Borba, *chatim* *, qu'il avait pris à bord de son bateau quand il s'était perdu à Atjeh ».

en son nom ? » João de Borba lui a dit alors de se taire, qu'il ferait en sorte qu'il demeure au-dessus de tout soupçon. Il s'est alors tourné vers Antonio de Brito et lui a dit : « Messire, Ali Agha dit qu'il voit bien que Votre Grâce a raison d'être mécontente. Cependant, parce qu'il est musulman, il ne peut donner ces navires. Ce serait au mépris de son honneur et tous les Maures lui cracheraient au visage. Pour cette raison et pour beaucoup d'autres, il ne peut le faire. » [19]

92. *Antonio de Brito regagna aussitôt ses navires. C'est alors qu'arriva le Gouverneur [de Chittagong] dans un village qui se trouve à une lieue et demie de la ville. Antonio de Brito ordonna au feitor et à Gonçalo Tavares d'aller le recevoir, ainsi qu'à moi-même et à quelques autres, ce que nous fîmes aussitôt. En chemin nous avons rencontré Cristóvão Jusarte et quelques-uns de ses Portugais, avec Ali Agha et ses compagnons qui s'en retournaient tous. Ils allaient vêtus de telle manière que nous ne distinguions pas les Portugais des Roumes. Tous portaient des arquebuses, des arcs et des flèches, et nous n'avons pas été loin de penser qu'ils allaient nous attaquer. Ainsi sommes-nous arrivés à parler au Gouverneur, et nous l'avons accompagné en ville où nous l'avons laissé dans sa demeure.*

93. *Je ne veux plus parler de ces choses, parce que ce sont là affaires de fidalgos et ce n'est pas bien de s'étendre sur ce qui touche à leur honneur. Si je mets la main là-dedans, les gens diront que je suis mal avisé et pour cette raison je m'en tiens là. Mais s'il y avait une enquête pour châtier ceux qui le méritent, alors, je parlerais.*

94. *Nous avons quitté le Bengale avec l'intention d'aller à Pasai. Mais parce que ce chien de Roume avait tenu quelques propos que les Portugais ne pouvaient souffrir, Antonio de Brito décida d'aller l'attendre au large de Pégou pour voir si nous pourrions le prendre. C'était aussi parce que le Gouverneur de l'Inde lui avait mandé dans ses instructions de l'attendre sur ses parcours en mer sans jamais l'attaquer sur les territoires et dans les ports*

---

19. « Le chapelain du Roume Ali Agha s'appelle Maulana Abdessalam. Il y a environ vingt cinq Roumes. Ils ont un galion qu'ils ont construit au Bengale avec quatre fustes».

*avec lesquels nous sommes en paix. C'est dans ce dessein qu'António de Brito nous envoya en avant pour que nous allions aux îles d'Agamelle pendant qu'il tirerait hors des bas-fonds un navire de marchands musulmans du Bengale dans lequel il y avait de la marchandise appartenant à des Portugais. Les Maures avaient peur d'Ali Agha parce qu'il allait dire partout que tout navire qui sortirait sans sa permission serait coulé. Voilà pourquoi le navire d'António de Brito est resté et que nous avons poursuivi notre voyage. Dieu nous donna un si beau temps que nous sommes arrivés dessus ce port du Pégou qui s'appelle Negrais. Là nous avons mouillé en attendant António de Brito. Les paraos * du pays sont aussitôt venus à nos navires. On voulait savoir ce que nous voulions et pourquoi nous n'entrions pas dans le port. Diogo Pereira répondit que nous attendions un navire du Roi notre Sire à bord duquel se trouvait un capitaine qui était notre chef, et que nous irions à l'intérieur dès son arrivée. Afin d'écarter tout soupçon, il fit ouvrir la cale et montra les tissus que nous avions apportés pour vendre à terre. Mais les gens du pays ne laissaient pas de venir chaque jour demander pourquoi nous n'entrions pas, et dire que cela leur paraissait mal. Diogo Pereira décida alors d'envoyer un messager au roi de Pégou avec un présent et une lettre, laquelle était ainsi rédigée : « Très haut et très puissant roi de Pégou, un navire du roi de Portugal, notre Sire, vient d'arriver au port de Votre Altesse. Il est chargé de tissus du Bengale pour être vendus dans les ports de Votre Altesse et il attend un autre navire chargé d'autres tissus semblables, et commandé par notre chef d'escadre dont nous avons été séparés par le temps que nous avons eu en mer. Quand il viendra ,et parce que le Roi notre Sire a ordonné qu'en toutes choses nous fassions la volonté des princes et des seigneurs qui ont son amitié, nous ferons tout ce que Votre Altesse ordonnera. Nous sommes les serviteurs de Votre Altesse dont nous baisons les mains. Si Votre Altesse désire savoir autre chose, le porteur de cette lettre le lui dira. »*

95. *Diogo Pereira m'appela, et devant tous les seigneurs qui étaient là, il me pria instamment de me rendre auprès du roi de Pégou avec une lettre et un cadeau.*[20] *Il me représenta combien je*

---

20. « Diogo Pereira envoie un homme à Pégou ».

rendrais service au Roi notre Sire, et combien je ferais plaisir à lui-même et à tous les seigneurs présents. Il me promit de me payer cette tâche-là comme toutes les autres passées et à venir. La cause me paraissant juste, je me décidai au voyage que je vais conter.

96. *Je quittai le navire un samedi matin dans une almadie* du pays, et j'arrivai à la nuit en un lieu nommé Çara, à quatre lieues de la barre. On me mena chez le gouverneur de l'endroit qui me demanda quel présent j'apportais au roi. Il voulait le voir, mais je lui dis que les Portugais n'avaient pas coutume de montrer ce qu'ils offraient à qui que ce soit, surtout lorsqu'il s'agissait d'une chose destinée à un aussi grand monarque que le roi de Pégou, et que je n'allais pas le montrer à tous les coins* [*de rue*]*; mais que s'il voulait vraiment le voir il pouvait le prendre, m'en donner reçu et me renvoyer à mon navire. Quand le Gouverneur entendit cela, il ordonna sur le champ d'équiper un parao* pour me conduire chez le roi.*

97. *Le lendemain dimanche, je partis. On me mena par une rivière étroite bordée sur ses deux rives d'arbres si hauts que tout le cours d'eau était couvert d'ombre. Je naviguai ainsi jusqu'au lundi, puis j'entrai dans un large fleuve, si profond que le plus grand vaisseau du Portugal y eût flotté. Avant la nuit, je fus conduit dans un bras étroit où l'on touchait parfois le fond. J'y restai jusqu'au vendredi. J'entrai enfin dans une large et belle rivière bordée de jardins potagers. Au delà on apercevait une plaine couverte de rizières. A la nuit, nous descendîmes dans une localité nommée Dagon, ceinte de remparts de brique garnis de redoutes et de meurtrières qui n'ont rien à envier à celles du Portugal. Nous avons soupé là. Trois heures après minuit, un certain braja* — un eunuque qui est le second personnage du royaume — est arrivé avec trois paraos.* Lorsqu'on lui dit qu'il y avait là un Portugais, il demanda qu'on le lui amène aussitôt. Dès que je fus en sa présence, il m'ordonna de monter dans un parao* et fit mettre dans un autre le bagage et le garçon que j'avais avec moi. J'allai ainsi sans rien comprendre jusqu'à l'aube. Je vis alors une quantité de paraos* — trois cents et peut-être plus — qui étaient tellement pleins de gens que l'on voyait à peine leur coque. Ils prirent la même direction que nous jusqu'à un endroit où ils s'arrêtèrent tous, à l'exception* [*de celui*] *du braja* qui m'emmena avec lui chez le roi. Il m'ordonna de monter dans son propre*

parao et de m'asseoir près de la pompe : « Dis-moi, chien de Franc, me dit-il tout d'abord, qu'est-il advenu d'Ali Agha ? Où l'avez-vous laissé ? Que lui avez-vous fait, bandits que vous êtes, qui venez voler et détruire le pays ?» Et quand il me dit : «Pourquoi avez-vous tué Ali Agha ? » je lui répondis que cela me pesait beaucoup qu'il n'en fût pas ainsi, parce que si cela était je ne le nierais pas. Il n'y avait aucune raison de le faire, puisqu'Ali Agha était notre ennemi. « Sachez la vérité, lui dis-je. Lorsque nous avons quitté le Bengale, ses navires étaient appareillés et prêts à prendre la mer. Pour cette raison je crois qu'il ne peut guère tarder. Quant à ce que Votre Seigneurie a dit, à savoir que nous sommes des bandits, cela s'est bien vu lorsque nous avons laissé passer quinze paraos* chargés en provenance de l'Arakan. Ils étaient ennemis, puisque [les Arakanais] tiennent captifs certains de nos hommes.*[21]*. Si ce n'avait été devant un port du roi de Pégou, les leurs auraient eu d'eux de mauvaises nouvelles. Mais nous avons cru rendre service au roi de Pégou en les laissant passer. Et par-dessus le marché, maintenant que je viens à vous avec une lettre et un cadeau, je me vois maltraiter par Votre Seigneurie. Cela ne se fait ni chez les Maures ni chez les Chrétiens. » « Ne te fâches pas, chien de Franc, me répondit le braja,* ce que tu vois là n'est rien à l'égard de ce qui va se passer. » Nous allâmes ainsi tout le jour jusqu'au coucher du soleil sans qu'il me dise un mot. Nous avons alors débarqué et nous avons marché pendant une demi-lieue. Sur tout ce parcours on me jeta des pierres, jusqu'à ce que nous arrivions sur un grand terrain où se dressait une grande idole plus haute que trois hommes. Elle était toute en or, de la figure d'une femme, et tenait une épée dans la main. Un homme agenouillé à ses pieds lui faisait sombaya,* les mains levées, comme s'il lui demandait miséricorde. Le braja* me dit que si j'adorais cette divinité je serais sauvé. Je lui répondis que je n'avais pas à le faire. Quand il me demanda pourquoi, je lui dis que j'avais un Dieu que j'adorais, qu'il était le Seigneur du monde, qu'il pouvait me faire mourir ou me laisser en vie, et que si ce n'était pas celui-là je n'avais pas à adorer l'autre. Les gens me donnèrent alors tant de coups que je crus qu'ils me tuaient. Quand ils se lassèrent, je regardai le braja**

---

21. « Trouver qui sont ces prisonniers ».

qui riait en m'observant. Il me dit de ne pas avoir peur. Je répliquai que je n'avais peur de rien, que je savais bien que je ne mourrais que quand Dieu le voudrait, mais que cela me pesait d'être venu porter un message au roi pour me voir maltraiter devant une personne aussi éminente que lui; d'autant plus que les Portugais l'avaient toujours considéré comme leur protecteur. Il ordonna de ne plus me faire de mal. Nous avons embarqué dans une petite almadie et nous avons aussitôt débarqué sur un talus, De l'autre côté de ce talus, à un tir d'arbalète, il y avait un grand fleuve qui avait l'air d'un lac sur lequel il y avait beaucoup de paraos* et d'almadies.* Il devait être deux heures du matin. Nous avons vogué pendant une lieue jusqu'à ce que nous arrivions à un endroit où nous avons débarqué. Nous avons suivi une rue. Je ne savais pas où l'on me menait jusqu'au moment où nous avons atteint une grande porte au delà de laquelle il y avait une esplanade. Je vis une foule de gens qui portaient des fagots de bambous allumés en guise de torches. Ils éclairaient un édifice tout en bois travaillé avec étoiles des d'or où s'avançait une véranda également ouvragée. C'est là que je fus conduit. Tout aussitôt je vis s'ouvir une petite porte que franchit le braja.* Avant qu'elle ne se referme, j'aperçus à l'intérieur, sur un lit brodé d'or, un personnage de vingt à trente ans entouré de très jolies femmes qui avaient l'air de le masser. La porte était à peine refermée que les gens qui étaient au dehors se mirent à jouer à passa-gonçalo* avec moi, à coups de poing et de bourrades. Un homme sortit bientôt de l'intérieur et l'on me prit, qui par les pieds, qui par les cheveux, et l'on me porta avec une telle brutalité que je crus que j'allais à la mort. On commençait à m'attacher à un poteau et à réunir beaucoup de bois lorsque le braja* arriva en compagnie d'un jeune homme. Ce dernier était vêtu d'un patola* à dessins — comme ceux de Vijayanagar — et coiffé d'un bonnet pointu comme les gens du Khorassan, tout couvert d'or, de rubis et autres pierreries enchâssées. Il tenait une chemise qui pouvait bien valoir deux vinténs.* Lorsqu'ils s'approchèrent de moi, le braja* me dit : « N'aie pas peur. Le roi te fait la grâce de te laisser retourner à ton navire. Vois cette grâce que le roi t'envoie par son page que voici. » Ils me revêtirent de la chemise et m'enveloppèrent d'un tissu, de telle sorte que j'avais l'air d'un âne bâté. Le braja* me*

*ramena ainsi au parao * d'où nous avions débarqué, en me disant de ne pas faire attention à ce que m'avaient fait ces gens du commun.*

98. *Je suis parti sur le champ. Nous avons navigué toute la nuit et nous sommes arrivés à Dagon au lever du jour. Là tout l'équipage sortit à terre pour manger et l'on porta aussi son repas au braja. * A peine avait-il fini de manger qu'il changea de parao. * Nous avons vogué tout le jour et la nuit sans trêve, sauf pour changer de parao * vers minuit. Au lever du jour, nous étions dans une assez belle rivière aux rives bordées de maisons. Nous y avons retrouvé la femme du braja * avec les gens et les paraos * dont j'ai parlé plus haut. Le braja * se transporta dans celui de sa femme, qui était presque aussi grand qu'une galée, avec une cabine extérieure couverte d'ôles et deux chambres à l'intérieur, toutes tendues de riches dais. J'ai longtemps observé ce parao * et j'ai vu qu'il portait deux faucons, une bombarde sur affût, beaucoup d'espingardiers, d'arcs et de flèches. Tous les autres paraos * étaient armés de la même manière, la plupart avec deux ou trois bombardes ainsi que des faucons. A l'heure du repas, le braja * m'envoya chercher. Je mangeai par peur de le contrarier plutôt que par envie. Aussitôt après, il fit chercher son fils adoptif, Somendra Indravala. Ils parlèrent entre eux de je ne sais quoi, puis le braja * m'appela et me dit de continuer ma route en compagnie de cet homme-là qui était son fils. Il m'affirma que ce qu'il déciderait serait fait et lui donna pour signe un anneau qu'il tira de son doigt; puis il me chargea de dire à notre chef d'escadre que le roi était très heureux de notre venue, mais que nous ne pourrions pénétrer à l'intérieur du pays que si nous laissions notre artillerie et nos armes à Çara; dans le cas contraire, il nous faudrait partir au plus tôt. Je ne dis rien de ce que j'en pensais de peur qu'il ne s'opposât à mon retour, car je ne voyais ni l'heure ni le jour où je serais sorti de là.*

99. *Nous partîmes sur un fleuve très grand et très beau mais qui n'était pas le même que celui par lequel j'étais allé chez le roi. On me promena dans divers cours d'eau, et je compris parfaitement que l'on agissait ainsi pour m'empêcher de reconnaître le pays. Nous sommes allés ainsi trois jours durant jusqu'à ce que nous débouchions dans un fleuve qui conduit à Cosmin. Nous l'avons traversé pour entrer dans la rivière de Çara, à quatre lieues de*

*nos navires. Mais on ne voulut pas m'y conduire sous prétexte que l'on devait s'amuser ce jour là. Le lendemain matin ils m'emmèneraient à bord des navires, puisque c'était la coutume de faire des honneurs aux ambassadeurs, il fallait que je reste pour les recevoir, ce qui me pesa fort. Je demeurai ainsi tout le jour, et la nuit même ils m'emmenèrent un garçon que je n'ai jamais revu. Le lendemain, ils firent tous mine d'en être fort marris et me dirent qu'ils allaient l'envoyer chercher. Connaissant leur méchanceté, je leur demandai la grâce de partir, en prétendant que cela m'était égal de le perdre. Nous partîmes avec les paraos * pour Maigire où le navire d'António de Brito était déjà arrivé. Etant monté à bord, je contai au capitaine tout ce que j'ai écrit plus haut. « Taisez-vous, me dit-il en riant, vous êtes bouleversé par la peur. » Il m'affirma que ce n'était rien et qu'on s'était moqué de moi. « Messire, lui dis-je, considérez ce que vous faites, car je dis la vérité. Voyez, tout est ici, par écrit, ainsi que je l'ai vu. A mon avis, vous ne devez pas vous fier à ces gens-là. » Il me dit en riant de me taire parce que c'était une grande honte.*

100. *Il pria aussitôt Jorge de Pina d'aller parlementer avec eux, parce qu'il était déjà allé à Pégou comme ambassadeur et qu'il y était connu. Quand nous fûmes à terre, les Pégouans manifestèrent beaucoup de plaisir à le voir. Et après quelques propos échangés sur ce qu'il fallait faire pour la paix, l'amitié et le bien des marchandises, ils me dirent de nous en aller sur le champ. Ils annoncèrent qu'ils reviendraient le lendemain matin pour apporter quelque chose au capitaine; ils voulaient aussi envoyer un message au braja. Après quoi nous prîmes congé et rentrâmes à bord. António de Brito m'ordonna aussitôt de retourner auprès du braja * afin de lui demander des paraos * pour mener les navires vers l'amont. Il me donna un homme pour m'accompagner, mais cela me pesait de me rendre à nouveau là-bas. Arrivés à la rivière, nous trouvâmes tous les paraos * à la barre, comme s'ils veillaient. L'on nous dit de nous en retourner parce que l'on avait déjà reçu le message du braja *, ce qui m'a fort réjoui. En regagnant l'escadre, nous avons vu le bateau qui veillait au large envoyer la misaine du grand hunier, ce qui était le signal convenu de l'arrivée d'Ali Agha. Les hommes se sont armés à l'instant et nous sommes entrés dans la chaloupe. Nous avons vu la fuste mettre à la voile. Nous en avons fait autant, ainsi que l'autre bateau, et nous l'avons poursuivie en allant en travers d'elle par le haut des bas-fonds. Comme*

nous commencions à perdre le bateau de vue, qu'il était tard et que la fuste était hors d'atteinte, nous avons pris le chemin du retour. Mais nous avons été deux jours sans pouvoir rejoindre l'escadre.

101. *Après cet incident, les gens du pays venaient à nos navires avec de grandes musiques. António de Brito et Diogo Pereira avec tous leurs gens montaient dans leurs paraos *; de part et d'autre ce n'étaient que réjouissances; à tel point qu'il vint méchamment à l'idée des Pégouans d'emmener António de Brito et tous ceux qui étaient dans les paraos. * Dès que nous les devinâmes (encore que ce ne fut pas complètement, ce fut par une appréhension que nous ressentîmes), en gens astucieux ils dissimulèrent. Ils nous invitèrent à mettre à la voile à la remorque de leurs paraos. * Nous allâmes ainsi jusque devant Çara. Au moment de nous séparer des paraos, * les Pégouans invitèrent António de Brito à dîner à terre le lendemain pour l'honorer. Ils voulaient aussi assurer la sécurité de leurs gens car ils étaient très méfiants. António de Brito accepta en disant que nous étions les serviteurs du roi de Pégou et que nous ne désirions rien d'autre que de le servir et d'être agréables aux gens du pays. Ils s'en allèrent sur ces paroles.*

102. *Lorsqu'ils vinrent le lendemain pour chercher António de Brito, celui-ci était sur ses gardes et avait déjà jugé que ce serait mal faire que de se rendre à terre. Il les congédia en prétextant un malaise; mais ils le pressèrent, puisqu'il ne pouvait venir, d'envoyer quelques personnes honorables pour que l'on ne dise pas que l'on s'était mis en frais pour rien. António de Brito enjoignit alors à Nuno Pereira et à Tristão de Pina d'aller à terre pour tenir compagnie aux seigneurs du pays. Ils montèrent dans les paraos * avec João Barradas, domestique de Diogo Pereira, et ils se rendirent ainsi à terre.*

103. *Ils ne sont jamais revenus,*[22] *non plus que les six ou sept matelots et mousses qui étaient allés chercher de l'eau et du bois dans le canot. Nous les avons attendus toute la journée et jusqu'au lendemain matin. Quand nous avons vu qu'ils ne revenaient pas, et qu'ils n'avaient envoyé aucun message, António de*

22. « Hommes capturés à Pégou ».

*Brito m'ordonna d'aller à terre dans une almadie * qui était à bord et qui appartenait à Diogo Pereira, pour m'enquérir des hommes et savoir pourquoi ils ne revenaient pas. Je répondis que cela me paraissait de mauvais augure et que je n'avais pas à me rendre à terre sans une chaloupe pour me couvrir; que je ne voulais pas aller à la mort car je n'étais pas payé pour cela, ni par le Roi ni par lui-même; que rien ne m'obligeait à parler plus que je ne voulais bien le faire pour son service. Après beaucoup de palabres, Diogo Pereira dit que j'avais bien parlé et que si l'on avait fait dès le début ce que j'avais dit, les choses qui étaient engagées maintenant ne seraient pas arrivées. Il ajouta qu'il voulait aller avec moi à terre, dans sa propre chaloupe et qu'il me protégerait.*

104. *Il fit mettre des armes dans la chaloupe avec des gens bien équipés et me fit monter dans l'almadie. * Nous allâmes jusqu'à la grande estacade qui est à l'embouchure du fleuve. La chaloupe s'amarra et j'allai avec l'almadie * jusqu'à une autre estacade qui se trouvait en amont. Aussitôt vinrent à moi un grand nombre de gens et parmi eux un homme qui parlait persan. Je lui demandai ce qu'il était advenu des Portugais qui étaient venus là se divertir, et ce qu'étaient devenus ceux du canot. On me répondit qu'ils étaient en train de déjeuner et qu'ils m'attendaient parce qu'il y avait un présent pour les capitaines que l'on ne savait comment le présenter et qu'il fallait que j'aille leur expliquer comment cela devait se faire. Je déclarai que je n'irais à terre que si l'on me montrait ces Portugais. Cependant, j'avais aperçu à travers un bois un groupe d'indigènes qui transportaient des bombardes et allaient les installer en face de notre chaloupe. Certains portaient aussi des almadies * et allaient les mettre à l'eau au-delà d'où j'étais pour me prendre à revers. Je me repliai alors, en les éloignant à coups de flèches avec un arc que je portais.*

105. *Nous revînmes alors à bord du navire d'António de Brito et je lui racontai tout ce que j'avais vu. Il me répondit que j'étais plus juif qu'un lièvre qui prend une borne pour cent cavaliers en armes. Sur quoi Diogo Pereira commença de discuter, en disant que quand on envoyait un homme dans des endroits pareils, on devait le croire ou ne pas l'y envoyer. Finalement, António de Brito lui redemanda la grâce de bien vouloir retourner là-bas avec moi, en disant que ce serait mieux d'aller dans l'almadie. * Il fallait bien nous assurer de ce qu'il nous avait semblé de*

ces gens, et aussi observer le débarcadère afin de pouvoir faire une sortie à terre si cela était nécessaire. La chaloupe ayant été amarrée à l'estacade comme auparavant, je longeai la rive en almadie et je vis Ali Agha en compagnie de trois ou quatre Roumes avec leurs espingardes. Je vis aussi un indigène qui courait avec une mèche allumée pour mettre l'artillerie à feu. Je m'éloignai en criant à ceux de la chaloupe de manœuvrer en la mettant proue en terre parce qu'on allait leur tirer dessus. Le bateau changea de cap, si bien qu'une charge de quinze coups tirés l'un après l'autre ne lui fit aucun mal. Grâce à Dieu en effet, les bombardes avaient été pointées lors du premier mouillage du bateau, quand la marée était haute. Le temps d'aller et de revenir, la marée avait baissé. Les tirs furent trop hauts, à l'exception d'un seul qui donna dans la poupe mais ne fit rien de plus que de briser le bordage. En nous retournant, nous vîmes fondre sur nous une cinquantaine de lancharas* pour prendre la chaloupe à l'abordage. Les hommes commençèrent alors à s'armer et la chaloupe de l'autre navire arriva. L'ennemi s'est alors replié dans la rivière et nous avons regagné notre navire qui a aussitôt largué ses amarres. Nous avons mouillé à l'île de Maigire pour prendre l'eau qui nous manquait. Nous y avons trouvé un bassin plein de chiens crevés que nous avons tirés dehors; après quoi nous avons puisé de l'eau toute la nuit. Le lendemain, une multitude de paraos* se sont approchés pour nous combattre et nous empêcher de prendre de l'eau, comme ils le firent en fait. C'est pourquoi nous avons aussitôt appareillé dans l'intention d'aller à Pasai. Toutefois [comme] nous n'avions pas trouvé les vents favorables, on décida en conseil d'aller vendre les tissus à Tenasserim. Et comme personne, dans l'escadre, ne connaissait le port, nous avons pris un pilote maure pour nous y conduire. Nous avons changé de cap en direction de Tenasserim.*

106. *Tout en allant notre chemin, nous avons rencontré deux natas* de Pégou qui venaient des îles Andaman et se rendaient à Martaban avec une cargaison de coquillages et de poisson séché. Nous les avons saisies, mais lorsqu'António de Brito a su qu'elles étaient de Pégou, il leur a confié des présents et une lettre pour le roi. Il lui demandait la grâce de considérer l'amitié qu'il avait établie avec le Roi notre Sire et le priait de ne pas vouloir la briser sans raison; il lui demandait de lui renvoyer les hommes retenus dans son pays par perfidie, puisqu'on les avait conviés à*

*s'amuser à terre et qu'il ne pouvait savoir la cause pour laquelle cela avait été accompli. Les natas * reprirent leur chemin et nous le nôtre pour Tenasserim dont je vais parler; encore que ma relation ne sera pas parfaite, parce que je n'en ai pas aussi bonne mémoire que du reste.*

107. *Arrivés à Tenasserim, nous avons mouillé au large du port. Aussitôt, une almadie * est venue à nous pour savoir qui nous étions et ce que nous voulions. António de Brito a dit que nous étions Portugais, vassaux du roi de Portugal et que nos navires, qui lui appartenaient, étaient chargés de tissus; que nous venions pour les vendre afin d'enrichir le pays du roi de Siam parce qu'il était un grand ami du nôtre; que le Roi notre Sire nous avait commandé de faire tout ce que le roi de Siam ordonnerait et que nous étions tous prêts à agir ainsi, et nous étions venus dans cette intention.*

108. *Nous sommes restés là trois jours sans que personne ne vienne. Enfin le pilote maure nous dit d'entrer à l'intérieur. Nous allâmes auparavant en reconnaissance dans les chaloupes vers la ville pour parler au Gouverneur, lequel ne voulut pas se déranger et envoya un sien frère. António de Brito dit à ce dernier qu'il voulait entrer dans le port parce qu'il craignait qu'un ouragan ne jette à la côte l'un de nos navires. On lui répondit qu'il fallait attendre un message du roi de Tenasserim. Nous avons regagné notre bord, et nous sommes entrés dans le port le lendemain. Nous avons jeté l'ancre en face de la localité, nous avons cargué nos voiles et couvert nos navires comme pour hiverner sept ou huit mois. Puis nous sommes sortis à terre pour acheter des vivres. Enfin, nous avons installé un comptoir et nous avons commencé à faire un peu de marchandise. Mais comme c'était l'hiver et que les négociants étaient à Sarnau — une cité où réside le roi, qui est située à deux cents lieues à l'intérieur des terres — nous n'avons pas pu finir nos affaires. C'est pourquoi António de Brito s'en est allé au Bengale. Diogo Pereira est resté pour en faire d'autres.*

109. *Dès le départ d'António de Brito, un champana * est arrivé au port. C'était celui d'un navire de Maures que D. André avait pris sur le chemin de Pasai.* [23] *Cent quatre-vingt-dix hommes*

---

23. « Champana * pris par D. André ».

le montaient. Ces Maures étaient des marchands coutumiers du port, très connus des gens du pays. Ils ont commencé à monter ces gens contre nous, mais Diogo Pereira a coupé court à cette agitation en distribuant force présents. Cependant, les marchands revenaient et nous commençâmes à traiter quelques affaires. Mais tous n'étaient pas arrivés et il nous restait encore quelques tissus à vendre quand il nous fallut partir pour ne pas manquer la mousson. Nous avons quitté Tenasserim le 25 février.

110. *Ce pays est très vert, avec de grands arbres et de grands cours d'eau. Il y a des vivres à foison, des viandes, des poissons, du riz, beaucoup de fruits, mais pas de blé. On y trouve toutes sortes de marchandises : or et argent, étain, plomb, benjoin, laque, soie blanche et grège, beaucoup de calambac et du bois d'aloès très fin; le tout à des prix qui permettent de revendre dans d'autres contrées trois ou quatre fois plus cher; et quand les affaires sont mauvaises, on se contente du double.*

111. *Nous sommes partis de Tenasserim au jour que j'ai dit. Nous avons trouvé pour Gouverneur D. Duarte de Meneses dont j'ai peu de miracles à conter.* [24]

24. « D. Duarte de Meneses, gouverneur ».

[ENGLISH VERSION] *

A record of the events which took place when António de Brito and Diogo Pereira travelled with us to Bengal, Tenasserim and Pegu. [1]

1. *Charged with a mission for the Sultan we left Chittagong on 13 October 1521. We were given horses for our journey to Aluia which lies 6 leagues from there.* [2] *We arrived in Aluia at one o'clock in the morning and found our clothes, which had been forwarded by sea waiting for us. We were given accommodation in the best shanties in the area, all the houses being of this type. We stayed there two weeks meeting nobody with whom we could talk. To amuse ourselves, however, we did make several trips to the surrounding country where we saw what I shall now relate :*

2. *Aluia is situated along a river, the mouth of which stretches for two leagues. Many rowing boats and cargo vessels come here to take shelter : when the tide is low they are grounded, but when it comes in the water rises so high that a ship carrying 300 tons would stay afloat. The area is very green and is covered in trees bearing fruits quite different from ours; the ground is used for the cultivation of rice and sugar cane.*

3. *When the two weeks had passed a eunuch called Alla (Malik * in his country) arrived with seven well equipped boats*

---

* The notes of the English version have been selected and limited to the annotations written *alia manu* in the margins of the original text.

1. « This António de Brito was from Estremoz, married the sister of Diogo Pereira fidalgo. It seems that they reached Bengal in November ».

2. « 13 october 1521 ». « Aluya »; « Arula which is a bay ».

to carry us. They were rowing boats similar to brigantines. The following day we set off for the place in which the king lives — one hundred and forty five leagues from Aluia, forty five of which are covered by sea between the coast and a number of islands and sand banks which were as much under the water as above it.[3] *Some of these places were formerly populated but as a result of powerful hurricanes and strong currents most of them have been drowned.*

4. *We left Aluia as the tide was coming in and in fact the current was so strong that, carried on the waves and with oars working at full stretch our well equipped boats were stranded on a sand bank one and a half leagues in circumference which we had located two leagues from our bows. It was then already under 4 or 5 fathoms of water in certain places but in others the boats touched it. As a result three of them ran aground and then sank as the current took the sand from underneath them. One hundred and thirty five people perished and the boats were torn to pieces. We arrived on Jogdiah after sundown.*

5. *Jogdiah is an island nine or ten leagues from Aluia.*[4] *We stayed there all night and the whole of the next day until the 8 o'clock tide. Before nightfall we arrived on another island called Gacalla. On our journey we saw two small islands covered in trees and others with nothing but sand. We asked what country this was and were told that the islands had once been inhabited but that heavy storms and strong currents had engulfed them all. Since that time, these islands have remained as they are.*

6. *Because of the bad weather and the eunuch Alla Malik's indisposition we were detained on Gacalla for three days during which time we were free to go ashore and saw there a great mystery of God : a man whose arm had no elbow and whose withered forearm had a nail at the end of it. With this finger he managed to fasten a bundle of firewood. We also saw some of the fabrics which are produced there; I shall not detail the types or prices as this is not necessary. At the end of the three days we were already back on board our boats when our departure was again*

---

3. « Way 145 ».
4. « Zogidia, aliter Jugudia ».

*deferred because of Pero Tavares who felt so ill that we feared he might die. Thanks be to God we found a parao * to take him to Chittagong for the sum of eleven tangas * which Gonçalo Tavares paid. His departure made us very anxious as we did not know if he would arrive safely.*

7. *We continued our journey along the coast. The sun had almost set when three pirate boats pounced on us. We had seven. On seeing them approach our oarsmen took flight, leaving us trapped. It was Our Lord's wish that we should escape from our aggressors for we reached land before they could catch up with us. The place where we landed is called Meamgar. It is a very green island, where very fine fabrics can be found. It is approximately three leagues long and two and a half leagues wide. The inhabitants are all common people and do not carry arms. In order to evade the coastal pirates, our clothes were despatched on the backs of native bearers and the empty boats sailed round to the other side of the island where we rejoined them. From here we set off for the river which leads to the place where the Sultan lives.*

8. *Between Meamgar and this river we saw two very big, prettily wooded islands on which, we were told, there are many wild elephants but no inhabitants. Before reaching the end of this river we came across pirates who were cooking on land. Their four paraos * were full of [fire-] scorched bamboo canes which had been trimmed as lances. These were the best weapons they had.*

9. *Our first night up stream was spent under a tree as there was nowhere to stay. We carried on like this for the next few days passing, on both banks of the river, small villages in which not a single side arm could have been found. There are a number of sugar plantations here producing a very fine sugar which costs nothing. Having travelled up river for five days we arrived, after nightfall, in a town called Noamaluco. We slept on board. When we disembarked the following day an officer (meirinho *) came to offer us accommodation. We were shown a stable covered in straw, open to the elements and in which the manure came up to our knees, as it was used to shelter cattle at night. We told them that they could keep lodgings such as these and that men of the sea like us preferred to sleep on board our boats. The message was transmitted to the Governer of the town who was called Ahbar*

Khan and who immediately provided us with more suitable accommodation. Then he called for us and I went at once to see what he wanted.

10. *When I arrived at his door I saw 300 litters arranged around his residence one side of which was protected by a wall made of pisé and a big ditch filled with water. The first door was guarded by eight men, each with a dagger at his belt and a big bamboo stick in his hand. The second surrounding wall was strengthened with bricks and built a little like ours; the door was guarded by twenty men. There were many people inside. On the other side of this door there was an audience room with one brick wall.*

11. *When I arrived before the Governor I greeted him in keeping with the local custom — hand on knees and head lowered as far as possible — and then asked what he wanted from us. He replied that he had called for me to find out what we wanted and what we had brought him by way of a gift. I told him that we had nothing other than what we had given him in Chittagong. He asked me if I knew that he was the king of this land and that he had the power of life or death over me. I said that I was fully aware of this but that in our case his only power was to accord us his favour because the Sultan should wish it. I added that a person of his importance should refrain from talking like this since he should above all else show his nobility and what he had said was not the language of great noblemen; the more powerful they are the more humble and virtuous they should be towards foreigners. On the strength of his good reputation all such foreigners would be pleased to come to his country. The Governor started to laugh and embraced me, saying that I was right, that he would henceforth behave accordingly and that I would witness this for myself. He offered me some fruits of the country, two neutered billygoats and many hens asking me to forgive him. Then he sent me away and I returned to Gonçalo Tavares. Twenty days passed at the end of which I returned to see the Governor. I asked that we be granted leave because we were losing time and our ships ran the risk of missing the monsoon for the return journey; we had not expected to be treated like this by a prince as great and powerful as the Sultan of Bengal. He replied that « the more angry I became the worse things would be ». Then he retired to his*

rooms leaving me there. On my way back to where we were staying I met one of Cristóvão Jusarte's men. I asked for news of his master and whether they had received authorisation to go and see the Sultan. While we were talking we arrived where Cristóvão Jusarte was. After our usual greetings he asked me why we had come. He said that we were deluding ourselves and that he would « spoil everything » if we did no comply with his demands. To this I replied « Sir Cristóvão Jusarte, we have not come here to load or to unload goods but to serve the King whose vassals we are. A noble fidalgo like yourself, whose competence is well known, and a man of honour and experience such as Gonçalo Tavares should both know how best to serve the King; nothing less is expected from people like you. And this, Sir, I say because I know that Gonçalo Tavares wants nothing more than to please you in all things, especially when these things are important in serving the King whose vassals we are. You would both deserve to be heavily punished if you were to do anything else. » With these words I left.

12. *When I returned to Gonçalo Tavares I told him all that had happened with Cristóvão Jusarte, keeping back anything I thought might provoke a scandal, for in such circumstances it is better to allay wrath rather than excite it. Gonçalo Tavares asked me to return to Cristóvão Jusarte with certain letters from Rafael Perestrelo and Duarte Rodrigues that he had for him and to ask his forgiveness for not having come himself, but he had been exhausted by the journey and was also suffering from a touch of colic; he would go and see him as soon as he felt better in order to reach an understanding with him. He hoped that Cristóvão Jusarte did not imagine anything else because his only concern was to carry out his duty.*

13. *When I arrived at Cristóvão Jusarte's house I gave him the letters and said to him : « Sir, Gonçalo Tavares kisses your hands and asks that you kindly forgive him for not coming. He is feeling unwell and will come and talk to you as soon as he is feeling better so that you can both agree on how best to accomplish this mission in the service of the King our Lord. »*

14. *Cristóvão Jusarte read the letters and when he came to the one from António de Brito he let out a cry : « What a poor man this Rafael Perestrelo is, striking his colours letting António de*

Brito take over — I would never have consented to such a thing. » He made such unpleasant remarks not to be written whilst talking that I wanted to leave so as not to hear any more. He asked me to tell Gonçalo Tavares not to talk to the Governor nor to anyone before seeing him.

15. *The following day we went to talk with the Governor who asked to see the present we had brought for the Sultan of Bengal. When he had seen it he told us to take it away and gave us two goats for our provisions. Outside the palace Gonçalo Tavares asked me to take him to Cristóvão Jusartes home. Having greeted each other in the correct manner the two of them retired to a room where they talked about various matters. During their conversation I heard Gonçalo Tavares saying this His Grace should know that he had not undertaken the journey on his own initiative but to please António de Brito who had offered twelve cruzados * from his own pocket to whoever went [to Gaur] in his place; that he himself had only done it to keep his dignity from shame towards António de Brito and that he would gain neither honour nor profit from this adventure, only the satisfaction of having pleased António de Brito and serving the King.*[6] *He begged Cristóvão Jusarte to consider the importance of peace with Bengal to the service of the King our Lord so that provisions could be supplied to Malacca and Pasai — which had such need of them — and let us see what could be the best solution arrived at. We must come to an agreement in the service of the King without any difference between us being suspected by the local people who would thus be prevented from ridiculing and discrediting us. With this we left and went to our lodgings.*

16. *On our way back we met a gromale * of the Sultan. We asked him if he would grant us his permission to depart as soon as possible for the royal residence. We knew that this dignitary had been sent to call back to Court the Governor of Noamaluco who was suspected of wanting to escape. And the king made out him to swear on his laws that he should write truly everthing that he may see or know about us, good or evil. He had also come to enquire about us since the Sultan had been warned about us by this same Governor who had written that we were treacherous*

5. « It seem sthat António de Brito sent any embassy to the King of Bengal through Gonçalo Tavares ».

robbers who had come to spy on the country before conquering it. It was to find out the truth that the Sultan had sent this gromale * *— a nobleman whom he had honoured with his confidence. The gromale* * *told us he would do all he could for us and that he had given the Governor some days to sort out his affairs. He added that if the latter had not granted us the honours that we deserved we should not take offence because the Sultan would grant us his favour. We parted company with these words.*

17. *The following day the corregedor* * *asked us to bring to him the present we had brought for the Sultan so that it would be protected from the brigands, of which there were many in the country, and from any misadventures which might occur, all of which would anger the Sultan. I replied that the present should finish with us and we with it and that we had a bad opinion of a country in which such a great nobleman as he could say that there was conflicts within the Sultan's own country. I told him that there was little hope of us receiving any benefit form a State whose monarch was not powerful enough to defend himself against his own subjects. As for the theft, I was responsible for the goods, and was prepared to protect then standing firm in the doorway stabbed with knives, since without his order nobody would be brave enough or powerful enough [to do it]. However, if he really wanted to keep the present with him, we would give it to him with no such fears. The gromale,* * *who took part in this discussion, said to the Governor that he was wrong to be displeased, given that we were Portuguese and that, among other things, we were going to see the Sultan. The latter had already been warned against him and what the Portuguese might say could really harm him. Moreover, it was the practice of great noblemen to treat ambassadors with respect.*

18. *I took my leave and went back to tell Gonçalo Tavares everything. He immediately got dressed and went to see the Governor to whom he handed over the present asking him the grace of having it put in safe keeping for his peace of mind and assuring the Governor of his wish to please him in every way. The Governor thanked him profusely saying that he expected no less from a person such as himself. He promised to commend him to the Sultan for the success of his mission. Gonçalo Tavares thanked him and we returned to our lodgings.*

19. *We waited for two weeks to be allowed to take leave and from time to time went into the town to relieve the boredom and to see what went on there.*

20. *The ground is rich in everything although the waters are bad because the area is entirely covered in swampland* [6]. *Very long crescent shaped lakes stretch between the palm groves, and all along the shores of these lakes there are houses whose doors open onto the water. It is in this water that the people wash themselves which is why the houses and the water are unhealthy.*

21. *There is an abundance of black and white fabric to be found here and a large number of shops. The pieces of black cloth measure twelve cubits by five, the beatilhas * eight cubits by four and a half. These are woven checks with a band of silk the width of a hand at each end. They are in plentiful supply and are extremely varied as are the cotton fabrics from which drapes are made. Like the butter and white sugar all these goods are very inexpensive. The ser * (that is two Portuguese arratéis *) is worth ..... pones * which are equal to 84 cauris. * Three thousand cauris * are worth one larin. **

22. *Finally, after fifteen days we embarked, but we were unable to depart for three days at the end of which Gonçalo Tavares sent me to see the Governor. I told him that it was most impertinent to detain ambassadors boarded in almadies * like convicts and that he should see fit either to allow us to depart or to take lodgings on shore. The Governor who was in an extremely bad mood, declared that we were dogs who were never satisfied. I returned to the boats without replying and the Governor, seeing that I was angry, gave the order for us to depart. We were taken a league and a half from there, up a narrow branch of the river covered with high reeds and infested with mosquitoes which were so numerous that we did not know which way to turn. We had nothing to eat and asked the natives to take us away from there. They replied that we must wait for the Governor who would be arriving in eight days time. In desperation we cast off the paraos * whereupon all the natives threw themselves into the water and*

---

6. « The causes of diseases in the country and bad water ».

we had to take the oars. We crossed to the other side of the river, but the force of the current prevented us from going any further. We moored our boats close to the riverside farms. The following day Cristóvão Jusarte despatched a messenger by land to request of the Sultan that he be allowed the honour of an audience as soon as possible. I will disclose later what happened to this man.

23. *The natives, who had stayed on the other side of the river, went to tell everything to the Governor who ordered that the feet and hands of those responsible be tied and that they be questioned as to why they had let the Portuguese get away when they should have bound our feet and hands and thrown us to the oars.*

24. *Finally he ordered them to return to the boats and to continue the journey with us but not to go more than two leagues per day until he joined us. Consequently we travelled no more than eighteen leagues in ten days.*

25. *For fear of being too wordy I shall not relate all we saw along the river. Large ships sail here. They have round sterns like ours, and prows resembling those of the latin caravels. They have no masts and are all covered to protect them from the rain. Their helms also resemble those of the latin caravels. They are very large at the bottom and can handle shallow water. They carry rice in bulk and some are big enough to transport a thousand candils.* * *They are towed in the following manner :*

26. *Linking the ship to the land is a cable across boats which branches off into as many cords as there are men needed to do the towing. Each man pulls one cord. Seven or eight men are employed to lift these cords over any obstacles encountered or to guide those connected to the prow. As with our carracks these boats have decks and a superstructure from which seven or eight men equipped with bamboo sticks six or seven fathoms long, attempt to control the boat when it veers towards land. The bamboo sticks are turned in slots as the water flow is too strong for them to be held in the hand alone. When these boats run aground they shatter into a thousand pieces as their float boards are very fragile and have no links to hold them together.*[7]

---

7. « Manner of the ships sailing on the Ganges ».

27. *The river is approximately as wide as the Tagus between Almada and Lisbon.*[8] *In parts there are sand banks in the middle. The water presses down on the river bed which becomes so eroded that a boat passing right alongside the bank will not touch the bottom at five or six fathoms. If accidentally these muddy banks are knocked into, the people in the boats can be suffocated by the large pieces of earth which break off. Sand actually covers the mud and the accident occurs when the latter is ripped off by the current. This is what we have seen on the river.*

28. *We arrived at a place called Meinatepur where we waited for three days because we were told that the Governor would come. It was then that Cristóvão Jusarte left the boat to go by land [to Gaur] with his clothes. All the natives swooped down upon him and there was a great uproar, then the Governor arrived. He sent people out to look for him and said that if he did not return both he and his men would be brought back with their hands and feet bound since they were mad to go swaggering through foreign country. Cristóvão Jusarte then reappeared and the following day we left. We travelled to Moulana Danga where we spent the night and were offered on board a quantity of silk at a low price. The country is rich in iron which is worth three pardaos * the bahar. * And then we left. After three days' sailing, we arrived in Gaur at sunset. We saw many paraos * of varied shapes on the river. Amongst them, I saw one hundred and thirty with gilt stitching, and when I asked who owned these paraos * I was told that they belonged to the Sultan for his private use.*[9]

29. *We saw there a ship brought by the Governor of Sonargaon for the service of the Sultan. The stern was round and had cabins embroidered in gold. In the centre was a pinnacle which had a thousand gilt and blue figures carved into it. The entire ship was adorned with gilt galleries; and below there were mouldings which resembled that of a galleon and above which two hundred oars were in motion. With its stempost the prow looked like that of a caravel. Any part of the bodywork which was not gilded was painted in various colours.*

---

8. « Wide and depth of Ganges river ».
9. « Paraos* of the king-Garel-Guilded ship ».

30. *On the night of our arrival the Governor ordered that we stay in his house until the time of the royal audience and afterwards, if we had rather to do not, we could look for other lodgings. Gonçalo Tavares said that he would be happy to accept his proposal and to do anything else that he wished, but when Cristóvão Jusarte discovered that we were all to be lodged at the residence of the Governor he declared that he would not cohabit with « those Chistians ». He thereatened to return to his ship without talking to the Sultan if he was obliged to do this. The Governor asked in amazement if the Portuguese were all vassals of the same Lord. I replied that we were all there to serve the King our Lord whose vassals we are and that if this man spoke this ways it was because he did not like us and not because he was not the vassal of the King. His Lordship was aware that were always differences between the vassals of great monarchs on private matters and his Lordship should not understand these words as those of a bad and unexperienced servant but should treat us in a way befitting a person of his rank.*

31. *The following day, I went to look for the Portuguese messenger whom Cristóvão Jusarte had sent [to Gaur] by land. He reached the court and took lodgings with Martim de Lucena without seeing the Sultan and talking to him. He was dying of fever.*

32. *That same day I met Martim de Lucena whom I did not initially recognise in his Moorish costume. He had a moustache but his hair and beard were shaved. He wore a pointed bonnet and turban on his head and looked more like Mohammed than the mummy of him. When I was told he was Portuguese I approached him; he was plodding along on a nag and stopped when I called him. He looked happy to see me. On behalf of Gonçalo Tavares I asked him to be kind enough to initiate him in the customs and habits of the country that he knew so well by virtue of living there. He claimed he had something to do before carrying out anything wanted. And I left him. When I passed the residence of Cristóvão Jusarte I saw him go inside but I was unable to find out what happened between them.*

33. *On the evening of the day in question the Governor summoned me and asked me to advise Gonçalo Tavares to prepare himself for the royal audience for the following day. He wanted to present us all together as we were all vassals of the same lord.*

34. *The next morning I went to see the Governor to ask if we were to be received by the Sultan. He replied that the latter wanted us to go and see him separately; that today was the turn of Cristóvão Jusarte and the following day it would be our turn. In the meantime we should stand by in readiness. Before leaving the residence of the Governor I learned that Cristóvão Jusarte had succeeded in being the first to get an audience with the Sultan and that he had bought this favour with several cubits of velvet and scarlet cloth as well as some pieces of damask. So it was to be, but he was put in a mosque where he waited for a call form the Sultan. He had to return home at sunset without being received by him.*

35. *On the same day, I was on my way to look for the armourer who was going to polish the arms and the sword we had brought for the Sultan when I met Martim de Lucena and asked if he would visit Gonçalo Tavares. He replied that he was indebted neither of him, D. Pedro nor the king of Portugal and that he was in need of nobody. I said that these words were not worthy of him which his response was that if anybody needed him they should take the trouble of going to see him at home. He went on to say other things which I will not report as they were in poor taste.*

36. *The following morning, while I was out doing some errands I passed Cristóvão Jusarte who was on his way to present his embassy to the Sultan and to talk with him.*

37. *I returned with the armourer who made an excellent job of polishing the arms which could not have looked better. We spent the day in preparation as we were told. At dawn the next day the Governor asked if we were ready to go to talk to the Sultan as in fact we were. He had us escorted by beetween ten and twenty dignatries to the gate of the royal palace where we found him, surrounded by many noblemen and great lords, waiting for us.*

38. *We saw a crowd of armed men carrying banners which had mottos on them. Each one took care of his own. High above the others, and carried on a tall pole, was a white and blue taffeta standard studded with gilt stars in the centre.*[10] *At the top was a*

---

10. « Flag of the king of Bengal. See the weapons ».

*golden half-moon measuring four spans from point to point and two spans high above which was a golden cup holding a golden staff and a white and red taffeta flag. This enormous standard was guarded by three hundred bare-chested lascars * in loin cloths who carried swords and round shields. The archers were as many in number. Their shields were painted white and red and each had in the centre a golden lion rampant with black claws; in its left paw it carried a half-world which was crossed by its claws, and in its right paw a sword covered in blood.*

39. *Across the first palace gate, from the corner of the wall to a nearby mosque, hung a huge chain as wide as the body of a man at its centre. On the palace side this chain marked off an esplanade access to which is forbidden to all horses and palanquins which do not have permission of dignity.*

40. *When we arrived before the first gate we were received by the Sultan's principal guard to whom the Governor had entrusted us. Then we were all searched, even in our hair, to check that we were not carrying arms. While the others were being searched I looked around me to see what there was to describe. I saw what I tell below.*

41. *The said gate had two arched towers each bearing four turrets. Three of them were arranged in a triangle around the largest which was mounted with a golden sphere as large as a cooking pot with a golden or gilt staff bearing mottos similar to those of the great standard I described above. Coming out of these spheres were two gilded horns the ends of which were covered with small white and red flags. An so we were taken along to the second gate.*

42. *We arrived before the second gate and were searched as we had been at the first. We passed through nine such gates and were searched each time. Beyond the last gate we saw an esplanade as vast as one and a half arena and which seemed to be wider than it was long. Twelve horsemen were playing polo there. At one end there was a large platform mounted on thick sandal-wood supports. The roof supports were thinner and were covered in carvings of foliage and small gilded birds. The gilt ceiling was also carved and depicted the moon, the sun and a host of stars, all gilded.*

43. *We arrived before the Sultan. He was seated on a large gilt sofa covered with different sized cushions, all of which were embedded with a smattering of precious stones and small pearls. We greeted him according to the custom of the country — hands crossed on our chests and heads as low as possible. The Sultan honoured us very much by sitting up on his sofa and smiling at us. We then showed him the arms we had brought him : breast-plates with white corduan leather, with gilt collars and studs, a helmet, a chin-piece, shoulder plates and thigh pieces garnished with gold; a sword with silver handles and pommel, a golden hilt and sheath tip and a black velvet sheath; a very good lance with a sharp blade and an antelope shield.*

44. *Finally we presented a grey turle-dove horse which the Sultan immediately ordered to be ridden. When it had been well paraded the Sultan seemed extremely satisfied as it was so fine and well trained. We were then escorted by some of the lords to a room underneath the platform where we were dressed in robes of honour made in brocade and had turbans placed on our heads. With these robes worn over our own clothes and belted around the waist we looked like badly packed mules and when the Sultan saw us coming attired in such an awful manner he began to laugh and asked his courtiers how they thought the Portuguese looked dressed like this. Displeased with this joking, I pretended not to take any notice and began to observe the pomp of the Court. I counted some four hundred guardsmen on the platform, all sons of counts and dukes, the highest noblemen in the country. All carried daggers and round shields embellished with gold and silver. Each one held an assagai which had a silver hook and handle. They were dressed in brocade and very fine silk.*

45. *The Sultan asked me if we were tired after our journey. I replied that merely to be in the presence of His Highness was a relief to us and gave us the hope of some recompense on the part of the King our Lord. The Sultan then invited us to go and rest, giving us his assurance that he would reply to the letters we had brought and would grant us leave as soon as possible. And we said farewell and returned home. As we were already somewhat relaxed I was able to observe everything at leisure. I saw that the gates through which we had passed were each guarded by one hundred and fifty eunuchs who were armed with the*

weapons I have already mentioned; but one who carried a tall bamboo stick decorated with two silver balls and white and red trimmings, was obeyed by the others. Once we had passed through all the gates, people were with us until we got back to our lodgings, begging any gift, because the Sultan had granted us his favour. They squeezed twenty-five cruzados out of us and even then they were not happy, and so they left us. Forty five days then passed with no sign that the Sultan was in any way anxious to know whether we were dead or alive or worried about our level of supplies.

46. *During this time, while nothing was happening, I went into the town on several occasions to investigate the local customs. The town is very big, stretching for four leagues along the river and, it is said, extending so far inland that houses are still found beyond six leagues.* [11] *Although I did not go that far I saw that the country was very green and wooded and had extensive sugar plantations. Rape, cabbages and a wide variety of the country's fruits are also to be found here. The town is situated on a large plain which is flat like the whole of the surrounding area. The streets and lanes are paved with brick like the Lisbon New Street. The market is everywhere and everything — food and other goods alike — is in plentiful supply and very cheap. The streets and cross-lanes are so full of people that is impossible to move and it has reached the point where the high noblemen have taken to being preceded along the road to the palace by men carrying bamboo sticks to push people out of the way. If they did not do this they would be unable to get through without many people being killed under the feet of the horses and elephants which are numerous in the country.*

47. *Most of the people are so poor that they have nothing to eat or wear. They dress in rags of cotton waste and other matting fabrics. On winter mornings the streets are full of dead bodies.* [12] *From November to March the country is so cold that the only people who can survive are those who can afford to buy wood and make big fires as we do in Portugal.*

---

11. « Size of the town and things in it ».
12. « Bad weather of the country ».

48. *I asked some Persian and Arab merchants I met there what were the customs and resources of the country. They told me that the kingdom was formerly Hindu, until the day when a ship from Aden carrying four hundred armed men arrived in the port of Chittagong (where we had left our carracks). It belonged to the young Arab who commanded it. He went about the business he had on land and that of the merchants and then sent his ship back to Aden, from where he was a native, giving the order that two ships should return on the next monsoon carrying as many armed men as possible. To this end, the pay offered to all those who wanted to come should be declared in Aden.* [13]

49. *The young captain went to the palace bearing lavish presents and offered his allegience and life service to the Raja, this on the faith of the high renown which this sovereign enjoyed throughout the world. Seeing his good will, the Raja accepted him as a vassal and granted to him some rents, as well as to his three hundred armed men, his other men had been sent off to guard his ship.*

50. *While this was going on, the neighbouring raja, who was a son-in-law of the king of Narsinga * declared war. The raja of Bengal sent out a large army which returned some days later defeated and decimated, having lost two hundred and fifty elephants. While the vexed Raja was ordering his Larcar Vizir * (as the captain of the light cavalry, is called here) to prepare himself, the Arab, who was there at the time, begged the Raja to entrust him with the campaign as he wished to die in his service. Extremely satisfied with these words, the Raja granted his request and immediately ordered that five thousand men, one hundred elephants and all the necessary equipment be made available to him.*

51. *The Arab joined battle. Seven thousand soldiers perished on both sides, of which four thousand were from the king of Bengal. When he saw what a bad position he was in, the Arab surprised the enemy in person taking them from the rear with ith theree hundred arab warriors and fifty elephants. He killed a great number of the enemy, took possession of any lost elephants and took the enemy*

---

13. « The way a Muslim became king of Bengal ».

general prisoner in an iron cage. When he returned victorious to the Court, the Raja heaped favours on him and named him captain of his guard.

52. *It was at this point that the ships the Arab had requested arrived with two thousand seven hundred men on board as well as a quantity of rich material which he offered as a gift to the Raja. Having reunited his men he then did what nobody expected of him. While the Raja was out worshipping in a temple situated at the gates of the palace (this temple is a mosque today) he stabbed and killed him. Then he retired with his people into the palace where he did what follows.*

53. *He would leave the palace to make raids during which he killed many people and seized all the victuals he could lay his hands on. Thus, in the space of one year he had killed all the important people in the country of which he remained lord. From that day to this his successors have been in power. Under pain of death and destruction of their line, all Hindus were forbidden to keep at home any side arm longer than one span. According to what I was told these things have been going on for seventy-six years.* [14]

54. *Layout of the Town. The streets are well mapped out and arranged. All the arms, swords, lances, coats of mail, silver plated hauberks and plate helmets are sold in streets which specialise in these goods. There is also a saddlery which sells horse harnessing and in another street all colours of fabric such as silk and other cloth can be found.* [15]

55. *The way of life of the Sultan. The Sultan has a personal guard of five hundred noblemen, sons of dukes and high great lords and protect him both inside the palace and outside when the Sultan goes out. Besides these there are one thousand five hundred guards who always carry the large standard I spoke of, because the lascarines* to whom I have also referred, are the vassals of the Ensign.*

---

14. « Since when ».
15. « Things of the town ».

56. *I visited the stables which contain four thousand five hundred horses of which one thousand five hundred belong to the Sultan personally and are bestowed to the high noblemen. The other three thousand are ridden by the guardsmen, the chamber valets and the pages who are usually eunuchs.*

57. *I also entered the elephants' stables where I counted nine hundred and fourteen animals of war trained to fight with swords fixed to their tusks and to throw javelins from their trunks, they can kill and wound many people in this way. Three of these elephants are attached to the person of the Sultan. The front right foot and right shoulder of one of them was all white and the right leg and shoulder were as red as blood. His trunk was stained with these same coulours and his tusks were as thick as a man araund his waist. If the great chain which is in front of the palace (of which I spoke earlier) is not lowered fast enough for him he throws out his trunk and deshes it to pieces. And when occasionally the Sultan wishes to ride him he lays down and helps him into the saddle by offering his trunk to his foot.*

58. *The Sultan has two thousand five hundred wives, all daughters of the most influential people in the country. They live in special buildings within the palace, and are guarded by eunuchs whose job it is to provide them with all they need, depending on their individual requirements. He has also three thousand of his father's wives whom he keeps and provides with all the necessary.*

59. *The great lords each have fifteen or twenty wives whom they keep in individual residences and who want for nothing. It is not the custom here to legitimize children. It is sufficient that their filiation be proved for them to have a right to their inheritance. When a father dies, the Sultan inherits half his wealth and the rest goes to his wives and children.*

60. *One day when I was out hunting with my cross-bow I found myself at the door of a mosque situated on a large field. I saw a crowd approaching and when I asked who these people were was told that the Sultan was coming to give alms for the soul of his father. Having decided to spend the day there to find out more, I learned from the register in which the scribes had recorded the gifts that three lakhs * of local tangas * had been*

*distributed as well as two lakhs * of fabric, that is the value of five thousand cruzados. **

61. *The following day I was told that the Sultan was distributing food for the soul of his mother, so I went to see what was to be done. In the same field I had been the day before, I saw one hundred and fifty cart loads of cooked rice, large quantities of bread, rape, onions, bananas and other fruits of the earth. There were fifty other carts filled with boiled and roasted cows and sheep as well as plenty of cooked fish. All this was to be given to the poor.*

62. *After the food had been distributed, money was given out, the whole to the value of six hundred thousand of our tangas * (one tanga * is worth three vinténs *). I was totally amazed; it had to be seen to be believed. The money was thrown from the top of a platform into a crowd of about four or five thousand people.*

63. *It was during this time that a letter arrived from António de Brito for the Sultan which I translated into the language of the country. I had this letter for five days but was unable to give it to him; I was not even allowed near the gates of the palace. When it happened that the Secretary passed whom I had presented with several pieces of fabric and adopted as my protector, for the purpose of encouraging the Sultan to put our affairs in order, I asked if he would do me the favour of handing the letter to the king. He drew near to me and told me in great secret that there was no longer a need for any letters, that the sentence had already been passed and that we were to be beheaded the following day. This had been decided on the advice of the Rume Majlis Rumi,* [16] *that dog who had been second in command of the Rumes' * fleet which D. Francisco de Almeida, Vice-roy of India, had defeated at Diu after the death of his son D. Lourenço, killed by the Rumes at Chaul. The advice had also been taken of Nasir Khan (as we call here* [*in Portugal*] Conde Priol*) and Coribo the Master of the Horse, who had told the Sultan that we were not ambassadors but that we had come to spy in this country in order to conquer it as we had done elsewhere and as was our custom. As testimony the*

16. « See Majlis Rumi. Things for tears ».

words of Cristóvão Jusarte had been heard. He had refused to cohabit with the Christians that we were since he was the son of the Regent of Portugal and we were but mere peasants not worthy of serving him. He had declared that our mission was a hoax, that he was a Muslim and that he wanted nothing to do with us. He dressed in the attire of the country, had shaved off his hair and beard and claimed to be contributing to the land's prosperity, whereas we were to bring it down, and other words too wicked to be reported. To this he added other spiteful remarks which were made to ruin Diogo Lopes de Sequeira and António de Brito because he detested them. He believed that by calling himself a Muslim he would beat us to our mission. It was these words of slander together with those of the Moors that had decided the Sultan to have us all beheaded.

64. *When the Secretary had told me all this I tore off my clothes in front of everybody as the one who, being the interpreter, should be the first to be beheaded. In a loud voice and in the name of the Sultan, whose vassal he was and whom he was obliged to serve, I begged him to give him this missive sent from Chittagong by the captain-major of the ships of the King our Lord, and in which the Sultan would find things that would be of use to him. I also asked him to take me before those people who had said that we were spies who wanted to bring damage to their country; I wanted to demonstrate that this was not true, that we were not accustomed to behaving like traitors or to comitting foul deeds and that we had not taken any country by using such means. I added that if my reasons were unacceptable to His Highness, and since he was already decided in his action, he should order that I be the first to be beheaded and my companions after me. If on the other hand my reasoning appeared satisfactory, he should punish those who had failed to serve him, particularly since he was a king as powerful as our own Lord who sought his friendship on the strength of his reputation which was widely acknowledged.*

65. *My cries brought together people from all parts of the palace. The Sultan was told that there was a Portuguese here who had lost his reason and was saying things which would greatly amuse him. The Sultan ordered that this person be brought before him as he wished to see him and so I was taken to his presence.*

When he saw the letter I was holding he asked what it was. I replied that it was for His Highness, so he asked his Secretary — to whom I was clinging and was reluctant to let out of my grasp — to hand him the said letter.

66. *When he had read it the Sultan called the Secretary and a gromale,* which means captain, who had gone to Malacca at the head of three ships at the time when Afonso de Albuquerque — whom God has in his Holy Glory — was feared throughout the country and ordered them to set themselves up in a mosque with all the noblemen who were accusing us of spying; notes were to be taken of my evidence and theirs so that the Sultan could be apprised of the situation. He wanted to know what kind of man I was because he hoped to be able to declare me and my companions innocent.*

67. *There we sat in the mosque on large mats which covered the whole floor. I then proceeded to ask who had misinformed the Sultan by saying that we were spies for spying the country and other things to which I proposed reply separately.*

68. *« Dog of Frank », began the first address which was made to me « is it not true that another dog like you came to Malacca with five ships ? He made peace with the Sultan who gave him a cargo of cloves, nutmeg and all the country's goods. Your people returned very happy with the gifts from the Sultan and yet the very next year the Great Dog of India came back to fight the sultan of Malacca, destroyed the entire country and built a fortress. » We had done the same at Cochin, Calicut and Cannanore, it was added. There was no need to say any more, it was enough to refer to Goa and Ormuz. Since I was a veteran of India I should know that we had won it by trickery.*

69. *I replied : « Honoured and powerful Lords, it is the mere satisfaction of being on an equal footing with this great fidalgo and valiant knight who you say came to Malacca to establish peace here and this satisfaction alone which relieves me of replying to these outrageous remarks. I will reply only to that which is relevant to my defence.*

70. *« About what is said by Your Honours it is true that one of our captains came to Malacca to make peace and friendship with the sultan. He began by taking goods from his country*

and giving in exchange substantial quanties of velvet, scarlet cloth and coral, large amounts of copper, quick-silver and vermilion and equally ample supplies of gold and silver which are goods from our parts. Our men went ashore bearing no arms, like people of good faith who are not used to breaking friendship agreements. However, the all powerful sultan of Malacca was not satisfied with the favour that God had bestowed upon him in making him such a great lord, and he did what I shall now tell you.

71. « *He sent a messenger to this captain of whom Your Honours have spoken, to tell him that the people of the country were very frightened of the Portuguese and that the latter must be disarmed before going on land. They must take their boats and a large contingent of men to the shore on the following day, early in the morning, as the sultan had already set up three sets of scales so that as many goods as possible could be weighed. He wanted to deal with their business quickly to enable them to return home because of the great friendship between himself and the King our Lord.*

72. « *Our captain was very content on hearing this as true and issued as statement to all the ships that any man having the audacity to take any arms ashore would have his right hand cut off. He also ordered that all the boats be assembled along the shore very early the next morning in order to load the goods, everybody without arms as the sultan had ordered.*

73. « *So it was done. While the Portuguese were starting to weigh the goods with no suspicion in their minds, a crowd of armed men attacked them. One hundred and thirty of our men were killed and twenty five captured. The captain had to burn two of the ships because he did not have enough men to handle them. And he left with the remaining ones to tell the King our Lord what had happened.*

74. « *As for Cochin, Your Lordships should know that since the day peace was declared it has never been, nor will it ever be, broken by us. Everyone has benefitted from this peace : those who are merchants have become very wealthy, the poor have become rich and the country is well supplied in everything because*

ships come to it from all over. The Raja collects substantial dues from all this trading which contribute to the prosperity of the kingdom.

75. *« I do not wish, My Lords, to speak of Cannanore. Its people have revolted several times, and have besieged our fortress frequently bringing famine on it. They deserved to be destroyed, but the King our Lord has closed his eyes to their wrongdoings and has pardoned them. Their richness and prosperity is so great that you, My Lords, have heard about it here; yet still you tell your Sultan what is not true and cannot see the extent to which you do him a disservice. With regard to Goa, I know that in Bengal there are many people from that country and I would have much to say to them. But I shall leave this so as not to inflict too long and tedious a lecture on the Sultan.*

76. *« As to what you say of Ormuz, My Lords, you are aware how much abuse there has been : the vassals blind the eyes of their king's heirs and make themselves lords of the country. The one who reigns today was in the hands of one of his subjects called Rais Nordim when he asked our captain-major for help, this Rais wanted to assassinate him and stir up the kingdom for his own gain. Our captain-major helped the one under threat, had the traitors put to death and made him king. He reigned until he had amassed great riches, and then, advised by vassals such as yourselves, My Lords, he revolted against the Portuguese and massacred a great number of them. However, he himself was then killed by the very people who had advised him to act thus. Such is the recompense that Fortune metes out to those who are not content with the blessing she bestows upon them.*

77. *« Do not believe, My Lords, that I am forgetting to deal with and give an end what you have told me about Malacca. You should know that our captain went before the King our Lord and recounted what had happened. But the King, who was extremely vexed, brought disgrace upon him by saying that it was not possible that the Sultan of Malacca had taken it upon himself to commit such treason without good reason, that he would find out the truth and would have him beheaded if he was guilty. That is why the King gave the immediate order that the Governor of India sail for Malacca to find out from the sultan what the truth was. At the same time he was to claim back the Portuguese prisoners*

*and establish peaceful and friendly relations with the sultan, as it was right between two so great kings. This is how he came to make the journey to Malacca to signify the sultan what he was looking for. The sultan, however, declared that there was no reason to make a friendship agreement with the Portuguese nor to return their captives, and that they should remove themselves immediately from his presence as we were dogs. The sultan also used other words which are not becoming for a man of his position. Here then are the reasons which led our captain-major to go ashore and kill many people. He destroyed the town and built a fortress which still exists today and will continue to exist as long as Christianity lives. This is how the Portuguese act towards traitors and men of bad faith. In the same way that they are good friends to their friends they are also the deadly enemies and destroyers of those who seek to destroy them. Let them ask the gromale * here : he will tell them what he has seen of the Portuguese in Malacca. » But the gromale * declared that he would only speak in the presence of the Sultan. And we left and went to his presence.*

78. *We were then taken to the Sultan who ordered that the proceedings be read. He then laughed and asked me why the Portuguese, who, to listen to me, were such brave men, had seized two of his ships valued at 250,000 cruzados *. I said that the King our Lord was by title, and therefore in fact, King of the sea and a large part of the land and for this reason no boat could sail without his granting it safe-conduct. That is why we stop and inspect all ships of those we consider to be our enemies when they are not known to us. The Sultan replied to me and asked me many things, and I gave answers to him. I shall not report them here as it would be too long and serves no purpose.*

79. *Finally, the Sultan asked the noblemen if there was anybody who contest what I had said. It was then that the captain of the ships, of whom I spoke, rose to his feet. He said in a loud voice for all to hear : « Powerful King my Lord, since I am your vassal and desire to render you service and so gain your favour, I shall tell you what I have learned of the Franks, and what my weak knowledge shows me to be suitable to our service. I had already been in Malacca in your father Husain's time and in your lifetime I returned there with three ships. I received many honours from the Portuguese who, without demanding any rights, dealt*

with my business most diligently. I realised at that time that they were honourable in their business dealings and in all other affairs; friendly towards their friends, yet very vindictive and brave knights when dealing with those who provoke them.

80. *« If these noblemen ask Your Highness not to make peace with the Portuguese it is because they receive numerous allowances and are all counts, dukes and marquises. Above all it is because one hundred and fifty leagues inland they do not fear reprisals. We forget that it is the poor merchants who travel the seas who have to pay for whatever happens. Your Highness well knows that the Portuguese are so powerful here that nothing stands in their way. It would only need for the smallest of their ships to position itself at the harbour bar of Chittagong or Satgaon and no other ship would be able to leave or enter. If this were to happen, if the traders no longer sold the country's goods, if foreigners were no longer able to enter the country, the Governors would find it hard to pay the allowances which are incumbent upon them. It is sufficient to give as testimony the three ships which came to this kingdom of Your Highness against which Abbas Khan, Governor of Chittagong, fought many times with heavy losses until in the end he asked for a peace agreement and granted the Portuguese all they requested. It therefore seems to me that Your Highness should offer them the peace and friendship they have come to seek. The benefit from this will outweigh any harm it might cause and that is all one can expect. If Your Highness considers that it was wrong of me to say these things he should have me punished, and if these lords contest what I have said I will convince Your Highness of what is right either by reasoning or by the sword. » But the Sultan embraced him, laughing, and promised him many favours because he knew how great his goodness was.*

81. *Then he turned to me and ordered that I be given a robe that he had worn. He told me that he rejoiced in the friendship of the King our Lord and that he regretted not having known earlier that he was such a great and powerful monarch. However, he did ask me why there were two missions so different the one from the other. Whereas Cristóvão Jusarte accepted to pay ten per-cent on all the merchandise — with the exception of gold, silver, coral and seed pearls — the letters of our captain-major spoke only*

of a duty-free arrangement for everything. I had to explain how [Rafael Perestrelo], having missed the monsoon for China, had decided not to return empty and had gone to Bengal, because he already knew that the King our Lord wanted to have the friendship of His Highness, and had prepared a present for him with a view to asking for a reduction in the taxes which were very high.

82. *I added that we were the envoys of the Governor of India who represented the King our Lord in this part of the world and that these letters should enable His Highness to establish a consensus of agreement. The Sultan replied : « Your words are so sensible that they are worthy of recompense. If yor were my vassal, as you are the king of Portugal's vassal, I would certainly do much for you, for kings and great lords should shroud people such as you in gilded cloth. It is certain that had your sensible arguments not prevented it, I would have had you all beheaded tomorrow morning. Without your sound reasoning and that of this « Portuguese » gromale * — who must now be so as being your friend — I realise that I would have done much harm. As from this moment I proclaim my friendship for the King your Lord, I shall give your leave when the new Governor of Chittagong comes to take up his post. You will depart with him. » After these words I left. It was one o'clock in the morning when I returned to my lodgings.*

83. *Fifteen days later, after sundown, the Sultan called for us. Cristóvão Jusarte presented himself dressed as a Moor and stood at one end of the room with the Portuguese in his train. To all of us gathered there the Sultan asked what it would please the King of Portugal to receive as a gift from his country. Cristóvão Jusarte's interpreter went forward and stated that some bows and bed canopies would be sufficient. Turning to the great lords the Sultan began to laugh. It was then that the Secretary made a sign to me saying : « Your Highness should address that interpreter; he will tell you the truth since this other one has no sense at all as his misplaced words have demonstrated. »*

84. *The Sultan beckoned me and asked me : « What things of this country the king of Portugal would enjoy?. » I replied : « The King our Lord has sent us to Your Highness to seek nothing more than genuine friendship. That is why his Governor has sent Your Highness this horse and these arms as it is our custom to present something to those whose favour we seek. Even so, these gifts are*

not worthy of a prince as powerful as Your Highness; they are but a sign of friendship. When the King our Lord discovers how happy you are with his friendship he will send you letters and presents as befit great princes. As to the question of what the King our Lord would like to receive from these parts, Your Highness should know that he reigns over many countries whence ships and vessels loaded with gold and silver come to him daily, that he possesses large quantities of velvet, scarlet cloth and all kinds of fabric, plentiful supplies of copper, tin, lead, quick-silver and vermilion, and an abundance of coral, all of which have a high value here. »

85. « *We are aware of all that* » *replied the Sultan.* « *However, kings and noblemen always take pleasure in things that come from foreign countries.* » « *What Your Highness says is true* » *I told him,* « *But for such king as the King our Lord is who has so much of everything these should be toys for children rather than anything else and that is why we would not dare to take them, because the friendship of the King our Lord is unselfish.* » *The Sultan began to laugh saying that the King our Lord had found in me a great agent but that he did not know what favours are to be received. To this I replied :* « *Apart from their pay and provisions, Your Highness should know that such are the graces : all those who serve the King in this part of the world have the authority to trade on his ships and to take all they want without paying freight or dues. Those who suffer injuries in the service of the King are provided with generous pensions on which they and their wives and children can live. The wives of those who die want for nothing and their children are taken in charge and are given many favours.* » « *Without a doubt* » *responded the Sultan,* « *there is no greater or more virtuous a King in the whole world.* »

86. *After those words we were called into a room where we were garbed in robes of honour, turbans and belts like those I have already described. The Sultan called for the Governor* [*of Chittagong*] *saying :* « *Let Milique Cuil come here* »,[17], *because such was his name. He said :* « *I entrust you with these Portuguese and order you, under pain of the highest punishment, to grant them all the honours and favours which can be given. Let them sell and*

17. « Name of the new Governor ».

buy free of duty, by day or night and without any interference, be it for the good or bad. I say this because my ships enjoyed the same advantages in Malacca. Let these people enjoy all these benefits provided that they do not breach the peace. If you do not do as I order your head will pay for it. »

87. *I then said to the Sultan that all this ought to be recorded in a letter from His Highness, particularly since a reply was needed to the letters that we had brought, and in order that the situation did not seem to be without substance. « If the king of Portugal had written to me himself » replied the Sultan, « I would have replied to him. However, since it is only your Governor who has written it is my Governor who will write the letter in which everything will be recorded. » With these words he gave us leave.*

88. *As soon as we had taken our leave from the Sultan, we bought a parao * for our departure and sailed on a Friday. The following Sunday we arrived in Noamaluco where we found the Governor. Since he had business to settle and the monsoon was passing, we asked permission to leave before him. We also asked him to give us a man to ensure that the Sultan's orders were carried out. The Governor was surprised at our impatience since the other ambassador, far from being displeased, had asked to be accommodated for ten days. We then returned to the paraos * to depart, but the meirinho * of the town came and caught our oarsmen. Obliged to wait, we went to see Cristóvão Jusarte. Gonçalo Tavares requested him, in the name of the King, the Governor of India and António de Brito who had received his powers from the Governor, to prepare himself to leave immediately because the monsoon was passing. If the boats missed the monsoon because of our delay, he would be responsible. To this Cristóvão Jusarte replied that he did not know the Governor of India and that he did not even know who he was. He said other things which should not be recorded in writing and made remarks about António de Brito which nobody should hear. Then we went home. Five days passed after which we went to ask the Governor's permission to leave since the ships were missing the monsoon. We warned him that if our ships missed it because of him, he would be duty bound to give the losses and damages received. When he heard this he acquiesced and gave us an escort of two boats to protect us and, as will be seen later, to rob us. He gave us letters for the officers*

*of the customs instructing them to trade with us without charging duty, according to the order of the Sultan. Then we departed and went back through all the places described above. One Tuesday at dawn we had already left the river when we were attacked by seven paraos * of brigands. As they caught up with us we fired arrows at them, wounding some of them. They cried out asking us not to hurt them and saying that they were the servants of the Governor whom they had come to find. When questioned, the natives who were with us confirmed what they said and so we left them alone.*

89. *The following Wednesday we reached Chittagong where our ships were waiting. Our people rejoiced at our arrival. After some days rest, I decided to inform myself on what had been happening since my departure. Some of the men who knew the area well told me certain things which should not be told. However, I will relate some of the things which I saw for myself later, since there is no reason to hold them back.*

90. *I saw Rafael Perestrelo entrenched on the top of a hill which was so well fortified that it could have served as a base for the destruction of the whole of Bengal. I would have thought that a man like that would have acted for the Portuguese, but I found that the opposite was true. I say this because I saw him in the company of the Rume * Ali Agha and his men, all armed with good arquebuses, lances and shields; and with them were all Rafael Perestrelo's Portuguese followers equipped as archers, most of them clothed in the style of the country. They were now the opponents of all those aboard the King our Lord's ships. On several occasions I saw them come down from the top of the hill to raid the town, seize the other Portuguese and take them back in irons as if they were Moors.*

91. *One day António de Brito took me to the factory to listen to a dispute between Ali Agha and himself. The Rume's * interpreter was a certain João de Borba who had come to Pasai with Rafael Perestrelo. António de Brito asked Ali Agha why an honourable man such as himself had failed to keep his word. « How is that ? »*

---

18. « All that happened was that Rafael Perestrelo went to the place with three or four men and hit a certain João de Borba, chatim *, whom he had taken on board his ship when he was lost in Atjeh ».

was the reply. António de Brito asked him why he had not given him the ships he had promised him in front of so many honourable people. When the interpreter translated this the Rume asked : « Why do you ask me this, since you know what you came to tell me on behalf of Rafael Perestrelo and all you have assured me of in his name? » João de Borba then told him to be silent, that he would see to it that he remained above suspicion. He then turned to António de Brito and said : « My Lord, Ali Agha says that he fully understands that Your Grace has reason to be displeased. However, since he is a Muslim he is unable to give the ships. This would be in contempt of his honour and all the Moors would spit in his face. For this reason and for many others he cannot do it. »* [19]

92. *António de Brito immediately returned to the ships. It was then that the Governor* [*of Chittagong*] *arrived in a village one league from the town. António de Brito ordered the factor and Gonçalo Tavares and me to go and greet him with some of the others. And we did so at once. On the way we met Cristóvão Jusarte with Portuguese followers and Ali Agha with his companions, all coming back. They were dressed in such a manner that it was impossible to distinguish the Portuguese from the Rumes.* They were all carrying arquebuses, bows and arrows and we almost thought they were going to attack us. We then met with and spoke to the Governor and we came back to the town with him; we left him in his residence.*

93. *I do not wish to speak of these matters any further as they are affairs of fidalgos and it is not right to dwell on something which affects their honour. If I put my hand there, people will say that I am badly informed and for this reason I will say no more. But if ever there is an enquiry to punish those who deserve it I should speak out.*

94. *We left Bengal with the intention of going to Pasai, but since this dog of a Rume* had made remarks which were unacceptable to the Portuguese, António de Brito decided to go and lay in wait for him off Pegu, expecting an opportunity of seizing him.*

---

19. « The chaplain of the Rume Ali Agha is called Maulana Abdessalam. There were about twenty five Rumes*. They had a galleon which they had built in Bengal together with four fustes ».

*He was doing this among other things because the Governor of India had instructed him not to attack him on the land or in the ports of those places with which we had established peace but rather to wait for him along the sea routes. It was with this thought that António de Brito sent us on ahead to the Agamella Islands while he pulled out from the depths of the sea a ship belonging to Bengali Muslims in which there were Portuguese goods. The Moors were frightened of Ali Agha because he was spreading the word that any ship leaving without his permission would be sunk, and that is why António de Brito stayed and we carried on our journey. God granted us such good weather that we reached the port of Pegu which is called Negrais. There we dropped anchor and waited for António de Brito, whereupon the local paraos * immediately came out to our ships. We were asked what we wanted and why we did not enter the port. Diogo Pereira replied that we were waiting for one ship of the King our Lord where was coming a captain who was our leader and that we would enter the port when his ship arrived. In order to avoid any suspicion he had the hold opened up and showed the fabrics we had brought to sell on shore. But the local people still came every day to ask why we did not enter the port and to express their displeasure. Diogo Pereira then decided to send a messenger to the king of Pegu with a present and a letter which said : « All High and all Powerful King of Pegu, a ship of the King of Portugal, our Lord, has just arrived outside the port of Your Highness. It is loaded with fabric from Bengal to be sold in these harbours of Your Highness and is waiting for another ship loaded with similar fabric and captained by our leader from whom we have been separated by the bad weather we encountered at sea. When he arrives, and since the King our Lord has ordered that we fulfil all the wishes of the kings and lords who have his friendship, we will do all that Your Highness orders. We are the servants of Your Highness whose hands we kiss. If Your Highness desires to know anything else, the bearer of this letter will give him the information he requires. »*

95. *Diogo Pereira called for me and in front of all the lords gathered there insisted that I go and see the King of Pegu with a letter and a present.*[20] *He pointed out how much I would be*

---

20. « Diogo Pereira sent a man to Pegu ».

rendering the King our Lord a service and how much pleasure it would give to himself and all the lords present. He promised to pay me for this task as he would for all the other tasks past and to come. This reasoning seemed fair and so I decided to make the journey I shall now relate.

96. *I left the ship on a Saturday morning in a local almadie * and arrived at night in a place called Çara, four leagues from the harbour bar. I was taken to the Governor of this place who asked me who I was and what present I had brought the King. He wanted to see it but I told him that the Portuguese were not accustomed to showing their presents to anyone, particularly when they were meant for such a great monarch as the King of Pegu. I was therefore not going to display it in all the [street] corners, but if he really wanted to see it he could take it, give me a receipt and send me back to my ship. When the Governor heard this, he immediately ordered that a parao * be prepared to take me to the King.*

97. *The following Sunday I left. I was taken along a narrow river lined on both banks by trees which were so tall that the water was entirely in shade. I sailed like this until the Monday when we came into a wide river so deep that the largest vessel of Portugal could have floated there. Before nightfall I was taken up a narrow branch of the river where from time to time we touched the bottom. I stayed there until the Friday. Finally I entered a wide and beautiful river bordered with gardens and beyond which was a plain covered with many rice fields. After dark we stopped in a town called Dagon which was encircled with brick ramparts studded with redoubts and loop-holes which compared favourably with those found in Portugal. We had supper there and three hours after midnight a Braja * — a eunuch who is the second most important person in the kingdom — arrived with three paraos. * When he was told that there was a Portuguese man there, he asked that this person be brought to him at once. As soon as I was in his presence he ordered me to board one of the paraos * and had my luggage and the boy who was with me put into another. Understanding nothing, I travelled until dawn. Then I saw a great number of paraos, * three hundred perhaps more, which were so full of people that the hulls were scarcely in a view. They followed the same course as we did until they came to a spot where they all stopped with the exception of the parao * of the Braja * who was*

*to take me with him to the King. He ordered me on board his own parao * and told me to sit next to the pump. « Tell me, dog of Frank » he said first of all, « What has become of Ali Agha ? Where have you left him ? What have you done to him, bandits that you are who come to rob and destroy our country ? » When he said « Why have you killed Ali Agha ? » I replied that to my deep regret this was not so, because if it was I would not deny it and there was no reason for me to do this since Ali Agha was our enemy. « Your Lordship should know the truth » I said to him. « When we left Bengal his ships were equipped and ready to take to the sea. Consequently I hardly think he will delay. As for what Your Lordship has said, namely that we are bandits, that was obvious when we let fifteen loaded paraos * on their way from Arakan pass us by. They were our enemies because they [the Arakanis] hold some of our men prisoner.*[21] *If it had not been for the fact that we were outside one of the King of Pegu's ports at the time, their people would have had bad news of them. But we thought we were rendering the King of Pegu service by letting them pass. And now, to make matters worse, I see that I, who have coming to you with a letter and a present, am being badly treated by Your Lordship. This does not happen with Moors or Christians. « Do not get angry, dog of Frank » replied the Braja, * « What you have seen is nothing compared with what is going to happen. » We then travelled all day until sunset during which time he did not speak to me. We then disembarked and walked for half a league. All along the way stones were thrown at me until we reached a large field where there stood a large idol taller than three men. It was all in gold and took the form of a woman holding a sword. A man, kneeling at her feet, was performing sombaya * before her, his hands lifted up as if begging for mercy. The Braja * told me that if I worshipped this goddess I would be saved. I replied that I did not see why I should do so. When he asked me why, I said that I already worshipped a God, that he was the Lord of the world, that he could kill me or spare my life and that if this was not He then I was under no obligation to worship another. The people then beat me so much that I thought they would kill me. When they were tired I looked at the Braja * who was laughing at me. He told me not to be*

21. « Find out who these prisoners are ».

*afraid. I replied that I was afraid of nothing and that I knew that I would die only when God wished it. What worried me however was that I had come bearing a message for the King and was being badly treated in front of a person of his eminence, particularly when the Portuguese had always considered him to be their protector. He ordered that I should come to no more harm. We boarded a small almadie * and immediately disembarked on an embankment. On the other side of this embankment, an arrow's throw from where we had disembarked, there was a large river which seemed like a lake and on which there were many paraos * and almadies. * It must have been two o'clock in the morning. We journeyed for a league until we came to a spot where we left the boats. We walked along a street and I had no idea where I was being taken until we arrived in front of a huge gate beyond which was an esplanade. Here I saw a crowd of people carrying bamboo sticks lit like torches which illuminated a wooden building carved with golden stars and from which there jutted out a verandah which was also carved. It was here that I was taken. Soon after I saw a small door open and the Braja * went through it. Before it closed again I saw inside, on a bed embroidered in gold, a person aged between twenty and thirty surrounded by very pretty women who seemed to be massaging him. The door had scarcely shut when the people outside began to play passa-gonçalo * with me, beating me to and fro with their fists. Shortly afterwards a man came out and I was taken by the feet and hair and carried with such brutality that I thought I was going to my death. They were beginning to tie me to a post and to gather large quantities of wood when the Braja * arrived in the company of a young man. The latter was dressed in a patterned patola * — like those of Vijayanagar — and had a pointed bonnet on his head like the people of Khorassan wear; it was covered in gold, rubies and other mounted gems. This young man carried a shirt which could well have been worth two vinténs. * When they drey near to me the Braja * said : « Don't be afraid. The King has granted you the favour of allowing you to return to your ship. See this offering which the King sends you via his page here. » They put the shirt on me and wrapped me in a fabric which gave me the appearance of a donkey with a pack-saddle. The Braja * then took me back to the parao * from which we had disembarked, telling me not to pay attention to what the people had done to me.*

98. *I left immediately. We travelled all night and arrived in Dagon at daybreak. People of the crew went ashore to eat here and the Braja's * meal was taken to him. He had hardly finished eating when he shift to another parao * and we sailed all day and night without a break except to change parao * around midnight. At daybreak we found ourselves in a fairly pretty river the banks of which were lined with houses. Here we met the Braja's wife with the people and the paraos * I spoke of earlier. The Braja * went on board his wife's parao * which was almost as big as a galley and had a palm leaf roofed cabin with two rooms inside, all draped with rich canopies. I observed this parao * for some time and saw that it carried two falcons, a wooden cannon on a log and many arquebuses, bows and arrows. All the other paraos * were armed in the same way, mostly with two or three cannons as well as falcons. When the time came for the meal the Braja * sent for me. I ate out of fear of crossing him rather than because I wanted to. Immediately afterwards, he sent for Somendra Indravela who was his adopted son. They spoke together, about what I do not know, and then the Braja * called me and told me to carry on my journey in the company of his son. He assured me that what he had decided would be done and gave him as a sign a ring which he took from his finger. He then gave me the task of telling our squadron leader that the King was very pleased with our visit but that we could only go further inland if we left our artillery and arms in Çara; otherwise we would have to leave as soon as possible. I did not say what I was thinking as I was frightened he would not allow me to return and I could not see the time or the day when I would get away from there.*

99. *We left by a very large and beautiful river which was not the same as the one I had travelled on my journey to see the King. I was taken along many waterways and was fully aware that this was done to prevent me recognizing the country. We travelled like this for three days until we emerged in a river which leads to Cosmin. We crossed it to get to the Çara river, four leagues from our ships. But they would not take me to them using the pretext that they wanted some recreation on that day, and the other day in the morning they would take me along to the ships, since it was the custom to pay honours to ambassadors; and so I had to stay to receive this, which was a great nuisance to me. Thus I*

*stayed all day and that same night a boy of mine was taken away, whom I never saw again. The next morning they all pretended to be very sorry and told me that they would go and look for him. Aware of their wicked deed I begged as a grace to leave, insisting that I did not mind losing him. We left with the paraos * and headed for Maigire where António de Brito's ship had already arrived. I went on board and told the captain what I have written above. « Be silent » he said to me, laughing. « You are distressed with fear. » He assured me that it was nothing and that they had made fun of me. « Sir », I said to him. « Think what you are doing, because I am telling you the truth. Look, all is here in writing as I saw it. In my opinion you should not trust these people. » Laughing he told me to be quiet because it was a great shame.*

100. *He immediately ordered Jorge de Pina to go and talk to them, since he had already been to Pegu as ambassador to the King and was known there. When we reached land they looked very pleased to see him, and after an exchange of words about what had to be done for peace, friendship and in the best interests of trade, they told us to go immediately. They announced that they would return the following morning to bring something for the captain, as they wished to send a message to the Braja. * After this we say farewell and returned to our ships. António de Brito ordered me at once to return to the Braja * to request that some paraos * be provided to take the ships up-stream. He sent a man with me but I was not keen on returning there. When we arrived at the river we found all the paraos * off the bar as if they were keeping watch. We were told to turn back because the Braja's * message had already been received. This pleased me very much. When we returned to the carrack we saw the ship which was keeping watch in the open sea hoist the top- sail of the great fore-sail, this being the signal agreed for the arrival of Ali Agha. As soon as we saw the signal, men armed themselves and we boarded the rowing boat. We saw the fusta * set sail. We did the same, as did the other boat, and we followed it by going across the shoals. As we were beginning to lose sight of our ship, for it was late and the fusta * beyond our reach, we headed back. For two days however we were unable to catch up with the squadron.*

101. *After this incident the natives came out to our ships with much music. António de Brito and Diogo Pereira went on*

*board their paraos * with all their men. All round there was nothing but rejoicing, to such an extent that the natives had the wicked idea of taking António de Brito and all those in the paraos. * As soon as we guessed what was happening, although not completely sure, it was more by fear that we felt it. But these are astute people and they concealed it. They invited us to sail in the tow of their paraos, * and we travelled like this until we anchored in front of Çara. When the time came to be separated from the paraos * the natives invited António de Brito to dine on shore the following day as their honoured guest. They also wanted to ensure the security of their people since they were very suspicious. António de Brito accepted, saying that we were the servants of the King of Pegu and that we wanted nothing more than to serve him and to be friendly towards the people of the country. With these words they went away.*

102. *The next day when they came to collect António de Brito, the latter was on his guard and had already judged that it would be unwise to go ashore. He sent them away pretending that he was not feeling well. But since he could not go they pressed him to send some other respected persons : this way they could not be accused of incurring costs for nothing. António de Brito thus called upon Nuno Pereira and Tristão de Pina to go ashore to enjoy the company of the noblemen of the country. They boarded the paraos * with João Barradas, the servant of Diogo Pereira, and went ashore.*

103. *They never came back, nor did the six or seven sailors and ship's boys who had gone to collect water and wood in the rowing boat.* [22] *We waited for them all day and until the following morning. When we saw that they were not coming back and had not sent a message, António de Brito ordered me to go ashore in an almadie, * which was on board and which belonged to Diogo Pereira, to enquire of these men and to find out why they had not returned. I replied that it seemed to me a bad omen and that I would not go ashore without a rowing boat to cover me. I did not want to go to my death because I was not paid for that by the King, nor by him and nothing would oblige me to speak any*

22. « Men who were captured in Pegu ».

more than I wanted to in his service. After a lot of fuss Diogo Pereira said that I had spoken well and that if things had been done as I had suggested at the beginning, then the events which had happened would have been avoided. He added that he wished to go ashore with me in his rowing boat and that he would protect me.

104. *He had weapons and well equipped men placed in the rowing boat and had me boarded into an almadie.* We travelled as far as the great pier at the mouth of the river. The rowing boat moored there and I went in the almadie* to another pier upstream. A large number of people immediately appeared, among whom was a man who spoke Persian. I asked him what had become of the Portuguese who had come here to be entertained and what had become of the boat men. I was told that they were having lunch and were waiting for me as there was a present for the captains and they did not know how to present it. I said I would not go ashore until I was shown these Portuguese people. Through a wood, however, I had seen a group of natives who were carrying cannons which they were going to set up opposite our rowing boat. Some of them were also carrying almadies* and were placing them in the water beyond where I was so as to take me from the rear. I went out then holding them off with arrows from the bow I was carrying.*

105. *Then we returned to António de Brito's ship and I told him everything I had seen. He replied that I was more Jewish than a hare who takes a boundary-mark for hundred armed horsemen, upon which Diogo Pereira joined the argument saying that when you send a man to such places you should either believe what he says or not send him at all. When this was said, António de Brito asked Diogo Pereira again as a grace to return there with me, saying that it would be better to go in the almadie.* We had to convince ourselves how these people seem to be; we should also keep a watch on the landing stage so that we could go on shore if necessary. The rowing boat having moored at the pier as before, I coasted the banks in the almadie* and saw Ali Agha in the company of three or four Rumes* carrying arquebuses. I also saw a native running along with a lighted match with which to fire the artillery. I retreated calling to the men in the rowing boat to manœuvre themselves by placing the prow towards the land as*

*they were going to be fired on. The boat changed course so well that although it was fired of fifteen times in succession no harm was done. Thanks be to God, the cannons had been aimed when the boat had first dropped anchor at high tide. In the time it had taken to go and come back, the tide had gone out so that the shots were too high except for one which landed in the stern but did nothing more than damage a plank. When we turned around we saw swooping down on us fifty or so lancharas * who wanted to take rowing boat by boarding it. Our men then started to arm and the rowing boat of the other ship arrived. At this point they turned around in the river and then we returned to our ship which immediately cast off. We dropped anchor at the Island of Maigire to collect water, which we were short of. We found a pond full of dead dogs which we pulled out and spent the night drawing water. The following day a throng of paraos * approached to do battle with us and to prevent us from taking the water. In this they were successful and we set sail intending to go to Pasai. Since the winds were not favourable, [the captains] deliberated and decided to go and sell the fabric in Tenasserim. As nobody in our ships knew the port, we took a Moorish pilot with us to show us the way. We changed course and made for Tenasserim.*

106. *On our journey we met two natas * from Pegu on their way from the Andaman Islands to Martaban with a cargo of shells and dried fish. We captured them but when António de Brito found out they were from Pegu, he gave them presents and a letter for the King asking him the favour of considering the friendship that he had established with the King our Lord. If the King of Pegu did not want to break it off without reason he should return the men detained in his country by treachery. These people had been invited on land for hospitality and they could not know the reason for what had happened. The natas * continued on their journey and we on ours to Tenasserim of which I shall now tell although my account will no be perfectly accurate as I do not have as a good memory for that as for the other matters.*

107. *When we arrived in Tenasserim we dropped anchor in the open sea outside the port, whereupon an almadie * immediately came out to ask who we were and what we wanted. António de Brito said that we were vassals of the King of that country and that our ships, which belonged to him, were loaded with fabric*

which we had come to sell in order to enrich the country of the King of Siam. The latter was a great friend of our own King and the King our Lord had ordered us to do anything the King of Siam requested; this we were all prepared to do, and with this purpose we came.

108. *We stayed there for three days without an approach from anyone. Finally the Moorish pilot told us to enter the harbour. Before doing this, we went ashore in the rowing boats in order to speak to the Governor who did not want to be disturbed and sent a brother of his. António de Brito told the latter that he wanted to enter the port because he feared that a hurricane would dash one of our ships against the coast. In reply he was told that he must wait for a message from the King of Tenasserim. We went back to our ships and entered the port the following day. We dropped anchor opposite the town, lowered our sails and covered our ships as if we were going to winter there for seven or eight months. Then we went ashore to buy provisions. Finally we set up a factory and began trading. But as it was winter and the merchants were in Sarnau — a city, two hundred leagues inland in which the King lives — we were unable to terminate our business. For this reason António de Brito went to Bengal and Diogo Pereira stayed on to carry on further dealings.*

109. *As António de Brito left, a champana * entered the port. It came from one of the Moors' ships which D. André had taken on his way to Pasai.* [23] *One hundred and ninety men were aboard. These Moors were regular traders in the port and were well known to the local people. They began to set these people against us, but Diogo Pereira put an end to this restlessness by handing out numerous presents. In the meantime the merchants returned and we began to conduct some business. But when the time came for us to leave, as we did not want to miss the monsoon, not all the merchants had arrived and we still had some fabric to sell. We left Tenasserim on 25 February.*

110. *This country is very green, with great forests and wide waterways. There are plentiful supplies of meat, fish and rice, many*

---

23. « Champana * taken by D. André ».

fruits but no corn. All kinds of merchandise can be found here : gold, silver, tin, lead, benzoin, lac, white and raw silk, great quantities of calambac and very fine aloe wood. These can be resold at three to four times their cost in other countries, and when things go less well one is happy to sell at twice the cost.

111. *We left Tenasserim on the day I said. For Governor we found D. Duarte de Meneses of whom there are few miracles to recount.* [24]

24. « D. Duarte de Meneses, Governor ».

V

DOCUMENTS ANNEXES

1

ANTÓNIO DINIS À FRANCISCO PESSOA ET TRISTÃO DA SILVA

Malacca, 15 août 1516 *

Senhores,

Ainda que esta hajaes por cousa nova, à vontade e dejejos que eu tenho e tive sempre de vos servir, me paresserá que não terês esta por estranha. Digo, senhor, que tudo quero que sejam novas da vida em que sempre vivi; a ser boa ou má, esta dê seu testemunho.

Depois que desse Purtugal parti sempre homem trabalhou por achar alguã medrança antre estes governadores; o que cuido que quem por isso mais trabalhou, por haver cousa pera me poder ajudar, que eu deva de ser o principal. Porem crede senhores que ond'o que os homens que cá não tem tanta liga e servido estes maiores haver alguã cousa, é milagrosamente havido... [1]

O capitão mor que Deus tem me mandou por escrivão hum reino de Pagu, pera estar em ũa cidade que se chama Martabane, onde ia por feitor um Duarte Pachanha d'Alenquer; onde estive dous anos comprando mantimentos e alguãs cousas pera esta fortaleza de Melaca; onde, estando já embarcado pera me vir em um junco, onde trazia fazenda del Rei e alguã minha, me perdi dentro no rio desta cidade de Martabane; onde me meti em outro junco com medo de me matarem por a terra andar levantada; onde vim ter a esta Melaca e dei conta ao capitão, que então era Jorge de Brito, de tudo. Ele ordenou de mandar lá ũa nau nossa, a fazer a tornar assentar a terra. E eu lhe pidi por mercê que houvesse respeito a eu ter minha fazenda lá perdida e saber milhor a terra que nenhũa pessoa que lá podesse mandar, por estar já dous anos e saber os custumes e tratos das mercadarias da terra. Não quis de nada disto me conhecer e quis antes mandar um feitor com a fazenda del Rei, não sendo seu criado, nem menos saber nenhũa cousa da terra.

---

* TT, *CC.* I-20-87.

1. Syntaxe défectueuse; il faudrait supprimer *o que,* ou bien remplacer *haver* par *houverem.* De toute façon la phrase manque de proposition principale, d'où les réticences que nous avons soupléées dans la transcription.

E porque saibaies como se fazem as cousas nestas partes ao ravés da razão, vos quero, senhores, nesta pidir esta mercê e ajuda, a me Vossas Mercês quererem pidir a feitoria a Sua Alteza de toda ' las mercadarias que forem da ' suas fortalezas pera o reino de Pegu, que eu seja feitor de todas elas; porque, senhores, sei que querendo por vós nesta mercê ser ajudado, e assi dando a Sua Alteza a conta da terra que nesta a Vossas Mercês darei, a dar assi a Sua Alteza, e havendo respeito a estar dous anos com sua fazenda, onde por seu serviço perdi parte da minha, haver respeito a o ter servido nestas partes sete anos; e porque, senhores, sei quanto nesta mercê me poderês ajudar, e deitando-lhe tudo diente, Sua Alteza o deve fazer[2]. E as cousas da terra as direi verdadeiramente nesta, porque sei que tudo poderês dar conta a el Rei nosso Senhor. E por baixo desta mercê que de Vossas Mercês[3] quero, Gonçalo Mialheiro eu lhe escrevo que vo-lo alembre.

E mais não digo, senhores, que da cidade de Martabane, onde estive, são sessenta léguas à cidade de Pegu, que é a principal cidade do reino, onde sempre o rei está. Podem ir de Martabane por mar e por terra; a saber: por terra vão três dias até passarem ũa água douda, onde se perdem cad'ano muita soma de gente, e daí a Pegu vão em dous dias; por mar vão parahos em quatro cinco dias. Por este rio não podem ir cousa muito grande, somente estes parahos, que serão tamanhos como barcos de Ribatejo.

E desta cidade de Pegu vão ' um porto que se chama Dugum em um dia, que é um porto donde vem naus do reino de Cambaia e juncos de Samátara. E deste porto a cinquenta léguas há outro porto que se chama Cosmim, que é o principal porto do reino de Pegu, onde vem a tratar muitas naus; a saber: vem cad'ano quatro cinco naus de Bengala, e as mercadarias que tragem estas naus são panos sinabafos e toda outra roupa que se despende polo reino e levam pera fora polo certão. Estas naus chegam a este porto em Março e parte do Abril; partem daí em fim de Junho, levam a maior soma do seu emprego em prata feita em argolas que fazem no mesmo reino.

E assi vem mais a este porto de Cosmim cad'ano três quatro naus do Calim[4] e de Ceilão e Paleacate; isso mesmo trazem panos de muitas cores; os empregos que levam é em robis e outras sortes de pedraria e almísquere em papos e em pó. Vem mais a este porto naus de Adem e de Cambaia, trazem anfião e algũa roupa do Guzarate; o retorno que levam, alacre e beijoim. E assi vão naus e juncos do reino de Cião ao porto de Martabane.

O trato principal que tiveram foi de Melaca com arroz. Já agora não vão tantos juncos como iam em tempo que Melaca não era em nosso

---

2. Ms: *o deve ao fazer*; on pourrait aussi corriger: *o deve assi fazer.*
3. Ms: *destas merces que de vossa merce quero.*
4. Transcription de *Keling* (du sanskrit *Kalinga*), nom malai du Coromandel.

poder, inda que sempre deste porto vão juncos dos mesmos pegus com mantimentos. A maior parte dos juncos que deste porto de Martabane sai vão a Pidir com arroz, e trazem muita pimenta e outra nenhũa cousa; que podem cad'ano sair antre juncos grandes e pequenos, a saber, a maior parte junquinhos pequenos, cento e cento e vinte, e não levam al, somente arroz, quanto podem carregar.

Desta barra desta cidade pera dentro ao pouso onde pousam os juncos há bem sete léguas por um rio dentro onde há muitos baixos, porem podem ir per quatro ate três braças e mêa o mais baixo. A mesma barra há quatro cinco braças, seis braças, três braças o mais baixo de baixamar.. Entram naus guzaratas muito grandes carregadas e saim; levam anfião do mesmo Guzerate e panos de Cambaia; o retorno que levam é alacre e muita soma de beijoim.

As mercadarias que há na mesma terra são estas : alacre, muito grande soma; beijoim, há deste porto de Martabane a jornada de trinta dias em ir e vir. Donde este beijoim vem confina a terra com o reino de Sião[5] que se chama Jangomá[6]. Nace em ũas arvores da maneira que nace a ragina. E vão desta cidade de Martabane sete dias por mar ou oito em parahos pequenos por um rio acima, e daí vão os outro ' sete por terra até onde ele nasce. Deste beijoim se poderão haver cada ano mil e quinhentos bahares e mais, porque há muita soma dele.

Os robis vem de ũa terra que é um reino que confina com o reino da China que se chama Avá. Vão do reino de Pegu em três meses e vão por um rio acima e tiram-nos dantre ũas pedras dantre lapas homens que os conhessem, e logo conhessem quais são o ' robis e espinelas. Deste reino de Pegu até onde vão por a pedraria é jornada por terra quinze[7] dias, é o mais por um rio. Chama-se um reino que está antre este reino d'Avá e o de Pegu o reino de Boma, onde vai a principal pedraria e daí vem ter a Pegu. Por outra banda vai ter junto de Ceilão; porem dentro no reino de Pegu está grande soma de pedraria, principalmente de robis; por onde se mais gastam é pera a terra de Calim.

O almísquere vem de ũa terra que se chama Homucão[8]. Fazem este almísquere desta maneira: na terra donde o há são tudo, senhores, grandes matos, muito polo certão; tomam em ũas armadas[9] ũas alimarias pequenas da grandura de gatos montezes e matam-nos, e do sangue e da carne tudo pizado junto e posto ao sol a curar então o fazem em papos e em pó, como o querem fazer. Dizem os pegus que vão lá a comprar que há i muita soma dele.

---

5. Ms : *de Sião do Sião que se chama Jangomá.*
6. C'est-à-dire Chieng-Mai.
7. Ms : *xb.*
8. Ou peut-être *que se chama o Mucão*; nous n'avons pas réussi à identifier ce toponyme.
9. Apparemment l'auteur veut dire *armadilhas* « attrapes », plutôt qu'*armadas.*

A mina de prata : há em o reino de Pegu muita soma, despende-se a maior parte pera Bengala e pera o reino dos Calins, e algũa vem a Melaca. Mina do ouro : há no mesmo reino do Pegu muita soma. Nesta terra não corre ouro nem prata por moeda, porque a moeda que no mesmo reino corre são batigas de metal quebradas [10] e novas em peso, que valem três [11] arrates destas seis vintés em nossa conta.

A este posto de Martabane vem ter toda'las mercadarias; todas estas cousas se pode haver, quanta soma Sua Alteza quijer; e tendo feitoria d'assento em terra poderão haver as cousas em milhor preço. As mercadarias que na terra valem : de Portugal, é vermelhão e azougue; de cá da India, pimenta; esta lhe levam de Pidir juncos dos mesmos pegus; prosselanas da China, outras mercadarias da China, algodão de Cambaia. A principal mercadaria, que se mais despende é anfião e pimenta e prosselanas, que tendo El Rei todas estas cousas, com feitoria sua na terra haverá quanta soma quijer haver das mercadarias que no reino de Pegu houver.

Neste reino não há mouros, que todos são gentios. Tem frades por todo o reino, mais do que há de frades em cristãos. Adoram em ídolos.

Tudo isto, senhores, eu me atrevo, em me fazerdes esta mercê, porque levando-me nosso Senhor, eu servirei tudo como eu dejejo; e se por ventura não havendo Sua Alteza por seu serviço ter feitoria neste reino, somente irem cada ano de vela cá a tratar com ele, que eu vá por feitor de qualquer mercadaria que lá for. Eu me não atrevera a tal cometer se me não paressesse que algũa outra pessoa o milhor soubesse que eu. E não querendo El Rei esta mercê fazer, dando-lhe, senhores, vós toda esta conta, vos beijarei as mãos lhe pidirdes que me faça mercê de qualquer feitoria que mandar o capitão de Melaca pera fora com sua fazenda e seja qualquer; ainda que eu quisera ir com ordenado logo de lá, porque os capitães cá poem maus ordenados. E se por ventura destas cousas nenhũa não houver por seu serviço, nesta fortaleza de Melaca há um juiz do peso, que é cousa que logo pode fazer homem seu proveito, ou provedor dos defuntos, porque ambos estes podem fazer quem nos tiver seu proveito.

Não vos digo, senhores, neste caso mais, somente que nessas partes outras nenhũas pessoas que tanto tenha por senhores nom tenho, se a Vossas Mercês não; porque tudo vossas pirivanças podem fazer.

De mim não vos escrevo mais novas, que à feitura fico de saúde e de tudo bem, dando sempre graças a Deus. Digam Vossas Mercês ao senhor por homem que sou muito bem alembrado da mercê que me fez, que por

---

10. Lecture conjecturale; dans le manuscrit apparemment *sebradas*, mot inexistant.
11. Ms : *tes*.
12. Ms : *xb*.

me não atrever a dar seguramente nenhũa cousa lhe não mando. Tudo, querendo nosso Senhor, eu servirei. Beijo as mãos de Vossas Mercês, e as suas e do senhor Pero Neto. Desta Melaca a quinze [12] d'Agosto de 1516.

Servidor de Vossas Mercês
António Dinis

Adresse : Aos senhores,
os senhores Francisco Pessoa e Tristão da Silva,
moços da câmara del Rei nosso Senhor.

Apostilles : desse que escreve esta carta a estes moços da câmara lançada

2

SIMÃO DE SEIXAS AU ROI DE PORTUGAL

Pasai, 21 septembre 1516 *

Senhor :

Já escrevemos a Vossa Alteza largamente como chegamos a este porto de Pacem aos xxiiij° de maio de b^c^xbj na nau Belem, e assi de como concertamos com o rei e governadores da terra e tendo tudo acabado a nossa vontade e como compria a serviço de Vossa Alteza. Aos dous dias de Junho, estando pera descarregar as mercadarias da dita nau, estando nela Fernão Perez e Antonio Pacheco e seus irmãos e Lourenço de Vargas e eu, se alevantou fogo debaixo de ambas as cubertas de maneira que conquanto lhe logo acudimos nom o pudemos apagar, e se queimou sem se poder salvar outra cousa de quanto estava nela, somente um pouco de dinheiro de Vossa Alteza que trazíamos pera a cárega das naus de Fernão Perez que eram biij b^c^ xxxbij cruzados, afora biij^c^ Rij cruzados em tangas de prata d'Orumuz que cairam ao mar ao vigario desta feitoria encodando em um batel que estava a bordo da nau. E tambem se salvaram dous fardos de roupa de Cambaia que eram já dentro em ũa champana, que começavam então a descarregar da nau. Tudo escrevemos largamente a Vossa Alteza, e assi das sortes das mercadarias que se queimaram e preços delas, como das que traziamos de Purtugal que se salvaram, que vinham na caravela d'Antonio Lobo; e assi das que ha i na terra e os preços que valem.

Esperavamos com ajuda de Nosso Senhor, segundo a terra é para isso, com essas naus, fazendo-se a viagem de Bengala como tinhamos ordenado,

---

* TT, *CC.* I-20-101.

fazer tanto proveito a Vossa Alteza que se cobrara toda a perda. E esta feitoria se tornara a reformar de maneira que Vossa Alteza fora servido e se fezera o que mandava. O capitão de Malaca houve outra cousa per mais voso serviço : tomou as naus do trato que vinham ordenadas pera esta feitoria e mandou-as à China, de Malaca. E a nau Ribalta que aqui estava carregada mandou a Martamão. E depois de ser partida mandou aqui ũa caravela em que vem Gaspar Machado, que qui esteve j[á] per capitão dela, pera fazer arribar as naus que aqui vierem pera este porto, nom oulhando que estavamos aqui com fazenda de Vossa Alteza e vinte pessoas, dizendo que se perdia Malaca pelas naus nom irem lá e virem aqui todas, havendo quatro ou cinco meses que aqui estamos; e até hoje nom tem vindo nem ũa nau a este porto. Bem crêo eu que estando a feitoria de Malaca conforme com esta se faria mais proveito e serviço de Vossa Alteza, porque daqui lhe iriam os mantimentos que lá nom há e as mercadarias que há na terra, que lá tem bõa valia; e de lá mandariam as maças e o cravo, sandalo e outras mercadarias que aqui tem bõa valia; e far-se-iam as cousas como Vossa Alteza manda. Houvemos per vosso serviço quando vimos sua detreminação alevantarmos daqui com essa fazenda e dinheiro que nos ficou e irmos entregá-la à feitoria de Malaca, pois Nosso Senhor nos nom quis dar lugar pera que Vossa Alteza veia o proveito que desta feitoria lhe pudera vir, e assi nossos serviços. Eu, Senhor, detremino pera Janeiro ir-me caminho da India e servir Vossa Alteza como sempre me trabalhei por o fazer. Fico cá sem oficio e sem o que trouve de Portugal, porque isso que tinha acabei de perder nessa nau. Nom tenho lá quem saiba meu serviço nem o lembre a Vossa Alteza. Beijar-lhe-ei as mãos dela me prover com algum oficio pera estas partes; porque eu espero em Nosso Senhor que em tudo o que me Vossa Alteza encarregar o saiba servir. Beijo as mãos a Vossa Alteza a que Nosso Senhor acrecente os dias da vida e real estado. De Pacem, hoje xx dias de Setembro de $\bar{j}$ b^{c} xbj anos.

Signé : Simão de Seixas

De Simão de Seixas, de Pacem, de xx de Setembro de $\bar{j}$ b^{c} xbj.
Lida
A El-Rei Nosso Senhor. [*Original*]

3

D. JOÃO DE LIMA À D. MANUEL

Cochin, 22 décembre 1518 *

Senhor :

Depois de ter escrito a Vossa Alteza pelo caravelão as novas desta terra, sobrevieram estas : que em Dio eram entrados sete galeões e que catorze estavam feitos por esses portos de Cambaia. Isto vêo por carta ao capitão mor, a qual m'ele amostrou. E assi em Danda dizem ser feito um galeão grande e algũas fustas; a qual armada se há de juntar em Dio pera se ajuntarem com os Rumes. Dos Rumes vêo esta nova que se foram de Judá pera o Toro a se corregerem e a s'abitalharem do necessario e assi pera haverem gente, porque lhe fugiu e morreu muita. Esta nova, Senhor, soube o capitão mor per ũa nau que tomou Alvaro Barreto que vinha do Estreito. Quanto a esta costa, Senhor, toda está de paz, somente Dabul que tomaram ũas fustas dele ũa nossa, em que mataram nom sei quantos homens; a qual crêo que como se Lopo Soarez partir será destruido, porque estes perros nom querem senão a espada na mão; e se isto nom fazem, crêa Vossa Alteza que cada di' hão de fazer mil roindades e traições.

Lopo Soarez é vindo de Ceilão e nele fez ũa fortaleza; pagarão de párias a Vossa Alteza dez alifantes e quatrocentos bares de canela. O capitão da fortaleza é Dom João da Silveira; por alcaide mor e capitão do mar fica Antonio de Miranda. A fortaleza se fez sem matarem ninguém; e é feita de taipa e pedra e barro. Parece-me que é necessario fazer-se de pedra e cal, porque as invernada são mui grandes em Ceilão; e se vier cerco, cumpre descubrirem os muros pera lhe nom porem fogo; assi, Senhor, que pode cair o muro e dar fadiga 'os que dentro estiverem. Mais da terra nom escrevo a Vossa Alteza, porque lá o saberá mui cedo por Lopo Soarez.

De Malaca vêo nova que à chegada de Dom Alêxo estava em guerra; o rei que dela foi estava com gente daí ũa légua e corria cada di' a cidade. E não tão somente este aperto, Senhor, tinha a vossa fortaleza, mas dentro, antre os portugueses, havia deferenças e bandos antre Antonio Pacheco e Nuno Vaz Pereira, a quem seria capitão. E aprouve a Nosso Senhor que a este tempo chegou Dom Aleixo e apaziguou tudo, assi o dos mouros como os dos cristãos. E assi ficou Antonio Lopez da Costa por capitão. E depois da chegada de Dom Alêxo faleceu o Nuno Vaz. De Fernão Perez havia aí estas novas que chegara à China e que nela fora mui bem recebido, e que vendera toda'las mercadorias mui bem, e que assim fizera as cousas que

---

* TT, *CC.* I-23-117.

lhe Vossa Alteza mandara com bom resguardo. Esperam cada dia aqui por ele. Prazerá a Deus que o trará como Vossa Alteza deseja e nós desejamos, porque a riqueza da China, Senhor, não se crêe; e isto já o Vossa Alteza lá saberá per Rafael Perestrelo.

Dom João, Senhor, esteve em Bengala este inverno passado e aí invernou. Esteve sempre em guerra até a derradeira e não que com eles fizessem ninhũa contrautação de paz. A gente dizem ser perversa e muito fraca. Esconderam lhe toda'las cousas da terra. Dizem valer i muito a prata e coral e cobre, ainda que ninhũa cousa destas nom quiseram comprar. E o que isto causou, Senhor, foi estarem aí ũas naus guzaratas, as quais deram todo este estrovo. A terra é muito abastada; valem dez fardos d'arroz um pardau, que são iij^{c} xx rs; em cada fardo ha três alqueires; e este é arroz giraçal. E vinte galinhas por ũa tanga que são três vintens e outras tantas adens; e três vacas ao pardau. E a moeda desta terra é búzios, porque 'ouro e a prata nom no pode ter senão o rei da terra. A gente é baça e a fala é casi como a de Goa.Isto causa [ser] a contracosta da enseada de Bengala com esta da India. E Bengala está em vinte graus ao Norte, que é altura de Dio. E um escravo vale seis tangas, e ũa moça gentil molher outras tantas. Na barra, Senhor, deste rio há três braças de baxamar largas; sobe 'agua de tres a seis de preamar. Da barra à cidade dizem haver duas leguas pequenas. A cidade é em si grande e de muita gente e muito fraca. Aqui esteve Dom João cinco meses, esperando pela moução pera se vir à India. E depois de serem fora de Bengala chegaram à boca dum rio por onde entraram três leguas. O lugar por onde este rio passa se chama Arracão, e o rei tem guerra com Bengala. Este rei em estando Dom João em Bengala lhe mandou dous paraus com mantimentos, que queria ser amigo e vassalo de Vossa Alteza; e que fossem lá a seu porto e que achariam muitas mercadorias : marfim e lacre e roupa e pedraria; e que se Dom João quisesse que ele iria com sua gente ajudar a fazer guerra a Bengala. Daí se partiu Dom João sem haver fala do Rei nem ver a cidade, porque era donde surgiram duas leguas ao lugar. E i foi provido com paraus, se havia mister água ou lenha, a qual lhe deram. E daqui se partiram na volta de Ceilão, onde acharam Lopo Soarez fazendo a fortaleza, onde fica Dom João como dito tenho a Vossa Alteza.

O capitão mor, tanto que Lopo Soares for partido, detremina d'ir a Goa e daí mandar buscar estes rios todos, porque temos nova que em todos há fustalha pera que se se achar a tomarem e queimarem; porque todos estes rios há neles Rumes oficiais que fazem esta fustalha. Daqui s'ha d'ir Antonio de Saldanha a gordar a boca do Estreito, carregados d'arroz pera Ormuz; e o que me daqui pesa, Senhor, porque leva nove ou dez velas. E pera se guardar a boca do Estreito que nom passem naus da terra abastavam três navios bons de vela; porque as naus que agora com ele vão, pera o ano cumpre que se correjam; e há de ser a tempo; quiçá que cá tenham necessidade delas. Assi, Senhor, que estas cousas hão d'estar na mão do governador, porque se de lá vem providos por Vossa Alteza cumpre que se faça o que vós mandais, posto que aí haja necessidade de se fazer outra cousa. Porque estas naus, como digo, Senhor, fora milhor corregerem se,

pera que estoutro ano poderam ir onde o capitão mor detremina d'ir, que é ao Mar Roxo em busca dos Rumes; e quando vierem quiçá nom estarão pera isso. Estas coisas hei d'alembrar a Vossa Alteza, porque me parece que vos faço nisso serviço. E tambem quando me vir no trabalho, hei de ser dos primeiros que por vosso serviço hão de morrer. E alguns que nesta armada vão com António de Saldanha, depois de venderem seu arroz, bem sei certo, Senhor, que por mais Rumes que haja na Índia, que s'hão d'ir chêos d'ouro, e que lhes nom há de lembrar vosso serviço. E por isto me pesa de ver desmanchada vossa armada, estando nós em tempo onde cumpre termo-la nós junta e bem repairada pera o que sobrevier.

A Índia, Senhor, está desfalecida d'artilharia pera a vossa armada, porque aqui em Cochim nom vejo mais de catorze ou quinze peças grossas, e estas nom abastam pera o galeão que ha mister vinte e cinco bombardas grossas. Toda'las outras naus grossas nom trazem mais de dous camelos e até três. Assi, Senhor, que cumpre Vossa Alteza acudir com artilharia, agora mais que nunca. As naus que cá ajuntará o capitão mor serão trinta; e com fustas e galés pode ajuntar até corenta. A gente que cá há, Senhor, a meu parecer pode haver até dous mil e oitocentos homens pera feito, tirando a gente das fortalezas, ainda que a mais desta gente é canalha, são ratinhos e gente cível. Se Vossa Alteza gente mandar, seja homens de boa casta, posto que custem mais. E estes que cá somos, Senhor, eu espero em Nosso Senhor que nos dará ũa groriosa vitoria, pera Vossa Alteza tê-'la India segura pera sempre. Praza a Nosso Senhor que lhe acrecente os dias da vida em grande estado, como todos desejamos. Alembre-se Vossa Alteza de me fazer mercê dũa destas fortalezas, pois lha tão bem mereço. E alembre-se de quantas feridas tenho levadas nestas partes em seu serviço. E todas estas fortalezas, mor parte delas tem feitas com a pedra a estes ombros. E eu cuido, Senhor, que nom desmereço mais que aos outros a que as Vossa Alteza manda dar, assi por serviços como por fidalguia. E isto Vossa Alteza o sabe milhor do que lho eu sei dizer. E isto nom no faça senão por bom enxempro, porque tá os negros desta terra s'espantaram verem me vir desta feição. Beijar-lhe-ei as mãos alembrar-se de mim e de meus serviços; e em o assi fazer fará Vossa Alteza serviço a Deus e a mim mercê. De Cochim a xxij de dezembro de 518.

Bêjo as mãos a Vossa Alteza.

Signé : Dom João de Lima [1]

Adresse : A El Rei Nosso Senhor. De Dom João de Lima, da India. [*Original*]

---

1. Ms : *dõ Jm^o^ de lyma.*

4

LE ROI D'ARAKAN À D. MANUEL

S.l.n.d. (1518 ?) *

Todo meu querer e deseio e meu bem, poderoso Rei de Portugal, Senhor justiçoso, Senhor da terra e do mar, Rei nomeado por todas as partes do mundo, em cristãos, na Pérsia, na Arábia, nomeado e havido por Senhor de grande poder com ajuda do Senhor, e senhor de grande sabedoria, com grande fama e de todos bem quisto por suas obras !

Saberá Vossa Alteza, muito poderoso Senhor, que um capitão vosso veio a um porto que está junto com esta cidade de Bengala, chamado Aque Cama, Dom João com quatro naus e mandou um batel a esta cidade onde eu estou com grande amizade, a qual muito tempo havia que desejava. E folguei muito com ele polas novas por que tanto havia que esperava. Logo lhe ofereci todo meu poder e a cidade e o que lhe comprisse que fosse serviço de Vossa Alteza, pela qual rezão ficamos muito amigos, com grande vontade, do que algum tempo fico receoso até ver certeza de Vossa Alteza.

Saberá Vossa Alteza que veio Joanes feitor a um porto perto desta cidade de Bengala chamado Quilá [1], o qual veio em ũa nau da terra com um mercador dela e um Fernando, e me derom ũa carta de segurança e eu não quis confiar e a quixera mandar a Dom João, porque não hei de confiar até nom ver a vontade de Vossa Alteza.

Saberá Vossa Alteza que eu não quero mais daquilo que Vossa Alteza for servido com toda a condição que quiser, por que as naus possam navegar polos portos como Vossa Alteza determinar e andem seguras sem lhes ser feito nenhum noio. Tudo quero que seja como Vossa Alteza quiser e houver que seja mais seu serviço.

Saberá Vossa Alteza que todas as naus suas que aqui chegam lhes dou todos os mantimentos e as cousas que per elas me são requeridas e andam na terra seguros como na sua, e Vossa Alteza poderá ser mais certeficado deles disto e da vontade que lhe tenho, polo grande deseio que tenho de sua amizade.

Muito poderoso Senhor, pera que Vossa Alteza fosse mais enteiramente certeficado de nosso grande deseio mandei esta carta pera por ela sabermos a vontade de Vossa Alteza, nom desejando outra cousa mais que a amizade grande de Vossa Alteza como quiser, com verdadeira paz bem e bem [2]; pelo

---

*TT, *CVR.* nº 108.

1. Ms : *quylaa.*
2. [*Sic*].

qual lhe peço que a reposta desta carta nos mande cedo, como de Senhor de tão grande poder se espera, porque nela está toda nossa esperança; e vendo-a ficaremos mais seguros e com grandissimo prazer. E não trazemos outro cuidado maior no coração que a reposta desta carta, a qual pedimos que seia como esperamos. Isto tudo tenha Vossa Alteza por certo. E lhe pedimos que nos proveia com certeza e com amizade e bemquerença, a qual seja guardada antre nós para sempre.

Apostille au verso : India. El Rei nosso Senhor.

En lettre plus moderne, alia manu : Carta del Rei de Bengala para el Rei de Portugal. [*Original*]

5

EXTRAIT D'UN RAPPORT D'UN ESPION CASTILLAN

Cochin, 23 décembre 1522 *

[.....]

Truxo tambien Iñigo Lopez por nuevas como Antonio de Brito y Diego Pessoa eran llegados a salvamiento a Bergala [*sic*] y asi Rafael Perestrelo a Utia, los quales tenian grandes deferencias y bonbardadas de los unos a los otros, y que estavan mal abenidos, y que de alli se partieron Antonio de Brito y Diego Pessoa para Pega [*sic*] a esperar el galeon de los Rumos, el qual fue a dar con ellos dentro del rio de Pegu detras de una punta donde le estavan esperando; hizieronse a la vela tras el, anduvieron tres dias a las bonbardas sin nunca el se querer rendir, mataron los Moros sus mujeres y hijos y determinaron de se non rendir; anduvieron tanto con ellos y buscaron tantas maneras que los echaron a fondo y murieron todos sin quedar nadie ni se tomo nada del. En este galeon dizen algunos, y no lo an por verdade, que yva Christoval Jusarte; y si asi es perdonele Dios, mas a mi pareceme que no, por los modos del las variedades que aqui se cuentan suas veniagas. Dizen que fueron a su voluntad; si los Dios truxere, an de venir ricos sy no lo echan a perder alguns desmanchos.

[.....]

---

* Simancas, *Estado*, Legajo 367, d. 94. Cette lettre transcrit une lettre datée de Cochim, le 23 décembre 1522, dont l'original semble perdu, et dont l'auteur demeure inconnu. Il y fait état des nouvelles apportées par un certain Iñigo Lopez, qui arriva à Cochin, venant de Malacca, le 18 décembre. Nous devons la communication de cet extrait à M. Jean Aubin.

VI

EXCURSUS

RECHERCHES SUR L'IDENTITE DES PERSONNAGES

Sommaire : 1. Introduction. 2. Antônio de Brito. 3. Diogo Pereira. 4. Gonçalo Tavares. 5. Rafael Perestrelo. 6. Cristóvão Jusarte. 7. João de Borba. 8. Martim de Lucena. 9. Simão de Brito Patalim. 10. Ebauche d'une conclusion : la classe dirigeante de l'expansion et les rebelles.

1. INTRODUCTION

Dans une société que l'on devine assez basée sur les structures familiales et les rapports de parenté, l'identification des personnages de l'histoire s'avère un élément important, voire une des clefs pour la compréhension des faits. Elle pose néanmoins maints problèmes. Le premier est sans doute l'homonymie. On compte, par exemple, une bonne demi-douzaine d'Antônio de Brito, tous fidalgos, *à l'époque de D. Manuel.*

Dès le XVII^e siècle, au Portugal, on a essayé de résoudre le problème de l'homonymie en allongeant les noms : la multiplication des noms de famille, hérités des deux côtés, en même temps qu'elle sert la fierté des nobles, en montrant leur ascendance, diminue les risques d'ambiguïté. Mais au XVI^e siècle la plupart des gens ne portent encore qu'un seul nom de famille, soit celui du père, soit celui de la mère (ce qui est plutôt fréquent chez les femmes). Ce système onomastique est, en outre, une source d'équivoques pour la recherche généalogique, car on trouve assez souvent, d'une part des frères et sœurs qui ne portent pas le même nom de famille, d'autre part des gens qui ont le même nom sans avoir aucun rapport de parenté [1].

Ce dernier type d'ambiguïté est surtout fréquent en deux cas : quand le nom de famille est un patronymique figé (comme Lopez ou Lopes, « fils de Lopo », Fernandez ou Fernandes « fils de Fernando »), et quand il est à l'origine d'un toponyme (comme Brito, Lucena, Almeida, Albuquerque, etc.), qui

---

1. Sur l'onomastique portugaise, voir J. Leite de Vasconcelos, *Antroponímia Portuguesa*, Lisbonne, 1928; Iria Gonçalves, *Amostra de antroponímia alentejana do século XV*, dans *Do Tempo e da História* IV, Lisbonne, 1971, pp. 175 et suivs.; Id., *Antroponímia das Terras Alcobacenses nos fins da Idade Média*, dans *Do Tempo e da História* V, Lisbonne, 1972, pp. 160 et suivs.; Id., *Onomástica pessoal da Lisboa de Quinhentos*, dans *Boletim Cultural da Junta Distrital de Lisboa*, II série, nº 79-80, 1973-1974.

peut servir à désigner n'importe qui originaire du lieu en question. Puis, il y a le cas des gens qui ont pris comme nom de famille celui du parrain, d'un parent important ou du patron.

Pour les nobles on peut se servir des généalogies manuscrites ou imprimées[2], *quoique, en général, elles ne remontent pas au-delà du XV*[e] *siècle, sauf*

---

2. En dépit de sa portée assez restreinte, et de ses nombreuses lacunes le plus sûr des vieux nobiliaires nous semble être le *Livro de Linhagens do século XVI*, publié par António Machado de Faria, Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1956; du moins est-il tout proche de l'époque que nous étudions, échappant ainsi à quelques confusions qui par la suite se sont généralisées. Le plus complet des nobiliaires imprimés est celui de Felgueiras Gaio, *Nobiliário de Famílias de Portugal*, impressão diplomática do original existente na Santa Casa da Misericórdia de Barcelos, 27 vol., Barcelos, 1938; celui de Bernardo Jacinto Leitão de Manso de Lima, *Famílias de Portugal*, n'existe en édition polycopiée qu'à moitié, 15 vol., Lisbonne, 1925 et suivs., le reste se trouvant manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne; compilée en 1673, donc plus ancienne, la *Pedatura Lusitana-Hispânica em que se contém várias famílias*, de Cristóvão Alão de Morais, corregedor da Comarca de Antre Douro e Minho, a été publiée à Porto, s.d. en 12 « volumes » subdivisés en « tomos ».

Parmi les nombreuses généalogies manuscrites, nous avons consulté à la Torre do Tombo le *Nobiliário de Vasconcelos*, 21 E 29; le *Livro de Linhagens de Portugal escrito por Damião de Góis*, copié en 1713, 21 E 13; le *Nobiliário* de 1783 compilé à Braga, 21 E 28; et le *Compêndio Genealógico de Famílias de Portugal*, 21 E 26. A la Bibliothèque Royale du Palais de Ajuda nous avons consulté les códices 49-XII-28, 49-XII-36, 49-XIII-11, 49-XIII-12, 49-XIII-13, 49-XIII-26, 49-XIII-40, 49-XIII-42, 50-IV-1, 50-IV-4 et 50-IV-8.

Les données des nobiliaires peuvent, dans quelques cas, être corrigées d'après des œuvres de recherche basées sur les documents originaux. Les principales sont : D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica da Casa Real Portuguesa* (25 vol. y compris les *Provas*, c'est-à-dire les documents et l'index), 1[ère] éd., Lisbonne, 1785, 2[e] éd., Coïmbre, 1945-1955; Anselmo Braamcamp Freire, *Brasões da Sala de Sintra*, 3 vol., Coïmbre, 1927, rééd. Lisbonne, 1973; Luiz de Mello Vaz de Sampayo, *Subsídios para uma Biografia de Pedro Alvares Cabral*, Coïmbre, 1971 (*Separata* de la *Revista da Universidade de Coimbra* XXIV); Humberto Baquero Moreno, *A Batalha de Alfarrobeira, antecedentes e significado histórico*, Lourenço Marques, 1973. Pour les familles issues des capitaines-donataires des îles de Madère et Açores on trouve aussi maintes données généalogiques chez Gaspar Frutuoso, *Saudades da terra*, éd. en 6 vol. d'après le manuscrit de l'auteur (décédé en 1591), Instituto Cultural de Ponta Delgada, Açores, 1963-1968.

pour la famille royale et ses collatérales et quelques familles de la vieille noblesse. Mais il faut toujours les manier avec précaution car, même quand ils ne veulent pas accréditer des ascendances anoblissantes mais fictives, les généalogistes se trompent assez souvent avec les cas d'homonymie.

C'est avec toutes ces réserves que nous présentons le résultat des recherches que nous avons effectuées au sujet des principaux personnages de la Lembrança. *Comme nous le verrons bientôt, il ne fut pas possible de les identifier tous d'une façon satisfaisante; nous avons ajouté aux données biographiques des données généalogiques qui permettent de les situer dans la société de l'époque. Celles-ci sont, pour la plupart, empruntées aux nobiliaires, que nous avons corrigés, le cas échéant, d'après les documents d'archives que nous avons pu trouver.*

Cette étude ne prétend donc n'être qu'une ébauche provisoire : seule une recherche systématique dans les archives (qui dépasserait de très loin les buts du présent ouvrage) pourrait nous amener à des conclusions plus sûres.

Aux données biographiques que nous avons pu trouver sur les principaux membres de l'expédition de 1521-1522 — Antônio de Brito, Diogo Pereira, Gonçalo et Pero Tavares, Rafael Perestrelo, Cristóvão Jusarte, João de Borba, Martim de Lucena et Rui de Brito Patalim, les autres étant à peu près inidentifiables — nous avons ajouté quelques tableaux généalogiques, qui permettent de repérer leur insertion sociale.

Ces tableaux généalogiques sont volontiers sélectifs; c'est-à-dire, ils ne veulent pas montrer tous les liens de parenté des personnages en question (ce qui d'ailleurs rendrait la confusion indescriptible), mais seulement illustrer quelques relations qui nous semblèrent plus significatives. Les personnalités les plus marquantes, comme Lopo Soares de Albergaria, D. João de Lima, Antônio de Brito, etc., y figurent en majuscules; les noms de tous ceux qui, à notre connaissance, sont passés aux Indes sont en italique. Les traits continus représentent la filiation légitime; quand, cependant, pour montrer des alliances multiples, les traits se croisent, une des lignes devient discontinue, par besoin de clarté. De toute façon elles ne se confondent jamais avec celles qui montrent la filiation des bâtards, qui sont en pointillé. La clarté et l'économie de l'espace nous ont aussi empêché de disposer les lignées de gauche à droite par ordre d'aînesse; l'aîné de chaque génération est ainsi indiqué par une petite flèche. Un astérisque signale les noms qui, figurant sur plus d'un tableau généalogique, permettraient de les raccorder si cela était physiquement possible. A la fin, un petit commentaire servira à présenter une ébauche de conclusion. Le tout pourra ainsi constituer une contribution à l'histoire sociale des Portugais en Inde — qui, sauf pour des détails, reste encore à faire.

2. ANTÓNIO DE BRITO

On l'appelait à l'époque en Inde António de Brito *o Velho* (« le vieux »)[1], pour le distinguer de ses homonymes, notamment du frère de Jorge de Brito, qui remplaça ce dernier comme commandant de l'expédition aux Moluques après son décès à Sumatra, qui est dit quelquefois António de Brito o *Moço* (« le jeune »); étant beaucoup plus connu, cependant[2], on le désigne le plus souvent ce dernier comme António de Brito tout court.

C'est Gaspar Correia[3] qui nous fournit la clef pour l'identification de notre personnage, en le disant *caçador-mor del-Rei*, quoiqu'il ne le fût plus; les recherches généalogiques que, sur cette base, nous avons menées nous permettent, à leur tour, de l'identifier à l'António de Brito de Sousa que

---

1. Cf. les deux relations des navires de l'Inde et leurs commandants, du 31.X.1520 (*CA*, VII, pp. 172-173) et du II.V.1522 (*DPM*, VI, p. 92).

2. Il semble que l'homme de confiance de D. Manuel était plutôt son frère Jorge de Brito, qui vint une première fois en Inde en 1511 comme capitaine d'une des nefs de l'armada de D. Garcia de Noronha et y revint comme capitaine-major de celle de 1520, avec la mission secrète de bâtir une forteresse à Ternate, mais sous prétexte d'en bâtir une à Sumatra, de façon à mettre Charles Quint devant le fait accompli. Comme nous l'avons vu, son frère António était désigné pour lui succéder, ce qui en fait se produisit dès son décès à Atjeh. António devint ainsi le premier capitaine portugais des Moluques; il en revint riche, ce dont João III profita plus tard (au moment où il voulait se procurer des fonds pour armer une escadre contre les Turcs), en faisant acheter par ses frères Lopo et Cristóvão de Brito, en son nom, tandis qu'il demeurait en Orient, un *padrão de juro*, sorte de titre de dette publique (lettre royale du 20.XI.1537, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 44, fol. 154). A sa rentrée de Ternate il fut l'un des arbitres de la querelle de succession entre Lopo Vaz de Sampaio et Pero de Mascarenhas (1526), après quoi il retourna au Portugal. Il jouissait de la faveur de D. João III comme il avait joui de celle de D. Manuel, puisqu'en 1533 il reçut la capitainerie de Cochin, à titre exceptionnel pour quatre ans au lieu de trois (lettre royale du 15.1.1533, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 19, fol. 21). Il revint en Inde en 1534 comme capitaine d'une des nefs de l'armada de Martim Afonso de Sousa, son beau-frère (et cousin lointain d'António de Brito *o Velho*), nommé *capitão-mor do mar da Índia* par D. João III. Après un séjour de quelques années en Orient il reçut en 1545 la capitainerie de São Jorge de Mina que le souverain lui avait promise dès 1541 (lettre royale d'Évora, 10.1.1545, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 25, fol. 4). Il y décéda un peu plus tard. Nous omettons les références aux chroniques, abondantes et facilement repérables, notre but n'étant que de souligner le contraste entre sa carrière et la vie obscure de son homonyme.

3. Correia, II, pp. 580, 624, 645 et 679-680.

mentionnent Barros[4], Castanheda[5] et Góis[6], Sousa étant, en effet, comme nous le verrons bientôt, le nom de famille de sa mère.

A en croire à la presque totalité des nobiliaires[7] il serait le fils d'Artur de Brito, *alcaide-mor* de Beja, qui était déjà *fidalgo* de la maison ducale de D. Manuel avant son avènement à la royauté[8]. Il serait, alors, quelqu'un de très proche du souverain[9], et, en outre, le frère de Lourenço de Brito,

---

4. Barros, III/8.

5. Castanheda, V/48 et 52; ailleurs (V/27) il le réfère comme « António de Brito, *caçador-mor* du roi de Portugal », sans apparemment se rendre compte qu'il s'agit de la même personne.

6. Góis, IV/60.

7. Y compris les nobiliaires imprimés de Alão de Morais, Felgueiras Gaio et Manso de Lima; exceptions que nous avons repérées, le *Livro de Linhagens do século XVI* et les nobiliaires manuscrits de D. António de Lima (Biblioteca da Ajuda, cod. 49-XIII-21) et de Damião de Góis (TT, *Genealogias*, 21-E-13) qui, tout en ne les mélangeant pas, ne disent rien de la généalogie du Grand-Veneur. Quelques livres de lignages poussent plus loin la confusion, mélant aux António de Brito que nous avons mentionné, le fils de Lourenço de Brito, *copeiro-mor* de D. Manuel (dont l'existence est confirmée par la concession officielle d'une *tença*, tandis qu'il était *moço fidalgo* tout comme son frère Jerónimo; cf. lettres royales du 10.X.1510, délivrées à Almeirim, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 8, fol. 2 et *alvará* de Lisbonne, 25 avril 1514, TT, *CC*, II-46-122); un fils de Lopo de Brito, frère d'António de Brito *o Moço*, et peut-être d'autres encore. En revanche ils ne tiennent pas compte d'un tout autre António de Brito, *fidalgo* lui aussi de la maison du Roi, fils d'Álvaro de Brito Pestana, qui en 1500 succéda à son père comme *vedor* des vassaux du Roi à Atouguia, Óbidos, Cadaval, Lourinhã et Coutos de Alcobaça (lettre royale de Lisbonne, 23.V.1500, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 12, fol. 36). Nous laissons de côté d'autres homonymes qui n'apparaissent en scène qu'à une époque assez postérieure comme l'António de Brito, *o do braço cortado*, dont parle Diogo do Couto à plusieurs reprises dans la Décade X.

8. D. Manuel lui avait obtenu de D. João II la concession de la rente dite *jantar* d'Alcanede (lettre royale d'Évora, 9.VI.1491, TT, *Chanc. D. João II*, liv. 11, fol. 123; confirmée par lettre de D. Manuel à Évora, 8.III.1497, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 27, fol. 31 *v*). D. Manuel lui avait concédé une *tença* de 20.000 *réis* en 1486, une autre, de 20.000 *réis* aussi, en 1492, puis une de 10.000 *réis* en 1495; il les lui confirma toutes après son avènement à la royauté, par quatre lettres royales délivrées à Évora le 8.III.1497 (TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 27, fols. 31 *v* et 42).

9. Dans les fêtes des noces du prince D. Afonso, fils de D. João II, avec D. Isabel, fille des Rois Catholiques en décembre 1490, cet António de Brito représentait la planète Jupiter dans un tournoi où D. Manuel représentait Saturne, et Lourenço de Brito, frère de celui-là et futur *copeiro-mor* (grand-échanson) de D. Manuel, figurait Mercure (Garcia de Resende, *Vida e Feitos del Rei D. João II*, ch. 128; cf. *Brasões*, III, p .145).

compagnon de D. Francisco de Almeida en Inde [10], et de Jorge de Brito, le capitaine de Malacca, bien connu à l'époque de Lopo Soares de Albergaria; on aurait, alors, le droit de s'étonner quelque peu de ne pas le voir investi de fonctions plus notables en Orient.

Il y a, néanmoins, des documents authentiques qui, d'une part, prouvent que le fils d'Artur de Brito était déjà mort depuis une vingtaine d'années quand notre homme fait son apparition en Inde [11]; et, d'autre part, montrent que celui-ci est le fils d'Afonso Vaz de Brito, grand-veneur de D. João II, puis de D. Manuel [12].

Aucun nobiliaire ne nous livre la généalogie de cet Afonso Vaz, qui devint grand-veneur de D. João II en récompense des services qu'il lui rendit outre-mer (*nas partes d'além*, c'est-à-dire au Maroc) et dans « sa bataille en Castille », c'est-à-dire en 1476 à Toro [13]. Mais on ignore tout au sujet de ces « services », qui lui valurent d'autres faveurs royales encore [14]. Peut-être

---

10. Ils périrent ensemble sur la côte du Natal, en Afrique, au retour de l'Inde en 1509 : Barros, II/3-9; Castanheda, II/122; Gaspar Correia, I, pp. 993-994; Góis, II/44.

11. Lettres royales de Lisbonne, 4.XII.1499, concédant une *tença* de 30.000 *reais brancos* et la rente du *jantar* d'Alcanede à Artur de Brito, fils du feu António de Brito, dès qu'il atteindra l'âge de dix-huit ans, sa mère D. Violante la percevant entretemps, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 41, fol. 115. Une autre *tença* de 16.000 *réis* échut en partage à sa fille, D. Beatriz Pereira (lettre royale de Lisbonne, 12.IV.1511, TT, *Livro 5 de Místicos*, fol. 76, et *Chanc. D. Manuel*, liv. 8, fol. 49 *v*; confirmée par D. João III à Lisbonne, 6.III.1522, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 51, fol. 133; cédée à son mari D. João Pereira, puis vendue, selon la lettre royale décernée à Évora le 18.X.1537, *ibid.*, liv. 24, fol. 118).

12. Notamment la lettre royale de Lisbonne, 22.IX.1500, qui le nomme *caçador-mor* à la mort de son père, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 13, fol. 49 *v*.

13. Lettre de confirmation d'Afonso Vaz de Brito comme grand-veneur par D. Manuel, décernée à Setúbal, 15.VI.1496, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 12, fol. 48. Nous n'avons pas réussi à repérer sa lettre de nomination par D. João II, à Santarém le 7.IV.1486 (D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica* IV, p. 76, la cite sans mentionner le nº du livre de chancellerie où elle se trouve). Carlos Baeta Neves n'a non plus retrouvé aucune lettre de nomination de grands-veneurs avant celles que nous citons ici; cf. *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo sobre Monteiros-Mores, Caçadores-Mores e Caçadores e Couteiros de perdizes*, dans *Anais do Intituto Superior de Agronomia* 28, Lisbonne, 1965.

14. Il reçut les poules des *coutadas* (bois réservés) de Vimieiro, à Panoias, 22.IV.1485, TT, *Chanc. D. João II*, liv. 8, fol. 41 *v*; puis, à Santarém, 7.IV.1486, toutes les rentes royales dans la même ville, à titre viager, *ibid.*; il fut nommé *alcaide-mor* de Sousel, à Almeirim, 20.IV.1488, puis capitaine et *fronteiro* de la même ville deux jours plus tard; puis le 28, il reçut des rentes

était-il d'origine humble et ne fut anobli qu'à la suite de ses exploits de guerre [15]. Quoiqu'il en soit, on ne réussit à établir ses liens de parenté ni avec la branche des Brito representée par António de Brito *o Moço* et ses frères et par les descendants d'Artur de Brito, leurs cousins [16], ni avec les Brito Patalim, dont nous parlerons plus tard [17], qui ne se laissent pas non plus greffer sur le tronc principal des Brito, descendant de l'évêque d'Évora, D. Martinho. Il faut noter que Brito est le nom d'un village près de Guimarães, dont les différentes lignées des Brito doivent être en dernière analyse originaires, sans que d'autant elles soient nécessairement apparentées. De toute façon Brito apparaît comme nom de famille déjà au XI^e^ siècle [18], tandis que les lignages recensés par les nobiliaires ne remontent pas au-delà du XIV^e^ siècle.

Les généalogistes mentionnent, en revanche, la femme d'Afonso Vaz de Brito, D. Isabel de Sousa, issue d'une lignée de bâtards de la famille royale portugaise et appartenant ainsi à la vieille noblesse [19]. On peut admettre que, une fois anobli à cause de ses services au Roi, Afonso Vaz ait voulu consolider sa position par un mariage « hypogamique », tout comme les ancêtres de Lopo Soares de Albergaria, du baron d'Alvito, et même d'Afonso de Albuquerque, qui, étant tous, à l'origine, des bureaucrates de la cour, parfois de souche assez humble, ont tâché de s'anoblir davantage moyennant des mariages avec des dames de la vieille aristocratie [20].

---

du *mestrado* d'Aviz 20 muids de pain (10 de blé et 10 d'orge) l'an; le 1^er^ du mois il avait reçu les droits royaux dans la même ville, auxquels Martim de Távora renonça moyennant une compensation monétaire, pour que le Roi puisse les lui concéder, *ibid.*, liv. 15, fols. 70-79 *v.* D. Manuel les confirma tous dès son avènement (lettres royales de Montemor-o-Novo, 4.XII.1495 et de Setúbal, 5.VI.1496; TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 40, fol. 71 et liv. 27, fol. 52 *v*); il lui confirma une *tença* de 12.000 réis donnée par D. João encore prince et y ajouta une autre de 9.000, à Setúbal, 5.VI.1496, *ibid.*, liv. 27, fol. 26 v.

15. On peut imaginer qu'il fut, par exemple, fils de Vasco de Brito, écuyer de l'infant D. Pedro, qui le suivit à Alfarrobeira, perdit ses biens en châtiment mais fut finalement pardonné par D. Afonso V (Baquero Moreno, pp. 439, 598, 630); mais ce n'est qu'une hypothèse gratuite.

16. Voir le tableau généalogique I, ci-joint.

17. Voir la note biographique de Simão de Brito Patalim, ci-après, et le tableau généalogique V ci-joint.

18. On cite un certain Artur de Brito qui fonda en 1083 le monastère de Vermoim, puis D. Soeiro de Brito *rico-homem* ou *infanção* au service de l'empereur Alphonse VI de Castille et Léon.

19. Son nom, cité par le *Livro de Linhagens do século XVI*, p. 22 et par Caetano de Sousa, *História Genealógica*, XII/II, pp. 37 et suivs., est confirmé par une lettre royale de Lisbonne, 9.VII.1556 (TT, *Chanc. D. João III*, liv. 65, fol. 115 *v*) qui confirme une longue série de transactions de *tenças* qu'il ne vaut pas la peine de détailler.

20. Voir le tableau généalogique V ci-joint.

De par son ascendance maternelle António de Brito était ainsi parent lointain de Gonçalo Tavares, seigneur de Mira et père des Sousa Tavares que l'on retrouve en Inde[21]; de Manuel de Sousa, premier capitaine de Diu; de Martim Afonso de Sousa, gouverneur de l'Inde et beau-frère d'António de Brito *o Moço*; de Bernardim de Sousa, capitaine des Moluques, etc.[22]. A notre connaissance, cependant, il n'avait pas de parents proches en Orient, y apparaissant plutôt comme un personnage isolé.

Une note en marge du manuscrit de la *Lembrança*[23] le dit natif d'Estremoz, ce qui n'est pas étonnant, étant donné que son père était *alcaide-mor* de Sousel, 16 km au nord. Il devint lui même grand-veneur du Roi dès le décès de son père en 1500[24]; il hérita alors des rentes et biens de la Couronne dont Afonso Vaz jouissait à Sousel[25], mais non pas de l'*alcaidaria-mor* du château, ce qui semble montrer qu'il n'était pas très en faveur auprès de D. Manuel. Et, en effet, en 1504 il renonçait dans les mains du Roi à sa charge de grand-veneur, recevant en échange une compensation monétaire[26]; D. Henrique Henrigues, seigneur d'Alcaçovas, descendant d'un bâtard d'Henri II de Tastámara, roi de Castille, le remplaça comme *caçador-mor*[27].

António de Brito mena désormais une vie obscure qui ne laissa de traces ni dans les chroniques ni dans la documentation officielle. Apparemment il s'établit au Maroc, où son père avait jadis servi. En 1516 il vivait à Arzila, avec sa femme D. Beatriz; dans l'imminence d'une attaque des forces du roi de Fès il reçut alors le commandement d'un des bastions de la forteresse dit «Baluarte do Tambalalão»[28].

En 1520 il était en Orient et suivait le gouverneur Diogo Lopes de Sequeira en Mer Rouge[29]; en octobre il commandait en Inde la *nau grossa*

---

21. Voir la note biographique de Gonçalo Tavares, ci-après.
22. Tableau généalogique I, ci-joint.
23. § 1.
24. Cf. *supra*, note 12.
25. Lettres royales du 23.IX. et du 2.X.1500, décernées à Lisbonne, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 13, fol. 49 *v*, et liv. 38, fol. 80 *v*; *Livro de Odiana*, fol. 214 v.
26. Lettre royale de Lisbonne, 10.II.1504, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 19, fol. 3.
27. Lettre royale du 5.II.1504, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 23, fol. 2; cf. A. Braamcamp Freire, *Brasões*, III, p. 155.
28. Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila* I/23, pp. 181-182; on y lit *António de Brito, filho do caçador-mor*, mais il semble bien qu'il s'agit de notre homme (qui ne fut grand-veneur que pendant quatre ans incomplets, tandis que son père l'avait été pendant quatorze ans), plutôt que d'un sien fils, dont on ne trouve aucune mention ailleurs.
29. Castanheda, V/27; Correia, II, p. 580.

São João [30]. A la fin de cette année il faisait voile vers Diu, avec la grosse armada qui, commandée par le Gouverneur en personne, se proposait d'y bâtir une forteresse. Parmi les capitaines des autres vaisseaux qui la composaient on trouve toute une série de noms connus : D. Aleixo de Meneses, D. João de Lima, André de Sousa Chichorro, cousin de notre grand-veneur, Francisco de Sousa Tavares, son parent aussi, Rafael Perestrelo, Rafael Catanho, Jorge de Albuquerque, Jorge de Brito et son frère Antônio, Antônio Correia et son frère Aires Correia, Cristóvão Jusarte [31] ... On remarquera que trois d'entre eux réapparaîtront au Bengale l'année suivante, tandis que cinq passeront à Pasai.

Comme nous l'avons déjà noté, Antônio de Brito *o Velho* disparaît définitivement de nos sources historiques dès son retour au Bengale en 1522, après un séjour de quelques mois à Tenasserim. Peut-être y trouva-t-il la mort; on n'en sait rien. Curieusement, vers la même époque, D. João III qui, entre temps, sans qu'en Inde on le sût encore, était monté sur le trône, confirmait à Lisbonne un nouvel arrangement des *tenças* dont jouissait l'ex-grand-veneur de son père [32]. Il est tout à fait impossible qu'à ce moment il se trouvât déjà au Portugal; il faut donc croire que, ou bien, il s'agit de la confirmation tardive d'un arrangement négocié avant son départ en Orient, ou bien, qu'il avait constitué un procureur à Lisbonne; mais le texte de la lettre royale ne nous en parle point.

On ne sait pas si Antônio de Brito a laissé une postérité. Apparemment il s'est marié deux fois, car une lettre royale de 1556 qui cite un document de 1508 le dit marié à une certaine D. Grimanesa [33], tandis que Bernardo Rodrigues le dit marié à une certaine D. Beatriz en 1516 [34]. S'il en est ainsi, c'est la seconde qui doit être sœur de Diogo Pereira *homem fidalgo*, son compagnon au Bengale, comme nous l'apprend une note en marge de la *Lembrança* [35]. Quant à D. Violante Pereira, que les livres de lignages lui prêtent comme épouse, et dont le nom de famille s'accorderait à merveille avec la parenté qui l'unissait à Diogo Pereira, il s'agit en fait de la femme d'Antônio de Brito seigneur du « *jantar de Alcanede* », l'homme de la maison ducale de D. Manuel que les généalogistes confondent avec le grand-veneur [36], elle était fille d'Afonso Pereira, *reposteiro-mor* de D. Afonso V.

---

30. Lettre de Nuno de Castro au Roi du 31.X.1520, *CA*, VII, pp. 172-173.

31. Plusieurs de ces personnages sont repérables sur les tableaux généalogiques annexes.

32. Lettre royale du 8.IV.1522, décernée à Lisbonne (TT, *Chanc. D. João III*, liv. 51, fol. 77); la mention « *Antônio de Brito fidalgo de nossa casa que foi caçador-mor* » ne laisse pas subsister de doutes quant à son identité.

33. Cf. *supra*, note 19.

34. Cf. *supra*, note 28; à moins que cette fois il ne s'agisse d'un sien fils inconnu par ailleurs.

35. § 1.

36. Son nom est confirmé par la lettre royale citée ci-dessus, note 11. Cf. tableau généalogique I.

Manso de Lima prête à son António de Brito, qui représente la fusion du grand-veneur avec le seigneur de la rente d'Alcanede, une bonne demi-douzaine d'enfants : Francisco de Brito, mort en Inde, Afonso Vasques de Brito, António de Brito, décédé aussi en Inde, D. Maria Pereira, D. Brites Pereira et une bâtarde, D. Maria de Brito qui épousa Jorge Barreto Pereira fils de Rui Pereira de Berredo. Alão de Morais et Felgueiras Gaio sont plus modestes et se bornent à nommer Pero de Brito, mort en Inde, et trois filles, dont D. Isabel de Brito. On sait que celle-ci est la fille d'António de Brito d'Alcanede [37], dont l'aîné s'appelait Artur de Brito comme son grand-père [38]. Afonso Vasques ou Vaz de Brito est sans doute fils du grand-veneur, car il porte le nom de son grand-père, comme cela se faisait assez souvent; peut-être est-ce lui le *fidalgo* de la maison de D. Manuel qui en 1503, étant *comendador* de Santa Maria de Cacela, dans l'Algarve, reçoit du souverain quelques droits fonciers [39] et ceux d'une pêcherie en mer; il ne peut plus s'agir du *caçador-mor* de D. João II décédé trois ans plus tôt. Quant aux autres, rien ne nous permet de discerner quels sont les enfants de notre António de Brito, quels sont ceux du serviteur de la cour ducale de D. Manuel. Puisque celui-ci n'est jamais allé en Inde on peut imaginer que ceux que l'on dit morts en Orient seraient plutôt les enfants de celui-là. S'il en est ainsi, ils y ont mené une vie aussi obscure que celle de leur père, car, en fait, on ignore tout à leur sujet.

Quant à notre homme, outre les données que nous venons d'énumérer et ce que nous rapporte la *Lembrança*, on ne connaît qu'un épisode anecdotique, qui le montre en bons termes avec le gouverneur Diogo Lopes de Sequeira — ce qui explique peut-être le fait que celui-ci ait confié à cet obscur personnage le commandement de l'expédition diplomatico-commerciale à la cour de Gaur et aux ports du Pégou et du Siam. C'est Gaspar Correia qui nous le rapporte, situant le fait en 1521. António de Brito, venant du Malabar à Goa sur une fuste qu'il commandait, fit escale à Tanor, petit port entre Cochin et Calicut dont le seigneur était un gros marchand musulman, Cotiale, possesseur d'une énorme flotte, qui naviguait sur toutes les côtes indiennes et était amical envers les Portugais, qui, en contrepartie lui donnaient volontiers des sauf-conduits (cartazes) pour sa navigation de cabotage. Il accueillit bien António de Brito et ils devinrent de bons amis. António de Brito et Diogo Lopes de Sequeira se mirent d'accord avec lui pour envoyer à La Mecque deux nefs chargées de poivre, ce que, bien entendu, défendaient les réglements portugais; les deux tiers de la cargaison appartenaient, toujours

---

37. Cf. *supra*, note 11.

38. C'est celui-ci qui en 1484, étant déjà *alcaide-mor* de Beja et conseiller de D. João II est nommé capitaine et *fronteiro* de la même ville, lettre royale de Santarém, 27-VI.1484, TT, *Chanc. D. João II*, liv. 22, fol. 102. Cf. *supra*, note 11.

39. Lettres royales de Lisbonne, 10.IV. et 13.X.1503, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 35, fol. 27 *v* et liv. 21, fol. 28.

d'après Gaspar Correia, à Diogo Lopes et au grand-veneur, l'autre tiers au marchand maure. La chose transpira, et António de Brito, qui n'était point aimé des hommes, parce qu'il avait une langue venimeuse et parlait mal de tout le monde, fut dénoncé; il s'arrangea alors avec le Gouverneur pour inculper le Maure, qui perdit ses nefs et se mit dorénavant au service du Samorin de Calicut contre les Portugais. Le Gouverneur sauva ainsi sa réputation, en même temps qu'il empochait la partie qui lui revenait *ex officio* du butin des navires saisis. La plainte fut depuis portée devant le Roi, qui n'en fit pas cas, car le plaignant était un marchand musulman [40].

Après son expédition au Bengale, comme nous l'avons vu, António de Brito *o Velho* disparaît, sans laisser des traces. Curieusement, c'est au Bengale aussi que nous retrouvons en 1537 Afonso Vaz de Brito, qui est sans doute son fils. Le gouverneur Nuno da Cunha (à qui, comme nous le notons ailleurs, appartint peut-être le manuscrit de la *Lembrança*) l'y envoya avec une lettre demandant la libération de Martim Afonso de Melo Jusarte, qui y était prisonnier, avec ses compagnons [41]. La libération fut accordée, mais Afonso Vaz de Brito dut rester en otage, tandis que Martim Afonso s'engageait à obtenir des autorités de Goa une aide militaire pour le sultan de Gaur, menacé par les Pathanes ou Afghans du Bihar; dans l'entre-temps, Afonso Vaz se battit à côté des Bengalis contre l'envahisseur du Nord. Après cela, tout comme son père quinze ans plus tôt, il disparaît de la documentation historique, qu'à vrai dire il n'avait qu'effleurée [42].

Le plus curieux dans toute cette histoire est le fait que, par un sarcasme de la destinée, ce Martim Afonso de Melo Jusarte, dont Afonso Vaz obtint la libération en demeurant lui-même en otage, était le frère, ou tout au moins le cousin germain, de l'ennemi de son père en 1521, le diabolique Cristóvão Jusarte de notre récit [43].

3. DIOGO PEREIRA

Une note en marge du manuscrit de la *Lembrança* [1] nous apprend qu'il était *fidalgo* et frère de la femme d'António de Brito, son compagnon au Bengale. Pour son identification précise les nobiliaires ne nous sont d'aucun secours, car ils ne mentionnent pas la femme du grand-veneur (sauf quand ils le confondent avec António de Brito du *jantar de Alcanede*, et lui prêtent la femme de celui-ci, son nom de famille, Pereira, aidant sans doute à la confusion). Parmi les nombreux Diogo Pereira qu'ils recensent ils n'en citent

---

40. Correia, II, pp. 679-680.
41. Castanheda, VIII/170 et 177; Correia, II, pp. 814 et 850.
42. Castanheda, VIII/198.
43. Cf. ci-dessous la note biographique de Cristóvão Jusarte et le tableau généalogique IV.

1. A côté du titre, avant le § 1.

non plus aucun dont l'une des sœurs puisse être identifiée à D. Grimaneza ou D. Beatriz, femme d'António de Brito. Dans l'état actuel de nos connaissances nous sommes donc obligés de rester dans les conjectures.

Avant de poser une hypothèse plausible d'identification il nous faut écarter quelques homonymes. Il n'est pas D. Diogo Pereira, 2e comte de Feira (1501-1511) ni son petit-fils, du même nom, le 4e comte, investi en 1556[2]. Il n'est pas, non plus, Diogo Pereira *fidalgo* de la maison du Roi, petit-fils de Martim Gonçalves do Carvalhal, oncle de D. Nuno Álvares Pereira, et héritier des biens et rentes royales que celui-ci détenait jadis à Tavira, car ce Diogo Pereira décéda en 1518[3]. Il ne semble guère être le même Diogo Pereira qui en 1504 se battit à côté de Duarte Pacheco Pereira pour défendre Cochin ménacée par Calicut[4], car tout porte à croire que celui-ci, qui était le maître de la nef de Duarte Pacheco, est le pilote du Roi qui en 1510 reçoit le grade de chevalier en récompense de ses services[5]; il s'agit vraisemblablement du pilote de la nef *Cirne* qui à ce moment-là servait en Inde[6]. Il ne peut non plus être le Diogo Pereira *criado* du *vedor da fazenda* D. António de Ataíde qui en 1531 est nommé *apontador* (pointeur des ouvriers) de la *ribeira* (chantier naval) de Cochin[7], sa position sociale étant décidément supérieure. Il ne doit pas être le capitaine homonyme de la caravelle *Santo Ildefonso* qui en 1510 naviguait entre São Jorge da Mina et le Portugal[8], qui est probablement le même qui en 1499 y était *escrivão da receita*[9], mais là on ne peut aller très loin, le nom étant tout ce que l'on sache au sujet du personnage.

Il faut aussi écarter une hypothèse assez séduisante, à savoir qu'il s'agît d'un certain Diogo Pereira résidant au Maroc, tout comme António de Brito avant son départ en Inde; à supposer qu'il n'y ait pas là plus d'un personnage au lieu d'un seul, la présence de ce *fidalgo* de la maison de D. Manuel et chevalier du Christ à Tanger est apparemment continue de 1501 à 1541[10];

---

2. Sur ces personnages voir *Brasões*, III, pp. 365 et 417.

3. Voir lettres royales du 17 et 18.III.1518, TT, *Livro 7 de Odiana*, fols. 94 et 183 *v*, et du 7.III.1523, *Chanc. D. João III*, liv. 8, fol. 13; cf. aussi celles du 27 et 29.VI.1497, *Chanc. D .Manuel*, liv. 29, fol. 13 et liv. 30, fol. 134, et *Livro 1 de Odiana*, fols. 49 et 524 *v*.

4. Castanheda, I/67-68.

5. Lettre royale de Lisbonne, 25.VII.1510, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 41, fol. 44.

6. TT, *CVR* 183, éd. *CA*, II, p. 46.

7. Lettre royale de Alvito, 26.X.1531, *Chanc. D. João III*, liv. 16, fol. 78.

8. Lettre de Manuel de Góis au Roi, du 22.I.1510, dans António Brásio, *Monumenta Missionario Africana*, IV, nº 18, p. 64.

9. Manifestes des marchandises reçues de Lopo Soares, capitaine sortant de São Jorge da Mina, par son successeur, le 12.VII.1499, dans Silva Marques, *Os Descobrimentos Portugueses*, III, nº 336, pp. 520 et suivs.

10. Ordre de paiement du 30.VIII.1501, *CC*, II-4-154; lettre royale d'Évora, 21.X.1519, *CC*. II-85-108; Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, ch. 103, p. 417

surtout nous savons que vers 1521 il était tombé prisonnier des Maures : Nuno da Cunha fut chargé de payer sa rançon en 1522, exactement au moment où son homonyme se trouvait au Bengale [11].

Outre ces personnages dont on sait tant soit peu, il est encore d'autres homonymes, ici et là, dans les nobiliaires et dans la documentation, qui, dans l'état actuel de nos connaissances, demeurent pour nous des noms vides : tel est, par exemple, le cas de Diogo Pereira de Alter, auteur d'une *trova* recueillie par Garcia de Resende dans son *Cancioneiro Geral*; il s'y moque de Nuno Pereira, qui sur l'enveloppe d'une lettre adressée au Prince (sans doute le futur D. João III), mit *peralteza do Príncipe nosso senhor* (« coquetterie du Prince notre Sire ») au lieu de *pera a Alteza do Príncipe nosso senhor* (« à l'Altesse du Prince notre Sire ») [12]. Alter se trouvant un peu au Nord d'Estremoz, patrie d'António de Brito, le mariage de ce dernier à une sœur de ce Diogo Pereira s'avérerait assez naturel, d'autant plus que tous les deux étaient, en même temps, des nobles de la cour. Malheureusement nous n'avons pas trouvé d'autres références à ce personnage, ce qui nous empêche d'aller plus loin.

Il ne nous reste ainsi qu'une hypothèse d'identification plausible, à savoir qu'il s'agisse du seul Diogo Pereira noble que l'on trouve en Inde à cette époque, le bien connu Diogo Pereira de Cochin, dit par sobriquet Diogo Pereira *o Malabar* car il parlait parfaitement le malayalam ou malabar [13].

C'est essentiellement par exclusion qu'on y arrive, mais il n'est pas impossible de déceler quelques indices en faveur de cette hypothèse. D'abord ce Diogo Pereira avait une sœur mariée à Estremoz [14], patrie d'António de Brito; puis, quoiqu'on puisse suivre dans ses grandes lignes sa carrière en Inde de 1505 à 1539, il semble absent de la documentation concernant le Malabar de 1520 à 1524, ce qui correspond *grosso modo* à la période où il se

---

(expédition de 1523, envoyée de Tanger au secours d'Arzile assiégée); ordre de paiement d'Almeirim, 23.I.1526, *CC*, I-33-68; lettre de Luís Gonçalves de Ataíde au Roi, Funchal, 15.III.1541, *CC*, I-69-67.

11. Ordre du 23.I.1526 cité dans la note précédente.

12. Garcia de Resende, *Cancioneiro Geral*, éd. Andrée Crabbé-Rocha, Lisbonne, 1973, IV, p. 242; la réponse de Nuno Pereira se trouve dans le vol. V, p. 248.

13. Castanheda, III/38; cf. Barros, IV/4-18. Il n'est pas toujours aisé de distinguer ce Diogo Pereira *o Malabar* d'un Diogo Pereira, homme malabar, dont on parlera tout à l'heure, qui était sans doute son filleul; il ne faut surtout pas accorder trop de confiance aux index alphabétiques des chroniques qui, tout en mélangeant des homonymes, séparent souvent le même personnage en deux ou plusieurs entrées distinctes.

14. Elle était mariée à Lopo Vaz (sur qui nous reviendrons bientôt), que Diogo Pereira recommande à D. João III, à un moment où il songeait s'établir en Inde avec toute sa famille : lettre de Diogo Pereira au Roi, Cochin, 10.XII.1538, TT, *CC*. I-63-78.

trouverait dans la Mer du Bengale; enfin, on note l'attachement que semble lui vouer l'auteur de la *Lembrança*, qui est, comme lui, un vieux soldat de l'Inde — quoiqu'il semble un dévôt d'Albuquerque, tandis que Diogo Pereira, comme nous allons le voir, fut plutôt un de ses ennemis.

Diogo Pereira *o Malabar* vint en Inde avec D. Francisco de Almeida en 1505 [15]. Un peu plus tard il devint *escrivão* (secrétaire-comptable) de la factorerie de Cochin [16], puis, peut-être grâce à son amitié avec le capitaine António Real [17], facteur et trésorier de la même factorerie, fonctions qu'il remplit du 1er octobre 1509 au 28 février 1511 [18].

Ce fut ce « groupe de Cochin » (dont faisaient partie, outre Diogo Pereira et António Real, Lourenço Moreno, Gaspar Pereira, secrétaire du Gouverneur et quelques autres) qui mena l'opposition à Albuquerque et à sa politique d'impérialisme militaire et commercial. Cette opposition ne se dessina, néanmoins, qu'après la prise de Goa et, surtout, celle de Malacca : en 1509, à son arrivée en Inde, Albuquerque, ne voulant pas s'installer dans la forteresse où résidait le Vice-Roi, logea à Cochin chez António Real [19]; encore en 1510 il songeait à nommer Diogo Pereira facteur de Malacca, au cas où Rui de Araújo, qui y demeurait prisonnier, ne pourrait ou ne voudrait pas accepter la charge [20].

Ce fut, donc, apparemment, la prise de Malacca qui exaspéra ce groupe, très lié aux intérêts des marchands privés, tout comme elle exaspéra

---

15. *Livro do assentamento de 1505 da Casa da Índia*, et *Ementa da Casa da Índia* (1505), dans *DPM*, I, nos 6 et 11, pp. 84 et 112; écrivant au Roi en 1539, Diogo Pereira lui dit qu'il est en Inde depuis trente-cinq ans, il arrondit le chiffre, ou bien, il se trompe d'un an (cf. ci-dessous, note 48).

16. Castanheda, *passim*, *v.g.*, II/103; cf. Correia, III, p. 435, etc.

17. Castanheda, III/124; cf. la lettre d'António Real au Roi, de Cochin, le 15.XII.1512, *CA*, III, pp. 337-355. On sait, d'autre part, que Diogo Pereira était parent de Gaspar Pereira, secrétaire de l'Inde, mais on ignore à quel degré : cf. l'enquête faite à Cochin le 26.II.1509, *CA*, IV, pp. 439-444. D'ailleurs nous n'avons pas réussi non plus, à greffer Gaspar Pereira sur l'arbre généalogique des Pereira. Tout ce que nous avons trouvé à son sujet, c'est qu'il fut jadis *moço da câmara du prieur* de l'Hôpital D. Vasco de Ataíde, oncle d'Afonso de Albuquerque, et que ce fut grâce à l'intercession de celui-ci que D. João II le prit en charge après le décès du Prieur (lettre d'Albuquerque au Roi, Goa, 20.XI.1514, *CA*, I, p. 284).

18. Lettre de quittance d'Évora, 25.I.1535, *Chanc. D. João III*, liv. 10, fol. 3 *v*; il ne rendit, cependant, compte de la factorerie à son successeur, Lourenço Moreno, que le 9 septembre 1511, selon récépissé de cette date, *CA*, III, pp. 23-31. Les documents relatifs à son administration sont innombrables dans les *CA*, vol. II à III.

19. Correia, I, p. 989; Castanheda, II/94.

20. Lettre d'Afonso de Albuquerque au Roi, de Cananor, 19.X.1510, *CA*, I, pp. 24-25.

les Gujaratis, jusqu'alors assez prudents à l'égard des Portugais. Plus encore que celle de Goa, c'était, en effet, la conquête de Malacca qui mettait en échec leurs intérêts, car, d'une part, elle faisait doubler d'un coup l'aire océanique sillonnée par la flotte marchande du Roi de Portugal, et, d'autre part, elle entraînait un alourdissement des dépenses administratives et militaires, qui à son tour provoquait un renforcement des monopoles régaliens.

Ces « hommes de Cochin » représentent un type social assez précis. Ils appartiennent tous à la première génération de Portugais installés en Inde, à laquelle appartient aussi Duarte Barbosa, opposant à Albuquerque également [21], qui, tout comme Diogo Pereira, parlait parfaitement le malayalam. A l'époque où les Portugais sont encore très peu nombreux, et ne sont à Cochin que des hôtes et des alliés, les hommes de ce groupe sont très sensibles aux intérêts des communautés marchandes locales, et à ce qu'il semble, assez indianisés. Ils possèdent de bonnes maisons à Cochin : c'est le cas, comme nous l'avons vu, d'António Real, c'est aussi le cas de Diogo Pereira, dont la résidence se situe à côté du parvis de l'église principale. C'est chez lui que, en 1524, meurt Vasco da Gama [22]. Ils ont tous des homonymes parmi les convertis locaux; sans doute s'agit-il de leurs filleuls. On répère ainsi un António Real, *arel*, c'est-à-dire chef des pilotes de la barre de Cochin [23], partenaire de son parrain et de Diogo Pereira dans un négoce d'éléphants [24]; un Gaspar Pereira, *panical* (maître d'arts martiaux) [25]; et un Diogo Pereira, *panical* aussi, qui commande les troupes malabares au service des Portugais dans les expéditions de 1513 et 1515 en Mer Rouge et à Ormuz [26], puis dans l'expédition de 1517 de Lopo Soares de Albergaria en Mer Rouge [27].

Dès 1510 Afonso de Albuquerque préconisait que l'on ne mande plus en Inde des navires de marchands, mais plutôt des lances, des piques et des soldats [28]. Les hommes de Cochin n'osent pas le contredire ouvertement; ils s'acharnent plutôt à le dénigrer auprès du Roi, s'attaquant surtout à la prise de Goa (plus vulnérable que celle de Malacca puisque faite sans l'autorité du Roi), la présentant comme ruineuse, et conseillant son abandon. Ils ajoutent à leurs plaidoyers maintes accusations personnelles contre le Gou-

---

21. Correia, I, p. 395; cf. la lettre de Duarte Barbosa au Roi, de Cananor, 12.XI.1513, *CA*, I, pp. 132-134.
22. Correia, II, p. 844.
23. *CA*, *passim*, *v.g.* l'ordre, de Cananor, 21.IX.1512, V, p. 199, etc.
24. Ordre de Cochin, 1.II.1514, *CA*, VI, p. 27.
25. Cf. le doc. cité *supra*, note 23, et le mandat de Cochin, 20.VII.1512, *CA*, V, p. 495.
26. *CA*, *passim*, *v.g.* ordres, de Cochin, 17.IX.1512, *CA*, II, p. 95; de Cochin, 13.I.1514, *CA*, VI, p. 4; d'Ormuz, 16.VII.1515, *CA*, VI, p. 314, etc.
27. Correia, II, p. 488; et Castanheda, IV/10.
28. Cf. le doc. cité *supra*, note 20.

verneur et, au besoin des calomnies; Diogo Pereira en fut le rédacteur [29]. Quand Albuquerque l'apprit en 1512, il les renvoya dans les fers au Portugal [30].

Entre-temps, ils avaient tout tenté pour saboter le système de commerce étatique que venait d'établir le Gouverneur, et ainsi sauvegarder leurs propres intérêts et ceux des marchands leurs partenaires : pendant qu'António Real inondait le marché de cuivre, en avançant aux soldats portugais leurs soldes en dette (ce qui leur permettait de se procurer des quantités d'épices), Diogo Pereira parcourait la « Serra », c'est-à-dire les pentes des Ghâts où pousse le poivre, pour en acheter autant que possible et en contrôler le prix. Ils mettaient ainsi en échec les monopoles régaliens, tout en laissant les comptoirs officiels dans la dépendance de leurs fournitures [31]. Notons, en passant, que Diogo Pereira était probablement apparenté aux Sernigi, marchands florentins armateurs de l'une des trois nefs de l'armada de Diogo Mendes de Vasconcelos, envoyé par D. Manuel à Malacca mais retenue par Albuquerque à Goa. en 1510 [32].

La chute d'Albuquerque entraîna la réhabilitation et le retour de ses adversaires en Inde : ils y revinrent en 1515 avec Lopo Soares de Albergaria, tous revêtus de fonctions officielles. Diogo Pereira devint alors secrétaire du Gouverneur [33]. Il reçut en même temps des pouvoirs pour agir comme notaire [34].

---

29. Castanheda, III, 123-125; Correia, II, pp. 197-198, 271, 320; *Comentários*, III/2, 44-56; *CA*, passim, v.g. les lettres d'Albuquerque au Roi du 2.XII.1513, du 1.I.1514, etc., *CA*, I, pp. 175, 250, 268 et I, pp. 175 et suivs., 250 et suiv., 268 et suivs. Cf. la lettre d'António Real citée *supra*, note 17, et celle de Duarte Barbosa, citée *supra*, note 21, etc.

30. Castanheda, III/125, donne à entendre qu'Albuquerque les fit rentrer en liberté, mais plus tard (III/154) les dit prisonniers, ce qui s'accorde avec les témoignages de Correia (II, p. 333) et João de Barros (II/10-8).

31. Castanheda, III/120; cf. la lettre d'Albuquerque au Roi, Cananor, 3.XII.1513, *CA*, I, pp. 181-198.

32. Comme nous le verrons bientôt, Diogo Pereira était probablement frère de Gonçalo Pereira, partenaire de Girolamo Sernigi, oncle ou moins probablement frère d'un autre Gonçalo Pereira, gendre de celui-ci et cousin de celui-là. Sur l'affaire des nefs de Malacca voir notamment : la lettre d'Albuquerque au Roi, de Cananor, 30.XI.1513, *CA*, I, pp. 140-141; et l'ordre de D. Manuel à l'*almoxarife* d'Aveiro pour verser une indemnité à Gonçalo Pereira, Lisbonne, 13.V.1517, *CA*, VII, pp. 167-168.

33. Castanheda le dit reconduit dans la factorerie de Cochin (III/154), mais Barros (II/10-8) et Gaspar Correia (II, pp. 466, 534, 545, 560 et 561) le disent secrétaire du Gouverneur.

34. C'est, en effet en son nom (*por Diogo Pereira tabalião pubrico per elrey noso senhor de todas estas partes e asy nas partes da India*) que le notaire de Malacca fait traduire du malais en portugais les lettres de trois roitelets des Moluques à D. Manuel, à Malacca le 10.X.1518, éd. Basílio de Sá, *Documentação*, I, pp. 112-115.

Sous le gouvernement de Lopo Soares, dont il est le secrétaire, Diogo Pereira peut travailler à l'aise : il envoie à Diu un *zambuco* chargé de poivre, des jonques et des nefs à d'autres endroits; il maintient son beau-frère Lopo Vaz à Malacca comme son *feitor* personnel, et des agents dans plusieurs autres ports de l'Orient; il commerce de denrées défendues, en faisant fi des interdictions royales [35].

Sous Diogo Lopes de Sequeira il semble être en moindre faveur, et son nom n'est mentionné que rarement. Apparemment il participa en 1520 à l'expédition manquée à Diu, à côté d'António de Brito, Cristóvão Jusarte, etc. [36]. Un peu plus tard, tandis que le Gouverneur hivernait à Ormuz, D. Aleixo de Meneses l'envoya de Cochin à Kollan, en compagnie de deux marchands malabars, Cherina et Pate Maraknar pour essayer de rétablir la paix avec la reine locale, qui s'était soulevée contre les Portugais [37]. Les conditions proposées lésant les intérêts des deux marchands, la mission se solda par un échec.

Si, comme il nous semble, il s'agit toujours du même personnage, pourquoi fut-il envoyé au Bengale, l'année suivante ? Son prestige auprès des rois du Malabar et ses connaissances de malayalam n'y serviraient de rien. On peut imaginer une autre explication. António de Brito, partenaire de Diogo Lopes de Sequeira et de Cutiale dans la sombre affaire du poivre de la Mecque, avait sans doute subi un gros dommage avec l'arraisonnement des deux nefs que le Gouverneur avait été obligé d'ordonner. L'expédition au Bengale étant en même temps diplomatique et commerciale et s'annonçant lucrative, peut-être le Gouverneur y nomma-t-il António de Brito pour lui permettre de se dédommager des pertes subies. Il serait tout naturel que ce dernier ait invité son beau-frère à l'accompagner, d'autant plus que celui-ci était riche et pouvait investir dans la marchandise. Voilà une explication plausible pour le fait que l'on trouve inséré dans l'ambassade officielle quelqu'un que, en bonne logique, on s'attendrait plutôt à trouver aux côtés de Cristóvão Jusarte et Martim de Lucena.

Quoi qu'il en soit, dans les années suivantes, et jusqu'au gouvernement de Nuno da Cunha, on ne parle pratiquement pas de Diogo Pereira, qui semble tombé en disgrâce auprès des gouverneurs qui se succédèrent en Inde, à l'exception de Vasco da Gama, qui, comme nous l'avons déjà vu, expira dans sa résidence. Voilà, peut-être, la raison pour laquelle l'auteur de notre texte, si dévoué à Diogo Pereira, se montre presque insolent à l'égard du gouverneur D. Duarte de Meneses [38]; voilà peut-être aussi pourquoi on paraît n'avoir pas prêté l'oreille à la *Lembrança*, ni aux plaintes de son auteur.

---

35. Lettre (du capitaine de Malacca, Afonso Lopes da Costa) au Roi, Malacca, 20.VIII.1518, *ibid.*, pp. 88 et suivs.

36. C'est Barros (III/6-8), suivi par Góis (IV/60), qui mentionne son nom, qu'omettent les autres chroniqueurs.

37. Correia, II, p. 602; Castanheda, V/43 et 44.

38. § 111.

Pendant le gouvernement éphémère de Vasco da Gama, en 1524, Diogo Pereira semble être redevenu un moment influent au Malabar, et l'évêque syrien Mar Jacob Abuna loue devant D. João III la protection qu'il accorde aux chrétiens de Saint-Thomas [39]. Il était alors l'éminence grise de Cochin, que respectaient amis et ennemis, et tout, de la cargaison de poivre à la coupe du bois pour la construction des nefs, se faisait à son gré; mais, retombé en disgrâce auprès des gouverneurs suivants et des *vedores da fazenda*, personne ne l'écouta plus [40].

Dès 1529 la situation se renverse : le roi de Cochin le recommande à son frère et allié le Roi de Portugal comme l'homme de plus compétent qui existe en Inde [41]; les pouvoirs publics se décident alors à utiliser son expérience, sa connaissance de la langue locale et surtout son influence près des rois du Malabar [42]. Ce sont ces qualités — que loue João de Barros, tout au long d'une page entière [43] — qui le font choisir en 1531, en dépit de son âge avancé, pour commander l'expédition chargée de bâtir une forteresse à l'embouchure du fleuve de Chalé, à deux lieues de Calicut [44]. Il en devint le capitaine. En 1534, ayant fini son triennat, il refusa le poste de secrétaire du gouverneur Nuno da Cunha que lui offrait le Roi [45]. Deux ans plus tard le roi de Cranganor utilisait sa médiation pour proposer aux autorités portugaises la construction, dans son port, d'une forteresse qui lui permît de

---

39. Lettre sans date, datable de 1524, TT, *CVR*, nº 99, éd. A. Silva Rego, *Documentação*, II, pp. 352-356.

40. Lettre de l'interprète João Cárcere au Roi de Cochin, 2.I.1529, *ibid.*, pp. 175 et suivs. Ce document nous montre Diogo Pereira chargé, par le gouverneur D. Henrique de Meneses (1524-1526) de recevoir les matériaux pour la reconstruction de l'église tumulaire de l'apôtre Saint Thomas à Méliapor, qui n'eut pas d'effets à cause de la mort du gouverneur qui l'avait ordonné. Gaspar Correia donne à entendre qu'il était redevenu alors facteur de Cochin (II, p. 927).

41. Lettre du Roi de Cochin à D. João III, du 24.XII.1529, *CC* I-38-44; il avait beaucoup loué Diogo Pereira devant D. Manuel, cf. sa lettre du 6.I.1516, *CA*, IV, pp. 72-73.

42. Pour Castanheda, toutefois, ce qui avant tout joua fut la faveur dont il jouissait auprès du gouverneur Nuno da Cunha (VIII/48), Diogo Pereira, étant, à son dire, trop âgé pour défendre la nouvelle forteresse — quoique quelques mois plus tôt il eût accompagné le Gouverneur dans son expédition de Diu (Correia, III, p. 935); à moins que ne fût son filleul malabar, étant donné que 3.000 soldats malabars avaient participé à cette expédition (Castanheda, VIII/29).

43. IV/4-18.

44. Barros, *ibid.*; Castanheda, VIII/48; Correia, III, pp. 435-438; Couto, IV/7-14.

45. Correia, II, p. 582.

secouer la suzeraineté de Calicut[46]. Gaspar Correia nous apprend qu'il en fut désigné comme capitaine, mais c'est tout ce que nous savons à ce sujet.

Il vivait encore en 1539, et, de toute évidence, en grand seigneur. D. João III lui avait donné l'habit d'un ordre militaire, qu'il ne portait pourtant pas en raison de son âge. Il écrivit alors au souverain une lettre, « faite dans mon île de Bendurte », l'île que les Portugais appelèrent désormais *ilha de Diogo Pereira,* près de Cochin : le roi local la lui avait concédée, sans doute comme une sorte de fief dont hérita plus tard son fils João Pereira[47].

Dans cette lettre assez intéressante, reprenant ses idées de 1511, il conseille à D. João III de démolir la plupart des forteresses qu'il possède en Inde (« tout comme les Chinois, qui en avaient beaucoup, ont fait jadis ») et de développer l'exportation du poivre vers les pays de la Mer du Bengale. Il lui recommande aussi Diogo Botelho Pereira, bâtard de son vieil ami António Real[48]. Apparemment c'est d'une sorte de testament politique qu'il s'agit; de toute façon il doit être décédé presque aussitôt car on n'entend plus parler de lui.

Tout comme la *Lembrança* rappelle un peu la *Peregrinação,* la carrière de Diogo Pereira rappelle à plusieurs égards celle de Fernão Mendes Pinto : tous les deux s'enrichissent dans le commerce et l'aventure, assez loin, d'abord, du service public dont ils se sont écartés de bonne heure; l'Etat se décide finalement à utiliser leurs relations, leurs ressources économiques et leurs talents diplomatiques, et c'est en citoyens honorables, entourés de prestige qu'ils finissent leurs jours, l'un à Cochin, l'autre à Almada, un demi-siècle plus tard.

Le statut social exact de Diogo Pereira n'est pas clair : les *Ementas da Casa da Índia* de 1505 le mentionnent parmi les *moradores* de la maison du Roi (nobles touchant une *moradia* ou pension comme serviteurs habituels de la cour), sans spécifier sa catégorie[49]; Gaspar Correia, Diogo do Couto[50] et

---

46. Correia, III, p. 772

47. Cf. la lettre de João Pereira au Roi, de Cranganor, 4.I.1548, TT, *CC.* I-80-7, pub. Silva Rego, *Documentação,* IV, pp. 3-8. Ce João Pereira était entre temps venu au Portugal, demander au Roi « satisfaction » de ses services et de ceux de son père, et profita de l'occasion pour se marier. D. João III le fit *alcaide-mor* de la forteresse que son père avait bâtie à Cranganor, pour un temps indéfini, au lieu des trois années habituelles (*enquanto minha mercê for*; lettre royale d'Évora, 8.II.1545, TT, *Chanc. D. João III,* liv. 25, fol. 48). Plusieurs documents réfèrent à sa présence à Cranganor comme *alcaide-mor* et capitaine jusqu'en 1561; nous ne pouvons suivre ici ses actions qui continuent à plusieurs égards la ligne de conduite de son père. Sur l'île de Bendurte ou de Diogo Pereira (théâtre de la dernière bataille de la guerre de 1504 contre le Samorim), cf. Gaspar Correia, I, pp. 389 et 393, et IV, pp. 262-263.

48. Lettre du 25.I.1539, *CC.* I-64-4.

49. Cf. *supra,* note 15.

50. Barros, IV/7-14.

l'évêque syrien Mar Jacob [51] le disent *fidalgo*, ce qui s'accorde avec ce que dit la *Lembrança* de son homme; sa lettre de quittance comme facteur de Cochin, en revanche, le dit *cavaleiro-fidalgo*, catégorie légèrement inférieure, ouverte à des individus de souche roturière anoblis par *alvará* royal, ce qui s'accorde bien avec les fonctions plutôt modestes que Diogo Pereira a d'abord remplies en Inde. Notons qu'il constitue un des rares cas d'individus qui ont suivit en Orient un véritable *cursus honorum* : *escrivão* d'abord, puis facteur, enfin capitaine.

Sa généalogie est moins claire aussi. Aucun des nobiliaires que nous avons pu consulter ne le cite directement; pas de référence, non plus, à ses sœurs, mariées à Lopo Vaz et à António de Brito, ni à son neveu António Pereira que l'on trouve aux Moluques en 1530. L'*ementa* (liste de personnes embarquées) de 1505 le dit frère de Gonçalo Pereira, ce qui ne nous aide pas à grand chose, les Gonçalo Pereira recensés par les généalogistes étant assez nombreux, mais aucun d'entre eux ne correspondant exactement à ce que laisseraient prévoir les informations que nous possédons par ailleurs [52].

Dans la première moitié du XVI[e] siècle on trouve en Inde cinq Gonçalo Pereira, qui sont probablement réductibles à trois : le premier, dont on ne connaît presque rien, est l'un des capitaines de l'armada de D. Lourenço de Almeida en 1507, combattant avec lui à la bataille navale de Chaul [53]; le second est Gonçalo Pereira, fils de Gonçalo Pereira, capitaine d'une des nefs de l'armada de 1512 [54], frère de Francisco Pereira, capitaine de Kilwa et d'un des deux Duarte Pereira qui furent blessés dans la prise de Banastarim cette

---

51. Cf. *supra*, note 39.

52. Cf. le tableau généalogique II ci-joint. Quant à António Pereira, neveu de Diogo Pereira, on sait qu'il servit aux Moluques entre 1535 et 1537 avec le capitaine Tristão de Ataíde qui le fit son *capitão-mor do mar* (lettre de Tristão de Ataíde au Roi, Malacca, 15.XI.1537, TT, *CC*, I-60-7, éd. A. Basílio de Sá, *Documentação*, I, pp. 342-369; cf. Castanheda, *passim*, *v.g.*, VIII/163, Correia, III, pp. 635, 739 et 813. Il est dit à plusieurs reprises *fidalgo*, mais rien ne nous permet de l'identifier mieux. Tout comme Brás Pereira, neveu et compagnon de Gonçalo Pereira aux Moluques (1531), il n'est pas mentionné par les nobiliaires. Cet António Pereira, neveu de Diogo Pereira, est apparemment le même qui en 1541 participe à l'expédition de D. Estêvão da Gama en Mer Rouge, puis à d'autres expéditions en Inde. Selon Diogo do Couto (V/7-9) il avait une sœur à Goa, appelée Jerónima Pereira, mariée à Simão da Cunha, « citoyen honorable »; ses filles se marièrent l'une à Aires de Sousa, fils de Cristóvão de Sousa, capitaine à Chaul, l'autre à Manuel de Saldanha.

53. Correia, I, pp. 720, 741 et 756; I/2-7; *Crónica anónima*, cf. 32.

54. Barros, II/7-2; *Relação das naus e armadas da Índia*, p. 27. Le fait que le Roi lui fasse payer avant son départ en Inde une certaine quantité de poivre qu'on lui devait à la Casa da Índia suggère qu'il y avait déjà été auparavant et qu'il s'agissait de sa *quintalada*; alors il coïnciderait avec notre

année même [55]. Décédé un peu plus tard [56]; il était associé aux Sernigi, armateurs de l'armada de Diogo Mendes de Vasconcelos en 1510 [57]; il se trouva aussi aux prises avec Albuquerque et décida de rentrer au Portugal avant de finir le triennat qu'il était censé servir en Inde [58]. Le troisième, qui est nécessairement distinct du second, est Gonçalo Pereira, fils de Fernando Afonso, qui vint en Inde avec Lopo Soares en 1515 [59]. Le quatrième est un des compagnons de Nuno da Cunha en 1529, qui périt de peste à Mombaça avant d'arriver en Inde [60]. Le cinquième, qui est nécessairement distinct du quatrième et aussi du deuxième et du troisième, est Gonçalo Pereira, capitaine des Moluques, assassiné à Ternate en 1531 [61]; il se rattache à la maison des seigneurs de Fermedo et Cabeçais, branche collatérale de celle des comtes de Santa Maria da Feira, mais les généalogistes le font tantôt fils de D. Vasco Pereira, premier seigneur de Fermedo, tantôt de son fils Álvaro, deuxième seigneur, ce qui semble plus correct, la confusion venant sans doute de l'homonymie avec son oncle. Il eut en effet un oncle homonyme, que les nobiliaires, assez souvent, font aussi capitaine de Ternate et mari de la même femme, D. Leonor Cernige, fille du marchand florentin Girolamo Sernigi; mais le *Livro de Linhagens do século XVI* le dit marié à D. Isabel, fille de Frei Paio Correia, *bailio* de Leça, de l'Ordre de l'Hôpital, ce qui s'accorde avec plusieurs documents de l'époque d'Albuquerque qui disent Francisco Pereira (et ses frères Duarte et Gonçalo qu'omettent les nobiliaires) « petit-fils de Frei Paio ». On peut, donc, conclure que notre deuxième Gonçalo Pereira était cousin germain du cinquième; ayant le même prénom que son père, les généalogistes l'oublient, car ils confondent les deux et donnent, par conséquent « Duarte Pereira décédé en Inde » comme frère de Gonçalo Pereira fils de D. Vasco

---

premier Gonçalo Pereira, celui de 1507 (cf. *alvará* de Lisbonne, 15.III.1512, récépissé de Cochin, 27.XI.1512, pub. (sans indication d'où se trouve l'original), *CA*, VI, pp. 492-493.

55. *CA, passim*, surtout II, p. 15 (lettre de Gaspar Pereira au Roi, Cochin, 4.XII.1512). Les documents de l'époque disent Francisco Pereira capitaine de Kilwa, mais les nobiliaires le disent souvent capitaine de Chaul puis de São Jorge da Mina; ils le confondent apparemment avec Francisco Pereira de Berredo, qui fût en effet capitaine de Chaul vers 1537.

56. C'est ce que l'on déduit de la lettre d'Albuquerque citée *supra*, note 32.

57. Cf. *supra*, note 32.

58. *Ibidem.*

59. *Livro do assentamento de 1515 da Casa da Índia*, dans *DPM*, IV, p. 41.

60. Barros, IV/3-8.

61. Barros, IV/6-20; Castanheda, VIII/39; Correia, III, pp. 425-438; Couto, IV/8-1; *História das Molucas* (éd. Hubert Jacobs, S.J.: *A Treatise on the Molucas ...*), ch. 43, pp. 218-222. On sait par Castanheda (VIII/11), Correia (*l.c.*), etc., qu'il était accompagné de son neveu Brás Pereira comme *capitão-mor do mar* et de son beau-frère Aníbal Sernige comme son lieutenant; Aníbal Sernige avait été un des capitaines de l'armada de Diogo Mendes de Vasconcelos en 1510.

Pereira, quand en fait il est son fils et frère de l'autre Gonçalo Pereira qu'ils omettent, le capitaine de la nef de 1512. Nous laissons de côté un sixième Gonçalo Pereira, que l'on trouve en Inde beaucoup plus tard, dit par sobriquet le *Marramaque* [62].

Il faut cependant noter que l'*ementa* de 1505, qui dit notre Diogo Pereira « frère de Gonçalo Pereira », fut rédigée au Portugal; il n'est donc pas impossible qu'elle le situe par rapport à quelqu'un de connu à la cour mais qui ne soit pas allé en Inde, comme Gonçalo Pereira père de Gonçalo Pereira et gendre de Frei Paio, ou autre encore.

Quoique l'on ne puisse greffer avec certitude Diogo Pereira de Cochin sur l'arbre généalogique des Pereira, nous serions enclins à le rattacher à la lignée des seigneurs de Fermedo, eu égard à trois indices : d'abord Gonçalo Pereira fils de Gonçalo Pereira se trouve en Inde à la même époque que Diogo, et est, comme lui, opposant à Albuquerque, quoique plus discret; puis, c'est dans cette branche des Pereira que les prénoms Diogo et Gonçalo alternent avec le plus de fréquence; finalement, quoique la seigneurie de Fermedo se situe dans la région d'Aveiro, près des « terras da Feira » dont elle fut désannexée, ses seigneurs ont aussi des attaches en Alentejo : D. Fernão Pereira, 4e seigneur de Feira, frère de D. Vasco de Fermedo, fut aussi *alcaide-mor* de Vila Viçosa, et D. Catarina, fille du capitaine des Moluques assassiné en 1531, fut abbesse à Estremoz.

De toute façon, même si Diogo Pereira fut annobli par *alvará* (ce qui expliquerait le silence des nobiliaires à son égard, comme au sujet du père de son beau-frère, Afonso Vaz de Brito), il est probable qu'il appartienne, ne fût-ce que comme bâtard, à l'innombrable postérité du comte D. Gonçalo Pereira, *o liberal*, dont un des petits-fils, D. Álvaro Gonçalves Pereira, prieur de Crato et père du connétable D. Nuno Álvares Pereira, eut à son compte rien moins que trente-deux bâtards [63]. S'il est ainsi, il est parent alors lointain des ducs de Bragance, des comtes de Feira, de ceux de Tentúgal et de plusieurs autres représentants de la meilleure noblesse du Royaume. On ne s'étonnerait donc de ce qu'António de Brito, dont l'ascendance paternelle n'était pas, à ce qu'il semble, très élevée, eût épousé sa sœur, améliorant ainsi le pedigree de sa lignée, tout comme l'avait fait son père en épousant une Sousa [64].

---

62. Sur ce personnage, cf. l'étude de Maria Augusta Lima Cruz, « A viagem de Gonçalo Pereira Marramaque, do Minho às Moluquas » (communication présentée au IV Séminaire International d'Histoire Indo-Portugaise, Lisbonne, Novembre 1985, polycopiée); elle contient d'intéressantes remarques d'histoire sociale qui confirment les vues que nous exposons ici.

63. Cf. le tableau généalogique II. António Real dans sa lettre citée *supra*, note 17, confirme ces vues, en disant Diogo Pereira « de meilleur sang » que son successeur Lourenço Moreno.

64. Voir les tableaus généalogiques I et II avec quelques corrections que nous y avons introduites, sur la base des documents que nous citons.

Des recherches plus poussées, que nous n'avons pu entreprendre, notamment à Estremoz, pourront peut-être fournir un jour la clef de cette petite énigme. En attendant, contentons-nous des hypothèses, qui, somme toute, ne semblent pas complètement invraisemblables.

4. GONÇALO TAVARES

L'émissaire d'António de Brito à la cour de Gaur était, au départ, accompagné de Pero Tavares, qui était sans doute son parent, probablement son frère. Celui-ci n'est mentionné dans le texte qu'une seule fois [1], sans que le lien de parenté entre les deux soit explicité. De Gonçalo Tavares, à son tour, nous ne savons que très peu, car la *Lembrança* nous apprend seulement qu'il était noble [2], tandis que les autres sources dont nous disposons ne le mentionnent point.

L'association des deux prénoms Pero et Gonçalo et le fait qu'ils étaient des nobles nous laissent soupçonner qu'ils puissent appartenir à la famille des Tavares de Portalegre — d'autant plus qu'António de Brito, et probablement aussi Diogo Pereira, étaient originaires de la même région.

Les nobiliaires tracent les origines de cette famille du moins depuis le XIII^e^ siècle; les prénoms Pero (ou Pedro) et Gonçalo y alternent avec Estêvão pratiquement à chaque génération. Parmi leurs ancêtres on cite un certain Estêvão Pires de Tavares qui se battit à côté de Ferdinand III de Castille et Léon lors de la prise de Séville (1246). Au XIV^e^ siècle un certain Gonçalo Esteves de Tavares, frère de Pero Esteves de Tavares, épousa D. Aldonça Afonso, fille d'Afonso Pires Ribeiro qui, demeuré fidèle au Roi D. Dinis dans la guerre civile de 1319-1324, défendit la ville de Chaves des troupes de l'Infant rebelle D. Afonso [3].

---

1. § 6.
2. § 11.
3. Nous nous basons surtout sur le *Livro de Linhagens do século XVI*. La succession des patronymes donnée par la *Pedatura* semble, toutefois, plus cohérente. D'autres nobiliaires considèrent que l'ascendance des Tavares est problématique avant la crise de 1383-1385. Il n'est pas impossible que Martim Gonçalves de Tavares ait été annobli à cause de sa fidélité à D. João I^er^ dans la crise, et qu'ensuite on lui ait forgé un lignage. De toute façon il est remarquable que l'on y ait fait entrer quelqu'un de fidèle au Roi dans la crise de 1319 qui, à plusieurs égards, préfigure celle de 1383. Cf. José Matoso, *A guerra civil de 1319-1324*, dans *Estudos de História de Portugal, I - séculos X-XV — Homenagem a A.H. de Oliveira Marques*, Lisbonne, 1982, pp. 161 et suivs.

En 1402 deux écuyers de D. João Ier, Gonçalo Tavares et Pero Tavares, sont épargnés lors d'une réduction du personnel de la cour, imposée par des raisons d'économie[4]; il s'agit apparemment du fils et du petit-fils du dernier des Pedro Esteves de Tavares mentionnés dans les généalogies. Pero Tavares périt de peste en 1415, au retour de l'expédition à Ceuta[5]; son frère Martim Gonçalves de Tavares, « homme honorable » de Portalegre, qui avait soutenu le Maître d'Aviz lors de la crise de 1383-1385, devint *alcaide-mor* d'Alegrete, près de Portalegre et reçut plusieurs faveurs du Roi[6]. Un certain Gonçalo Esteves de Tavares, peut-être son cousin, participa à la déffense de Ceuta lors du siège de 1419[7].

Gonçalo Tavares, fils de Martim Gonçalves de Tavares, fut *alcaide-mor* de Portalegre et Assumar et « trésorier des choses de Ceuta dans la ville de Lisbonne ». Du vivant de son père il était *criado* et écuyer de l'Infant D. Henrique[8]; son fils Pedro Tavares eut la même situation avant de passer au service de D. Afonso V — à côté de qui il se battit probablement déjà à Alfarrobeira, puis à Toro, ce qui lui valut une nouvelle série de faveurs royales[9].

---

4. Liste du personnel de la maison de D. João Ier dans *Monumenta Henricina*, I, nº 122, pp. 280 et suivs.

5. Gomes Eanes de Zurara, *Crónica da Tomada de Ceuta*, chap. 103. Le *Livro de Linhagens do século XVI* le dit aussi mort à Ceuta. On trouve, cependant, le nom de Pero Tavares parmi les écuyers du Roi dans une liste du personnel de la cour datable apparemment de l'année de la mort de D. João Ier, 1433, dans *Monumenta Henricina*, IV, nº 64, pp. 226 et suivs. Ou il s'agit d'une autre personne (par exemple son neveu du même nom) ou il faut dater autrement le document.

6. Cf. la lettre royale du 12.XII.1388, citée dans celle du 20.I.1434, TT, *Chanc. de D. Duarte*, liv. 1, fol. 31, éd. Pedro de Azevedo, *Documentos das Chancelarias Reais anteriores a 1531 relativos a Marrocos*, II, Lisbonne, 1934, supplément, doc. IV, pp. 652-654. Fernão Lopes, *Crónica de D. João I*, parte I, chap. 169.

7. Gomes Eanes de Zurara, *Crónica do Conde D. Pedro de Meneses*, liv. I, ch. 62, transcrit aussi dans *Monumenta Henricina*, II, nº 159, pp. 319 et suivs.

8. Cf. le doc. cité *supra* note 6, transcrit partiellement dans *Monumenta Henricina*, IV, nº 121, pp. 324-325, avec annotations; cf. aussi la lettre royale du 15.VII.1421, TT, *Chanc. de D. João I*, liv. 4, fol. 33 *v*; *ibidem*, III, nº 14, pp. 22-23.

9. Cf. les lettres royales du 20.I.1450, TT, *Chanc. D. Afonso V*, liv. 37, dans *Monumenta Henricina*, X, nº 116, pp. 175-176, du 29.V.1450, *Chanc. D. Afonso V*, liv. 34, *ibid.*, nº 176, p. 240; et du 22.VI.1450, *Chanc. D. João II*, liv. 16, *ibid.*, nº 186, pp. 249-250; lettre de pardon (d'un adultère) du I.VIII.1455, *Chanc. D. Afonso V*, liv. 15, *ibid.*, XI, nº 83, pp. 161-162. On trouvera d'autres données chez Baquero Moreno, pp. 978-979.

Sous D. João II ce Pedro Tavares avait succédé à son père comme *alcaide-mor* de Portalegre et Assumar. Son fils Gonçalo Tavares, cependant, faisait semblant de vaciller dans son allégeance au Roi, car il déclara une fois publiquement qu'« il avait deux chevaux tous prêts à la frontière de Castille ». Cette bravade coûta à son père Pero Tavares la suppression de ses *alcaidarias*; D. João II lui donna en compensation, toutefois, la seigneurie de Mira, les dîmes des pêcheries d'Aveiro et Esgueira et les rentes du *mordomado* (office du majordome) de Coïmbre [10].

Sous D. Manuel, néanmoins, les choses s'étaient arrangées et Gonçalo Tavares, apparemment en bons termes avec la royauté, héritait de toutes les rentes et fonctions de son père. Il épousa D. Catarina de Castro, fille de Diogo Lopes de Sousa, *mordomo-mor* de D. João II, apparentée à António de Brito *o Velho*, *caçador-mor* et à António de Brito *o Moço*, capitaine des Moluques de Cochin et de São Jorge da Mina [11].

Cette famille présente donc tous les traits caractéristiques des familles qui produisaient des capitaines pour les Indes : allégeance à la Couronne, fonctions auliques ou d'*alcaides-mores*, assiette dans l'Alentejo, participation à l'entreprise marocaine.

En effet, retrouvons en Inde trois des fils de Gonçalo Tavares : Manuel de Sousa Tavares, *capitão-mor do mar da Índia* en 1521; Francisco de Sousa Tavares [12], capitaine d'une nef de l'armada de 1530, puis capitaine-major de celle de 1540, enfin capitaine de Cananor; et Belchior de Sousa Tavares, capitaine d'Ormuz vers 1532. L'aîné, Simão de Sousa Tavares, qui hérita de la seigneurie de Mira, n'alla pas en Inde; mais sa fille D. Joana de Sousa épousa Manuel Correia Baharém et s'apparenta ainsi à la famille d'António Correia, celle-ci bien présente en Orient.

Le Gonçalo Tavares de la *Lembrança* ne peut, d'aucune façon, être identifié au seigneur de Mira, père des Sousa Tavares, car celui-ci était déjà mort en 1521, comme le prouve un récépissé de sa veuve, D. Catarina de Castro, qui le 27 novembre reçoit de l'*almoxarifado* d'Aveiro la *tença* de son feu mari [13].

Nous croyons donc que, tout en appartenant à la famille des Tavares de Portalegre, notre Gonçalo doit plutôt représenter une branche collatérale que ne mentionnent pas les nobiliaires. Ceux-ci ne sont pas, d'ailleurs, très

---

10. Information unanime des nobiliaires, confirmée par D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica*, XII, pp. 149, 155-156.

11. Voir les tableaux généalogiques I et V ci-joint.

12. Ce fut ce personnage qui patronna la publication du *Tratado dos Descobrimentos* d'António Galvão; sa fille D. Madalena de Vilhena, épousa successivement D. João de Portugal et Manuel de Sousa Coutinho (plus tard, en religion, Frei Luís de Sousa). Les généalogistes le confondent souvent avec un autre Manuel de Sousa, *fidalgo* de Évora qui fût capitaine de Diu à peu près à la même époque.

13. TT, *CC*. II-98-163.

complets en ce qui concerne cette famille : par exemple, ils ne mentionnent le plus souvent que deux des fils de Gonçalo Tavares seigneur de Mira, quelquefois trois, et pour les générations précédentes ils accusent des lacunes évidentes.

Certains nobiliaires, cependant, enregistrent une autre branche des Tavares qui s'établit dans les îles de Madère et des Açores et est recensée aussi par Gaspar Frutoso. Il s'agit de trois frères, qui furent *criados* de l'Infant D. Fernando, le père de D. Manuel, et durent quiter Portalegre par suite dune bagarre, qui y causa sept ou huit morts et plus de trente blessés, provoquée par le mariage d'une de leurs filles, contre l'opinion de la famille Dans cette branche il y a aussi un Gonçalo Tavares, petit-fils de Fernão Tavares (un des trois frères qui durent quitter Portalegre), et un Pero Tavares, neveu de ce Gonçalo, qui servit à Tanger et Arzila, où ses exploits lui valurent d'être armé chevalier; mais ni Frutuoso ni les généalogistes ne soufflent mot de leur passage en Inde [14].

Castanheda et Gaspar Correia, en revanche, mentionnent en passant un certain Pero Tavares, qui a tué sa belle-mère, en faisant fi des sauf-conduits accordés à celle-ci par le gouverneur D. Henrique de Meneses (1525-1526); Pero de Mascarenhas lui pardonna en 1527, ce qui fut ensuite utilisé comme argument pour l'exclure du gouvernement, dans la querelle qui l'opposa à Lopo Vaz de Sampaio [15]. Ce Pero Tavares était, donc, apparemment marié en Inde. Mais c'est tout ce que l'on sache à son sujet. Il est possible qu'il s'agisse du même Pedro Tavares ou Pero Tavares qui accompagna l'expédition de 1521-1522 au Bengale.

Les chroniques se réfèrent aussi à un autre Gonçalo Tavares, qui en 1524 était facteur de Calicut, sous le capitaine D. João de Lima. Celui-ci l'envoya auprès des autorités locales pour porter plainte contre les marchands musulmans qui avaient fait quelque tort aux Portugais; les musulmans le tuèrent avant même qu'il n'arrive devant le *regedor* ou vizir du Samorin [16].

---

14. Frutuoso (*o.c.*, liv. IV, partie I, chap. XV) consacre une bonne douzaine de pages aux exploits de ces Tavares des îles. Il se trompe, évidemment, en plaçant leur migration sous le règne de D. João III au lieu de D. João II et en faisant des trois frères des cousins germains de Simão de Sousa Tavares; mais le fait qu'ils appartiennent à la même famille est à retenir, quoiqu'on ne sache pas exactement où les greffer. Leur histoire est reprise par le nobiliaire 49-XIII-7 de la Bibliothèque d'Ajuda. L'information la plus intéressante qu'ils nous livrent est, sans doute, que ce Gonçalo Tavares des îles fut armé chevalier à Tanger, lors d'une expedition organisée par le capitaine donataire de l'île de São Miguel au Maroc en 1509, car on sait que les soldats de l'Inde étaient très souvent recrutés parmi les combattants au Maroc; cependant, en dépit des détails qu'il donne sur chaque personnage, Frutuoso ne mentionne pas le passage de ce Gonçalo Tavares en Inde.

15. Castanheda, VII/1; Correia, III, p. 220.

16. Correia, II, p. 813; Barros, III/9-2.

Comme facteur il devait avoir le statut de *cavaleiro-fidalgo*. Les égards que, selon la *Lembrança*, notre Gonçalo Tavares témoigne à Cristóvão Jusarte [17] s'accordent bien avec une certaine différence de position sociale, telle que celle qui sépare un *cavaleiro-fidalgo* d'un *fidalgo* de la maison du Roi. Il ne nous semble donc pas impossible que notre homme et le facteur tué à Calicut deux ans plus tard soient une seule et même personne. Mais rien ne peut être affirmé en définitif.

Il n'est pas très probable que le Pedro Tavares qui en 1551 alla au Pégou, chercher des secours lors du siège de Malacca par les Malais, soit le même qui trente ans auparavant était allé au Bengale.

5. RAFAEL PERESTRELO

Les Perestrelo sont originaires de Plaisance en Lombardie, leur nom de famille étant à l'origine Palestrelli. Ils descendent de Filipe Perestrelo, dit *Filipão*, « le gros Philippe », qui vint s'établir au Portugal sous le règne de D. João I[er] (1385-1433). Il réussit à faire prouver par des témoins qu'il était noble de lignage dans son pays, et ainsi échapper au paiement d'un *pedido* (impôt extraordinaire) en 1399. Il ne devait pourtant appartenir qu'à la toute petite noblesse, car, à ce qu'il semble, la branche insue de son fils aîné (à laquelle appartenait notre Rafael Perestrelo) n'a jamais joui du statut de *fidalgo*. Felgueiras Gaio précise que João Lopes Perestrelo, petit-fils de *Filipão* et père de notre Bartolomeu, avait *foro de cavaleiro*, habitait Torres Vedras et reçut une *tença* de 100$000 *réis* par lettre de D. João II du 3 janvier 1488. Il gît à la *matriz* (église principale) de Torres Vedras. En 1498 il était facteur de la nef *São Cristóvão* dont le patron était le bien connu Bartolomeu Dias [1]; en 1502 il commanda une des caravelles de l'armada qui alla en Inde sous le commandement de Vasco da Gama [2].

La branche cadette des Perestrelo s'anoblit davantage, grâce à la concession de la capitainerie héréditaire de l'île de Porto Santo au second fils de *Filipão*, Bartolomeu Perestrelo, chevalier de la maison de l'Infant D. Henrique, qui en 1419 avait commencé le peuplement de l'île [3]. Cette branche,

---

17. §§ 13-15.

1. Quittance de Bartolomeu Dias 27.II.1498, dans J.M. Silva Marques, *Os Descobrimentos Portugueses*, III, nº 319, pp. 483 et suivs.

2. *Relação das naos*, pp. 13-14; Barros, I/6-2; Castanheda, I/44; Correia, I, p. 269.

3. Lettre de donation de D. Henrique du 1.XI.1446 (publiée entre autres dans *Monumenta Henricina*, IX, nº 143, pp. 208 et suivs). On trouvera maints renseignements sur les capitaines-donataires de îles chez P.e Fernando Augusto da Silva et Carlos Azevedo de Meneses, *Elucidário Madeirense*,

qui n'apparaît en Inde qu'assez tardivement (apparemment quand s'épuisèrente les possibilités d'essaimer vers les autres îles) s'est alliée par la suite aux familles de plusieurs autres capitaines donataires de l'Atlantique[4], y compris aux Câmara, donataires de Funchal, à leur tour alliés à peu près à toutes les grandes familles des îles et même à des bâtards des maisons régnantes du Portugal et de la Castille, comme les Bragance, les Noronha, etc. Digne aussi de mention est le mariage d'une fille de ce Bartolomeu Perestrelo, D. Filipa Moniz, avec Christophe Colomb, qui vraisemblablement fit l'apprentissage de l'Atlantique à Porto Santo et à Madère.

Au contraire de ce qui est habituel, c'est cette fois-ci la branche aînée de la famille qui apparaît davantage en Inde, quoiqu'elle n'y soit que médiocrement representée. Nous venons de citer le cas de João Lopes Perestrelo, capitaine d'une caravelle en 1502. Ses deux fils, Bartolomeu et Rafael vinrent en Inde en 1515, le premier ayant été nommé *feitor* de Malacca. Arrivés ensemble à Malacca les deux frères établirent tout de suite des relations d'amitié avec les fils de Nina Chatu, le feu *bendahara* qui s'était suicidé quelques mois auparavant, en apprenant qu'Afonso de Albuquerque venait de le remplacer par un *mangku-bumi* ou vice-roi musulman, Raja Abdallah, roi de Campar à Sumatra, neveu du sultan de Malacca.

Les frères Perestrelo et les fils de Nina Chatu se mirent aussitôt à propager que Raja Abdallah n'était qu'un agent de son oncle, avec qui il s'entendait secrètement pour lui livrer son ancienne capitale. On ne sait pas si ces accusations avaient quelque fondement; quoi qu'il en soit, Raja Abdallah fut jugé, condamné et exécuté; et la charge de *bendahara* revint aux descendants de Nina Chatu[5].

Nous ignorons si derrière l'appui donné par les Perestrelo à la cause des marchands hindous il y a plus que des relations d'amitié personnelle. De toute façon on remarquera que déjà en 1515 Rafael Perestrelo apparaît en de très bons termes avec les milieux marchands; peut-être son origine italienne y est-elle pour quelque chose. Bartolomeu Perestrelo ne survécut que dix-sept jours à la victime de ses machinations, car il attrapa une maladie qui le tua aussitôt. Quant à son frère, nous avons déjà suivi ses déambulations entre Malacca, le Céleste Empire, Goa et le Portugal de 1516 à 1521; il ne vaut pas la peine d'y revenir. Ajoutons seulement qu'avant d'aller à Pasai en 1521 il se rendit à Diu, pour se procurer une cargaison de cotonnades; il s'acquit les bonnes grâces de Malik Ayaz moyennant un riche cadeau, qui comprenait

---

3 vol, 3e éd., Funchal, 1965-1966; et Manuel Monteiro Velho Arruda, *Colecção de Documentos relativos ao descobrimento e povoamento dos Açores, precedida de um ensaio crítico*, 2e éd., Instituto Cultural de Ponta Delgada, 1977.

4. Voir le tableau généalogique III, ci-joint.

5. Voir des détails dans notre étude *Nina Chatu e o comércio português em Malaca*, dans *Memórias do Centro de Estudos de Marinha*, V, Lisbonne, 1976, pp. 137 et suivs.

une toile peinte, figurant à ce qu'il semble, des scènes de la vie portugaise[6]. Après son voyage au Siam, et peut-être en Chine, en 1522, on perd un peu sa trace. Il doit être rentré au Portugal, car ni les chroniques ni les documents des archives ne mentionnent plus son nom en Orient.

Le nobiliaire de Felgueiras Gaio nous apprend qu'il institua un *morgadio* en faveur de son frère António dans sa propriété de Torres Vedras, et qu'il reçut le statut de *cavaleiro-fidalgo* vers 1528. Nous n'avons cependant pas réussi à trouver les lettres royales respectives. Felgueiras Gaio nous apprend aussi que son frère António (qui apparemment fut son héritier, son seul fils étant décédé en Chine), devint par la suite *fidalgo* et *contador-mor* de la maison du Roi. C'est tout ce que nous savons à son sujet.

6. CRISTÓVÃO JUSARTE

Cet étrange personnage pose aussi des problèmes d'identification. L'insistance de l'auteur de la *Lembrança* sur sa *fidalguia*[1] ne laisse pas subsister de doutes quant à son appartenance à la noble famille de Jusarte ou Zuzarte[2]; mais on ne réussit pas à le situer exactement au sein de celle-ci. De toute façon il est intéressant de remarquer que, étant *fidalgo*, Cristóvão Jusarte était de noblesse supérieure à celle de Rafael Perestrelo qui n'était que chevalier, ce qui peut dans une certaine mesure expliquer la permissivité de celui-ci à son égard. D'autre part, si, comme nous le soupçonnons, il a été dans toute cette affaire, l'agent des intérêts privés portugais dans la Mer du Bengale, il a été bien choisi; un personnage de rang plus modeste aurait sans doute eu beaucoup plus de mal à faire front à l'ambassade officielle.

Les généalogistes s'accordent sur l'origine anglaise des Jusarte et sur le fait qu'ils ont vécu en Castille avant de s'établir au Portugal; en revanche ils ne sont point d'accord au sujet de la date de leur venue, qu'ils placent soit sous le règne de D. Afonso III (1245-1279), soit sous celui de D. Fernando (1367-1383), soit encore sous celui de D. Afonso V (1438-1481), les classant parmi les partisans de D. Joana, « a Excelente Senhora », refugiés au Portugal après l'échec de 1476. La dernière hypothèse est celle qui s'accorde le mieux avec l'histoire de leur héros familial, Cristóvão Jusarte — cause de nos malheurs, car sa prouesse se trouve à l'origine de l'inflation de son prénom,

---

6. Barros, III/4-7.

1. Voir particulièrement le § 11; cf. aussi § 93.

2. On trouve à peu près indifféremment Jusarte, Juzarte et Zuzarte, quelques fois Suzarte, chez les mêmes auteurs et pour la même famille. Barros écrit Zuzarte dans I/9-4, Jusarte dans III/9-8. Il y a cependant des Jusarte qui assurément n'appartiennent pas à la famille, comme le charretier privilégié par D. Manuel (TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 7, fol. 323 *v*); il s'agit probablement de quelque filleul, client ou protégé d'un de nos Jusarte.

qui réapparaît dans la famille à chaque génération et rend très difficile l'identification des homonymes.

Cette prouesse, que certains placent au cours d'une hypothétique bataille livrée aux Maures par Ferdinand III de Castille (1217-1252) à Antequera, eut plus probablement lieu lors de la conquête de cette ville par le régent Fernando de Trastámara en 1410. Cristóvão Jusarte y aurait défié successivement sept champions musulmans et il les aurait tous vaincus en combat singulier. Quelques nobiliaires se réfèrent à un certain Pero Jusarte qui aurait été *estribeiro-mor* du régent D. Pedro (1439-1449), dont on ne retrouve pas les traces [3]; en revanche ils ignorent Rui Jusarte et Vasco Fernandes Jusarte, compagnons de D. Duarte de Meneses, capitaine de Alcácer Ceguer de 1458 à 1464 [4], et Lopo Jusarte, gentilhomme qui accompagna le connétable D. Pedro, fils du régent D. Pedro, pendant son séjour en Catalogne (1464-1466) [5]. Ils font ainsi remonter la lignée « historique » des Jusarte à João Jusarte *alcaide-mor* de Monforte sous le règne de D. Afonso V [6].

Les fils de João Jusarte, Pero et Gaspar Jusarte, étaient au service du duc de Bragance, D. Fernando, au commencement du règne de D. João II. Ce fut alors que le duc, dans ses complots avec la Castille, se servit deux fois de Pero Jusarte comme messager. Quand il l'y envoya une troisième fois, Pero Jusarte, conseillé par son frère Gaspar, le dénonça au Roi — ce qui valut la mort au duc et aux deux frères une série de faveurs royales qui, selon Rui de Pina, démontrent la générosité du Roi car, n'ayant pas dénoncé le duc dès le premier moment, ils ne les méritaient guère [7]. Gaspar Jusarte devint *alcaide-mor* d'Aviz, *alcaide-mor* de Setúbal et commandeur d'Azeitão, dans l'ordre de Santiago; il commanda en 1489 l'expédition envoyée par D. João II au Maroc pour y bâtir une forteresse, la *Graciosa*, sur les rives du Loukkos [8]. Son fils João Jusarte lui succéda comme *alcaide-mor* d'Aviz. Pero Jusarte fut *alcaide-mor* puis seigneur d'Arraiolos, confisquée par la Couronne au duc de Bragance. Son fils aîné Rui Jusarte de Melo lui succéda.

Sous D. Manuel, tandis que certains membres de la famille continuent à recevoir les faveurs du souverain — tels que João Jusarte, *alcaide-mor* d'Aviz [9], Cristóvão Jusarte, *morgado* d'Azinhaga [10] (sur qui nous reviendrons

---

3. Il n'est pas mentionné par Baquero Moreno, *o.c.*, ni dans aucun document des *Monumenta Henricina*.

4. Gomes Eanes de Zurara, *Crónica de D. Duarte de Meneses*, chap. 40, 62 et 99.

5. Luís Adão da Fonseca, *O Condestável D. Pedro de Portugal*, Porto, 1982, p. 342.

6. Cf. Baquero Moreno, *o.c.*, p. 413.

7. *Chronica d'elRey D. João II*, ch. 11; cf. Garcia de Resende, *Vida e Feytos del Rey Dom Ioão Segundo*, ch. 40.

8. Rui de Pina, *ibid.*, ch. 38; Garcia de Resende, *ibid.*, ch. 81.

9. Il reçoit une *tença* à la mort de son père, par lettre royale du 17.II.1505, TT. *Chanc. D. Manuel*, liv. 20, fol. 2, citée aussi dans une lettre de confirmation du 24.II.1524, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 37 fol. 75. D. Manuel

plus bas) et son fils João Jusarte, dit *Tição* (« le tison ») [11] — d'autres passent nettement à la marginalité.

Apparemment tout commença avec les aventures d'Estêvão Jusarte, septième fils de Pero Jusarte, *alcaide-mor* d'Arraiolos. En 1514 il était au Congo sur un navire appartenant à son frère Fernão de Melo, qui amenait du Portugal un certain D. Gonçalo, neveu du roi local D. Afonso. Il se présenta devant celui-ci comme neveu du roi de Portugal, acréditant son frère comme cousin du souverain. Notons que c'est le même genre de duperie que la *Lembrança* prête à Cristóvão Jusarte, qui se présenta au roi du Bengale comme « fils du régent du Portugal » [12]. Le roi du Congo combla d'honneurs Fernão de Melo et son supposé neveu, et leur confia pour D. Manuel des

---

lui confirme aussi le *couto* dit Cidade dos Gaiteiros, près de Monforte (qui lui avait été octroyé par D. João II à Setúbal le 1.VIII.1484), par lettre royale du 27.IV.1496, citée dans une confirmation de D. João III du 2.VIII.1529, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 4, fol. 13*v*, puis à Coïmbre le 7.VIII. 157, *ibid.*, des exemptions pour les hommes de ses terres, à Montemor le 15.XI.1523, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 4, fol. 13 *v*, puis à Coïmbre le 7.VIII.157, *ibid.*, liv. 2, fol. 66.

10. Il reçoit le 30.IV.1496 l'administration de la chapelle d'Almoster, près de Coïmbre, TT, *Liv. 9 de Extremadura*, fol. 59; puis la confirmation du *direito antigo* de la ville de Santarém (qui lui avait été octroyé par D. João II à Beja le 9.III.1484), à Setúbal le 30.V.1496, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 30, fol. 132 *v* et *Liv. 11 de Extremadura*, fol. 161 *v*; puis la confirmation d'une *tença* concédée par D. João II à Setúbal le 14.VIII.1494, par lettre royale faite à Estremoz le 5.I.1497, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 44, fol. 73.

11. Il reçoit en 1514 une *tença* concédée par D. João II à son père le 14.VIII.1494 et confirmée par D. Manuel le 5.I.1497, à laquelle Cristóvão Jusarte renonça (lettre royale d'Almeirim, 20.II.1514, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 11, fol. 92, citée aussi dans une confirmation de D. João III, d'Évora, 22.V.1524, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 37, fol. 39 *v*). Aussi par renonciation de son père, il reçoit l'administration de la chapelle d'Almoster (lettre royale d'Évora, 7.IX.1520, TT, *Liv. 12 de Extremadura*, fol. 41; citée aussi dans une confirmation du 9.VII.1524, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 4, fol. 55 *v*). Sous D. João III il reçoit la confirmation du *direito antigo* de Santarém donné jadis à son père (lettre royale d'Évora, 4.I.1522, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 47, fol. 84) et des exemptions pour les hommes de ses terres dans la région de Santarém (lettre royale d'Évora, 12.I.1537, TT. *Chanc. D .João III*, liv. 24, fol. 16 *v*). En 1548 il sert le Roi en Inde et reçoit en récompense la capitainerie de Cananor (lettre royale de Lisbonne, 9.II.1548, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 60, fol. 32). Dès 1556 nous retrouvons en Inde cinq de ses fils, Pedro, André, Diogo, Estêvão et Cristóvão Jusarte Tição, qui apparaissent dans les guerres de Ceylan, puis dans la prise de Mangalor en 1567 (Diogo do Couto, VII/3-5; VII/9-6, VII/10-15; VIII/3-19).

12. § 63.

présents qui, bien entendu, disparurent avec les porteurs. Quand D. Afonso apprit la vérité il était trop tard : les deux imposteurs s'étaient déjà échappés avec les présents, et il ne restait au roi congolais que de se plaindre auprès de son « cousin » du Portugal [13]. L'année suivante Estêvão Jusarte s'adonnait à la piraterie dans la région du Cap-Vert : il réussit à piller sept des quinze ou seize navires que Cristóbal de Haro, citoyen d'Anvers qui avait un contrat avec D. Manuel pour commercer en Guinée, y avait envoyés, s'emparant de biens de la valeur de 16.000 ducats [14]. Puis, grâce à l'impunité que lui valait le fait que le juge local fût marié à une belle-fille de Fernão de Melo, il se promenait tranquillement avec celui-ci dans l'île de Santiago, tandis que leurs facteurs (parmi lesquels Rui Varela, coupable de l'assassinat de l'*almoxarife* ou receveur des recettes royales de Santiago) négociaient le butin sur la côte guinéenne [15].

En 1517, néanmoins, Estêvão Jusarte s'était enfui en Espagne, et D. Manuel devait demander son extradition au cardinal Cisneros, régent de Castille, en même temps qu'il offrait 5.000 *cruzados* d'or à qui le lui livrerait [16]. Arrêté en Extrémadure espagnole, il fut jugé à Porto par le *juiz de fora* João Lourenço, condamné et décapité. Mais, peu de temps après, ses frères s'emparèrent du juge à Santarém et le tuèrent, après quoi ils s'enfuirent en Castille [17].

Le plus intéressant pous nous dans toute cette histoire est le fait qu'il y ait, depuis l'époque même des événements, une confusion fréquente entre cet Estêvão Jusarte et un certain Cristóvão Jusarte qui est probablement le nôtre. Dans le brouillon de la lettre de D. Manuel au cardinal Cisneros demandant l'extradition du pirate, on avait d'abord écrit « Cristóvão Jusarte », ce que par la suite, on corrigea (sauf une fois) en Estêvão. Le nobiliaire de Felgueiras Gaio aussi appelle Cristóvão Jusarte le personnage que les autres généalogistes appellent Estêvão, et situe en Inde ses pirateries et son exécution.

---

13. Lettre de D. Afonso roi du Congo à D. Manuel, du 5.X.1514, *CC*, I-15-28, dans António Brásio, *Monumenta Missionaria Africana, Africa Ocidental (1471-1531)*, I, nº 83, pp. 294 et suivs. D. Afonso suppose que Fernão de Melo est l'oncle d'Estêvão Jusarte; le document cité ci-dessous, note 15, le dit son frère, ce qui s'accorde parfaitement avec les nobiliaires, qui, d'une part, ne mentionnent aucun Fernão de Melo parmi les fils de Fernão de Melo, beau-père de Pero Jusarte et, d'autre part, disent que Fernão de Melo Jusarte, fils de celui-ci, épousa au Cap-Vert une certaine D. Briolanja.

14. Lettre de l'échevin et des citoyens d'Anvers à D. Manuel, du 26.II.1517, TT, *CC*, I-21-52; Brásio, *o.c.*, II série, II, pp. 137-138.

15. « Apontamentos que mandou João de Lilla por mandado del Rei a respeito das pessoas implicadas com Estêvão Jusarte na tomada de navios », s.d. (*As Gavetas da Torre do Tombo*, X, pp. 512-513).

16. *Alvará* du 9.II.1517 et procuration de la même date, TT, *CC*, I-21-29 et I-21-30. Lettre de D. Manuel au Cardinal Cisneros, s.d., TT, *Gaveta* XVIII (*As Gavetas*, VIII, pp. 549-554).

17. Témoignage unanime des nobiliaires.

Il s'agit évidemment d'une erreur, mais qui suggère qu'il y a peut-être deux histoires semblables que l'on tend à confondre. De toute façon la tendance à associer Estêvão à Cristóvão Jusarte est à noter. D'autre part, le *Nobiliário de Vasconcelos*[18] mentionne parmi les nombreux fils de Pero Jusarte un certain Cristóvão qui se serait marié à D. Guiomar de Sá dans l'île de São Miguel, en ajoutant que leurs enfants se sont tous mariés à Tolède et à Madrid, ce qui nous fait songer à l'histoire des assassins du juge d'Estêvão Jusarte réfugiés en Espagne. Les autres nobiliaires donnent au mari de D. Guiomar de Sá le nom d'António Jusarte; si, toutefois, on met cette confusion en rapport avec celle où tombe Felgueiras Gaio, on peut poser comme hypothèse l'existence d'un Cristóvão Jusarte parmi les fils de Pero Jusarte, qui serait exactement notre homme du Bengale. Si, comme il semble probable, il mourut sans postérité, on comprend aisément que par la suite les généalogistes l'aient oublié ou confondu avec l'un ou l'autre de ses très nombreux frères.

S'il en est ainsi, le Cristóvão Jusarte dont parle la *Lembrança* est non seulement le frère de Estêvão Jusarte, le corsaire, mais encore de Rui Jusarte, que l'on trouve en Inde à la même époque[19], et — ce qui est plus intéressant — aussi de Martim Afonso de Melo Jusarte, qui en 1536 commanda un corps de troupes portugaises au service du Sultan du Bengale, Ghiyās-ud-Din Mahmud Shāh IV, contre Shēr Khān, chef afghan du Bihar. A travers les chroniques, qui le mentionnent constamment, on suit aisément ses déambulations en Orient de 1522 à 1544, c'est-à-dire dès le moment où le gouverneur D. Duarte de Meneses l'autorise à faire un voyage de commerce en Chine[20] jusqu'au jour où, ayant cessé d'être capitaine d'Ormuz il se propose de rentrer au Portugal sur un navire armé à ses frais[21]. Son voyage de 1533 au Bengale avait comme but la libération d'un marchand musulman qui l'avait

---

18. TT, *Genealogias*, 21-E-29, p. 484.

19. En mai 1522 il commandait à Goa une fuste de 18 bancs (*Relação dos navios que servem na India*, du 11.V.1522, *DPM*, VI, p. 100). Nous croyons que ce personnage (auquel nous n'avons trouvé aucune autre référence) est l'aîné de Pero Jusarte qui lui succéda comme *alcaide-mor* de Arraiolos; s'il en est ainsi peut-être son départ en Inde (pas très commun pour un fils aîné et d'ailleurs assez discret) n'est-il pas sans rapport avec l'exécution de son frère, puis l'assassinat du juge et la fuite de ses autres frères en Espagne. Martim Afonso de Melo Jusarte, son frère aussi, apparaît en Inde la même année.

20. Barros, III/7-7; Castanheda, VI/20. Castanheda (VII/25) nous dit que Martim Afonso de Melo Jusarte était un des hommes de confiance du gouverneur Lopo Vaz de Sampaio (1526-1529) qui était son parent; la mère de Martim Afonso, D. Maria de Castro, fille de Fernão de Melo, *alcaide-mor* de Évora, était sans dout cousine de la mère de Lopo Vaz, D. Briolanja de Melo.

21. Correia, IV, p. 408.

jadis racheté, quand il y avait fait naufrage, et s'y trouvait prisonnier à son tour [22].

Qu'il soit ou nom le frère de Martim Afonso de Melo Jusarte, Cristóvão Jusarte apparaît en Inde vers 1520. En octobre de cette année-là il commande la nef *São Mateus*, tandis qu'António de Brito *o Velho* commande la *São João* [23]; peut-être leurs dissensions remontent-elles à ce moment-là. De toute façon quelques mois plus tard ils commandent tous les deux des vaisseaux de l'armada du gouverneur Diogo Lopes de Sequeira qui se propose d'aller bâtir une forteresse à Diu [24]. Après les aventures que raconte la *Lembrança* nous perdons la trace de Cristóvão Jusarte; même s'il ne fut pas englouti par la mer avec la nef d'Ali Agha, comme l'admet la lettre transmise par l'informateur castillan, il disparaît des pages des chroniques et de la documentation du moins jusqu'en 1525. Il n'est pourtant pas sûr que le Cristóvão Jusarte qui nous apparaît alors au Malabar soit le même personnage. D'autre part on hésite à identifier ce dernier Cristóvão Jusarte avec son homonyme qui en 1504 était à côté de Duarte Pacheco Pereira dans la défense de Cochin contre le Samorin de Calicut; finalement, il demeure assez difficile de concerter les données des chroniqueurs de l'Inde avec celles des généalogistes. Voyons d'abord ce qui s'est passé en Orient, puis ce que nous disent les nobiliaires, avant de risquer des hypothèses de conciliation.

L'homme de 1504 est appelé Cristóvão Jusarte par Castanheda [25] et Barros [26], Fernão Jusarte par Gaspar Correia [27],qui apparemment se trompe. On sait qu'après les combats de Cochin il alla à Kollam, d'où il revint avec la nouvelle de la mort des Portugais qui s'y trouvaient [28]. Mais en janvier 1506 il était déjà rentré au Portugal et un certain Francisco Pereira avait

---

22. Castanheda, VIII/7-2; Correia, III, p. 476; en revanche Barros (IV/2-3) insiste sur sa mission officielle.

23. Lettre de Nuno de Castro au Roi, de Cochin, 31.X.1520, TT, *CC*, I-9-92. Le document est publié dans *CA*, VII, pp. 172-186, mais il y a une faute de lecture, et au lieu de « Cristóvão » on y lit « Pero Jusarte »; nous avons vérifié le manuscrit où en fait le nom est abrégé en *x°*, ce qui signifie *xpistovão*, c'est-à-dire Cristóvão, écrit à la grecque; la comparaison avec le *ductus* de *p°*, qui signifie *Pedro* (nef *São Pedro*, à la ligne précédente) ne laisse pas subsister des doutes.

24. Barros, III/4-8 (c'est là-dessus que se basent les généalogistes tels que Felgueiras Gaio pour affirmer que le Cristóvão Jusarte compagnon de Duarte Pacheco Pereira en 1504 était encore en Inde en 1520; nous verrons plus bas qu'il s'agit de deux personnes distinctes). Castanheda ne le mentionne pas parmi les capitaines de 1520 (V/48 et 52) et Gaspar Correia ne donne pas la liste des capitaines.

25. I/69 à 75.

26. I/9-4.

27. I, p. 462; II pp. 266, 273 et 275.

28. Barros, I/9-4.

pris le commandement de la caravelle qu'il commandait auparavant [29]. Jusqu'à l'apparition de notre Cristóvão Jusarte, en 1520, plus de mention d'aucun Jusarte en Inde, ni dans les chroniques ni dans la documentation dont nous avons connaissance.

Quant à l'homme de 1525, les chroniques ont plutôt l'air de le mentionner comme un personnage nouveau : Gaspar Correia lui donne même un nom différent (puisqu'il appelait le premier Fernão Jusarte), et Barros prend soin d'expliquer qu'il s'agit d'un fils de Bartolomeu Jusarte, *alcaide-mor* de Monforte — ce qui, d'ailleurs, ne fait que compliquer les choses, car, comme le note déjà le *Nobiliário de Vasconcelos*, on ne trouve nulle part des références à ce dernier personnage. Quoi qu'il en soit, ce Cristóvão Jusarte se trouvait à Cochin en juillet 1525, quand la forteresse portugaise de Calicut, dont le capitaine était D. João de Lima, fut assiégée. Le gouverneur D. Henrique de Meneses envoya alors deux embarcations, commandée l'une par Cristóvão Jusarte l'autre par Duarte da Fonseca et garnies de quarante hommes chacune, châtier les assiégeants. Cristóvão Jusarte conçut l'idée de rompre le siège et pénétrer avec ses hommes dans la forteresse — ce qui coûta la mort à quinze d'entre eux des blessures à tous les autres. Le Samorin déclara que « les Portugais ne sentaient des douleurs dans leur chair que quand ils tombaient morts » ;et du côté des Portugais il y eut — selon Gaspar Correia — des envieux qui opinèrent « qu'une prouesse si hors de la raison méritait un châtiment plutôt qu'une récompense » [30]. Le Roi, magnanime, opta pour la seconde hypothèse et le nomma capitaine de fustes de Goa [31]. Mais on ne sait pas ce qui s'est passé ensuite, puisque ce Cristóvão Jusarte disparaît, lui aussi définitivement des pages des chroniqueurs.

Il n'est pas impossible que ce personnage soit le même dont la *Lembrança* raconte les exploits au Bengale. On ne s'étonnerait point si, après avoir failli saboter l'ambassade de 1521 et fait bande avec les Roumes, il a éprouvé le besoin de se racheter aux yeux des autorités portugaises en accomplissant une prouesse folle. Le parallèle est saisissant avec le cas de Simão de Brito Patalim, que nous examinerons ensuite : après s'être rendu coupable de l'assassinat de Diogo Gago et de l'emprisonnement de Domingos de Seixas et s'être rallié aux Castillans, il essaya de se racheter moyennant la prouesse qui lui coûta la vie [32].

---

29. Lettre de Gaspar Pereira au Roi, Cochin, 11.I.1506, *CA*, II, pp. 354-369.

30. Correia, II, pp. 904-906 et 945-953. Cf. Barros, III/9-8 et Castanheda, VI/109 à 112.

31. Lettre royale de décembre 1526 (quantième et lieu illisibles), TT, *Chanc. D. João III*, liv. 30, fol. 2. La nomination est à faite à condition que le nommé parte en Inde l'année suivante, 1527, ce qui semble signifier que Cristóvão Jusarte est rentré au Portugal après son exploit de 1525. Cela n'est cependant pas absolument sûr, puisque toutes les nominations de cette année-là portent cette mention.

32. Voir ci-dessous la dernière note biographique du présent excursus.

Il nous reste à examiner le problème de l'insertion de tous ces gens dans l'arbre généalogique des Jusarte.

Les nobiliaires ne mentionnent pour cette génération que deux Cristóvão Jusarte, l'un fils de Gaspar Jusarte, *alcaide-mor* d'Aviz, l'autre son petit-fils, fils de son bâtard Nicolau. Ils donnent le premier comme décédé en Inde sans postérité (ce qui s'accorde bien avec la disparition soudaine soit du Cristóvão Jusarte de 1521 soit de celui de 1525, s'ils ne sont pas la même personne), mais tantôt ils lui attribuent l'exploit de 1504 tantôt celui de 1525, quand ils ne mélangent pas les deux. Or nous savons par un document de la Chancellerie de D. Manuel que João Jusarte, l'aîné de Gaspar Jusarte, était encore mineur à la mort de son père en 1505 [33]. Son frère cadet Cristóvão *a fortiori* était aussi mineur en 1504; il ne pouvait donc commander des caravelles en Inde. Par conséquent le fils de Gaspar Jusarte « mort en Inde sans génération » ne peut être que l'homme de 1525 et João de Barros s'abuse en le disant « fils de Bartolomeu Jusarte, *alcaide-mor* de Monforte », quoiqu'il appartienne à la famille des *alcaides-mores* de Monforte [34].

Il nous semble ainsi que le Cristóvão Jusarte de 1504 doit plutôt être identifié au fondateur de la maison d'Azinhaga, c'est-à-dire, au père de João Jusarte Tição. Les nobiliaires le disent petit-fils de Gaspar Jusarte, ce qui n'est guère possible, puisqu'il était déjà *fidalgo* de la maison de D. João II en 1493 et percevait une *tença* [35]. Felgueiras Gaio, tout en le croyant fils de Nicolau Jusarte, bâtard de Gaspar Jusarte, souligne qu'il y eut deux Nicolau Jusarte, le premier étant un bâtard de João Jusarte *o Antigo*, c'est-à-dire, de l'*alcaide-mor* de Monforte, père de Pero et Gaspar Jusarte, comme on le voit par sa pierre tombale dans le monastère de la Serra de Ossa. Cristóvão Jusarte da Azinhaga est problablement le fils du premier et non du second [36]; donc, neveu et non petit-fils de Gaspar, ce qui donne déjà une chronologie acceptable. On sait que, probablement parce qu'il se sentait vieux ou malade, il commença à renoncer à ses rentes et fonctions en faveur

---

33. Lettre royale de Lisbonne, 3.VI.1516, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 25, fol. 71 *v*.

34. Parmi les généalogistes seul Felgueiras Gaio nous apprend que le sucesseur de João Jusarte dans l'*alcaidaria-mor* de Monforte fut son fils Gil Fernandes Jusarte; après sa mort en 1506, sans descendant mâle, D. Manuel nomma *alcaide-mor* un certain Rui Fernandes Pinto, L'information que nous livre Felgueiras Gaio se base sur les épitaphes de l'église *matriz* de Monforte.

35. Lettre royale d'Almeirim, 20.II.1514, TT, *Chanc. D. Manuel*, liv. 11, fol. 92, concédant une *tença* à João Jusarte, par renonciation de son père, Cristóvão Jusarte, à qui D. Manuel l'avait concédé à Estremoz, 5.I.1497 (*ibid.*, liv. 44, fol. 73), confirmant la concession faite par D. João II à Setúbal, le 14.VIII.1494; citée aussi dans une confirmation de D. João III, Évora, 22.V.1524 (TT, *Chanc. D. João III*, liv. 37, fol. 39 *v*) en faveur de João Jusarte.

36. C'est probablement le second qui meurt à Kollam en 1537; cf. Correia, III, p. 821; Castanheda, VIII/173; Barros, IV/8-12; Diogo do Couto, V/2-4.

de son fils dès 1514[37]. En 1520 il envoyait un procureur à la cour, pour en renoncer à d'autres[38], et, apparemment, il décéda peu de temps après[39].

Il ne pouvait donc être au Bengale en 1521-1522, ni à Calicut en 1525.

En revanche, son petit-fils Cristóvão Jusarte Tição, que l'on trouve à Ceylan aux temps du vice-roi D. Constantino de Bragança (1558-1561), était sans doute encore trop jeune pour tel genre d'aventures.

Au demeurant, notre Cristóvão Jusarte, distinct de l'homme de Calicut, pourrait être fils de Pero Jusarte, et donc frère d'Estêvão, le corsaire, de Fernão, son partenaire et de Martim Afonso, capitaine de volontaires au Bengale; ou bien, il est héros fou de 1525[40], fils de Gaspar Jusarte et cousin germain des trois autres.

7. JOÃO DE BORBA

Outre la référence fugace qu'en fait la *Lembrança*[1] et quelques lignes que lui voue João de Barros, nous ne trouvons dans la documentation connue aucune mention de ce personnage. Il était originaire de Borba, tout près de Vila Viçosa, siège de la Maison de Bragance, dans l'évêché d'Évora, patrie de la majorité des Portugais qui servaient le Roi en Inde. N'étant pas, à coup sûr, un *fidalgo*, ses liens de parenté demeurent insaisissables, les nobiliaires ne l'enregistrant point et les registres de baptême n'existant au Portugal qu'après le Concile de Trente (c. 1545).

C'est João de Barros qui nous apprend quelque chose à son sujet[2] : il était au service du facteur de Goa, João da Costa, et vint à Pasai comme capitaine d'un sien navire. Il dut aussitôt s'en enfuir en abandonnant une partie de sa cargaison, quand il y eut un soulèvement contre les Portugais (provoqué par l'arrogance de Diogo Vaz envers le sultan, arrogance qui, d'ailleurs, lui valut d'être poignardé sur-le-champ), ceci dans les derniers

---

37. Voir les documents cités ci-dessus, note 35.

38. Lettre royale d'Évora, 7.IX.1520, TT, *Liv. 12 de Extremadura*, fol. 41; citée aussi dans une confirmation de D. João III, d'Évora, 9.VII.1524, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 4, fol. 55 *v*.

39. Il a l'air de ne plus exister en 1524, lors d'une transaction de *tenças* assez compliquée que mentionne la lettre royale de Lisbonne, 25.IX.1554, TT, *Chanc. D. João III*, liv. 63, fol. 160.

40. Notons à titre de curiosité que dans la ferveur nationaliste du second quart de ce siècle, la prouesse de Cristóvão Jusarte à Calicut, « que nous, aujourd'hui devrions lire à genoux », servit de thème à une brochure patriotique de Eduardo Lupi, *O Feito de Christovam Juzarte em Calicut*, Colecção « Pelo Império », Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1938.

1. § 91 et note en marge du même.

2. Barros, III/5-3.

jours de 1519 ou dans les premiers de 1520[3]. Revenu en Inde, João de Borba, dont les services étaient très prisés à cause de sa parfaite connaissance de l'arabe et d'autres langues asiatiques, repartit aussitôt pour Mascate, sur une nef armée par les officiers du Roi à Goa; à Mascate il devait la charger de poisson fumé à revendre à Sumatra. Au retour, cependant, entre les Maldives et Sumatra, la nef sombra dans une tempête. Tandis que quinze de ses hommes, sur la chaloupe du navire, réussissaient à gagner la côte du Pégou, João de Borba et ses compagnons se sauvaient dans un radeau qui prit terre près d'Atjeh, à neuf jours de marche de la capitale du royaume, qu'ils atteignirent à pied. Bien reçu par le roi local, João de Borba s'y trouvait encore quand l'armada de Jorge de Brito y fit escale en route vers les Moluques. Il persuada alors le capitaine d'attaquer la ville, sous prétexte que le sultan se refusait à restituer les biens de quelques Portugais qui avaient fait naufrage sur ses côtes, en fait dans le but de saccager une pagode que l'on croyait remplie d'or. Jorge de Brito succomba à la tentation, ce qui lui coûta la vie, ainsi qu'à cinquante de ses deux cents compagnons. Plus chanceux, le « démon tentateur », comme l'papelle Barros, put gagner les navires et se réfugier avec les autres survivants à Pasai, où, comme nous l'avons vu, Rafael Perestrelo le recueillit[4].

Nous ne savons plus rien de lui après son aventure à Chittagong.

8. MARTIM DE LUCENA

Outre ce que nous apprend la *Lembrança*, tout ce que l'on sait à son sujet est qu'il était *fidalgo* et *morador* de la maison du Roi, qu'il vint en Inde en 1515 avec Lopo Soares de Albergaria, accompagné de quatre de ses hommes, et qu'il touchait alors 1250 réaux par mois[1].

Apparemment il profita aussitôt de la « grande soltura » accordée par Lopo Soares pour s'installer au Bengale, car il y semblait établi depuis un certain temps quand l'ambassade de 1521 le découvrit à Gaur. Par ailleurs, on ne trouve entre temps aucune mention de son nom ni dans les chroniques de l'Inde ni dans la documentation publiée.

On ne réussit pas non plus à l'insérer dans la généalogie des Lucena nobles, car, à notre connaissance, aucun nobiliaire ne mentionne son nom.

---

3. La date nous est fournie par une lettre écrite au Roi, de Cochin, par l'ex-capitaine de Malacca, Afonso Lopes da Costa, juste avant sa mort (2.II.1520; *CC*, I-25-114). Sur les événements de 1520 dans le nord de Sumatra voir encore Barros, III/2-6 et III/5-2; Gaspar Correia, II, pp. 597-598; Castanheda, IV/46 et V/37; Góis, IV/3.

4. Barros, III/5-3; Castanheda, V/53, 65 et 66; Correia, II, pp. 643-647; Góis, IV/67.

1. *Livro do assentamento de 1515 da Casa da India*, dans *DPM*, IV, nº 3, pp. 10 et suivs.

Au Portugal il y a deux familles nobles de ce nom, l'une dans la région de Vila Viçosa, l'autre dans la Beira Alta, l'une et l'autre d'origine espagnole. Leur nom vient de celui d'une ville d'Andalousie, à mi-chemin entre Cordoue et Antequera, prise par les chrétiens dès le XIII^e^ siècle. Il y a aussi Lucena del Cid, près de Castellan de la Plana, dans le royaume de Valence, Lucena del Puerto près de Huelva et Lucena de Jalón, près de Saragosse. Plusieurs personnes originaires de ces villes peuvent ainsi en porter le nom sans pour autant se rattacher à la lignée des seigneurs de Lucena, qui étaient d'origine léonaise.

Quelques nobiliaires admettent qu'il y eut des Lucena au Portugal dès le règne de Fernando III le Saint, roi de Castille (1217-1252), le conquérant de Lucena; mais en fait ils ne citent des noms que pour le XV^e^ siècle.

La famille la plus connue est très liée à la cour et à la bureaucratie centrale du Royaume : il s'agit de celle du Dr. Vasco Fernandes de Lucena, qui vint d'Andalousie sous D. Duarte (1433-1438), fut conseiller du Roi, comte palatin, chroniqueur-majeur du Royaume, *guarda-mor* de la Torre do Tombo et de la bibliothèque royale, ambassadeur du Portugal au Concile œcuménique de Bâle, puis chargé de présenter l'obédience de D. João II au Pape Innocent VIII en 1485[2]. Son frère, le Dr. Rodrigo de Lucena, médecin, fut un des partisans de D. Pedro, qu'il suivit dans la bataille d'Alfarrobeira (1449), après quoi ses biens furent confisqués et donnés à son frère Vasco, demeuré fidèle au Roi; mais il fut réintégré presque aussitôt, et en 1451 était déjà médecin du Roi, chevalier de sa maison et *vedor* (inspecteur) des travaux de construction du monastère royal de Batalha. En 1468 il était médecin du prince D. João et en 1475 médecin-major du Royaume. Tandis que son frère, Maître Afonso était, lui aussi, médecin, son fils Diogo de Lucena fut *desembargador* (juge supérieur) de la *Casa da Suplicação* (cour d'appel) puis chancelier du royaume. Le frère cadet de celui-ci, João de Lucena, était boursier du Roi en 1468[3]. C'est apparemment lui qui en 1516 a des fonctions à la Chancellerie et signe des lettres royales[4].

Parmi les Lucena de cette lignée on cite aussi António de Lucena, conseiller de D. João II, sans que les généalogistes sachent s'il était fils de Rodrigo de Lucena, celui d'Alfarrobeira, ou bien d'un autre Rodrigo, fils du Dr. Vasco Fernandes[5]. De toute façon il fut le père de D. Isabel de Lucena, dame de la reine D. Maria, femme de D. Manuel; il était marié à D. Isabel de Góis, sœur de D. Maria de Góis, à son tour mariée à Henrique de Meneses Silveira, qui fut capitaine de Chaul, tout comme son fils Álvaro de Sousa.

---

2. Sur ce personnage cf. article de Rui de Abreu Torres, *s.v.*, dans *Dicionário de História de Portugal*, dir. Joel Serrão; sur la famille on trouvera maints éléments chez José Emílio Amaro, *Francisco de Lucena, sua vida, martírio e reabilitação, subsídios para a história do reinado de D. João IV.*
3. Cf. Baquero Moreno, *Alfarrobeira, passim.*
4. Cf. *alvará* du 30.VIII.1516, *CC*, I-20-90.
5. Bibliothèque d'Ajuda, *Livro de Linhagens*, 50-IV-3, fols. 73.

Les Lucena semblent ainsi n'avoir que des attaches lointaines et indirectes avec l'Inde [6].

Une autre famille Lucena, établie dans la Beira Alta, est apparemment issue d'un certain Fernão de Lucena, fils d'Afonso de Lucena, qui dans la guerre de la succession de la Castille (1475-1476) suivit le parti de D. Juana. En récompense de ses services D. Afonso V lui donna la seigneurie de Castelo Rodrigo, tout près de la frontière espagnole On ne sait pas de la quelle des deux familles est issu notre Martim de Lucena, mais nous pencherions plus volontiers pour la première, les capitaines de l'Inde étant très souvent issus de la noblesse de cour.

L'on sait seulement qu'il est le seul Lucena que l'on trouve en Inde pendant toute la première moitié du XVI[e] siècle. Il était donc bien en Orient un personnage isolé.

9. SIMÃO DE BRITO PATALIM

Ce curieux personnage ne pose guère de problèmes, quoiqu'une bonne partie de sa carrière de capitaine corsaire nous demeure totalement inconnue.

Au témoignage unanime de tous les généalogistes qui s'en occupent, confirmé par João de Barros [1], il était fils bâtard de João de Brito Patalim, le frère aîné de Rui de Brito Patalim, premier capitaine de Malacca. Il ne faut pas le confondre avec son cousin et homonyme, le deuxième fils de Rui de Brito, qui en 1536 reçut de D. João III une *tença* (pension) de 12.000 *réis*, en récompense des services prêtés à la Couronne par son père qui, étant décédé entre-temps, la laissa vacante [2].

Les Patalim étaient de souche italienne, leur nom étant à l'origine Batalini; ils étaient *morgados* de São Pedro, près d'Évora, et portaient le nom de famille Brito depuis le mariage de Gonçalo Vaz Patalim, le cinquième *morgado* et père de João et Rui de Brito Patalim, avec une dame dont l'*apelido* était Brito, mais dont on ignore le prénom et la filiation. Il demeure ainsi impossible de retracer les liens de parenté entre les Patalim et la branche principale des Brito, même si, comme l'affirment les généalogistes, le père de Gonçalo Vaz déjà, Rui Lopes Patalim, avait épousé une Brito, Brites Dias

---

6. D. António Caetano de Sousa, *História Genealógica*, XII, p. 12.

1. Voir *supra* le chapitre «L'ambassade de 1521 ». Cf. Barros, III/8-2, et les généalogies de Alão de Morais et Felgueiras Gaio, s.v. *Patalins*; aussi les généalogies manuscrites 49-XII-41, 49-XIII-13, 49-XIII-42, 50-IV-1 et 50-IV-8 de la Bibliothèque d'Ajuda et 21-E-8, F. 2, F.15 et *Livr. Ms.* 1562 de la Torre do Tombo.

2. Lettre royale d'Évora, 27.VII.1536, TT, *Chanc. D. João II*, liv. 21, fol. 180. Aussi le João de Brito Patalim qui reçoit en 1554 le pardon d'un adultère (*Chanc. D. João III, Perdões*, liv. 25, fol. 187) est-il sans doute le fils aîné de Rui de Brito plutôt que le père de Simão de Brito qui à l'époque, même s'il était encore vivant, ne devait plus être en état de commettre des adultères ...

de Brito, fille de Diogo Lopes de Brito et de sa femme Inês Gonçalves, car les nobiliaires ne nous livrent pas l'ascendance de ces personnages.

Tout semble indiquer que Simão de Brito, quoique bâtard, fut légitimé et eut le statut de *fidalgo*. Nous n'avons pas réussi à trouver dans les registres de la chancellerie royale ni sa légitimation ni sa charte de *fidalguia;* mais Andrés de Urdaneta dans sa relation [3] et Fernández de Oviedo dans son Histoire [4] le disent explicitement *hidalgo*, et son statut privilégié est indirectement prouvé par le genre de mort qu'il subit, car, comme nous le verrons bientôt, il fut exécuté par les Castillans par décapitation, tandis que ses compagnons l'étaient par pendaison. Si le *morgadio* passa, à la mort de son père, à son beau-frère Pero de Carvalho, chambellan de D. João III, mari de sa sœur D. Maria Patalim, cela ne tient pas nécessairement à sa bâtardise, mais peut-être au fait qu'il fut exécuté avant le trépas de son père.

On ignore en quelle année Simão de Brito passa en Inde; peut-être y suivit-il son oncle Rui, qui commanda un des navires de l'armada de 1507 [5], avant de devenir successivement *alcaide-mor* de Sofala, capitaine de Moçambique et capitaine de Malacca, jusqu'en 1515. Quoi qu'il en soit, le nom de notre homme n'est mentionné ni dans les chroniques ni dans la documentation d'archives dont nous ayons connaissance avant ses aventures de 1521-1522 dans la Mer du Bengale, que nous avons déjà racontées, d'après le témoignage de João de Barros, le seul chroniqueur à les mentionner.

On ignore aussi ce qu'il devint entre 1522 et 1528. En revanche, l'histoire de sa fin tragique, racontée par plusieurs sources de l'époque [6], tant portugaises que castillanes, puis par les nobiliaires, est assez bien connue.

---

3. *Relación escrita y presentada al Emperador por Andrés de Urdaneta de los sucesos de la armada del comendador Loaisa desde 24 de julio de 1525 hasta el año 1535*, dans Martin Fernández de Navarrete, *Colección de los Viajes y Descubrimientos que hicierón por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, Biblioteca de Autores Españoles, tomo 77 (Obras de D. Martin Fernández de Navarrete, tomo III), Madrid, 1964, p. 236.

4. Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia General y natural de las Indias, islas y tierra-firme del Mar Oceano*, éd. Amador de los Ríos, liv. XX, cap. XXIX; éd. de Madrid, 1853, tomo II, pp. 87-88.

5. Cf. *Relação das naos e armadas da India*, pp. 21 et 26.

6. Outre les sources mentionnées *supra*, notes 3 et 4 : lettre de Pedro de Montemayor au Roi de Portugal, Cochin, 14.I.1533, dans Navarrete, *o.c.*, III, pp. 187-196; dans A. Basílio de Sá, *Documentação*, I, nº 36, pp. 261-283; et dans *As Gavetas*, VIII, nº 4411, pp. 420-431; *Declaraciones dadas por Andrée de Urdaneta y Macias del Pozo en el interrogatório que se hizo por el Consejo de Indias sobre el viaje de Loaisa*, dans Navarrete, III, nº XXIV, pp. 210-222; *Noticia deducida de las declaraciones que dieron algunos testigos ante el Consejo de Indias sobre varios acontecimientos del viaje de Loisa*, dans *ibid.*, nº XXV, pp. 223-225; António de Herrera, *Historia General de las Indias Occidentales o de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra-firme del Mar Oceano*, Década IV, liv. III, cap. VI; éd. d'Anvers, 1728, tomo II, pp. 291-293; éd. Madrid, 1730 (*Historia General de los hechos de los Castillanos*, etc.),

En 1528 Simão de Brito Patalim se trouvait aux Moluques. Il s'enfuit de la forteresse portugaise de Ternate et se réfugia auprès des Castillans, établis à l'époque dans l'île voisine de Tidore, avouant que les autorités portugaises le poursuivaient comme assassin de Diogo Gago[7]. Les Castillans l'acceptèrent, et Simão de Brito fit serment d'allégeance à Charles Quint.

Entre temps Hernán Cortes, gouverneur de la Nouvelle-Espagne, avait envoyé aux Moloques une armada de trois voiles sous le commandement de Don Álvaro de Sayavedra ou de Saavedra, son parent. Des trois navires un seul, la caravelle capitane, réussit à gagner Tidore, où elle mouilla le 30 mars 1528, après cinq mois de voyage et une rencontre avec les Portugais de Ternate. Hernando de la Torre, capitaine des Espagnols aux Moluques, la fit charger de girofle et la dépêcha aussitôt au Mexique[8]. Simão de Brito demanda de l'accompagner, tout en offrant à Sayavedra ses services comme pilote; une demi-douzaine de prisonniers portugais s'y embarqua aussi, parmi lesquels Fernão Cordeiro, patron d'une galée saisie par Sayavedra au large de Geilolo.

Ils quittèrent Tidore en juin 1528. A quelques deux cents lieues des Moluques, tandis que le navire se rafraîchissait dans une île voisine de la côté septentrionale de la Nouvelle-Guinée, Simão de Brito, peut-être poussé par les prisonniers portugais qui cherchaient à s'échapper, décida de tenter un coup d'audace qui eût pu lui valoir la réhabilitation auprès des autorités portugaises : il essaya d'incendier le navire castillan. N'y ayant pas réussi, les six Portugais s'enfuirent avec la chaloupe. En essayant de regagner Ternate ils vinrent s'échouer sur la côte orientale de Geilolo ou Halmeira, territoire ressortissant du sultan de Tidore, allié des Castillans. Prévenus de leur apparition, ceux-ci envoyèrent Andrés de Urdaneta les chercher. Les Portugais racontèrent que le navire de Sayavedra avait coulé, et les choses semblèrent s'arranger pour le moment. Cependant, privé de chaloupe et apparemment de pilote, Sayavedra, après avoir erré pendant six ou huit mois entre la Nouvelle-Guinée, les îles des Larrons et les Moluques, venait de jeter l'ancre à Tidore quand Urdaneta rentra de Geilolo. La nature des agissements de Simão de Brito et de Fernão Cordeiro fut aussitôt connue. Tandis que Cordeiro était pendu, Patalim était mis à mort par décapitation; son corps

---

p. 47; Barros, IV/1-18; Couto, IV/4-8; Castanheda, VII/7-5; António Galvão, *Tratado dos Descobrimentos*, éd. cit., p. 226; Gabriel Rebelo, *Informação das Cousas de Maluco dadas ao Senhor Dom Constantino*, BNL, FG, *caixa* 199, nº 41, publiée dans *Collecção de Notícias para a História e Geografia das Nações Ultramarinas*, VII, nº 3, Lisbonne, 1841; et par Basílio de Sá, *Documentação*, III, pp. 345 et suivs (voir surtout pp. 416-417).

7. Ce détail (qui ne permet pas de douter que le protagoniste des aventures des Moluques et de Papouasie en 1528 soit le même capitaine corsaire qui en 1522 saccagea Tenasserim, provoquant ainsi l'emprisonnement de Domingos de Seixas et de ses compagnons) est fourni par la lettre de Pedro de Montemayor citée dans la note précédente.

8. Sur ce voyage on trouvera des détails chez Navarrete, III, p. 48.

fut ensuite écartelé et les morceaux empalés et exposés sur les côtes de l'île, pour qu'ils fussent vus des Portugais de la toute voisine Ternate.

La toponymie perpétua un souvenir de sa prouesse : les Portugais appelèrent désormais *Aguada de Simão de Brito* la rade où il avait dérobé la chaloupe castillane[9]. Il s'agit sans doute, d'un petit port de mer d'une des îles de Schouten ou Biak situées tout près de l'Equateur, à l'entrée de la Geelvink Bay, sur la côté nord de la Nouvelle-Guinée.

10. EBAUCHE D'UNE CONCLUSION : LA CLASSE DIRIGEANTE DE L'EXPANSION ET LES REBELLES

L'histoire sociale de l'expansion portugaise en Orient est encore à faire, et les éléments dont nous disposons pour le moment ne nous permettent pas d'aller très loin. Cependant, de la demi-douzaine de cas que nous avons étudiés, et surtout de l'observation attentive des tableaux généalogiques annexes se dégage une impression. C'est ce que nous essayons d'exprimer dans les lignes qui suivent.

Le caractère le plus évident de la classe dirigeante de l'Inde Portugaise est sa structure clanique : elle se compose d'un nombre assez restreint de familles, très souvent alliées par mariage, dont la présence en Orient est quelquefois d'une densité impressionnante, comme c'est le cas des Lima (tableau généalogique V). Fréquemment des générations entières partent en Inde, ne demeurant au Portugal que le premier-né, qui hérite des fonctions de son père. Il y a même des fils aînés qui s'embarquent, délaissant pour un temps leurs fonctions auliques ou leurs seigneuries, comme c'est le cas de Diogo Lopes de Sequeira, de Bartolomeu Perestrelo ou d'António de Brito *o Velho*.

Si l'on se penche sur les origines de ces familles on remarque qu'il y a parmi elles quelques familles de la vieille noblesse antérieure à la crise de 1383-1385, comme les Tavares, les Brito et surtout les Sousa (tab. I). Il s'agit assez souvent de familles issues de bâtards royaux, du Portugal comme de la Castille : c'est notamment le cas des Sousa et des Sousa Chichorro des Noronha et des Henriques, les Bragance étant plutôt un cas *sui generis*. Celles-ci jouent un double rôle : d'une part elles sont présentes, comme plusieurs autres familles liées à la royauté, dans l'aventure impériale, d'autre part elles fonctionnent comme « donneurs de femmes » pour des hommes de noblesse plus basse et plus récente. C'est ainsi que les Sousa cons-

---

9. Cf. Hubert Th. M. Jacobs, S.J. (éd.), *A treatise on the Moluccas (c. 1544) probably the preliminary version of António Galvão's lost História das Molucas*, edited annotated and translated into English from the Portuguese manuscript in the Archivo General de Indias, Seville, Jesuit Historical Institute, Rome, 1971, p. 314.

tituent l'épine dorsale du clan dont le tableau généalogique est le portrait approximatif, et les Noronha celle du clan d'Afonso de Albuquerque.

Pour les familles « récentes » on ne réussit pas, le plus souvent, à remonter au-delà de 1383-1385. Si cette crise ne fut pas, comme l'aime à dire son chroniqueur Fernão Lopes, le commencement d'un « cinquième âge du monde », ni, comme le préfère l'historiographie d'inspiration marxiste, une révolution bourgeoise, elle représente du moins un bouleversement profond dans l'aristocracie portugaise et dans la classe dirigeante du royaume. L'Expansion en fut-elle la conséquence, ou plutôt la cause? Peut-être est-elle les deux choses à la fois. D'une part, en effet, il y a toute une foule de gens dont il faut récompenser les services à la nouvelle maison régnante, une foule de parvenus à contenter; l'Expansion multiplie leurs chances, tout en assurant à la royauté de nouvelles ressources à distribuer. Mais, une fois amorcé, le mouvement se poursuit : il y a désormais de plus en plus de services à rémunérer, des exploits de guerre à récompenser. L'Expansion consolide ainsi la position de la nouvelle noblesse qui sert la royauté, et la position de la royauté qui s'en sert.

Du moins dans le cas des entreprises guerrières au Maroc et en Orient (le cas des îles, de la côte africaine et, plus tard, du Brésil étant en partie différent), la continuité sociale est évidente : les fils des combattants à Ceuta en 1415 se battent à Tanger en 1437 ou à Alcacer-Ceguer en 1458, leurs petits-fils conquièrent Arzila en 1471 ou se battent à Toro en 1475, les fils de ceux-ci commencent à apparaître en Inde.

Cette liaison entre l'expansion marocaine et l'aventure indienne se maintient vivante tout au long du XVI[e] siècle : non seulement les même familles sont représentées des deux côtés, mais, le plus souvent, les mêmes individus passent au Maroc avant de s'embarquer vers l'Orient. Afonso de Albuquerque, Diogo Lopes de Sequeira, Nuno da Cunha, Antônio de Brito o *Velho* et, plus tard, Luís de Camões suffisent comme exemples. On ne s'étonne pas, ainsi, de ce que l'expansion orientale, surtout depuis le gouvernement d'Albuquerque, perpétue l'atmosphère chevaleresque et le caractère archaïsant de croisade de l'entreprise marocaine.

Tandis qu'au Maroc, comme en Inde, l'échec de la conquête territoriale empêche les nobles de s'installer dans des domaines fonciers et les maintient dans la dépendance de la Couronne qui leur distribue des fonctions, dans les îles, comme un peu plus tard au Brésil, la nouvelle noblesse reproduit très vite le modèle de l'ancienne en devenant, à son tour, seigneuriale et foncière. Les capitaines-donataires de Madère et des Açores en sont un cas typique; il n'est donc pas étonnant de ne les voir representés en Inde que par les franges marginales de leurs familles, comme les Perestrelo de la branche aînée (cf. tableau généalogique III).

La classe dirigeante de l'Inde, en revanche, n'ayant que des chances très limitées de se fixer et de devenir une aristocratie foncière, continue à être ce qu'elle était auparavant au Portugal : une « noblesse de service », toujours dépendante du Roi pour la distribution périodique de faveurs et de fonctions.

Elle se compose essentiellement de familles d'une façon ou d'une autre liées à la royauté : il y a, comme nous l'avons déjà remarqué, la postérité de plusieurs bâtards royaux; il y a celle de quelques évêques de Lisbonne et d'Évora et des grands-prieurs des Ordres militaires; il y a la descendance de plusieurs bureaucrates de la cour anoblis dès le règne de D. João Ier : *escrivães da puridade*, chanceliers, *desembargadores* et autres juges. On remarquera aussi la présence de nombreuses familles d'origine étrangère ralliées à la maison régnante portugaise : les Lima sont d'origine galicienne, les Albuquerque, les Noronha et les Henriques d'origine espagnole aussi; les Perestrelo et les Patalim sont originaires d'Italie, les Jusarte de souche anglaise. Ce sont tous des nobles qui, s'étant mis au service des rois de Portugal, entrent naturellement dans la noblesse courtisane et de service plutôt que dans l'aristocratie territoriale, ce qui naturellement ne les empêche pas de recevoir du roi en cadeau supplémentaire des seigneuries et des titres de noblesse.

L'Expansion semble amplifier ce mouvement en y faisant entrer aussi des marchands florentins associés à l'activité mercantile de la Couronne : les Marchionni, les Corbinelli et les Sernigi. Ils s'annoblissent en s'alliant à des familles plus anciennes, qui, en contrepartie, s'enrichissent.

Dans son ensemble le groupe présente une certaine homogénéité. Certes, les capitaines de l'Inde, comme jadis ceux des Croisades, se recrutent surtout parmi les puînés et les bâtards; mais cela n'est que la conséquence naturelle du droit d'aînesse. Ce qui est vraiment significatif est le fait qu'ils soient presque tous enfants de dignitaires de la cour — *copeiros-mores*, *caçadores-mores*, *almotacés-mores*, chanceliers — ou d'*alcaides-mores* des châteaux du Roi. Les fils des *senhores de terras*, c'est-à-dire, des détenteurs de seigneuries banales, y sont nettement plus rares.

Le groupe présente aussi une certaine homogénéité géographique : la plupart ont leur assiette dans l'Alentejo, autour d'Évora, quelques-uns dans la région de Lisbonne et dans la vallée du Tage; d'autres, beaucoup moins nombreux, sont originaires de la région d'entre le Tage et le Douro. L'Entre-Douro-e-Minho, pourtant si présent dans la colonisation des îles et du Brésil, est pratiquement absent de l'Inde. On remarquera que les grands *conquistadores* du Nouveau Monde espagnol sont, pour la plupart, originaires de l'Andalousie et surtout de l'Extremadura, contiguës à l'Alentejo.

Pourquoi cette distribution géographique ? On peut risquer quelques hypothèses. C'est la région où le plus souvent aux XVe et XVIe siècle déambule la cour; c'est donc là, qu'elle recrute plus aisément ses serviteurs, et c'est parmi ceux-ci, comme nous l'avons vu, que se recrutent les capitaines de l'Inde. Puis, la noblesse y moins autosuffisante, donc plus dépendante du Roi, que dans le vieux pays chrétien, où le régime seigneurial est bien enraciné : dans ces provinces de conquête récente, ce sont les Ordres militaires qui détiennent les domaines les plus considérables, et les nobles n'en jouissent que comme commandeurs, ou bien, comme *alcaides-mores* des châteaux de la Couronne. Engagés jadis dans la Reconquista, les Ordres militaires (qui dès le règne de D. João Ier tendent à passer dans la mouvance

de la famille royale) jouent un rôle important dans la guerre endémique du Maroc, qui à son tour catapulte les *fidalgos* en Inde.

Sauf quelques exceptions, comme D. Constantino de Bragança, vice-roi de l'Inde de 1558 à 1561, les capitaines portugais de l'Orient sortent le plus souvent de la moyenne noblesse. On peut ainsi déceler une certaine continuité entre la dynamique sociale de la Reconquête et celle de l'Expansion : nous savons aujourd'hui, grâce aux travaux de José Matoso, que l'âme de l'indépendance portugaise et de la reconquête furent les petits nobles de la région de Coïmbre surtout, qui soutinrent D. Afonso Henriques contre la noblesse du Nord très infiltrée de Galiciens, qui appuyait sa mère et poussèrent ensuite les frontières du royaume jusqu'au cœur de l'Alentejo.

Quoi qu'il en soit, la classe dirigeante de l'Inde portugaise semble assez homogène. Les clivages que l'on y décèle correspondent apparemment à des rivalités de clans et de factions, plutôt que de couches sociales distinctes. Le clan d'Albuquerque est, peut-être, quelque peu plus lié aux familles engagées dans la conquête marocaine et les traditions de la Croisade que celui de Lopo Soares de Albergaria, plutôt lié à la bureaucratie centrale du royaume; mais, au reste, leur insertion sociale n'est pas très différente. On serait tenté à dire que, dans ce système redistributif, très compétitif car tout y dépend des faveurs de la cour, les gens prônent souvent des politiques différentes pour pouvoir justifier leurs rivalités, au lieu d'être rivaux en raison des politiques différentes qu'ils prônent. Mais nous devons nous garder d'exagérer la portée de cette constatation et de minimiser pour autant la signification des clivages que l'on note.

Une dernière remarque, encore, à ce sujet : l'emprise portugaise en Inde est, comme nous l'avons vu, un système socio-économique hybride, mi-libéral mi-étatique, mi-redistributif mi-marchand. Les intérêts privés s'y opposent très souvent à ceux de l'Etat, sans que l'on puisse faire coïncider les uns ou les autres avec des groupes sociaux, voire avec des individus distincts. L'histoire des affaires de Diogo Lopes de Sequeira et Cutiale que nous avons rapportée est bien exemplaire à cet égard : en faisant saisir sa propre nef qui faisait du trafic illicite, le Gouverneur en empoche légalement le cinquième. C'est pour cette raison qu'il n'est pas très étonnant de voir le capitaine d'un navire du Roi, comme Rafael Perestrelo, faire le jeu des marchands privés, ou de voir un saboteur des monopoles régaliens, comme Diogo Pereira, participer à une ambassade destinée à accréditer les intérêts du Roi. Les intérêts sont différents, mais les gens souvent les mêmes. Voilà peut-être le paradoxe majeur de l'Expansion portugaise en Asie.

On doit donc se demander ce que représentent les rebelles dans cet univers flou.

Les cas que nous avons examinés ne correspondent guère à des exemples de rebellion sociale. L'histoire du navire de Diogo Gago semble typique : déserteurs du service officiel, en révolte, ensuite, contre leur capitaine qu'ils assassinent, les membres de l'équipage élisent pour le remplacer le plus noble d'entre eux, Simão de Brito Patalim. La même chose, à peu près, s'était passée en 1519 avec le navire de l'escadre de D. João da Silveira qui se mutina près des Maldives; l'élu des rebelles avait alors été aussi un *fidalgo,*

D. Francisco, fils de D. João de Travanca. Il ne s'agit nullement, en effet, de subvertir l'ordre social en vigueur, mais tout simplement d'enfreindre les monopoles de l'Etat mercantiliste en matière de course et de commerce. Les rebelles sont donc ceux qui, au lieu de chevaucher les deux systèmes comme le font la plupart, choisissent unilatéralement l'un d'entre eux. Ce qui reste à déterminer, ce sont les raisons de ce choix.

Les rebelles que nous avons rencontrés — Martim de Lucena, Cristóvão Jusarte, Simão de Brito Patalim, à qui on peut joindre le « collaborationniste » Rafael Perestrelo — sont tous des nobles. Cristóvão Jusarte est peut-être un cas à part, membre d'une famille bizarre. Les autres sont tous des personnages plus ou moins isolés en Orient : Martim de Lucena, sans aucun doute; Rafael Perestrelo le devient aussi dès le décès de son frère et celui de son fils; Simão de Brito est, certes, le neveu du premier capitaine de Malacca, mais si l'on regarde le tableau de leurs relations familiales (tab. V), on constate que son oncle est en Inde une sorte d'appendice de sa belle-famille, les Lima.

Ces franc-tireurs, marginaux par rapport à la structure clanique très serrée de la classe dirigeante, ont sans doute moins de chances que les autres gens d'être comblés par la distribution des charges et des faveurs officielles. Plus libres à l'égard des contraintes familiales, ils doivent, en principe, se montrer plus perméables à d'autres pressions, et aux sollicitations qui les entraînent contre le service de la Couronne.

S'il en est ainsi, il faut alors voir dans la structure clanique de la classe dirigeante la clef de la compréhension de ce phénomène.

De toute façon il ne faut pas oublier que les circonstances et les caractères individuels, voire des facteurs subconscients ou irrationnels, ont très souvent joué un rôle, car, au demeurant, l'histoire est faite par des hommes.

TABLEAUX GENEALOGIQUES

GLOSSAIRE

ALGUAZIL : cf. VAZIR.

ARRÁTEL : poids portugais équivalent à 458 gr et divisé en 16 onces (*onças*).

ARROBA : poids portugais équivalent à 14,58 kg, soit 32 *arratéis*, ou ¼ de *quintal*.

ALMADIE : (ar. : *al-maᶜdiya*, 'bac'). Dans l'acception générique de « pirogue, bateau léger », il est surtout fréquent dans les textes portugais relatifs à l'Océan Indien.

ANDOR : ne s'emploie plus en portugais que pour désigner les brancards où l'on transporte les images des saints dans les processions. Quoique attiré dans le champ sémantique du verbe *andar* (marcher), le mot est d'origine asiatique et désigne une litière utilisée par les notables, le palanquin étant réservé à certains personnages plus importants : « E asy tem lá duas maneiras d'amdorres, a huns chamam paleque, e aos outros amdor; e os que chamam paleque sam maes honrados que os amdores ... » (João da Cruz à D. Manuel, de Calicut, s. d. [1514], *CA*, III, p. 208). Le mot vient du sanskrit *hindola*, probablement par l'intermédiaire du malayalam *andola*.

AZAGAIA : « Azagaia curta, de arremesso » (Dalgado); le mot n'apparaît qu'au XVIᵉ siècle, dans des textes concernant l'Asie et l'Afrique orientale. On le trouve dans une lettre d'Afonso de Albuquerque écrite d'Aden (*CA*, I, p. 211), puis en 1525 sous la forme *azaguncho* (*Crónica dos reis de Bisnaga*, p. 34). L'étymologie demeure inconnue. João de Barros semble suggérer une origine malaise : « as armas que usam [os malaios] são uns crisis ... e com eles arcos de frechas azagaias de arremesso a que chamam zargunchos » (II/6-11).

BAR, BAHAR (sanskrit : *bhāra*) : unité de poids en usage sur toutes les côtes de l'Océan Indien, du Mozambique à la Chine, dont l'équivalence et les subdivisions changent d'une région à l'autre. Il atteignait 330 kg aux îles de Banda mais ne dépassait pas 166 kg dans le Sud du Malabar, à Cochin et Kollam; il équivalait souvent au *candil*, q. v., et comme lui, se divisait en 20 *mãos*. António Nunes ne mentionne pas l'usage du *bahar* au Bengale; calculé sur la base de la *mão* de Chittagong (équivalente à 21,34 kg), il vaudrait 426,8 kg.

BEATILHA : mot portugais désignant un tissu très léger dont on faisait des coiffes. Le mot

est employé en Orient pour les mousselines. Voir *supra*, « Aspects de la vie économique et sociale », p. 154, note 24.

BRAÇA (brasse) : mesure de longueur qui représente celle des deux bras étendus. La brasse maritime portugaise traditionnelle avait 8 empans (*palmos*); elle équivalait donc à 1,76 m. C'est sans doute cette brasse que mentionne notre texte, quoique il y en eût une autre de 2 *varas*, c'est-à-dire 7 pieds géométriques ou 10 empans (2,20 m); de nos jours l'on emploie la brasse anglaise (*fathom*).

BRAJA (moyen-môn : *bRataja*; môn moderne : *bratja/brajja*) : noble. Sur leurs fonctions, voir *supra*, G. Bouchon, « Les royaumes môns », p. 201.

CABAIA : le mot apparemment d'origine arabe (*qabāya*, 'robe', en arabe de Berbérie selon Dozy), n'est attesté en portugais que depuis le XVI^e^ siècle dans des textes écrits en Inde (*Crónica dos reis de Bisnaga* [1525], p. 92). On est ici devant l'une des premières apparitions du mot en portugais. La forme *caba*, correspondant à l'arabe oriental *qabā*, d'origine persane, se trouve déjà dans la correspondance d'Afonso de Albuquerque (*CA*, VI, p. 292).

CANDIL, CANDIM (malayalam : *kaṇḍi*; konkani : *khāṇḍi*) : poids et mesure de capacité utilisés en diverses contrées de l'Inde. Comme poids il équivalait à peu près à 15 ou 16 *arrobas* portugaises (voir *supra*, s.v. *arrátel*), selon les régions, c'est-à-dire 220 à 244 kg. Le *candil* correspond à peu près au *bahar* et, comme lui, se subdivise généralement en 20 *mãos*. Comme mesure, il vaut de 218 à 245 litres.

CASSEZ, CAÇIZ (arabe : *qasīs*) : religieux, prêtre. Le mot n'est employé en portugais que pour désigner les religieux musulmans.

CATERE (malayalam : *kaṭṭil*) : « canapé, divan ». Mot indo-portugais, attesté en 1510 (*CA*, VI, p. 397).

CAURI, CAURIM (konkani : *kavḍī*; gujarati : *koḍi*) : coquille du petit mollusque *Cyprea moneta*, pêché surtout aux Maldives, qui circulait comme monnaie en Inde comme en Afrique Occidentale. Les Portugais les ont connus en Guinée dès le milieu du XV^e^ siècle (Cadamosto s'y réfère vers 1456) mais ils les désignent par *buzeos*, *conchas*, etc., le nom *caurim* n'étant attesté qu'en 1512-1515 chez Tomé Pires, qui emploie couramment *buzeo*, mais écrit déjà au sujet du Bengale : « chamamse os buzeos em Bengalla cury »), (*Suma Oriental*, f. 135 *v*). Selon notre texte, 3.000 cauris valaient un *larim*; selon António Nunes, la valeur du *larim* oscillait plutôt en 3.200 et 3.840 *cauris*. De toute façon la valeur du *cauri* ne dépassait donc pas au Bengale 0,02 *reais* portugais. On les comptait par *pones*, 1 *pone* correspondant à 80 *cauris*.

CHAMPANA : « petit navire pouvant porter de cinq à trente

hommes », selon Castanheda (II/22). Le mot doit remonter au malais *cempana*, variante de *jempana*, « palanquin, litière » (sanskrit : *jampāna*, avec le même sens). Le mot *champana* apparaît au XVI[e] siècle dans des textes concernant l'Inde, Ceylan, le Golfe du Bengale et l'Insulinde.

CHATIM (tamoul : *chetṭi*, caste de marchands de l'Inde méridionale). Sous sa forme lusitanienne, le mot désigne souvent un soldat portugais qui a délaissé le métier des armes pour se consacrer au commerce privé.

CHOCA (persan : *chōgān*) : jeu de polo. Au XVI[e] siècle, les Portugais ne connaissaient que la *choca* à pied, populaire déjà au Moyen Age et semblable au hockey anglais, d'où l'étonnement de Duarte Barbosa (I, p. 119) en voyant les Gujaratis le jouer à cheval. Ce jeu est décrit par Azul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, p. 309. Cf. aussi R.K. Das, *Past time of the Bengalees during the medieval period*, dans *Indian History Congress proceedings*, Varanasi, 1969, p. 218.

COFO : « large bouclier rond recouvert de soie et de coton, imperméable aux flèches adverses; mot arabe, racine *kff*, 'être rond' et non pas déformation du persan *kafan*, 'linceul', comme l'a imaginé Dalgado » (J. Aubin, *Royaume d'Ormuz*, p. 178). C'est peut-être ici la première apparition connue du nom qui revient en 1525 dans la *Crónica dos reis de Bisnaga*, p. 111, et chez d'autres auteurs luso-asiatiques. Il semble doubler *alcofa*, « panier malléable », emprunté à l'arabe péninsulaire au Moyen Age, attesté au XII[e] siècle.

CORREGEDOR : mot portugais désignant un juge de rang supérieur, fixe ou itinérant, ayant droit d'inspection (*correição*) sur les autres magistrats. C'est ainsi sans doute que notre auteur a perçu l'une des fonctions du Gouverneur au Bengale, qui était de rendre la justice.

COUDEE : voir CÔVADO.

CÔVADO : « coudée ». La coudée portugaise équivaut à trois empans (*palmos*), c'est-à-dire 66 cm.

CRUZADO : monnaie portugaise frappée depuis le règne de D. Afonso V (1439-1481), en souvenir de la Croisade à laquelle le Roi voulait participer après la chute de Constantinople. Il valait normalement 400 *reais* ou *réis*, soit environ un ducat vénitien. Les *cruzados* frappés à Malacca depuis la prise de la ville par Albuquerque en 1511 ne valaient que 360 *réis;* ils étaient donc équivalents aux *pardaos* de l'Inde.

FRANGUE (arabe : *Frangi*, 'Franc'), désigna les sujets de l'Empire carolingien, puis tous les chrétiens d'Occident. Au XVI[e] siècle, les premiers Portugais arrivés en Inde furent identifiés comme des Francs par les marchands arabes d'Egypte.

FUSTA : quoique le mot se trouve le plus souvent chez les écrivains luso-asiatiques il est probablement d'origine italienne, tout comme son collectif *fustalha*;

il désigne une embarcation longue et étroite, portant de dix à vingt-six bancs de rameurs.

GINETE : « genet, cheval de race, de petite taille; cavalier armé d'une lance et d'un bouclier ». Le nom désignait à l'origine une certaine manière de chevaucher, avec des étriers courts et une selle plate; c'était là le style des cavaliers du royaume de Grenade ,recrutés de préférence dans la tribu berbère des Zenètes ou Zana du Maghreb — d'où l'origine du mot.

GRÃ (portugais : *grano*) : écarlate, et par extension tissu teint de cette couleur.

GUAZIL : cf. VAZIR.

GROMALE : titre dont l'origine n'est pas claire, semble avoir été donné à cette époque, aux fonctionnaires et agents bengalis envoyés en mission en province ou à l'étranger (voir *supra*, G. Bouchon, « Nusrat Shāh », p. 138, note 66).

LAQUE (sanskrit : *lakca*) : mot indo-portugais signifiant « dix mille » qui apparaît aussi dans les formes *laque*, *leca*, *leque*, *lacassá* et *lequessá* (*laque* étant la plus fréquente, toujours en usage à Goa).

LANCHARA (ancien malais : *lancaram*) : petite embarcation à rames, basse et légère, d'origine malaise.

LARIM, LARIN (persan : *lārī*) : monnaie d'argent frappée, à l'origine, à Lār (Perse), et très répandue en Inde. Au Bengale elle valait, selon António Nunes, 40 à 48 *pones*, donc 3.200 à 3.840 *cauris*; selon notre texte 3.000 *cauris*. Le *larim* valait à Ormuz 60 *reais* portugais, tout comme la *tanga* de Goa, dite souvent, pour cette raison, *tanga larim*. Il y avait cependant d'autres *larins* de valeur supérieure (80 ou 100 *reais*).

LASCAR (persan : *laškarī*) : nom donné en Inde aux soldats, désigne aussi les troupes indigènes à la solde des Portugais. Voir *supra*, Geneviève Bouchon, « Aspects de la vie économique et sociale », p. 163, note 65.

LIEUE : voir LÉGUA.

MEIRINHO : officier de justice portugais. Ici le terme est apparemment pris dans un sens plus large, car l'auteur s'efforce généralement de rendre par des mots portugais usuels les différentes fonctions publiques du Bengale, quoique celles-ci ne correspondent pas exactement à celles du Portugal.

MELIQUE (arabe : *Malik*, 'roi'). Au Bengale, ce titre était donné aux fonctionnaires de tous grades (cf Abdul Karim, *Social History of Bengal*, Dacca, 1959, pp. 152-153).

NARSINGA (sanskrit : *Narasimha*, 'homme-lion', l'un des avatars de Vichnou) : divinité tutélaire de la ville et du royaume hindou de Vijayanagar, que les Portugais désignaient parfois par ce nom, qui était aussi celui de quelques-uns de ses rois.

NATA : ce mot, qu'à notre connaissance aucun dictionnaire ne mentionne, se retrouve dans le

récit du voyage d'António Correia au Pégou (cf. L.F. Thomaz, *A Viagem de António Correia ao Pegu (1519)*, Lisbonne, 1976, p. 78). D'après le contexte l'on voit bien que le mot désigne un type d'embarcation, mais son origine et sa signification exacte nous demeurent inconnues.

OLA (malayalam : *ola*, feuille de palmier). L'habitude indienne d'écrire au stylet sur des feuilles sèches de palmier est à l'origine de la translation sémantique du mot au sens de « feuille écrite », puis « document », qui existe déjà en dravidien et reste de nos jours vivant en portugais.

PARDAO (sanskrit : *pratāpa*, 'majesté, splendeur'). *Pratāpa* était la légende qui se lisait sur les *pardaos* indiens (frappés le plus souvent à Vijayanagar), comme épithète du souverain (*Hobson-Jobson*, 672-678); elle était accompagnée de la figure du *Varāhāvatar*, l'incarnation de Vichnou en sanglier, d'où le nom de *pagode*, 'idole' que les Portugais lui donnaient parfois. Cette monnaie indienne fut adoptée par les Portugais dès les premières frappes faites par Afonso de Albuquerque à Goa en 1510. Le *pardão* d'or valait 6 *tangas* ou 360 *reais*; il équivalait donc au *cruzado* de Malacca. Le *pardão* d'argent, qui d'abord n'était qu'une monnaie de compte valait 5 *tangas* ou 300 *reais;* il équivalait donc au *xerafim* (*ashrafi*) d'origine mamlouke, aussi adopté par les Portugais en Inde; on l'appelait alors *pardao de tangas* ou *pardao de larins*. Plus tard, il y eut également des *pardaos* de cuivre.

PARAO, PARAU : petite galère, utilisée pour le commerce comme pour la guerre navale, comportant aussi parfois une voile. Le nom, qui existe en malais (*perahu*), et jusque dans les langues de Timor (*pro* en tokodede), est probablement d'origine dravidienne; attesté en portugais dès 1504 (*CA*, III, p. 259), donc sept ans avant l'établissement des Portugais en Malaisie. Il fut sans doute emprunté directement au dravidien *padavu*. Notre document le note généralement *parao*, ou avec tilde analogique qui montre qu'il est dissyllabique, *parão*.

PASSA GONÇALO (espagnol : *pasa gonzalo*, « jeu consistant à donner une chiquenaude sur le nez; coup, coup de poing »; cf. J. Caro, *Dias geniales o lubricos*, dans *Romania* 13 (1884), p. 461.

PATOLA : le *patola* (de la ville de Patan, Gujarat) est un tissu de soie dont la chaîne et la trame sont teintes par ligature et tissées ensuite, le dessin apparaissant après tissage selon la technique dite du double *ikat*. Ces étoffes étaient exportées au Pégou depuis le port de Pulicat (Vijayanagar) selon Barbosa, II p. 153.

PONE (bengali: *pan*; sanskrit: *pana*). Monnaie de compte utilisée au Bengale, de la valeur de 80 *cauris*; 40 à 48 *pones* valaient un *larim*; le *pone*, valait donc à peu près 1 ½ *real* portugais, le *pone* moderne, monnaie réelle, valait environ 1 ½ roupie.

QUISTE (persan : *kašti*, 'bateau'). Ce terme générique ne permet pas d'identifier la nature des embarcations. Les chantiers navals du Bengale produisaient surtout des bateaux destinés aux transports fluviaux. On en trouve une description dans Abul Fazl, *Ain-i-Akbari*, II, p. 184. Cf. aussi les études de J. Hornell, *The boats of the Ganges*, dans *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* (1922-1929), pp. 173-198, et B. Greenhill, *The boats of East Pakistan, a preliminary study* dans *Mariner's Mirror* 43 (1957), p. 122.

REGEDOR : terme générique portugais désignant, soit le régent du royaume pendant la vacance du trône ou la minorité de l'héritier, soit un premier ministre doté de larges pouvoirs, soit un gouverneur provincial. De nos jours, il désigne le maire, ou le juge de paix d'un village ou d'une *freguesia* (paroisse civile).

RUME, ROUME (arabe : *rūmī*, 'romain'). Pendant le haut Moyen Age, ce mot fut employé par les Arabes pour désigner génériquement les chrétiens du bassin de la Méditerranée, jadis sujets de l'empire romain, puis de l'empire byzantin. Le sultanat seldjoukide établi en Anatolie au XI[e] siècle prit le nom de sultanat de Rum (de « Rome »), et les habitants furent désormais connus sous le nom de *rumi*. Au début du XVI[e] siècle on désignait ainsi les éléments anatoliens dans l'armée mamlouke, c'est-à-dire celle du sultanat du Caire. Ils étaient nombreux aussi dans les Etats musulmans de l'Inde. C'est dans ce sens que le mot passa de l'arabe à plusieurs langues d'Asie, puis au portugais (1507), il y est à peu près synonyme de *turco*.

SER ou CER : nom d'une unité de poids et de capacité utilisée en différents contrées de l'Inde. Comme poids il oscille, selon Dalgado, entre 286 et 533 gr. selon les régions. Celui de Chittagong (« Porto Grande de Bengala ») est, d'après les équivalences données par António Nunes, loin de correspondre à 2 livres (soit 32 onces ou 918 gr.), comme le veut notre texte (§ 21) car il équivaut à 18 onces ⅖, c'est-à-dire 1 livre 2 onces ⅖, donc 527 gr.

SONBAYA : La forme la plus commune du mot en portugais est *sumbaia* ou plutôt *çumbaia*. L'étymon en est le malais *sembahyang*, « adoration, acte de dévotion, prière » (formé de *sembah*, « attitude de salutation respectueuse, mains joines élevées à hauteur du visage » — c'est-à-dire l'*añjali* de l'Inde — et *Hyang, Hiang*, ou *Yang, Dieu*), mais en portugais le sens est presque toujours le sens laïc de « révérence profonde » (celui du malais *sembah*), plutôt que le sens religieux de *sembahyang*, pourtant encore perceptible dans notre texte.

TANGA (sanskrit : *tanka*, 'monnaie frappée'). Monnaie indienne de valeur variable selon les régions et les époques. Elle fut comme

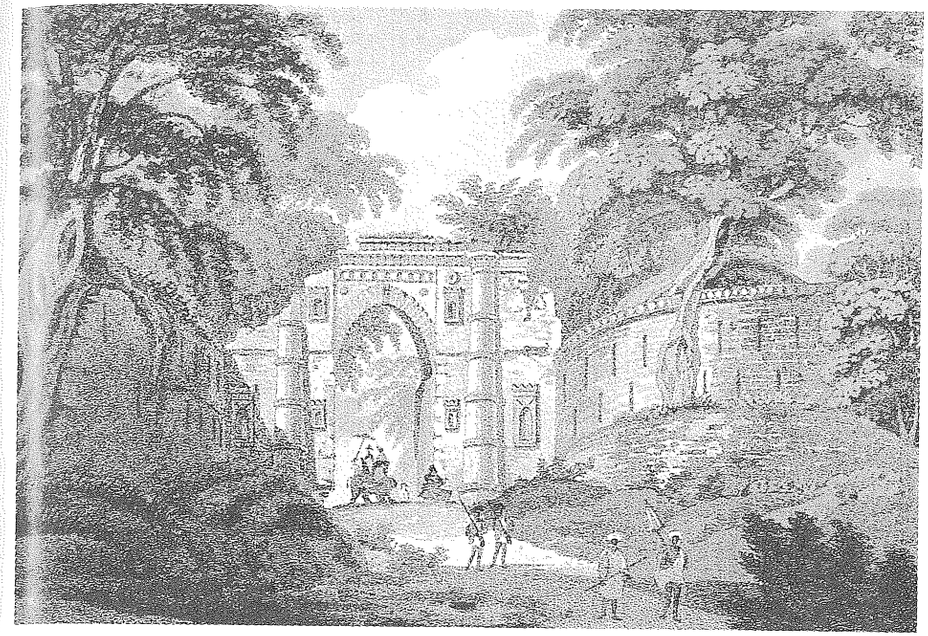
le *pardao* adoptée par les Portugais, qui frappèrent à Goa des *tangas* d'argent ou de cuivre, de la valeur de 60 *reais*. Au § 60 il est question de *tangas* frappées sur place, *tangas da terra*, dont la valeur était moindre : 40 *reais* selon l'équivalence donnée par le texte.

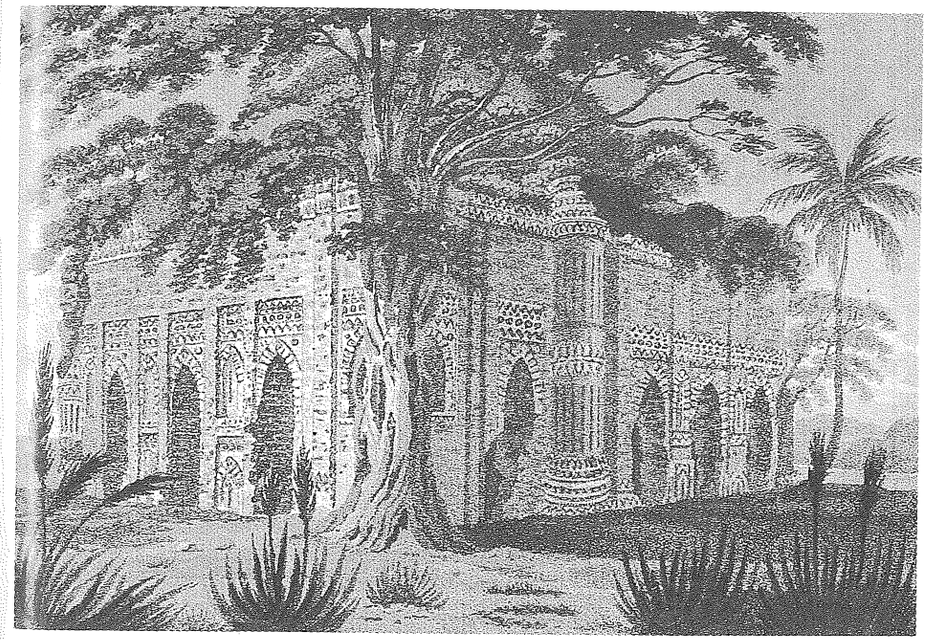
TONEL : « tonneau ». Le tonneau théorique qui servait au Portugal à évaluer la capacité des navires avait à peu près 1,5 m de hauteur et 1 m de diamètre; mais les procédés d'estimation étaient assez variables; le plus souvent on calculait la capacité de la cale et des ponts jusqu'au tillac (*convés*). A l'époque de notre texte les carraques (*naus*) de la « carreira da Índia » dépassaient rarement les 400 tonneaux — ce qui était le tonnage de la célèbre *Frol de la Mar* dans laquelle Afonso de Albuquerque fit naufrage sur les côtes de Sumatra.

VAZIR (arabe : *al-wazīr*), est attesté en portugais dès 1070 sous la forme *aluazir*, en castillan dès 1075. L'on trouve aussi *aluazil, alvazil, alguazil, guazil* et apparement par contamination avec *água, aguazil*. Au Moyen Age il a normalement le sens de *vereador*, « conseiller municipal ». Il désigne parfois un huissier ou autre fonctionnaire municipal subalterne. Ce fut au XVI^e^ siècle en Asie (notamment à Cananor et à Ormuz) qu'en portugais il reprit son sens original de « premier ministre, régent, gouverneur ». *Vizir* reçu par l'intermédiaire du turc, est employé au milieu du XVI^e^ siècle, par Barros, et demeure jusqu'à nos jours le mot littéraire.

VINTÉM : nom que l'on donne, du moins dès le commencement du XVI^e^ siècle, à la pièce de 20 *reais* ou *réis*. Elle équivalait donc à la *dama* ou *damma* d'argent de Vijayanagar, dont les *vinténs* frappés en Inde étaient peut-être la réplique.

ILLUSTRATIONS ET CARTES

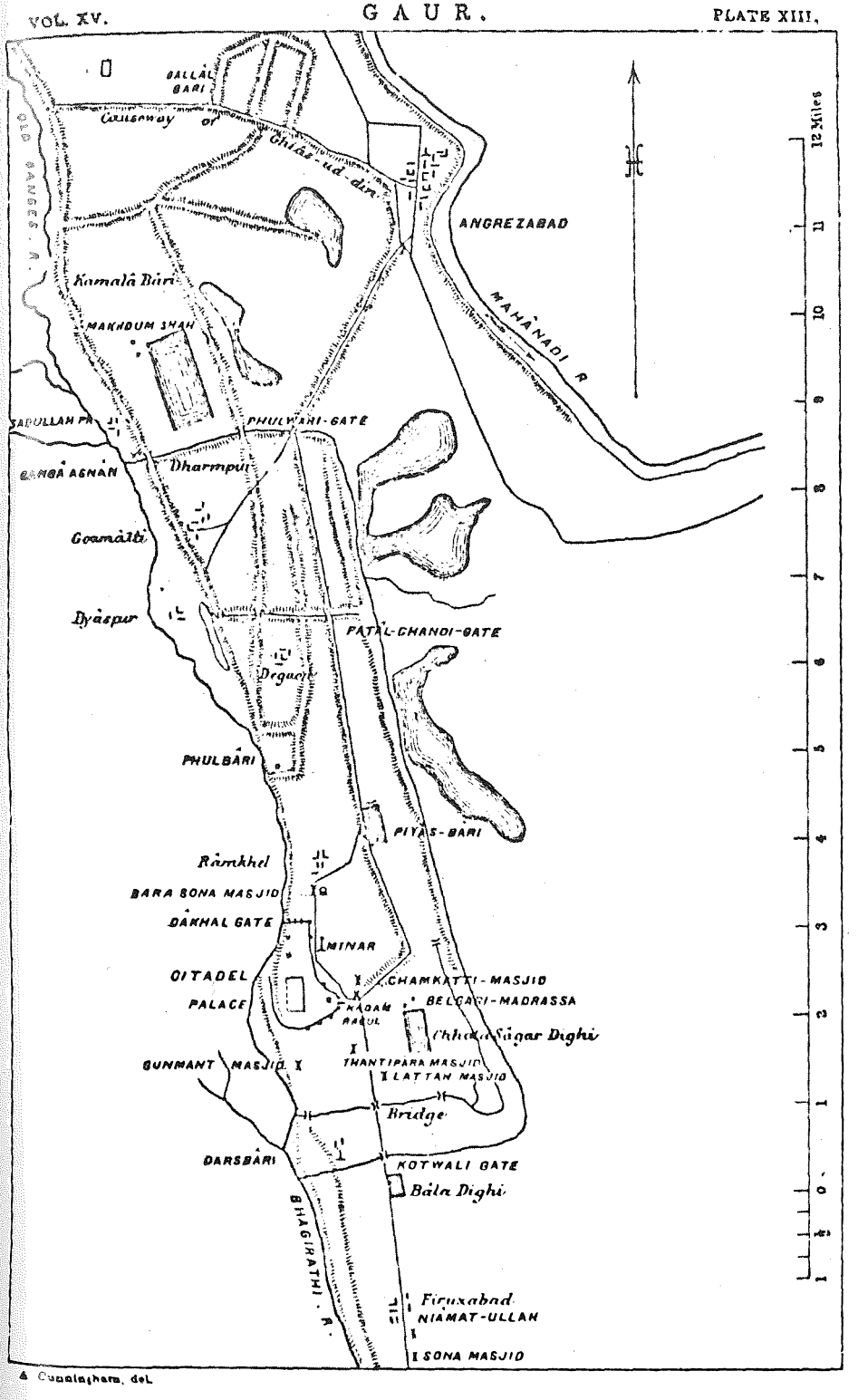




1.-2. Ruines de Gaur

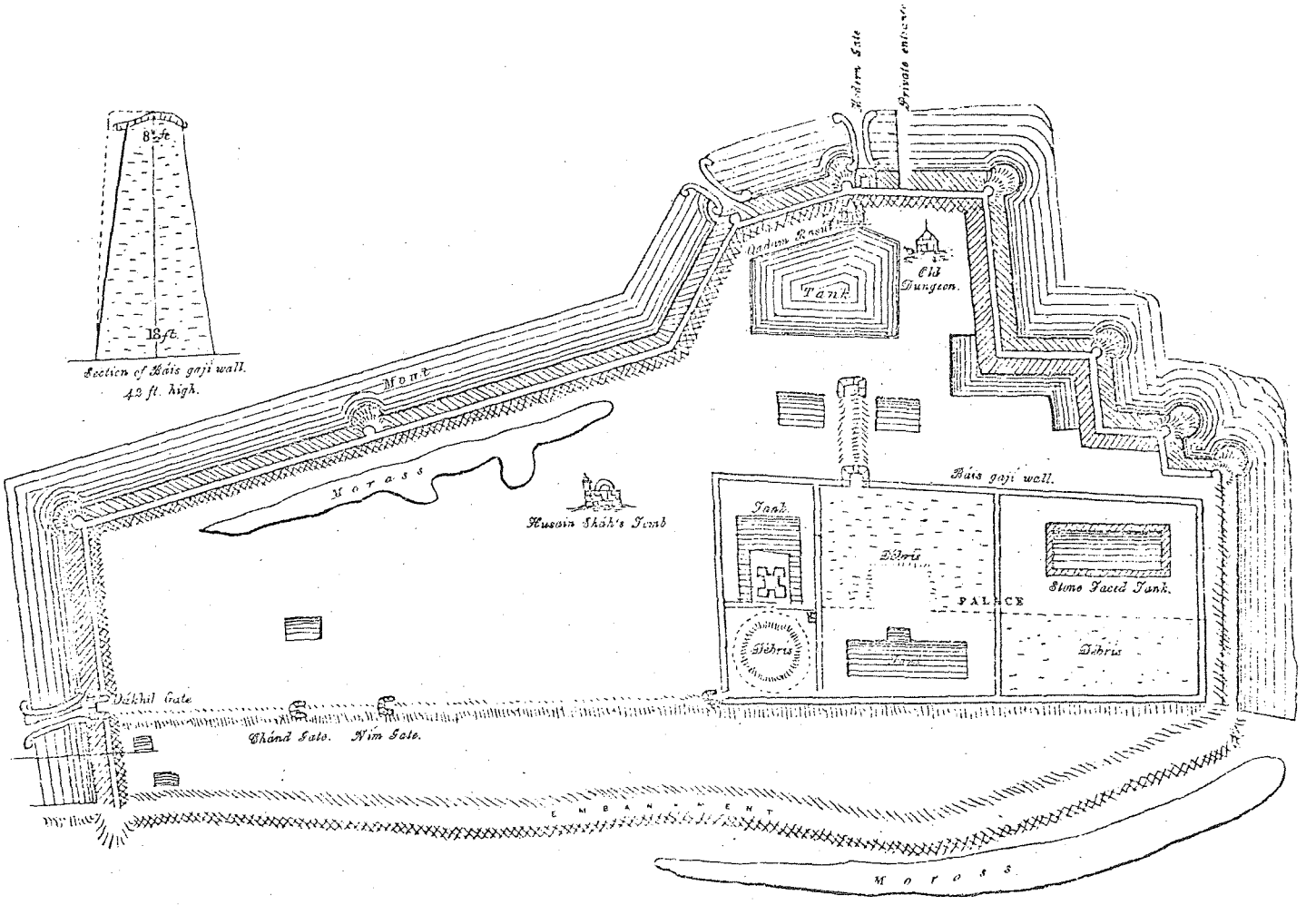
4. Gens du Bengale

5. Gens de Pégou

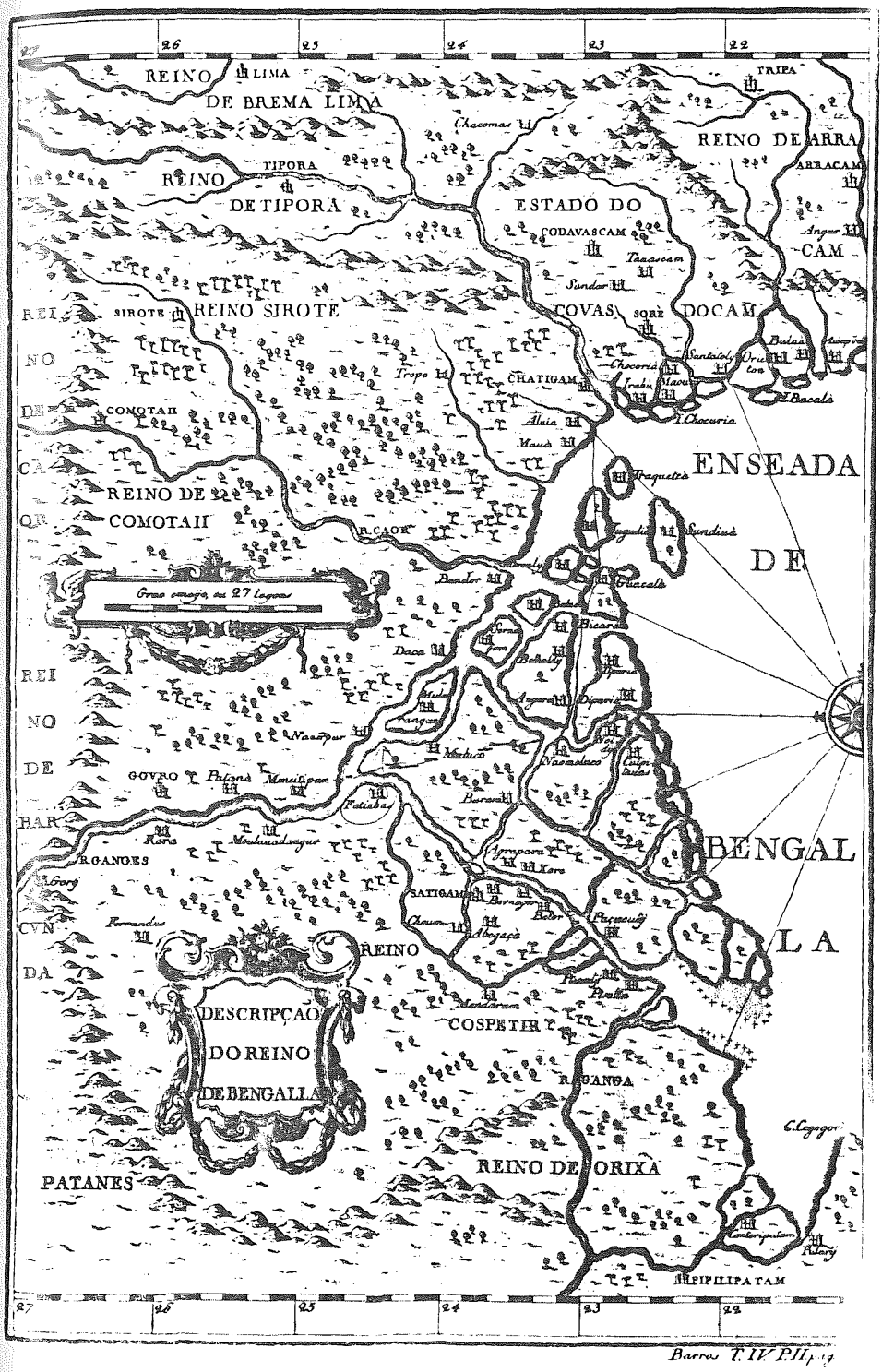


6. Plan de la ville de Gaur

7. Citadelle de Gaur

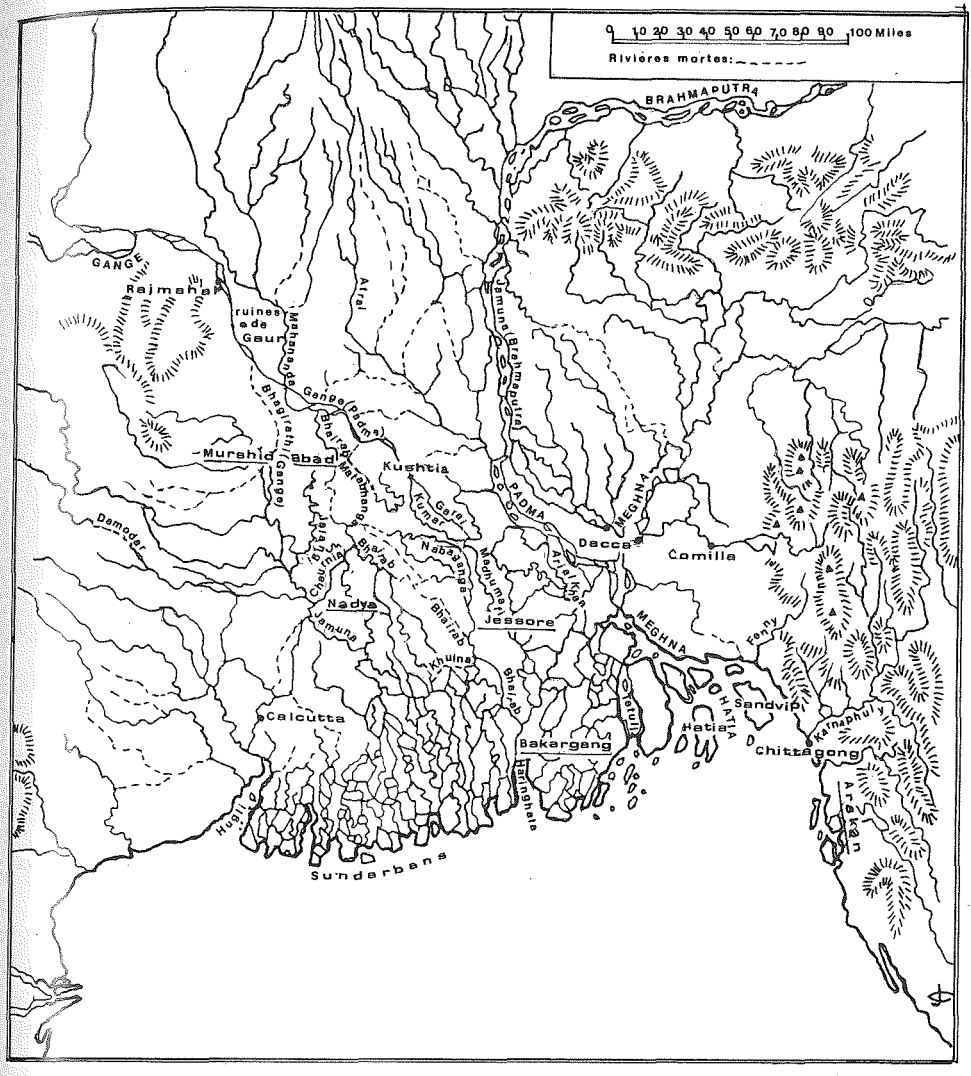


PLAN OF FORT
ENLARGED FROM CHRISTIE'S MAP OF 1801.



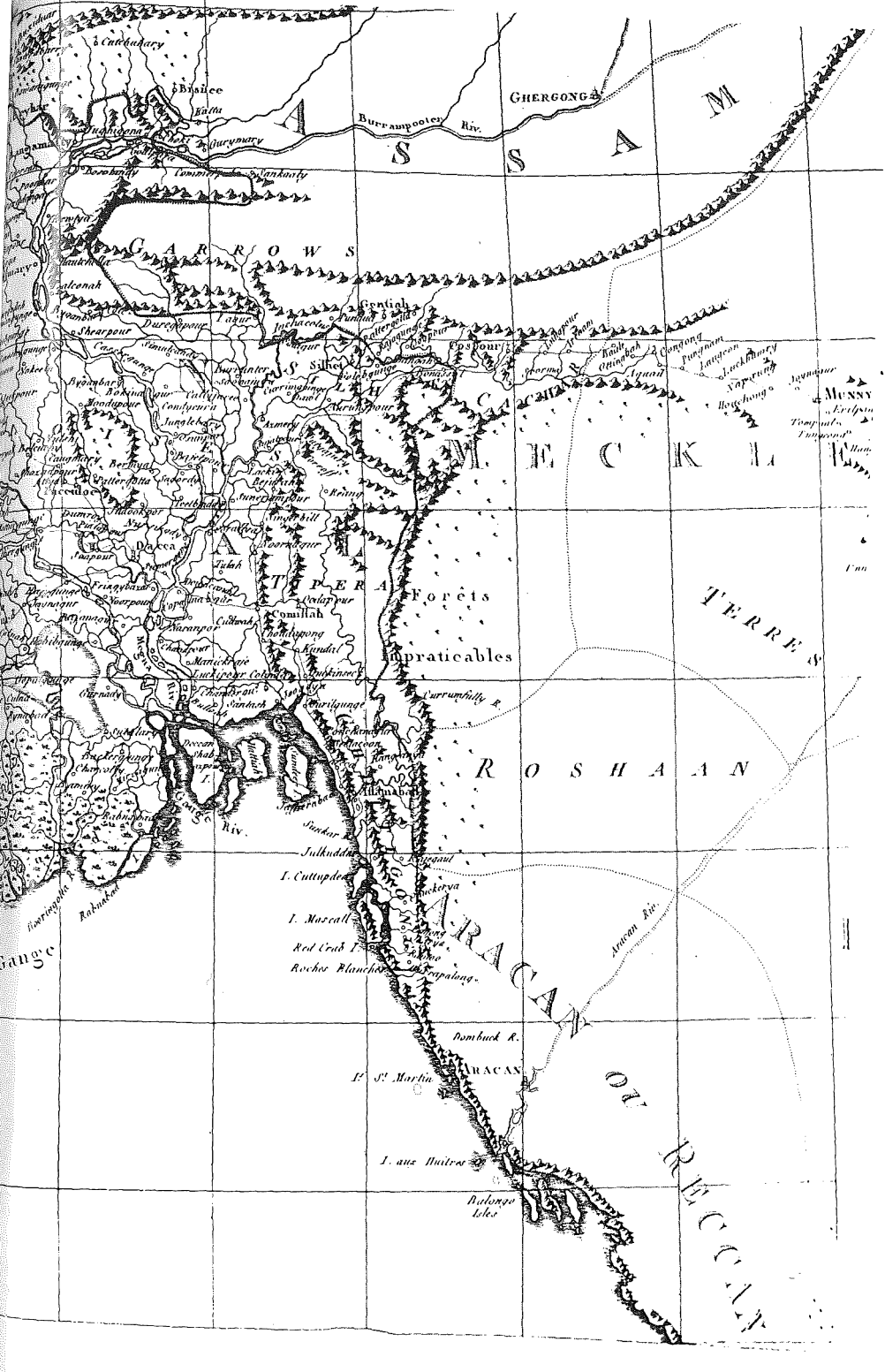
8. Carte de J.B. Lavanha

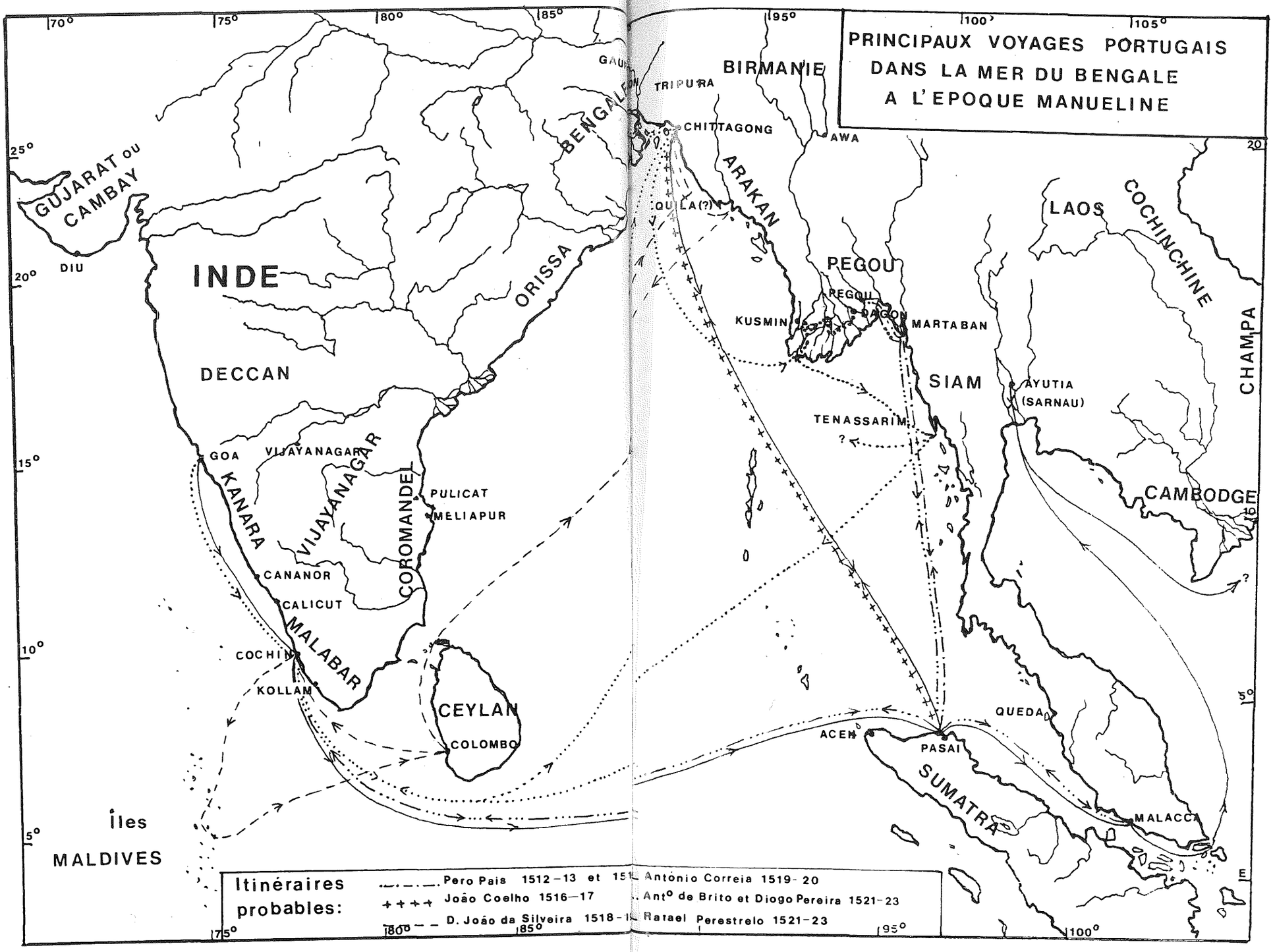
NOUVELLE
CARTE
DU
ROYAUME DE
BENGALE.
LE GOLFE DE BENGALE
ROYAUME DE BEHAR
ROYAUME DE
ROYAUME DE
ROYAUME DE



10. Le Delta du Gange (milieu du XX^{e} siècle)

11. Carte de l'Hindoustan (1788)


A S S A M
GHERGONG
Burrampooter Riv.
Brahmapooter R.
CARROWS
Gentiah
Sylhet
MECKLA
TIPERA
Forêts
Impraticables
TERRES
ROSHANAN
Comillah
Dacca
Chittagong
Ramree
Cheduba
Gauge
Rabukaw
Julkuddia
I. Cuttubdea
I. Mascall
Red Crab I.
Rochos Blanches
Arracan R.
Aracan
Pombuck R.
I. St. Martin
I. aux Huitres
Balonga Isles
Aracan or Recca



12. Principaux voyages portugais

ILLUSTRATIONS

1. H. Creighton, *The Ruins of Gaur.* The Cutwaly gate.
2. H. Creighton, *The Ruins of Gaur.* The painted mosque.
3. H. Creighton, *The Ruins of Gaur.* The Dakhil gate [sur la couverture].
4. Gens du Bengale, extrait de *Imagens do Oriente no século XVI*, Lisbonne, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1985. (Rome, Cod. Casanatense).
5. Gens de Pégou, extrait de *Imagens do Oriente no século XVI*, édition citée.
6. Plan de la ville de Gaur (d'après A. Cunningham).
7. Citadelle de Gaur (d'après H. Creighton).

CARTES

8. Carte de J.B. Lavanha.
9. Carte anonyme du milieu du XVIII^{e} siècle extraite du *Petit Atlas Maritime* de J.N. Bellin, ingénieur hydrographe de la Marine, Paris, 1764.
10. Le Delta du Gange (milieu du XX^{e} siècle).
11. Carte de l'Hindoustan d'après J. Rennell (1788).
12. Principaux voyages portugais dans le Golfe du Bengala (1512-1523).

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES EUROPEENNES

1. Documents d'Archives

a. *Documents manuscrits*

Lisbonne : *Arquivo Nacional da Torre do Tombo*

Chancelaria de D. Afonso V, D. Duarte, D. João I, D. João II, D. João III, D. Manuel I

Corpo Cronológico

Colecção São Lourenço I

Colecção São Vicente I, XI

Cartas dos Vice-Reis da Índia

Genealogias

Livres 9, 11-12 de Estremadura

Livre 5 de Místicos

Livres 1 et 7 de Odiana

Biblioteca da Ajuda

Cod. 49, 50, 51

Simancas : *Archivo general*

Estado, Legajo 367, d. 94

Londres : *India Office Library and Records*

Buchanan Hamilton, *The Bengal Survey*, EUR. D. 71-74, 91, 5 vol.

b. *Documents édités*

ALBUQUERQUE (Afonso de), *Cartas de Affonso de Albuquerque seguidas de documentos que os elucidam*, publicadas (...) sob a direcção de Raimundo António de Bulhão Pato e de Henrique Lopes de Mendoça, 7 vol., Lisbonne, 1884-1935.

AZEVEDO (P. de), *Documentos para a história marítima e comercial de Portugal nos reinados de D. Afonso V e D. Duarte,* dans *Arquivo de História e Bibliografia* I (1923-1926). Réimpression Lisbonne, 1976.

BOTELHO (Simão), *Tombo do Estado da Índia, 1554,* dans *Subsídios para a história da Índia portuguesa,* éd. R.J. de Lima Felner, Lisbonne, 1868.

CAMINHA (A.L.), *Ordenações da Índia do Senhor Rei D. Manoel de eterna memória,* Lisbonne, 1807.

CANTO (E. do), *Cartas diversas de D. Manuel,* Lisbonne, 1907.

COELHO (Ramos), *Alguns Documentos da Torre do Tombo acerca das navegações e conquistas portuguezas,* publicados por Ramos Coelho, Lisbonne, 1892.

CORTESÃO (A.), *Portugaliae Monumenta Cartographica,* 5 vol., Lisbonne, 1960.

DIAS (L.F. de Carvalho), *As Ordenações da Índia,* dans *Garcia da Orta,* numéro spécial, Lisbonne, 1956.

Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central / Documents on the Portuguese in Mozambique and Central Africa, éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1962- (7 vol., en cours).

FREIRE (A. Braamcamp), *Cartas de quitação del-Rey D. Manuel,* dans *Archivo Histórico Portuguez* (1903-1910).

As Gavetas da Torre do Tombo, éd. Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 10 vol., Lisbonne, 1960-1974.

HOSTEN (H.), *Jesuit letters from Bengal, Arakan and Burma, 1599-1600,* dans *Bengal Past and Present* 30 (1925), pp. 52-76.

Lembrança d'algumas cousas que sam passadas em Malaqua, e assy nas outras partes da Índia, 1525, éd. R.J. de Lima Felner, *Subsídios para a história da Índia portugueza,* Lisbonne, 1868.

LUZ (Francisco Mendes da), *Livro das cidades e fortalezas (1580-1581),* dans *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra* 21 (1953).

MARQUES (J.M. da Silva), *Documentos para a história dos descobrimentos portugueses* I *(1147-1460),* suppl. au vol. I, Lisbonne, 1944-1949.

Monumenta Henricina, Comissão executiva do 5.º centenário da morte do Infante D. Henrique, 15 vol., Coïmbre, 1960-1974.

NAVARRETE (M.F. de), *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles, desde fines del siglo XV con varios documentos ineditos concernientes a la historia*

de la marina castellana y de los establecimientos españoles, 5 vol., Madrid, 1825-1836. Rééd. Buenos-Aires, 1945.

NUNES (António), *Lyvro dos pesos da India portugueza*, dans *Subsídios para a história da India portuguesa*, Lisbonne, 1868.

PAIVA MANSO (Visconde de), *Bullarium Patronatus Portugalliae Regnum in Ecclesiis Africae, Asiae atque Oceaniae*, II, Lisbonne, 1870.

REGO (António da Silva), *Documentação para a história das missões do Padroado português do Oriente (India)*, 12 vol., Lisbonne, 1947-1958.

RIBEIRO (Luciano), *Registo da Casa da India*, 2 vol., Lisbonne, 1954.

RIVARA (J.H. da Cunha), *Archivo Portuguez Oriental*, 9 vol., Nova Goa, 1857-1876.

SÁ (A. Basílio de), *Documentação para a história das missões do Padroado português do Oriente. Insulíndia*, I, Lisbonne, 1954.

c. *Généalogies portugaises*

GAIO (Felgueiras), *Nobiliário de famílias de Portugal*, impressão diplomática do original existente na Santa Casa da Misericórdia de Barcelos, 27 vol., Barcelos, 1938.

Livro de Linhagens do século XVI, éd. Machado de Faria, Lisbonne, 1956.

FREIRE (A. Braamcamp), *Os Brasões da Sala de Sintra*, 3 vol., Lisbonne, 1899-1908, rééd. 1970.

LIMA (Manso de), *Famílias de Portugal*, 16 vol., Lisbonne, 1925 et suivs. La seconde partie de cet ouvrage est manuscrite et conservée à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne.

MORAIS (C.A.), *Pedatura lusitana-hispânica em que contém várias famílias*, 12 vol., Porto, s.d.

SILVA (P.F.A.) et MENESES (C. Azevedo de), *Elucidário Madeirense*, 3 vol., Funchal, 1965.

SOUSA (A. Caetano de), *História genealógica da Casa Real portuguesa*, 25 vol., Lisbonne, 1785, rééd. Coïmbre, 1945-1955.

2. Sources narratives

ALBUQUERQUE (Afonso [Brás] de), *Comentários do grande Afonso de Albuquerque, capitão geral que foi das Índias orientais em tempo do muito poderoso Rey D. Manuel, o primeiro deste nome*, éd. António Baião, 2 vol., Coïmbre, 1923; éd. J.V. Serrão, 2 vol. Lisbonne, 1973.

ALBUQUERQUE (Francisco de), cf. AUBIN (J.).
CESSI (R.).

AUBIN (J.), *Referir de Francesco dal Bocchier (1518)*, dans *Francisco de Albuquerque, un juif castillan au service de l'Inde portugaise*, dans *Arquivos do Centro Cultural Português* VII (1974), pp. 189-202.

BALBI (G.), cf. PINTO (Olga).

BARBOSA (Duarte), *O Livro de Duarte Barbosa*, éd. Sebastião Trigoso, dans *Collecção de noticias para a história e geografia*, vol. 2, pp. 235-388. Traduction anglaise de M. Longworth Dames, *The Book of Duarte Barbosa*, 2 vol., Londres, 1918-1921, W. H. S. 2nd series, nº 44, 49.

BARROS (João de), *Ásia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, éd. Hernâni Cidade, 4 vol., Lisbonne, 1945-1946.

BERNIER (François), *Voyage dans les Etats du Grand Mogol*, éd. France Bhattacharya, Paris, 1981.

BERNOUILLI (J.), *Description historique et géographique de l'Inde*, 3 vol., Berlin, 1781.

CASTANHEDA (Fernão Lopes de), *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*, 3.ª edição conforme a edição princeps, revista e anotada por Pedro de Azevedo, 9 livres en 4 vol., Coïmbre, 1924-1933.

CESSI (R.), *L'itinerario indiano di Francesco dal Bocchier del 1518*, dans *Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei*, 1951, *Rendiconti, classe di Scienze morale, storiche e filologiche*, vol. 6, fas. 5/6, maggio-giugno 1951, pp. 232-249.

CHARPENTIER COSSIGNY, *Voyage au Bengale*, 2 vols., Paris, An VII (1799).

Collecção de notícias para a história e geografia das nações ultramarinas que vivem nos domínios portuguezes ou lhe são visinhas, 6 vol., Lisbonne, 1812-1856.

Comentários, cf. ALBUQUERQUE (Afonso Brás de).

CONTI (Nicolò de'), cf. FERNANDES (Valentim).
LONGHENA (M.).
MAJOR (R.H.).

CORREIA (Gaspar), *Lendas da Índia*, éd. Rodrigo José de Lima Felner, 8 parties en 4 vol., Lisbonne, 1860-1866.

COUTO (Diogo do), *Da Ásia de Diogo do Couto. Dos feitos que os Portugueses fizeram na conquista e descobrimento das terras e mares do Oriente*. Décadas 4-10, 8 vol., Lisbonne, 1778-1788.

Crónica anónima, cf. *Crónica do descobrimento e primeiras conquistas da India pelos Portugueses*, éd. Luís de Albuquerque, Lisbonne, 1986.

Crónica dos reis de Bisnaga, cf. LOPES (David).

DEGRANDPRÉ (L.), *Voyage dans l'Inde et au Bengale (1789-1790)*, Paris, an IX (1801), 2 vol.

DELOCHE (J.), *Voyage en Inde du Comte de Modave (1773-1776), Nouveaux mémoires sur l'état actuel du Bengale et de l'Hindoustan*, Paris, 1971.

— *Les aventures de Jean-Baptiste Chevalier dans l'Inde orientale 1752-1765), Mémoires historiques et Journal de voyage en Asie*, Paris, 1984.

DU JARRIC, *Histoire des choses les plus mémorables advenues tant èz Indes orientales que autres païs de la descouverte des Portugais*, Bordeaux, 1608.

FEDERICI (C.), cf. PINTO (Olga).

FERNANDES (Valentim), *Marco Paulo, ho lyvro de Nycolao veneto e trallado da carta de huũ genoves das ditas terras, imprimado per Valentim Fernandes alemão*, Lyxboa, 1502. Rééd. par F.M. Esteves Pereira, *Marco Paulo*, Lisbonne, 1922.

FOSTER (W.), *Early travels in India, 1583-1619*, Londres, 1921.

GALVÃO (António), *Tratado dos descobrimentos*, 3.ª edição anotada e comentada pelo Visconde de Lagoa com a colaboração de Elaine Sanceau, Porto, 1944.

GÓIS (Damião de), *Crónica do felicíssimo rei D. Manuel*. Nova edição, conforme a primeira de 1566, 4 vol., Coïmbre, 1949-1955.

HAKLUYT (R.), *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation*, rééd. Glasgow, 1901-1905, 12 vol.

LONGHENA (Mario), *Il testo originale del viaggio di Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, dans *Studi italiani di filologia indo-iranica* 5/5 (1905), pp. 1-56.

— *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò di Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano*, Milan, 1929. Rééd. 1962.

LOPES (David), éd., *Crónica dos reis de Bisnaga*, manuscrito inédito do século XVI, Lisbonne, 1897.

MAJOR (R.H.), *India in the XVth century, being a collection of narratives of voyages to India*, Londres, 1857, W. H. S. 1st series, nº 22 (1. ᶜAbdur-Razzāq al Samarqandī; 2. Nicolò de' Conti; 3. Afanasij Nikitin; 4. Girolamo da Santo Stefano).

MALDONADO (M.H.), *Relação das naos e armadas da India com os successos dellas que se puderam saber para notícia e instrucção dos curiozos e amantes da História da India,* Coïmbre, 1985.

MANRIQUE (Sebastian), *Travels of Fray Sebastian Manrique, 1629-1643,* éd. C.E. Luard et H. Hosten, Londres, 1927.

PINTO (Olga), éd., *Viaggi di Gasparo Balbi e Cesare Federici,* dans *Il Nuovo Ramusio* IV, Rome, 1962.

PINA (Rui de), *Chronica d'El Rey D. João II,* dans *Crónicas de Rui de Pina,* éd. M. Lopes de Almeida, Porto, 1977.

PIRES (Tomé), *The Suma oriental of Tomé Pires, an account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515,* (...) translated and edited by Armando Cortesão, 2 vol., Londres, 1944, W. H. S., 2nd series, nº 89-90.

POLO (Marco), *The Book of Ser Marco Polo,* trad. anglaise de H. Yule et H. Cordier, 3 vol., Londres, 1903-1920.

— *Le Devisement du Monde,* éd. Louis Hambis, Paris, 1955.

PYRARD (François), *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes Orientales, aux Moluques et au Brésil,* 2 vol., Paris, 1615.

PYRARD (François) : GRAY (A.), *The Voyage of François Pyrard of Laval to the East Indies, the Maldives, the Moluccas and Brazil,* translated into English from the third french edition of 1619, 3 vol., Londres, 1887-1889, W. H. S., 1st series, nº 76, 77, 80.

RAMUSIO (Gian Battista), *Delle navigatione e viaggi,* vol. I, Venise, 1550.

RESENDE (Garcia de), *Vida e feytos del Rey D. João segundo,* dans *Crónica de Dom João II e Miscelânea,* nova edição conforme a de 1798, Lisbonne, 1973.

SANTO STEFANO (Girolamo da), cf. FERNANDES (Valentim).
LONGHENA (Mario).
MAJOR (R.H.).

SYMES (Michael), *An account of an embassy to the kingdom of Ava,* 3 vol., Londres, 1800.

TAVERNIER (J.B.), *Les six voyages de eJan-Baptiste Tavernier, seconde partie où il est parlé des Indes et des isles voisines,* Paris, 1676.

VARTHEMA (Ludovico di), *Le Viateur en la plus grande partie de l'Orient,* traduit de l'italien en français par J. Balarin de Raconis, publié et annoté par Ch. Schefer, Paris, 1888.

[VELHO (Álvaro)], *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499),* éd. A. Fontoura da Costa, Lisbonne, 1969.

II. SOURCES ORIENTALES

1. Archéologie, Epigraphie, Numismatique

AHMED (Sohrabuddin), *Antiquities of Barabazar*, dans *JVRM* 4 (1975-1976), pp. 71-80.

AHMED (Shamsuddin), *Inscriptions of Bengal, vol. IV being a corpus of the Muslim rulers of Bengal from 1233 to 1555*, Rajshahi, 1960.

BEGLAR (J.D.), *Report of a tour in Bundelkhand and Malwa 1871-1872*, dans *Archaeological Survey of India* VIII, pp. 139-140.

BHATTASALI (N.K.), *Coins and chronology. The early independant sultans of Bengal*, Cambridge, 1922.

BLAGDEN (C.O.), *The mediaeval môn records XIIth-XVIIIth c.*, dans *Epigraphia Birmanica* IV/1-2, Rangoon, 1934.

— *The inscriptions of the Kalyanisima, Pegu*, dans *Epigraphia Birmanica* III/2, Rangoon, 1928.

BLOCHMANN (H.), *General Cunningham's Bengal inscriptions (Muhammedan period)*, dans *JASB* 1872, Proceedings 1873, pp. 17-32.

— *A note on a new inscription of Alauddin Husain Shāh*, dans *JASB*, new series, 5 (1909), p. 260.

— *Notes on Arabic and Persian inscriptions*, dans *JASB* 1 (1872), pp. 108-109.

COEDES (G.), *Documents épigraphiques provenant de Tenasserim*, dans *Felicitation volume presented to HH. Prince Dhamnivat Kromamun Bidyalath*, Bangkok, 1965, pp. 203-209.

DAMAIS(Louis), *Notes sur des inscriptions datées*, dans *BEFEO*, 66 (1952), pp. 1-105.

DANI (A.H.), *Bibliography of the Muslim inscriptions of Bengal up to 1538*, Dacca, 1957.

DESAI (Z.A.), *Correct attribution of the two so-called inscriptions of Nasir al-din Mahmud Shāh II of Bengal*, dans *JAS Bangladesh* 23 (1978), pp. 1-12.

DUROISELLE (C.), *A list of inscriptions found in Burma*, Part I, Rangoon, 1921.

DUTT (Chimoy), *Catalogue of Arabic and Persian inscriptions in the Indian Museum*, Calcutta, 1967.

GUILLON (E.), *A môn copper plate in the National Library, Bangkok*, dans *Journal of the Burmese Research Society* 55/1-2, pp. 9-17.

— *Recherches sur quelques inscriptions mônes*, dans *BEFEO* 64 (1977), pp. 83-113.

GHAFUR (M.A.), *Archaeological research in Bangladesh*, dans *JAS Bangladesh* 17/1 (1972), pp. 16-26.

KARIM (Abdul), *An unpublished sultanate inscription and a Mughul mosque of Chittagong*, dans *JASP* IX/2 (1964), pp. 23-24.

— *The Khalifah as recognised in the coins of Bengal Sultans*, dans *Journal of the Numismatic Society of India* 17/2 (1955), pp. 86-88.

— *Corpus of the Muslim coins of Bengal down to A.D. 1538*, Dacca, 1960.

— *Khalifatallah title in the coins of Bengal sultans*, dans *Journal of the Pakistan Historical Society* 8/1 (1960), pp. 25-34.

— *Note on the Navagram inscription of Nusrah Shāh*, dans *JAS Bangladesh* 17/2 (1972), pp. 1-8.

— *Significance of the words al-Husain Shahi in the coins of Sultan Jalal al-din Fath Shāh*, dans *JASP* 14/2 (1969), p. 140.

— *Some inscriptions of Dacca*, dans *JASP* 12 (1967), p. 289.

KHAN (M.F.), *Three new inscriptions of Alauddin Husayn Shāh*, dans *Epigraphia Indica, Arabic and Persian supplement*, 1965, p. 73, planche IX.

LUCE (G.H.) et PE MAUNG TIN, *Inscriptions of Burma arranged chronologically, 1131-1364*, Rangoon, 1933-1957.

MUKERJI (R.) / MAITY (S.), *Corpus of Bengal inscriptions*, Calcutta, 1967.

QADIR (M.A.), *The newly discovered Medrajah ruins at Gaur and its inscriptions*, dans *JAS*, 24/26 (1979-1980), pp. 20-90.

Reports of the archaeological Surveyor, Bengal circle (1900-1901, 1902-1903, 1903-1904).

SHORTO (M.L.), *A dictionary of Môn inscriptions from the 6th to the 16th centuries*, Londres, 1971.

— *The Kyaimaraw inscriptions*, dans *BSOAS* 21/2 (1958), pp. 361-367.

— *A Môn genealogy of kings*, dans HALL (D.G.E.), éd., *Historians of South East Asia*, Londres, 1961.

— *Notes on môn epigraphy*, dans *BSOAS* 19 (1956), pp. 344-452.

STAPLETON (H.E.), *Catalogue of the Provincial Cabinet of Coins, Eastern Bengal and Assam*, Shillong, 1911.

TAW SEIN KO, *The Kalyani inscriptions*, Rangoon, 1892.

THOMAS (E.), *The initial coinage of Bengal*, dans *JASM*, part 1, 36 (1867).

VICKERY (M.), *The Khmer inscription of Tenasserim. A reinterpretation*, dans *Journal of the Siam Society* 61/1 (1973), pp. 51-70.

WRIGHT (H.N.), *Catalogue of the Coins of the Indian Museum, Calcutta,* vol. II (Muhammadan Period), Oxford, 1907.

YAZDANI (G.), *Inscriptions of the Khalji sultans of Delhi. Their contemporaries in Bengal,* dans *Epigraphia indo-moslemica* (1929-1930), pp. 8-42.

ZAKARIA (A.K.M.), *Mahalbari inscription of Husayn Shāh,* dans *JAS Bangladesh* 21-22 (1976-1977), pp. 20-25.

2. Sources narratives

AFIF (Shams-i-Sirāj), *Tārīkh-i-Firūz Shāhī,* Calcutta, 1890.

ALLĀMI (Abul Fazl-i-), *Ain-i-Akbari,* trad. H.S. Jarrett, 2e éd., J. Sarkar, New Delhi, 3 vol., 1978.

— *The Akbarnāma,* transl. H. Beveridge, Calcutta, 1897-1921.

Āsām Burāñji, Calcutta, 1930.

BABUR (Zahiruddīn Muhammad), *Le livre de Babūr,* trad. J.L. Bacqué Grammont, Paris, 1980.

BAGCHI (P.C.), *Political relations between Bengal and China in the Pathan period,* dans *Visva Bharati Annals* I (1945), pp. 96-134.

BAKHSHI (Nizām al-dīn Ahmad), *Tabaqāt-i-Akbarī,* Calcutta, 1927-1935, vol. 3.

BRIGGS (J.), *History of the rise of the Mahomedan power in India till the year A.D. 1612,* translated from the original persian of Mahomed Kasim Firishtath, 4 vol., Londres, 1929. Rééd. Lahore, 1977.

BRINDĀVAN DĀS, *Caitanya bhāgavat,* éd. Sukumar Sen, New Delhi, 1982.

FIRISHTAH (Mohammed Abū'l Qāsim), cf. BRIGGS (J.).

HAMIDULLAH KHAN, *Ḥādith -ul khwānīn,* Calcutta, 1871.

ELLIOT (H.M.) / DAWSON (J.), *The History of India as told by its own Historians,* 8 vol., Londres, 1867-1877.

IBN BATTUTA, *Voyages d'Ibn Batoutah,* texte arabe accompagné d'une traduction par C. Défrêmery et le Dr B.R. Sanguinetti, 4 vol., Paris, 1853-1858, Rééd. V. Monteil, Paris, 1968.

JAYĀNANDA, *Chaitanya-mangal,* éd. Atul K. Goswami, s.d., B. 1307.

KARIM (Abdul), *Chittagong coast as described by Sidi Ali Chelebi, a 16th centuy Turkish navigator,* dans *JAS Bangladesh* 16/3 (1971), pp. 233-242.

KRIṢNADĀS KAVIRĀJ, *Caitanya caritāmṛta,* éd. abrégée de Sukumar Sen, New Delhi, 1977.

MAJUMDAR (R.C.), *Lāmā Taranatha's account of Bengal*, dans *Indian Historical Quarterly* 16/2 (1940), pp. 219-238.

MA HUAN, *Ying Yai shen-lan, The Overall survey of the ocean shores 1433*, translated and edited by J.V.G.Mills, Cambridge, 1970.

MAKKI (ᶜAbd Allāh Muḥammad bin ᶜUmar al-), alias ḤĀJĪ DABĪR, *Zafar al-wālih bi Muzaffar wa Ālih, An arabic history of Gujrat*, éd. E. Denison Ross, Londres, 1928, vol. 3.

NIZĀM AL-DIN, cf. BAKHSHI.

PHILLIPS (G.), *Ma Huan's account of the kingdom of Bengal*, dans *JRAS* (1895), pp. 523-535.

Rājmala, éd. Kaliprasama Sen, 2 vol., Agartala, 1336-1337.

ROCKHILL (W.W.), *Notes on the relations and trade of China withe the eastern archipelago and the coast of the Indian Ocean during the fourteenth century*, dans *T'oung Pao* 16 (1915), pp. 61-159, 236-271, 375-392, 435-467, 604-626.

SALIM (Ghulam Husain), *Riyazu-s-Salāṭīm, a history of Bengal*, éd. et trad. Maulavi Abdul Salam, Calcutta, 1904.

VIPRADĀS, *Manasā Vijaya*, éd. Sukumar Sen, Calcutta, 1953.

VIJAYAGUPTA, *Padmā Purāna*, Calcutta, 1965.

SARWĀNI (Abbas Khan), *The Tārīkh-i-Sher Shāhī*, éd. et. trad. S.M. Imamuddin, Dacca, 2 vol., 1965.

III. ETUDES

ABU BAKR, *Quarterly geomorphic evolution of the Brahmahbari, a Noakhali Area, Comilla and Noakhali districts*, dans *Reports of the geological survey of Bangladesh* I/2 (1977).

AHMAD (Nafis), *An economic geography of East Pakistan*, London-Karachi-New York,1958.

AL (Syed Murtaza), *Dacca muslin*, dans *JASP* 13/2 (1968), pp. 202-214.

ALBUQUERQUE (Rui de), *Os títulos de aquisição territorial na expansão portuguesa (séculos XV e XVI)*, Thèse non publiée, Faculté de Droit de Lisbonne, 1960.

ALI (S.M.), *History of Chittagong*, Dacca, 1964.

— *Arakan rule in Chittagong (1550-1666 A.D.)*, dans *JASP* 12/3 (1967), pp. 333-382.

ALLEN (C.G.H.) / HOWARD (H.F.), *Eastern Bengal and Assam*, Calcutta, 1909.

AMADO (Pierre), *Gangā-Sāgar, lieu de pèlerinage à l'embouchure du Gange, quelques caractères géographiques, historiques et religieux,* dans *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,* IV[e] section - Sciences historiques et philologiques, Paris, 1970-1971, pp. 709-725.

ANDRADE (A. Banha de), *Antologia do pensamento político português, século XVI,* Lisbonne, 1951.

— *Mundos novos do mundo,* 2 vol., Lisbonne, 1972.

ARCHER (M.), *Early views of India. The picturesque journey of Thomas and William Daniell (1786-1794),* Londres, 1980.

ALLEN (B.C.), *Eastern Bengal district Gazetteers,* V, Dacca-Allahabad, 1912.

AUBIN (Jean), *L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel,* dans *Mare Luso-indicum* III (1976), pp. 1-56.

— *Le capitaine Leitão. Un sujet insatisfait de D. João III,* dans *Revista da Universidade de Coimbra* 29 (1938), pp. 87-152.

— *Mercês manuelinas para a Índia (1519-1520),* dans *A abertura do mundo,* Lisbonne, 1987, II, pp. 123-137.

— *Le royaume d'Ormuz au début du XVI[e] siècle,* dans *Mare Luso-indicum* II (1973), pp. 77-179.

— *Un voyage d'Ormuz à Goa en 1520,* dans *Asian studies in honour of Prof. Charles R. Boxer,* Cambridge (= *Modern Asian Studies,* 22/2 (1988), pp. 417-432).

AZEVEDO (J.L. de), *Épocas de Portugal económico. Esboços de história,* Lisbonne, 1928.

BAGCHI (Kanangopal), *The Ganges Delta,* Calcutta, 1944.

Bhagirathi-Hooghly Basin (The), Proceedings of the interdisciplinary symposium, éd. K.G. Bagchi, Calcutta, 1972.

BANERJEE (Bireswar) / BOWERS (Neal M.), *The changing cultural landscape of India,* Calcutta, 1965.

BANERJI (Adris), *Muslim monuments in West Bengal, origins and development,* dans *JVRM* II (1973), pp. 51-60.

BANERJI (S.A.), *Some folk-temples of Hugli district,* dans *JAS* IX/1 (1967), p. 23.

BASU (S.R.) / CHARABORTY (S.C.), *Some considerations on the decay of Bhagirathi drainage system,* dans *The Bhagirathi-Hoogly basin.* Proceedings of the interdisciplinary symposium, p. 65 et suivs.

Bay of Bengal Pilot, London, 1931.

BEAMES (John), *Notes on Akbar's sūbahs, with reference to the Ain-i-Akbari,* dans *JRAS* 1896 Bengal, pp. 83-136.

BECKINGHAM (C.), *In search of Ibn Baṭṭūta,* dans *Asian affairs* VIII/3 (oct. 1977), pp. 263-277.

BERNOT (D.), *Bibliographie birmane*, Paris, 1968-.

BESSAIGNET (P.), / MUKERJEE (R.K.), *Structures sociales et histoire socio-culturelle au Pakistan de l'Est*, Paris-La Haye, s.d. (Institut d'Etudes et de recherches interethniques et interculturelles).

BEVERIDGE (H.), *The district of Bakarganj, its history and statistics*, London, 1876.

— *Note on Major Francklin's manuscript description of Gaur*, dans *JASB* 63 (1894), pp. 85-93.

— *Notes of a holiday trip to Maldha and Bihar*, dans *Calcutta review* 92 (1891), nº 193, pp. 147-163.

— *Old places in Murshidabad*, dans *Calcutta review* 93 (1892), nº 138, pp. 321-345.

— *A note of the antiquity of Chittagong*, dans *JASB* (1898), pp. 20-28.

BHATTACHARYYA (Amitabha), *Historical geography of ancient and mediaeval Bengal*, Calcutta, 1977.

BHATTACHARYA (France), *La Déesse et le Royaume selon le* Kālaketu Upākhyana *du Caṇḍī Maṅgala*, dans *Puruṣārtha, Autour de la déesse hindoue* V (1981), pp. 17-53.

— *Les mets et la cuisine dans le Candi Mangala*, dans *Puruṣārteha, Inde et littératures* VII (1983), pp. 131-176.

BHATTASALI (N.K.), *Antiquity of the lower Ganges and its courses*, dans *Science et Cultures* VIII (1941), pp. 5-7.

— *An inquiry into the origin of the city of Dacca*, dans *JASB*, Letters, V (1939).

Bibliography of Indian textiles, Londres, Victoria and Albert Museum, London, 1975.

BISHOP SMITH (Ronald), *The first age of the Portuguese embassies, navïgations and peregrinations to the ancient Kingdoms of Cambay and Bengal (1500-1521)*, Bethesda, 1969.

BLOCHMANN (H.F.), *Contributions to the geography and history of Bengal*, Calcutta, 1873-1875, rééd. Calcutta, 1968.

— *On a new king of Bengal (Alauddin Firuz Shāh) and notes on Husaini kings of Bengal and their conquest of Chātgāon*, dans *JASB* 11 (1872), pp. 331-340.

BOSE (N.K.), *The Bhagirathi-Hoogly. A few remarks*, dans *The Bhagirathi, Hoogly Basin.*

BOSE-MITRA, *Murshidabad*, Calcutta, 1958.

BOUCHON (G.), *Mamale de Cananor. Un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Genève-Paris, 1975; éd. anglaise : *Regent of the Sea. Cannanore's response to the Portuguese expansion*, New Delhi, 1988.

— *Navires et cargaisons retour de l'Inde en 1518*, Paris, 1978.

— *Les premiers voyages portugais à Pasai et à Pégou (1512-1520)*, dans *Archipel* 18 (1979), pp. 127-158.

— *Une route maritime du Golfe du Bengale au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum* III (1976), pp. 194-198.

— *Les rois de Kōṭṭē au début du XVI^e siècle*, dans *Mare Luso-indicum* I (1971), pp. 65-96.

— *Une thalassocratie oubliée : le Gujarat à l'aube du XVI^e siècle*, dans *Moyen-Orient et Océan Indien / Middle East and Indian Ocean, XVI^e-XIX^e s.*, V (1988) (sous presse).

BOWREY (Thomas), *A geographical account of countries round the bay of Bengal*, éd. Sir Richard Carnac Temple, Londres, 1905.

CAETANO (M.), *História do Direito português (1140-1495)*, Lisbonne, 1985.

CAMPOS (J. de), *Early Portuguese accounts of Thailand*, dans *Journal of the Thailand Research Society* 32/1 (1940).

— *History of the Portuguese in Bengal*, Calcutta, 1919, rééd. Patna, 1979.

CASTRO (H. de), *A evolução económica de Portugal nos séculos XII a XV*, 9 vol., Lisbonne, 1964-1969.

CHAKRAVARTI (Monmohan), *Notes on Gaur and other old places in Bengal*, dans *JASB*, new series, V (1909), pp. 199-225.

— *Notes on the geography of Old Bengal*, dans *JASB*, new series, IV (1908), pp. 273 et suivs.

CHATTERJEE (S.P.), *The Bhagirathi-Hoogly basin* dans *Bhagirathi*, *o.c.*

CHAUDHURI (Sushil), *Trade and commercial organisation in Bengal, 1650-1720, with special reference to the English East India Company*, Calcutta, 1975.

CHOUDHURY (M.I.), *The maps of Bangladesh during the muslim period (1201 A.D. to 1757 A.D.)*, dans *Journal of the Institute of Bangladesh Studies* I (1976), pp. 145-154.

CHOWDHURY (Abdul Momin), *Geography of ancient Bengal. An approach to its study*, dans *Bengal historical studies*, II (1977), pp. 31-53.

CHOWDHURY (A.M.), *Geography of Ancient Bengal : the Pundra Vardhana Bhukti*, dans *JAS Bangladesh* 22/3 (décembre 1977), pp. 175-186.

COLEBROOKE (Major), *On the course of the Ganges through Bengal*, dans *Asiatic Research* VII (1903), pp. 1-32.

COOK (A.S.), *Major James Rennell and a Bengal Atlas (1780-1781)*, London, 1976 (*India Office Library and records Reports*).

CORDIER (H.), *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, Paris, 1920.

CORTESÃO (Armando), *« A cidade de Bengala » do século XVI dos Portugueses*, dans *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 7-10 (1944), réédité dans le volume du même auteur *Esparsos*, Coïmbre, 1974, I, pp. 367-404.

CORTESÃO (J.), *Os descobrimentos portugueses*, I, Lisbonne, 1975.

COSTA (A. Fontoura da), *La lieue marine des Portugais aux XV^e et XVI^e siècles*, dans *Comptes rendus du Congrès international de Géographie, Amsterdam, 1938*, vol. II - Travaux de la section IV, Leyde, 1938, pp. 3-4.

COSTA (P.A. Domingues de Sousa), *A expansão portuguesa à luz do Direito*, dans *Revista da Universidade de Coimbra* 20 (1962).

CRAWFORD (D.G.), *A brief history of the Hughli district*, Calcutta, 1902.

CREIGHTON (H.), *The ruins of Gaur described and representated in eighteen views with a topographical map*, London, 1817.

CRUZ (M.-A. Lima), *Exiles and renegades in early sixteenth century Portuguese India*, dans *The Indian Economic and Social History Review* 23/3 (1986), pp. 249-262.

CUNNINGHAM (Sir Alexander), *Bengal in 1879/80 from Patna to Sunargaon*, dans *Archaeological survey of India*, 5 (1882).

DALGADO (S.R.), *Glossário luso-asiático*, 2 vol. Coïmbre, 1919-1921.

DANI (A.H.), *The house of Raja Ganesa of Bengal*, dans *JASB*, Letters, 18 (1952), pp. 122-123.

— *Early Muslim contact with Bengal*, dans *Proceedings of the all Pakistan History Conference* I, Karachi, 1951, pp. 184-202.

— *Muslim architecture in Bengal*, Dacca, 1961.

— *Shamṣuddīn Ilyas Shāh, Shāh-i-Bangalah*, dans *Jadunath Sarkar Commemoration volume*, éd. H.R. Gupta, Hoshiarpur, 1958, II, pp. 50-58.

— *Prehistory and Protohistory of Eastern India*, Calcutta, 1960.

DAS (Kumud Ranjan), *The identification of Ibn Baṭṭūta's Sudkawan*, dans *Indian history Congress proceedings*, Aligarh, 1967, p. 268.

DAS (R.K.), *Pastimes of the Bengalees during the Mediaeval period*, dans *Indian history Congress proceedings*, Varanasi, 1969, p. 218.

DAS (S.C.), *A note on the antiquity of Chittagong, compiled from the Tibetan works Pagsam, Jon-Zan Tārā Nātha*, dans *JASB*, Letters, 67 (1898), pp. 20-28.

DAS GUPTA (Arun), *Aspects of Bengal sea borne commerce in the Pre-European period*, dans *Proceedings of the 3rd History Congress*, Dacca, 1973, p. 153.

DAS GUPTA (J.N.), *Bengal in the 16th century*, Calcutta, 1914.

DAS GUPTA (S.P.), *Early history and origin of Navadvipa*, dans *Proceedings and transactions of the all India oriental Conference*, 1961, pp. 174.175.

DELOCHE (J.), *La circulation en Inde avant la révolution des transports*, II. *La voie d'eau*, Paris, 1980.

— *Contribution à l'histoire de la voiture en Inde*, Paris, 1983.

— *Geographical considerations in the location of ancient sea ports of India*, dans *Indian Economic and Social History Review*, 20/4 (oct.-déc. 1983), pp. 439-448.

— *Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogols. Etude critique des sources*, Paris, 1968.

DESAI (S.Z.), *Some new data regarding the Pre-Mughal muslim rulers of Bengal*, dans *Islamic Culture* 32 (1958), pp. 195-207.

DEY (N.L.), *The early course of the Ganges*, dans *Indian Antiquary*, fév. 1921, pp. 35-43 et 65-72.

DIAS (J.S. da Silva), *Os descobrimentos e a problemática cultural do século XVI*, Coïmbre, 1973.

DIAS (M. Nunes), *O capitalismo monárquico português (1415-1549)*, 2 vol., Coïmbre. 1963-1964.

DIGBY (S.), *The fate of Daniyal, Prince of Bengal, in the light of an unpublished inscription*, dans *BSOAS* 36/3 (1973), p. 598.

— *Jahan's Temple at Bagerhat, a note*, dans *JAS Bangladesh* 28/2 (déc. 1982), pp. 152-157.

DUTT (K.), *The antiquities of N.W. Sundarbans* (*Varendra Research Monographs* 3, 4, 5 et 6).

DUYVENDAK (J.J.L.), *The true dates of the chinese maritime expeditions in the early fifteen century*, dans *Toung Pao* 34 (1938), pp. 341-412.

FARID (G.S.), *The tombs and mausoleums of Sultans of Bengal*, dans *Indo-iranica* 31/3.

FERGUSSON (D.), *Recent changes in the delta of the Ganges*, dans *Proceedings of the Geological Society of London*, 1863-1865-1868.

FONTOURA (O. Rodrigues), *Portugal em Marrocos na época de D. João III. Abandono ou permanência*, Thèse non publiée, Faculté des Lettres de Lisbonne, 1966.

FRANCKLIN (W.), *Journal of a route from Rajemehul to Gaur, A.D. 1810/11*, s.l.n.d.

FURNIVALL (J.S.), *Europeans in Burma. The early Portuguese*, dans *Journal of the Burma Research Society* 31, pp. 33-40.

GARRETT, *Bengal District Gazetteers. Nadia*, Calcutta, 1910.

GASTRELL (J.E.), *Geographical and statistical report of the districts of Jessore, Faridpur and Bakerganj*, Calcutta, 1868.

GODINHO (V. Magalhães), *Os descobrimentos portugueses e a economia mundial*, 2 vol., Lisbonne, 1963.

GOLE (S.), *Early maps of India*, New Delhi, 1976.

GONÇALVES (Iria), *Aspectos económico-sociais de Lisboa do século XV estudados a partir da propriedade régia*, dans *Revista da Faculdade de Ciências sociais e humanas da Universidade Nova de Lisboa* I (1960).

GOSWAMI (K.P.), *Disguised compounds in the place-names of Bengal*, dans *Bulletin of the Deccan College Research Institute*, Poona, 20 (1960), pp. 357-363.

GOSWAMI (K.G.), *Some forgotten cities of Bengal*, dans *B.C. Law commemoration volume*, II, pp. 231-231.

GREENHILL (B.), *The boats of East Pakistan, a preliminary study*, dans *The Mariner's Mirror* 43/2 (1957), p. 122 fig.

GUILLON (Emmanuel), *Les Môn. Civilisation d'Asie du Sud-Est*, Paris (sous presse).

— *Notes sur l'ancienne région de Thatön (Basse Birmanie)*, dans *Artibus Asiae* 36/4 (1974), pp. 273-286.

— *Notes sur le Bouddhisme môn*, dans *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Gottingen*, I - *Philologisch-Historische Klasse* 2 (1983).

— *Pagan, un désastre pour l'archéologie*, dans *Universalia* (1970), pp. 348-350.

GUPTA (J.N.), *Eastern Bengal and Assam District Gazetteers. Bogra*, Allahabad, 1910.

HABIBULLAH (A.B.M.), *Arakan in the Pre-Mughal history of Bengal*, dans *JASB*, Letters, 11 (1945), pp. 33-38.

HALL (G.G.E.), *Burma*, Londres, 1950.

— *A History of South-East Asia*, Londres, 1981.

HALL (K. R.), *International trade and foreign diplomacy in early medieval South India*, dans *Journal of Economic and Social History of the Orient* 21 (1978), pp. 76 et suivs.

— *Maritime trade and state development in early South-East Asia*, Honolulu, 1985.

HAQ (M.E.), *A History of Sufism in Bengal*, Dacca, 1975.

— *Impact of Islam on the Gaudian form of Vaishnavism*, dans *JASP* 31/ (1968), pp. 125-136.

HARDY (P.), *Modern European and Muslim explanations of conversion to Islam in South Asia. A preliminary survey of the literature*, dans *JRAS* 2 (1977).

HARVEY (G.), *History of Burma*, Londres, 1967.

HASAN (S.A.), *Note on the antiquities of Dacca*, Dacca, 1904.

HIRST (Major F.C.), *Report on the Nadia rivers (1925)*, Bengal Secretariat book depot, nº 1916, ch. VIII, pp. 24-28.

Hobson-Jobson, cf. YULE (H.) / BURNELL (A.C.).

HORNELL (J.), *The boats of the Ganges*, dans *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* VIII (1922-1929), pp. 173 198.

HOSTEN (J.), *The 12 Bhuyas or landlords of Bengal*, dans *JASB* IX (1913), pp. 437-449.

HUDA (M.Z.), *Sadr-i-Jahan Gujrati (c. 1511)*, dans *JAS Bangladesh* 19/3 (1974), pp. 51-70.

HUNTER (W.W.), *A river of ruined capitals*, dans *XIXth century*, janv. 1888.

— *A statistical account of Bengal*, London, 1875-1877, 20 vol.

HUSAIN (A.B.M.), *A study of the Frozah minar at Gaur*, dans *JASP* VIII/2, (1963), p. 53.

HUSAIN (S.A.), *Archaelogical materials in reconstructing the early history of Bangladesh*, dans *JVRM* I (1972), pp. 1-7.

IRWIN (J.C.), *Indian textile trade in the seventeenth century, Bengal*, dans *Journal of Indian Textile History* III (1957), pp. 58-74.

ISLAM (A.), *European descriptions of Burma from the earliest times to A.D. 1600*, dans *JAS Bangladesh* 17/3 1972), pp. 65-92.

JACK (J.C.), *Bengal District Gazetteers. Bakarganj*, Calcutta, 1918, p. 151.

JAHAN M.), *Mint-towns of Mediaeval Bengal*, dans *Proceedings of the Pakistan History Conference*, Dacca session, 1953, pp. 224-243.

JALIL (M. Abdul), *Sundarbaner Itihās, Khulna*, 1967, Dacca, 1968.

KARIM (A.), *Aspects of muslim administration in Bengal down to A.D. 1538*, dans *JASP* (1958), pp. 67-103.

— *Dacca, the Mughal capital*, dans *JASP* 15 (1964).

— *A fresh study of the Biral inscription of Saif-al-Din Firuz Shāh*, dans *JAS Bangladesh*, 17 (1972), pp. 1-10.

— *Date of Bakhtiyar Khalji's conquest of Nadia*, dans *Journal of the Asiatic Society of Bangladesh*, 24/26 (1979-1981), pp. 1-10.

— *Social history of the Muslims of Bengal down to 1538*, Dacca, 1959.

— *Two hitertho unnoticed sultanate mosques of Chittagong*, dans *JASP* 12/3 (1967), pp. 321-332.

KASETSIRI (C.), *The rise of Ayudhya. A history of Siam in the 14th and 15th centuries*, Kuala Lumpur, 1976.

KHAN (A.S.), *Yusuf Ali Khan, author of the Tarikh-i-Bangala-i-Mahabat Jangi*, éd. J.H. Kindley, dans *JAS* I/2 (1959), pp. 173-176.

KHAN (M.S.), *Impact of Islam on Medieval Bengal. An overview*, dans *Islamic Culture* 59/3 (1938), pp. 163-188.

KHAN (F.A.), *Development of archaelogy in Bangladesh*, dans *JVRM* I/1 (1972), pp. 8-22.

KHAN (N.I.), *Bangladesh District Gazetteers. Noakhali,* éd. Nurul Islam *Khan,* 1977.

KHAN (Y.A.), *The Tarikh-i-Bangala,* Calcutta, 1982.

KOPF (D.), *British orientalism and the Bengal Renaissance,* Calcutta, 1969.

LACH (D.F.), *India in the eyes of Europe. The sixteenth century,* Chicago-London, 1968.

LAL GUPTA (P.), *The date of Bakhtiyar Khilji's occupation of Gauda,* dans *JVRM* 4 (1975-1976), pp. 26-34.

LATOUCHE (T.H.D.), *The Journal of Major James Rennell, first surveyor general of India,* dans *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* III (1910-1914), Calcutta, pp. 95-248.

LIEBERMAN (V.B.), *Europeans, trade and the unification of Burma c. 1540-1620,* dans *Oriens Extremus* 27/2 (1980), pp. 203-226.

LLOYD (M.B.S.), *Gazetteer of the district of Rangoon, Pegu province,* Rangoon, 1868.

LONG (J.), *Analysis of the Bengali poem* Raj Mala *or chronicles of Tripura,* dans *JASB* 19 (1850), pp. 533-557.

— *The Feringhees of Chittagong,* dans *Calcutta Review* 53 (1871), pp. 57-89.

— *The Portuguese in Northern India,* dans *Calcutta Review* 5/10 (1846), pp. 243-292.

— *Selected Papers : the Banks of Bhagirathi,* dans *Calcutta Review* 6 (1846), pp. 398-489; rééd. dans *Indian Studies, past and preesnt* 9/1 (1967), pp. 11-15.

LUCE (G.H.), *Old Burma, early Pagan,* 3 vol., dans *Artibus Asiae,* supplementum 25, Locust Valley-New York, 1969-1970.

LOBATO (A.), *Sociologia política da expansão e outros ensaios,* dans *Revista do Gabinete de Estudos Ultramarinos* 16 (1957).

LUPI (Eduardo), *O feito de Christovam Juzarte em Calicut,* Lisbonne, 1938.

MacCUTCHION (D.J.), *Late mediaeval temples of Bengal,* dans *JAS Bangladesh* 12/1 (1970), pp. 1-81.

MAITRA (B.), *Hydrological characteristics of the rivers of the Bhagirathi basin,* dans *Bhagirathi.*

MAJUMDAR (B.), *Image of feudal society in the Vaisnava literature of the 16th century,* dans *Indian History Congress proceedings,* Aligarh, 1967, p. 57.

MAJUMDAR (D.), *West Bengal District Gazetteers. Nadia* (Calcutta), 1978.

MAJUMDAR (M.A.), *Sir William Jones and the literature of the East,* dans *JAS Bangladesh* 18/3 (déc. 1973), pp. 221-230.

MAJUMDAR (P.), *A 13th century bengali poet in the island of Ceylon*, dans *Indian History Congress Proceedings*, Nagpur, 1950, p. 108.

MAJUMDAR (R.C.), *History of ancient Bengal*, Calcutta, 1971.

— *Physical features of ancient Bengal*, dans *D.R. Bhandarkar Acharyapush-panjali volume*, 1940, pp. 341-364.

— *The History of Bengal, Hindu Period*, Patna, 1943, rééd. 1951.

MAJUMDAR (R.C.) / SARKAR (J.N.), *The History of Bengal*, 2 vol. Dacca, 1943-1948.

MAJUMDAR (S.C.), *Rivers of the Bengal delta*, Calcutta, 1942.

MANGUIN, (P.-Y), *Late mediaeval Asian shipbuilding in the Indian Ocean. A reappraisal*, dans *Moyen Orient et Océan Indien* II/2 (1985), pp. 1-30.

MARTIN (M.), *The history, antiquities, topography and statistics of Eastern India*, 3 vol., Londres, 1828.

MITTER, (P.), *Madras, Bombay et Calcutta; l'urbanisme portuaire dans l'Inde britannique (1663-1750)*, dans *Urbi, Villes coloniales* VI (1979).

MONAHAN (F.J.), *Early history of Bengal*, dans *Bengal past and present*, XIII, pp. 208-209.

MONDAL (S.), *History of Bengal, the Middle Age*, I (1200-1526), Calcutta, 1970.

MORGAN (J.P.) / MacINTIRE (W.G.), *Quarternary geology of the Bengal basin, East Pakistan and India*, dans *Bulletin of the Geological Society of America*, 70 (1959), pp. 312-342.

MORELAND (W.H.), *India at the death of Akbar. An economic study*, Londres, 1920, rééd. Delhi, 1962.

MORRISON (B.), *Changing forms of Government in early Bengal*, dans *Abdul-karim Sahityavisarad commemoration volume*, Dacca, 1972, pp. 57-64.

— *Political centers and cultural regions of early Bengal*, Tucson, the University of Arizona press, 1970.

MOTA (A. Teixeira da), *A viagem de Fernão de Magalhães e a questão das Molucas*, dans *Actas do II colóquio luso-espanhol de história ultramarina*, Lisbonne, 1975.

MUKERJEE (R.), *The changing face of Bengal. A study in riverine economy*, Calcutta, 1938.

MUKHIA (H.), *History and historiography during the reign of Akbar*, New Delhi, 1976.

NAQAVI (S.H.H.) / KARIM (R.), *Historical background of the port of Chittagong*, dans *Pakistan geographical review*, juillet 1967, pp. 86-94.

NICHOLAS (R.W.), *The Bengal calendar and the hindu religion year in Bengal*, Calcutta, s.d.

OLDHAM (A.W.), *Routes, old and new, from lower Bengal « up the country »*, dans *Bengal past and present* 28/1 (1924), pp. 21-36.

O'MALLEY (L.S.S.), *Bengal District Gazetteers. Jessore*, Calcutta, 1912.

— *Bengal District Gazetteers. Khulna*, Calcutta, 1908.

— *Bengal District Gazetteers. Murshidabad*, Calcutta, 1914, pp. 184 et suivs.

— *Bengal District Gazetteers. Pabna*, Calcutta, 1923.

— *Bengal District Gazetteers. Rajshahi*, Calcutta, 1916.

— *Eastern Bengal District Gazetteers. Chittagong*, Calcutta, 1908.

ORR (K.G.), *Tenasserim, ancient city in lower Burma, yesterday and to-day*, dans *Burma* II/1 (1951), pp. 25-35.

PAKISTAN OFFICIAL STANDARD, *Names approved by the U.S. Board of geographic names*, Washington, 1962.

PANT (G.N.), *Indian arms and armour*, 2 vol., New Delhi, 1979.

— *Indian archery*, New Delhi, 1978.

— *Indian shield*, New Delhi, 1982.

PARGITER, *Cameos of Indian districts*, III - *The Sundarbans*, dans *Calcutta Review* 89/178 (1889), pp. 280-301.

PHAYRE (A.P.), *Burma proper, Pegu, Taungu, Tenasserim and Arakan, from the earliest time to the end of the first war with British India*, Londres-St Jacques de Compostelle, s.d.

PHILLIMORE (R.H.), *Historical records*, dans *Survey of India* II (1945-1950).

Physical characteristics of Backergunge, dans *Calcutta Review*, 39/78 (1864), pp. 199-200; 9/17 (1848), pp. 1-28.

Memorandum on some medals and coins in the Museum of the Asiatic Society found near Mergui on the Tenasserim coast, dans *JASB* 33 (1863), pp. 271-273.

QANUNGO (S.B.), *Chittagong during the Afghan rule 1538-1580*, dans *JAS Bangladesh* 21 (1974), pp. 54-75.

QURAYSHI (I.H.), *The Muslim community of the Indo Pakistan subcontinent*, S. Gravenhage, 1962.

RAHIM (A.), *Social and cultural history of Bengal* I (1201-1576), Karachi, 1963, pp. 55-68.

RAMCHANDRAN, *Recent archaeological discoveries about the Mainamati and Lalmal Ridge*, dans *B.C. Law volume*, Calcutta, 1946, pp. 213 et suivs.

RASHID (H.), *East Pakistan, systematic regional geography and its development planning aspects*, Lahore-Peshawar-Hyderabad-Karachi, 1967.

— *Ancient association between Bengal and Thailand*, dans *JAS Bangladesh* 19/3 (1974), pp. 25-38.

— *The geographical background to the history and archaeology of South East Bengal*, dans *JAS Bangladesh*, 24/26 (1979-1981), pp. 159-178.

RAVENSHAW (J.H.), *Gaur, its ruins and inscriptions*, London, 1878.

RAYCHAUDHURI (H.C.), *Physical and historical geography* dans *History of Bengal* I, University of Dacca, 1943.

RECLUS, (E.), *Nouvelle géographie universelle*, VIII, Paris, 1883.

REGO, (A. da Silva), *A short survey of luso-siamese relations from 1511 to modern times*, dans *Thailand and Portugal, 470 years of friendship*, Lisbonne, 1982.

REID (A.), *The structure of cities in South East Asia, 15/17th centuries*, dans *Urbi* VI (sept. 1979).

— *Trade and State power in 16th and 17th century in South Asia*, dans *Proceedings of International Association of History of Asia Conference*, Bangkok, 1979, pp. 391-419.

RENNELL (J.), *An account of the Ganges and Boorampooter rivers*, dans *Philosophical transactions*, 1781.

— *A Bengal Atlas containing maps of the theatre of war and commerce on that side of Hindoostan*, 1780.

— *Memoir of a map of Hindoostan or the Mogul Empire*, London, 1773.

RENOU, (L.), *La géographie de Ptolémée, l'Inde* (VII, 1), Paris, 1925.

RIZVI (S.N.N.), *East Pakistan District Gazetteers. Chittagong*, Dacca, 1970.

ROBINSON, (F.), *Islam and Muslim secrets in South Asia*, dans *Contributions to Indian sociology*, N.S., 17/2 (juil-déc. 1983), pp. 185-204.

ROY (N.B.), *Trade, agriculture and industry in West Bengal 1200 to 1608 as found in the persian and arabic sources*, dans *JAS*, Letters, 20/1 (1954), pp. 7-13.

SAEED (M.M.), *The Sharqi Sultanate of Jaunpur. A political and cultural History*, Karachi, 1972.

SAMADDAR (Jogindranath), *Rajā Pratapaditya*, dans *Calcutta Review* 132/264 (1911), pp. 201-211.

SAMYAL (H.), *Literary sources of medieval Bengal history. A study of a few Mangalkavya texts*, Calcutta, 1982.

SARKAR (Guradar), *Some traditions about Sultan Alauddin Husain Shāh and notes on some arabic inscriptions from Murshedebad*, dans *JASB*, new series, 13/3 (1917), pp. 143-151.

SARKAR (Jadunath), éd., *The History of Bengal, muslim period (1200-1757)*, Patna, Academia Asiatica, 1973.

SARKAR (J.N.), *Studies in economic life in Mughal India*, Delhi-Bombay-Madras, 1975.

SCHURHAMMER (G.), *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer zur zeit des H.L. Franz Xaver (1538-1552)*, Rome, 1962.

SCOTT, (J.G.), *Burma from the earliest times to the present day*, Londres, 1924.

SEN (Benoychandra), *Some historical aspects of the inscriptions of Bengal*, Calcutta, 1942.

SEN (Sukumar), *Bāngālā Sāhitya Ltihāsa*, Calcutta, 1940.

SEN (S.N.), *An early Portuguese account of Bengal*, dans *The Calcutta Review*, 46 (1938), pp. 21-25.

SENGUPTA (J.C.), *West eBngal District Gazetteers*. Malda, Calcutta, 1969.

SENSARMA (P.D.), *The military history of Bengal*, Calcutta, 1977.

SENSHOKU, (Indokodai), *The old textiles of India Museum*, Kyoto, 1965, 2 vol.

SERAJUDDIN (A.M.), *The revenue accounts of Chittagong in the A'in-i-Akbari*, dans *JAS Bangladesh*, 16 (1971), pp. 243-248.

SERRÃO (J.V.), *História de Portugal*, 9 vol., Lisbonne, 1978-1986.

SERRÃO (Joel), *Dicionário de História de Portugal*, 4 vol., Lisbonne, 1971.

SHILLINGFORD (F.A.), *On changes in the course of the Kusī and the probable dangers arising from them*, dans *JASB* LXIV/1, (1895), pp. 1-24.

SION (J.), *L'Asie des moussons*, 2 vol., Paris, 1929.

SPALLANZANI, (M.), *Giovanni da Empoli, mercante navigatore fiorentino*, Florence, 1984.

— *Un documento inedito sull'ultimo viaggio in Oriente di Giovanni da Empoli*, dans *Studi in memoria di Federigo Melis* III, Naples, 1978.

STAMP (L.D.), *The Irrawady river*, dans *Geographical Journal* 95 (1940), pp. 329-356.

STAPLETON (H.E.), *Memoirs of Gaur and Pandua*, by Khan Sahib M. ᶜAbid ᶜAli Khan of Māldah, Calcutta, 1913.

STARGARDT (J.), *The archaelogy of Burma; research since 1959 and its interpretation*, dans *Asia Antiqua, the archaelogy of the East and South East Asia*, Londres, 1979.

— *Burma's economic and diplomatic relations with India and China from early medieval sources*, dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 14 (1971), pp. 28-62.

STEWART (C.), *History of Bengal*, London, 1913.

STOREY (C.A.), *Persian literature, a bio-bibliographical survey*, Londres, 1939, II/3.

SUBRAHMANYAM (S.), *Comércio e comerciantes na costa do Coromandel no século XVI*, dans *Revista de História Económica e Social* (à paraître).

— *Notes on the sixteenth century Bengal trade* dans *The Indian Economic and Social History Review*, 24/3 (1987), pp. 265-289.

TARAFDAR (M.R.), *Bengal relations with her neighbours, a numismatic study*, dans *N.K. Bhattasali Commemoration volume*, éd. A.B.M. Habibullah, Dacca, 1966, pp. 239 et suivs.

— *The Bengali Muslims in the pre-colonial period : Problems of conversion, class formation and cultural evolution*, dans *Puruṣārtha*, IX (1986), pp. 93-110.

— *The dates of Husain Shāh's expeditions against Kamrup and Orissa*, dans *Journal of the Numismatic Society of India*, 19/1 (1967), pp. 1-54.

— *Epigraphic and numismatic notes bearing on the history of Pre-Mughal Bengal*, dans *JAS Bangladesh* 20/3 (déc. 1975), pp. 1-22.

— *The frontiers of Bengal under the Husain Shāh rulers*, dans *Bengal past and present*, 77, pp. 48-49.

— *Husain Shahis' Bengal 1494-1538 A.D., A socio political study*, Dacca, 1965.

— *Husain Shāh in Bengali literature*, dans *Indian Historical Quarterly* 32. (1956), pp. 56-80.

— *On a history of Jaunpur* dans *JAS Bangladesh*, 20/2 (1975), pp. 41-52.

— *Trade and society in early mediaeval Bengal*, dans *Indian historical review, IV/2* (janvier 1978), pp. 274-286.

TEENSMA (B.N.), *De roep van Ophir. De Portuguezen op Sumatra in de zestiendeeuw*, Leyde, 1979.

TEIXEIRA (P.M.), *Portugal na Tailândia*, Macau, 1983.

THAN TUN, *History of Burma 1300-1400*, dans *Jornal of Burma Research Society* 42/22 (1959), pp. 49-135.

TEMPLE (Sir Richard), cf. BOWREY (Thomas).

THAPAR (Romila), *Origin, myths and the early indian historical tradition*, dans *History and society, essays in honour of Prof. Niharanjan Ray*, éd. D.P. Chattopadhyaya, Calcutta, 1978, pp. 271-294.

THOMAS, *Initial coinage of Bengal*, dans *JAS Bengal*, 1867, pp. 57-58.

THOMAZ (Luís Filipe), *De Malaca a Pegu, viagens de um feitor português (1512-1515)*, Lisbonne, 1966.

— *Malaka et ses communautés marchandes au tournant du XVI^e siècle*, dans *Marchands et hommes daffaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine*, Paris, 1988.

— *Estrutura política e administrativa do Estado da India no século XVI*, dans *Actas do II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, Lisbonne, novembre 1980; éd. Lisbonne, 1985, pp. 511-540.

— *Nina Chatu e o comércio português em Malaca*, dans *Memórias do Centro de Estudos de Marinha*, Lisbonne, 1975.

— *Les Portugais dans les mers de l'Archipel au XVI^e siècle*, dans *Archipel* 18 (1979), pp. 105-126.

— *A viagem de António Correia a Pegu em 1519*, Lisbonne, 1976.

TIBBETTS (G.R.), *A study of the arabic texts containing material on South East Asia*, Leyde-Londres, 1979.

VARADARAJAN (L.), *Portuguese source material and the indian textile trade of the seventeenth century, the external trade in textiles of seventeenth century India*, 1979 (dactylographié), pp. 77-88 (ISIPH, Goa, november 1978).

— *Silk in Northeastern and Eastern India : the indigenous tradition*, dans *Asian Studies in honour of Prof. C.R. Boxer = Modern Asian Studies*, 22 (1988), pp. 561-569.

WESTLAND (J.), *A report on the district of Jessore*, Calcutta, 1871.

WHEATELEY, (P.), *The Golden Chersonese*, Kuala Lumpur, 1961.

WILLCOOCKS (Sir William), *Lectures on the ancient system of irrigation in Bengal and its application to modern problems*, Calcutta, 1930.

WILSON (C.R.) / FIRMINGER (W.K.), *Note on the topography of the river in the 16th century from Hugli to the sea as represented in the « Da Asia » of De Barros*, dans *JASB* 41/1 (1892), pp. 109-117.

WINIUS (G.), *The shadow empire of Goa in the Bay of Bengal*, dans *Itinerario* VII/2 (1983), pp. 93-101.

WITTE (C.M. de), *Les bulles pontificales et l'expansion portugaise au XV^e siècle*, dans *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 51 (1956), article IV.

— *Un projet portugais de reconquête de la Terre Sainte (1505-1507)*, dans *Actas do Congresso Internacional de História dos Descobrimentos* V/1, Lisbonne, 1961.

WISE (J.), *On the Bārah Bhūyas of Eastern Bengal*, dans *Calcutta Review*, 1879, pp. 1-39.

— *Notes on Sūnārgāon, Eastern Bengal*, dans *JASB* 43 (1874), pp. 82-96.

— *Notes on the races, castes and trades of Eastern Bengal*, printed but not published, London, 1883.

YAKUB ALI (A.K.M.), *Mahisantosh. A site of historical and archeological interest in Bangladesh*, dans *Islamic Culture* 58/2 (1984), pp. 137-149.

YAMAMOTO (T.), *International relations between China and the countries along the Ganga in the early Ming period*, dans *The Indian Historical Review* IV/1 (1977), pp. 13-19.

YULE (H.), / BURNELL (A.C.), *Hobson-Jobson, a glossary of colloquial anglo-indiam words and phrases*, Londres, 1902.

INDEX GENERAL

A

ABARCÃO, voir Abbas Khan
ABBAS KHAN, 132, 134, 135, 219, 247, 270, 291, 311, 333.
ABBEVILLE (Sanson d'), 172.
ABID ALI KHAN, 145.
Abyssins (Sultans), 113.
Acier, 153, 156.
Aden, 54, 119, 120, 157, 159, 160, 235, 236, 283, 324, 354.
Adiraja, 56.
AFONSO V (D.), 231.
Afrique, 24.
Agamelle (iles), 254, 297, 339.
AHABASCÃO, voir Abbas Khan.
Ahmadnagar, 189.
AKBAR, 180, 191
Akyab, 61
ALBERGARIA (Lopo Soares de), 41, 49,51-57, 62, 65, 69, 359, 360, 372.
ALBUQUERQUES (Afonso de), 8, 23--28, 30, 31, 36, 41, 42, 47, 48, 49, 53, 64, 65, 67, 73, 87, 100, 101, 157, 242, 286, 329; (Jorge de), 49, 73, 74, 77, 80; (Luís de), 11.
ALCAÇOVA (Fernão de), 66.
Alcaide-Mor, 36, 371.
ALE AGA, voir Ali Aga.
ALENQUER (António Pessanha de), 69; Duarte, 30, 353.
ALFA HUSAYNI DE BAGDAD, 132.
ALFA KHAN, 155.
Alfarrobeira, 231.
Algarve, 37.
Alguazil, voir Vazir et glossaire.
ALI AGHA, 69, 81, 83, 89-91, 134, 202, 252,-254, 256, 260, 263, 295-297, 299, 302, 305, 337-339, 341, 344, 346.
ALLA MALIK, 216, 268, 310.
ALLAMI (Abul Fazl-i-), 141, 152.
Almada, 184, 191, 227, 276, 318.
Almadie, voir Navires et glossaire.
ALMEIDA (D. Francisco), Vice-roi, 21, 41, 48, 86, 100, 133, 240, 285, 327, 372; (D. Lourenço de), 41, 42, 240, 285, 327.
Aluia, 85, 182, 215, 268, 309, 310.
ALVARES (Jorge), 21.
ALVITO (Baron de), 53, 56.
AMADO (Pierre), 11.
Amérique, 40, 88.
Andaman (iles), 264, 305, 347.
ANDRADE (Fernão Peres de), 8, 52--56, 59, 60, 67, 75, 77, 80, 357; (Simão Peres de), 67.
ANDRÉ (D.), 265, 306, 348.
Angara, 184.
ANVILLE (d'), 192.
Aque Cama, 61, 362.
Arabes, 39, 116, 122, 124, 131, 165, 173; (géographes), 174; guerriers) ,120; (langue), 100; (marchands), 24, 34, 119, 282; (monde), 113; (navigateurs), 109, 197.
Arabie, 38, 40, 123, 124, 165, 262.
Arakan, 58, 59, 62, 63, 64, 78, 90, 130, 131, 161, 177, 199, 256, 299, 341, 360; (princes d'), 133; (rois d'), 60, 61, 132.
ARAUJO (Rui d'), 25, 28.
Archéologie, 9, 10, 143, 155, 168, 172, 185, 186, 192, 194, 196, 197.
Archers, 279.
Arec (noix), 158.

Argent, 18, 41, 76, 78, 151, 156, 157, 158, 165, 203, 287, 291, 292, 307.
Arial Khan, 187.
Armes, 10, 39, 120, 129, 134, 138, 140, 149, 156, 269, 278, 279, 280, 281, 283, 284, 287, 288, 292, 295, 296 301, 304.
Armée, 165, 282.
Armures, 28, 75.
Arracão, voir Arakan.
Artillerie, 50, 91, 202, 301, 304; (fondeur d'), 45.
Aru, 156.
Asie du Sud-Est, 195.
ASHRAF AL HUSAYNI, 116, 117.
Assam, 130.
Atjeh, 68, 295, 337, 370.
Atrai, 173.
AUBIN (Jean), 11, 363.
Aumônes, 144, 284.
Auteur (de la Lembrança), 99, 100, 127, 134, 137, 138, 139, 144, 151, 153, 154, 161, 166, 190, 194, 195.
Ava (royaume d'), 156, 199, 200, 202, 203, 355.
Ayuthia, 18, 27, 28, 64, 83, 92, 94, 199, 202, 204.
AZEVEDO (Duarte de), 101, 148, 182; (Antonio de Miranda de), 28, 63, 359); (Simão de Miranda de), 28.

B

BABUR, 106, 113, 114, 120, 122, 126, 128, 129, 137, 151, 173, 194.
Bacala, 177, 185.
Bagherat, 112, 137, 186-190.
BAHADUR SHAH, 150, 160, 161.
Bakerganj, 140, 164, 172, 183, 185, 187-189, 193.
Bakla, 177, 185.
Baleshor, 173.
Baleshwar, 170.
BAÑA RAM, 200.
Bancs de sable, 182, 183, 184, 190, 191, 268, 276.
Banda, 82, 160.
Bangladesh, 9, 145, 171, 174, 192, 193.
Baor, 193.
Barabazar, 137, 186, 187, 189, 190.
Bara Sona Masjid, 145.
Baradwari, 145.
BARBAK SHAH, 113, 114.
Barbakabad, 136.
BARBOSA (Duarte), 96, 106, 152, 155, 174, 176.
BARBUDO (João), 94; (Tristão), 57, 63.
BARRADAS (João), 73, 261, 303, 345.
BARRETO (Alvaro), 359.
BARROS (João de), 8, 36, 52, 53, 57-60, 62, 74, 77, 81, 87, 92-95, 99, 114, 118, 119, 121, 132, 135, 167, 179, 204, 211, 371.
Bassein, voir Kusumi.
Bathein, voir Kusumi.
BATTUTA (Ibn), 7, 168, 174, 185.
Bazuha, 153.
BEAMES (John), 192.
Beatilhas, voir Textiles et glossaire.
Beirames, voir Textiles.
Bendahara, 26, 29, 156.
Bengala (cidade de), 176, 177.
Bengale, passim; (golfe du), 7, 18, 22, 23, 25, 30, 34, 36, 41, 42, 45, 47, 49, 51, 52, 54, 67, 79, 82, 93, 95, 96, 99, 159, 161, 198, 200; (gouverneur du), 151; islamisation du), 211; (navires du), 7, 41, 62, 89, 171, 203; (Raja du), 282; (Sultan du), 13, 38, 40, 42, 60, 61, 86-89, 97, 98, 102, 118, 119, 120, 126, 129, 135, 137, 138, 139, 146, 147, 150, 151, 165, 167, 184, 267--276, 278-281, 283-294, 331, 334, 337-342.

Bengalis, 5, 9, 26, 61, 78, 106, 123, 124, 131, 132, 151, 156, 159; (chroniques), 108, 112, 127; (civilisation), 9, 89, 105; (eunuques), 86, 163, 201; (langue), 125; (littérature), 7, 138, 139, 141, 155, 167, 174, 194; (nobles et dignitaires), 113, 128; (textiles), 89, 92.
Benjoin, 156, 203, 204, 307.
BENOIT XII (Pape), 37.
Bétail, 167, 203.
Bhagavad-Gita, 125.
BHAGIRATHA, 169, 170.
Bhagirathi, 110, 141, 143, 157, 164, 170, 171, 173, 175, 178, 185-187, 190-193.
Bhairab, 112, 137, 141, 172, 173, 182, 186-192.
BHATTACHARYA, (France), 11.
Bhulwari, 144.
Bihar, 130, 141.
Bintan, (île de), 68.
Birmanie, 8, 18, 195, 199.
Birmans, 196, 198, 199, 202.
BISHOP SMITH (R.), 8, 187, 188.
Bisnaga, voir Vijayanagar.
BLAEU (J.), 180, 182.
Blé, 18.
BLOCHMANN (Henri), 119, 122, 180.
Bogla, 177, 185.
Bois, 282; d'aloès, 307; précieux, 24, 204.
Bojador (cap), 37.
Boma, 385.
BORBA (João de), 78, 80-83, 90, 252, 253, 295, 296 338, 403(7).
Bornéo, 156, 160.
BOTELHO (Jorge), 56.
Bouddhisme, bouddhistes, 108, 110, 131, 198-200.
BRAHMA, 169.
Brahmanes, 108, 110, 111, 116, 117, 125, 132, 138, 140, 141, 166.
Brahmapoutre, 154, 168, 170, 171, 173, 178, 183, 187, 188.
Braja, 63, 201, 298-302 et glossaire.
Brigands, 273, 294, 299, voir aussi pirates.
BRINDAVANDAS, 125, 138.
Britanniques, 196.
BRITO, voir excursus et tableau généalogique I; (Antônio de) o Moço, 73 et excursus; (Antônio de) o Velho, 73, 75, 77, 79, 81, 83, 84, 89-93, 96, 97, 215, 221, 222, 239, 241, 251-254, 260-267, 272, 286, 297, 302, 303, 305, 306, 309, 313, 314, 327, 328, 336-339, 344.348, 363, 367, 369, 370, 377; (Jorge de), 49, 51, 55, 64, 73 et excursus (Simão de), Patalim, 94, 95 et excursus; (Rui de), Patalim, 26 et Excursus).
BUCHANAN HAMILTON, 116, 121, 137, 140, 143, 145, 190.
Bulles pontificales, 38.
Butin, 39, 63.

C

CABRAL, (Pedro Alvares), 19, 22, 38.
Caçador-Mor, Grand Veneur, 73.
Calambac, 307.
Calicut, 17, 18, 19, 34, 38, 65, 86, 157, 158, 243, 287, 329; (Samorin de), 19, 34.
Calife, 39.
Cambaye, 55, 58, 82, 157, 159, 161, 176, 354-357, 359.
Cambodge, 160, 174.
Camphre, 156.
CAMPOS (Joaquim de), 8, 28.
Cananor, 158, 243, 244, 287, 288, 329, 331.
Canara, 25.
Candi Mangala, 141, 149.
Cannelle, 73, 158, 203.
CÃO (Diogo), 33.

CANTINO, 177.
Cap (route du), 21, 24, 35, 39, 48.
Cap Comorin, 46, 67.
Cap Negrais, 89, 201.
Captifs, 25, 63, 90, 95, 289, 299.
Çara, voir Syriam.
Cartazes, voir Sauf-conduits.
Cartographie, 169, 175, 180, 182.
CASTANHEDA, 57, 59, 60, 62, 75, 148, 188, 371.
Caste, 109, 138, 164, 166, 167.
CASTELO BRANCO (D. Martinho de), 53.
Castillans, 21, 40, 66, 73, 79, 81, 83.
CASTRO (D. João de), 209.
Çategão, voir Satgaon.
Catiguam, voir Chittagong.
Cauris, 158, 274 et glossaire.
Cernove, 173.
Ceuta, 33.
Ceylan, 25, 27, 31, 54, 57, 62, 63, 65, 73, 157, 161, 162, 196, 198, 199, 203, 354, 355, 359, 360.
CHAITANYA, 105, 125, 139, 141.
Chamkatti Masjid, 145.
Champa, 160.
Chand (marchand), 175.
CHAND DARWAZA, 147.
Chandpada, 116, 117.
Chantiers navals, 160, 204.
Char, voir bancs de sable.
CHARLES QUINT, 66, 79, 370.
Chatigão, voir Chittagong.
Chatim, 79, 295 et glossaire.
Chaul, 82, 165, 240, 285, 327.
Chautares, voir Textiles.
Chetti, 46, 47.
Chevaux, 10, 18, 75, 129, 142, 150, 182, 267, 279-281, 283, 284, 292.
Chieng-Mai, 355.
Chiites, 115.
Chika Masjid, 147.
Chine, 8, 21, 23, 26, 29, 30, 36, 43, 47, 52-56, 60, 63, 67, 73, 74, 77, 80, 82, 83, 99, 156, 160, 174, 198, 199, 203, 248, 291, 334, 354, 355, 358-360.
Chinois, 7, 53, 56, 106, 111; (ambassadeurs), 147; (sources), 154, 174, 196.
Chittagong, 9, 10, 13, 40, 52, 58-62, 65, 73, 74, 77, 78, 80, 83, 84, 89, 93, 94, 98, 101, 106, 111, 119, 123, 124, 130, 131, 133-137, 139, 141, 155, 157, 161, 163-165, 167, 176-178, 181, 182, 187, 189, 215, 219, 235, 241, 247, 252, 267, 269, 270, 282, 286, 290, 295, 309, 311, 312, 324, 328, 333, 334, 337.
Chrétiens, 17-19, 22, 37, 43, 45, 79, 90, 96, 165, 277, 285, 289, 299.
CHUTI KHAN, 132.
Chudnah, 192.
Ciels de lit, 292.
Citadelles, 7, 112, 128, 129, 148-150, 155; de Gaur, 145, 146, 163.
Cochin, 38, 57, 58, 67, 68, 88, 90, 92, 243, 244, 287, 288, 329, 330, 359, 361, 363, 370.
Cochinchine (golfe de), 55.
COELHO (Duarte), 28, 64; (João), 52, 53, 57, 59, 61.
COJEATAR, voir Khadja Ata.
COLA, 198.
Colombo, 58, 157.
Colonisation, 42, 96.
Commerce privé, 53, 54, 96.
Compagnies de commerce, 95.
Conde Priol, Comte Prieur, 86, 149, 285.
Constantinople, 148.
CONTI (Nicolo de), 8, 200.
Corail, 34, 78, 151, 157, 287, 291, 292.
CORBINELLI (Francesco), 24, 48.
CORIBO, 86, 149, 240, 285.
Coromandel, 22-26, 36, 42, 46, 47, 50, 51, 67, 69, 73, 94, 95, 154, 157, 160, 162, 198, 199, 203, 204.
Corregedor, 273 et glossaire.
CORREIA (António), 45, 62, 65, 67, 68, 75, 78, 86, 201, 205; (Gaspar), 22, 42, 47, 49, 67, 74, 75.
CORTESÃO (Armando), 176.

CORVINEL (Francisco), voir Corbinelli (Francesco).
Cosmim, voir Kusumi.
COSTA (Afonso Lopes da), 27; (António Lopes da), 359; (José Pereira da), 11.
Coton, voir textiles.
Couronne portugaise, 20, 24, 29, 30, 32-37, 39, 40, 44, 45, 47-49, 51, 52, 56, 66, 67, 70, 81, 82, 87, 95, 98, 159.
Corsaires, course, 37, 39, 40, 41, 46, 48, 51, 54, 59, 65, 81, 84, 90, 95, 96, 99.
Cranganor, 22.
CREIGHTON (Henry), 143, 146 et planches.
Croisade, 17, 19, 20, 40.
Cucoma, 61.
Cuipitavaz, voir Khalifatabad.
Cuivre, 34, 203, 287, 292.
Culavamsa, 198.
CUNHA (João Nunes da), 211; (Nuno da), 211.
CUNNINGHAM (Alexandre), 144, 145.
CURE-DIRAJA, 56.
Cyclones, 168.

D

Dahohl, 165.
Dabir-i-Kass, voir Secrétaire.
Dacca, 169, 179, 192.
Dagon, 199, 200, 204, 256, 258, 298, 301, 343, 354; (Reine de), 201, 202.
Dakhil Darwaza, 147.
Danga, 173.
Darasbari, 145.
Darbar, 128.
Deccan, 36, 165.
Degredado, 17.
Delhi, 109, 110, 124.
Denegar, 116.
DIAS (Bartolomeu), 33.
DINIS (António), 30, 205, 353, 357; (D.), 37.
Diu, 80, 86, 133, 161, 176, 202, 240, 285, 359, 360.
Djedda, 54, 359.
Doash, 193.
Dôn, 187.
Drapeaux, 10, 155, 278, 279, 283.
Drogues, 24, 41.
Droit naturel, 88.
DUARTE (D.), 37.

E

Eau de rose, 203.
Ecarlate, 79, 287.
Economie, 43, 112.
Egypte, 34, 40, 54, 66; (Sultan d'), 110.
Eléphants, 18, 129, 142, 143, 147, 150, 184, 269, 281-284.
Eli, 176.
Empire ottoman, 165; voir aussi Turcs.
Empire romain, 21.
EMPOLI (Giovani da), 18, 48, 52, 53, 55, 56, 61.
ENCISO, 69.
Epices, 17, 19-21, 23-25, 34, 35 39, 41, 57, 153, 156, 159, 203.
Epigraphie, 7, 10, 108, 110, 115, 117, 122, 126, 130, 135, 137, 140, 143, 145, 172-174, 184, 186, 190, 196, 197, 202.
Esclaves, 33, 94, 113, 133, 167.

Espagne, Espangnols, 66, 88, voir aussi Castillans.
ESCROCO (Pero), voir Strozzi (Pietro).
Espion, 17, 86, 107, 138, 286, 287; castillan, 79, 81, 83, 363.
Estado da Índia, 39.
Estreito, voir Mer Rouge.
Estremoz, 267.
Étain, 203, 292, 307.
Ethiopie, Ethiopiens, 38, 113, 114, 125, 131.
Eunuques, 124, 128, 150, 162, 201, 268, 281, 284, 298; (abyssins), 114, (bengalis), 86, 201.
Europe, Européens, 21-24, 32, 34, 35, 126, 156, 163, 167, 180.
Extreme Orient, 23, 52, 55.

F

FALCÃO (António Lobo), 56.
Faridur, 186.
Fathabad, 136, 137, 186, 191.
FATIMA, 132.
FELNER (Rodrigo José de Lima), 209.
Femmes, 94, 284, 293.
Feni, 183.
Fer, 153, 276, 283.
FERNANDES (Duarte), 27.
FERNANDO (D.), 32, 61.
FERRAZ (Gaspar), 80.
FIDALGO (João), 57, 59, 62, 63, 90.
Fidalgo, 40, 48, 65, 74, 271, 278, 283, 287, 290, 296, 367.
FIRISHTAH, 107, 115, 119, 121, 122.
Firuzabad, 144, 145.
Firuz Minar, 145.
FONSECA (António da), 82.
FONSECA (Edmée), 11.
Forteresses, 25, 27, 36, 48, 51, 57, 62, 65, 73, 80, 93, 94, 129, 150, 287, 288, 289.
FRANÇA (José-Augusto), 11.
FRANCISCO (D.), fils de D. João de Travanca, 62.
FRANCKLIN (William), 143.
Frangues, 19, 290, 299 et glossaire.
FREIRE (Nuno Fernandes), 101, 102.
Fruits, 152, 267, 285.
Fulata, 56.

G

Gacala, 173, 180. 183, 184, 217, 268, 310.
GAGO (Diogo), 94.
GALVÃO (António), 53, 53.
GAMA (Gaspar da), 17; (Manuel da), 46; (Vasco da), 17, 29, 33, 38.
GAMBOA (António Rodrigues de), Procurador dos Feitos, 210.
Gangasagar, 141.
Gange, 8, 10, 51, 52, 69, 109, 130, 131, 141-144, 148, 150, 153, 158, 227, 276, 317, 318; delta du, 7, 168, 195.
Garai, 170, 186, 187.
GASPAR (da Índia), 17, 22.
Gaur, 9, 10, 51, 74, 85, 90, 96, 105, 109, 116, 126, 127, 135-137, 139, 140, 142, 143, 147, 153, 154, 157, 163-168, 171, 176, 178, 179, 184--191, 228, 272, 276, 283, 314, 318, 319; citadelle de, 128, 145; cour de, 46, 78, 79, 83; sultans de, 75, 111, 116, 130, 132, 134, 141, 144, 146.
Gênes, 38.
GHIYASUDDIN AZAM, 168.

Gibraltar, 37.
Girofle (clous de), 82, 287.
Goa, 8, 23, 45, 46, 55, 74, 78, 86, 87, 101, 131, 133, 176, 244, 287, 288, 329, 331, 360.
Goaldi, 168.
Goalundo, 183.
GÓIS (Damião de), 57-60, 62, 75, 371.
Golconde, 189.
Gorai, 173.
Gouverneurs: bengalis, 151, 190, 194, 270, 272, 279, 291; (de Chittagong), 163, 291-293, 296; (de l'Inde portugaise), 75, 81, 84, 89, 149, 211, 289, 292, 294, 296; (islamiques), 109, 112, 133, 137-139; (de Noamaluco), 83, 93; (d'Ormuz), 163; (de Sonargaor), 163, 276; (de Tenasserim), 163, 204, 306.
Grand Ecuyer, 86, 149.
Grand Veneur, 73, 74, 90.
Grenade, 37.
Gromale, 40, 58, 85, 86, 138, 139, 158, 161, 162, 272, 273, 286, 289, 292 et glossaire.
Guazil, voir Vazir.
GUILLON (Emmanuel), 11, 197.
Guinée, 20, 33, 37, 38, 45.
Gujarat, 157, 160, 162, 165, 354, 355; Sultan de, 150.
Gujaratis, 34, 47, 59, 65, 156, 159, 162, 202, 204; (navires), 41, 94, 161.

H

Haji Dabir, 107.
Hajo, 130.
Halage, 10, 184, 191, 194, 275.
Harem, 148, 150.
Harinaghata, 137, 173, 182, 192, 193.
Harvard (manuscrit de), 13, 209.
Hatia, 184.
Haveli Dakhsin Sahar, 136, 137, 190.
Haveli Khao, 146.
Hazrat Pandua, 142, voir aussi Sardua.
HEDGES (William), 148.
HENRIQUE (D.), 37.
HENRIQUE (D. André), 80, 92.
Hindous, 19, 25, 38, 105, 109-113, 116, 117, 119, 120, 123, 124, 138-142, 145, 164-166, 170, 259, 282, 283.
HIRST (Major), 171.
Hommes d'armes, 94, 95, 119, 128, 278, 282.
HOU-HIEN, 146.
Hugli, 157, 173, 192.
HUMAYUN, 116, 142, 160.
Husainabad, 136.
HUSAYN SHAH (Alauddin), 105-107, 114, 116-119, 122-126, 130-132, 136, 137, 150, 161, 190, 199, 246, 290, 332; (Husayn-Shaides), 122, 124.

I

IBRAHIM DE JAUNPUR (prince), 117, 123, 124.
IBRAHIM SHAH, 111, 116, 122.
Idoles, 299.
ILYAS SHAH (Shamsuddin), 110, 112, 119, 123, 124, 130, 142; Ilyas-Shahides, 21.
Indigo, 146.
Inscriptions, voir Epigraphie.
Insulinde, 21, 24, 25, 45, 54, 55, 110, 156, 159, 160.
Intendant (de la Maison du Roi), 149.
Intérêts privés, 67, 79, 82.

Interprète, 9, 75, 78, 80, 84, 85, 87-91, 97, 99-101, 105, 121, 124, 127-129, 135, 149, 150, 153, 189, 192, 295.
Irraouaddy, 7, 8, 49, 89, 156, 195, 198.
ISABEL (D.), 371.
Islam, 9, 108, 110-112, 116, 117, 122, 123, 125, 131, 138, 163, 164, 166, 172, 191, 229; islamisation, 109, 111, 113, 124, 132, 160, 211.
ISMAEL (Xeque), 101.
Italie, 156; Italiens, 20, 24, 197.
Ivoire, 33.
Inde, passim; commerce d'Inde en — 23, 24, 34, 46; — portuguaise, 29, 39, 43, 48, 75, 82, 209, 211, 287; islamisation de — 113; libertés de — 44; villes de — 173, 194.
Indochine, 130, 158, 195-206.

J

Jalangi, 190, 192.
JALALUDDIN, 116-117.
Jamuna, 170.
Janatabad, 142.
Jaunpur, 111, 117, 123-124.
Java, 25-27, 30, 54, 156, 159-162.
Jerusalem, 54.
Jessore, 112, 117, 171, 186, 189, 194.
JOÃO (D.), I°, 33; — II, 33, 371-372; — III, 37, 370.
Jogdiah, 182, 183, 216, 217, 268, 310.
JOHANNES, 61, 362.
Jonques, voir Navires.
JUAN II DE CASTILLE, 33.
Juifs, 17, 33, 304.
JUSARTE, voir tableau généalogique IV.
JUSARTE (Cristovão), 46, 77-79, 81, 83, 85, 88, 191, 220, 221, 228, 229-231, 240, 248, 251, 271, 272, 275, 276, 278, 285, 291, 292, 296, 313, 314, 317-320, 328, 333, 334, 336, 338, 363, 367, 369, 395-403; (Martim Afonso de Melo), 101, 102, 120, 121, 142, 147.

K

Kachua, 177.
Kaladan, 61.
Kalok, 200.
Kamrup, 108, 130, 141.
Kamta, 130.
Karnaphuli, 130, 181.
Kasi, 171.
KAVINDRA PARAMESVARA, 132.
KAVIRAJ, 140.
Kayal, 18, 157.
Kedah, 31, 64.
Keling, 354-356.
KHADJA ATA, 163.
KHALJI (Muhammad Bakhtyar), 109, 140, 142.
Khalifatabad, 112, 136, 189.
Khalifatallah, 110.
Khall, 172-173.
KHAN JAHAN ALI, 112, 116, 188, 190.
KHODA, 125.
Khorassan, 258, 300, 348.
Khulna, 171, 186.
Kilwa, 21.
KITCHIN (Thomas), 182, 192.
Kollam, 63, 65, 204.
Kotta, 200.
Kotwal, 125, 138; (Porte du), 145.
KRISNA, 125.
KRITTIVASA, 147.
Kumar, 186-188.
Kus, 166.
Kushtia, 188.
Kusumi, 49, 89, 90, 156, 198, 200, 203, 259, 301, 343.

L

Lakhnauti, 109, 142 voir aussi Gaur.
La Mecque, 21, 39, 42, 54, 116, 141, 160.
LAMPREIA (Francisco), 68.
Lançados, 9, 45.
Laos, 198.
Laque, 156, 203, 204, 307 et glossaire.
Lascar, lascarin, 58, 60, 163, 279, 283 et glossaire.
Lashkar Vazir, 137, 282.
Lattan Masjid, 154.
LAVANHA (João Baptista), 118, 120, 121, 179-185, 188-192, 211.
Légendes, 115, 117, 121, 123, 124.
Lembrança, passim.
LEME (Henrique), 49, 50, 63.
LEMOS (António de), 73.
Lieux saints, 19, 20, 40.
LIMA, voir tableau généalogique V; (D. João de), 59, 60, 61, 161, 176, 181 359, 361.
Lingua, voir Interprète.
Lisbonne, 23, 32, 55, 94, 184, 191, 227, 235, 276, 281, 318, 323.
Liu Kiu, 156, 160.
Livro da virtuosa benfeitoria, 44.
LOBO (António), 357.
Lopburi, 18.
LOPES (Bastião), 73; (Inigo), 363.
LUCENA, 367; (Martim de), 51, 54, 79, 85, 165, 229, 230, 277, 278, 319, 320, 367, 369 et excursus al. 8.
Luçon, 56.

M

Maarazia, 173.
Macao, 47.
MACHADO (Gaspar), 358.
Macis, 82.
Madhumati, 170, 173, 186-188.
Madrasa, 109.
Madrid, 118.
MAGELLAN, 66.
Magrapara, 169.
Mahabharata, 132.
Mahadipur, 144.
Mahananda, 141, 186.
MAHOMET, 229, 277, 319.
MA HUAN, 153, 168, 185, 192.
Maidapur, 191.
Maigire, 90, 91, 260, 264, 302, 305, 344.
Mainamati, 108.
MAJLIS RUMI, 86, 133, 202, 240, 285, 327.
MALABAR, 18-21, 23, 25, 26, 39, 41, 48, 75, 115, 152, 158, 174, 204.
Malacca, 13, 18, 21, 22, 30, 32, 34, 41, 42, 45, 52-56, 63, 64, 66, 73, 76-78, 80, 82, 83, 86, 88, 91, 93, 100, 110, 139, 152, 156-162, 174, 200, 203, 204, 222, 242, 243, 272, 290, 293, 314, 329-332, 336, 353--359, 363, 372; (Sultan de), 22, 50, 51, 68, 88, 287, 289.
Malaipur, 22.
Malais, 28.
Malda, 111, 116, 186.
Maldives, 21, 41, 42, 57, 58, 63, 65, 157, 158, 159, 161, 162.
Malé, 158.
Mamelouks, 34, 40, 54, 86, 133.
Mandalay, 196.
Mangala Kavya, 105.
MANSUR SHAH, 76.
MANUEL (D.), 19, 20, 22, 23, 33, 38, 44, 50, 51, 54, 61, 66, 67, 75, 85, 88, 89, 152, 176, 359, 367, 370, 372.
MARAKKAR (Naine), 22.

Marchands: (arméniens), 51; (Bengalis), 156, 162, 175, 291, 297; (chinois), 53, 56; (florentins), 52, 67; (gujaratis), 65, 69, 161; (indiens), 64, 158, 160, 161, 198, 204; (musulmans), 56, 92, 119, 163, 282, 307; (portugais), 36, 46, 49, 51, 56, 69; (privés), 33, 45, 47, 96.
Mare clausum (régime de), 37.
Mariage, 109.
Maroc, 20, 37, 40, 87, 372.
Martaban, 29, 30, 45, 49, 50, 65, 68, 69, 78, 156, 196, 198, 199, 201, 204, 364, 305, 347, 353-356.
MARTINS (Diogo), 52; (Gaspar), 101.
MASCARENHAS (Pero de), 370.
Mathabhanga, 187, 192.
MAULANA ABDESSALAM, 253, 296, 338.
Maures, 18, 20, 24, 27, 34, 42, 65, 96, 286, 292, 295-297, 299, 306, 307, voir aussi Islam, Musulmans.
Méangar, 173, 184, 185, 189, 190, 194, 218, 269, 311.
Meghna, 173, 185.
Meinatepur, 79, 180, 191, 227, 276, 318.
Meirinho, 138, 269, 294 et glossaire.
Meliapor, 22, 36, 46, 47, 51.
MELIQUE CUIL, 135, 250, 293, 335.
MELO (Pedro Lourenço de), 78.
MENDONÇA (Cristovão de), 73.
MENESES (D. Aleixo de), 28, 51, 55, 56, 64, 67, 359; (D. Duarte de), 93, 100, 266, 307, 349; (D. João de), comte de Tarouca, 149,
MEN-RA-DZE, 131.
Mer Adriatique, 38; (Rouge), 21, 24, 34, 35, 39, 54, 158, 159, 161, 359--361; (Tyrrhénienne), 38.
Mercantilisme d'état, 31, 34.
Mercenaires, 45, 51, 95.
Mercure, 203, 204, 287, 292.
Mergui, 198.
Mesa, 48.
Métaux, 24, 32, 156, 204.
Mexique, 88.
MIALHEIRO (Gonçalo), 354,
Mina (São Jorge da), 370.
Mir Bahr, 129.
MIRANDA (António de), 29.
Moddapur, 192.
Moghs, 134.
Moghols, 114, 116, 136, 142, 180.
Mollahs, 138.
Moluques, 23, 25, 26, 31, 36, 43, 66, 73, 81, 156.
Môns, 195-206.
Monnaies, 7, 106, 108, 110, 122, 156, 166, 172, 173, 284.
Monomotapa, 21, 87.
Monopole, 33, 35, 38, 45, 48, 66, 67, 159.
MONROY (D. Fernando de), 41, 42.
MORENO (João de), 42, 57, 67.
Mosquées, 7, 86, 105, 106, 109, 112, 116, 121, 128, 141, 144, 145, 147, 168, 172, 186, 189, 190, 279, 283, 287.
Moulana Danga, 153, 173, 180, 191, 228, 276, 318.
Mousselines, voir Textiles.
Mousson, 58-61, 73, 74, 92, 119, 200, 204, 271, 282, 291, 294, 307.
Mozambique, 21.
Mu'azamabad, 136.
Mukundaram, 157.
Murshidabad, 116, 117, 119, 171, 186, 190, 191.
Musc, 156, 203.
Muscade, 82, 287.
Musiciens, 47.
Musulmans, 17, 19, 21, 31, 34, 38, 45, 78, 90, 105, 113, 117, 123, 124, 141, 142, 145, 158, 164, 165, 282, 285; (chroniqueurs), 114; (condottière), 94; (droit), 39; (eunnuques), 201; (gujaratis), 34; (Inde), 100; (marchands), 22, 40, 163;

(navires), 37, 38, 41, 82, 92, 93; (nobles), 141; (tailleurs), 162; (tisserands), 155; (pêcheurs), 162; voir aussi Islam et maures.
MUZAFFAR, Sultan du Bengale, 114-116.
Muzaffarabad, 136.

N

Nadya, 109, 140-142, 171, 186, 187.
Narsinga voir Vijayanagar.
NASIR KHAN, 149, 285, 327.
NASIRUDDIN MAHMUD, 112 113, 121, 123, 135, 142, 146, 188.
Nat (esprit), 201.
Navaganga, 187, 188.
Nava Muluk, voir Noamaluco.
Navapura, 18.
Navires asiatiques:
(Almadies), 274, 300, 304-306 et glossaire; champanas, 58, 92, 94, 306 et glossaire; fustes, 63, 89, 90, 296, 303 et glossaire; (Jonques), 26, 28, 29, 41, 49, 55, 56, 80, 156, 160, 203, 204; lancharas, 64, 305 et glossaire; natas, 91 305, 306; paraos, 73, 90, 150, 269, 275, 276, 294, 298--303, 305 et glossaire; navires bengalis, 41, 52, 58, 89, 150, 157, 158, 171, 203, 290; (gujaratis), 94, 161; (de musulmans), 37, 38, 82, 92, 93, 158; pégouans, 29, 30; rumi, 46.
Navires portugais:
41, 42, 50, 57; *Ajuda*, 73; *Belem*, 52, 55, 357; *Estrela*, 72; *navio redondo*, 57; *Ribalta*, 64, 358; *Rosa*, 73, 83; *São João*, 29, 73; *São Marcos*, 92; *São Miguel*, 78; *Santo André*, 56; Batel, 61; brigantins, 57, 63, 268; caravelles, 41, 57, 67, 73, 275, 277; carraques, 41, 55; galère, 138; galiotes, 57, 62, 63; galions, 78, 89, 296.
NAZIR KHAN, 86, 240.
Nagapattinam, 47.
Negrais, 254, 297, 339.
Nègres (traite des), 45.
NETO (Pero), 357.
NICOLAS V PAPE, 37.
Nim Darwaza, 147.
NINA CHATU, 25, 26, 29.
NIZAM SHAHIS, 189,
NIZAMUDDIN, 113, 115.
Noakhali, 183.
Noamaluco, 77-79, 83-85, 93, 134-139, 180, 184, 188-194, 219, 250, 269, 273, 294, 311, 314, 336; (gouverneur de), 83, 93.
Nobles, noblesse, bengalis, 128 ,149; castillans, 40; portugais, 49, 65, 96, 100, 165, 201, 270, 273, 278, 280, 281, 284, 293, 298.
NORONHA (D. Garcia de), Vice-roi, 46, 370.
Nourriture, 48, 165, 166.
Numismatique, 10, 107, 115, 117, 136, 174, voir aussi monnaies.
NUNES (Rui), 29, 200.
NUSRAT SHAH (Nasiruddin Abul Muzaffar), 9, 102, 105-107, 114, 118, 123, 124, 125, (126-141), 145, 150, 151, 157, 160, 161, 166, 189.
Nusratabad, 136.

O

Océan Atlantique, 21, 34, 37; Indien, 19, 24, 31, 34, 35, 37, 44, 66, 106, 109, 151, 152, 159, 160, 162, 163; Pacifique, 69.
Oles, 301 et glossaire (Ola).
Opium, 157, 204.
Or, 21, 24, 31, 41, 42, 68, 69, 73, 76, 78, 148, 150, 151, 157, 158, 165, 194, 203, 279, 287, 291, 292, 307.
Oraison d'obédience, 20.
Orissa, 109, 120, 130, 157.
Ormuz, 23, 25, 65, 82, 86, 88, 101, 160, 163, 243, 244, 287, 289, 329, 331, 357, 360.
Ouragans, 268.

P

Pace, voir Pasai.
PACHECO (António), 359; (Diogo), 67, 73.
Padma, 170, 171, 173, 183, 185, 187, 188, 190, 192.
Pagan, 196, 199.
Pagoh, 64.
Paharpur, 108.
PAIS (Pero), 29, 30, 62, 77, 78, 199, 200, 201, 205.
Palais royal, 278, 279, 281-284.
PALLAVA, 198.
Pandua, 111, 116, 121, 122, 128, 145--147, 185, voir aussi Hazrat Pandua.
PARAGAL KHAN, 132.
Parao, voir Navires.
Pardesi, 34.
Pasai, 23 30, 50, 52, 56, 59, 68, 74, 75, 77, 80, 82, 86, 91-93, 110, 113, 156, 159, 160, 162, 222, 252, 253, 253, 264, 265, 272, 295, 305, 306, 314, 337, 338, 347, 348, 358; forteresse de, 65, 80, 93.
Pasisir, 27.
PATALIM, voir tableau généalogique; (João), 94.
PATE QUETIR, 27.
Patolo, voir Textiles.
PEDRO (D.), 37, 44, 231, 278, 320.
Pégou, Pégouans, 8, 9, 18, 22, 23, 25-27, 29, 30, 42, 45, 46, 49, 50, 62, 67-69, 73, 76-78, 81, 86, 89, 91, 97, 98, 100, 155, 156, 163, 195-197, 199, 200, 202, 203, 205, 215, 254, 255, 257, 260, 261, 264, 267, 296, 297, 302, 305, 309, 338--341, 345, 347, 353, 354, 356, 363; (Roi de), 89, 91, 201, 203.
Péninsule malaise, 26, 31, 155, 161.
PEREIRA, voir tableau généalogique; (Diogo), 68, 73, 74, 84, 89, 92, 93, 96, 101, 201, 215, 254, 255, 260, 262, 263, 265, 267, 297, 304, 306, 307, 309, 339, 344-346, 348, 369, (377-389 *al. 3*); (Francisco), 22; (Nuno), 261, 303, 345; (Rui), 63; (Nuno Vaz), 359.
PERESTRELO, voir tableau généalogique III; (Bartolomeu), feitor de Malacca, 80; (Rafael), 55, 73, 74, 77-83, 93, 94, 221, 222, 252, 253, 271, 272, 291, 295, 313, 334, 337, 338, 360, 363, 367, 369, (393-395 *al. 5*).
Perles, 78, 151, 280.
Perse, Persans, 9, 38, 61, 100, 101, 119, 131, 160, 164, 282, 304, 362.
Persique (Golfe), 23, 158, 165.
PESSOA (Diogo), 363; (Francisco), 353, 357.
Petak, 30.
Pidir, 23, 156, 160, 355, 356.
Pierreries, 41, 158, 203, 280, 300.

PIGARRO (António), 52,
Pilotes, 30, 58, 65, 66, 91, 177, 305, 306.
PINA (Jorge de), 68, 260, 302, 344; (Tristão de), 261, 303, 345.
PINTO (Fernão Mendes), 18, 82, 99.
Pirates, piraterie, 41, 45, 46, 93, 99, 134, 195, 269.
PIRES (Tomé), 26, 55, 76, 96, 99, 106, 113, 114, 122, 123, 151, 153, 157, 159, 161, 162, 174, 176.
Plomb, 192, 307.
Poivre, 19, 55, 56, 74, 75, 153, 156, 203.
POLO (Marco), 162.
Porcelaines, 21, 156, 198, 203.
Porto, 80.
Porto Grande, 176, 181, voir aussi Chittagong.
Porto Pequeno, 176, voir aussi Satgaon.
Porto Santo, 80.
Prisonniers, voir Captifs.
Portugal, portugais, passim.
Présents, 35, 45, 58, 68, 75, 79, 85, 90, 92, 135, 149, 151, 270, 273, 282, 287, 291, 292, 297-299, 305, 307.
PRÊTRE JEAN, 19, 54.
Prix, 10, 20, 35, 76.
Proche Orient, 20, 24, 34.
PTOLÉMÉE, 170, 175, 188.
Pulicat, 51, 354.

Q

QANDAHARI (Muhammad), 116.
Quintaladas, 44.
QUTB SHAHIS, 189.

R

RADHA, 180.
RAIS NORDIM, 245, 289, 331.
Raja, voir Roi.
RAJA KANS (Ganesh), 111, 121, 123; (Jalaluddin), 111.
Rangoon, 199, voir aussi Dagon.
Rangpur, 119.
RASTI KHAN, 93-95, 131, 132, 135.
RAVENSHAW, 143.
RAYA CHACHANG, 131.
Raz de marée, 168, 172.
Reconquista, 31, 39.
Regedor, 136-139, 285 et glossaire.
REINEL (Diogo), 31.
Renégats, 9, 45, 82, 133, 134.
RENNELL (James), 169, 171, 175, 182, 187.
RETE CAM, voir Rasti Khan.
Ribatejo, 354.
Riz, 25, 27, 30, 58, 152, 156, 157, 194, 198, 202, 203, 267, 275, 285, 298.
Roi d'Arakan, 60, 61, 13; — du Bengale, 38, 58, 61, 120; — catholiques, 20, 371; — de Cochin, 288; — des Maldives, 58; — d'Ormuz, 88; — de Pégou, 49, 89, 91, 201, 203, 297-301, 303; — de Portugal, 25, 36, 38, 39, 44, 45, 47-50, 52-54, 56, 59-61, 63, 64, 66, 69, 73, 77, 79, 81, 82, 84, 88, 92, 95, 96, 98, 119, 210, 271, 272, 277, 278, 280, 286, 288-298, 304-306; — de Siam, 91, 306; — de Tenasserim, 306; — de Tripura, 130, 131.
Robe d'honneur, 291, 293.
RODRIGUEZ (Duarte), 221, 271, 313; — (Gaspar, 101; — (Salvador) 101.

Roumes, 34, 48, 83, 90, 127, 133, 134, 161, 285, 296, 305, 360, 361, 363.
Royal Asiatic Society de Calcutta, 107.
Rubis, 8, 60, 156, 203, 300, voir aussi Pierreries.
Rupscha, 173.

S

SALDANHA (António de), 360, 361; — (Manuel de), 39.
SALIM (Ghulam) Zaidpuri, 107, 116, 119, 121.
Salouen, 49, 198, 199.
Samandar, 173.
Samorin, voir Calicut.
SAMPAIO (Lopo Vaz de), 370; — (Pero Lopes de), 73.
Sandvip, 172, 183.
Sanscrit, 125, 140, 145.
SANTA MARIA (Alvar Garcia de), 33.
Santal, 52, 82, 148, 156.
SANTO STEFANO (Girolamo da), 8, 200.
Sarnau, 18, 92, 202, 265, 306, 348.
Satgaon, 102, 139, 141, 155, 157, 176, 178, 182, 192, 193, 247, 290, 333, voir aussi Porto Pequeno.
Sauf-conduits, 28, 38-42, 67, 290.
Sayyid, 113, 115, 117, 119, 122, 124, 165.
SCHURHAMMER (le P.), 8.
Scribes, 166, 284.
Secrétaire du Sultan, 85, 149, 285, 286, 292.
SEIXAS (Domingos de), 80, 93-95, 135, 204; (Simão de), 52, 358.
SENA, 142.
SEQUEIRA (Diogo Lopes de), 23, 25, 42, 46, 56, 62, 65-68, 73, 79, 80, 88, 100, 152, 241, 242, 286, 328.
Sérail, 163.
SHACKLEY (Louise), 13.
Shahbazpur, 184, 189.
Shahbardar, 162.
Shah-i-Bangala, 110, 130.
Shans, 198, 199, 202.
Sharif, 115.
SHER SHAH, 136, 180.
Sinabafos, voir Textiles.
Shwe Dagon, 199.
Shwe Mawdaw, 199.
Siam, 18, 23, 25-29, 64, 76, 162, 202-204, 265, 348, 355; Roi de — 91, 95.
Silhat, 163.
SILVA (Tristão de), 353, 357.
SILVEIRA (D. João da), 41, 42, 55-65, 74, 75, 78, 84, 93, 132, 135, 161, 176, 177, 178, 359, 360, 362.
Sind, 25,
Singapour, 53, 68.
SIVA, 169.
SOARES (Lopo), voir Albergaria.
SOBODHAN, 155.
Socotra, 161.
Sofala, 21.
Soie, voir Textiles.
Solde, 43, 66, 82, 282, 293.
SOLIS (João Dias de), 66.
Sonbaya, 299 et glossaire.
SOMENDRA INDRAVALA, 259, 301, 343.
Sonarang, 169.
Sonargaon, 111, 136-139, 141, 154, 164, 168, 78, 79, 182, 185, 187, 192, 228, 276, 318.
Sonde (îles de la), 31.
Soudan, 21.
Soufis, 112.
SOUSA, voir tableau généalogique I; (Jeronimo de), 41, 42; (Martim Afonso de), 370.
SRIKARA NANDI, 132.
STROZZI (Pietro), 67.

Sucre, 144, 152, 153, 156, 157, 194, 203, 267, 269, 274, 281.
Suisse (à la), 48, 57.
Sumatra, 26, 41, 50, 52, 68, 73, 77, 80, 92, 153, 155, 156, 158-160, 199, 200, 203, 204, 354, 370.
Sundarbans, 134, 172, 185, 188.
Sunnites, 115, voir aussi Islam.
Sultans, abyssins, 113-115; (du Bengale), 9, 40, 60, 75, 86, 88, 102, 111, 116, 118 ,119, 126, 151, 165--167, 184, 189, 267-294; (de Delhi), 109, 124; (d'Egypte), 110; (de Kedah), 64; (de Malacca), 50, 68, 88, 287, 289; (Tughlug), 124.
Syriam, 91, 201, 255, 259, 261, 298, 301, 303, 340, 343, 345.

T

Tage, 184, 191, 276, 318.
Tamouls, 204.
Tanda, 143.
Tangomaus, 45.
TAROUCA (Comte de), voir Meneses.
TAVARES (Gonçalo), 78, 85, 217, 220-222, 224, 225, 229, 230, 251, 253, 269-274, 277, 278, 294, 296, 311-316, 319, 320, 336, 338, 367, 369, (389-393 *al. 4*) — (Pero), 78, 217, 269, 311, 369.
TAVORA, 211; (Francisco de), 92.
Taxes, 29, 30, 32, 42, 44, 50, 75, 76, 86, 88, 151, 291, 293.
Temples, 7, 105, 109, 120, 125, 145, 283.
Tenasserim, 18, 28, 29, 41, 42, 46, 63, 75, 80, 91-94, 135, 155, 197-200, 202, 204, 215, 264, 265, 267, 305--307, 309, 347-349; (gouverneur de), 93.
Tença, 98.
Ternate, 370.
Tetulia, 177, 182, 184.
Textiles, 10, 18, 24, 26, 34, 46, 58, 69, 85, 92, 152-154, 158, 160, 167, 184, 203, 204, 269, 274, 278, 280, 283-285, 291, 292, 297, 300, 305, 306; chautares, 154; cotonnades, 18, 24, 25, 43, 46, 55, 89, 91, 154, 155, 158, 167, 204, 274; damas, 79; Kus, 166; mousselines, 154; patolas, 202, 300 et glossaire; sinabafos, 154, 156, soie, 18, 21, 154, 156, 158, 165, 204, 274, 276, 307; velours, 287, 292.
Thais, Thailande, 198, 199.
Thantipara Masjid, 145.
Thatön, 196, 199.
THAW, 200, 201.
THOMAS (Saint), 22, 36, 51.
THOMAZ(Luís Filipe), 8, 11, 202.
Tigres, 185, 195.
Timor, 43, 82, 156.
Tirmiz, 116.
TODAR MAL, 180.
Toledam, 29.
Tordesillasl ,21, 66, 69.
Toro, 359, 372.
Torre do Tombo, 8, 11, 13, 25, 211.
Trésor royal, 37, 76, 150, 151, 294.
Tribut, 43.
Tripura, 61, 109, 133, 154, 161; (roi de), 130, 131.
Turcs ottomans, 34, 54, 66, 370.

U

UTIMUTI-RAJA, 27.

V

Vaches, 165, 166, 285.
Valence, 165.
VARTHEMA (Ludovico di), 8, 18, 155, 174, 176, 200.
Vazir, 89, 114, 136-139, 190 et glossaire.
Vedor da fazenda, 66.
VELHO (Alvaro), 18.
VELOSO (Baltasar), 94.
Venise, 38.
Vermillon, 287, 292,
Vice-roi, 20, 22, 25, 34, 39, 41, 46.
Vichnouites, 105, 125, 139.
VIJAYA GUPTA, 125, 155, 162.
Vijayanagar, 36, 47, 120, 152, 157, 174, 202, 236, 258, 282, 300, 342; roi de — 130, 150.
VILHENA, (Estevão de), 22.
VIPRADAS, 162, 175.
Vivres, 25, 28, 29, 60, 76, 80, 93, 144, 156, 158, 165-167, 202-204, 270, 272, 274, 281, 283, 285, 293, 306, 307.
Vizir, voir vazir.

W

WARAU, 199.

Y

Yuvaraja, 126.

Z

ZAIDPURI, voir Salim.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 7

ABREVIATIONS 12

AVERTISSEMENT 13

I. LA MER DU BENGALE DANS LA POLITIQUE PORTUGAISE AUX INDES (1498-1520) 15

1. De la première image au premier contact 17
2. Contraintes, contradictions et malentendus : les caractères structurels de l'expansion portugaise 31
3. Les particuliers à la découverte du Golfe 48
4. Les premières missions officielles et leurs suites 53

II. L'AMBASSADE DE 1521 71

1. La mission à Gaur et l'embassade au Pégou 73
2. La rélation de l'embassade et son auteur 96

III. LE BENGALE AU DEBUT DU XVI^{e} SIECLE 103

1. L'image du passé 108
2. Nusrat Shāh. Pouvoir central et pouvoirs locaux 126
3. Gaur. La ville et la citadelle royale 141
4. Aspects de la vie économique et sociale 150
5. Le delta du Gange. Problèmes de géographie historique 168

Appendice : Les royaumes môns du Pégou 195

IV. LE TEXTE 207

Présentation du texte 209

Lembrança d'algumas cousas que se passaram quando Antonio de Brito e Diogo Pereira foram a Bengala, assi em Bengala como em Tenaçarim e em Pegu onde também fomos 215

Traduction française 267

Traduction anglaise 309

V. DOCUMENTS ANNEXES 351

1. Lettre d'António Dinis à Francisco Pessoa et Tristão da Silva, Malacca, 15 août 1516 353
2. Lettre de Simão de Seixas à D. Manuel, Pasai, 21 septembre 1516 357
3. Lettre de D. João de Lima à D. Manuel, Cochin, 22 décembre 1518 359
4. Lettre du roi d'Arakan à D. Manuel, s.l.n.d. 362
5. Extrait d'un rapport d'un espion castillan, Cochin, 23 décembre 1522 363

VI. *EXCURSUS*: RECHERCHES SUR L'IDENTITE DES PERSONNAGES 365

1. Introduction 367
2. António de Brito 370
3. Diogo Pereira 377
4. Gonçalo Tavares 389
5. Rafael Perestrelo 393

6. Cristóvão Jusarte 395
7. João de Borba 403
8. Martim de Lucena 404
9. Simão de Brito Patalim 406
10. Ebauche d'une conclusion : la classe dirigeante de l'Expansion et les rebelles 409

TABLEAUX GENEALOGIQUES 415

GLOSSAIRE 417

ILLUSTRATIONS ET CARTES 427

BIBLIOGRAPHIE 431

I. *Sources Européennes* 431
1. Documents d'Archives 431
2. Sources narratives 433

II. *Sources Orientales* 437
1. Archéologie, Epigraphie, Numismatique 437
2. Sources narratives 439

III. *Etudes* 440

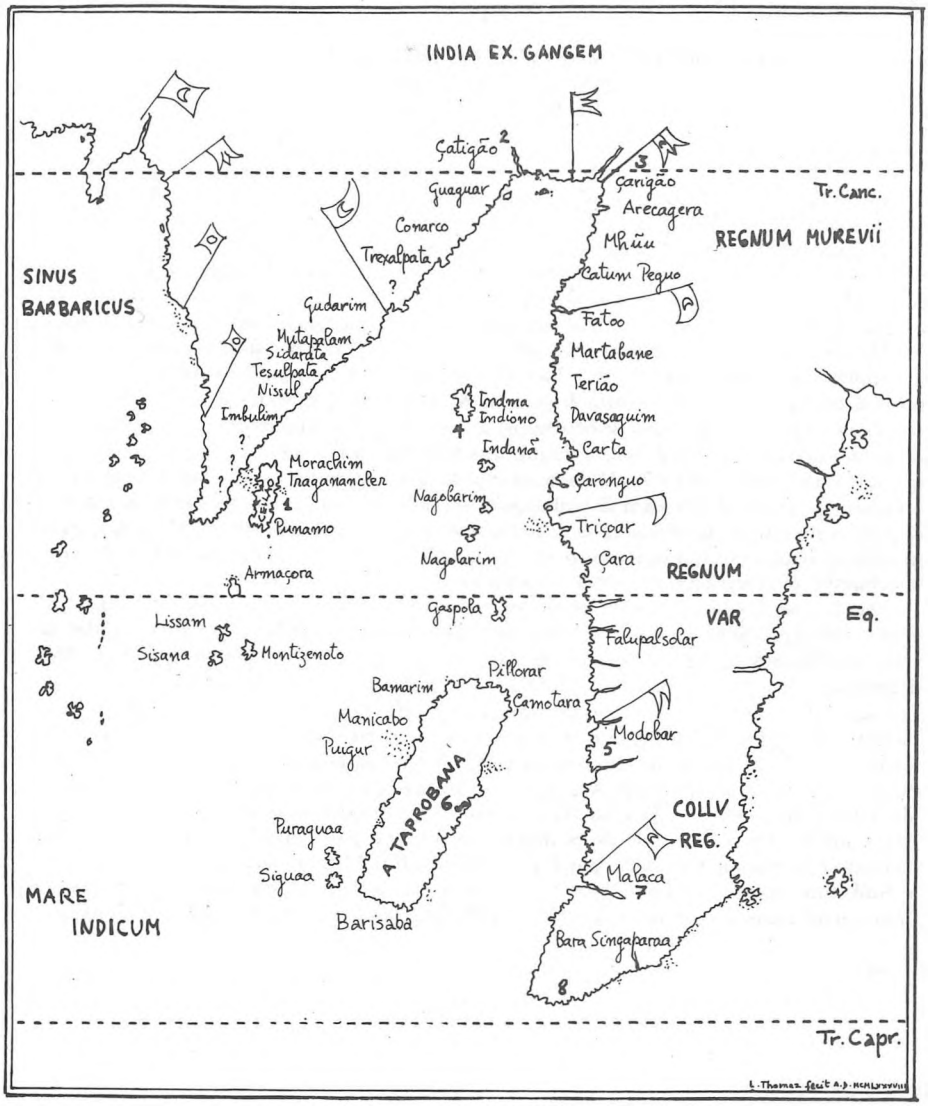
INDEX GENERAL 455

TABLE DES MATIERES 473

ESTE LIVRO, *VOYAGE DANS LES DELTAS DU GANGE ET DE L'IRRAOUADDY*, FOI COMPOSTO, IMPRESSO E BROCHADO, NAS OFICINAS GRÁFICAS DE BARBOSA & XAVIER, LIMITADA, 4700 BRAGA (PORTUGAL). INICIADA A COMPOSIÇÃO EM 9 DE ABRIL, ACABOU DE IMPRIMIR-SE EM 30 DE SETEMBRO DE 1988.

L'ÉVOLUTION DE LA REPRÉSENTATION DE LA MER DU BANGALE DANS LA CARTOGRAPHIE PORTUGAISE DU PREMIER TIERS DU XVI[e] SIÈCLE

I



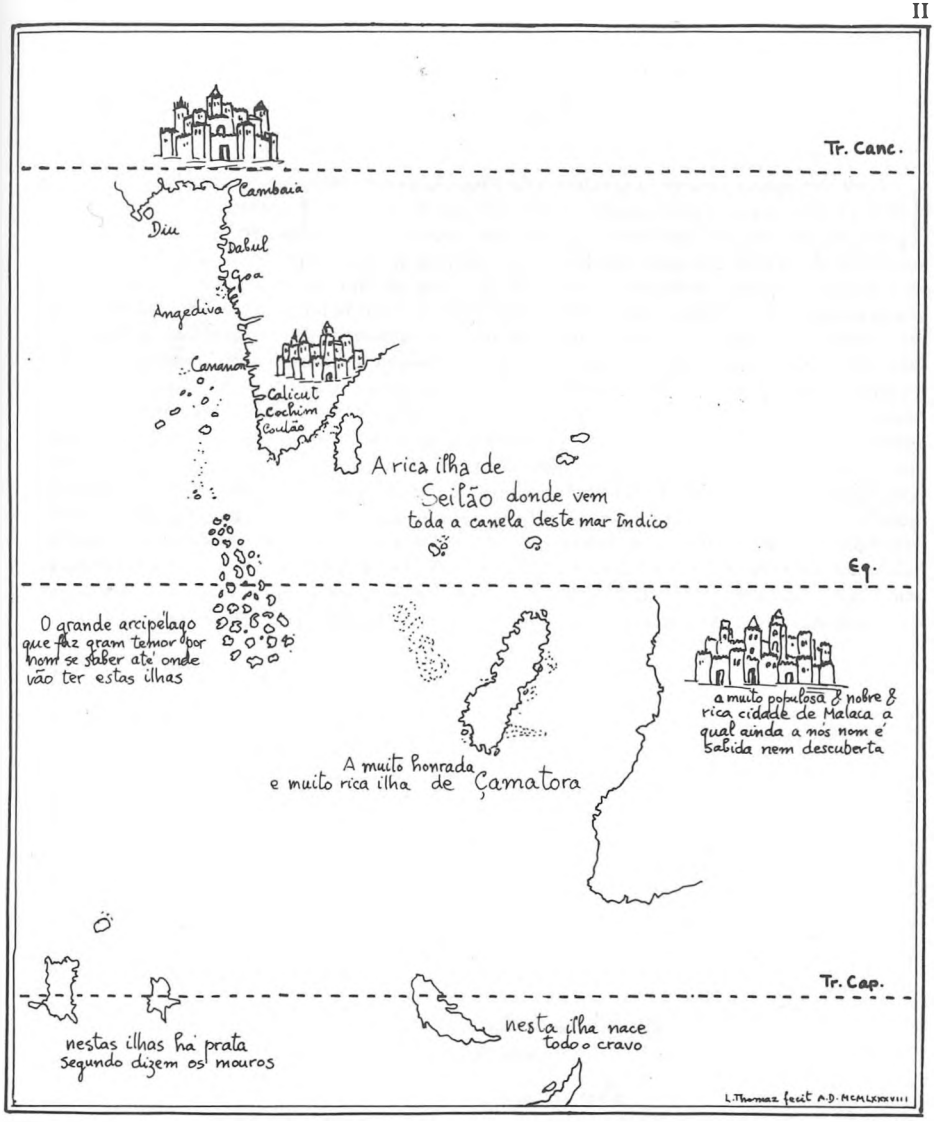
I

PLANISPHÈRE ANONYME DE 1502, DIT DE CANTINO

(Biblioteca Estense, Módena)
P.M.C., I, est. 5

Légendes qui se trouvent sur la carte, aux endroits signalés ci-dessus par des chiffres: 1. «aqui nace a canela e muitas sortes de especieria e aqui pescam as pérolas e aljôfar; são as gentes desta ilha idólatras»; 2. «Çatigão está em XI pulgadas, ò norte; Çatigaum: aqui há panos muito finos de seda & algodão & arros & azucar & cera & outras muitas mercadorias»; 3. «Carigão está ò norte em onze pulgadas; aqui há panos finos de seda & algodão & azúcar & arroz»; 4. «em esta ilha a gente dela comem-se uns aos outros»; et plus bas: «em estas tres ilhas não há i nada senão gente muito pobre e nua»; 5. «Modobar: aqui há sândalo y menxuim e ruibardo e aljôfar»; 6. «esta ilha chamada a Taporbana é a mor ilha que se acha em o mundo e a mais rica de todas as cousas .s. ouro & prata & pedras preciosas & pérolas & rubis muito grandes & finos & todas as sortes de especieria & sedas & brocados; & as gentes são idólatras e muito dispostas & tratam com os de fora & levam daqui muitas mercadorias pera fora e tracem outras que não há i em esta ilha»; 7. «Malaca: em esta cidade há todas as mercadorias que vem a Calicut .s. cravo & benjoim & lenhaloé & sândalos, estoraque & ruibarbo & marfim & pedras preciosas de muita valia & pérolas & almizquer & porçolanas finas & outras muitas mercadorias; todas, a mor parte, vem de fora, contra a terra dos Chins»; 8. «aqui há chumbo & almizquer e menxoi y sândalos».

Au delà de Ceylan le tracé semble un compromis entre les conceptions de Ptolomé et des renseignements recueillis auprès des musulmans du Malabar, et les latitudes ne sont plus donnés en degrés mais en pouces, c'est à dire en *isba*, à la manière arabe. Des drapeaux ornés de croissants semblent montrer les points d'implantation islamique. Les toponymes sont nombreux tout autour du Golfe, mais la lecture en est difficile et l'identification conjecturale; quelques uns se présentent sous plusieurs formes, comme les îles d'Andaman (Indoma, Indiono et Indanã). On remarquera la mention de Çatigão (Satgaon), Carigão (Chittagong), Arecagera (Aracangil, c'est dire l'Arrakan), Peguo (Pégou), Martabane (Martaban) et Triçoar (Tenasserim ?). Çamotara désigne le port de Samudra-Pasai, tandis que l'ensemble de Sumatra est désigné par Taprobane, par suite d'une confusion établie au XV[e] siècle par Poggio Bracciolini. L'île se trouve très déplacée vers le Sud, tout comme la Péninsule de Malacca, qui atteint à peu près le Tropique de Capricorne; mais les contours de la Mer du Bengale ne sont pas trop lointains des réels.


Tr. Canc.
Cambaia
Diu
Dabul
Goa
Angediva
Cananor
Calicut
Cochim
Coulão
A rica ilha de
Seilão donde vem
toda a canela deste mar Indico
Eq.
O grande arcipelago
que faz gram temor por
nom se saber até onde
vão ter estas ilhas
a muito populosa & nobre &
rica cidade de Malaca a
qual ainda a nos nom é
sabida nem descuberta
A muito honrada
e muito rica ilha de Çamatora
Tr. Cap.
nestas ilhas ha prata
segundo dizem os mouros
nesta ilha nace
todo o cravo
L. Thomaz fecit A.D. MCMLXXXVIII

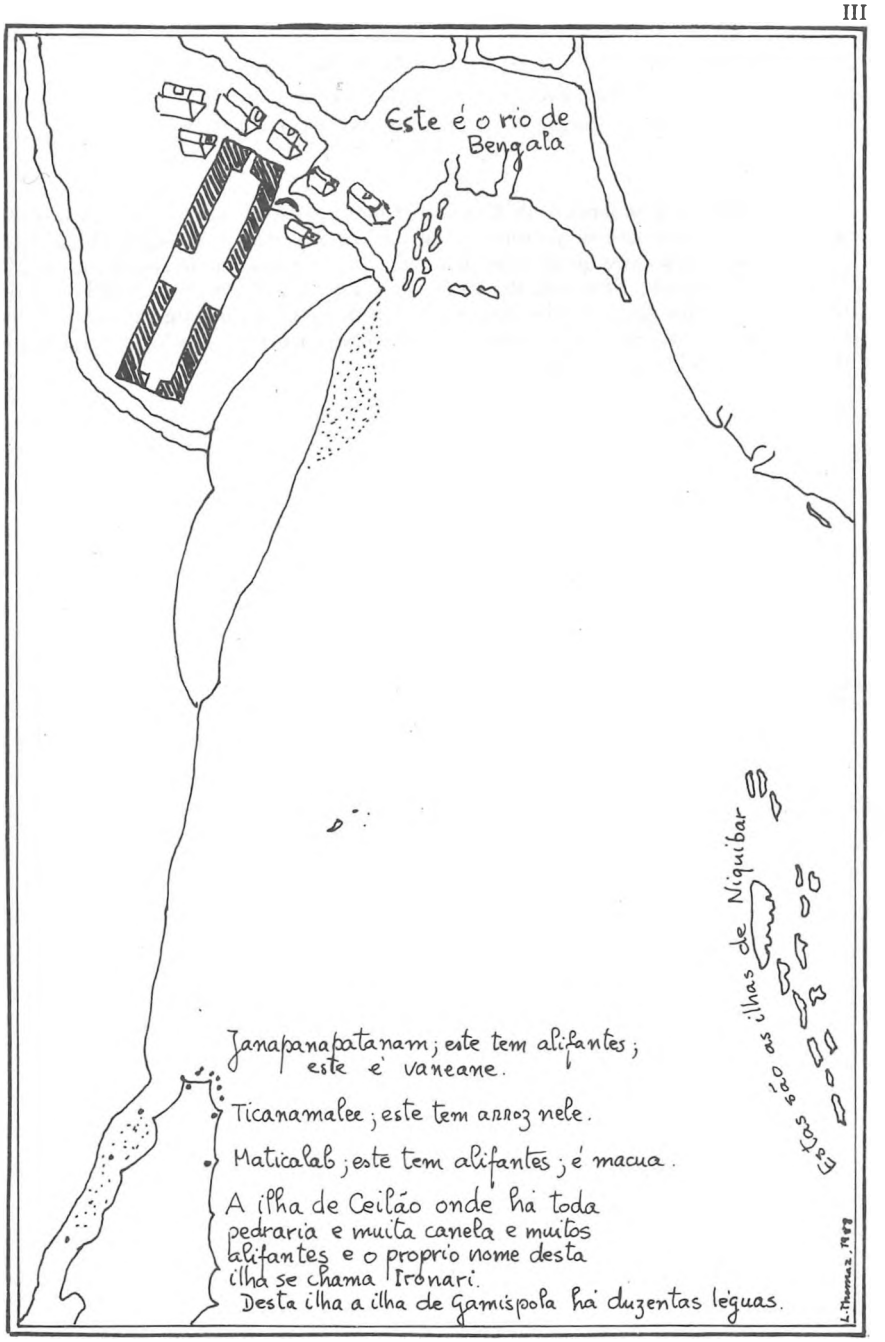
II

CARTE ANONYME, ATTRIBUÉE À JORGE REINEL, 1510

Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel

P.M.C., I, est. 9

L'auteur ignore encore l'expédition de Diogo Lopes de Sequeira à Sumatra et Malacca (1509), et tout les renseignements qu'elle eût pu lui procurer, comme le montrent et la représentation de ces contrées et la légende apposée au dessein de Malacca. La représentation de la côte occidentale de l'Inde, qui s'est pratiquement fixée avec la carte dit de Cantino, et assez correcte et couverte de noms de lieu (dont nous ne reproduisons que quelques uns, comme répère); mais au delà de Ceylan la pauvreté des renseignements est notoire — ce qui fait ressortir le caractère exceptionnel du planisphère de Cantino, pourtant fait huit ans plus tôt. La rareté de la toponymie laisse assez d'espace pour des légendes descriptives. L'attention de l'auteur est attirée avant tout par l'axe Ceylan — Sumatra — Malacca. La représentation de Sumatra et de la Péninsule Malaise, très déplacée vers le Sud, est identique à celle de Cantino, mais la toponymie en est plus pauvre; entre cet ensemble et Ceylan les côtes du Golfe sont un blanc énorme. On songe, en revanche, aux îles du girofle (les Moluques) et de l'argent (sans doute Riu Kiu ou le Japon), mais on les place d'une façon tout à fait erronée au milieu de l'Océan Indien, sur le Tropique de Capricorne. Trois desseins symbolisent les grandes métropoles du commerce asiatique: Diu (ou peut-être Cambay), Calicut et Malacca. Les Maldives, aire névralgique pour la navigation et pour la course, sont assez bien représentées, mais la légende qui y est apposée montre que l'on tend encore à les confondre avec l'Insulinde.


Este é o rio de Bengala
Estas são as ilhas de Niquibar
Janapanapatanam; este tem alifantes; este é vaneane.
Ticanamalee; este tem arroz nele.
Maticalab; este tem alifantes; é macua.
A ilha de Ceilão onde ha toda pedraria e muita canela e muitos alifantes e o proprio nome desta ilha se chama Irõnari.
Desta ilha a ilha de Gamispola ha duzentas leguas.

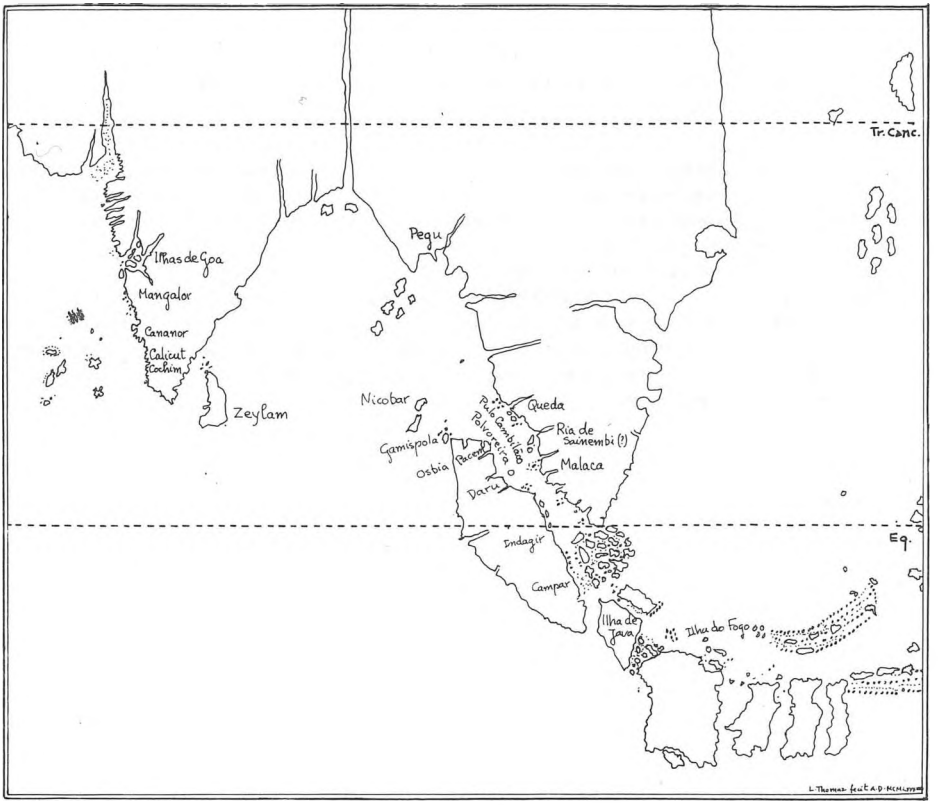
III

CARTE DU GOLF DU BENGALE INCLUSE DANS LE ROUTIER DE FRANCISCO RODRIGUES (c. 1515)

Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris

P.M.C., I, est. 35-VI

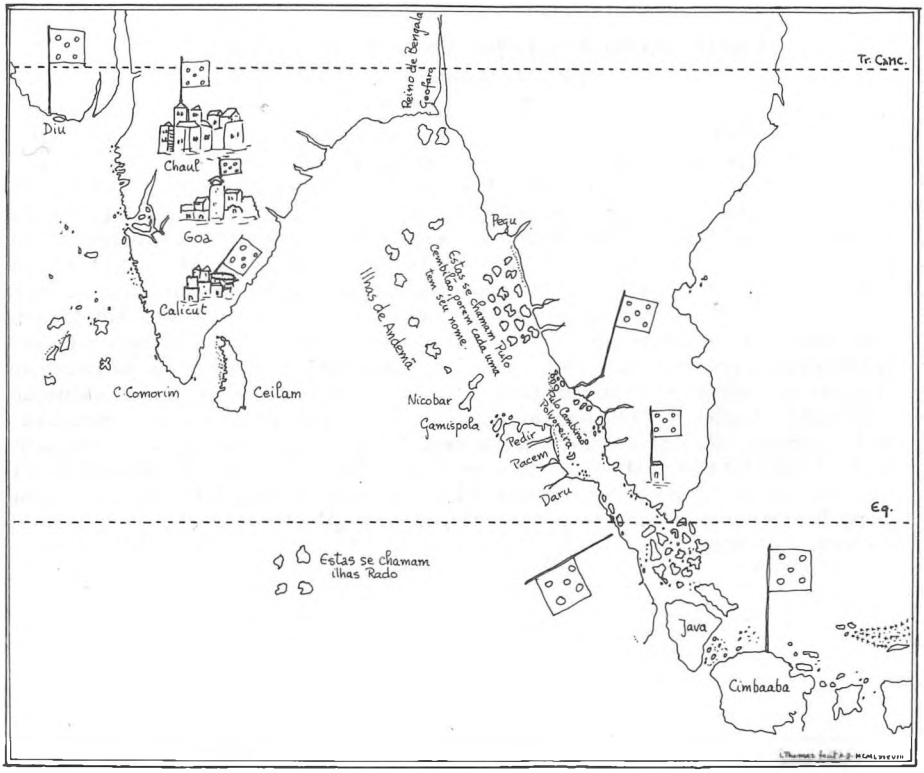
Tout comme le planisphère de Cantino et maintes autres cartes du même routier elle est due aux renseignements fournis par des marins arabes, javanais, etc. L'auteur ne semble bien renseignée qu'au sujet de Ceylan, et la toponymie du continent se reduit à la seule mention du «fleuve du Bengale», c'est à dire le Gange, dont le delta est déjà ébauché. La localité qui y est dessinée et le plan de bâtiment qui figure à côté ne sont pas identifiables. Des îles du Golfe seules les Nicobar, proches de la ligne de navigation entre Malacca et l'Inde sont représentées.


Tr. Canc.
Pegu
Ilhas de Goa
Mangalor
Cananor
Calicut
Cochim
Zeylam
Nicobar
Queda
Rio Cambilao
Pelvoteria
Ria de Saunembi (?)
Gamispola
Pacem
Malaca
Ostia
Daru
Eq.
Indagir
Campar
Ilha de Java
Ilha do Fogo
L. Thomas fecit A.D. MCMLXXVII

IV

CARTE ANONYME, ATTRIBUÉE À PEDRO REINEL, 1517
(disparue pendant la guerre, de la Armeebibliothek, Munich)
P.C.M., I, est. 10

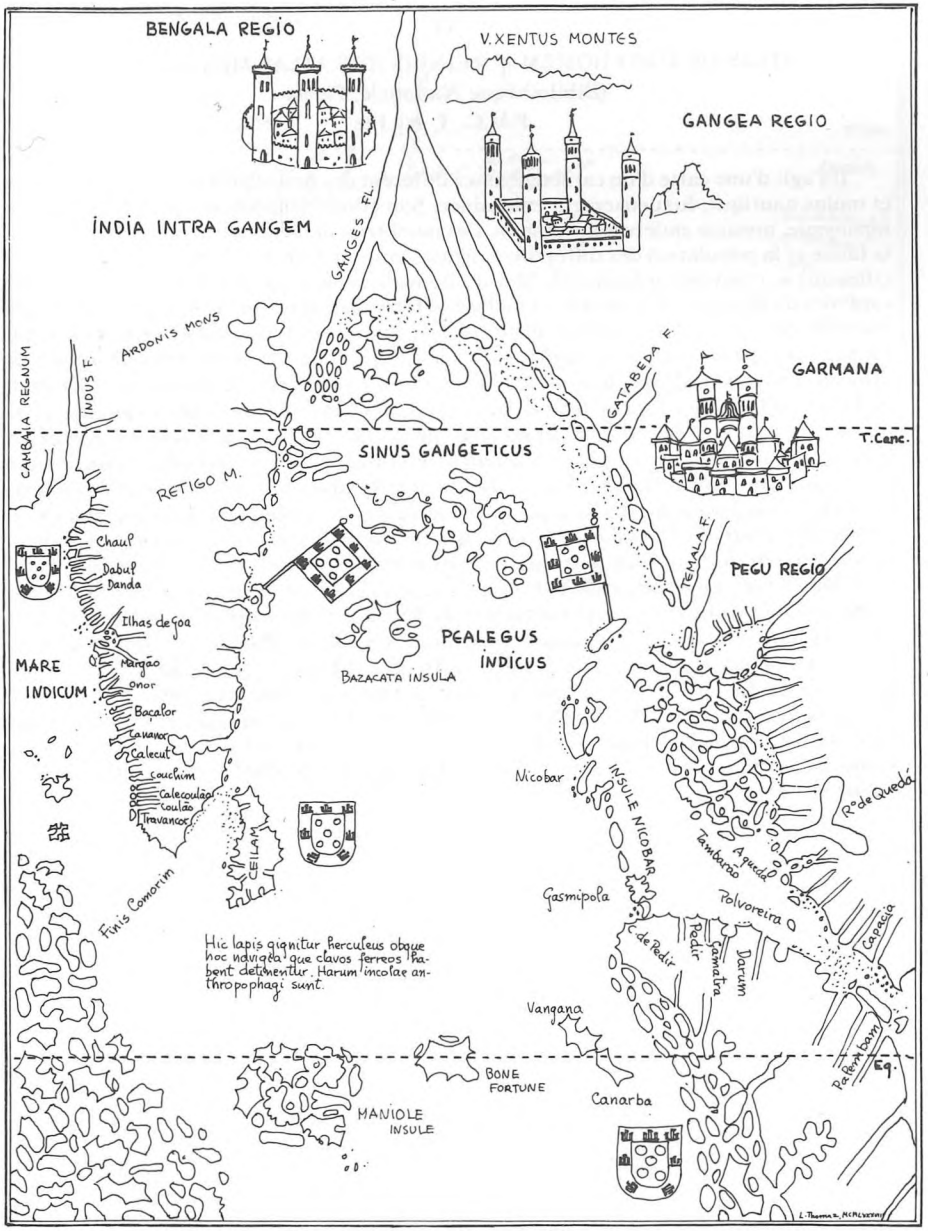
Tandis que Sumatra et la Péninsule de Malacca prennent une position correcte par rapport à l'Équateur, les îles de la Sonde commencent à se profiler à l'Est. Le tracé des côtes du Golfe devient tout proche du réel; comme celui de la côte Ouest de Sumatra (qui ne fut explorée par les Portugais qu'en 1519) il résulte sans doute d'information indirecte. Toutefois le Gange — qui coule dans le sens N-S — manque de delta, et le seul toponyme enregistré entre Ceylan et Kedah est le Pégou. Les îles Andaman réapparaissent, au Nord de Nicobar, mais sans légende. La carte a l'aspect typique d'une carte marine: on y fait très peu attention aux terres, tandis que les petites îles qui peuvent devenir des écueils pour la navigation sont soigneusement notées, y compris les îles de Goa, dont la dimension est très exagérée.


Tr. Canc.
Eq.
Diu
Chaul
Goa
Calicut
C Comorim
Ceilam
Reino de Bengala
Pegu
Estas se chamam Ruto
Cambilan porem cada uma
tem seu nome.
Ilhas de Andoma
Nicobar
Gamispola
Pedir
Pacem
Daru
Estas se chamam
ilhas Rado
Java
Cimbaaba

V

CARTE ANONYME ATTRIBUÉE À PEDRO REINEL, c. 1518
(British Museum, Londres)
P.M.C., I, est. 11

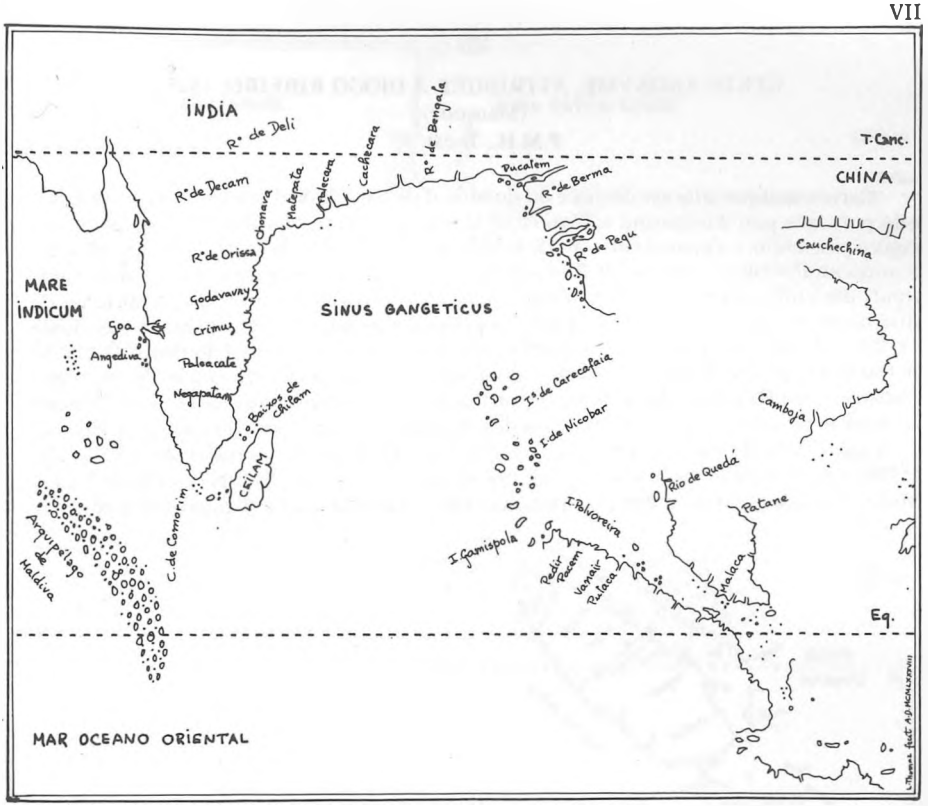
Très semblable à la précédente, elle présente cependant, quelques différences dignes de mention. Sumatra manque à nouveau de côte Ouest; les îles Andaman portent derechef leur nom, oublié depuis Cantino, mais elles sont mal placées par rapport au Cap Negrais au Pégou; l'archipel de Mergui fait sa première apparition cartographique, mais il porte le nom de Pulo Cembilão (Pulau Sembilan, «les neuf îles», en malais), par confusion avec un petit groupe d'îles situées plus au Sud, à l'entrée du détroit de Malacca. À côté du Gange, qui manque toujours de delta, la mention «royaume du Bangale» réapparait, suivie d'un toponyme que nous ne réussissons pas à identifier, «Geofaro». Comme dans la carte précédente deux îles situés dans l'embouchure du Gange peuvent représenter les îles les plus détachées du Delta, comme celle de Sandwip, près de Chittagong. Des desseins figurant des villes ne représentent plus les grandes métropoles du commerce asiatique, comme dans la carte de 1510, mais les positions portugaises. Le caractère «impérialiste» de la carte est, d'autre part, souligné par la présence de drapeaux portugais non seulement à Chaul, Goa, Calicut et Malacca, mais aussi à Diu, Kedah, Sumatra et Sumbawa, où il n'y avait aucune présence portugaise stable et officielle. Au sud de Ceylan «les îles qui s'appellent Rado» représentent les Mascareignes ou les Mentawei (à l'Ouest de Sumatra), ou bien, sont imaginaires.


BENGALA REGIO
V. XENTUS MONTES
GANGEA REGIO
ÍNDIA INTRA GANGEM
GANGES FL.
ARDONIS MONS
INDUS F.
CAMBAIA REGNUM
GATABEDA F.
GARMANA
T. Canc.
SINUS GANGETICUS
RETIGO M.
TEMALA F.
PEGU REGIO
Chaul
Dabul
Danda
Ilhas de Goa
Mangão
Onor
Baçalor
Tanavor
Calecut
Couchim
Calecoulão
Coulão
Travancor
MARE INDICUM
PEALEGUS INDICUS
BAZACATA INSULA
Nicobar
INSULE NICOBAR
Rede Queda
Tambarão
Aqueda
Gasmipola
Polvoreira
Capeleia
Pedir
Darum
Vangana
Canarba
BONE FORTUNE
MANIOLE INSULE
CEILAM
Finis Comorim
Hic lapis gignitur Herculeus obque hoc navigia, que clavos ferreos habent detinentur. Harum incolae anthropophagi sunt.

VI

ATLAS DE LOPO HOMEM — REINÉIS (DIT ATLAS MILLER), 1519
(Bibliothèque Nationale, Paris)
P.M.C., I, est 19

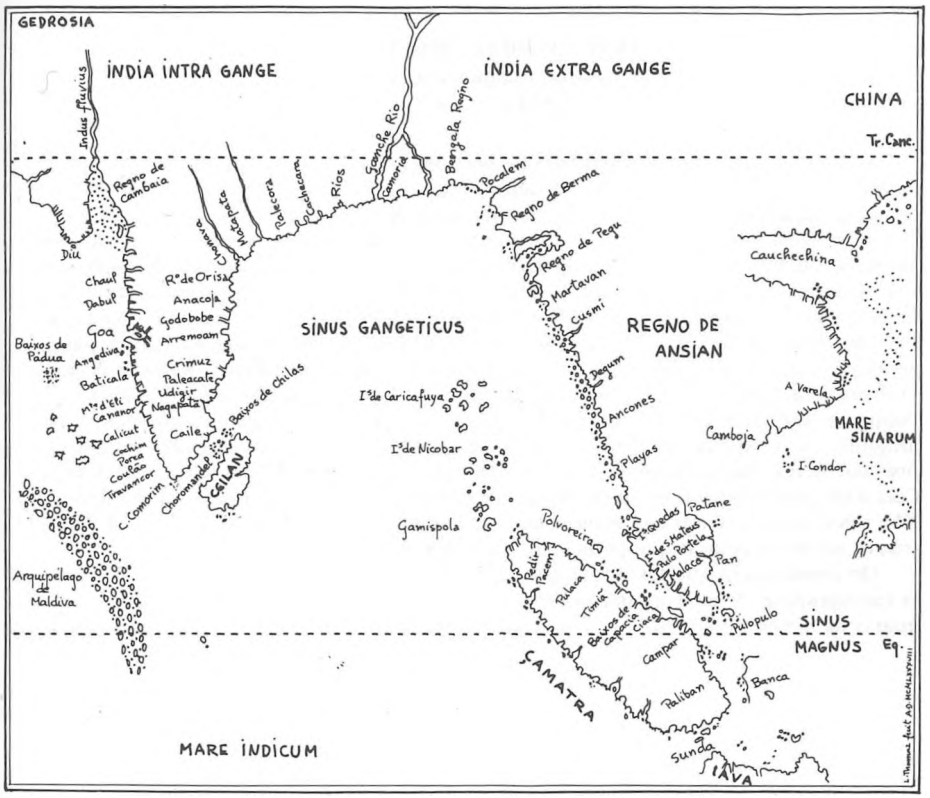
Il s'agit d'une carte d'un caractère assez différent des précédantes, plus géographique et moins nautique, luxueusement enluminée. Son allure classicisante se reflète dans la toponymie, presque entièrement en latin. Des nombreux desseins qui représentent la flore, la faune et la population des différentes régions nous ne reproduisons que ceux des trois villes qui se trouvent au fond de la Mer du Bengale et correspondent probablement aux capitales du Bengale, de l'Arrakan et du Pégou. Des drapeaux et des armoiries du Portugal éparpillés par la carte ont probablement une fonction surtout décorative, mais consacrent en même temps les prétentions portugaises à la suzeraineté sur l'ensemble des côtes de l'Océan Indien; si le drapeau qui flotte sur le Coromandel peut marquer l'emplacement de la nouvelle factorerie portugaise, on ne sait pas très bien comment expliquer ceux qui se trouvent aux îles Nicobar et au large de la côte Ouest de Sumatra. La profusion d'îles, aux couleurs bigarrés, dont plusieurs sont imaginaires, semble obéir à un dessein esthétique plutôt que topographique. Tandis que l'Indus est confondu avec le Golf de Cambay, le Gange est bien à sa place et présente un grand delta; celui-ci est, toutefois, repoussé au nord du Tropique de Cancer, qui en réalité le traverse à peu près au milieu. La côte de l'Arakan est bien parée d'îles mais manque entièrement de toponymie. Peut-être faut-il voir dans l'apparition de ces nouveaux détails le reflet du voyage de D. João da Silveira. En revanche la représentation du Pégou est mauvaise: le Cap Negrais n'est point saillant, l'Irraouaddy manque de delta et le golfe de Martaban, enfoncé dans le continent, est presque noyé dans les îles de Mergui et trop proche de Kedah.On ne sait pas si la profusion d'îles qui longent la côte Ouest de Sumatra correspond à une connaissance réelle des îles de Mentawei, Nias, etc. Une légende en latin place au sud de Ceylan l'aimant mythique qui attirerait les clous des navires vers le fond de la mer, croyance assez repandue à la fin du Moyen Age, mais, en général, localisée plutôt entre l'Inde et l'Arabie.


ÍNDIA
R.° de Deli
T. Canc.
CHÍNA
R.° de Decam
Chonnara
Madapata
Paleacate
Cachecara
R.° de Bengala
Pucalem
R.° de Berma
R.° de Pegu
Cauchechina
R.° de Orissa
Godavavay
Crimuz
Paleacate
Negapatam
Baixos de Chilaam
CEILAM
C. de Comorim
MARE INDICUM
Goa
Angediva
SINUS GANGETICUS
I.ª de Carecafaia
I.ª de Nicobar
Camboja
Rio de Queda
Patane
Malaca
I. Pulvoreira
I. Gamispola
Padir Pedem
Varuar Pataca
Arquipelago de Maldiva
Eq.
MAR OCEANO ORIENTAL

VII

CARTE ANONYME, ATTRIBUÉE À DIOGO RIBEIRO, 1525
(Mantoue)
P.M.H., I, est. 37

Carte nautique (elle est décorée du dessein d'un astrolabe dans sa partie inférieure) elle port très peu d'attention à l'intérieur des terres, voire aux fleuves. La toponymie commence, enfin, à s'épaissir au tour de la Mer de Bengale, mais le tracé des côtes présente à nouveau des blancs (région de Tenasserim, côte Ouest de Sumatra, côte Sud de Java, fonds des golfes du Siam et de Cochinchine, c'est à dire, du Tonkin). On serait tenté de dire que le caractère anarchique que de la présence portugaise dans le Mer du Bengale ne permet pas que tous les renseignements à son sujet circulent partout. Outre la persistance de ces blancs (un peu étonnante après, un quart de siècle de présence portugaise en Orient et de représentation correcte de la moitié occidentale de l'Océan Indien) on notera l'absence de mention de l'Arrakan (occupé par le royaume de Berma, c'est à dire de la Birmanie qui en réalité ne dominait que la vallée intérieure de l'Irraouddy) et l'incorrection de la représentation du Pégou, qui a les mêmes défauts de celle de l'Atlas Miller. La représentation des îles Andaman (dites Carecafaia) et Nicobar est médiocre.


GEDROSIA
INDIA INTRA GANGE
INDIA EXTRA GANGE
CHINA
Tr. Canc.
Indus fluvius
Regno de Cambaia
Diu
Chaul
Dabul
Goa
Angediva
Baticala
Mt d'Eli
Cananor
Calicut
Cochim
Porca
Coulão
Travancor
C. Comorim
Baixos de Padua
Arquipelago
Maldiva
R. de Orisa
Anacoja
Gedobobe
Arremoam
Crimuz
Paleacate
Udigir
Nagapatta
Caile
Baixos de Chilas
CEILAN
Choromandel
Pedir
Pacem
Pulicat
Timila
Baixos de Capanca
Ciaca
Gamispola
I.a de Caricafuya
I.a de Nicobar
Rios
Ganges Rio
Gamorin
Bengala Regno
Pocalem
Regno de Berma
Regno de Pegu
Martavan
Cusmi
Pegum
Ancones
Playas
Polvoreiras
Pacodas
Patane
I.a de s Matad
Pulo Pontela
Palaca
Pan
Pulopulo
Campar
Paliban
Banca
Sunda
IAVA
SINUS GANGETICUS
REGNO DE ANSIAN
Cauchechina
A Varela
Camboja
I. Condor
MARE SINARUM
SINUS MAGNUS Eq.
SAMATRA
MARE INDICUM

VIII

CARTE DE DIOGO RIBEIRO, 1529
(Bibliothèque Vaticane)
P.M.C., I, est 39

Très semblable à la précédente elle est cependant plus complète: les blancs ont disparu (sauf au fond des Golfes de Siam et de Cochinchine) et la toponymie est plus dense; quoique l'Indus soit confondu, comme dans l'Atlas Miller, avec le Golfe de Cambay, l'hydrographie se développe: le Gange récupère son delta, et deux fleuves apparaissent au Nord du Coromandel, correspondants peut-être à la Mahânadî et a la Godâvarî. L'Arrakan continue à manquer, et la représentation du Pégou a les mêmes défauts des deux cartes précédantes; en outre, l'ordre des ports pégouans est renversé (Martaban, Cosmim, Degum, de NW à SE, au lieu de Cosmim, Degum, Martaban). La configuration générale de la Mer du Bengale est moins correcte que chez Pedro Reinel, quoique l'information toponymique soit bien plus dense. L'erreur est surtout en longitude: la Péninsule Indienne est trop mince, le Golfe trop large; c'est aussi l'incorrection des longitudes qui explique la déformation du Pégou. En revanche les latitudes sont à peu près correctes: par exemple le Tropique de Cancer coupe au milieu le delta du Gange. Ceci n'est pas étonnant, étant donné que les Portugais, qui avaient mis au point dès le XV^{e} siècle des systèmes assez rigoureux de determination de la latitude, n'ont jamais trouvé un procédé pratique pour calculer la longitude.

On remarquera que les informations fournies por la *Lembrança* ne passent pas à la cartographie. A notre connaissance ce sera ainsi jusqu'à la carte de Lavanha, trois quarts de siècle plus tard.

---

* Desseins faits sur les reproductions de la première édition des *Portugaliae Monumenta Cartographica*. Ortographe des toponymes régularisée à l'instar du texte de la *Lembrança*,. Toponymie extérieure au Golfe du Bengale réduite aus repères principales.